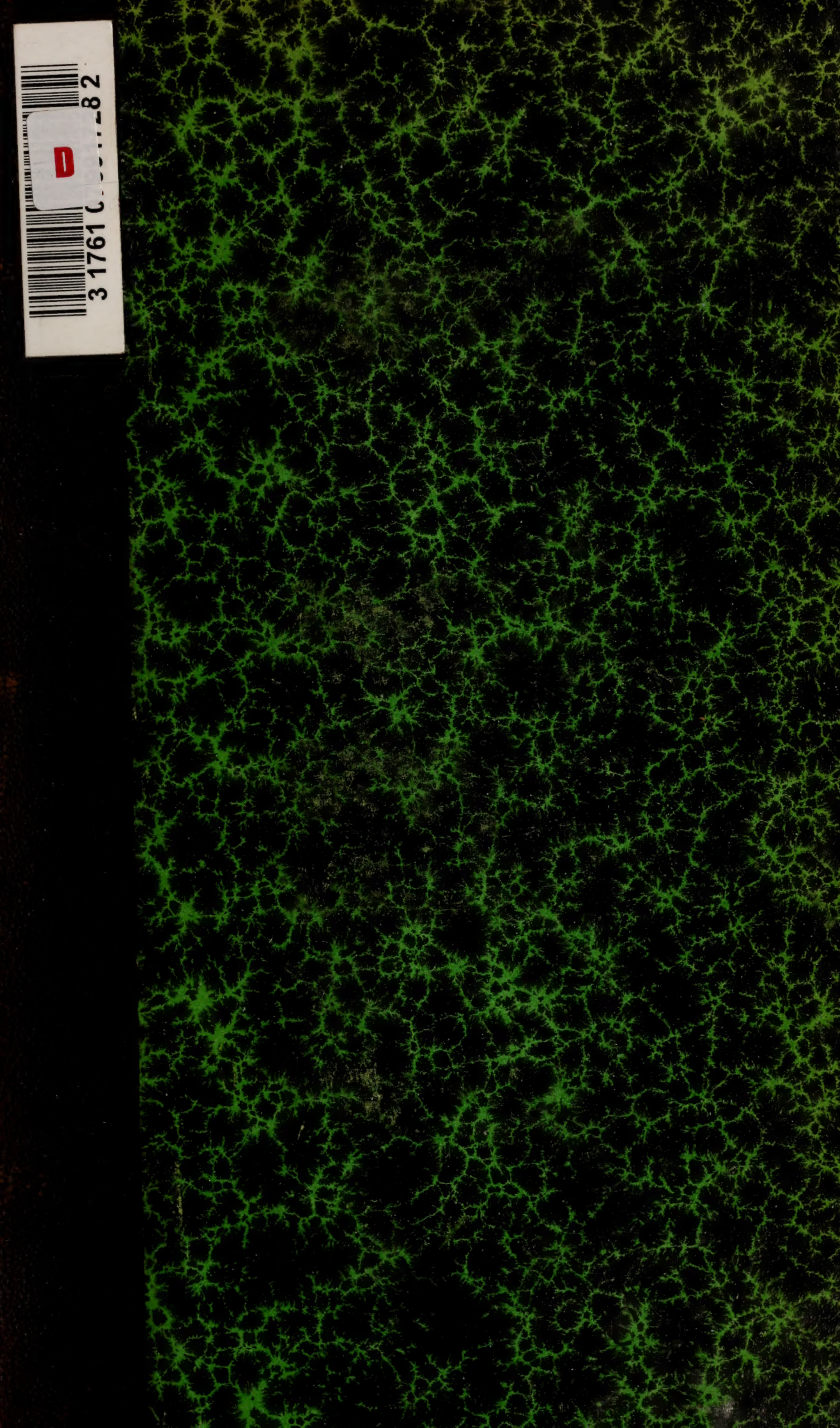
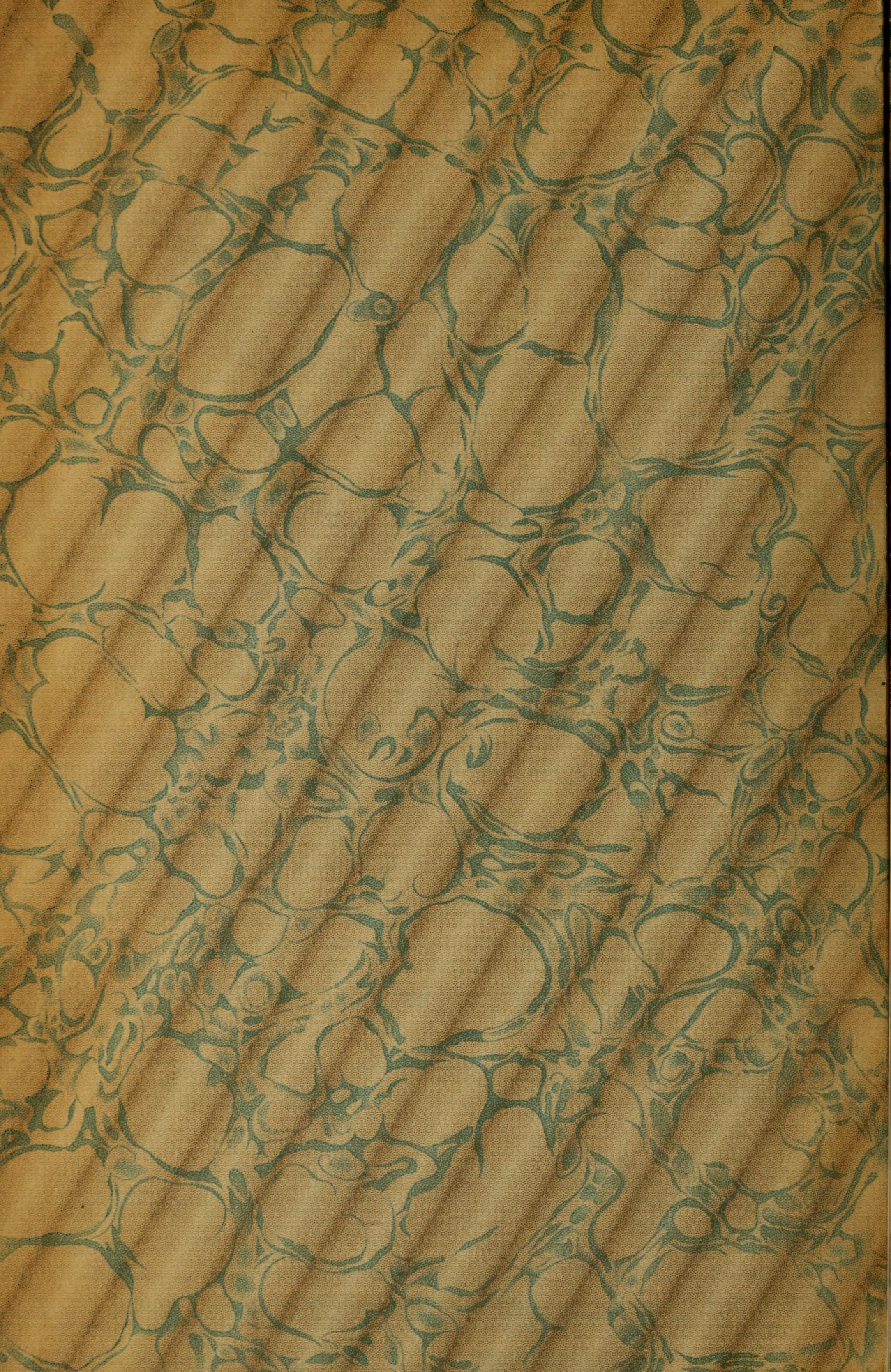












HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

II

ATHÈNES

(480-330)



EUGÈNE CAVAIGNAC
ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE D'ATHÈNES
DOCTEUR ÈS LETTRES

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

II

ATHÈNES

(480-330)



PARIS
FONTEMOING ET Cie, ÉDITEURS
Libraires des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, du Collège de France
et de l'Ecole Normale Supérieure
4, RUE LE GOFF, 4

1913

A

MONSIEUR PAUL FOUCART

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE
DOYEN DE L'ÉRUDITION FRANÇAISE



AVANT-PROPOS BIBLIOGRAPHIQUE

L'objet de ce travail est d'offrir aux étudiants de la France, et subsidiairement de la Belgique et de la Suisse romane, un équivalent, modeste peut-être, mais français, de ce que sont, en allemand, les manuels de MM. Ed. Meyer et Beloch, en anglais celui de M. Bury.

J'ai commencé par le tome II (480-330) pour deux raisons :

1° C'est la période la mieux connue, malgré tout, celle par conséquent dont l'intérêt pédagogique est le plus immédiat;

2° Les découvertes qui se poursuivent actuellement ne semblent pas préciser ou rectifier très sensiblement la connaissance que nous avons de cette époque. C'est donc celle pour laquelle un travail de synthèse est le moins prématuré.

Je ferai suivre, le plus tôt que je pourrai, le tome I (jusqu'en 480) et le tome III (330-110 av. J. C.).

Un mot sur la place que j'ai faite à l'art, à la science, à la littérature. L'usage est d'abandonner plus ou moins complètement ces sujets aux études et aux livres spéciaux, qui sont aujourd'hui nombreux et parfois excellents, — et cet usage se justifie par de très bonnes raisons. Je me suis borné systématiquement à indiquer les liens qui rattachent l'histoire sociale générale à la production artistique ou scientifique. Quant aux œuvres mêmes, je les suppose présentes à l'esprit du lecteur : apparemment, si tel n'était pas le cas, il ne s'intéresserait guère au milieu humain d'où ces œuvres sont issues. L'historien de la société ne peut qu'indiquer les conditions générales de l'apparition du κτῆμα ἐς ἀεί : le génie individuel ne relève pas de lui, — à supposer qu'il relève de qui que ce soit.

Je tiens surtout à indiquer les principes que j'ai suivis dans l'énumération, chapitre par chapitre, des travaux modernes et des sources.

Je considère comme connus de mes lecteurs, outre l'ouvrage ci-dessus mentionné de M. Ed. Meyer, les livres de MM. de Wilamowitz (*Aristoteles und Athen*, 1893; *Staat und Gesellschaft der Griechen*, 1910; *Die griechische Litteratur*, 3e éd. 1912) et Gomperz (*Griechische Denker*, t. I et II, 2e édition 1903; t. III, 1909). Il m'est difficile de savoir moi-même ce que je dois à de pareils livres : beaucoup plus que je ne crois probablement. Mais, comme ce sont des ouvrages qui agissent surtout par les suggestions qu'ils prodiguent, ils ne paraîtront guère dans les notes de mon livre. J'acquitte donc ma dette en commençant.

Je joins à ces livres, pour toutes les questions d'ordre matériel (statistique, population, économie politique), ceux de M. Beloch, *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt*, 1885; *Griechische Geschichte*, 1893-8; etc. Sans lui, combien de documents, dont la découverte et la reconstitution représentent une somme considérable de travail et de perspicacité, gîraient inutiles dans des *Corpus* et des périodiques sans lecteurs ! Il faut donc surmonter l'impression d'agacement que produit l'arbitraire, souvent agressif, avec lequel il distribue des prix et des accessits de « valeur critique » aux historiens anciens et modernes.

En disant que je considère ces ouvrages comme connus, j'entends que je ne citerai pas, dans la règle, les travaux antérieurs dont la substance s'y retrouve : c'est pourquoi on ne verra pas mentionnés, ici, même des ouvrages comme l'*Histoire de la Sculpture grecque* de M. Collignon. Je ne ferai exception que pour des livres qui semblent avoir échappé aux auteurs desdits ouvrages, ou avoir été négligés par eux plus qu'il n'était juste à mon avis : ce qui arrivera pour certains livres français. On pourra d'ailleurs se servir, comme instruments bibliographiques, des *Grundrisse* d'histoire grecque (M. Pöhlmann, 1909) et romaine (M. Niese, 1911) dans le *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft* [1].

1. On trouvera encore d'utiles renseignements bibliographiques dans l'*Einleitung in die Altertumswissenschaft* (t. I, réédité en 1912; t. II, 1910; t. III, 1912; mon travail était achevé quand j'ai eu connaissance du tome III).

On ne trouvera donc pas cités, sauf pour des références spéciales, les travaux antérieurs au xxe siècle. En revanche, je me suis efforcé d'être complet pour ceux qui ont paru depuis dix ou douze ans — livres ou articles de périodiques.

Pour les livres, je me suis servi des originaux, sauf quand il existait des traductions françaises particulièrement heureuses (comme par exemple celle des *Penseurs grecs* de M. Gomperz par M. Reymond). Pour les *Ricerche storiche e geografiche* de M. E. Païs, je renverrai volontiers à l'agréable traduction anglaise parue sous le titre *Ancient Italy* à Chicago (1909), parce qu'elle contient des illustrations qui souvent ne sont nullement inutiles si l'on veut faire son profit du texte.

J'indique ici les abréviations dont je ferai usage pour les périodiques :

Philol. = *Philologus.*
Rhein. Mus. = *Rheinisches Museum.*
Sitzungsb. Berl. Ak. = *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin.*
Wien. St. = *Wiener Studien.*
Ath. Mitt. = *Mitteilungen des Institutes in Athen.*
Jahrbuch = *Jahrburch des archäologischen Institutes.*
Bull. Corr. hell. = *Bulletin de Correspondance hellénique.*
Journ. Sav. = *Journal des Savants.*
Rev. Ét. gr. = *Revue des Études grecques.*
Rev. Phil. = *Revue de Philologie.*
Journ. Hell. St. = *Journal of Hellenic Studies.*
Class. Phil. = *Classical Philology.*

Si enfin je me permets d'ajouter une liste de mes travaux personnels, c'est que, naturellement, je me crois autorisé à passer plus rapidement sur les questions à propos desquelles j'ai donné ailleurs, avec détail, les raisons de mon jugement :

T A = *Le trésor d'Athènes* (Fontemoing, 1908).
T E = *Le trésor sacré d'Éleusis* (*ibid.*, 1908).
C A = *Note sur la chronologie attique* (*ibid.*, 1908).
S R = *Les classes soloniennes et la répartition de la richesse à Athènes* (*Vierteljahrschrift für Sozial u. Wirtschaftsgeschichte*, 1911).
Th = *L'histoire grecque de Théopompe* (*Revue des Études grecques*, 1912).

P P = *La population du Péloponnèse* (*Klio*, 1912).

A C = *L'as et les comices par centuries* (*Journal des Savants*, 1911).

Quant aux sources à l'aide desquelles j'ai contrôlé les travaux de mes devanciers, j'aurais pu me borner, pour la période de 480 à 430, à renvoyer à Hill, *Sources for Greek history*, 2e édition, Oxford 1907. Mais, comme il n'existe malheureusement rien d'équivalent pour la période suivante, j'ai dû unifier, et rassembler en tête des chapitres les indications les plus indispensables. Je donne toujours les sources dans l'ordre suivant :

I. Topographie et fouilles.

II. Statues, vases, monnaies. — Je me suis servi souvent du Catalogue sommaire publié par le British Museum sous le titre *Coins of the Ancients*, Londres, Macmillan, 1895. J'ai eu connaissance de la 2e édition de l'*Historia Numorum* de M. Barclay V. Head (1911) un peu trop tard pour pouvoir en tirer tout le parti désirable.

III. Inscriptions. — Je n'ai eû recours qu'exceptionnellement au recueil des *Inscriptiones Graecae* (complété par les remarques de M. Wilhelm dans ses *Beiträge zur griechischen Inschriftenkunde*, 1910). Dans la règle, je renvoie à

Michel = Ch. Michel, *Recueil d'Inscriptions grecques* (1899; *Supplément*, fascicule I, 1905). Je ne renvoie à

Dittenberger = Dittenberger, *Sylloge Inscriptionum Graecarum* (2e édition, 1901 sqq.)

ou à Hicks et Hill, *Greek historical inscriptions* (2e édition), que dans les cas où j'ai utilisé les restitutions ou les commentaires de ces recueils.

Pour les inscriptions perses, j'ai suivi les transcriptions de M. Weissbach, *Keilinschriften der Achämeniden*, 1910. Pour les textes romains, je n'ai eu besoin ici que du tome I du *Corpus Inscriptionum latinarum;* pour la loi des XII Tables, j'ai suivi le texte de M. Girard, *Textes de Droit romain*, 1912.

IV. Écrivains contemporains. — Pour les philosophes, je me suis servi des *Fragmente der Vorsokratiker*, de M. Diels (éd. de 1908) ; pour la collection hippocratique, de l'édition Littré, en attendant celle qu'on nous fait espérer et désirer ; pour le discours περὶ πολιτείας qui se trouve égaré parmi les

œuvres d'Hérode Atticus, je suis le texte de M. Ed. Meyer, *Theopomps Hellenika*, 1909.

V. Historiens. — J'ai eu occasion d'exposer ailleurs, comme on a vu, mon opinion sur Théopompe. Quant à Didyme; je me suis servi de l'édition Diels-Schubart (1906), et surtout du commentaire de M. Foucart (*Étude sur Didymos*, 1908). Au reste, j'ai employé en principe la collection Didot, et, pour les auteurs latins, la collection Teubner. Je ne donne d'indication que quand j'ai eu recours à des éditions spéciales, par exemple pour

Eschyle (éd. Weil, 1907),
Pausanias (éd. Frazer),
Thucydide (éd. Hude),
Ctésias (éd. Gilmore),
Hérodote IV-IX (éd. Macan),
Isée (éd. Wyse),
Démosthène (trad. Dareste),

etc. Je n'ai eu connaissance de l'édition nouvelle de l' Ἀθην. πολιτεία d'Aristote par M. Sandys (1912) qu'après l'achèvement de mon travail.

Je n'ai pu consulter de l'*Archiv für Papyrusforschung*, de M. Wilcken, que ce qui a paru jusqu'en janvier 1911, inclusivement. La découverte la plus intéressante qui ait été faite depuis lors dans le domaine de la papyrologie est celle d'un drame satyrique de Sophocle, *les Traqueurs* (traduction de M. Th. Reinach, dans la *Revue de Paris*, 1er août 1912).

J'espère n'avoir rien laissé échapper d'essentiel. Au reste, pour cette période (480-330), on ne risque guère, par un oubli, qu'une omission ou une erreur sur un nom propre, sur une date, bref, des erreurs de détail. Le tableau d'ensemble se dessine avec une netteté très satisfaisante, si l'on songe à l'éloignement des temps et à l'étroitesse de l'espace considéré : c'est la faute de l'historien s'il ne suit pas la courbe d'une main assez sûre. Il n'en va pas de même, hélas! pour les deux autres périodes que j'aurai à parcourir.

E. Cavaignac.

Je ne voudrais pas laisser paraître ce travail sans reconnaître publiquement ce que je dois à M. Ch. Michel, professeur à l'Université de Liège. Il a bien voulu revoir toutes les épreuves de ce livre, me signalant des erreurs

de proportion (par exemple en matière d'histoire littéraire) ou de méthode (citations incomplètes ou insuffisantes), — voire les fautes purement matérielles. Quels que soient les remerciements que je formule ici, ils ne donneront qu'une faible idée de ce qu'est, à son endroit, mon immense reconnaissance.

Ourne (Sarthe), août 1912.

ERRATA

P. 7, l. 38. *Après* contient, *ajouter* : au Sud

P. 22, l. 24. *Après* statères, *ajouter* : (1 statère = 2 drachmes)

P. 28, l. 29. *Après* hoplites, *ajouter en note* : 2 bis. Scol. Eurip., *Rhés.*, 211.

P. 29, l. 6. *Après* Acarnanie, *ajouter* : ensemble

P. 30, n. 1. *Avant* p. 835 sqq., *ajouter* : II,

P. 39, n., l. 4. *Après* I. —, *ajouter* R. Weil,

P. 48, l. 9. *Remplacer* ligne *par* ligue

P. 52, l. 8. *Au lieu de* connu *lire* connue

P. 52, n. 2, fin. *Ajouter* : Cf. p. 395, n. 4

P. 86, l. 4. *Au lieu de* intérieure, *lire* extérieure

P. 90, l. 12. *Au lieu de* condotierri, *lire* condottieri

P. 96, l. 20. *Après* 500, *ajouter* dr.

P. 96, l. 21. *Après* 2000, *ajouter* dr.

P. 101, l. 8. *Lire* près,

P. 107, tit. courant. *Lire* PARTHÉNON

P. 108, l. 16. *Lire* chryséléphantine

P. 119, n., l. 3. *Au lieu de* 425, *lire* 425-4

P. 126, l. 37. *Au lieu de* de un, *lire* d'un

P. 129, l. 16. *Au lieu de* colline, *lire* hauteur

P. 130, l. 33. *Lire* Monroe

P. 138, l. 32. *Au lieu de* 20 %, *lire* 5 %

P. 145, n. 2, l. 3. *Après* fantassins, *ajouter* : (?)

P. 149, n. 2, l. 2, 3. *Lire* Les papyrus n'ont encore presque rien donné ici

P. 152, l. 29. *Lire* pronunciamiento

P. 155, l. 14. *Au lieu de* : ces, *lire* : ses

P. 165, l. 17. *Au lieu de* chap. VII, *lire* p. 158
P. 169, n. 2, l. 2. *Lire* chapitre préliminaire
P. 173, n. 1, l. 2. *Au lieu de* Untersuchungen, *lire* Forschungen
P. 179, l. 3. *Lire* pronunciamiento
P. 185, n. 4. *Après* éphore, *ajouter* éponyme
P. 186, l. 27. *Au lieu de* mâter, *lire* mater
P. 191, n. 5, l. 4. *Après* est *ajouter* , comme il le montre lui-même,
P. 195, l. 33. *Au lieu de* ayions, *lire* ayons
P. 196, l. 4-5. *Transporter le renvoi* [1] *au point précédent*
P. 201, l. 32. *Après* rendirent, *lire* bientôt
P. 204, l. 9. *Remplacer* qui *par* lequel
P. 216, l. 28-9. *Lire* consciencieusement
P. 221, n., l. 5. *Après* Cellerier), *lire* : *C. les Sophistes*
P. 226, n. 7. *Au lieu de* Lois, *lire* : Protag.
P. 242, n. 4, l. 3. *lire* de Cunaxa
P. 245, n. 3, l. 4. *Au lieu de* Boucher sur *lire* : Boucher, *L'Anabase etc.*
P. 252, l. 31. *Reporter le renvoi* [5] *à la ligne 30, après* : chef »
P. 256, n. 6. *Lire* Diod., XIV, 10.
P. 263, l. 14. *Après* (389) [3] *lire* : Rhodes
P. 263, l. 19. *Lire* revînt
P. 270, n. 1, l. 2. *Au lieu de* 221, *lire* 321
P. 276, l. 5. *Lire* le Spartiate,
P. 283, n. 4. *Après* cf., *lire* p. 320
P. 289, l. 12. *Lire* 10.000
P. 299, n. 1, l. 1. *Lire* date de M. Bury
P. 304, l. 28. *Lire* rait une majorité
P. 308, n. 3, l. 2. *Après* cf., *lire* p. 280
P. 310, l. 31. *Au lieu de* mille, *lire* cinq cents
P. 324, n. 3, l. 1. *Lire* : *Der Papyrusf. v. Eleph.*
P. 325, n. 7, l. 1. *Lire* Babelon
P. 336, l. 22. *Au lieu de* quant, *lire* : quand
P. 348, n. 5, fin. *Lire* savoir combien, dans ce nombre, il y a
P. 354, n. 8. *Lire* VIII, VIII, 17
P. 388, l. 13. *Lire* qui les rendaient
P. 391, n., l. 4. *Après* II, *lire* : — 2
P. 392, n., l. 5. *Lire* : *Lettres à Phil.*
P. 401, l. 28. *Lire* avec son eunuque
P. 410, l. 26. *Après* qu'elles, *lire* : ne fussent
P. 417, l. 9. *Lire* provocante
P. 427, l. 29. *Au lieu de* ceci, *lire* ce qui
P. 440, l. 9. *Au lieu de* nom, *lire* noms

P. 456, n. 2, l. 5. *Lire* peut être de 306

P. 466, n. 6, l. 1. *Au lieu de* 2000, *lire* 4000

P. 467, n. 4. *Au lieu de* p. 434, *lire* p. 466

P. 471, l. 22. *Après* Athéniens, *lire* [8]

P. 472, n. 4. *Au lieu de* Païs, *lire* : De Sanctis

P. 484, l. 26. *Après* surtout, *lire* : ils venaient

P. 500, n. 1, l. 2. *Lire* : Meyer, *Der Papyrusf.*

Sur la carte : *au lieu de* Confédération Béotie, *lire* Confédération béotienne ; — *ajouter un trait sous le nom de* Carthage.



HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ

ATHÈNES

(480-330)

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Le monde ancien vers 480

Après les événements militaires de 490 et de 480-79, il était décidé que la civilisation hellénique aurait à compter désormais, non

---

Géographie : mes indications de statistique moderne proviennent en général du *Statesman's Year Book*, 1911. — Monnaies : Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, 2e partie, I. — Inscriptions : listes de tributs (*T. A.*, p. XL sqq.) — Hérodote, III, 89 sqq., VI, 8 ; IX, 28. — Bible (livres d'*Esdras* et de *Néhémie*) et Josèphe, *Antiq. jud.*, XI.

Au reste, les sources, pour ce chapitre, sont trop dispersées pour qu'on puisse les donner toutes autrement que dans les références spéciales.

pas avec l'hégémonie d'une grande monarchie orientale ou de peuplades barbares, mais avec l'existence d'états nationaux indépendants. Ce n'est pas que les voisins de l'Est et de l'Ouest, par les énormes ressources matérielles dont ils disposaient, n'aient continué à peser d'un poids souvent très lourd sur l'évolution ultérieure de la Grèce. Mais enfin, pendant cent cinquante ans, les facteurs déterminants de l'histoire grecque allaient être des initiatives, des intelligences, des volontés grecques. Quelques constatations de faits sont nécessaires pour mesurer les données matérielles avec lesquelles, dans la partie du monde qui leur était accessible, elles ont dû compter à l'Orient et à l'Occident [1].

I

L'Orient vient d'apparaître tout entier aux Grecs, en un raccourci que le danger a rendu plus impressionnant encore, sous la forme de l'armée perse. La dynastie qui dirige la monarchie perse est la famille achéménide, originaire de Pasargades, où est le tombeau

---

1. *N. B.* — I. Dans ce chapitre et ailleurs, je me sers des abréviations suivantes :

k. c.	=	kilomètre carré.
méd.	=	médimne (= 1/2 hectolitre).
dr.	=	drachme.
t.	=	talent (6.000 drachmes).
ha	=	hectare.
hl	=	hectolitre.
h.	=	homme.
hab.	=	habitants.

Le signe + après un chiffre indique qu'il faut plutôt augmenter le chiffre, le signe — qu'il faut plutôt le diminuer.

II. On fera bien de lire ce chapitre avec la carte sous les yeux (voir à la fin du volume). Sur la carte, les parties vertes sont limitées aux altitudes de 200 mètres, les jaunes aux altitudes de 500 mètres. Les noms de villes ou de provinces sont distingués ainsi (il est bien entendu qu'il s'agit, non de la population des agglomérations, mais de celle des États ou parties d'États) :

jusqu'à 8.000 habitants	*Assos*
de 8.000 à 40.000	**Phocide**
de 40.000 à 100.000	ÉTOLIE
de 100.000 et au-dessus	3e SATRAPIE

Dans les cas douteux, j'ai toujours supposé le chiffre le plus bas.

(On trouvera une carte plus étendue que la mienne dans le t. III de l'*Histoire de l'Antiquité* de M. Ed. Meyer.)

du fondateur de la grandeur perse, Cyrus. Xerxès, qui représente cette famille en 480, est déjà un type de décadence : Hérodote a pris un malin plaisir à nous raconter les aventures galantes qui l'absorbent au lendemain des journées historiques de Salamine et de Platées [1]. A partir de ce moment, les femmes, les eunuques, tout le personnel subalterne qui n'apparaît guère dans l'histoire des trois premiers rois (Cyrus, Cambyse, Darius), commencent à jouer un rôle prépondérant dans les récits qui proviennent du palais memnonien. Le sérail l'emporte sur le divan. Mais la machine administrative montée par Darius I et surveillée par lui, pendant 35 ans, avec un soin du détail que la lettre à Gadatas [2] nous permet d'apprécier, fonctionnera encore convenablement pendant un siècle, pour l'avantage, en somme, des gouvernants et des gouvernés.

Les gouvernants, ce sont les Perses. Il y a parmi eux des familles privilégiées, avant tout les familles des Sept qui ont tué le Mage et réprimé en 521 une tentative d'usurpation sacerdotale. Mais, sauf les privilèges particuliers, le Roi choisit comme il lui plaît les magnats de son empire, et exerce sur eux un contrôle sévère : les Grecs se racontaient avec saisissement, au temps d'Hérodote, sur quel siège s'asseyait Otanès, fils d'un des juges royaux, et conquérant de leurs villes [3]. Dans l'ensemble, la nation perse participe largement aux bénéfices de la conquête; les moins favorisés s'en aperçoivent encore à l'exemption du tribut. En revanche, les Perses sont tous astreints, par définition, au service militaire : parmi eux se recrute la garde royale (les 10.000 Immortels) et les troupes d'élite de la monarchie. Xénophon, vers 400, évalue à 120.000 le nombre total d'hommes qu'on peut lever dans la nation régnante [4], ce qui correspondrait à une population libre et sédentaire de 7 à 800.000 âmes environ, puisque les Perses doivent le service de vingt-quatre à cinquante ans [5] : chiffre très acceptable, le Farsistan, avec de grandes villes, contenant aujourd'hui 1.200.000 habitants. Pour la superficie des hauts plateaux perses (150.000 k. c.), le renseignement de Xénophon ne donne même qu'une densité à peine supérieure à 5 habitants par k. c., densité qui était certainement dépassée en Médie et probablement en Carmanie.

1. Hérod., IX, 108-113. Voir cependant l'influence qu'a pu avoir sur la détermination de Xerxès la révolte de Chaldée : Lehmann-Haupt, *Klio*, 1907, p. 448.
2. Michel, 32. Darius écrit à Gadatas, fonctionnaire subalterne dans la région du Méandre : « Parce que tu améliores ma terre, en acclimatant les plantes de par-delà l'Euphrate dans l'Asie inférieure, je loue ta sollicitude, et une grande reconnaissance t'en sera gardée dans le palais royal ».
3. Hérod., V, 25-26.
4. Xén., *Cyr.*, I, II, 15.
5. Strab., XV, III, 18, 19.

Si maintenant nous parcourons les régions dépendantes de l'immense empire, celle qui se présente d'abord à l'extrême Orient est un peu en dehors du domaine naturel de la conquête iranienne et des cadres de l'administration persique : c'est la partie de l'Inde qui a été reconnue sous Darius par Skylax de Karyanda [1] et qui a accepté au moins en principe la majesté du roi achéménide, le bassin de l'Indus (1.000.000 k. c. environ). C'est un pays mal connu, qui offrira longtemps encore, par la singularité de ses produits, une ample matière à la verve audacieuse des conteurs grecs. Un de ces produits a excité particulièrement la convoitise des conquérants et fourni l'assiette du tribut : 360 talents babyloniens de poudre d'or, soit la valeur de près de 5.000 talents d'argent euboïques [2].

Quant aux satrapies proprement dites, le document essentiel sur ces provinces est la liste reproduite par Hérodote (III, 89 sqq.); quoi qu'elle soit bien connue, nous sommes forcés de mettre d'abord sous les yeux du lecteur les renseignements qu'elle fournit.

Darius a divisé l'Empire en 20 satrapies (y compris l'Inde). Les peuples qui acquittaient le tribut en argent étaient taxés suivant le système babylonien, ceux qui l'acquittaient en or suivant le système euboïque : le talent babylonien (60 mines babyloniennes) vaut 70 mines euboïques (*sic*).

1er nome =	Ionie, Magnètes d'Asie, Éoliens, Cariens, Lyciens, Myliens, Pamphyliens,	(400 t. babyl.) 530 t. eub.
2e nome =	Mysiens, Lydiens, Lasoniens, Cabaliens, Hygennéens,	(500 t. b.) 660 t. e.
3e nome =	Hellespontins de la rive droite, Phrygiens, Thraces d'Asie, Paphlagoniens, Mariandyniens, Syriens,	(360 t. b.) 480 t. e.
4e nome =	Cilicie (outre 360 chevaux)	(500 t. b.) 660 t. e. (dont 480 pour le Trésor).
5e nome =	Syrie avec Cypre,	(350 t. b.) 460 t. e.
6e nome =	Égypte,	(700 t. b.) 930 t. e. (outre 120.000 mesures de blé.)
7e nome =	Sattagydes, Gandares, Dadices, Aparytes, etc.	(170 t. b.) 270 t. e.
8e nome =	Susiane,	(300 t. b.) 400 t. e.
9e nome =	Babylone et Assyrie,	(1.000 t. b.) 1330 t. e., (outre 500 eunuques).
10e nome =	Médie, Paricaniens, Orthocorybantes, etc.	(450 t. b.) 600 t. e.
11e nome =	Caspiens, Pausices, Pantimathes, Darites, etc.	(200 t. b.) 260 t. e.

1. Maspero (*Hist. anc. des peuples de l'Or. class.*, III, p. 694), considère le voyage de Skylax comme le complément d'une véritable expédition de Darius.
2. Hérod., III, 94-5.

12e nome = Bactriane jusqu'à Aigles (*sic*), (300 t. b.) 400 t. e.
13e nome = Pactyens, Arméniens, etc., jusqu'au Pont-Euxin, (400 t. b.) 500 t. e.
14e nome = Sagartiens, Sarangéens, Thamanéens, Utiens, Mèces, îles de la mer Rouge, (600 t. b.) 800 t. e.
15e nome = Saces et Caspatyre [1], (250 t. b.) 330 t. e.
16e nome = Parthes, Chorasmiens, Sogdiens, Ariens, etc. (300 t. b.) 400 t. e.
17e nome = Paricaniens, Éthiopiens d'Asie, (400 t. b.) 500 t. e.
18e nome = Matiènes, Saspires, Alarodiens, (200 t. b.) 260 t. e.
19e nome = Mosques, Tibarènes, Macrons, Mossynèques, Mares, (300 t. b.) 400 t. e.
20e nome = Inde, 360 t. de poudre d'or [2].

Hérodote ajoute qu'à cette liste fut jointe plus tard la Thrace, et que la Perse propre était exempte de tribut.

Peut-on tirer de ce texte d'Hérodote des notions plus précises? Heeren y avait renoncé, mais nous connaissons aujourd'hui mieux que les contemporains de Heeren la géographie physique et humaine de l'Asie antérieure, ce qui rend le contrôle plus aisé. Nous allons essayer de déduire les conséquences des renseignements fournis par Hérodote, en arrondissant intentionnellement les chiffres pour ne pas créer l'illusion d'une précision factice :

1° Nous donnerons la superficie approximative de chaque circonscription;

2° En rapportant à cette superficie le chiffre du tribut, nous aurons une mesure de la richesse naturelle, car il est certain que le tribut perse était assis sur le sol [3], les valeurs créées par le transit n'entrant en ligne de compte qu'indirectement;

3° La richesse naturelle du pays, à son tour, nous donnera une idée du chiffre de sa population libre et sédentaire; nous ne pouvons pas, en effet, faire entrer en ligne de compte les purs nomades, les esclaves proprement dits, les immigrés des grandes villes et des ports.

Un mot seulement sur la proportion que nous avons adoptée une fois pour toutes entre la richesse et la population. Le chiffre total du tribut des dix-neuf circonscriptions est d'environ 50 millions de drachmes euboïques. Un taux de 1 dr. e. par tête de contribuable

1. Prasek, *Gesch. der Meder u. Perser*, II, p. 58.

2. Malheureusement, le total donné par Hérodote contient une double faute, et, bien que l'erreur provienne très probablement du chiffre donné pour la relation entre les talents babylonien et euboïque, il n'en flotte pas moins de ce chef une certaine suspicion sur les chiffres de détail. Dans les réductions, j'ai appliqué, pour simplifier, la proportion :

$$\frac{\text{Talent babylonien}}{\text{Talent euboïque}} = \frac{80}{60} = \frac{4}{3}$$

3. Hérod., VI, 42.

donnerait, pour le domaine considéré, une population au moins équivalente à la population actuelle. Or, même les vieux pays civilisés de l'Ouest ne semblent pas avoir été, dans l'ensemble, aussi peuplés qu'à l'heure actuelle (l'Égypte, par exemple ne compta que 7 millions d'habitants, même sous les premiers Ptolémées [1], au lieu de 10 aujourd'hui), et il en est de même, *a fortiori*, de l'Iran. — D'autre part, un taux de 2 dr. e. par tête donne des chiffres qui paraissent trop faibles là où le contrôle est possible : en Égypte, par exemple, le tribut de 700 talents babyloniens correspondrait, dans ces conditions, à une population de 2 millions et demi ou 3 millions, ce qui est certainement trop faible eu égard au chiffre donné plus haut. Nous avons donc adopté le taux de 1 $^1/_2$ drachme euboïque par tête d'hab., et dressé en conséquence le tableau suivant :

Nome					
15e nome)	Saces, Caspatyre	300.000 k. c.?	6-7 dr. e.?	1.200.000 hab.?	
7e »)	Sattagydes etc.	500.000 k. c.	3 dr. e.	1.000.000 »	
12e »)	Bactriens	400.000 k. c.	6 dr. e.	1.600.000 »	
16e »)	Sogdiens etc.	1.300.000 k. c.	2 dr. e.	1.500.000 »	
17e »)	Paricaniens, etc.	400.000 k. c.	8 dr. e.	2.000.000 »	+
14e »)	Sagartiens, etc.	1.000.000 k. c.	5 dr. e.	3.000.000 »	+
10e »)	Médie	350.000 k. c.	10 dr. e.	2.500.000 »	+
11e »)	Caspiens	75.000 k. c.	20 dr. e.	1.000.000 »	+
8e »)	Susiane	150.000 k. c.	16 dr. e.	1.500.000 »	+
9e »)	Mésopotamie	350.000 k. c.	24 dr. e.	5.000.000 »	+
5e »)	Syrie	250.000 k. c.	12 dr. e.	2.000.000 »	—
6e »)	Égypte	20.000 k. c. (cultivables)	270 dr. e.	3.600.000 »	
18e »)	Matiènes	200.000 k. c.?	7-8 dr. e.	1.000.000 »	
13e »)	Arménie	150.000 k. c.	20 dr. e.	2.100.000 »	
19e »)	Mosques etc.	75.000 k. c.	32 dr. e.	2.000.000 »	—
3e »)	Paphlagoniens	250.000 k. c.	12 dr. e.	2.000.000 »	—
4e »)	Cilicie	150.000 k. c.	25 dr. e.	2.000.000 »	+
2e »)	Lydie	50.000 k. c.	75 dr. e.	2.500.000 »	—
1er »)	Ionie, Lycie	50.000 k. c.	60 dr. e.	2.000.000 »	+
		6.020.000	Moyenne générale : 8 dr. e. par k. c.	39.500.000 »	+

Ce tableau, si approximatif qu'il soit, permet quelques observations intéressantes.

Étant donnée la place qu'occupent la montagne et le désert dans les satrapies orientales, on ne s'étonne pas des faibles chiffres que nous y relevons. Il faut remarquer le chiffre plus élevé du 17e nome. Depuis Darius surtout, un mouvement commercial assez actif reliait le golfe Persique et la mer Rouge d'une part, le pays de l'Indus de l'autre. Le voyage de Skylax, la tentative de Darius pour percer l'isthme de Suez, sont autant d'épisodes de cet effort du gouvernement perse pour tirer parti des richesses de l'Océan Indien [2].

1. Diod., I, 31. Wachsmuth, *Klio* 1903, p. 279. Jouguet, *La vie municip. dans l'Égypte rom.*, p. 44-46.
2. Cf. Strab., XV, II, 14 ; III, 14.

Il est caractéristique que le pays de l'Indus ait été, avec les côtes de l'Archipel, le seul domaine où la monnaie ait pénétré dès le ve siècle [1].

Pour passer de ces provinces reculées au cœur de l'empire, il faut franchir un désert coupé déjà par une ligne de postes, que les courriers franchissaient alors en 30-40 jours [2]. Au terme est un groupe de satrapies (Médie, Caspienne, Susiane) où les chiffres sont déjà sensiblement plus élevés qu'à l'Est : il n'y a plus là les immenses espaces désertiques que renferment les satrapies orientales. Les densités n'y sont pas encore très hautes (10 ou 15 habitants au k. c.); elles sont cependant supérieures à celles que nous avons constatées sur les hauts plateaux perses, et le fait n'a rien que de normal.

Nous arrivons ensuite au vieil Orient civilisé, et ici il faut se souvenir que nos évaluations ne tiennent pas compte des grandes agglomérations urbaines, telles que Babylone et Memphis. On peut donner à la Chaldée-Assyrie plus que les 5 millions d'habitants indiqués, à l'Égypte (qui nourrira 7 millions d'habitants deux siècles plus tard) les 5 millions. Un fait curieux est l'effacement de la Syrie : il atteste l'effet durable des grandes razzias assyriennes des VIIIe, VIIe, VIe siècles. Il atteste aussi que le tribut perse, basé sur le sol, ne tenait pas compte suffisamment du mouvement des grands ports phéniciens. Malgré tout, on est tenté de penser qu'il s'est glissé là une erreur dans le texte d'Hérodote, — à moins qu'il n'ait eu tort de joindre la grande île de Cypre (9.000 k. c.) à cette circonscription plutôt qu'à la Cilicie.

Au Nord de ce groupe, nous trouvons celui des 18e, 13e, et 19e satrapies, dans lequel nous sommes frappés surtout par le chiffre élevé des côtes de la mer Noire. Ce sont des pays miniers, dont les produits trouvent un débouché dans les ports grecs. Au Nord, le Caucase les isole absolument des steppes scythiques, à travers lesquels une grande route de caravanes amène déjà les marchandises de la Chine jusqu'aux autres ports grecs de la Crimée [3].

Vient ensuite le désert du centre de l'Asie-Mineure, que tourne la plus fameuse des routes de poste persiques : venant de Suse, et après avoir franchi le Tigre et l'Euphrate, elle emprunte le tracé de la vieille route Tarse-Sinope [4], passe au Nord du désert et aboutit à Sardes et Éphèse. La 3e province est faiblement taxée ; cela tient aux espaces à peine habités qu'elle contient : car, au Nord, la

1. Barclay V. Head, *Hist. Numor.*, 2e éd., p. 184.
2. Strab., XV, II, 10.
3. Cf. Ed. Meyer, *Gesch. des Alt.*, III, § 65.
4. Hérod., V, 52-3. Le tracé que j'indique me paraît être celui qui résout le mieux la difficulté bien connue, résultant des indications d'Hérodote sur la section cappadocienne de la route. Sur la section assyrienne, Westberg, *Klio*, 1906, p. 262.

Paphlagonie (40.000 k. c.) ne peut guère être très inférieure comme population à ses voisins du 19e nome (20 hab. au k. c.), et nous savons en effet qu'elle peut fournir 120.000 combattants [1]. La Cilicie, toute montagneuse qu'elle est, semble beaucoup mieux partagée, mais c'est surtout dans les chiffres relatifs à la 2e et à la 1e province (Lydie et Ionie) que se traduit, malgré la base foncière du tribut, l'influence des débouchés faciles offerts aux produits naturels.

Il ne faudrait pas maintenant, pour se faire une idée des ressources militaires de l'Empire, diviser simplement le nombre de 30 à 40 millions d'habitants par 4 (suivant la règle usuelle), et compter simplement 9 millions d'hommes en âge de porter les armes. Car le Grand Roi semble avoir appliqué le principe qui était, encore assez récemment, en honneur dans l'Afghanistan : « La plaine fournit l'argent, la montagne les hommes ». Nous avons dit que la nation perse, qui était exempte de tribut, était, en revanche, toute entière astreinte à la conscription de 24 à 50 ans. Si nous prenons par contre la province qui fournissait relativement le plus fort appoint au budget de l'Empire, l'Égypte, nous voyons que le nombre des soldats n'y était que de 410.000, soit un homme adulte sur 3 environ [2]. Même en supposant cette proportion appliquée au reste de l'Empire, d'après les chiffres totaux que nous avons admis, on trouve encore bien plus que les 2 millions d'hommes disponibles que semble indiquer Hérodote [3]. Il faut tenir compte, il est vrai, des matelots nécessaires pour équiper les centaines de trières que le grand Roi pouvait tirer des ports méditerranéens [4]. Mais le fait indique, néanmoins, que nous avons coté plutôt haut les chiffres totaux.

Au reste l'expérience venait de montrer la valeur limitée de ces cohues orientales. La force du grand Roi n'était pas là, mais dans les lingots d'argent qui s'entassaient dans les trésors de Persépolis, de Suse, d'Ecbatane : 10.000 talents peut-être par an, soit 1 million de talents au cours du ve siècle, environ 6 milliards de francs *en poids*. Le ve siècle, après les grands efforts de Darius et de Xerxès, a été une période d'économie relative; c'est surtout au ive siècle que seront monnayées ces quantités de numéraire, pour drainer vers l'Empire les forces militaires de la Grèce.

Les charges des populations sujettes ne sont pas limitées à ce qu'exigent les besoins du Grand Roi : il faut encore défrayer les besoins de l'administration locale. On appréciera ce que peuvent ajouter au tribut royal les exigences d'un gouverneur, en voyant

1. Xén., *Anab.*, V, VI.
2. Hérod., II, 165-6.
3. Hérod., VII, 60, 87 : 1.700.000 fantassins et 80.000 cavaliers.
4. Hérod., VII, 89 : 1.200 *trières* (*sic*).

qu'en Judée, les habitants ont dû une année payer 40 sicles (drachmes babyloniennes) par tête [1]. Et pourtant les populations ont supporté sans trop de plaintes ce régime : les révoltes, au ve siècle, sont venues presque uniquement des seigneurs perses mécontents, ou des dynasties locales que le Roi, avec une confiance imprudente, laissait régner même après des insurrections ouvertes. Cela prouve que les peuples ont été, dans l'ensemble, sensibles aux bienfaits du gouvernement achéménide, à la paix, à l'ordre retrouvés après les tourmentes assyriennes ou scythiques, aux efforts des souverains pour faciliter les communications, ouvrir des débouchés nouveaux à l'activité économique de leurs sujets. Surtout, ils ont été sensibles à la large tolérance manifestée par le maître perse pour les coutumes nationales de chacun.

Chez presque tous les peuples orientaux, ce qui existait de vie intellectuelle ou morale avait pour support un système religieux précis, représenté généralement par un corps sacerdotal depuis longtemps organisé. En Chaldée, les collèges des prêtres semblent avoir conservé des traditions de labeur vraiment scientifique : nous avons d'eux de bonnes observations d'éclipses, pour le début du ive siècle [2]; en Égypte, les prêtres conservaient au moins le dépôt de la civilisation passée. En Judée, la religion prenait de plus en plus l'aspect d'une règle morale embrassant dans son ensemble la vie de l'individu né dans la race élue. Or, le roi achéménide était, lui aussi, le fidèle d'une religion déterminée que Darius se targuait d'avoir restaurée dans toute sa pureté [3]. Sans doute, le zoroastrisme n'avait pas pris encore l'aspect rigide que révèlent les livres sacrés de l'époque sassanide (ive siècle ap. J.-C.), le clergé des Mages n'avait pas encore l'importance matérielle ni l'autorité morale qu'il devait acquérir plus tard. Mais le Grand Roi est fervent sectateur d'Ahouramazda, et ne manque pas une occasion de le proclamer. Seulement, cette religion est conçue par lui comme strictement nationale. Quand il s'adresse aux peuples sujets, que ce soit à Babylone, à Jérusalem, à Memphis, aux bords de la mer Égée, partout, il se montre respectueux des dieux, bienveillant aux prêtres : il faut des révoltes graves pour qu'il prenne des mesures de rigueur contre les divinités suspectes d'avoir idéalisé un mouvement de réaction particulariste [4].

Il n'est guère qu'un des peuples sujets sur « l'état d'âme » duquel nous soyons renseignés avec quelque précision : le peuple juif. Pour lui, la première manifestation du pouvoir achéménide avait été un

1. *Néhémie*, V, 15.
2. Cf. Ptolémée (édit. Halma), t. I, p. 275, 278 etc.
3. Cf. Prasek, *Gesch. der Meder u. Perser*, II, p. 113 sqq.
4. Ainsi, l'enlèvement de la statue de Bel à Babylone (Hérod., I, 183) se rapporte à la révolte de 483. Cf. Lehmann-Haupt, *Klio*, 1907, p. 447.

grand acte de délivrance (538) : l'autorisation donnée par Cyrus aux exilés qui pleuraient *super flumina Babylonis* de retourner au pays de leurs pères et de rebâtir leur sanctuaire national. Mais la petite communauté ainsi reconstituée au milieu de populations hostiles (42.000 chefs de famille au début) [1] ne se maintenait qu'au milieu de difficultés dont les épisodes d'Esdras et de Néhémie nous donnent une idée (458-443) [2]. Le premier s'était détaché de la communauté juive de Babylone, muni d'un « firman » royal, pour rappeler aux Juifs de Sion la loi élaborée par l'effort des grands prophètes. En quelques années, son œuvre périclita; alors un Juif qui servait comme échanson à la cour de Suse, Néhémie, obtint du roi Artaxerxès les pouvoirs nécessaires pour opérer une purification nouvelle. Il fallait des mesures rigoureuses pour maintenir l'isolement du peuple élu : des centaines de Juifs furent contraints à répudier leurs épouses étrangères [3]. Ces épisodes montrent jusqu'à quel point pouvait s'étendre et pénétrer le pouvoir des autorités religieuses locales; ils montrent surtout jusqu'à quel point le pouvoir souverain était prêt à les soutenir.

La reconnaissance des Juifs atteste que cette politique allait au devant de sentiments profonds chez les Orientaux. L'époque de la domination achéménide marque une accalmie dans la grande neurasthénie d'Israël. Non que la lutte de l'esprit juif contre l'inique réalité eût cessé, car elle n'a jamais trouvé d'expression plus tragique que dans le livre contemporain de Job [4]. Mais elle est restée confinée sur le terrain intellectuel. Israël, qui avait tant souffert de ses frères de race assyriens et chaldéens, qui devait se débattre avec rage contre la domination gréco-romaine, Israël a conservé un bon souvenir des faveurs des Achéménides.

Les Perses s'étaient montrés tout prêts à appliquer les mêmes principes dans leurs rapports avec les Hellènes. Ils n'avaient pas hésité à brûler les temples des divinités dans lesquelles ils percevaient l'incarnation d'un patriotisme récalcitrant, mais partout où ils s'étaient trouvés en présence d'une influence purement sacerdotale, qu'il s'agît de l'Apollon de Magnésie [5], de celui de Délos, de

1. *Esdras*, II, 64.

2. On sait qu'on a hésité, pour l'identification de l'Artaxerxès auquel eurent affaire Esdras et Néhémie, entre le premier et le second du nom (M. Ed. Meyer se décide pour le premier, M. Maspero pour le second). La considération suivante m'a paru décisive (*Néhémie*, XII, 1, 11, 26) : le rédacteur compte six générations de Jésuah (538) à Jadduah (évidemment le contemporain d'Alexandre 330). Esdras et Néhémie ont paru au temps de la 2e et de la 3e, d'où les dates indiquées. Rien à tirer de Josèphe (l. XI), qui place les faits sous Xerxès, et parle de la 25e année de ce roi!

3. *Esdras* (X) en énumère 115. Il y eut une seconde expulsion sous Néhémie.

4. S'il faut maintenir à cet écrit la date adoptée par M. Ed. Meyer, *Gesch. des Alt.*, III, § 150.

5. Cf. la lettre à Gadatas déjà citée (Michel, 32) : « Tu as méconnu mes

celui de Delphes, ils avaient montré la déférence qui leur avait permis d'apaiser tant de vaincus. Et l'attitude de Delphes au cours de la grande crise, si équivoque au point de vue du patriotisme hellénique, avait prouvé que l'instinct était juste. On connaît la réponse caractéristique du dieu au vainqueur de Salamine. Quand Thémistocle voulut apporter à Delphes le témoignage de sa reconnaissance pour le succès définitif, soit ironie, soit inquiétude, il demanda l'autorisation des interprètes d'Apollon. Il lui fut répondu aigrement qu'il ferait mieux de garder son butin chez lui. Et l'historien dont l'écho indirect nous est ici parvenu ajoute : si les autres Grecs avaient demandé la même autorisation avant de déposer leurs offrandes, beaucoup auraient obtenu la même réponse [1].

Ici pourtant, les Perses s'étaient mépris sur la nature de l'adversaire. Le dieu n'était pas pour les Grecs le maître absolu, le législateur universel qu'il était pour les autres peuples rencontrés jusqu'alors : ils lui demandaient simplement de leur annoncer l'avenir. Ils s'étaient sauvés sans lui, et ne lui en gardaient même pas trop de rancune. Ce n'était pas dans le sens de la moralité, mais de l'intelligence, que devait se poursuivre l'évolution singulière du peuple grec [2].

II

En arrivant à l'extrémité occidentale du grand empire, nous entrons dans le domaine propre de la race grecque. Ce domaine, à le bien prendre, est le bassin entier de la Méditerranée. Cependant il ne s'y trouve que trois régions où la population hellénique existe autrement qu'à l'état sporadique : côte O. de l'Asie-Mineure ; Grèce ; Italie du S. et Sicile. Et, parmi ces trois régions il en est une qui apparaît toujours comme la Grèce par excellence. Sans doute l'unité du climat subtropical a permis aux Hellènes de s'acclimater plus ou moins facilement sur tous les bords de la mer Intérieure, mais c'est la nature du sol de la péninsule balkhanique qui a influé d'une manière prépondérante sur leurs habitudes de vie, sur leurs conceptions sociales. C'est ici l'habitat grec par excellence.

Le phénomène qui fait la beauté de la Grèce, proximité de la mer

dispositions envers les dieux et celles de mes ancêtres », écrit Darius à propos d'une atteinte à la propriété sacrée. Il s'agit bien d'Apollon (Cousin et Deschamps, *Bull. Corr. hell.* 1890, p. 646)

1. Paus., X, XIV.

2. M. Ed. Meyer (*Gesch. des Alt.*, III, p. 445), qui a bien mis en lumière la politique religieuse des Achéménides, pense que, par elle, la conquête perse eût même changé entièrement le cours de cette évolution. L'exemple de l'Ionie, longtemps soumise aux Perses, paraît pourtant prouver le contraire. Au reste, nous sommes ici sur le terrain des impressions subjectives.

et de la montagne, explique aussi pourquoi elle ne fut jamais un pays très fertile. La culture florissante s'y limite à quelques plaines ouvertes sur la mer, et à quelques hauts plateaux ; partout les altitudes supérieures à 500 mètres dominent; partout on rencontre des pics de 2.500 mètres. En 480 déjà, même sur les montagnes, la végétation spontanée a fortement reculé; la forêt a été éclaircie depuis longtemps pour le développement de la marine. Déjà même le pâturage, dominant à l'époque homérique, quand la plaine argienne était bonne « nourrisseuse de chevaux », a fait place aux céréales. Déjà enfin, les cultures plus difficiles que permet le climat, l'olivier, la vigne, commencent à disputer la terre à celles-ci, en attendant que le progrès du commerce en fasse les cultures dominantes. Mais, dans l'histoire du sol grec pendant la période antique, l'époque où nous sommes est l'époque du blé (plus exactement de l'orge [1]). — La Grèce n'est pourtant pas arrivée à produire les 7 ou 8 millions d'hectolitres nécessaires pour maintenir l'équilibre entre la consommation et la production de l'aliment essentiel : l'importation a commencé [2]. Il ne faut pas toutefois s'en exagérer l'importance ; la mer est encore bien peu sûre pour les vaisseaux pacifiques. D'un bout à l'autre du monde grec, le pullulement des monnayages locaux atteste la prédominance du commerce purement local. On peut souligner seulement l'expansion de certains systèmes de poids et mesures qui prouve la tendance commençante vers l'unité ; le système éginétique domine déjà dans les îles de l'Archipel et sur le continent ; un seul système original est répandu dans la moitié de l'Occident grec qui déjà bat monnaie (Grande-Grèce) [3]. — L'époque du labourage est aussi l'époque de la propriété divisée. Dans certains pays spéciaux, il faut parler seulement de moyenne et de petite « tenure »; mais dans l'ensemble on trouve partout, en nombre, une classe d'hommes qui, suivant les lieux, revêtent le caractère de cultivateurs aisés ou celui de bourgeois ruraux, — classe qu'on appelle à Athènes les *zeugites*, et qui partout fournit la milice des *hoplites*. L'introduction de l'*hoplitodromie* (course en armes) dans les grands jeux nationaux (Olympie 516, Delphes 498), [4] signale son avènement.

Le personnage ainsi nommé n'est pas assez riche pour être dispensé de suivre de près l'exploitation de sa terre ; il l'est assez pour pouvoir administrer la bourgade et même la ville. La tendance à

1. Cf. Philippson, *Der Peloponnes*, p. 525, 539-40, 553, etc. L'impression de ce géographe est que l'étendue de la terre cultivable aurait diminué depuis l'antiquité.

2. Hérod., VII, 147. L'importation venant d'Occident a-t-elle commencé? La présence de marchands crotoniates en Grèce au nombre de 200 (puisque Phayllos put recruter parmi eux l'équipage d'une trière : Paus., X, IX, 2) semble l'attester.

3. Cf. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, 2e partie, I, av. atlas.

4. Paus., V, VIII, 10; VI, X, 4; X, VII, 7.

dédaigner le commerce est plus marquée chez lui peut-être que dans les anciennes aristocraties ; il laisse encore de préférence l'industrie aux *métèques* [1] (étrangers domiciliés).

C'est dans le domaine du droit qu'on perçoit peut-être le plus nettement l'arrivée au pouvoir de cette classe. Visiblement, le sentiment de la famille est moins fort en elle que chez les grands. Encore au VIIe siècle, la tendance dominante était de laisser indivisible le κλῆρος (lot patrimonial), de l'attribuer à un seul fils [2]. La coutume du partage égal entre fils, déjà familière au paysan grec du temps d'Hésiode, l'emporte maintenant [3]. De même, dans le droit criminel, la solidarité de la famille était la norme antique : encore au début du Ve siècle, bien des épisodes de discorde civile, à Cyzique, à Milet, attestent qu'on ne croit pas que les haines puissent s'éteindre, quand le père se survit dans ses fils [4]. Mais Athènes, par exemple, a déjà rompu avec cette tradition [5] : l'idée de Périclès, de prendre comme otages les enfants des grands de Samos, est bien une idée d'aristocrate. Bref, partout s'affirme la mainmise de l'État sur la famille. A Sparte, cette conception a déjà donné le maximum de ses effets. Là, le droit universellement reconnu au père d'abandonner son enfant est mis sous le contrôle de l'autorité publique [6] ; là, le garçon au moins est largement accaparé, dès l'âge de sept ans, par la cité.

Militairement, la classe des hoplites forme l'infanterie de ligne, la massive et homogène *phalange* à laquelle les triomphes des guerres médiques viennent d'assurer un long avenir. Seul y entre l'homme qui peut acheter et entretenir l'armure lourde, casque, cuirasse, jambières, bouclier, lance et épée [7]. Par là, la classe gouvernante tient en même temps la force militaire. Cependant la question du service universel a déjà été posée ; elle a été posée, dans la plupart des villes, par les nécessités de la marine. Pour manier les trières, il faut recourir aux éléments inférieurs de la population, car l'hoplite dédaigne le travail servile de la rame. Dès le début, sans

1. L'aversion contre l'industrie est répandue partout au temps d'Hérodote, sauf à Corinthe (II, 167).

2. Qui, à Sparte au moins, n'est pas forcément l'aîné : c'est ainsi, je crois, qu'il faut interpréter le témoignage de Plutarque (*Lyc.* 16), qu'a rejeté purement et simplement Fustel de Coulanges (*Nouv. rech.*, p. 61 sqq.).

3. On se rappelle l'incident d'où sont sortis les *Travaux et les Jours*. La loi de Gortyne (début du Ve siècle), suppose déjà le partage égal entre les fils et même étend les droits des filles (Dareste, *Ann. Ass. Ét. gr.* 1886, p. 327).

4. Un décret de Cyzique, qui est de 500 environ (Michel, 552), en faveur des enfants d'Aisépos, semble se référer à quelque fait de ce genre. Sur le décret de Milet (v. 450), cf. Glotz, *Comptes-rendus Insc. et B.-L.*, 1906, p. 511 sqq.

5. Cf. Glotz, *Solidarité de la famille dans le droit criminel*, p. 397 sqq., p. 512.

6. Cf. Glotz, *Ét. soc. et jurid.*, p. 188.

7. Le prix paraît en être, vers 500, de 30 dr. : *Insc. gr.* I, Suppl., p. 57, 1° (*T. A.*, p. 4).

doute, le service maritime a été rémunéré [1]. Mais il est impossible que le sentiment de leur importance militaire ne donne pas aux artisans, aux matelots, ainsi employés, celui de leur droit politique : la question du service obligatoire et celle du suffrage universel se montrent dangereusement liées, et, à Athènes par exemple, le danger a été parfaitement senti par la classe dirigeante. Pour le moment, toutefois, le souvenir humiliant des gouvernements « dynastiques » de l'âge précédent domine encore de beaucoup l'esprit du propriétaire des cités grecques, et inspire ses tendances nettement libérales [2]. Il ne reculera pas devant l'expérience démocratique, et il faudra même du temps pour qu'elle opère en lui un revirement : au parti-pris républicain, il restera attaché, dans l'ensemble, jusqu'au IVe siècle. C'est à des États constitutionnels et modérément timocratiques que nous aurons, dans la règle, affaire jusque-là.

Ceci, bien entendu, avec des nuances que multiplie la diversité locale. L'aspect intérieur des cités nous conduit déjà à distinguer tout d'abord trois domaines qui d'ailleurs forment, au lendemain des guerres médiques, des unités au point de vue des relations internationales : bassin de la mer Égée, Grèce continentale, Grande-Grèce et Sicile.

Les avant-postes orientaux de l'hellénisme avaient tous été atteints par la conquête perse. Les villes de Cypre, même, continuèrent à faire partie de l'Empire. Mais les autres furent affranchies par le contre-coup direct ou indirect des guerres médiques. Héraclée, Sinope, Trapézonte, restèrent indépendantes [3]. Les villes de Crimée n'avaient peut-être même pas été éffleurées par les tentatives de Darius contre les Scythes. Cyrène fit l'économie du tribut qu'elle payait depuis Cambyse.

Quant aux villes riveraines de l'Archipel, qui restaient sous l'œil des satrapes d'Asie-Mineure, elles ne sortirent de la sujétion perse que pour entrer plus ou moins vite dans la confédération organisée par Athènes (478-7). Les contributions versées au siège de la ligue vont nous permettre de nous faire une idée plus précise de la richesse naturelle de ces pays, car ces contributions, à l'origine, furent basées, comme celles du Grand Roi, sur la terre et sur ses produits [4]. La plus ancienne liste est pour nous, il est vrai, la liste de 454, mais le tarif d'Aristide (477) n'avait été encore, à ce moment, changé que sur des points de détail.

1. Cf. l'anecdote d'Aristote, Ἀθ. πολ. 23. La chose me paraît d'ailleurs évidente.
2. Aussi bien à Sparte qu'ailleurs (cf. Hérod., VII, 135).
3. Ceci ressort, au moins pour la fin du Ve siècle, des récits de Xénophon dans l'*Anabase*, V, V; VII, II, etc.
4. Plut., *Arist.*, 24.

J'ai essayé de reconstituer ailleurs cette précieuse liste [1]. On peut estimer que la Carie continentale avait payé 50 t. (60 t. avec les Lyciens), l'Ionie continentale 70 t., l'Hellespont (sans la Chersonèse) 90 t. et la Chersonèse 20 t., la Thrace (sans la Chalcidique) 50 t. et la Chalcidique 60 t., les îles côtières (sans Chios, Lesbos et Samos) 60 t., les Iles proprement dites 50-60 t., l'Eubée 30 t. Il faudrait maintenant tirer parti de ces renseignements, en suivant la même marche que pour la liste d'Hérodote :

1° La superficie est ici difficile à calculer. Le développement côtier de la Carie et de l'Ionie peut être évalué à 600 km. au moins à vol d'oiseau; mais jusqu'où s'étendait à l'intérieur l'empire d'Athènes? On n'est pas forcé de prendre au sérieux les hâbleries des rhéteurs qui parlent de 400 stades (80 km.)[2]. En réalité, la sphère d'action de la ligue ne dépassait guère 10 kil : à 14 km. de Priène (athénienne), on était sur le territoire de Magnésie du Méandre, restée aux Perses; à 20 kil. de Smyrne, on était chez les Magnètes du Sipyle. — Dans le district hellespontin, la Chersonèse (900 k. c.) paie près de 1/5 du tribut total. Dans le district de Thrace, la Chalcidique (4.000 k. c.) paie sensiblement plus que la moitié du tribut. Ce sont là des indications. Mais on ne peut en tirer que des évaluations de superficie approximatives. La surface des îles tributaires peut être évaluée, au contraire, avec quelque exactitude : elle est de 3.000 k. c. sans l'Eubée; celle de l'Eubée est de 3.600 k. c.

2° Le tribut mesurera pour nous la richesse naturelle du pays : il était basé sur les ressources des cités, mais, au cas où les revenus de celles-ci n'y pouvaient suffire, c'était une taxe sur les propriétaires fonciers qui comblait la différence [3]. Le rapport du chiffre total (460 t.) à la surface donne une moyenne de plus de 100 dr. eub. au k. c., moyenne qui correspond à peu près au rapport que nous constatons dans les parties de l'empire dont la surface nous est connue (p. ex. dans plusieurs îles). On voit, ici comme pour la 2e et 1er satrapies perses, que la facilité des débouchés augmentait beaucoup la valeur des produits locaux.

3° Pour passer de la richesse à la population, peut-on appliquer le même rapport que dans l'Empire perse? Hérodote donne à cet égard un renseignement important [4] : « Artaphernès satrape de Sardes, dit-il, ayant mesuré les terres des Ioniens, fixa à chacune son tribut, tribut qu'ils ont continué à payer depuis lors jusqu'à mon temps

1. Je renvoie une fois pour toutes à la liste de 454-3, telle que j'ai essayé de la reconstituer (*T. A.*, p. XL-XLIII). On m'a reproché d'avoir eu tendance à coter trop haut les chiffres qui ne sont pas formellement attestés : ceci n'affecte, en tout cas, qu'un petit nombre de chiffres.

2. Plut., *Cim.* 19.

3. C'est au moins ce que semble indiquer Hérodote pour Thasos (VI, 46). Cf. Guiraud, *La propr. fonc. en Grèce*, p. 541.

4. Hérod., VI, 42.

d'après le tarif d'Artaphernès ; or, ce tarif était le même que celui d'avant [la révolte de 499] ». Il est difficile de comprendre ce passage autrement qu'en admettant que, là où existait un cadastre perse, il avait servi de base à la taxation d'Aristide, — ce qui serait d'ailleurs probable à priori. Nous admettrons donc le rapport de 1 $^1/_2$ dr. eub. par tête d'habitant, qui donne, pour le domaine considéré, une densité de 75 hab. au k. c. (densité qu'Athènes atteindra seulement au ve siècle), — et une population totale de 2 millions d'habitants environ.

Nous avons essayé de dresser, d'après ces principes, un tableau du domaine de la confédération athénienne :

(Les surfaces déduites du tribut sont mises entre crochets)

Phasélis	[350 k. c.]	36.000 dr. e.	24.000 hab.
Lyciens	[5-600 k. c.]	60.000	40.000
Χασταί	[140 k. c.]	14.480	10.000
Σαμβακτύς	[50 +]	6.000	4.000
Ἐδριῆς Ὑμησσῆς	[175]	18.000	12.000
Ὑδισσῆς	[50 +]	6.000	4.000
Κυλλάνδιοι	[100 +]	12.000	8.000
Κινδυῆς	[50 +]	6.000	4.000
Μαδνασῆς	[100 +]	12.000	8.000
Τελεμήσσιοι	[50 +]	6.000	4.000
Κλαυνδῆς	[50 +]	6.000	4.000
Caune	[30 —]	3.000	2.000
Cnide	[150 +]	18.000	12.000
Chersonèse de Cnide	[150 +]	18.000	12.000
Ἰδυμῆς	[65 +]	6.900	4.000 +
Κεράμιοι	[90 —]	9.000	6.000
Συαγγελῆς	[50 +]	6.000	4.000
Τερμερῆς	[150 —]	15.000	10.000
Μύνδιοι	[5 —]	500	400 —
Καρυανδῆς	[10 —]	1.000	600 +
Πηδασῆς	[50 +]	6.000	4.000
Μυλασῆς	[50 +]	6.000	4.000
Halicarnasse	[100 —]	10.000	6.500
Iasos	[50 +]	6.000	4.000
Λάτμιοι	[50 +]	6.000	4.000
Milet	[500 +]	60.000	40.000
Myonte	[80]	9.000	6.000
Priène	[50]	6.000	4.000
Pygéla	[80]	9.000	6.000
Éphèse	[400 +]	45.000	30.000
Colophon	[150 +]	18.000	12.000
Lébédos	[150 +]	18.000	12.000
Téos	[350]	36.000	24.000
Αἰραῖοι	[150 +]	18.000	12.000
Érythres	[500 +]	60.000	40.000

Polichna	[500 k. c. +]	9.000 dr. e.	4.000 hab.
Clazomènes	[80]	9.000	6.000
Phocée	[150 +]	18.000	12.000
Cymé	[700 —]	72.800	48.000
Myrina	[50]	6.000	4.000
Assos	[50]	6.000	4.000
Δαρδανῆς	[80]	9.000	6.000
Abydos	[225]	24.000	16.000
Arisba	[100]	12.000	8.000
Lampsaque	[700 —]	72.000	48.000
Parion	[50]	6.000	4.000
Cyzique	[500 +]	54.000	36.000
Proconnèse	[150]	18.000	12.000
Astakos	[80]	9.000	6.000
Chalcédoine	[500]	54.000	36.000
Byzance	[800 +]	90.000	60.000
Sélymbrie	[500 +]	54.000	36.000
Périnthe	[500 +]	60.000	40.000
Βισάνθη	[50 +]	6.000 ?	4.000
Chersonèse	1000	120.000	80.000
Ainos	[700 —]	72.000	48.000
Maronée	[80]	9.000	6.000
Abdère	[800]	90.000	60.000
Argilos	[600 —]	63.000 ?	41.000
Stagire	[50]	6.000	4.000
Acanthe	[150]	18.000	12.000
Διῆς	[50]	6.000	4.000
Sanè	[50]	6.000	4.000
Singos	[200 +]	24.000	16.000
Torone	[350]	36.000	24.000
Galepsos	[80]	9.000	6.000
Sermylia	[350]	36.000	24.000
Mécyberna	[50]	6.000	4.000
Stolos	[50]	6.000	4.000
Olynthe	[100]	12.000	8.000
Aphytis	[150]	18.000	12.000
Scione	[350]	36.000	24.000
Mendè	[450 —]	48.000	16.000
Potidée	[350]	36.000	24.000
Spartolos	[100]	12.000	8.000
Δίκαια Ἐρετρ.	[225]	25.000	16.000
Αἰνεᾶται	[150]	18.000	12.000
Méthone	[50]	6.000	4.000
Lindos } Rhodes	[500] }	60.000 }	40.000 }
Ialysos } Rhodes	[500] } [1500] 1500	60.000 } 180.000	40.000 } 120.000
Camiros } Rhodes	[350] }	36.000 }	24.000 }
Télos	[50]	6.000	4.000

Cos	[250 +]	286 k. c.	30.000 dr. e.	20.000 hab.
Kalydna	[80]		9.000	6.000
Astypalée	[100]		12.000	8.000
Nisyros	[80]		9.000	6.000
Ikaros	[100]		11.000	7.500
Samos		470	[60.000]	40.000
Chios		825	[100.000]	60.000
Lesbos		1750	[200.000]	125.000
Ténédos	[225]		24.300	16.000
Samothrace	[350]	180	36.000	24.000
Péparéthos	[150]		18.000	12.000
Thasos	[150]	400	18.000	12.000
Lemnos	[500]	480	54.000	36.000
Imbros	[50]	250	6.000	4.000
Ios	[50]		6.000	4.000
Paros	[900]	165	96.000	64.000
Naxos	[400 —]	450	40.000 ?	26.000
Mykonos	[80]	86	9.000	6.000
Ténos	[150]	200	18.000	12.000
Andros	[650]	400	72.000	48.000
Siphnos	[150]		18.000 ?	12.000
Sériphos	[100]		12.000	8.000
Kythnos	[150]		18.000	12.000
{ Koressia	[100]		12.000	8.000
{ Céos	[200 +]		24.000	16.000
Égine	[1500]		180.000	120.000
Eubée	[1500 —]	3600	160.000	100.000 +

Voici quelques observations sur les cités où un certain contrôle nous est possible.

On ne s'étonnera pas du chiffre élevé de Phasélis, et on remarquera le faible chiffre d'Halicarnasse : la reine Artémise, qui possédait, outre Halicarnasse, d'autres villes, n'a pu amener à Xerxès que cinq vaisseaux, 1.000 hommes [1].

Le chiffre de Milet, quoiqu'élevé, est faible pour une cité qui avait armé, en 494, 80 trières (16.000 hommes) [2]; mais, depuis, la ville avait été saccagée par les Perses, et ne s'était pas encore relevée complètement.

Téos a fourni 17 vaisseaux en 494 (3.500 hommes), Érythres 8 seulement (1.600 hommes) [3]; de même, Phocée a été un moment la reine des mers, tandis que les Cyméens, qui apparaissent avec un chiffre beaucoup plus élevé, « ne semblaient pas s'être encore aper-

1. Hérod., VII, 99.
2. Hérod., VI, 8. Une fois pour toutes, les indications relatives aux contingents de 494 sont tirées de ce passage.
3. *Ibid.*

çus que leur ville fût sur la mer » [1]; par ces deux exemples, on voit quelle place la richesse foncière tient encore, même en Ionie.

Quoique les chiffres des villes de l'Hellespont soient élevés, ils ne répondent pas encore à l'importance commerciale de ces villes, situées sur le chemin des blés de Russie : cette importance ira sans cesse croissant au ve siècle. En tous cas, le district hellespontin pouvait fournir sans aucune peine 100 vaisseaux (20.000 marins) [2].

Les tributs élevés des villes de Thrace attestent surtout la fertilité de leurs vignobles, car les banlieues des villes sont étroitement limitées, du côté de l'intérieur, par le royaume odryse, et, des mines de la région du Pangée, les plus riches en tous cas, celles qui rapportent 1 tal. par jour, appartiennent au roi de Macédoine [3].

Samos ne paie pas tribut, mais elle a armé 60 vaisseaux (12.000 hommes) en 494 [4], elle fournit un fort contingent à Athènes, en attendant qu'elle lui dispute la mer. Chios a mis en ligne, en 494, 4.000 hoplites *choisis* [5], et en tout 100 vaisseaux (20.000 hommes), sur lesquels elle a embarqué sans doute une partie de ses nombreux esclaves ; Lesbos a armé 70 vaisseaux, 14.000 marins. Le faible tribut de Thasos s'explique (nous le verrons) par le siège de 463, et parce que les Thasiens ont été dépouillés alors des possessions extérieures qui faisaient leur richesse [6].

Dans les Iles proprement dites, il faut tenir compte, pour les indications fournies par le tribut, de la présence des colons athéniens (*clérouques*) qui ne paient pas tribut. Lemnos doit son tribut élevé à son extrême fertilité (au ive siècle, elle produit encore 200.000 médimnes de céréales par an [7]); si donc Imbros sa voisine est faiblement taxée, nous l'attribuerons à la clérouchie athénienne. De même, si Naxos, qui comptait vers 300 jusqu'à 8.000 habitants en âge de porter les armes [8], est peu taxée, c'est que le siège de 470 a été probablement suivi d'une colonisation attique; sa voisine Paros doit son tribut énorme à ses carrières fameuses. Siphnos a déjà vu ses mines d'argent envahies par la mer. Andros doit probablement son fort tribut à une circonstance politique: sa résistance prolongée à la conquête athénienne. Quant à l'Eubée, elle nous surprendrait par son faible tribut, si l'on ne se rappelait l'envahissement particulier de cette île par les Athéniens, qui en occuperont finalement les deux tiers [9].

1. Strabon, XIII, iii, 6.
2. Hérod., VII, 95.
3. Hérod., V, 17.
4. Hérod., VI, 8.
5. Hérod., VI, 15.
6. Hérod., VI, 46.
7. *Insc. gr.*, II, 834^b. Michel, 464.
8. Hérod., V, 30.
9. Andoc., *Paix*, 9.

Remarquons que, dans ce domaine égéen, les chiffres de population déduits du tribut, si élevés qu'ils soient, ne sont pas encore en rapport avec les forces maritimes qu'on nous signale : nous acquérons ainsi la notion de ce que les agglomérations urbaines, avec leurs prolétaires, leurs métèques, leurs esclaves, ajoutaient à la richesse intrinsèque du pays. En revanche, les chiffres d'hoplites sont faibles : Milet n'en aura jamais plus de 2.000 [1]. Avant d'insister sur ces phénomènes, il est instructif de comparer les observations faites sur l'empire avec ce que nous savons de la capitale, mieux connue.

L'Attique couvre environ 2.500 k. c. d'une terre qui serait une des moins fertiles du monde grec, si elle ne contenait les mines du Laurion. Nous avons estimé ailleurs que les efforts faits par Athènes dans la crise de 480, la phalange de 10.000 hommes, la flotte de 127 trières qu'elle mit alors en ligne, ne s'expliqueraient pas si elle n'eût disposé d'à peu près 25.000 citoyens en âge de porter les armes [2]. La répartition des sièges de sénateurs, opérée vers 502, à la suite des réformes de Clisthène, nous permet d'étudier le mode de répartition de ce chiffre (qui est probablement un peu trop fort pour l'époque de Clisthène) entre les *dèmes* de l'Attique [3]. Dans le district côtier, d'abord, Rhamnonte renfermerait ainsi 450 citoyens, Marathon 600, Prasies 150, Thorikos 250 (?), Sounion 200, Araphen 100, Éleusis 400. A l'intérieur, les dèmes qui paraissent plus peuplés sont Péania (600 cit. adultes), Ikaria (250), Acharnes (1100), Décélie (200), Aphidna (800 ?). La côte est plus fortement peuplée que l'intérieur (9.950 contre 8.600). — Dans le district urbain, Scambonides compte 150 citoyens, Cydathénée 600, Mélité 650, Phalère 400, le Pirée 550; c'est encore le district le plus faiblement peuplée de citoyens (6.850 hommes en âge de servir). Sur le nombre total de 25.000, on ne compte guère que 6.000 hommes inscrits au catalogue des hoplites; ce sont les 6.000 citoyens par excellence, ceux sans doute que prévoit la loi sur l'ostracisme [4]. Mais déjà, pour renforcer cette classe, on emploie les territoires conquis : 500 clérou-

1. Thuc., IV, 64. Il n'y a pas de raison paléographique de rejeter le chiffre, mais il n'est pas sûr.

2. Je ne puis que renvoyer, sur ces questions, à *T. A.*, p. 161 sqq.

3. Le premier qui ait eu l'idée d'utiliser les listes de prytanes (du IVe siècle; mais la réorganisation de 410 n'a pas affecté la distribution des sièges), pour une étude de population, est M. Beloch (*Bevölkerung d. gr.-röm. Welt*, 1886, p. 103). Depuis, les travaux de Milchhöffer (*Abh. Berl. Akad.* 1892) et de M. Sundwall (*Klio, Beih.* 1901-5) ont permis de généraliser et de préciser ses conclusions. J'ai dressé le tableau complet sur lequel je m'appuie ici dans la *Rev. des Cours et Conf.*, 8 avril 1909.

4. Le chiffre de 10.000 résulte des effectifs des guerres médiques (les 4.000 clérouques établis à Chalcis après 506 y sont compris). L'explication que je donne du chiffre de 6.000 concilierait les données statistiques générales avec les observations présentées par M. Carcopino (*Bibl. Fac. Lett. Paris*, XXV, 1909, p. 153 sqq.).

ques ont été pourvus à Salamine, 4.000 (?) à Chalcis [1], en attendant que Scyros, Lemnos, Imbros soient occupés.

On sait d'ailleurs que cet État est, précisément alors, en voie de transformation profonde. A la veille des guerres médiques, des filons d'une richesse inespérée ont été trouvés au Laurion. Au lendemain de la guerre, l'enceinte d'Athènes est agrandie, le Pirée créé. La population totale de la contrée augmente par l'afflux des esclaves au Laurion, des métèques au Pirée et à Mélité [2]. La population libre et sédentaire se développe en se portant de plus en plus dans le district urbain. Vers 460, le nombre des citoyens mâles et adultes sera de 30.000 [3]. Le nombre des hoplites, dont la classe est définie ici par un cens élevé (100 hectolitres de revenu brut, 200 dr. au VIe siècle), s'accroît plus lentement; c'est seulement par un progrès apparent, dû à la baisse de la valeur de l'argent, que le nombre des hoplites dépassera finalement celui des autres citoyens [4]. C'est aussi par un progrès réel dû à la conquête : nous avons déjà signalé les *clérouchies*.

Au temps où Hérodote prenait ses notes pour l'histoire des guerres médiques (vers 460), on estimait que la Grèce, dans l'ensemble, pouvait lever un hoplite pour un soldat armé à la légère [5]. En parcourant les villes ioniennes, nous avions eu l'impression que la proportion de cette classe aisée y était bien plus faible par rapport à la population flottante qui servait sur les trières. L'exemple mieux connu d'Athènes confirme cette impression pour l'époque antérieure à la grande transformation de cet État au Ve siècle. Au point de vue économique et social comme à bien d'autres égards, la cité athénienne offre un type de transition entre le domaine ionien et celui que nous avons maintenant à étudier : la Grèce continentale.

Il importe de préciser, par des chiffres, l'aspect de la société grecque dans la Grèce continentale, au moment où celle-ci reprend une importance dominante. Elle avait été jadis le berceau de l'hellénisme : nombre d'institutions positives le rappelaient toujours aux Grecs. Mais, dans l'âge précédent, elle avait été éclipsée par l'élan juvénile des colonies d'Orient et d'Occident. En scrutant les quelques chiffres que nous allons donner, en observant l'équilibre général (et très momentané) qu'ils révèlent, en Grèce, entre le sol et

1. Le chiffre de 4.000, formellement donné par Hérodote (V, 77), paraît énorme : il est pourtant d'accord avec le chiffre de 20 trières montées par les Chalcidiens en 480 (VIII, 1).

2. Sur l'accumulation, d'ailleurs très normale, des métèques à Mélité, le premier quartier du côté du Pirée, cf. Clerc, *Les métèques athéniens*, appendice.

3. J'explique ainsi le chiffre d'Hérodote (V, 97). Les recherches de M. Macan, publiées dans son édition d'Hérodote, me paraissent prouver que les notes de l'historien sur la Grèce ont été prises, dans l'ensemble, vers 460.

4. Cf. *T. A.*, p. 162 sqq.

5. Hérod., IX, 29.

les habitants, comme entre les divers éléments de la population, on comprendra mieux pourquoi la Grèce propre est redevenue la force principale de l'hellénisme, pourquoi elle va tendre maintenant à concentrer le travail civilisateur, qui ne laissera pas d'ailleurs de se poursuivre dans la Grèce plus orientale comme dans la Grèce plus occidentale.

Commençons par le Péloponnèse, qui vient d'apparaître comme l' « acropole de la Grèce ». Le réduit de cette citadelle, c'est Sparte.

La constitution antique de la cité spartiate est connue dans ses grandes lignes, mais elle a été défigurée jusqu'au ridicule par les élucubrations des moralistes postérieurs. Pour pénétrer un peu dans la vie intime des Spartiates à l'époque qui nous occupe, il faut aller dans l'île qui se tient depuis longtemps à l'écart de l'évolution grecque, mais dont les nombreuses petites cités ont manifestement été organisées sur le même type que l'État spartiate : la Crète. Une de ces cités, Gortyne, nous est connue par un code de lois à peu près contemporain des guerres médiques, à travers lequel il faut chercher seulement à reconstituer l'état de choses qu'il a modifié [1]. On trouve là quatre classes sociales, dont les dispositions suivantes, relatives au *wehrgeld* (indemnité pénale) en matière de viol et d'adultère, précisent assez bien la valeur respective :

En cas de violence

d'une personne libre sur une personne libre la composition sera de	100 statères
d'une personne libre sur un ἀφέταιρος	10 stat.
» sur un colon	5 dr.
d'un colon sur un colon	5 st. (à payer par le maître)
d'un esclave sur une personne libre	200 st. (idem)
d'un esclave sur un ἀφέταιρος	20 st. (idem)
d'un esclave sur un esclave	5 st. (idem)

C'est à peu près dans cette situation relative que nous devons nous représenter, à Sparte aussi, les « Pairs », les Inférieurs, les Hilotes, les esclaves [2]. Les premiers forment seuls la société spartiate proprement dite, celle que représente le gouvernement : les deux rois, les cinq éphores, la gérousie de 28 membres. Ils ont tous,

1. Michel, 1333. Nous nous sommes servi surtout ici des commentaires juridiques de Dareste, *Annuaire Ass. Ét. gr.* 1886, p. 300 sqq.

2. Il semble, à voir le nombre des dispositions relatives aux esclaves dans la loi de Gortyne, que le développement de cette classe y soit récent. Il devait en être de même à Sparte : le texte de Thuc., VIII, 40, s'applique aux Hilotes (malgré Fustel de Coulanges, *Nouv. Rech.* p. 34).

ou sont tous encore censés avoir leur κλᾶρος (lot de terre) patrimonial; sur ce domaine, ils prélèvent la quote-part qu'ils doivent fournir aux *mess* militaires dans lesquels se prépare la solidité de la phalange spartiate. Les hommes inscrits dans les 6 *mores* (divisions militaires), parmi eux, sont environ 5.000 [1]; si Hérodote dit quelque part 8.000 [2], c'est évidemment qu'il compte tous les hommes ayant dépassé l'âge de 17 ans, ou bien qu'il englobe dans ce nombre, outre les Spartiates *optimo jure*, les Inférieurs. Pour sortir de cette classe privilégiée, il suffit donc d'être déchu économiquement : point n'est besoin d'avoir mérité l'atimie encourue par quiconque n'a pu se plier pendant toute une longue vie aux exigences ascétiques de la discipline « de Lycurgue ». Le grand développement de la classe des Inférieurs n'a probablement pas encore commencé; en face des 20 ou 30.000 Spartiates proprement dits, il faut les supposer en assez petit nombre.

Quoi qu'il en soit, c'est entre les mains des Spartiates *optimo jure*, des Pairs, qu'est concentrée la propriété : 1° de la terre politique qui s'étend, des montagnes d'où viennent l'Eurotas et l'Œnus, jusqu'au promontoire Malée [3]; 2° par delà la muraille du Taygète, des plaines et des collines de la Messénie. Cette terre est cultivée par les Hilotes. Au temps d'Hérodote [4], on estime qu'il y en a 7 pour 1 Spartiate; à ces 35.000 hommes adultes correspondrait une population de 150.000 âmes, à peu près. La plus grande partie de cette population vit dans la Messénie, où elle n'atteindrait guère qu'une densité de 30 habitants par k. c.; c'est peu pour ce pays fertile, mais l'émigration éclaircit déjà ces paysans aux trois quarts asservis [5].

Quant aux Périèques du Parnon, ils ne sont pas, à proprement parler, des sujets, mais des alliés. Sans doute, un harmoste spartiate rend la justice dans certaines de leurs villes [6]. Mais ils sont enrégimentés sur le pied d'égalité dans les *mores* spartiates; on s'abstient seulement de les laisser dépasser en nombre les Pairs mobilisés. Les 5.000 Périèques qu'on réquisitionne dans la levée en masse [7] ne représentent donc qu'un minimum : l'étendue et la fertilité de la Laconie, comparées à celles de la Messénie, permettent de porter à 75.000 l'effectif de cet élément de population, — plus peut-être en comptant les Scirites qui gardent la frontière de Sparte. Parmi les 250.000 habitants libres (au sens le plus large du mot, puisque nous n'excluons que les esclaves proprement dits) et sédentaires, qui

1. Hérod., IX, 28.
2. Hérod., VII, 234.
3. Plut., *Agis*, 8.
4. Hérod., IX, 28.
5. Une forte émigration s'est produite vers la Sicile au temps d'Anaxilaos, c'est-à-dire vers 490 (Wilamowitz, *Textgesch. der gr. Lyriker*, Tyrtée).
6. Cf. le Κυθηροδίκης (Thuc. IV, 53).
7. Hérod., IX, 28.

peuplent les 7.500 k. c. de la Laconie et de la Messénie, la constitution spéciale de l'État lacédémonien fait donc qu'on ne lève que 10.000 hoplites !

Il en est autrement dans le reste du Péloponnèse. Ici, les superficies sont assez bien connues, mais nous n'avons pas, sur la richesse relative des territoires, de document analogue à la liste des satrapies ou aux listes de tributs. En revanche, nous sommes renseignés directement sur la population par les chiffres militaires, en particulier par les chiffres d'hoplites.

C'est en effet le domaine de la confédération que Sparte a constituée au VIe siècle, soit par des traités directs comme celui qui place sous sa protection le sanctuaire d'Olympie [1], soit par les liens indirects qui rattachaient déjà, à ces alliés, d'autres alliés (cf. le traité des Éléens et des Héréens [2]). Sans doute on a déjà dressé des statistiques, sur lesquelles on se base pour vérifier si les États confédérés remplissent leurs obligations très précises : à ces statistiques remontent les chiffres d'hoplites transmis par Hérodote [3]. D'après l'évaluation courante, il faut multiplier par 2 le chiffre d'hoplites pour avoir le nombre des combattants possibles ; il faut multiplier par 4 ce dernier chiffre pour se faire une idée de la population libre et sédentaire (y compris les enfants, les vieillards et les femmes). Il semble même que l'usage soit, au Ve siècle, de multiplier, non par 8, mais par 10, le chiffre des hoplites, quand on veut avoir la population totale : et ce, pour tenir compte des métèques et des esclaves [4]. Dans les cités de l'isthme de Corinthe, plus analogues aux cités d'Ionie, cette proportion est trop faible : mais les chiffres relatifs à la marine nous permettront ici de rectifier [5].

Nous commençons par donner le tableau d'ensemble :

Lac. et Mess.	7.500 k. c.	250.000 hab.	
Tégée		15.000	1.500 hopl.
Mantinée	1.000 (Tégée, Mantinée, Orchomène)	15.000	1.500
Orchomène		6.000	600
Arcadie occid.	3.000 +	50.000 +	5.000
Achaïe	2.500	[60.000]	
Élide	3.000	[90.000]	
Phlionte	200	10.000	1.000

1. Plut., *Lyc.* 23.
2. Michel, 1.
3. Les renseignements recueillis par Hérodote (IX, 28) ne remontent pas au-delà de 460 (cf. p. 21, n. 3). Mais les statistiques employées pouvaient remonter jusqu'au VIe siècle.
4. C'est ce que semble attester le texte de Diodore relatif à Agrigente (XIII, 84), etc.
5. Hérod., VIII, 43 sqq. Je considère cette liste comme donnant l'évaluation des forces navales du Péloponnèse vers 460 (la liste VIII, 1, correspond aux forces réellement engagées en 480) : le chiffre d'Égine est erroné.

Cités de l'Akté	1.300 k. c.	25.000 hab.	2.100 hopl.
Corinthe	1.000	60.000	5.000
Sicyone	400	30.000	3.000
Mégare	500	30.000	3.000
Égine	85	50.000	500
Argos	1.400	60.000	6.000
		750.000 +	

Il s'agit maintenant de vérifier dans le détail.

En sortant des montagnes où passe encore aujourd'hui la route de Sparte, on rencontre d'abord l'Arcadienne Tégée : elle dispose de 1.500 hoplites [1], soit 12.000 personnes libres. De sa voisine Mantinée, nous constatons seulement qu'elle a envoyé 500 hoplites aux Thermopyles [2]; mais tout ce que nous savons d'elle nous oblige à la concevoir comme équivalente à Tégée (12.000 âmes). Quant à Orchomène, ses 600 hoplites correspondraient à 5.000 personnes libres. Tout ce haut plateau (1.000 k. c.), alors comme aujourd'hui, présente une densité de population exceptionnelle en Arcadie : pour le reste du pays, il ne faut pas dépasser 35 habitants au k. c., 50.000 âmes en tout. L'Arcadie occidentale aurait envoyé aux Thermopyles 1.000 hoplites; en supposant que la proportion, en cette circonstance, ait été partout la même qu'à Orchomène (120 sur 600), on trouve un chiffre d'hoplites correspondant seulement à 40.000 habitants; mais la population pauvre domine sans doute dans ces montagnes, d'où les émigrés partent déjà pour revenir orner les sanctuaires nationaux avec l'argent gagné au service des dynastes étrangers [3].

Sur l'Achaïe, qui se distingue mal alors de l'Arcadie [4], nous ne sommes pas renseignés, parce que la région n'est pas encore régulièrement rattachée à la ligue. Une densité intermédiaire entre celle de l'Arcadie montagneuse et de l'Élide y donnerait un chiffre de 75.000 habitants.

De l'Arcadie, la vallée de l'Alphée conduit dans l'Élide. Au S. du fleuve, c'est la Triphylie. Si vraiment Lépréon a envoyé en 480 tous ses hoplites (200), elle ne compterait que 1.600 habitants. Si les 5 autres villes minyennes sont analogues [5], la province en compterait 10.000. L'Élide au N. de l'Alphée, qui est 5 fois plus grande, n'en compterait que 50.000, ce qui paraît bien peu (2.500 k. c.). Ici, nous n'avons pas de renseignements sur la proportion d'hoplites, qui

1. Hérod., IX, 28.
2. Hérod., VIII, 202. Les chiffres relatifs à la bataille des Thermopyles dérivent de ce passage.
3. Cf. les Arcadiens d'Hérod. (VIII, 26) et le Ménalien mentionné par Pausanias (V, xxvii, 1).
4. Cf. Tritée, signalée comme ville d'*Arcadie* vers cette époque (Paus. VI, xii).
5. Sur le sanctuaire de cette amphictyonie au Samikon, cf. Fougères, *Guide de la Grèce*, p. 371.

devait être faible : l'Élide est encore un pays de grande propriété.

De la haute plaine de Tégée et Mantinée, les armées spartiates débouchaient d'abord dans le territoire de Phlionte (180 k. c.) [1]. Ses 1.000 hoplites accusent 8.000 habitants indigènes, 40 au k. c. : proportion qui semble normale pour le Péloponnèse.

Continuons à suivre la route qui, par Cléones, conduit dans l'Akté argolique (1.300 k. c.). Là, Hermione a 300 hoplites, Trézène 1.000, Épidaure 800, soit en tout 2.100 hoplites (17.000 habitants). Les chiffres des forces navales donneraient, il est vrai, des totaux plus forts [2] : pour Hermione, 3 trières (600 hommes), pour Trézène 5 (1.000 h.), pour Épidaure 10 (2.000 h.). Nous conclurions alors à un chiffre de 25.000 habitants pour l'Akté (15 au k. c.) : c'est un des plus mauvais pays du Péloponnèse [3].

Au N., le spectacle est autre. Corinthe (1.000 k. c.) fournit 5.000 hoplites, plus l'équipage de 40 vaisseaux (8.000 hommes); soit plus de 50.000 habitants, densité qui s'explique par la présence de la grande ville. Sicyone, qui a un territoire bien plus petit (400 k. c.), mais bien meilleur, arme 3.000 hoplites et 15 vaisseaux ; soit donc 24.000 habitants libres. De l'autre côté de Corinthe, Mégare (500 k. c.) arme également 3.000 hoplites, mais en outre 20 trières; soit 30.000 habitants environ.

Enfin Égine, île petite (85 k. c.) et peu fertile, mais qui est l'emporium du Péloponnèse [4]. La différence entre le chiffre d'habitants qu'indiqueraient ses 500 hoplites (4.000 âmes) et celui qu'indiquent ses 30 trières (50.000 âmes) est caractéristique. Ici, la ville et le port changent complètement la densité normale de la population.

Il ne reste plus qu'à considérer la grande cité qui se tient obstinément à l'écart de la ligue : Argos (1.000 k. c.). Les chiffres de 6.000 ou 5.000 morts que l'on trouve dans les récits de ses batailles contre Sparte [5], se réfèrent sans doute au nombre total de ses hoplites, Elle compterait donc 50.000 habitants, 50 au k. c. ; c'est beaucoup, mais la sècheresse n'empêche pas la plaine d'être bien cultivée en blé, et la ville est grande. Quand Argos aura englobé ses minuscules voisines, Mycènes et Tirynthe (400 hoplites), Ornées [6], elle grandira encore.

En résumé, nous trouvons, pour la population libre et sédentaire du Péloponnèse, 7 à 800.000 habitants.

1. Phlionte est au croisement des routes de Sparte et d'Élis vers Cléones (Paus. II, xv).

2. Hérod., VIII, 43 sqq. : tous les renseignements relatifs aux forces navales dérivent de ce passage.

3. Cf. Philippson, *Der Peloponnes*, p. 43, 56, etc.

4. Hérod., VII, 147 — et le témoignage éclatant des monnaies.

5. Hérod., VII, 148, et Paus. II, xx.

6. Mycènes et Tirynthe succombèrent vers 469 (Diod. IX, 65), Ornées on ne sait quand (Paus. II, xxv).

Sur une surface de plus de 20.000 kil. carrés, qui n'est pas des mieux partagées au point de vue des ressources naturelles, la densité correspondante est en accord suffisant avec ce que nous avons trouvé pour l'empire athénien. Mais il reste d'autres éléments de population, dont l'un important : les esclaves. C'est là-dessus que s'est longtemps exercée, en l'absence de renseignements directs, l'imagination des modernes — jusqu'à M. Beloch. Le sujet étant important non seulement au point de vue purement statistique, mais encore au point de vue de l'histoire sociale, il vaut la peine de mettre un frein aux évaluations exorbitantes par quelques observations relatives à la culture du blé.

Portons à près de 1 million (esclaves compris) la population de la péninsule. Ceci suppose facilement une récolte de 10 millions de médimnes d'orge par an [1]. Que pouvait produire le Péloponnèse? Les théoriciens qui ont spéculé sur la constitution de Lycurgue au IIIe siècle se représentent la plaine de l'Eurotas (900 k. c.) comme divisée en 9.000 lots de 10 ha environ chacun [2], pouvant produire 80 médimnes (*éginétiques*, 60 hl.). Il est impossible, quelque livresques qu'ils fussent, qu'ils aient oublié que la terre en Grèce ne produisait de céréales qu'une année sur deux *tout au plus* : ils évaluent donc la productivité de la Laconie, une des meilleures terres de la Grèce, à 12 hectolitres par hectare environ. Ainsi les 10 millions de médimnes nécessaires pour nourrir 1 million d'hommes supposent déjà plus de 5.000 k. c. cultivés en blé, le double en tenant compte de la rotation biennale. C'est presque la moitié du sol. Le Péloponnèse, à la vérité, recevait déjà les blés du dehors, en particulier du Pont : mais nous avons dit à quel point ce commerce était encore forcément limité [3]. On voit qu'il ne faut pas augmenter beaucoup le chiffre de 7 à 800.000 hab. que nous avons trouvé, quand on veut se faire une idée de la population totale.

Le parti-pris avec lequel Sparte sacrifiait la quantité à la qualité, l'absence d'Argos, expliquent que le Péloponnèse n'ait pu armer que 30.000 hoplites en 479 : la ligue, en réunissant toutes ces forces, eût certainement pu en armer dès lors davantage. Néanmoins, s'il est vrai qu'en 431 une levée des deux tiers du contingent en ait fourni plus de 50.000 [4], il y aurait là un indice que cette classe, dans l'ensemble et sauf exceptions (comme Corinthe [5]), était au

1. On adopte généralement la moyenne de 7-8 méd. par homme et par an (Gernet, *Bibl. Fac. Lett. Paris*, XXV, p. 295), que j'avais moi-même acceptée. Mais il faut remarquer que Thucydide (IV, 16) parle de *farine* (la farine d'orge est au grain, dans la mouture à main, comme 70 est à 100.) Et n'oublions pas les semences!

2. Fustel de Coulanges (*Nouv. rech.*, p. 100) dit 7 ou 8 ha : cela me paraît un peu bas.

3. Cf. plus haut, p. 12.

4. Plut., *Pér.* 33, rapproché de Thuc., II, 10.

5. Beloch, *Klio*, 1906, p. 54 sqq.

ve siècle en voie de croissance. Le phénomène s'étendait-il à l'ensemble de la population? nous le saurions si nous pouvions voir à quoi se rapporte le chiffre de 100.000 h. donné par Androtion pour le total des forces qui menaçaient Athènes en 431 [1]. Ce qui est sûr, c'est qu'à l'époque de la guerre du Péloponnèse la péninsule avait besoin des blés de Sicile [2].

De l'autre côté de l'isthme, nous trouvons la Béotie (4.000 k. c.). Il faut descendre jusqu'à l'organisation de la confédération béotienne (447) pour trouver sur ce pays des renseignements [3]. Il fut alors divisé en 11 cercles, fournissant chacun 1.000 hoplites et 100 cavaliers. Cette force est ainsi répartie :

Platées	2.200 h.
Thèbes	2.200 h.
Tanagra	1.100 h.
Thespies	2.200 h.
Au nord du Copaïs	550
Au sud du Copaïs	1.100
Plaine du Céphise	1.650
Hyettos etc.	1.100

Si l'on remarque que ces chiffres pour Thèbes ne donneraient qu'une population totale de 18.000 âmes, on jugera que nous n'avons là qu'un minimum. Il donnerait 120.000 habitants pour la Béotie, 30 habitants au kilomètre carré : c'est faible, et nous sommes conduits à penser que la classe des hoplites était assez étroitement limitée en Béotie.

Dans la grande plaine thessalienne (10.000 k. c.), la même densité donnerait une population de 300.000 âmes. Mais nous sommes ici dans un domaine de grande propriété et de serfs : nombreuse cavalerie, et peu d'hoplites. On ne s'étonne donc pas que ce pays fertile soit relativement peu peuplé et exporte du blé ; vers 475, des marchands de Pagases se rencontrent déjà sur la mer Égée, et ils ne peuvent guère exporter d'autre denrée [4].

Dans la plaine de Macédoine, les conditions sont analogues, mais l'assujettissement trop fort du paysan a été entravé par le maintien de la monarchie traditionnelle, qui a réservé l'avenir du pays.

Resterait à parler des régions du Pinde, mais ici les renseignements se dérobent presque complètement. Sur les 2.000 k. c. de la Phocide, peut-on supposer 40.000 habitants, 5.000 hoplites ? 1.000 hoplites phocidiens seulement paraissent dans les récits des guer-

1. Androt., fragment 45 (*Frag. Hist. Gr.* I, Didot).
2. Thuc., III, 86.
3. Ces renseignements proviennent, on le sait, de l'historien d'Oxyrhinchos (Théopompe). Cf. *Th.*, p. 145.
4. Plut., *Cim.* 8.

res médiques [1]. Delphes ne comptait guère que 1.000 citoyens [2]. Dans les deux Locrides (3.000 k. c.), Pausanias suppose, au temps des guerres médiques, 5.000 hoplites, 50.000 habitants, mais c'est en se fondant sur l'analogie d'Athènes [3]; toutefois la densité de 17 habitants au k. c. est plausible. Une semblable densité nous conduirait à attribuer à l'Étolie et à l'Acarnanie (8.000 k. c.) 160.000 habitants, à l'Épire moins encore. Mais nous sommes ici dans des régions dont les Grecs cultivés du ve siècle ne comprenaient même pas les dialectes. Il est donc abusif de les faire entrer en ligne de compte, quand on cherche à évaluer les ressources matérielles dont disposait alors la civilisation grecque.

Par contre, il faut examiner de près, à ce point de vue, l'Occident grec, qui vit au contact des forces de l'avenir.

Au seuil, nous rencontrons une série de colonies corinthiennes. Sur Zacynthe (400 k. c.) nous ne savons rien, et, quant à Céphallénie (700 k. c.), les 200 hoplites qui ont fait inscrire son nom sur le trépied triomphal de Platées ne représentent qu'une faible partie de ses forces. En effet, Leucade (300 k. c.) a pu en armer 800, de compte à demi avec Anaktorion, et leur force totale est bien plus grande, à moins qu'elle n'ait crû dans des proportions énormes jusqu'en 429 : Ambracie à elle seule parviendra alors à armer 3.000 hoplites [4]. Mais nous ne nous trouvons sur un terrain solide qu'à Corcyre (700 k. c.); la densité moyenne de la Grèce (40 hab. au k. c.) conduirait à lui attribuer 30.000 habitants libres et sédentaires, soit 7 à 8.000 soldats; mais, comme dès le temps d'Hérodote elle peut armer 60 trières (12.000 hommes) [5], on voit que l'agglomération de la capitale augmente singulièrement ce chiffre. Grâce à cette marine qui va rester bientôt la troisième de la Grèce, elle a pu jeter des comptoirs sur les côtes de la dangereuse Adriatique, à Apollonie, à Épidamne; toutefois, son importance vient de ce qu'elle est le point de départ des navigations ordinaires vers le détroit de Messine et Cumes.

Les deux côtés de cette route ont été fortement occupés par la race grecque, mais, tandis que la Grande-Grèce, en 480, a déjà derrière elle sa période de splendeur, les cités de Sicile prennent seulement leur essor.

La première ville de la Grande-Grèce en venant de l'Orient est la laconienne Tarente. Sa superficie n'atteint pas encore les 570 ha

1. Hérod., VII, 203.
2. Bourguet, *Admin. financ. du sanct. pyth.*, p. 45.
3. Paus., X, XXXVIII.
4. Thuc., II, 82.
5. Hérod., VII, 168.

qui la rendront un jour supérieure à Athènes et à la Rome de Servius, et son territoire est encore limité. A l'Est s'étend, sur une surface de 20.000 k. c., la masse des peuples iapygiens, voisins réfractaires et redoutables [1]. A l'occident, à quelques lieues à peine, on rencontre déjà une autre cité grecque, Métaponte.

En descendant la côte de Calabre, nous nous trouvons en présence du vide inquiétant que la catastrophe de Sybaris (510) vient de creuser dans la rangée des cités achéennes. Cette reine de l'Occident au VIe siècle avait étonné le monde grec par son opulence, par les 6.000 cavaliers qu'elle étalait dans ses processions [2]; mais elle avait dû sa puissance réelle à l'étendue du territoire qu'elle était parvenue à ranger sous sa domination plus ou moins directe. Franchissant les montagnes de la Calabre, elle avait fondé sur la mer Tyrrhénienne les colonies de Laos, de Skidros, et enfin celle de Poséidonia (Pæstum), terme extrême de son empire. Dans ces limites, on avait compté un moment 4 nations barbares, 25 clans: ainsi l'armée de 300.000 hommes qu'elle aurait levée dans la lutte suprême « cesse de paraître fabuleuse » (Lenormant) [3]. Il faut pourtant regarder de plus près : la domination de Sybaris était limitée assez étroitement, au S., par celle de Crotone; au N., il est difficile qu'elle ait jamais dépassé sensiblement la ligne Tarente — Potenza — Naples; sur cette surface de 20.000 k. c. tout au plus, 300.000 soldats, près de 2 millions d'âmes, donnent une densité de 80 habitants au k. c. Les chiffres donnés pour la voisine méridionale de Sybaris, Crotone, sa rivale victorieuse, sont à l'avenant : sur 6.000 k. c. au plus, 100.000 soldats [4]. Il n'est pas douteux que Crotone même, avec son enceinte de 18 kilom., ne constituât une forte agglomération, mais néanmoins une population de 80 habitants au k. c., dans les montagnes de la Sila, est invraisemblable. Il ne faut pas cependant nous hâter de biffer purement et simplement ces renseignements; nous verrons d'autres faits qui nous forcent à nous faire une haute idée de la densité de population de l'Italie.

De Locres, nous savons seulement qu'elle avait pu, au VIe siècle, tenir tête à Crotone [5]. Quant à Rhégion, elle a perdu, en 473, 3.000 des hoplites qu'elle a envoyés au secours de Tarente [6], et les vainqueurs, les Iapygiens, ont pu se lancer impunément jusqu'en Calabre [7] sur les talons des Rhégiens. Fait qui donne une idée du vide ouvert par la chute de Sybaris : le jour où les populations paisibles qui ont laissé passer une telle chevanchée seront réveil-

1. Nissen, *Ital. Landesk.*, p. 835 sqq.
2. Cf. Skymnos, v. 341 (*Géogr. Gr. min.* Didot, I).
3. *La Grande Grèce*, t. I, p. 280.
4. Diod., XII, 9.
5. Mais avec 12.000 Locriens contre 120.000 Crotoniates, assure Justin (XX, 3)!
6. Hérod., VII, 170.
7. Mais non jusqu'à Rhégion même (Païs, *Ancient Italy*, p. 37 sqq.).

lées par l'immigration sabellienne, on peut prévoir de graves dangers pour les villes grecques.

Sur la côte de la mer Tyrrhénienne, Hippone, Laos et Skidros, Élée, Pæstum, Cumes enfin (60 ha), paraissent être de plus petites cités; elles ont déjà appris à connaître le péril qui va venir des Barbares de l'Apennin.

Passons en Sicile. L'île est aussi grande que le Péloponnèse (plus de 20.000 k. c.), et certainement plus fertile; la culture du blé y a déjà fait ses principales conquêtes, et, dans les cantons fertiles, nous savons qu'elle rend 16 hectolitres à l'hectare [1]. 9 cités grecques principales se sont établies sur ses côtes, 9 cités dont la grandeur a déja commencé. La principale est désormais Syracuse, devenue par Gélon et Hiéron une ville immense (900 ha) [2], encore à moitié déserte, il est vrai. Au temps de ces tyrans, elle a été la capitale d'un État qui englobait Léontini, Naxos et Catane, Camarine et Géla, soit $^1/_4$ de l'île. Gélon aurait offert aux Grecs, en 480, 4.000 cavaliers, 24.000 fantassins [3] et 200 trières (40.000 hommes d'équipage) : mais l'étendue de ces forces, en partie mercenaires, ne nous permet pas d'inductions sûres pour la population de la monarchie des Dinoménides, et nous ne savons rien du reste de la Sicile grecque. Ce qui est sûr seulement, c'est que ces ressources reposent en partie sur les Barbares de l'intérieur, les Sicules, dont les révolutions politiques de l'an 466 vont interrompre la progressive assimilation : quand elle sera reprise, et que les cités grecques seront maîtresses de presque toute l'île, Agrigente, avec 20.000 citoyens, en viendra à compter, sur un territoire de 2.000 k. c. à peine, 200.000 habitants [4]; et il ne faut pas faire trop grande la part des agglomérations urbaines, car Sélinonte, à l'heure de son apogée (et de sa chute) ne renfermera dans ses murs que 20 ou 25.000 habitants [5]. Au reste, une telle densité (66 hab. au k. c.) n'a rien d'extravagant et il n'est pas surprenant qu'elle ait encore permis à l'île d'exporter du blé en Grèce et en Italie : la Sicile doit avoir été mieux peuplée que le Péloponnèse; d'autre part, elle a été, dès le ve siècle, un foyer d'appel pour les populations italiennes [6].

Nous donnons ici le résultat qu'on obtient en appliquant aux divers États de la Sicile la densité de population donnée pour Agrigente [7] :

1. Cf. Carcopino, *Vierteljahrschrift f. soz. und Wirtschaftsg.* 1906, p. 142.
2. Beloch, *Gr. Gesch.* I, p. 400.
3. Hérod., VII, 158.
4. Diod., XIII, 84 (cf. ci-dessus, p. 24, n. 4). Mais avait-on le droit d'appliquer aux cités démocratiques de Sicile la proportion $^1/_{10}$ usuelle en Grèce?
5. Hulot-Fougères, *Sélinonte*, p. 106.
6. Il ne faut pas faire grand fond sur l'assertion de Thucydide (II, 8), disant que la Sicile en 431 pouvait armer 500 trières (100.000 matelots).
7. Cf. la carte de Sicile dans Hulot-Fougères, *Sélinonte*, 1910 p. 86.

Syracuse avec Léontini	3.500 k. c.	21.000 + cit.	210.000 + hab.
Catane	500	3.000 +	30.000 +
Naxos	500	3.000 +	30.000 +
Messine	500	3.000 +	30.000 +
Himère	500	3.000 +	30.000 +
Camarine	1.000	6.000 +	60.000 +
Géla	2.000	12.000 +	120.000 +
Agrigente	3.000	20.000	200.000
Sélinonte	2.000	12.000 +	120.000 +
Sicules et Sicanes indép.	7.000		420.000
Élymes	1.000		60.000 +
Phéniciens	1.000		60.000 +
		90.000	1.370.000 +

Le chiffre total est sensiblement trop fort, l'intérieur étant certainement moins peuplé que les cités grecques.

Notre revue serait incomplète si nous ne rappelions, en terminant, un avant-poste de l'hellénisme que les luttes maritimes du vi^e siècle ont presque entièrement isolé du reste des Grecs : Massalie (Marseille). Située sur la pointe qui s'avance au pied de Notre-Dame-de-la-Garde, la ville phocéenne, avec son enceinte de 2.500 mètres, ne peut avoir été très grande [1]. Et pourtant le nombre de ses sénateurs (600), s'il était licite de le comparer à celui du Sénat clisthénien d'Athènes, conduirait à un chiffre de 30.000 citoyens [2]. C'est que Marseille, en réalité, possédait une bonne partie du territoire du département actuel des Bouches-du-Rhône jusqu'à Arles. Et l'on ne sait pas de manière précise jusqu'à quel point les comptoirs qu'elle commençait à jeter, depuis Nice jusqu'à Empories (Ampurias), étaient rattachées à la cité-mère; l'union monétaire, en tout cas, est étroite dès cette époque [3].

Ces indications sommaires suffisent à faire ressortir un fait important : c'est que les États grecs d'Occident surpassent de beaucoup ceux de la Grèce propre par l'étendue des ressources matérielles, richesse du sol, densité de population, grandeur des villes fortifiées. Seulement, ces ressources proviennent en grande partie d'éléments barbares qui presque partout se révèleront, dès le ve siècle, comme peu sûrs et dangereux.

Mais les cités d'Occident auront fait un usage impérissable de leur éphémère prospérité. Jusqu'à l'époque qui nous occupe, on peut même dire que leurs « états de services » sont plus brillants que ceux de la mère-patrie. Les tufs de Pæstum et de Sélinonte ont surpassé par leur masse et égalent en beauté, aux yeux de quel-

1. 75 ha., estime M. Beloch (*Bevölk.*, p. 487).
2. Mais est-ce licite ? Cf. Bourguet, *Admin. financ. du sanct. pyth.*, p. 45.
3. Cf. Babelon, *Traité des monnaies gr. et rom.*, 2e partie, I, p. 1576, 1581, etc.

ques-uns, les marbres du Parthénon. Dans les villes de la Grande-Grèce s'est installé l'Institut pythagoricien; la petite colonie phocéenne d'Élée est, en 480 même, un des foyers de la spéculation grecque. L'Occident a marqué sa place avec un éclat impérissable dans l'histoire de l'intelligence grecque, sur laquelle il est temps de ramener l'attention, au terme de ce long examen de la matière première.

Ce qui distingue en effet le domaine géographique que nous venons de parcourir, c'est l'intense activité intellectuelle qui y règne depuis deux siècles.

Cette activité est manifeste surtout dans le domaine de l'art. On reste stupéfait, en parcourant le catalogue des statues d'athlètes dans le guide d'Olympie de Pausanias, de l'ubiquité du mouvement à l'époque où nous sommes. Il n'est pas de ville, si petite qu'elle soit, si cachée dans les replis de la vallée du Ladon, qui ne produise, je ne dis pas des sculpteurs, je ne dis pas une famille où le métier de statuaire ne soit héréditaire, mais une école qui dispense les artistes locaux de se rendre aux grands centres de la production artistique, Sicyone, Égine, Rhégion [1]. Et il semble n'y avoir pas de ville où l'on ne trouve des capitaux pour rémunérer ceux qui modèlent le marbre ou le bronze.

L'activité scientifique est plus sporadique. Dès le début, les savants ont été mal distingués parmi les « Sages » dont la légende commençait à se préciser. Les hommes qui se vouent à la spéculation sur la Nature ont une certaine réputation, mais ils apparaissent isolés : à peine réunissent-ils autour d'eux quelques élèves. En un seul point, on rencontre une association positive capable d'assurer la continuité du travail mathématique ou médical : c'est l'Institut pythagoricien, que menacent d'ailleurs les révolutions de la Grande-Grèce. Mais partout, la science garde un caractère ésotérique bien marqué : il suffit de lire Hérodote pour voir combien le résultat des spéculations des hommes de science reste ignoré du public, même cultivé et curieux.

Cette prédominance du point de vue artistique sur le point de vue scientifique apparaît bien nettement dans l'éducation nationale. Pour les familles puissantes qui ont précédé le reste de la nation dans la voie de la culture intellectuelle, la base de cette culture est depuis longtemps la lignée des « poètes classiques », Homère, Hésiode, Archiloque, plus les classiques locaux, Tyrtée à Sparte, Solon à Athènes, etc. Visiblement, l'élite de la nation, à l'époque où nous sommes, a été saturée de ces mythes : pour qu'elle apprécie encore le vieux

1. Cf. Pausanias, tout le livre VI.

fonds légendaire, il faut qu'il soit renouvelé par le piquant de la forme, par les obscurités voulues des poètes à la mode, Pindare ou Bacchylide. Mais c'est cette même culture qui, dans l'ensemble, pénètre maintenant les couches de la population dont nous avons constaté l'avènement politique : à Chios, à Astypalée, il se trouve des écoles qui abritent là 120, ici 60 enfants [1]. A la vieille culture classique, le public, plus étendu, cherche seulement à donner une forme nouvelle. Il se sert pour cela des fêtes du dieu cher entre tous aux campagnards de la Grèce, Dionysos. Au vi^e siècle, on avait essayé çà et là de donner aux rites mimiques, graves ou plaisants, qui accompagnaient ces fêtes, un caractère artistique, mais, partout, en respectant leur caractère strictement dionysiaque [2]. Il était réservé aux poètes athéniens d'enrichir les représentations par l'admission de tous les sujets empruntés aux antiques épopées, sans altérer (en exaltant au contraire) leur caractère religieux et édifiant : ainsi naquit la tragédie. Vers l'époque de la chute des tyrans, elle devint une institution officielle à Athènes, en attendant que, suivant sa logique jusqu'au bout, la démocratie rendît le spectacle gratuit. — On le voit, restreinte ou étendue, l'éducation grecque développe toujours, en même temps que le sentiment religieux, le goût du rhythme, de l'harmonie, plutôt que celui du vrai. On entre fort bien à l'école, même supérieure, sans être géomètre, et les scènes de la vie de Socrate nous prouvent qu'on en sort de même. Il n'importe d'ailleurs, puisqu'en somme le génie de la race, même sur ce terrain, saura se passer des institutions rigides grâce auxquelles l'Orient a pu mettre en train le travail scientifique. Mais la Grèce (et l'Occident à sa suite) ne sera pourtant pas par la science ce qu'elle a été par la splendeur de ses arts.

III

Le domaine des colonies grecques d'Occident sépare deux masses de populations barbares auxquelles la lutte contre la colonisation hellénique avait fait sentir leur solidarité au vi^e siècle : des traces subsistaient de la confraternité d'armes de cette époque, par exemple [3] les traités de commerce conclus entre Carthage et diverses cités étrusques, traités dont nous allons rencontrer un exemple. Néanmoins, les Carthaginois et les Italiens vont avoir des destinées bien différentes au ve siècle.

Carthage est un très ancien poste jeté par les Tyriens au point

1. Chios : Hérod., VI, 27. Astypalée : Paus., VI, IX.
2. M. Croiset, *Journ. Sav.*, 1911, p. 201.
3. Arist., *Polit.*, III, v, 11.

qui commandait le passage de la Méditerrannée phénicienne à la mer de Tharsis, mais sa puissance date du jour où les colonies phéniciennes d'Occident, abandonnées par la métropole, se sont serrées autour d'elle. Elle n'oublie pourtant pas son origine, et apparaît en maintes circonstances comme le représentant de l'Orient phénicien dans les régions du Couchant [1].

Matériellement, c'est une assez petite ville (300 ha.), bien que la mode phénicienne des hautes maisons lui permette d'avoir une forte population relative [2]. Mais l'action de son aristocratie marchande se fait sentir bien au-delà de ses murs; un traité conclu avec la capitale du Latium permet d'en mesurer en partie l'étendue.

Ce traité remonte, sinon à l'an 508 comme le veut Polybe, du moins vers l'époque des guerres médiques [3]. On en trouve partout reproduites les dispositions essentielles : le commerce interdit aux Italiens à l'Est du cap Bon vers la fertile région des Syrtes, — mis sous la garantie de la foi publique dans le reste de l'Afrique et en Sardaigne, — entièrement libre dans la Sicile phénicienne; — Carthage promettant de respecter le territoire latin. Les Carthaginois considèrent visiblement le territoire correspondant à la Tunisie et la Sardaigne comme leur appartenant en propre, ils y surveillent de près le marchand étranger, tandis qu'à Motyé, à Panorme, où ils n'exercent que le protectorat, ils encouragent de toutes manières sa présence. Mais les territoires dont ils se réservent jalousement le monopole sont les régions entièrement barbares de l'Est et de l'Ouest. A l'Est, ils ont fixé une limite aux entreprises de Cyrène [4]. A l'Ouest, ils ont repris les colonnes d'Hercule et ferment l'Océan à la convoitise et à la curiosité des Grecs. C'est sur le troc avec les habitants sauvages des côtes d'Afrique et d'Europe que repose leur opulence croissante [5]. Elle met à la disposition de leur cité les masses de barbares qu'elle vient de lancer sur la Sicile grecque, et que l'imagination surexcitée par le danger a portées au chiffre de 300.000 hommes [6].

Du côté de l'Italie, le premier peuple que les Hellènes ont appris à distinguer nettement, et dont ils redoutent encore les hardis corsaires, est le peuple tyrrhénien ou étrusque. Cependant la splendeur étrusque semble déjà sur son déclin; mais elle a laissé des vestiges nombreux. Les douze cités du plateau toscan, jusqu'au Tibre que les Étrusques disputent toujours aux Ombriens, ne sont pas le seul

1. Cf. Hérod., VI, 42-3.
2. Cf. Beloch, *Bevölkerung der gr.-röm. Welt*, p. 481.
3. Pol., III, 21-25. On sait à quelles discussions a donné lieu sa date : MM. Beloch (*Klio*, 1903, p. 131) et De Sanctis (*St. dei Rom.*, II, 253) se prononcent encore pour le IVe siècle. Je dirai plus tard pourquoi il me paraît impossible de le placer là.
4. Cf. la légende des Philènes (Sall., *Jug.*, 79).
5. Hérod., IV, 197. Carthage n'a frappé monnaie que très tard.
6. Hérod., VII, 165.

domaine de cette race mystérieuse. Au Sud, elle a jeté la grande ville de Capoue qui barre aux colonies grecques du golfe de Naples l'accès des plaines campaniennes [1]. Au Nord, elle a franchi les Apennins et fondé douze cités-filles dans la plaine du Pô [2]. Mais déjà les lucumons étrusques voient les populations italiennes, qu'ils conduisaient naguère, échapper à leur ascendant.

Le plus important des peuples qui leur échappe ainsi est placé sur le Tibre, face à Véies, et au débouché de la plaine latine comme de la montagne sabine. Ce sont des dynasties étrusques qui ont jeté les bases de la grandeur matérielle de Rome : elle couvre déjà 300 hectares et apparaît aux Grecs de Sicile comme la plus importante ville des populations qu'ils appellent œnotriennes [3]. Les puissantes familles auxquelles la défaite des despotes étrusques a laissé le gouvernement sont d'origine assez mêlée, mais, au-dessous d'elles, une plèbe rurale fortement enracinée rattache la cité au reste du Latium, qui a depuis longtemps l'habitude de se serrer autour d'elle.

Le vestige le plus certain qui soit resté de l'organisation du ve siècle me paraît être la constitution de l'assemblée où les citoyens astreints au service se réunissent dans leurs *centuries* pour élire leurs chefs militaires. Le noyau primitif en est l'ensemble des 40 centuries qui constitue la « classe » par excellence : c'est la phalange imitée des Grecs [4]. La population inférieure formait une masse certainement supérieure à celle-là. Or, 12.000 hommes en âge de porter les armes donneraient déjà une population de 60.000 âmes environ. Il ne faut pas s'exagérer l'importance de l'agglomération urbaine : les maisons sont basses et peu serrées encore. La densité de population pour l'*ager romanus* (1000 k. c. environ) apparaît égale environ à 60 hab. au k. c. Elle explique que Rome ait pu défendre la plaine latine contre les montagnards. Nous nous retrouvons là en présence des fortes densités que nous avions rencontrées, exagérées encore par les souvenirs des Grecs, en parlant de Sybaris et de Crotone. Il ne faut pas se presser de les rejeter comme fabuleuses : les plaines subapennines, bien cultivées alors, pouvaient être fortement peuplées, si vraiment l'Apennin était surpeuplé.

1. La date de la fondation de Capoue, 260 avant la conquête romaine, est donnée par Caton (Peter, *Historic. Roman. fgm.*, 1883, p. 53). J'adopte plutôt l'interprétation qui rapporte cette indication à la conquête de 340 que celle qui la rapporte à la prise de la ville en 211.

2. Grenier, *Bologne villanov. et étr.* (les bonnes feuilles m'ont été communiquées obligeamment par l'auteur).

3. Antiochos de Syracuse, fgt 7 (*Frag. Hist. Gr.* I, Didot).

4. J'adopte, pour la constitution de cette phalange, la date proposée par M. Neumann (*Die Grundherrschaft*, etc., Strasbourg, 1900) : 457. Mais il m'est impossible de croire que la « classe » fût définie, avant l'introduction de la solde, par la propriété de 16 *jugera* (*ibid.*, p. 16). A Athènes, les hoplites, vers 500, avaient un revenu de 200 médimnes : à Rome, cela correspondrait à un domaine de 100 *jugera* environ. Il faut en tous cas chercher une définition foncière qui corresponde à peu près au cens de 100.000 as lourds. Cf. note p. 162.

Or, cette population excessive de l'Apennin est nécessaire pour expliquer le débordement armé qui commencera au milieu du siècle : car le phénomène est antérieur au passage des Alpes par les Barbares de l'Occident. Et l'Italie péninsulaire, après que les villes du Sud ne seront plus que l'ombre d'elles-mêmes, après que l'Apennin aura fourni à l'émigration sabellienne, après que le pays aura souffert des ravages des Celtes et des guerres romaines, armera encore près de 700.000 fantassins de ligne. Ce n'est pas seulement pour la Grèce, mais pour tout le domaine méditerranéen, que la *Pentékontaétie* (480-431) apparaît ici comme une apogée de la prospérité matérielle.

Dans l'Extrême-Occident, les Grecs n'avaient guère vu jusque là que les Ligures et les Ibères. Voici qu'au temps où Hérodote recueillera à Thurii quelques notes sur l'Occident (vers 440), il apercevra, près de l'Océan, les Celtes [1]. Et un document de fort peu antérieur, qui nous est parvenu par l'étrange intermédiaire d'un poète latin (Avienus), nous montre ceux-ci en lutte avec les Ligures de la Meuse, arrivant de l'Est, *fugax gens* [2]. L'origine des nouveaux venus doit être cherchée aux bords de la mer du Nord : la poussée indo-européenne, comme on voit, s'opère alors de l'Est vers l'Ouest, non du Nord au Sud. Ce n'est pas par hasard que le ve siècle est, pour les habitants des steppes de Scythie, une période de calme, entre les invasions du VIIIe siècle et les secousses de l'époque hellénistique.

Tous ces « Barbares » sont placés, par rapport à l'hellénisme, dans des conditions assez différentes les uns des autres. Malheureusement, comme il arrive toujours, ce que tous s'assimileront d'abord, c'est l'outillage militaire, l'armement, la tactique dont ils viennent d'éprouver la supériorité. Pour le reste, ils sont diversement, mais presque toujours complètement réfractaires. Les Carthaginois ne sont pas étrangers au travail civilisateur ; mais malgré tout, ils restent des représentants de l'Orient, et leur influence entrave l'action de l'hellénisme en Italie. Quant aux Italiens, les faits monétaires suffiraient à prouver combien le contact est encore peu étroit. Le métal national, le cuivre, qui se répand des mines de la Toscane septentrionale dans la péninsule, est le seul instrument des échanges : l'argent est encore si peu répandu qu'il vaut près de 200 fois le bronze à Rome, 300 fois au centre de la production du cuivre, à Volaterrae [3], alors que le rapport usuel en Sicile dès le ve siècle est de 120 à 1 [4]. Les Étrusques ont déjà montré des appétits de luxe qui se développeront rapidement, mais ce n'est pas avant le IVe siècle qu'ils sauront imiter avec quelque dextérité les vases, les miroirs

1. Hérod., II, 33 ; IV, 49.
2. Cf. Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, p. 228.
3. *Coins of the Greeks in the Brit. Mus.*, (1895) p. 7. — Th. Reinach, *L'Histoire par les monnaies*, p. 177.
4. Willers, *Gesch der röm. Kupferprägung*, p. 14.

que leur envoie la Grèce [1]. Près de Marseille, l'alphabet même n'a pas encore pénétré dans l'intérieur. La supériorité intellectuelle des Grecs subsistera bien longtemps après que la supériorité militaire aura disparu. — Mais restons en 480 : il n'est pas temps de prévoir des périls futurs et des régressions lointaines.

A l'heure où nous sommes, en effet, le fait dominant est la confiance, justifiée par les événements, qu'a la race grecque dans sa supériorité de fait et de droit. Sans doute, les mieux informés de ses enfants (et il ne manquait pas de gens bien informés dans les ports méditerranéens) n'ignorent pas, en gros, la situation que nous venons d'analyser en détail : ils savent le peu de chose que sont, matériellement, les 6 millions de Grecs authentiques, même dans le monde restreint qu'ils se figurent comme l'univers. Mais la Grèce leur apparaît comme la seule force organisée au milieu de masses humaines inertes ou flottantes. Cependant, les derniers événements ont laissé, chez les plus clairvoyants, le sentiment qu'il est nécessaire de concentrer la poussière d'États qui constitue politiquement la race supérieure. Or, étant donnée la nature du domaine géographique sur lequel sont répandus ces États, la force capable d'opérer la cohésion ne peut être qu'une force maritime ; et, cette force, la journée de Salamine l'a désignée clairement. L'avenir matériel de la race qui détient déjà tout le capital intellectuel de l'humanité européenne dépend de la tentative que va faire Athènes.

1. Cf. J. Martha, *L'art étrusque*.

LIVRE I

L'EMPIRE ATHÉNIEN

CHAPITRE I

La ligue de Délos (480-464).

Athènes.
I. Le passé, l'entrée en scène d'Athènes. — La construction des murs (479). — La campagne de Pausanias et le transfert de l'hégémonie (477), Sparte sur le continent, Athènes sur la mer. — L'affaire de Pausanias (après 471).
II. La capitale de la ligue. — Le gouvernement de l'Aréopage, Thémistocle. — Le Pirée. — Les *Perses* (472), fin de Thémistocle.
III. L'assemblée de Délos et Aristide. — Les 460 talents. — Répartition première du tribut. — Aristide dans le Pont (vers 467 ?)
IV. La flotte, Cimon. — Eïon, Scyros. — L'Eurymédon (466?) — La Chersonèse. — Le butin perse. — Draboskos, (465/4) — Thésée.
V. Difficultés intérieures, Naxos, Thasos (465-3). — Athènes et la ligue, la monnaie. — Athènes et les villes, la justice. — Athènes et les hommes, Hérodote.
La fin de l'entente hellénique.

Les événements qui venaient d'assurer la position conquise par la race grecque dans le domaine méditerranéen, en donnant la garantie de l'indépendance politique à son développement intellectuel, avaient en même temps mis au premier plan le peuple chez lequel les qualités et les défauts, les vertus et les vices de la race allaient être portés à un paroxysme par instant caricatural : Athènes.

Pour tout le livre : Zimmern, *The Greek Commonwealth*, Oxford 1911.

Les murs d'Athènes et du Pirée : *Ath. Mitt.* 1907, 1908. — Frickenhaus, *Ath. Mauern,* diss. Bonn 1905.

Monnaies des îles : Babelon, *Traité des monnaies,* 2e p., I. — *Zeitschr. f. Numism.*, 1911, p. 351 sqq.

Bacchylide. — Eschyle, *Perses, Sept c. Thèbes.* — Wilhelm, *Urkunden dram. Aufführ.*, Vienne 1906.

Hérodote. — Thucydide, I. — Arist., Ἀθ. πολ. — Jacoby, *Das Marmor Parium,* 1904. — Diod., XI. — Plut., *Cim.* (Ed. Meyer, *Forsch.*, II, p. 1 sqq.) — Eusèbe *Chron.* (éd. Schoene). — *Genethliakon*, 1910 (M. Wilcken, sur un pap. de Hawara).

I

Nous avons déjà plus d'une fois parlé de ce peuple, parce que sa grandeur ultérieure a fait la postérité particulièrement bien informée à son égard, et projeté sur son passé une illusion d'optique dont il est extrêmement difficile de se défendre. A la vérité, Athènes avait connu, au temps des monarchies mycéniennes, une première période d'importance qu'atteste le rang de sa déesse nationale dans le plus ancien Panthéon hellénique. Mais, à l'époque homérique, les puissantes familles qui la gouvernaient n'avaient suivi que de loin les aristocraties de l'Ionie et de l'Isthme. Au temps de Solon, l'État athénien, qui luttait pour la possession de Salamine, était encore étranger au grand mouvement de colonisation dont dépendait alors l'importance relative des cités. Les Pisistratides avaient jeté les bases de la grandeur extérieure d'Athènes comme de son importance au point de vue de la civilisation, mais cet éclat éphémère était lié étroitement au sort de la dynastie et fut compromis par sa chute. En revanche, la population athénienne acquit, par cette chute même, un ressort qui s'affirma dans les victoires sur les voisins grecs, puis dans la prestigieuse journée de Marathon. Ensuite le Laurion donna la richesse, la création de la marine donna la force. Enfin, les grands événements de 480-479, la fermeté de la politique attique au milieu de tentations et d'embûches de toutes sortes, la valeur exceptionnelle du concours militaire apporté par Athènes, avaient attiré sur elle tous les regards. Mais, de ces regards, beaucoup étaient malveillants ou tout au moins défiants. On l'avait senti au cours même de la crise. On le vit mieux encore au lendemain du jour où le péril commun fut écarté (automne 479).

Aussitôt que la retraite des Perses fut assurée, la population athénienne revint vers son pays, qu'elle trouva entièrement dévasté. Son activité industrieuse, la confiance qu'elle avait maintenant dans l'avenir, permettaient d'espérer que ces désastres matériels, si graves qu'ils fussent, seraient bientôt réparés. Mais les hommes qui dirigeaient la cité se préoccupèrent immédiatement d'assurer à la population une place de refuge : les faits qui venaient de se passer prouvaient que la vieille citadelle pélasgique était tout à fait impropre à cet office, et qu'il fallait assurer à la ville une enceinte répondant au développement qu'elle avait pris au cours des siècles [1]. Cette enceinte devait donc avoir 7 km. de tour [2]. Sur ce

1. Le fait qu'Athènes n'avait pas d'enceinte autre que celle de la *Polis* jusqu'en 479 est devenu patent, au moins sur le point étudié lors des dernières fouilles (Noack, *Ath. Mittheil.*, 1907, p. 159-160).

2. Je m'en tiens au chiffre indiqué par Thucydide II, 13. On sait qu'il a été

parcours il s'agissait de creuser un fossé profond de 1m70, large de 2m40, pour les fondements : c'était assez pour porter le mur de briques cuites qui suffirait contre les moyens d'attaque de l'époque. Les portes correspondant aux routes des Pisistratides exigeraient seules des pans de mur en saillie. Pas n'était besoin alors de mesures de défense spéciales en avant du mur. — On ne songeait pas à détourner, pour ce travail, une trop grande partie des 100.000 Athéniens de la reconstruction des maisons, — d'autant qu'il fallait ménager les finances modestes de la cité. Le travail fut commencé avec calme et avec soin [1].

Mais, aussitôt que l'intention des Athéniens devint manifeste pour leurs voisins et fut connue à Sparte, ils reçurent un premier signe de la méfiance qui s'était éveillée contre eux. Des ambassadeurs spartiates vinrent représenter que tout travail de fortification, en dehors du Péloponnèse, ne serait propre, comme le prouvait l'exemple de Thèbes, qu'à servir de point d'appui à un retour offensif des Perses. Cette démarche répandit à Athènes une inquiétude légitime. On répondit qu'on allait envoyer des députés discuter la question à Sparte : Thémistocle partit de suite, puis Aristide, Habronichos suivirent lentement. Le temps ainsi gagné fut mis à profit : les autorités athéniennes réquisitionnèrent cette fois largement la masse de la population, et pressèrent le travail, de manière à parer à tout événement. La génération postérieure a tout de suite dramatisé ces faits; elle aimait à raconter par quelles ruses diaboliques Thémistocle avait endormi la vigilance des éphores, pendant que tout le monde, à Athènes, travaillait jour et nuit; elle se complaisait à peindre le dépit des Spartiates bafoués [2]. Thucydide enfant a recueilli ces récits, et son esprit curieux a cherché les traces de la hâte fébrile du travail dans les fragments de monuments, entassés pêle-mêle, que laissait voir, et que laisse voir encore, le socle du mur d'enceinte [3]. Quand les Spartiates constatèrent que le travail se poursuivait et que les Athéniens tiendraient bon, ils n'insistèrent pas : il resta entendu qu'ils avaient seulement donné un avis inspiré par le souci de l'intérêt commun.

Athènes se trouva donc pourvue d'une ceinture capable de défier l'escalade (3m50) dès l'entrée de l'hiver 479-8 : les quelques mètres de briques cuites qui devaient couronner l'ouvrage purent être ensuite posés à loisir. Quand aux portes, elles furent aménagées avec un soin, et en même temps un souci de l'économie, que l'une d'el-

contesté (cf. Judeich, *Topogr. v. Ath.*, 1905, p. 121). Mais le tracé indiqué par M. Judeich n'est pas d'accord avec celui qu'indiquent les fouilles de M. Noack (*Ath. Mitth.*, 1907, p. 123, 474). Cf. Wilcken, *Genethliakon* 1910, p. 200 sqq.

1. Judeich, *Top. v. Ath.*, p. 124, n. 9.

2. Thuc., I, 89 sqq.

3. *Att. Mittheil.*, 1907, p. 129, etc. (les deux articles de M. Noack à lire en entier).

les (celle qui s'ouvrait à la voie sacrée), aujourd'hui retrouvée, a permis d'apprécier [1].

L'incident n'avait pas été assez violent pour mettre un terme à l'entente officielle des deux cités. Néanmoins, des suspicions s'étaient éveillées, qu'atteste la rancune, dès lors persistante, des Spartiates contre Thémistocle. Elles allaient être accentuées encore.

Au printemps de 478, Pausanias reprit la mer avec une cinquantaine de trières péloponnésiennes; les Athéniens n'envoyèrent qu'une faible partie de leur flotte (30 vaisseaux), mais les Ioniens rallièrent en nombre, et d'ailleurs la mer était libre devant l'offensive grecque. Pausanias alla droit à Cypre où il restait des frères de race à délivrer, mais il se convainquit vite que la résistance de l'élément phénicien rendrait l'entreprise difficile. Il repartit donc vers les détroits, afin de fermer la seconde porte de l'Europe, celle par laquelle venait de rentrer en Asie l'armée vaincue à Platées : Byzance succomba, et Pausanias put s'y établir solidement dans l'hiver 478-7 [2].

Ici éclatèrent enfin ouvertement les dissensions qui travaillaient l'armée confédérée : les Ioniens ne voulaient plus du commandement spartiate, ni de Pausanias en particulier. Uliadès de Samos et Antagoras de Chios prirent l'initiative du refus d'obéissance [3], et déférèrent l'autorité aux stratèges athéniens, au nombre desquels étaient Aristide et probablement Cimon fils de Miltiade: ceux-ci acceptèrent (printemps 477) [4]. Tout se borna encore à une entente, fortifiée de serments solennels, entre les chefs militaires, mais la nouvelle se répandit dans les cités de l'Archipel, et des négociations furent entamées pour régulariser l'entente conclue.

Cependant les Spartiates avaient été informés de la conduite étrange de Pausanias : on parlait même de menées secrètes avec Xerxès, de trahison. On le releva de son commandement et on le remplaça par le navarque Dorkis (477) [5]. Il était trop tard : les Ioniens déclinèrent l'autorité de celui-ci, et dès lors les Péloponnésiens se désintéressèrent de la guerre maritime.

Il serait naturel que ces faits eussent provoqué parmi eux un fort mouvement de dépit, voire de velléités agressives, et, comme on nous a conservé le nom de celui qui aurait arrêté l'ardeur belliqueuse des Spartiates (l'Héraclide Hétoimaridas [6]), on peut croire

1. *Ath. Mittheil.* 1907, p. 160, cf. pl. XIII, 3, I.
2. Thuc., I, 34.
3. Plut., *Arist.*, 23.
4. Je rapporte la date conservée par Aristote ('Αθ. π. 23) à l'accord conclu entre les chefs.
5. Thuc., I, 95. Si réellement Pausanias eut le temps d'envoyer une lettre à Xerxès et d'en recevoir la réponse (Thuc. I, 28 sqq.), Dorkis ne peut être que le navarque de 477-6 (malgré Pareti, *Ricerche s. pot. marit. Spart.*, 1909, p. 99).
6. Diod., XI, 50.

que ces velléités faillirent se traduire en actes. Cependant, les Spartiates avaient toujours répugné aux entreprises lointaines : ils durent se résigner facilement à les abandonner à Athènes, se réservant, dans la lutte, les opérations continentales. Celles-ci n'étaient pas terminées tant qu'il restait en Grèce des alliés du Barbare à châtier et à avertir, pour le cas d'une invasion nouvelle : en 476-5, le roi de Sparte Léotychide mena une armée en Thessalie. Mais sa vertu ne résista pas à l'or des Aleuades, alors tout-puissants dans ce pays, et le scandale fut tel que les Spartiates durent mettre en accusation le vainqueur de Mycale : Léotychide devait aller mourir en exil à Tégée (469) [1].

Aussitôt que la retraite de Sparte avait laissé le champ libre à Aristide et aux autres hommes qui représentaient Athènes auprès de la flotte confédérée, ils s'étaient occupés de fixer par une organisation durable l'esprit mobile des Ioniens. Le centre de réunion fut Délos, l'île sacrée dont les panégyries printanières n'avaient jamais cessé d'être un point de ralliement pour les Grecs de l'Archipel [2]. Au printemps de 476 s'y tint la première assemblée régulière de la symmachie nouvelle, dont Aristide fut chargé d'assurer les ressources en vue de la guerre de représailles. En attendant, Cimon, le stratège préféré des Athéniens et des alliés, pourvut tant bien que mal à l'entretien des flottes qui chaque année opéraient dans la mer Égée [3].

Il faut dire un mot encore de l'homme dont les procédés avaient provoqué la scission grosse de conséquences. Pausanias s'était tiré heureusement du premier procès qu'on lui avait intenté. Il repartit avec quelques vaisseaux péloponnésiens qu'on n'osa pas refuser au représentant de la royauté spartiate, et retourna à Byzance, dont la garnison était à sa dévotion. Mais les Athéniens furent bientôt trop sûrs de leur autorité pour tolérer cet empiètement dans un domaine qu'ils considéraient maintenant comme le leur : en 472-1, Cimon occupa Byzance [4]. D'autre part, les Spartiates étaient d'autant moins disposés à soutenir les entreprises de Pausanias en Asie qu'ils avaient acquis la certitude de ses intrigues avec Xerxès : il fut rappelé, mis en surveillance, finalement décrété d'arrestation. Il mourut de faim dans le temple de la Chalcioecos où il s'était réfugié, et cette fin tragique du vainqueur de Platées produisit en

1. Hérod., VI, 72. Diodore a certainement eu tort de placer la mort de Léotychide en 476-5 (cf. Ed. Meyer, *Forsch.* II, p. 507) ; d'autre part il est difficile de retarder l'expédition en Thessalie jusqu'en 469. La supposition la plus vraisemblable me paraît être que Léotychide a été convaincu et déposé quelques années seulement après sa campagne de 475, en 469 : d'où la confusion de Diodore. Cf. Niccolini, *Rendic. Reg. Inst. Lomb.*, 1905, p. 771.

2. Cf. Homolle, *Bull. Corr. hell.* 1890, p. 493, 504-5.

3. Plut. *Cim.*, 9.

4. Justin, IX, 1.

Grèce une impression qu'accentua encore l'horreur du sacrilège [1].

Pendant les quinze ans qui suivirent la guerre médique proprement dite, le mot d'ordre officiel en Grèce est resté : entente de Sparte et d'Athènes contre la Perse, — mais Athènes a accaparé toute l'action effective, cependant que sa rivale était de plus en plus absorbée par des difficultés extérieures et intérieures sur lesquelles nous reviendrons.

II

Les années qui suivirent 477 ont été pour la capitale de la ligue, et pour la ligue même, celles où furent acquises les ressources internes et le prestige extérieur sur lequel on devait vivre ensuite.

Athènes était déjà gouvernée théoriquement par l'assemblée populaire et son comité permanent, le Conseil des Cinq-Cents. Mais, en réalité, le Peuple acceptait encore dans une certaine mesure la tutelle de l'Aréopage, resté seul debout de toutes les institutions qui avaient représenté jadis la concentration, l'unité, la continuité du gouvernement. Il se recrutait parmi les archontes sortant de charge (9 par an), c'est-à-dire parmi des hommes âgés (plus de 40 ans) et riches (de la classe des pentacosiomédimnes) [2]. De plus, jusqu'en 487-6, les archontes avaient été élus, ce qui donnait à leur autorité naturelle la consécration de la faveur nationale. Or, des 200 archontes et plus qui étaient entrés à l'Aréopage de 510 à 487-6, un tiers pouvait encore, vers 475, figurer dans ce corps, qui gardait ainsi une situation analogue, à certains égards, à celle du Sénat romain : Thémistocle (archonte 493-2) et Aristide (archonte 489-8) y siégeaient. L'Aréopage gouvernait donc encore réellement, et, en ce qui concerne Athènes même, il subissait généralement l'ascendant de celui de ses membres sur lequel les regards de toute la Grèce étaient fixés : Thémistocle.

Thémistocle avait contribué plus que personne à mener à bien la première tâche qui s'était imposée après 480 : la fortification d'Athènes. Mais, aussitôt après, son attention s'était fixée sur le point qu'il avait toujours considéré comme plus essentiel que la Ville même : le Port. Dès le temps de son archontat, il avait indiqué aux Athéniens, à la place du vieux Phalère, les trois rades qui s'ouvraient autour du promontoire de l'Akté, déjà distingué par Hippias. Mais le Pirée n'existait encore qu'à l'état d'ébauche en 480 : aussitôt le Perse repoussé, Thémistocle obtint qu'on y établît la flotte qui venait de sauver la Grèce, et qu'on la mît à l'abri des surprises fâ-

1. Thuc., I, 128 sqq.
2. Arist., Ἀθ. πολ., 3.

cheuses par une ligne de remparts [1]. L'enceinte devait commencer à l'Ouest de Krommydaru et décrire une courbe presque rectiligne jusqu'à l'Est de Munychie ; le front de l'Akté, entre Zéa et le Kantharos, devait être aussi protégé [2] : ceci formait une enceinte d'environ 10 kilomètres, les trois ports même restant ouverts [3]. Les fondements devaient être plus forts que pour la ville, et Thucydide a admiré encore leurs assises puissantes et leurs crampons de fer [4]. La partie supérieure seule devait être en briques cuites : peut-être, aux points menacés, devait-elle s'élever jusqu'à 20 m. [5]. Un pareil travail a dû accaparer presque toute l'activité de la population qui commençait à affluer en ce lieu, et presque toutes les ressources provenant des mines du Laurion, — s'il est vrai qu'il fut achevé dans les quelques années qui suivirent 480 : on comprend que Thémistocle ait encouragé l'immigration des *métèques* en faisant supprimer provisoirement le droit d'établissement qu'ils avaient à payer [6]. Puis, on se contenta de donner aux navires des cales provisoires : l'activité commerciale du port ne prit son essor qu'une vingtaine d'années plus tard, après la chute d'Égine. L'essentiel était de pouvoir abriter chaque hiver la flotte croissante d'Athènes : cette flotte n'était plus guère que de 100 trières après Salamine et Mycale, mais Thémistocle avait fait voter la construction annuelle de 20 bâtiments [7], de manière à atteindre au plus vite l'effectif, prévu comme normal, de 200. L'entretien des vaisseaux était assuré par la *triérarchie*, qui fut régularisée dans cette période sur le modèle des autres liturgies (prestations des riches), mais ne pesa que sur la première classe.

La rupture d'équilibre que devait amener, à la longue, le développement d'Athènes, du Pirée, du Laurion, n'était pas encore très sensible. Les trois classes supérieures avaient courageusement entrepris de refaire leur patrimoine rural, et la classe des journaliers agricoles même n'était pas encore décimée à fond par l'attraction urbaine. Toute cette vieille population attique, en dehors des grandes circonstances politiques, n'affluait encore en masse à la ville que pour les représentations dramatiques, qui devenaient de jour en jour l'école d'Athènes, et que les *chorèges* ornaient de plus en plus richement : au printemps de 472, un chef-d'œuvre d'Eschyle, les *Perses*, attesta que le peuple athénien n'avait plus besoin de recourir

1. Cf. Foucart, *Journ. Sav.*, 1907, p. 177 sqq.
2. Cf. Noack, *Ath. Mittheil.*, 1908, p. 37.
3. C'est peut-être le moyen d'expliquer les 60 stades de Thucydide (II, 13) : tout compris, l'enceinte du Pirée était de plus de 30 stades (cf. Wilcken, dans *Genethliakon*, 1910, p. 204, n. 1).
4. Thuc., I, 93.
5. App., *Mithrid.*, 30. Mais cela ne s'applique qu'aux murs de Conon.
6. Diod., XI, 43.
7. Diod., XI, 43.

aux héros du passé pour élever ses enfants dans le culte des grandes actions.

Dans le récit de la bataille de Salamine, que contient cette pièce, il est encore fait une allusion transparente au rôle éminent de Thémistocle [1] : cependant, déjà, la position politique du grand homme était minée. Il y avait dans ses origines une irrégularité restée mystérieuse pour nous, et qui l'avait empêché d'être reçu de plain-pied par les vieilles familles d'Athènes : il s'en vengeait en intriguant avec la démagogie contre le corps auquel il appartenait [2]. D'autre part, par le fait de ses bravades de parvenu, il était facile de retourner contre lui l'envie démocratique, qu'il avait si souvent stimulée sans scrupule. Bref, l'ostracisme l'atteignit à son tour. Il espéra un instant pouvoir passer à Argos ses 10 ans d'éloignement : mais le procès de Pausanias fit paraître à la lumière, sur ses rapports avec les Perses, des documents plus ou moins probants que Sparte se hâta de communiquer aux Athéniens [3]. Thémistocle gagna l'Épire. De là, il se rendit en Asie où il se prépara à paraître devant le Grand Roi : Artaxerxès, monté sur le trône en 465-4, donna au banni Magnésie et deux autres villes [4]. Beaucoup eurent l'impression que cette proscription de l'homme qui avait, plus que quiconque, sauvé la Grèce et fondé la grandeur d'Athènes, constituait une mauvaise action : on se raconta plus tard avec émotion comment Thémistocle s'empoisonna pour ne pas porter les armes contre les Grecs, et les cicerones montrèrent à la postérité son tombeau au Pirée. La vérité est que sa famille continua à jouir, à Magnésie, de l'opulence retrouvée grâce à la générosité du Perse : bien des siècles après, un de ses descendants y coudoya, sur les bancs de l'école, Plutarque [5].

III

Les représentants de la nouvelle symmachie, une fois les serments solennels échangés, s'étaient occupés de la première tâche qui leur incombait : l'organisation des forces qui devaient soutenir la lutte maritime. Leur premier soin fut de concentrer les pouvoirs aux mains d'un homme de confiance, l'Athénien Aristide.

Il s'agissait, en effet, avant tout, de négocier avec les nombreuses

1. Esch., *Perses*, v. 355 sqq.

2. J'explique ainsi l'anecdote qu'Aristote ('Αθ. π. 25) a malencontreusement mise en rapport avec la révolution de 462-1.

3. Plut. *Thém.*, 23.

4. Thucydide (I, 137) nomme formellement Artaxerxès.

5. Plut., *Thém.*, fin.

cités, grandes, moyennes, petites et minuscules, répandues sur le bord de l'Archipel. L'adhésion de ces cités avait été entièrement volontaire, encore que pour beaucoup elle résultât fatalement de leur situation géographique : il s'agissait de déterminer à quelles conditions elles étaient disposées à acheter la protection de la marine alliée contre le Perse en particulier, et contre tous les ennemis en général. Pour que ces conditions les satisfissent, il fallait qu'elles fussent en rapport avec leurs ressources comparées.

Mytilène et les autres villes de Lesbos, Chios, Samos, pouvaient apporter des contingents comparables à celui d'Athènes. Mais les autres cités avaient vu, en général, déchoir leur marine : parmi celles qui avaient quelques vaisseaux pour leur sûreté, beaucoup n'étaient plus disposées à les entretenir maintenant qu'elles se sentaient protégées par une force supérieure. Quant aux contingents de terre, on ne pouvait songer, étant donné la nature géographique du domaine en question, à les employer que très près de chez eux [1]. Ce qu'on attendait donc de presque toutes ces villes, c'était de l'argent.

Or, il fallait prévoir la mobilisation d'une flotte de 200 trières, au moins en cas de retour offensif du Perse. Et il fallait que cette flotte pût tenir la mer depuis mars jusqu'en octobre, sept mois. La solde étant alors de 2 oboles par jour et par homme, la somme annuellement nécessaire était d'environ 460 talents [2]. C'est cette somme qu'Aristide se chargea de répartir aussi proportionnellement que possible aux ressources des cités, en tenant compte avant tout de l'étendue du territoire et de la richesse naturelle, et sans se baser encore directement, semble-t-il, sur les droits de douane qui commençaient à tenir une place notable dans le budget des villes des détroits, par exemple [3].

Les villes de l'Eubée, Chalcis, Érétrie, Histiée, etc., durent être taxées plus fortement qu'il ne paraît sur les listes que nous possédons à partir de 454 : 20 ou 25 t. pour toute l'île paraît un chiffre faible. Sauf à Chalcis, l'immigration athénienne, qui devait affaiblir plus tard la force contributive de ce domaine, n'avait pas encore commencé. Karystos, conquise par Cimon vers 475-0, put être déjà inscrite par Aristide. Naxos ne paya probablement qu'après sa révolte (voir p. 51) un tribut qui fut réduit après l'envoi d'une clérouchie athénienne. Éphèse n'a probablement été inscrite (avec

1. Cf. *Insc. Gr.* I, 432, les Madytiens tombés dans la campagne de Chersonèse (465).
2. J'ai essayé d'établir ce point *T. A.*, p. 44.
3. Cf. l'inscription de Cyzique : Dittenberger, 464; Michel, 532. Beloch (*Gr. Gesch.*, I, p. 403) suppose que Paros était alors le centre d'un important mouvement commercial : c'est difficile à admettre, si l'on se rappelle que le point terminus de tout le commerce d'Orient était alors Égine. Les carrières de marbre suffisent à expliquer l'énorme tribut de 16 t.

7 t. 3.000) qu'après la révolution qui renversa les amis d'Héraclite. Dans la Carie, Cos fut inscrite pour 6 t., les villes de Rhodes, où Thémistocle avait déjà énergiquement réprimé les velléités de médisme [1], furent inscrites pour 25 ou 30 t. Peut être les Lyciens, qui avaient toujours manifesté une forte antipathie pour la Perse, s'inscrivirent-ils dès lors (10 t.). Mais Halicarnasse conserva sa dynastie lygdamide, et Phasélis ne fut annexée que plus tard. Dans l'Hellespont, Lampsaque (12 t.) aima sans doute mieux s'adjoindre tout de suite à la ligue que de continuer à payer le tribut que le Roi allait assigner à Thémistocle. En face, les villes de Chersonèse n'étaient pas encore complètement débarrassées des garnisons perses, et il est douteux que le pays ait acquitté dès le début le tribut de 20-25 t. qu'il devait payer avant l'envoi des clérouques athéniens [2]. Byzance ne fut probablement inscrite (15 t.) qu'après l'expulsion de Pausanias. Sur la côte de Thrace, Imbros (1 t.) et Lemnos (9 t.) ne furent pas considérées comme parties intégrantes de l'État attique, parce qu'elles avaient été colonisées à part par les Athéniens de la Chersonèse; Scyros au contraire, quand elle eut été conquise par Cimon, ne paya pas tribut. Sur la côte, Ainos (12 t.), Maronée (1 t.), Abdère (12 t.) achetèrent à haut prix la protection contre les garnisons perses de Doriskos et d'Eïon, et contre les Thraces. Les villes de Macédoine n'avaient pas besoin d'être protégées contre un prince qui était ami d'Athènes. Thasos ne fournit d'abord qu'un contingent militaire, et, après sa révolte, fut exemptée du tribut élevé qu'elle aurait dû payer, au prix de la cession de ses possessions continentales.

Aristide n'a pu achever sa tâche qu'après quelques années, car, sauf sur les points où le cadastre perse lui servit de base, un travail assez minutieux fut nécessaire. Il s'en acquitta évidemment de manière à satisfaire les intéressés, car son surnom de *Juste* date de là : son tarif resta la base du tribut, même quand les Athéniens eurent pris l'habitude de le réviser chaque année. Les seules modifications importantes provinrent des annexions nouvelles dûes aux campagnes de Cimon, qui portèrent assez vite le tribut total à 5 ou 600 talents [3].

Au reste, la ligue resta ouverte à toute cité qui désirait acheter sa protection, voire même à toute cité où quelques particuliers avaient ce désir [4]. Parmi ces cités étrangères à la symmachie

1. Cf. les fragments de Timocréon (Plut. *Thém.* 21).
2. D'une façon générale cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, I, p. 401-2, qui exagère pourtant l'importance des considérations commerciales *au début* : elle a été en croissant jusqu'en 413.
3. On pourrait taxer d'exagération la liste normale de 454-3 telle que je l'ai reconstituée (*T. A.*, p. XLIII) : mais il est certain que le chiffre primitif de 460 t. a été dépassé de beaucoup par suite des annexions qui suivirent.
4. Cf. la rubrique Πόλεις ἃς ἰδιῶται ἐνέγραψαν φόρον φέρειν (*Inscr. Gr.* I, 244).

originelle, celles qui attirèrent le plus vite les regards furent les villes du Pont, auxquelles déjà le commerce des blés donnait une importance exceptionnelle. Des négociations furent bientôt engagées pour les rattacher à la ligue, s'il faut croire la tradition qui fait mourir dans le Pont Aristide (vers 467) [1].

La ligue n'a guère conservé vraiment ce caractère d'association entièrement libre que pendant une dizaine d'années. Mais, dans ces dix ans, le péril extérieur qui avait provoqué sa formation fut écarté définitivement.

IV

Ce travail d'organisation intérieure n'avait pas suspendu les opérations de la flotte alliée, dont une partie était restée réunie à Byzance, et qui désormais se concentra chaque année sur un point ou sur un autre du domaine égéen. Ces opérations furent, dans la règle, dirigées par Cimon, le fils de Miltiade, rentré en grâce après sa brillante conduite en 480, et qui venait d'atteindre l'âge légal de la stratégie (trente ans) [2].

La première tâche qui s'imposait était de chasser les dernières garnisons perses restées en Europe. Eïon fut attaquée dès 476, et Bogès s'y brûla plutôt que de capituler [3]. Un autre commandant perse, Maskamès, fut non moins vaillant à Doriskos, et plus heureux [4]. En Chersonèse aussi, des officiers perses se maintinrent longtemps encore.

Les campagnes suivantes furent occupées par des opérations de police : expulsion des pirates de Scyros et de Karystos, reprise de Byzance, etc. Il fallait d'ailleurs que les obligations des alliés fussent nettement fixées pour qu'on pût entreprendre des opérations de grande envergure sans risquer d'être arrêté par des difficultés financières et des résistances locales.

Alors (probablement 466), Cimon réunit à Rhodes une flotte imposante, 250 trières du modèle le plus perfectionné, 50.000 combattants ou matelots [5]. Il commença par forcer l'annexion de Phasélis, mais le but évident était d'effectuer enfin la délivrance, déjà deux fois essayée, des Grecs de Cypre. Xerxès, qui se désintéressait de-

1. Plut. *Arist.*, 26, mais la tradition est suspecte. Aristide vivait encore au moment de la représentation des *Sept c. Thèbes,* en 468 (Plut. *Arist.* 3).
2. Cf. Kirchner, *Prosop. att.*, 8429.
3. Thuc., I, 38. La date résulte de Plut., *Thés.,* 36.
4. Hérod., VII, 106.
5. La date est impossible à fixer avec certitude, mais si l'on admet que Thémistocle passa près de la flotte qui assiégeait Naxos (Thuc., I, 137) avant de se rendre auprès d'Artaxerxès, on la rapprochera autant que possible de 465, *terminus ante quem.*

puis tant d'années de la lutte, avait cette fois envoyé 350 trières phéniciennes pour couvrir l'île : Cimon les rencontra aux bouches de l'Eurymédon. Il est diffficile de savoir s'il détruisit la flotte perse et poursuivit ensuite ce qui s'était retiré sur le continent, ou s'il surprit l'armée perse auprès des vaisseaux et, en la battant, conquit du même coup ceux-ci; ce qui est sûr, c'est que, comme dit une épigramme du temps, l'Asie, « touchée d'un double coup, retentit d'un long gémissement » [1]. Le seul résultat de la victoire fut pourtant d'assurer la position de la ligue dans l'Archipel et de précipiter les dernières adhésions qui s'y faisaient attendre.

Peu après (465), Cimon put achever de débarrasser la Chersonèse [2]. Il y était encore quand éclata la révolte de Thasos : l'ère des luttes fratricides commençait.

Ces expéditions contre le Perse étaient fructueuses pour les alliés, et Athènes, qui fournissait la force principale, obtenait sans doute la part du lion. Sans prendre à la lettre les traditions trop simplistes, il est impossible de ne pas rattacher au développement des ressources financières de l'État athénien la reprise des travaux de luxe à Athènes. Les Athéniens n'avaient exécuté que des réparations de fortune sur le temple détruit par les Perses en 480. Déjà avant cette date, un nouveau temple avait été projeté sur le bord de l'Acropole : au temps de Cimon, on put assurer par un mur solide l'esplanade sur laquelle il devait s'élever [3]. Mais il faudrait encore bien des années avant que le trésor naissant d'Athènes fût assez garni pour permettre la construction du temple même. Quelques autres travaux, gymnases, portiques, ne furent dûs qu'à la générosité de Cimon et de son entourage : un de ces portiques devint le *Pœcile* parce que le peintre Polygnote, venu de Thasos à Athènes, était en mesure de se passer de salaire [4]. D'une manière générale, le peu de vie artistique qui s'est manifestée à Athènes dans les trente ans qui suivirent la guerre médique n'a été dû qu'au progrès de la richesse privée [5].

La guerre perse était le principal objet de la ligue, mais non le seul. On a vu les efforts heureux faits pour détruire la piraterie sur l'Archipel. Un autre point attirait davantage les regards et mettait en branle les imaginations : la région minière du Pangée [6]. Dès le lendemain de la prise d'Eïon (475), une tentative fut faite pour éta-

1. Anth. Palat., VII, 296. Sur la bataille de l'Eurymédon, cf. Ed. Meyer, *Forsch.* II, 1 sqq. Pour moi, la bévue relative à Cypre a pourtant un fond historique, que j'ai essayé d'indiquer dans le texte. Sur la date, cf. Costanzi, *Riv. di Filol.*, 1903, p. 262.
2. *Inscr. Gr.* I, 432.
3. Dörpfeld, *Ath. Mittheil.*, 1902, p. 404, 412, etc.
4. Plut., *Cim.*, 4.
5. Cf. Lechat, *La sculpture att. avant Phidias*, p. 424 sqq.
6. Cf. la description détaillée d'Eschyle en 472 (*Perses*, 494, 867).

blir sur le bas Strymon une colonie athénienne; elle échoua [1]. On recommença dix ans plus tard (465-4) sur une plus grande échelle, et sans plus de succès : les tribus thraces prouvèrent, à Drabeskos, qu'elles savaient défendre le territoire convoité [2]. Cette fois les Athéniens n'avaient pas opéré seuls : les 10.000 hommes qui furent battus comprenaient un grand nombre d'alliés.

Mais c'était la capitale de la ligue qui concentrait les regards et commençait à apparaître, à côté de Sparte, et plus que Sparte, comme la grande puissance grecque. L'indice le plus sûr de ce progrès (car, en Grèce, tout finissait par des mythes, comme en France par des chansons) est l'expansion de la légende de Thésée. Thésée avait été de bonne heure un héros national d'Athènes : les Pisistratides l'avaient pris pour modèle, la jeune démocratie l'avait adopté, et, en 475, Cimon ramena solennellement ses restes de Scyros. Mais, jusque là, on n'avait pas pris très au sérieux les efforts des Athéniens pour dresser Thésée en face d'Hercule : le vieux Pindare lui-même ne montre pas, en ce qui concerne ce roi d'Athènes, son étendue d'information ordinaire. Un poète plus jeune, Bacchylide, est au contraire très au courant des « travaux » de Thésée [3]. Le moment allait approcher où l'Héraklès dorien aurait peine à se défendre [4].

V

Mais la ligue était à peine organisée qu'apparaissaient dans son sein les germes de faiblesse qui travaillaient toutes les créations politiques grecques, et en particulier ioniennes.

La première, Naxos refusa l'obéissance, soit qu'elle trouvât trop lourdes les obligations militaires qui lui étaient imposées, soit qu'elle eût été irritée par des mesures de coercition des stratèges athéniens. Cimon l'assiégea assez longtemps avant de la réduire (après 470) [5]. Elle fut désormais astreinte à un tribut qui ne s'éleva qu'à 6 t. 4000 après l'envoi d'une clérouchie athénienne. Les Athéniens achevèrent alors de se convaincre que, sauf pour Lesbos, Chios et Samos, la seule condition qui convînt aux alliés était celle de tributaires : Phasélis et les villes annexées après la campagne de l'Eurymédon n'eurent d'autre obligation à remplir que le versement du tribut.

En 465, Thasos à son tour fit défection : cette fois, le motif était l'inquiétude provoquée par les entreprises des Athéniens sur le

1. Scol. Eschine, II, 31.
2. Thuc., I, 100; IV, 102. Cf. Perdrizet, *Klio*, 1910, p. 12.
3. Bacchyl., 17, 18.
4. Cf. Pottier, *Mém. lus aux Cinq Acad.*, 1900, XX, p. 43.
5. Thuc., I, 98. Aristoph., *Guêpes*, 355. Cf. p. 49, n. 5.

Strymon, par les convoitises dirigées vers la région minière du Pangée. La révolte était d'autant plus grave que les Thasiens disposaient d'une flotte nombreuse. Cimon, accouru de la Chersonèse, parvint cependant à leur détruire 33 vaisseaux [1], et à les enfermer dans leurs murailles. Mais la ville résista jusqu'en 463 : elle perdit ses mines et ses possessions du continent, et ne paya ainsi qu'un tribut relativement minime (3 t.). Les Athéniens reprenaient pied dans la riche région qu'avaient déjà connu les Pisistratides : parmi les concessions minières accordées, se trouva celle qui devait enrichir Thucydide [2].

Ces premières crises, victorieusement surmontées, donnèrent à Athènes le sentiment de sa force, aux alliés celui de leur faiblesse; elles précipitèrent l'évolution qui était déjà commencée sous la pression même des faits, et tendait à fortifier l'action exercée par l'État attique sur la confédération en général, sur les villes en particulier, et sur tout le monde égéen.

A Délos, l'assemblée générale des alliés continuait à se réunir chaque printemps et à prendre les décisions importantes. Mais, de même que l'exécution militaire était confiée aux stratèges d'Athènes, de même la perception du tribut et le maniement des fonds qui s'amassaient dans la caisse fédérale étaient confiés à des *hellénotames* qui, dès le début, furent Athéniens [3]. Ceux-ci avaient dû d'abord accepter, en paiement du tribut, des échantillons de tous les monayages qui existaient dans les diverses cités. Mais il était alors besoin d'opérations de change difficiles, car les matelots réclamaient naturellement des espèces ayant cours partout, tétradrachmes attiques surtout, statères d'électrum de Cyzique ou de Lampsaque, etc. La tendance fut donc d'obtenir le paiement du tribut en ces espèces, et les effets s'en firent très rapidement sentir. Les monnayages des îles disparurent dès la première moitié du ve siècle [4] : ceux des villes d'Asie et de Thrace résistèrent même à l'expansion de l'argent lauréotique, qui s'offrait inépuisable depuis la découverte de 483. Il ne fut encore pris aucune mesure de coercition [5] : mais le caractère inéluctable du mouvement vers la centralisation n'en apparaît que mieux.

La confédération n'empêchait nullement les accords particuliers entre les villes. Athènes conclut tout de suite des traités pour régler les rapports entre ses citoyens et ceux des cités avec lesquels les relations étaient le plus fréquentes, par exemple Chios.

1. Thuc., I, 101. Plut. *Cim.* 14. Cf. Picard, *Rev. Philol.* 1912, p. 33.
2. Thuc., IV, 205. Cf. A. Croiset, *Thucydide*, p. 5. Elle fut accordée par les Thraces redevenus maîtres des mines, pense M. Perdrizet (*Klio*, 1910, p. 24) : je reviendrai sur les conclusions, trop exclusives selon moi, de cet article.
3. Thuc., I, 96.
4. Cf. R. Weil, *Zeitschr. f. Numis.*, 1911, p. 351 sqq.
5. Cela résulte indirectement du décret de Cléarque (Michel, *Suppl.*, 1439) étudié par M. Weil (*Zeitschr. f. Numis.* 1905, p. 52). Cf. *T. A.*, p. 186.

Un de ces traités nous est parvenu, celui qui fut conclu avec Phasélis après la campagne de l'Eurymédon (après 466) [1] : il montre combien déjà les alliés étaient obligés de se défendre contre la tendance à tout subordonner à l'autorité athénienne. Un décret athénien accorde aux Phasélites que, si un débat s'engage sur un contrat conclu à Athènes, le procès sera plaidé à Athènes devant l'archonte polémarque, mais que, pour les autres contrats, les procès seront plaidés suivant les règles adoptées pour Chios, — probablement au lieu où aura été conclu le traité. On décrète la nullité des jugements rendus à Athènes contre des Phasélites dans ce dernier cas, avec des sanctions contre le magistrat qui les aura rendus [2]. Nous ne savons pas avec précision jusqu'où s'étendait la juridiction des tribunaux d'Athènes, mais leur tendance envahissante était déjà marquée et allait progresser toujours.

Enfin, certains des habitants des villes alliées prenaient l'habitude de tourner les regards vers la capitale : par exemple, les matelots. Athènes n'avait pas dans sa population les ressources suffisantes pour armer régulièrement les 100 trières qu'elle mettait souvent en mer (20.000 hommes); elle enrôlait donc les matelots des ports égéens, qui apprenaient ainsi à connaître le Pirée. Et déjà même, dans les classes supérieures, se manifestait un courant d'émigration vers le centre. Nous avons parlé de Polygnote de Thasos. L'exemple d'Hérodote est mieux connu [3]. Sa ville natale, Halicarnasse, était d'abord restée fidèle aux Perses, sous sa dynastie carienne. Pisindélis, pour lequel gouvernait Artémise en 480, n'avait pas régné longtemps : contre son successeur Lygdamis (un enfant), des complots républicains avaient été formés peut-être à la suite de la victoire de Cimon à l'Eurymédon [4]. Le poète Panyasis fut victime de la répression, d'autres furent exilés et leurs biens confisqués. Un mouvement, auquel prit part un parent de Panyasis, le jeune Hérodote, les ramena ensuite, mais tous ne purent recouvrer leur patrimoine : c'est alors sans doute qu'Hérodote se rendit à Athènes [5], où il allait trouver une seconde patrie.

1. C'est le décret *Insc. Gr.* II, 11, = Michel 6, que M. Wilhelm (*Gött. Gel. Anz.* 1898, p. 204-5) a montré être du ve siècle (la formule ἔδοξεν τῆι βολῆι καὶ τῶι δήμωι tendrait à prouver que le décret ne fut rendu qu'après 462).

2. M. Wilhelm (*loc. cit.*) estime que les lignes qui suivent la ligne 15 ne sont pas encore restituées. Il me paraît difficile de contester les restitutions de Dittenberger (72), où je n'introduirais qu'un changement : οὗτος δ' ὀφεῖλεν καταδικασθῆι. La formule relative à la sanction reste seule mystérieuse.

3. Par l'inscription Hicks et Hill, *Greek. hist. insc.*, 27 = Michel 451.

4. On peut reculer jusque-là, je crois, la date des troubles d'Halicarnasse : Pisindélis étant mineur en 480, Lygdamis n'a pu naître qu'après cette date, mais il pouvait être mineur au moment des troubles, et peut-être son oncle Apollonidès (l. 30 de l'inscr.) gouvernait-il pour lui. On ne peut reculer longtemps après 466 l'arrivée d'Hérodote en Grèce (voir l'édition Macan).

5. Cf. Th. Reinach, *Rev. des Ét. gr.*, 1888, p. 46.

On voit quelles convulsions intérieures accompagnaient souvent, dans ces villes de l'Orient hellénique, le passage du protectorat perse à l'alliance athénienne : la révolution de 462-1 allait rendre l'intervention athénienne plus fréquente, plus impérieuse, plus grosse de conséquences.

Une quinzaine d'années après les guerres médiques, en effet, se produisit, partant de Sparte, le mouvement qui allait décidément diviser les États grecs en deux camps ennemis.

CHAPITRE II

Athènes contre Sparte (464-454).

Sparte.

I. *La catastrophe de 465-4.* — Pourquoi Sparte renonce aux entreprises lointaines. — Dipéa (v. 470). — Le tremblement de terre (465-4) et la guerre messénienne. — Renvoi des Athéniens. — Siège d'Ithôme.

II. *La révolution de 462-1.* — L'Aréopage et Cimon. — Mouvement démocratique, Éphialtès, la plèbe urbaine. — L'incident de Sparte, chute de l'Aréopage et de Cimon, 461. — La mort d'Éphialtès, les Longs-Murs. — Nouvelle constitution, les indemnités. — Périclès, la politique extérieure. — *Orestie,* 458.

III. *La double lutte.* — Athènes et la ligue, expédition d'Égypte. — Alliance argienne, lutte contre les villes de l'isthme. — Tanagra et Œnophytes 457, Tolmidès 455. — Les efforts d'Athènes.

IV. Transformation de Sparte. — Pertes matérielles. — Passage de la Sparte d'Hérodote à la Sparte « de Lycurgue. » — La réaction.

L'essor de la puissance athénienne au temps de Cimon, joint à l'agitation politique qui, au lendemain des guerres médiques, avait travaillé tant de cités grecques depuis Sinope et Cyrène jusqu'à Syracuse et Agrigente [1], tout cela allait faire éclater le dualisme latent qui opposait, à ces États, ceux qui résistaient le plus au double mouvement ainsi déchaîné : avant tous, Sparte.

G. de Sanctis, Ἀτθίς, 2e éd. 1912 (à partir de p. 385).
Olympie. — Marbre Nointel (Michel 597), inscription de Tanagra (Hicks et Hill, *Greck hist. inscr.*, 30), etc. — Pindare, *Pyth.* 8. — Eschyle, *Orestie.* — Wilhelm, *Urk. dram. Auff.* — Hérodote, *passim.* — Thucydide, I. — Aristote, Ἀθ. πολ. — Jacoby, *M. Par.* — Diod., XI. — Plutarque, *Cimon*, *Périclès.* — Pausanias, *passim.* — Eusèbe, *Chron.* — Grenfell et Hunt, *Oxyrh. Papyri*, II, p. 89.

---

1. Cf. Tome I.

I

Nous avons vu Sparte renoncer, sans trop de peine, à l'hégémonie maritime pour se consacrer aux entreprises continentales : puis elle avait également abandonné celles-ci. Les mésaventures de Pausanias et de Léotychide n'avaient pas grandi son prestige, et avaient montré à ses citoyens que l'air des pays lointains n'était pas sain pour leurs chefs. Les Spartiates ne s'inquiétèrent plus que de maintenir leur ascendant sur le Péloponnèse. Là même, il allait être menacé par le travail qui s'accomplissait à l'intérieur des États.

Le premier pays qui bougea fut celui même dont l'importance était primordiale pour Sparte, parce qu'il tenait les voies qui conduisaient de la vallée de l'Eurotas vers Phlionte, vers Corinthe, vers le dehors : l'Arcadie. Nous ignorons malheureusement le détail des événements : nous savons seulement que deux batailles, à Tégée et à Dipéa, rétablirent l'autorité de Sparte (vers 470) [1]. Il ne s'en produisait pas moins dans la péninsule, sous l'influence de causes surtout économiques, un mouvement que la cité dirigeante ne pouvait voir d'un bon œil : la tendance au *synœcisme*, à l'agglomération des populations rurales en villes importantes. Dans l'Arcadie même, Mantinée surgit alors au nord de Tégée [2]. A l'Ouest, Élis fut fondée vers 471-0 [3]. Ici du moins, l'initiative venait d'une classe moyenne sur laquelle Sparte pouvait compter : à l'Est, au contraire, le synoecisme profitait à l'ennemi héréditaire. Argos avait mis du temps à se relever du coup dont l'avait frappée Cléomène : à quelques kilomètres d'elle, Mycènes et Tyrinthe menaient toujours une existence indépendante [4], et offraient un asile à tous les mécontents de la cité des Téménides. Vers 467, les Argiens, profitant des embarras de Sparte, parvinrent à détruire ces anciennes forteresses, et en transplantèrent les habitants [5]. Ornées disparut aussi [6] : Cléones était alliée d'Argos [7]. Un territoire compact de 140 km. c. reconnut l'as-

1. Hérodote, IX, 35 (la seule indication chronologique qu'il donne, c'est que les batailles eurent lieu entre 479 et 464). A Dipéa, les Spartiates furent obligés, pour tenir tête à l'ennemi, de se mettre sur un homme de hauteur. (Isocr., VI, 99 — Paus., III, XI ; VIII, VIII, 45.)

2. Cf. Strab., VIII, III, 2. Busolt, *Gr. Ges.*, III, 1, p. 118. Le synoecisme de Mantinée n'a rien d'hostile à Sparte, puisqu'à Dipéa les Mantinéens sont avec elle (Hér. IX, 35).

3. Diod., XI, 54. Le synoecisme semble être résulté de la révolution politique qui fit créer les dix tribus (Paus. V, IX, 5); cette révolution était démocratique. Mais le gouvernement qui tombait avait été ultra-aristocratique.

4. Un Tirynthien est marqué sur les listes d'Olympioniques en 468 (Grenfell et Hunt, *Oxyrh. Papyri*, II, p. 89).

5. Diod., XI, 65, rattache le fait au tremblement de terre de Sparte.

6. Paus., VIII, XXVII, 1, qui indique la date. A Ornées il faut joindre Hysies et Midéa.

7. Les Cléonéens avec les Argiens et les Athéniens à Tanagra (*Insc. gr.* I, 441).

cendant de l'État argien [1]. Si l'on ajoute que l'Achaïe persistait à se tenir en dehors de l'organisation fédérale, on comprendra que l'état du Péloponnèse ne laissât pas d'être inquiétant pour Sparte : elle allait être enfin frappée chez elle.

L'État spartiate reposait sur l'asservissement plus ou moins étroit de la population de la Laconie et de la Messénie à une minorité déjà réduite puisque, au temps où Hérodote vint en Grèce, on estimait qu'il y avait sept Hilotes pour un Spartiate [2]. Or, cette masse n'avait jamais été tranquille ; peu avant les guerres médiques, la Messénie avait été le théâtre d'un soulèvement [3] : au temps du procès intenté à Pausanias pour médisme, on avait parlé subsidiairement d'intrigues avec les Hilotes. Puis, on racontait que des Hilotes réfugiés dans le sanctuaire du Ténare avaient été mis à mort. Le danger de la situation apparut à l'occasion d'une catastrophe naturelle.

En 465-4, un tremblement de terre renversa la ville même de Sparte, ensevelissant sous les décombres des milliers d'êtres humains [4]. La panique ne fut arrêtée que par la présence d'esprit du jeune roi Archidamos, qui fit aussitôt sonner au ralliement : les hoplites spartiates, laissant là leurs maisons détruites et leurs familles décimées, vinrent prendre leur place dans la phalange. Bien leur en prit : au premier bruit de la catastrophe, des bandes d'Hilotes et même de Périèques surgirent des gorges du Taygète et du Parnon. En voyant l'armée réorganisée, ils comprirent que, si la ville était à terre, la cité était toujours debout. Sparte survécut, mais la répression fut des plus difficiles : quand les Spartiates reparurent dans les plaines messéniennes, un corps de 300 d'entre eux fut anéanti à Sténykiaros [5]. Il fallut convoquer les alliés péloponnésiens pour circonscrire le soulèvement sur la montagne de l'Ithôme, dont l'inhabileté des Spartiates en matière de poliorcétique allait prolonger le blocus.

Athènes n'avait pas cessé de compter parmi les alliés de Sparte : on réclama une fois encore son assistance fédérale. Longtemps après, l'imagination athénienne aimait à représenter l'ambassadeur,

1. Le chiffre d'après M. Beloch.
2. Hérod., IX, 27.
3. Cf. Wilamowitz, *Die Textgeschichte d. Griech. Lyr.*, p. 105.
4. La date de la catastrophe peut être placée en 469 ou en 464, et les arguments dans l'un et l'autre sens sont de poids, puisque MM. de Wilamowitz et Ed. Meyer se sont prononcés en sens différent. Pour la première date, on peut faire valoir que la guerre, qui a duré dix ans, a dû, d'après l'ordonnance du récit de Thucydide (I, 103), se terminer en 459. Mais la seconde a pour elle les renseignements formels et détaillés de Plut., *Cim.* 16 et Paus., IV, XXIV, 5. MM. Busolt, Bury essaient une conciliation en corrigeant, dans le texte de Thucydide, δεκάτῳ en τετάρτῳ : mais il faudrait alors corriger aussi Diod. XI, 64.
5. Hérod., IX, 35, 64.

Périkleidas, venant en suppliant, et pâle sous sa robe de pourpre [1] : il semble cependant que l'appel de Sparte ne fut pas adressé dans le premier moment d'angoisse, mais seulement pour achever la réduction de l'Ithôme. Il ne manqua pas d'opposants dans l'assemblée athénienne. Le transfert de l'hégémonie avait semé des germes de méfiance que les légendes ultérieures ont accentués, mais qui étaient réels ; on savait peut-être déjà, à Athènes, qu'au moment où se tramait la défection de Thasos, Sparte, sondée, avait promis son appui. Mais Cimon, le stratège alors préféré de la victoire et de la foule, représentait avec passion la politique traditionnelle : union de Sparte et d'Athènes contre le Barbare. Il obtint l'envoi d'un corps de 4.000 hoplites qu'il mena lui-même à Ithôme [2]. Là les défiances provoquées par les débats de l'assemblée athénienne aboutirent à un éclat : les Spartiates déclarèrent n'avoir plus besoin des Athéniens, et les renvoyèrent, seuls de tous les alliés. Peut-être avaient-ils subi déjà, en cette circonstance décisive, la pression des autres Peloponnésiens, en particulier des voisines jalouses d'Athènes : au retour, Cimon dut presque forcer le passage sur le territoire de Corinthe [3]. Il retourna à Athènes, où l'affront brutal reçu à la face de la Grèce allait précipiter la révolution (462).

Quant à la forteresse d'Ithôme, elle résista encore des années, immobilisant sous ses murs le roi Archidamos et une partie de l'armée lacédémonienne [4], et maintenant dans le Péloponnèse une situation dont profitèrent les ennemis de Sparte. Argos continua à chercher la revanche des désastres qui lui avaient été infligés avant la guerre médique.

Naturellement, l'action de Sparte ne fut pas entièrement paralysée. Mais dès lors ses gouvernants furent hypnotisés par le péril intérieur. La circonspection extrême de la politique extérieure, trait caractéristique des gouvernements aristocratiques et agrariens, et qui était déjà si marquée à Lacédémone au temps des guerres médiques, s'exagéra encore. Désormais, les obligations les plus impérieuses de la traditionnelle hégémonie purent seuls empêcher les Spartiates de laisser libre carrière à l'esprit entreprenant et agressif de leurs rivaux, devenus leurs ennemis.

1. Aristoph. *Lysist.* 1137-46.
2. Le chiffre *ibid.*
3. Plut. *Cim.* 17.
4. C'est ce qu'on peut conclure du fait qu'Archidamos ne commandait pas à Tanagra 457 (cf. Ed. Meyer, *Gesch. d. Alt.*, III, p. 591).

II

Le coup d'éclat de Sparte avait été provoqué directement par les nouvelles inquiétantes qui lui parvenaient sur l'état intérieur de la République athénienne : ces nouvelles étaient vraies.

Nous n'avons parlé dans le chapitre précédent que du gouvernement qui semble avoir dirigé dans cette période la politique extérieure d'Athènes et présidé à son essor. Nous avons vu d'abord pourquoi l'Aréopage avait conservé quelque temps encore son autorité isolée, qui allait concentrer sur lui les coups de l'adversaire. Cette autorité avait été minée peu à peu par les effets de la réforme de 487-6. Depuis cette réforme, les archontes tirés au sort, ne représentaient plus rien à Athènes : or, des 200 archontes entrés à l'Aréopage depuis lors, les survivants devaient former maintenant la majorité (3 contre 1, d'après les tables de survie modernes). En outre, ces gros propriétaires fonciers avaient été gravement atteints par l'invasion persique, et, au milieu des tentations que multipliait la situation impériale d'Athènes, ces embarras les exposaient à des soupçons de corruptibilité qui ne devaient pas être tous injustifiés. — D'autre part, surtout depuis la chute de Thémistocle et la mort d'Aristide, Cimon, régulièrement réélu stratège, exerçait plus qu'un pouvoir militaire. Au printemps de 468, il revenait d'une expédition lorsque le concours dramatique se jugeait : à son entrée dans le théâtre, l'archonte lui déféra spontanément le jugement aux applaudissement du public [1]. Il était aimé de la troupe pour sa rondeur militaire, de la foule pour ses libéralités, que rendait possibles sa fortune reconstituée au cours des guerres persiques. Quoique hobereau dans l'âme, il était et resta jusqu'au bout sympathique au peuple.

Mais le vent qui passait sur la Grèce soufflait aussi, à Athènes, contre ce gouvernement. Nous avons déjà indiqué (t. I) les idées, ou plutôt l'idée, dont il était chargé, car il n'y en avait qu'une, courte mais forte, l'idée d'égalité. La tendance qui portait l'État grec à se concentrer en une collectivité aussi homogène que possible d'individus contraints à la similitude par le lit de Procruste de la Loi, — cette tendance arrivait alors à son terme extrême, au terme où elle devait se heurter à deux forces naturelles et irréductibles, l'une que l'Etat ne pouvait briser que par un suicide : la famille, — l'autre qui ferait de lui son jouet et finalement sa victime : l'indi-

1. Plut., *Cim.* 8. L'incident doit être vrai; mais Plutarque l'a mêlé à tort, d'une part avec la campagne d'Eïon, d'autre part avec la rivalité d'Eschyle et de Sophocle.

vidu supérieur. Mais ici, nous avons à dire seulement sous quelles formes concrètes cette idée a agi à Athènes.

Elle y était représentée par des hommes que la tradition a mis inégalement en relief. Elle le fut d'abord par Thémistocle, mais celui-là fut arrêté en 471 dans sa carrière politique [1]. Le vrai chef de l'opposition fut alors Éphialtès, fils de Sophonidès, qui paraît avoir été réellement « possédé » de l'idée d'égalité : sa personnalité n'est pas des plus marquées, mais il avait la force, rare parmi les politiciens grecs, d'être irréprochable au point de vue de l'argent, ce qui lui permit de porter son effort contre l'Aréopage principalement sur ce terrain [2]. A ses côtés on entrevoyait déjà un jeune ambitieux, Périclès fils de Xanthippe, qui débutait également par des accusations personnelles [3]. Quand Cimon, au retour de Thasos (463), avait été inculpé de s'être laissé acheter par le roi de Macédoine et les Thessaliens, Périclès était au nombre de ses assaillants [4] (Cimon avait été acquitté).

Mais ce qui donna à ces hommes l'audace et l'élan, c'est le changement qui s'était opéré dans le caractère même de la population athénienne. La cité qui avait produit les Marathonomaques était encore une cité essentiellement rurale, homogène et hiérarchisée. Mais, depuis 480, si la classe des zeugites n'avait pas encore été très sensiblement changée par l'abaissement du cens qui la définissait, en revanche la nombreuse classe de petits travailleurs agricoles qui se pressait au-dessous d'elle avait été transformée par l'afflux à Athènes et surtout au Pirée. C'était cette classe qui faisait la force de la flotte, qui avait vaincu à l'Eurymédon, et le sentiment de son importance militaire lui donnait le désir de voir augmenter son importance politique. Elle dominait dans l'Assemblée du Peuple, non seulement par le nombre, mais par sa présence continuelle au foyer de la vie publique. Au contraire, les charges publiques restaient en général aux mains des classes supérieures, d'abord de par la loi (l'Aréopage par exemple n'était encore ouvert qu'aux chevaliers [5]), ensuite et surtout par le fait de la gratuité des fonctions publiques. D'où le désir obscur, dans la plèbe urbaine, de renforcer le pouvoir des organes politiques où elle dominait : c'était à elle que devait profiter l'application des idées démocratiques.

L'occasion du changement ainsi préparé fut l'incident de Sparte.

1. Cf. p. 46.
2. Arist., 'Αθ. πολ., 25. Ceux mêmes qui haïssent et méprisent son rôle politique (Diod. XI, 71) n'ont rien trouvé à dire sur sa vie privée.
3. Périclès était né en 494. On faisait durer quarante ans son activité politique, 470-430 (Plut., *Pér.* 16).
4. Plut., *Pér.* 10.
5. Les archontes devaient encore, en 487-6, être pentacosiomédimnes (Arist. 'Α. πολ. 22, corrigé par Headlam). L'accès de la charge fut probablement ouvert aux chevaliers par Aristide (j'essaie d'utiliser ainsi Plutarque, *Arist.*, 22).

Il y eut, comme toujours, action et réaction réciproques. Quand Sparte avait réclamé l'aide d'Athènes, c'était Éphialtès qui avait protesté le plus haut contre l'appui donné à la rivale d'Athènes, à la cité conservatrice [1] : les protestations avaient provoqué l'incident d'Ithôme, qui à son tour déchaîna le mouvement sur la Pnyx. Tous les patriotes athéniens s'étaient sentis outragés, et aucun au moins n'osa protester ouvertement contre la rupture diplomatique avec Sparte (Eschyle, par exemple, a certainement approuvé l'alliance avec Argos, qui en fut la contre-partie [2]). Ensuite, le départ de 4.000 hoplites avait probablement donné une majorité écrasante aux partisans d'Éphialtès dans l'Assemblée. Bref, Cimon, à peine revenu, fut atteint par l'ostracisme (mars 461 [3]). Dans les mois qui précédèrent ou suivirent, l'Aréopage fut dépouillé de ses attributions : il ne garda que sa juridiction en matière d'homicide.

La révolution s'était accomplie par de simples votes, mais les mécontents étaient nombreux. Le gouvernement qui venait de tomber plaisait, dans l'ensemble, à la classe moyenne : Éphialtès, qui avait excité tant de haines par le caractère personnel et diffamatoire de ses campagnes, tomba assassiné (460/59), et, bien que le nom du meurtrier (Aristodikos de Tanagra) fût connu, le crime ne fut pas puni [4]. On ne s'étonnera pas que l'Aréopage, qui avait conservé le jugement des crimes de sang, ait laissé cette fois là les Erinyes insatisfaites. Mais, si cette sanglante action apaisa bien des ressentiments, elle en suscita d'autres. Eschyle, qui, dans l'ensemble, représentait assez bien l'état d'esprit de la classe mécontente, fait entendre, dans la pièce des Euménides (458), des paroles d'apaisement [5] : mais son âme vigoureuse et tourmentée, blessée par la chute du régime qui venait de sombrer, ne pouvait elle-même se satisfaire de cet optimisme, puisqu'il allait finir ses jours loin d'Athènes. Le vieux poète national ne connut jamais, comme Sophocle, l'éternelle enfance du pur artiste.

Le gouvernement nouveau se sentait menacé, et savait qu'il ne devait compter solidement que sur la plèbe de la ville et des ports : le rattachement d'Athènes au Phalère et au Pirée, commencé par

1. Plut., *Cim.*, 16.

2. On considère avec raison la pièce des *Suppliantes* comme se rapportant à l'alliance argienne. D'ailleurs, l'*Orestie* (458) est encore pleine d'allusions bienveillantes à cette alliance.

3. L'ostracisme de Cimon ne peut avoir eu lieu qu'au printemps, et en 461 (Théop. fgt. 92 [*Fr. H. Gr.* I] et Corn. Nép., *Cim.* 3 le font rappeler avant cinq ans, et après Tanagra 457).

D'autre part, la chute de l'Aréopage est fixée en 462-1 par Arist. 'A. πολ. 25. Quant à déterminer la suite exacte des événements, le cours précis des actions et réactions dont nous parlons, cela est bien difficile.

4. Plut., *Cim.*, 10. Date d'après Diodore, XI, 77.

5. Eschyle, *Eumén.*, 867, 913, 976. Inutile de rappeler, sur la tendance de la pièce, l'article classique de M. de Wilamowitz, *Arist. u. Ath.*, I, p.329-342.

Cimon dans un but d'intérêt national, devint pour lui une nécessité impérieuse [1]. Aussitôt que la guerre extérieure apparut menaçante (458), malgré la pénurie d'argent et la pénurie de bras, les « Jambes », par lesquelles la capitale s'appuya sur les deux ports, furent construites.

La partie positive des lois d'Ephialtès, nous dit-on, avait consisté à répartir les attributions enlevées à l'Aréopage entre l'Assemblée, le Conseil des Cinq-Cents, et les tribunaux [2]. Nous n'en savons guère plus long, la constitution athénienne ne nous étant vraiment connue qu'après 403. Nous ne savons pas, en particulier, en quoi l'Assemblée put voir ses attributions étendues. Le Conseil dut désormais préparer les projets de loi [3], inspecter les finances et la marine, etc... Quant aux jurys populaires, où entraient chaque année 6.000 citoyens, ils entérinèrent certains actes publics [4], jugèrent les procès civils et criminels sauf les cas de meurtre, etc. Pour conserver l'apparence d'un frein, on interdit plus tard qu'aucune loi inconstitutionnelle fût proposée avant que le Peuple n'eût accordé un sauf-conduit spécial (ἄδεια) [5].

Restait à assurer, en fait, l'entrée de toutes ces fonctions à tous les citoyens, en indemnisant ceux qui ne pouvaient sacrifier une journée de travail. On n'alla pas encore jusqu'à payer les citoyens pour assister à l'Assemblée. Mais le trésor versa 1 drachme aux conseillers, 2 oboles aux juges [6]. Quand l'archontat eut été rendu accessible au moins aux hommes de la 3e classe (458/7) [7], les archontes reçurent 4 oboles. La logique démocratique alla bientôt jusqu'à payer aux pauvres l'entrée (*théorikon*) au théâtre, qui était la véritable école de la cité athénienne [8]. Toutes ces mesures ne furent pas introduites aussi simplement que le disaient les légendes postérieures, d'après lesquelles un sophiste astucieux, Damon d'Oea, aurait conseillé à Périclès, pour battre en brèche l'influence du généreux Cimon, d'entretenir ainsi le Peuple « avec son propre argent [9] ». Mais il est parfaitement vrai qu'elles furent caractéristiques du régime nouveau.

Athènes a été en somme, une des dernières cités, à entrer dans

1. Plut., *Cim.*, 13. La date de l'achèvement des Longs-Murs : Thuc., I, 107, 108.
2. Arist., 'Αθ. πολ., 25.
3. On admet généralement que la formule ἔδοξεν τῇ βουλῇ n'apparaît sur les décrets qu'après 462-1. En 485-4 par exemple, on ne trouve encore qu'ἔδοξεν τῷ δήμῳ (Michel, 810).
4. Cf. les décrets sur les Chalcidiens de 444 (Michel, 70, l. 4 etc.). Voir Gercke et Norden, *Einleitung in die Altertumswiss.*, III, p. 13 (Lehmann-Haupt).
5. Wilamowitz, *Arist. u. Ath.*, II, p. 198-4.
6. Arist., 'Αθ. πολ. 62. Scol. Aristoph. *Guêpes*, 62.
7. Arist., 'Αθ. πολ. 26.
8. Plut., *Pér.*, 9.
9. Sur Damon, cf. Carcopino, *Bibl. Fac. Lett. Paris*, XXV, 1909, p. 174 sqq. (trop sceptique).

la voie où les cités ioniennes et siciliennes l'avaient à bien des égards précédée : mais, dans cette voie, elle a été jusqu'au bout. Toutes les précautions étaient prises pour que chaque membre de la cité, mâle et adulte, eut une part égale de la souveraineté et pût l'exercer effectivement : par exemple, dans le Conseil des Cinq-Cents, organe central du nouveau gouvernement, on entrait par le sort, et on ne pouvait rentrer qu'au bout de deux ans [1]. Athènes devait devenir le type de la cité démocratique.

Mais, au moment où nous sommes, et bien que le pas décisif eût été franchi, les conséquences pratiques de la révolution furent masquées par deux faits.

D'une part, la société attique ne pouvait se transformer comme la constitution par quelques votes à mains levées. Depuis la chute des tyrans, en réalité, elle avait été gouvernée par un très petit nombre de familles, qui se chargeaient de fournir des chefs à la fois au gouvernement et à l'opposition. Le peuple atthénien, si libre qu'il se crût, gardait les yeux fixés sur elles. A la dernière révolution avait pris part, nous l'avons vu, le jeune Alcméonide Périclès : il était donc admirablement placé pour en profiter. La mort d'Éphialtès écarta si à propos la seule rivalité qui eût pu le gêner, que des calomnies coururent sur lui à ce sujet [2]. Peu d'années après, son influence se faisait sentir sur tout le gouvernement. Il allait rendre à la démocratie naissante le service de lui donner un vernis d'aristocratie, et d'habituer à elle bien des opposants indécis. En récompense, elle lui permit de restaurer uue monarchie à peine déguisée : pendant vingt-cinq ans, il devait être le dernier roi d'Athènes.

D'autre part la révolution intérieure avait trouvé l'État lancé en pleine voie d'impérialisme. La révolution d'Athènes, imitée dans diverses villes de la ligue, ne pouvait qu'exciter partout le sentiment antimédique. Et nous avons vu qu'elle avait conduit tout de suite à l'alliance argienne, qui devait mener à la guerre contre Sparte. Parmi les sermons des Euménides, un seul avait un caractère pratique : celui qui indiquait la guerre étrangère comme dérivatif nécessaire aux déchirements intestins [3]. Dans les années qui suivirent la chute de l'Aréopage, la politique extérieure est au premier plan.

1. Cf. Boeckh, *Staatsh. der Ath.*, II, p. 763. De Sanctis, Ἀτθίς, p. 435 n.
2. Plut., *Pér.*, 10.
3. Esch., *Eumén.*, 960.

III

Athènes avait suivi jusque-là vis-à-vis des alliés une politique libérale : elle se contentait de veiller avec rigueur à ce qu'ils remplissent leurs obligations militaires ou pécuniaires, et n'intervenait pas dans leurs affaires intérieures. Éphèse, Halicarnasse, ont conservé leurs dynastes « mèdisants » alors qu'elles étaient déjà inscrites parmi les tributaires [1]. Mais, forcément, la défaite des Perses affaiblissait la position des gouvernements qu'ils avaient soutenus, et, dans les cités d'Ionie où les grandes et fortes familles du passé avaient été ébranlées par tant de secousses et par deux crises de « tyrannie », la chute de la tyrannie conduisait droit à la démocratie. Cette évolution ne pouvait qu'être précipitée par la révolution athénienne de 462-1, et cette fois l'intervention de la capitale allait être plus directe. Elle ne pouvait manquer de s'accompagner d'une recrudescence d'exaltation contre le Barbare. Avant tout, on reprit l'idée de la délivrance de Cypre : 2-300 trières athéniennes ou alliées allèrent opérer jusque sur les côtes de Phénicie [2].

En Perse, le roi Xerxès avait été assassiné en 465-4. Son successeur, Artaxerxès I, avait eu des débuts de règne difficiles : intrigues de cour, révoltes de satrapes [3] ; il avait eu quelque peine à remettre en état la machine créée par Darius. Une province surtout était toujours prête à servir de point d'appui aux mécontents : l'Égypte. Un roitelet libyen, Inaros, s'établit fortement dans le Delta, et y appela les Athéniens. En 459, des négociations étaient en train [4] : elles aboutirent, l'an d'après, au débarquement des Athéniens en Egypte. Après une première victoire, un corps de 40 trières (8.000 hommes) fut laissé à la disposition d'Inaros pour le blocus de Memphis [5].

Depuis que la supériorité militaire des Grecs s'était affirmée, l'expédient des diversions intérieures s'était offert souvent à l'idée du Grand Roi. Maintenant, on savait à Suse la rupture d'Athènes et de Sparte : Mégabaze alla porter en Grèce l'or tentateur. Il tomba, malheureusement pour lui, à un moment où Sparte, liée encore par le soulèvement messénien, nê se souciait pas de déchaîner une guerre générale [6].

1. Pour Halicarnasse, cf. l'inscription Hicks et Hill, *Greek histor. Inscr.*, 27. La date adoptée généralement pour la chute de Lygdamis doit être exacte, mais Halicarnasse a pu payer tribut bien avant 454.
2. Marbre Nointel (*ibid.* 26), l. 3. L'attaque sur la Phénicie n'eut lieu qu'au retour d'Égypte.
3. Weissbach, *Keilinschr. der Achäm.*, p. 123.
4. C'est à cela que fait allusion, je crois, le vers d'Eschyle *Eumén.* 294, traduit si différemment par les derniers et excellents interprètes (MM. Mazon et Verrall).
5. Ctésias *Pers.* 82, 34.
6. Thucydide (I, 105) n'indique pas si cette ambassade tombe en 458 ou en 456, avant ou après Tanagra.

En Grèce, la chute de l'Aréopage et de Cimon avait provoqué tout de suite une alliance avec Argos (461) [1]. Mais ceci, dans les idées des Grecs, ne signifiait pas encore la guerre directe contre Sparte : même s'il est vrai que des auxiliaires athéniens aient paru à la bataille d'Œnoé livrée par les Argiens aux Spartiates, ceux-ci n'ont pas cru devoir tirer de là un *casus belli* [2].

Mais les cités péloponnésiennes de l'Isthme, plus directement inquiétées par les progrès d'Athènes, furent moins circonspectes. Un incident acheva de les exaspérer : vers 460, une sédition intestine détacha Mégare du Péloponnèse pour la rapprocher d'Athènes. Pour que la ville fût toujours accessible à sa flotte, celle-ci se hâta de rattacher Pagai à la ville haute par des longs murs [3]. Les Corinthiens intervinrent aussitôt, et deux batailles, à Halies et à Cécryphalée, restèrent indécises.

En même temps, Athènes reprenait la lutte, interrompue par les guerres médiques, qu'elle avait entreprise contre Égine : cette fois, elle était résolue à en finir avec ce que Périclès appelait la « taie dans l'œil du Pirée. » Les Éginètes écrasés perdirent 70 vaisseaux, et Léostrate commença le blocus de la ville des Éacides (fin de 458) [4]. Les Corinthiens qui intervinrent, croyant Athènes désarmée, éprouvèrent, du fait de Myronidès, un sanglant désastre.

Sparte ne pouvait à la longue se dérober à l'obligation de soutenir ses alliés. En 457, elle avait été amenée à envoyer au secours de la Doride, qu'elle considérait comme sa métropole, une force de 1500 Spartiates et de 10.000 Péloponnésiens, sous la conduite de Nikomédès, tuteur du jeune roi Pleistoanax. Ce n'était évidemment là qu'un prétexte. Au retour, les Spartiates passèrent en Béotie, où ils assirent solidement leur influence, puis ils s'arrêtèrent à Tanagra, informés des mécontentements qui couvaient dans Athènes, et en attendant le résultat [5]. Les Athéniens se levèrent en masse, et, accompagnés de 1.000 Argiens et d'hoplites alliés qui portaient leur armée à 14.000 hommes, ils livrèrent bataille (printemps 457). La victoire des Péloponnésiens, attribuée par les Athéniens à la défection de la cavalerie thessalienne, qui tourna sur le champ de bataille, fut assez nette pour laisser intact le prestige des armes lacédémoniennes. L'année suivante 456, quand les Grecs, pour la

1. Cf. plus haut, p. 61. L'alliance avec la Thessalie était antérieure.

2. Pausan. II, xxv, 2 ; X, 103. Robert, *Hermes*, XXV, p. 412. M. Pomtow place pourtant la bataille d'Oenoé après 457 : *Klio*, 1908, p. 137, 192.

3. Sur ces Longs-Murs, cf. Bérard, *les Phén. et l'Odyss.*, I, p. 196 sqq.

4. Le marbre Nointel se rapporte à une année militaire (l. 4) qui ne peut être que 458. Égine a dû être bloquée de nov. 458 à sept. 457 si les 9 mois de Diod. (XI, 78) ne proviennent pas d'une confusion avec Samos. La 8e Pythique de Pindare, où est pressentie la chute de la ville, est de 458-7.

5. Thuc., I, 107, indique que l'attaque serait venue des Athéniens, qui auraient tenté de couper aux Spartiates la route du retour.

première fois, purent admirer à Olympie le temple de Zeus achevé, ils aperçurent au faîte du fronton, sous l'acrotère qui le couronnait, le trophée qui commémorait la victoire de Sparte sur « les Athéniens, les Argiens et les Ioniens »[1]. Mais, aucun mouvement n'ayant éclaté dans l'intérieur d'Athènes, et les Longs-Murs s'étant achevés, Sparte s'en tint là pour le moment.

Elle abandonnait imprudemment ses alliés. 62 jours après Tanagra, Myronidès pénétrait en Béotie, battait les Thébains à Œnophytes, et provoquait dans toutes les autres villes des révolutions conformes à l'intérêt athénien[2]. Il pénétrait jusque chez les Phocidiens, jusque chez les Locriens, auxquels il demandait des otages ; on songea même un moment à punir les Thessaliens de leur défection. Mais la tâche à laquelle Athènes se donnait avec le plus de passion était la réduction d'Égine, qui succomba à la fin de 457 : elle dut abattre ses murailles, livrer ses vaisseaux, et payer l'écrasant tribut de 30 talents.

Athènes se reposa quelque temps avant de chercher à atteindre les deux principales ennemies : Sparte et Corinthe. Mais, en 455, Tolmidès partit du Pirée avec 100 vaisseaux[3]. Il brûla Gythion, l'arsenal des Spartiates. Il tourna le Péloponnèse et tâta Sicyone. Enfin il assura le prestige d'Athènes dans les régions de l'Occident où jusqu'alors Corinthe avait régné sans partage. L'Occident grec même commença à saluer la puissance nouvelle : le premier traité d'Athènes avec les villes de Sicile (Égeste) est de 454[4].

A ce moment, Sparte avait fermé enfin la plaie ouverte dans son flanc depuis dix ans : Ithôme avait succombé, et les Spartiates, sur un ordre venu de Delphes, avaient laissé aller les suppliants de Zeus Ithômate. Les Athéniens accueillirent ceux-ci et les établirent à Naupacte, que Myronidès ou Tolmidès venait d'enlever aux Locriens[5] : poste avancé de l'hégémonie athénienne vers l'Ouest, ces Messéniens inaugurèrent alors la carrière de vengeurs de leur race, qu'a immortalisée la Victoire de Paionios.

On conçoit qu'un pareil effort ait absorbé toute l'attention et toutes les forces d'Athènes. Les hommes adultes des trois premières classes ne pouvaient guère alors fournir beaucoup plus de 10.000 hommes : quand Athènes voulut organiser une cavalerie nationale pour remplacer les Thessaliens, elle ne trouva dans les deux premières classes que 300 cavaliers[6]. La troisième classe n'avait pas encore été renforcée par l'envoi de clérouchies. Or, en 458-7, toute la fleur du re-

1. Hicks et Hill, *Greek hist. inscr.* 30. Cf. Pausan., V, x, 4.
2. Thuc., I, 108.
3. Date de l'expédition : Scol. Eschine, II, 75.
4. *Inscr. gr.*, I, suppl., p. 58, 22k.
5. Thuc., I, 103. — On ne nous dit pas si Naupacte fut occupée par terre ou par mer.
6. Caval. : Andoc. III, 5 (cf. Br. Keil, *Anon. Argent.*, p. 139).

crutement dut être employée au siège d'Egine, qui avait peut-être 50.000 habitants [1]. En 458, une seule des dix tribus perdit 177 hoplites [2]. On conçoit que la démocratie ait multiplié les oraisons funèbres, les stèles funéraires, et tout ce qui offrait la Gloire comme compensation à cette classe mécontente de l'évolution intérieure de la cité, et qui pourtant marchandait si peu ses sacrifices. Quant à la quatrième classe, elle ne pouvait compter alors beaucoup plus de 20.000 hommes adultes : or, plusieurs milliers étaient restés en Égypte, et plusieurs autres milliers furent maintenus autour d'Égine et sur les flottes qui opéraient contre le Péloponnèse. Athènes n'eût pu achever ses Longs-Murs, si le nombre de ses métèques et de ses esclaves n'avait crû constamment. De ses alliés, en dehors des quelques renforts d'hoplites qu'elle reçut en 457 de Milet ou autres cités particulièrement sûres, elle ne recevait une large assistance en hommes que de Chios, Lesbos, et Samos.

Les sacrifices d'argent avaient été à l'avenant. Pour des campagnes aussi prolongées, il fallut établir la solde des hoplites. Peut-être, dès cette époque, celle des matelots fut-elle portée à 3 oboles, au moins en certaines circonstances [3]. Or le tribut établi par Aristide était calculé sur un chiffre de 200 vaisseaux pour 7 mois, lequel n'avait été réquisitionné réellement par Cimon que pour la campagne de l'Eurymédon et peut-être pour le siège de Thasos : en 462-1, des réserves existaient certainement à Délos, à tel point qu'on s'était inquiété pour elles lors de la rupture avec les puissances maritimes du Péloponnèse [4]. En 458-7, l'entretien des forces navales seules (100 vaisseaux à 3 oboles, pendant une année entière, représentent 600 talents) avait dépassé le chiffre du tribut, qui pourtant arrivait à son apogée (560 talents ?). La réserve de Délos était fortement entamée.

Malgré tout, Athènes devait conserver toujours le légitime orgueil de ces années glorieuses entre toutes. Seuls, ceux de ses hommes d'État qui, comme Périclès, pouvaient apprécier avec quelque exactitude à quel prix elles étaient achetées, commençaient à se préoccuper de l'avenir.

IV

Heureusement pour la paix du monde grec, Sparte sortait non moins éprouvée de la crise qu'elle venait de traverser.

1. Sur Égine, cf. p. 25.
2. Marbre Nointel (Michel, 597).
3. Cf. *T. A.*, p. 58.
4. Cf. Justin, III, 6.

Eprouvée d'abord matériellement. Un renseignement, à la vérité d'aloi inférieur, nous dit que le tremblement de terre avait fait périr 20.000 personnes [1]. Sur ce nombre, combien pouvait-il y avoir d'hommes valides ? On ne le sait, mais, dans la guerre qui suivit, un jour 300 Spartiates succombèrent d'un coup [2]. De pareilles pertes étaient sensibles dans des cités de 30.000 âmes. Mais plus grave encore était l'ébranlement moral qui avait été provoqué, et qui se traduisit par des transformations durables.

Nous avons essayé ailleurs (t. I) de donner idée de la Sparte du VIe siècle, Sparte qu'Hérodote seul (qui vit encore la ville vers 466 [3]) nous permet d'entrevoir, car les écrivains postérieurs l'ont déjà oubliée. Hérodote n'a pas l'impression que cette Sparte-là, malgré les traits spéciaux qu'il note, soit radicalement différente des républiques grecques ordinaires. Elle a conservé sa monarchie héréditaire, mais le pouvoir royal, limité d'abord par la coexistence des deux dynasties héraclides, est balancé par la gérousie, par les éphores, par l'assemblée : à la guerre seulement, le Roi est maître, et encore peut-il être remplacé, sur mer, par un navarque. Le corps des citoyens est encore assez large, puisque l'organisation militaire est basée sur un effectif de 5.000 hommes environ [4] ; les causes qui tendent à le diminuer, exclusions faciles et recrutement insuffisant, agissent déjà, et déjà un droit civil rigoureux exclut de la participation à la propriété foncière les éléments déchus de la classe dominante [5], mais ces éléments ne se sont pas encore multipliés outre mesure. Avec les Hilotes les rapports ont un caractère encore assez patriarcal : Hérodote se représente les Lacédémoniens allant à la bataille de Platées escortés de la masse de leurs Hilotes, et l'emploi de ces serfs dispense les Spartiates d'acheter des esclaves domestiques [6]. Quant aux villes périèques, elles s'administrent librement : Hérodote semble encore ignorer le gouvernement des *harmostes*. Nous n'avons pas eu à isoler la cité spartiate du type général de la cité grecque, en parlant des États victorieux en 480.

Enfin, cette société prend largement part au mouvement général de la civilisation grecque. Sparte, dans la mesure qu'autorise la simplicité voulue de ses mœurs, encourage les artistes : elle-même en produit, et certaines des statues qui ornent Olympie sont signées de ses enfants [7]. Elle sait rétribuer largement les médecins célè-

1. Diod., XI, 63.
2. Hér., IX, 27.
3. Cf. p. 21, n. 3.
4. Hér., IX, 27. Cf. *P. P.*, p. 267.
5. Fustel de Coulanges, *Nouv. rech. sur quelq. probl. d'hist.*, p. 103. Mais il faudrait pouvoir pénétrer davantage dans le détail.
6. Il me paraît évident que le renseignement de Thucydide (VIII, 40) se réfère aux Hilotes.
7. Paus. VI.

bres ; elle a vu naître un des « Sages » dont la supériorité intellectuelle a fait impression en Grèce, Chilon, et les innovations scientifiques, par exemple la réforme du calendrier (octaétéride), y trouvent accès alors aussitôt qu'à Athènes [1].

Mais déjà pourtant la cité spartiate s'était alarmée du mouvement qui se déchaînait en Grèce : la catastrophe de 465-4 acheva de la mettre en défense. La vision ne s'effaça plus de ces hordes d'Hilotes, de Périèques, qui s'étaient ruées sur la ville si durement frappée par le dieu qui ébranle la terre : la crise surmontée, Sparte resta renfrognée, fixée dans sa raideur militaire. Nous ne savons pas si les institutions furent modifiées : l'esprit, en tout cas, devint autre.

Dans le gouvernement, l'assemblée des Pairs n'intervient plus que dans les circonstances les plus graves. Eux-mêmes, les Égaux, les membres de la caste dirigeante, se sentent surveillés par les éphores, c'est-à-dire par une autorité de police annuellement renouvelée, collective, irresponsable, jalouse et secrète : dans les mess du soir, qui sont pour le Spartiate les seuls moments de détente après les longues journées d'ascèse militaire, on s'isole par petites tables où le nouveau venu n'est admis qu'à l'unanimité, où l'entrant est prévenu « qu'aucune parole ne doit franchir le seuil de la salle du repas » [2]. Et les causes qui tendaient à étriquer cette classe privilégiée travaillent de plus en plus activement : les Spartiates, qui étaient au moins 5.000 au temps des guerres médiques, ne seront plus que 2.500 au temps de la guerre du Péloponnèse [3]. Au-dessous d'eux, les exclus, les Inférieurs, bien plus nombreux qu'eux, envient leurs domaines de plus en plus concentrés, et souffrent de leur orgueil. Les Hilotes sont considérés désormais comme des ennemis irréductibles : la légende transforme en battues d'Hilotes le service de garde imposé aux jeunes Spartiates (κρυπτεία) [4]. Chez les Périèques, les harmostes spartiates s'installent. Sparte ne tire parti qu'avec des précautions infinies des ressources militaires nombreuses qu'offrirait cette population : l'armée spartiate prend de plus en plus l'aspect d'un corps d'officiers destiné à encadrer les autres Péloponnésiens [5]. Enfin, l'étranger, qu'on suppose toujours à l'affût des faiblesses soigneusement dissimulées de la cité, est reçu avec peine et facilement mis à la porte : de temps à autre, des mesures d'expulsion en masse sont prises (*xénélasie*) [6].

Et l'isolement croissant se fera partout sentir. Au point de vue

1. Cf. *Rev. Ét. gr.* 1911, p. 490.
2. Plut. *Lyc.* 12.
3. Cf. *P. P.*, p. 267 sqq.
4. Plat. *Leg.* I, 633b. Cf. l'art. *Crypteia* dans le dictionnaire Saglio-Pottier (P. Girard).
5. Les officiers qui commandent les alliés s'appellent ξεναγοί : Busolt, *Gr. Gesch.*, III[1], p. 124.
6. Thuc., II, 39 ; I, 144 ; etc.

économique, Sparte avait toujours été une cité agricole, et rien ne pouvait affaiblir la fécondité des campagnes de l'Eurotas et du Pamisos ; mais elle s'était déjà fermée au commerce, à la monnaie : elle se ferme à présent à l'industrie, à l'esclavage proprement dit. C'est surtout au point de vue intellectuel qu'elle arrivera à former un monde à part. Plus d'artistes : les fêtes de la cité ne tendent plus guère qu'à instruire les spectateurs du dehors sur la vigueur des soldats spartiates, et sur les qualités spéciales des nourrices lacédémoniennes. Plus de curiosité scientifique ; alors que la vieille octaétéride a été corrigée à Olympie (si près de Sparte !) dès la première moitié du ve siècle, il n'est pas même sûr que les Spartiates aient introduit cette innovation nécessaire vers 400 [1]. C'est l'époque où, dans toutes les villes grecques, on commençait à s'intéresser à l'histoire nationale : Sparte, presque seule, est restée étrangère à ce mouvement historique [2]. Ce qui avait été établi traditionnellement subsistera, et, au dehors, le Spartiate saura s'intéresser à l'activité des autres cités, et les jugera souvent avec cette acuité spirituelle qui réjouira un jour les collectionneurs de bons mots [3] : mais, chez lui, il se ferme à toute innovation, et ira jusqu'à supprimer, par autorité de police, les cordes qu'un musicien ingénieux avait ajoutées à la lyre des ancêtres [4]. C'en est fait de tout ce qui pouvait renouveler, rafraîchir, détendre et égayer les entretiens où s'éveille l'esprit du jeune Spartiate, et les chœurs de jeunes filles que célébrait Alcman.

Au moment où les États libéraux de la Grèce s'enlisent décidément dans la démocratie, les États conservateurs se raidissent pour la réaction.

1. Cf. *Rev. Ét. gr.*, 1911, p. 489 sqq.
2. Cf. Wilamowitz, *Arist. u. Ath.*, p. 1 sqq.
3. Cf. le mot sur les tragédies attiques (Plut. *Glor. Athen.*, 459 A).
4. Cf. Wilamowitz, *Timotheos Perser*, p. 79.

CHAPITRE III

La Paix (455-443).

Dispositions pacifiques.

I. *La politique de Périclès se prépare.* — Le désastre d'Égypte, 454 ; transfert du trésor. — Échecs de Thessalie et d'Œniades, Sybaris. — L'empire, tribut de 450, Érythres et Milet, premières clérouchies. — La politique de classe, constructions. — Périclès.

II. *La paix.* — Expédition de Cimon, 449. — Paix de Callias. — L'Empire en 446. — En Grèce : Béotie, 447 ; alerte de 446, paix de trente ans. — L'entreprise de Thurii. — Paix générale.

III. *Périclès maître.* — L'empire, confiscation du trésor. — Les thètes, construction du temple d'Athéna. — La question du trésor. — Ostracisme de Thucydide, 443 ; Périclès maître. — La politique de Périclès.

On comprend, dans ces conditions, et que les Athéniens se soient arrêtés brusquement au milieu de l'élan impérialiste qui les emportait depuis une génération, et que cette modération ait trouvé sa contrepartie dans le camp adverse. Elle allait d'ailleurs être rendue nécessaire par une série de faits graves. Enfin, elle témoignait de l'influence croissante d'un homme qui arrivait alors à la maturité (40 ans), qui venait de faire sentir son action dans le conseil, au lendemain de Tanagra, par le rappel de Cimon, et qui allait remplacer les Myronidès et les Tolmidès à la tête des armées : Périclès.

I

Le premier des faits auxquels nous venons de faire allusion eut pour théâtre la lointaine Égypte. Depuis quatre ans déjà, une escadre

---

L'Acropole. — *Insc. gr.* I, 226 sqq., 9 ; *Suppl.* p. 10, 27ª = Listes de tributs, inscr. d'Érythres, de Chalcis, etc.

Wilhelm, *Urkunden dram. Auff.* — Hérodote, *passim.* — Ctésias, *Persica.* — Thucydide, I, 89 sqq. — Andocide, III, 3 sqq. (notices utiles dans une mer de confusions). — Aristote, Ἀθ. πολ. — Jacoby, *Marm. Par.* — Diod., XI, XII. — Plutarque, *Périclès.*

de 40 vaisseaux (8.000 hommes) y soutenait la révolte d'Inaros contre les Perses. Après l'échec de la tentative faite à Sparte, le roi Artaxerxès, vainqueur de l'insurrection de la Bactriane, concentra toutes les forces de son empire vers les frontières de la province rebelle : Mégabyze échangea le gouvernement quasi-héréditaire de Babylone pour celui de la Syrie, et vint prendre la direction des forces perses [1]. Les Athéniens et les Égyptiens battus furent cernés dans l'île de Prosopitis, où ils soutinrent un siège de 18 mois. Les mauvaises nouvelles décidèrent la ligue à un nouvel effort : 50 trières vinrent croiser sur les côtes de Cypre. Elles n'empêchèrent pas le désastre : au printemps de 454 [2], Mégabyze profita de la sécheresse pour pénétrer dans l'île. Inaros et quelques Grecs furent envoyés prisonniers à Babylone, où ils ne furent mis à mort qu'au bout de 5 ans; le reste se sauva à Cyrène. Les 50 trières arrivèrent quand tout était consommé, et furent à leur tour détruites. L'Égypte était reconquise, sauf les marais du Delta où se maintint Amyrtée : seule, l'agitation des villes grecques de Cypre empêcha Mégabyze de porter les forces dont il disposait vers la mer Égée [3].

Les nouvelles d'Égypte effrayèrent l'assemblée de Délos (printemps de 454). Plusieurs fois déjà on avait parlé de transférer à Athènes les trésors contenus dans le temple d'Apollon; cette fois, sous l'impression de l'inquiétude éveillée, le transfert s'accomplit. Des 10.000 talents versés par les alliés depuis l'établissement du tribut, malgré les efforts des années 459-6, 3.000 talents devaient rester dans la caisse des hellénotames; c'était une réserve qu'il valait la peine de mettre sous la protection de l'Acropole. En retour de cette protection, Athéna dut recevoir chaque année un soixantième du tribut, 7-8 talents, destinés à grossir le trésor amassé pour la reconstruction de son temple. Au printemps de 453 les députés des villes apportèrent pour la première fois le tribut à Athènes, où on préleva aussitôt l'aparkhè [4]. Comme la gestion du trésor avait été la grande affaire de l'assemblée de Délos, celle ci disparut : le sanctuaire même d'Apollon Délien fut confié à des administrateurs athéniens [5]. La mesure de salut public qu'on venait de prendre était donc aussi un pas décisif franchi par l'impérialisme athénien, et ne pouvait manquer d'alarmer bien des alliés : nous verrons comment

1. Prasek, *Gesch. der Meder u. Perser*, p. 160, n. Je ne comprends pas, par exemple, pourquoi M. P. place dès 459 l'envoi de Mégabyze, et pourquoi il fait durer *28* mois le siège de Prosopitis.

2. La chute de Prosopitis dut se placer au temps où les eaux sont basses en Égypte, donc au printemps. On ne peut la placer plus tôt qu'en 454 (cf. p. 64); mais on pourrait la placer en 453. Le transfert du trésor n'a guère pu être déterminé que par les premières nouvelles (à moins d'une assemblée extraordinaire).

3. Cf. la plaque d'Idalion (Maspero, *Hist. anc.*, 1904, p. 826).

4. Sur les listes de tribut, *T. A.*, p. XXXI-XLIV.

5. Cf. *Inscr. gr.*, I, 283.

la politique athénienne parvint à calmer ou à intimider les défiances soulevées. Mais, pour le moment, la fermentation provoquée dans la ligue, jointe au désastre matériel éprouvé (90 trières) [1], empêchait toute velleité d'offensive contre le Barbare : en Europe même, Doriskos resta probablement aux mains des Perses [2].

Parallèlement à ces événements d'autres s'accomplissaient en Grèce, où Athènes, l'année précédente, avait montré son pavillon victorieux jusque dans la mer Ionienne. Elle allait recevoir la preuve que, là aussi, sur terre comme sur mer, elle s'était avancée trop loin (454) [3].

Sur terre, des mouvements s'étaient produits contre la domination des Aleuades, et un ambitieux, Oreste, cherchait à profiter de l'agitation populaire. Athènes, qui n'avait pu encore tirer vengeance de la défection des Thessaliens à Tanagra, intervint en sa faveur. S'appuyant sur l'alliance contrainte ou volontaire de la Béotie et de la Phocide, une armée pénétra jusqu'à Pharsale. Mais elle échoua. En Macédoine, Alexandre, le grand ami d'Athènes, était mort en 461 [4], et son successeur Perdiccas n'était nullement disposé à soutenir l'offensive athénienne en Thessalie [5].

Cependant, une flotte aussi forte que celle qu'avait commandée Tolmidès (50 trières), avait été confiée à Périclès. Il parvint à faire le tour du Péloponnèse, et ses 1.000 hoplites tinrent en échec la milice de Sicyone [6]. L'amitié des Athéniens et la possession de Naupacte attirait à Athènes le commandement du golfe de Corinthe : Périclès voulut compléter l'investissement en occupant Œniades, un des boulevards de l'influence corinthienne à l'ouest. Il fut nettement repoussé : le prestige naissant d'Athènes en Occident était atteint.

Sparte, épuisée par la guerre messénienne, et d'ailleurs rassurée par la rentrée en grâce de Cimon, n'avait pas bougé, et se prêta même à l'ouverture de négociations avec Argos et Athènes. Avec Argos, elle conclut une paix de 30 ans (451-421), se couvrant ainsi contre toute agression à l'intérieur du Péloponnèse. Mais, avec

1. Isocrate (VIII, 86) parle de 200 vaisseaux détruits en Égypte, 150 à Cypre ; il est à remarquer que, si les chiffres sont faux, ils ont un fondement réel.

2. Hérod., VII, 106. Maskamès s'est maintenu à Doriskos jusque sous Artaxerxès (465-24) ; mais on ne peut dire la date exacte de l'évacuation de la place.

3. Thuc., I, 111-2. Il faut mettre en 454 ces deux campagnes, si l'on prend à la rigueur les trois ans qui suivent jusqu'à la trêve (cf. p. 74) ; mais ce n'est pas forcé.

4. Diod., VI, 83, parle d'une expédition de Myronidès en Thessalie. Est-elle antérieure ? où est-ce celle-là ?

5. *Marm. Par.*, 58 (édit. Jacoby, p. 182) ; mais l'année est fausse (cf. Athénée, V, 217d). Il y eut des troubles de succession.

6. Diod., XI, 85 ; Thuc., I, 111. Il est difficile de croire que, encore à cette époque, les trières de combat portassent 20 hoplites : plus tard elles n'en portent que 10.

Athènes, on ne parvint à s'entendre que pour 5 ans (451-446) : les Athéniens n'avaient pu encore se résoudre à abandonner les postes qu'ils occupaient sur la côte de la péninsule [1]. La situation restait précaire en Grèce.

Nous avons dit qu'Athènes avait commencé à nouer en Occident des relations destinées à la couvrir contre les sympathies doriennes qui s'éveillaient de ce côté. Une occasion s'offrait alors d'acquérir en Italie un point d'appui. Les Sybarites qui avaient survécu à la ruine de leur ville en 510 avaient végété pendant un demi-siècle dans les colonies de Sybaris : vers 453, profitant sans doute des dissensions que le gouvernement occulte de la secte pythagoricienne avait soulevées à Crotone, ils tentèrent de rebâtir leur patrie (453-448). Les Thessaliens qui, nous dit-on, dirigèrent l'entreprise, devaient appartenir au parti ami d'Athènes, lequel venait de succomber en Thessalie [2] : mais Athènes, justement préoccupée de la situation de l'Orient, résista pour le moment à toute tentative d'intervention.

Ainsi nous sommes arrivés au moment où Athènes renonce aux grands espoirs et aux vastes pensées, décidément disproportionnés à ses ressources. Toute son ambition va se borner à maintenir l'empire qu'elle a acquis. L'arrêt de l'expansion extérieure s'est fait sentir immédiatement sur cet empire et sur la cité athénienne elle-même.

Dans l'empire, le grand fait est la disparition de l'assemblée de Délos. La seule capitale de l'empire est désormais Athènes. Le Conseil des Cinq-Cents et les autorités athéniennes déterminent seuls le chiffre du tribut. Il est révisé tous les 4 ans : c'est la période athénienne, la période pananathénaïque [3]. Ce n'est pas à dire qu'on ôte tout droit de discussion aux alliés : le chiffre du tribut, par exemple, est toujours arrêté de concert avec les villes intéressées [4]. Mais les Athéniens n'ont plus devant eux que des villes isolées. De ces villes, seules Samos, Lesbos, Chios, qui fournissent la moitié de la flotte fédérale, ont la force nécessaire pour qu'on traite avec elles d'égal à égal. Les autres obéissent.

Que cette évolution ait provoqué un peu partout des mécontentements, on le sent en examinant la première liste de tribut révisée à Athènes (450). Sur 84 villes pour lesquelles la comparaison est possible, 63 ont vu maintenir le chiffre antérieur, mais 21 sont dégrevées. Et ces dégrèvements se constatent partout, dans les îles, en Thrace, en Asie [5]. Manifestement, ces concessions financières

1. Thuc., V, 28, 40. Les négociations avec Argos et Athènes ont dû être conduites solidairement: or, Argos voyait expirer sa trêve de 30 ans en 421-0. D'ailleurs, Sparte a attaqué Athènes en 446.
2. Diod., XI, 30; XII, 10 (à moins de correction au texte).
3. [Xén.], Ἀθ. πολ., III, et les listes de tributs, sauf en 443 (cf. p. 94).
4. Cf. le décret de Chalcis (Hicks et Hill, *Gr. hist. Inscr.*, 40 = Michel, 70, l. 27)
5. Cf. *T. A.*, p. 63.

sont destinées à calmer les regrets et les inquiétudes multipliées par d'autres mesures.

En effet, la pression d'Athènes se fait sentir de plus en plus dans le gouvernement intérieur des villes : surtout en Ionie, où le voisinage des satrapes perses, leurs intrigues, leur or [1], offrent un point d'appui aux mécontents. Contre ces mécontents Athènes, depuis 462-1, s'appuie de plus en plus résolument sur les éléments ultra-démocratiques, et réforme les constitutions de manière à leur assurer la prépondérance. Érythres, par exemple, avait conservé jusque là un gouvernement analogue aux gouvernements de la Grèce continentale [2]. Or, voici le décret que prend, de sa propre initiative, le peuple athénien, vers l'époque du désastre d'Égypte : « Les Érythréens auront un conseil de 120 hommes. Les conseillers entrants subiront un examen de la part du conseil sortant. Il faudra avoir 30 ans au moins pour être conseiller. On ne pourra être conseiller deux fois en 4 ans [3]. Les conseillers seront tirés à la fève et installés par le Conseil sortant, sous le contrôle du commandant de la garnison athénienne. La formule du serment pour les conseillers sera : *J'administrerai pour le bien de la masse des Érythréens, des Athéniens et des alliés. Je ne me rendrai coupable d'aucune défection, ou trahison contre la ligue, je ne laisserai rentrer aucun de ceux qui ont émigré chez les Mèdes ni ne bannirai aucun des autres, sans autorisation.* »

Jusque là, les Athéniens avaient vécu en bons rapports avec les gouvernements existants, à condition qu'ils satisfissent loyalement à leurs obligations fédérales : maintenant, sous le premier prétexte venu, la tactique change. A Milet par exemple, une constitution analogue à celle d'Athènes au temps de Clisthène, avec des *épimènes* au lieu d'archontes, avait permis aux familles aristocratiques comme les Néléides de recouvrer leur influence. Vers cette époque, les Néléides sont expulsés, et un décret met leurs têtes à prix : les épimènes y pourvoiront [4]. Une ère de discordes s'ensuit, dans laquelle les Athéniens interviennent en 450-449 : une commission athénienne institue une constitution analogue à celle d'Athènes, avec un conseil représenté en permanence par des prytanes qui se succèdent [5].

Partout, ces transformations démocratiques sont appuyées : sur

1. C'est alors probablement qu'il faut placer la condamnation d'Arthmios de Zéléa, qui avait apporté de l'or perse en Grèce (Wilamowitz, *Progr. Göttingue*, été 1884, p. 10).

2. Cela résulte du pséphisma même dont nous allons parler (Hicks et Hill, *Greek. histor. inscr.*, 32).

3. Je restitue αὐ.

4. Cf. l'inscription commentée par M. Glotz (*C. R. de l'Académie I. et B. L.*, 1906, p. 511-29). Je crois seulement que la révolution qui renversa les Néléides est antérieure à l'ère de discorde clôturée en 450/449.

5. *Insc. gr.*, I, Suppl. 22 a, p. 6. L'inscription est mutilée, de sorte qu'on ne sait pas ce que fit la commission athénienne dont elle parle. Les prytanes existent à Milet au IVe siècle.

place, par une garnison d'archers athéniens [1]; au centre, par l'appel qu'Athènes se réserve, au moins dans les causes capitales [2].

L'attraction athénienne continue à se faire sentir sur les individus marquants. Nous avons parlé d'Hérodote. Avant lui, ou tout au moins avant 453, Hippodamos, le grand architecte de Milet, est venu tracer le plan du Pirée. Les vieux philosophes restent chez eux : Leucippe à Abdère, comme Héraclite à Éphèse. Mais les jeunes, ceux qui aspirent à faire du bruit dans le monde, viennent à Athènes : vers 454, un autre enfant d'Abdère, Protagoras, s'y installe [3]. Les métèques qui commencent à peupler le Pirée viennent en général du territoire de la confédération.

Enfin et surtout, Athènes commence à évincer ses alliés au profit de ses citoyens pauvres [4]. En 480, elle n'avait encore que des colonies indépendantes, Chalcis, Lemnos, Imbros. Depuis elle n'avait cherché d'annexions qu'aux dépens des Barbares, à Scyros, au Pangée. Elle continue à préférer ce mode d'agrandissement : ainsi, vers 453, c'est dans la Chersonèse de Thrace que Périclès conduit 1.000 colons [5]. Mais vers 453 commencent à s'établir les premières colonies sur le territoire enlevé aux alliés, les clérouchies proprement dites, constituées sur le modèle de Salamine. On choisit d'abord les endroits où des révoltes ont permis des confiscations au profit du domaine athénien : 500 colons vont à Naxos, 250 à Andros, 1.000 colons en Eubée, où l'infiltration athénienne se fait si sensible qu'elle va provoquer un soulèvement [6]. De plus Athènes, par des traités spéciaux, réserve à ses citoyens la faculté d'acquérir de la terre dans les cités de l'empire, tandis qu'elle refuse la même faculté aux métèques : c'est donc bien, non pas un effort vers l'unification, mais une mesure de coercition.

Ainsi s'affirme la tendance à déverser, non plus sur l'ennemi, mais sur l'allié, le trop-plein qui commence à gêner la cité athénienne.

A l'intérieur d'Athènes, le gouvernement institué par la révolution de 462-1 était maintenant consolidé : l'assemblée du peuple régnait sans contre-poids, et le pouvoir de ses meneurs, les orateurs, était si évident que leur responsabilité allait être reconnue

1. Cf. à Érythres (Hicks et Hill, 32), à Milet (*Insc. gr.*, I, *Suppl.* p. 6, 22 a). Arist., Ἀ. π., 24 : on institue alors à Athènes un corps de 1600 archers.

2. Cf. Hicks et Hill, 40, l. 74-6. Il est bien difficile de ne pas voir dans l'ἔφεσις l'appel.

3. Diog. Laërce, IX, 55.

4. *Inscr. gr.* I, 31, l. 40. Je comprends ainsi l'amendement : jusqu'à la fondation de Bréa, on n'avait admis que les thètes, et dans cette occasion on admit aussi les zeugites.

5. Plut., *Pér.*, 19. Sur la date, cf. les listes de tributs, qui indiquent un abaissement de tribut entre 454 et 450.

6. Plut., *Pér.*, 11; Diod., XI, 88. Les deux historiens se contredisent pour Naxos : j'ai admis que Diodore avait confondu le chiffre de Naxos avec celui de l'Eubée.

officiellement dans les décrets [1]. Une seule autorité quelque peu indépendante subsistait : celle des dix stratèges annuellement réélus, et qui pouvaient d'ailleurs être déposés au cours même de leur charge. Les conséquences sociales de ce régime commençaient à se faire sentir.

L'élan économique des trente dernières années avait été inouï. Le nombre des riches croissait. Athènes fournissait facilement les 400 triérarques nécessaires pour entretenir ses flottes. Le nombre des cavaliers, fixé d'abord à 300, allait bientôt monter à 600 [2]. La chorégie exigeait chaque année une centaine de personnes pour la mise en scène des dithyrambes, tragédies, comédies. Cet élan général des affaires avait adouci bien des ressentiments politiques. D'autant que, si la richesse générale avait largement profité aux anciennes familles dirigeantes, les classes riches comprenaient un nombre croissant de parvenus, auxquels le régime démocratique inspirait moins de répugnances.

Plus grave avait été l'hostilité de la large masse des zeugites. Le nombre de ceux-ci augmentait; d'une façon factice il est vrai :

1° Parce que le cens qui définissait la classe, invariablement fixé à 200 dr., diminuait de valeur depuis l'afflux de l'argent ;

2° Par l'envoi de clérouchies qui la renforçaient.

Nous sommes au moment où elle allait devenir plus nombreuse que la classe inférieure. Il est évident qu'à cette époque des efforts furent faits pour la rallier : en 458-7, on lui ouvrit la charge honorifique de l'archontat; en 453-2, on rétablit les *juges des dèmes*, qui dispensaient le propriétaire rural de venir plaider en ville [3]. Mais l'esprit des vieilles familles de zeugites tout au moins restait frondeur, et il s'affirmait dans ces fêtes de Dionysos, seule occasion (avec les grandes assemblées politiques) où le campagnard affluât au pied de l'Acropole, pour entendre les représentations dramatiques.

Le théâtre avait été organisé en 502-1, comme le Conseil des Cinq-Cents [4]. Les grandes représentations des Dionysies faisaient toujours une place au vieux genre des dithyrambes, courtes pièces dans lesquelles les dix tribus se disputaient le prix. Mais les genres nationaux de la tragédie et de la comédie avaient une autre importance. La tragédie, qui existait déjà en 502-1, avait gardé sa faveur : tous les ans, des poètes nouveaux venaient se disputer le prix, en faisant répéter des trilogies terminées par des drames sa-

1. *Inscr. gr.*, I, 31. l. 21.
2. Cf. Br. Keil, *Anon. Argent.*, p. 144, n.
3. Arist., Ἀθ. π., 26.
4. Wilhelm, *Urk. dram. Auff.*, p. 244. Il faut probablement restituer en tête de la liste des Dionysies (*ibid.*, p. 16) : ἀφ' Ἑρμοχρέοντος ἀφ' οὗ πρῶτον etc. L'an 501 est une année décisive dans l'histoire d'Athènes.

tyriques ; en 449, le concours d'acteurs tragiques fut institué [1]. Mais la comédie, instituée en 488-7, prenait de jour en jour le dessus. Au début, quelques poètes, parmi lesquels Magnès triompha onze fois, avaient suffi au public. Vers 460-50, une brillante génération entre en scène, Ekphantidès, Kratinos, bientôt Télékleidès. Peu après 450, le concours de comédie est étendu à la petite fête de Dionysos, les Lénéennes [2], et en même temps le concours d'acteurs est institué [3]. On donnait jusqu'à cinq prix [4]. Or, la comédie athénienne se remplissait d'allusions politiques. Cela commence au lendemain de l'ostracisme de Cimon. Contre Périclès, les brocards se multiplièrent, pour devenir atroces vers la fin de son administration. Ils prouvent que le paysan d'Attique restait sensible aux côtés ridicules de la démocratie radicale.

Le vrai point d'appui de celle-ci restait donc dans le prolétariat urbain. Or, si pour les éléments plus aisés de la population le rétablissement de la paix était un soulagement, pour les thètes, c'était surtout la perte du métier dont ils avaient vécu jusque-là. Sans doute, les expéditions maritimes continuèrent, pour l'envoi de clérouchies, pour la police de l'Archipel, etc. ; l'effectif normal de la flotte allait même être porté de 200 trières à 300. Mais, dans l'ensemble, le gouvernement était préoccupé de la subsistance de cette masse : la question de l'assistance publique passait au premier plan. Les salaires versés aux conseillers, aux archers, aux gardes des arsenaux, etc, n'étaient que des indemnités, et ne satisfaisaient qu'un nombre restreint de pauvres : seul, le salaire des 6.000 juges avait une portée sociale plus large [5]. Mais, dans l'ensemble, il fallait fournir du travail à la masse. Pour l'instant, les travaux d'utilité publique ne manquaient pas. Le Pirée avait été dessiné par Hippodamos dès le temps de Cimon [6], mais il ne prit son essor qu'après la chute d'Égine 456 : la création du tribunal maritime des *nautodikes* en 453-2 marque son avènement au rang des grandes places de commerce [7]. Alors s'éleva l'Alphitopolis, la halle au blé, car la question de l'approvisionnement urbain devenait pressante. Alors aussi s'élevèrent les docks [8]. Quand tout cela sera construit, il faudra pas-

1. Wilhelm, *ibid.*, p. 138. Un petit nombre d'acteurs tragiques a d'abord suffi au public athénien.
2. Wilhelm, *ibid.*, p. 123 sqq. La comédie a été introduite aux Lénéennes avant la tragédie (*ibid.*, p. 54 sqq.), ce qui est caractéristique du goût croissant du public pour ce genre.
3. *Ibid.*, p. 253.
4. *Ibid.*, p. 196-7.
5. Cf. Arist., Ἀθ. πολ., 24. On sait à quelles polémiques a donné lieu ce passage (cf. Wilamowitz, *Ar. u. Ath.*, II, p. 201. sqq.).
6. Cf. Foucart, *Journal des Savants*, avril 1907.
7. Cf. Wilam., *Arist. u. Ath.*, II, p. 302.
8. Sur l'Alphitopolis et les docks, cf. Judeich, *Topog. v. Ath.*, p. 395 ; 282, 385, 396.

ser aux travaux d'agrément : le régime des expositions universelles commencera.

Cette masse populaire était fortement envahie d'éléments étrangers. Les régimes antérieurs s'étaient montrés très larges à cet égard : la démocratie devait être plus attentive à réserver aux Athéniens authentiques le bénéfice du progrès national. En 451-0, une loi permit d'exclure de la cité les enfants qui ne seraient pas nés d'un père et d'une mère athéniens [1]. Il est caractéristique qu'elle n'ait été appliquée que 6 ans plus tard, à l'occasion d'une des premières distributions gratuites de blé dont on nous parle. Elle n'empêcha pas d'ailleurs l'afflux des métèques et des esclaves.

Il fallait indiquer dès maintenant ces effets de la révolution politique ; ils étaient inévitables et se manifestèrent dès que cessa l'état de guerre. Plus tard, les historiens, cherchant des responsabilités, les ont tous mis au compte de Périclès [2]. Nous l'avons vu entrer en scène comme orateur en 463, comme stratège en 454 ; on nous parle de lui à propos du rappel de Cimon, de la loi des bâtards. Il est naturel que les conservateurs ne lui aient pas pardonné son rôle dans la transformation intervenue : mais en réalité, il semble avoir exercé plutôt une influence modératrice. Au reste, il était encore forcé de compter avec des rivaux, au moins dans la politique extérieure : ce n'est que quand ils seront écartés que nous parlerons de la politique personnelle de Périclès, qui ne fait encore que se dessiner.

II

La paix en effet était précaire, et on conçoit que beaucoup d'hommes, à Athènes, conçussent la continuation des grandes guerres comme un dérivatif nécessaire à la situation intérieure de l'Empire et de la Cité. Aussi bien, les années 454-0 ont-elles été remplies par des préparatifs militaires, sur terre et sur mer. L'effectif normal de la flotte athénienne avait été jusque là de 200 vaisseaux; il venait d'ailleurs d'être réduit par les pertes essuyées en Égypte. On commença les constructions navales destinées à le porter peu à peu au chiffre de 300 trières [3]. Chios, Samos, Lesbos, eurent aussi à refaire leur matériel naval. Enfin, la solde fut peut-être portée dès lors à 3 oboles [4].

1. Arist., 'Αθ. πολ, 26.

2. Cf. l'histoire de Damon (Arist., 'Αθ. πολ. 27), et à ce sujet Carcopino, *Bibl. Fac. Lett. Paris*, XXV, p. 174 sqq.

3. Le premier chiffre est celui que suppose Hérodote (VIII, 44; p. 24, n 3). Le second Thuc., II, 13. L'augmentation a été progressive.

4. Cf. *T. A.*, p. 68. Cependant l'inscription *Ins. gr.* I, *Suppl.* p. 6, 22a semble donner encore le tarif de 4 oboles pour les hoplites (à moins qu'il ne s'agisse d'archers), l. 13, 15.

C'était contre la Perse qu'étaient, en première ligne, dirigés ces armements, car Cimon, grâce à la conduite patriotique de ses amis à Tanagra (457), avait repris beaucoup de son prestige, et, pour lui, la guerre normale était toujours la guerre contre le Barbare. En 449, il put mettre à la voile avec 2-300 trières, et se diriger vers Cypre où les villes grecques attendaient toujours un libérateur, en même temps qu'une division allait soutenir Amyrtée. Mais une disette rendit difficile l'entretien de ces 50.000 hommes. Puis Cimon mourut au siège de Kition [1]. Ses lieutenants durent remporter une double victoire à Salamine pour se frayer la route du retour. En réalité, Cypre restait abandonnée, et allait succomber. Les Perses auraient même repris l'offensive, si la violation de la capitulation jadis accordée à Inaros n'avait, à ce moment, poussé Mégabyze à la révolte [2].

Les conditions étaient donc propices pour mettre un terme à cette lutte d'un demi-siècle, et les Argiens, amis des Perses depuis 480, se prêtaient à servir d'intermédiaires [3]. Il est certain que des députés Athéniens, Callias et Charès, allèrent à Suse : mais il est douteux que l'orgueil du Grand Roi se soit prêté à signer un traité proprement dit [4]. Il promit seulement que ses troupes ne s'approcheraient pas des côtes d'Asie à la distance « de la course d'un cheval », et que ses vaisseaux ne dépasseraient pas les roches Chélidoniennes et les Cyanées. Les Athéniens de leur côté promirent de laisser là Cypre et l'Égypte, mais non le Pont [5]. Bien des atteintes légères furent portées de part et d'autre à ce contrat, mais enfin, pendant quarante ans, la paix régna.

Les relations reprirent avec l'Orient. Sur la route de terre une certaine gène subsista jusqu'à la fin du siècle. Mais, sur mer, la facilité avec laquelle Hérodote allait voyager de Tyr à Thasos prouve que le commerce fut tranquille [6].

L'avantage d'appartenir à la ligue devenait moins sensible, et les villes qui se dérobaient le plus facilement à l'action d'Athènes, les villes de Carie, cessèrent peu à peu de payer le tribut, sans cesser de figurer sur la liste normale [7]. Dans le reste de l'Empire, les mécontentements sont attestés par les nouveaux dégrèvements accordés en 446, surtout en Ionie et en Thrace. Thasos seule, qui avait

1. Cf. *T. A.*, p. 67. Il est difficile de croire à une confusion entre la « famine » et la « peste » dont mourut Cimon.
2. Cf. Prasek, *Gesch. der Meder u. Perser*, p. 260-71.
3. Hérod., VII, 151.
4. Diod., XII, 4. Sur le traité de Callias même, je suis l'opinion de M. Ed. Meyer (*Forsch.*, II, p. 1 sqq.)
5. Sur l'expédition de Périclès dans le Pont, cf. p. 98.
6. Hér., II, 44 (d'Égypte à Tyr). Sur la date des voyages d'Hérodote, cf. Macan, Introduction à son édition d'Hérodote; Sourdille, *La durée et l'étendue du voyage d'Hérod. en Égypte*, 1910.
7. Cf. *T. A.*, p. 78. Les 435 talents qui furent payés en 442 ne représentent pas, à beaucoup près, la liste normale.

pansé les plaies de la guerre, vit son tribut passer de 3 t. à 30 t. [1]. L'Eubée allait rester seule dans sa défection.

Ce rétablissement de la paix permettait aux Athéniens de concentrer leur attention sur la Grèce, où la situation restait tendue. Un incident les avertit que Sparte ne considérait pas du tout comme normale la situation qu'ils y tenaient encore. En 451, les Spartiates allèrent délivrer Delphes du joug des Phocidiens. Périclès attendit jusqu'en 448 pour aller remplir envers ceux-ci les obligations qu'imposait l'alliance conclue [2]. Mais visiblement Sparte n'attendait qu'une occasion pour reprendre les armes.

Or, en 447, Athènes éprouva une première perte. Bien qu'elle eût respecté en Béotie les constitutions aristocratiques des villes [3], il y subsistait un fort parti d'irréductibles. Tolmidès, malgré l'exil de Périclès, voulut le réduire avec 1.000 hoplites seulement. Les Béotiens profitèrent de son imprudence [4], et il fut vaincu et tué à Coronée (447). Pour recouvrer les prisonniers, Athènes dut reconnaître l'indépendance de ses voisins. Ils se donnèrent d'abord une constitution fédérale qui les protégeât contre elle. Puis les constitutions des villes furent modelées sur celle de la fédération, dont le type était nettement censitaire [5]. C'était le maximum de démocratie que Sparte pouvait supporter ; mais elle soutint désormais les Béotiens.

Ce malheur en entraîna d'autres en 446. Mégare, où le gouvernement était resté assez aristocratique, massacra la garnison athénienne. Et l'Eubée, en se soulevant, força Périclès d'accourir avec 5.000 hommes. Les Spartiates saisirent l'occasion qui s'offrait de ressaisir les positions du Péloponnèse : Pleistoanax parut à Éleusis, coupant trois tribus athéniennes des sept autres [6]. Périclès ne pouvait désormais songer à une bataille rangée, et d'autre part les Lacédémoniens n'osaient risquer le siège d'Athènes : on raconta aussi que les « chouettes » attiques ne furent pas étrangères à leur retraite. Elle permit à Périclès de ressaisir l'Eubée. Chalcis et Érétrie durent jurer fidélité, et les descendants des 4.000 Athéniens établis vers 506 furent renforcés de 2.000 clérouques [7]. Hestiée dut rece-

1. Cf. Perdrizet, *Klio*, 1910, p. 20. Il me paraît pourtant très douteux, et que Thasos ait été épargnée de 453 à 446 (cf. Égine), et qu'aucune mine d'or ne soit échue à Athènes.

2. Philoch., 88 (*Fr. Hist. Gr.* I) donne la date des deux expéditions. Sur le traité athénien-phocidien, *Insc. gr.* I, Supp. 22b, p. 8 (apr. 454-3).

3. Cf. [Xén.], 'Aθ. π., III.

4. Thuc., I, 113. Cf. Plut., *Parall. de Pér. et Fabius*, 3 (caractéristique pour la situation de Périclès en 446).

5. Cf. l'historien d'Oxyrhinchos, et les remarques de M. Bonner, *Class. Phil.*, 1910, p. 407. Cf. Glotz, *Bull. Cor. hell.* 1908, p. 271-8.

6. Plut., *Pér.*, 23. Cf. Köhler, *Hermes*, XXIV, p. 92. Remarquons que les 5.000 hoplites de Périclès sont évidemment une assez forte partie de la force athénienne (l'armée athénienne était divisée en tribus et en τάξεις).

7. Théop., fgm. 164. Cf. Swoboda, *Serta Harteliana*, p. 30 sqq. Les étrangers

voir une colonie de 1.000 hommes, l'Eubée tout entière vit augmenter l'immigration athénienne [1].

Aussitôt (hiver 446-5) la paix fut conclue avec Sparte, pour 30 ans cette fois. Les Spartiates obtinrent à peu près ce qu'ils voulaient, Mégare, Trézène, l'Achaïe [2]. Mais ils durent laisser les Messéniens à Naupacte. Le commerce fut rétabli. La paix allait se maintenir en Grèce pendant quinze ans.

Mais un incident venait de prouver encore combien elle était fragile (vers 448) [3]. Périclès avait fait voter à Athènes l'envoi de députations pour inciter les Grecs à délibérer ensemble sur la reconstruction des temples brûlés par le Perse, et sur la paix maritime. Tandis que deux députations parcouraient l'empire attique, deux autres se rendirent, l'une dans le Péloponnèse et jusqu'aux îles Ioniennes, l'autre en Béotie et en Thessalie. Elles échouèrent, dit-on, par l'opposition de Lacédémone. Visiblement, Sparte n'était pas résignée à reconnaître comme normale la situation acquise par sa rivale.

Périclès pourtant était sincère dans ses désirs de réconciliation nationale, et il saisit, pour le prouver, une autre occasion, qui aurait pu permettre aux Athéniens d'étendre leurs relations à l'Occident. Nous avons dit que les Sybarites avaient tenté de recouvrer leur patrie : ils en furent empêchés par la tenace jalousie de leurs voisins (448). Alors ils se tournèrent vers Lacédémone et Athènes : celle-ci se mit avec empressement à la tête de l'entreprise (445) [4]. En dehors des vieux Sybarites, les colons qui fondèrent la nouvelle ville de Thurii se divisèrent en dix tribus dont les noms sont significatifs : à côté de l'Athénaïde, de l'Euboïque, de l'Insulaire et de l'Iade, on trouve d'un côté l'Arcadienne, l'Achéenne et l'Éléenne, de l'autre la Béotique, la Dorienne et l'Amphyctionique. L'effort pour donner à la création que patronnait Athènes un caractère panhellénique était donc loyal : mais bientôt les principaux partisans de la cité dirigeante devaient être expulsés [5], et il fallut chercher à l'Ouest de meilleurs points d'appuis.

En attendant, une paix, que le monde n'avait pas encore connue, était rétablie. Les contemporains en eurent l'impression si nette

signalés dans le décret de Chalcis (Hicks et Hill, 40, l. 34) me paraissent être des clérouques athéniens. Cf. Gercke et Norden, *Einleitung in die Altertumswiss.*, III, p. 116 (Lehmann-Haupt).

1. Sur Hestiée, Diod., XII, 7, 22. Sur l'Eubée, Andoc., III, 9 : les 2/3 de l'île auraient fini par être athéniennes.

2. Thuc., I, 115. La date exacte résulte des données de Thucyd., II, 2.

3. Sur les dates de l'ambassade Plut., *Pér.*, 17 : on ne peut la placer en 456, parce qu'Athènes est en paix avec Sparte, ni après 447, parce qu'Athènes est en paix avec Thèbes. Ou alors il faut reculer jusqu'après 445.

4. Cf. Diod., XII, 9 sqq. La date n'est pas sûre à un an près, à cause de l'obscurité de Diod., XII, 10 et 22 : mais cela importe peu. Deux Athéniens dirigent l'entreprise. Plusieurs amis de Périclès y participent.

5. Diod., XII, 35. Képhalos, père de Lysias, émigra alors à Athènes.

que l'écho de leurs félicitations s'est retrouvée chez les historiens postérieurs : « Ce n'étaient partout que jeux, fêtes, sacrifices » écrivait Éphore au IVe siècle [1]. Les Athéniens, à la modération forcée desquels était dû cet état de choses, avaient acheté au prix de concessions sensibles le maintien d'un empire dont ils étaient résolus à tirer bon parti pour eux-mêmes. C'était là, dans la pensée de Périclès, la contre-partie nécessaire de la politique de paix : mais il ne devait faire triompher cette seconde conception qu'après une dernière lutte au dedans d'Athènes.

III

Dans l'empire athénien, la révolte de l'Eubée était restée, heureusement pour Athènes, un fait isolé. Le rétablissement de la paix satisfaisait, d'une manière générale, les classes possédantes. L'envoi de clérouchies, après la colonisation de Naxos, d'Andros, de l'Eubée, s'arrêta, sauf à Lemnos [2]. Désormais, l'activité colonisatrice d'Athènes se limite aux pays barbares : Bréa a été colonisée vers 446 [3], Amphipolis le sera en 437. Visiblement on ménageait les villes restées fidèles à l'empire. C'est qu'il s'agissait de faire passer la plus grave des usurpations d'Athènes : la confiscation du trésor d'empire.

Depuis plusieurs années que les réserves de Délos avaient été transportées à Athènes, elles avaient été respectées : mais le rétablissement de la paix posait la question de leur emploi, car les envois de flottes nécessaires pour faire la police de la mer ne suffisaient pas à absorber le tribut de plus de 400 t. [4]. Nous avons dit que, sur les 5.000 talents entrés en caisse de 474 à 464 environ, 1-2000 pouvaient rester à la chute de Cimon. La période 464-454 n'avait pu augmenter que faiblement la réserve : 3.000 t. paraissent un gros chiffre pour l'époque du transfert. La période 454-44, l'expédition de Cimon mise à part, fut plus favorable : la réserve pouvait monter maintenant à 4.000 talents. On avait déjà commencé à employer cet argent à des constructions militaires, comme celle du troisième mur construit d'Athènes au Pirée [5]. Le moment arrivait où on allait l'affecter à des constructions de luxe pur.

1. Diod., XII, 26 (442-1).

2. Encore la colonisation de Lemnos tombe-t-elle avant 445 (cf. listes de tributs) puisque Phidias fit sa « Lemnienne » avant la Parthénos (cf. Lechat, *Phidias*, p. 72).

3. *Insc. gr.* I, 31. Si c'est la colonie chez les Bisaltes dont parle Plut., *Pér.*, 17, elle tombe avant la fondation de Thurii. Le terme d'ἄποικοι semble impliquer qu'elle comprenait des alliés.

4. Cf. *T. A.*, p. 92.

5. Plut., *Pér.*, 13. Cf. *T. A.*, pl. II.

En effet, à l'intérieur, le gouvernement, de plus en plus concentré aux mains de Périclès, accentuait sa politique d'assistance publique : de plus en plus, tout était sacrifié à la quatrième classe. Celle-ci était diminuée, par en haut, par l'élargissement de la classe des zeugites. En bas, l'occasion de l'expurger par l'application de la loi de 451-0 se présenta en 444. L'approvisionnement d'Athènes devenait difficile : à cette époque, un roitelet égyptien, Psammétik, envoya 300.000 médimnes qu'il fallut distribuer. On n'admit au partage que les citoyens authentiques, et, pour les autres, une commission spéciale (ξενοδίκαι) rechercha pendant deux ans comment ils s'étaient introduits dans la cité [1]. Beaucoup furent vendus comme esclaves, et l'intrusion des métèques et des esclaves fut ainsi découragée. Restait 14.240 thètes, [2] auxquels l'État se chargea de fournir, avant tout, du travail. Le programme des constructions d'utilité publique épuisé, on passa aux constructions de luxe : l'Odéon fut ouvert aux concours musicaux dès 446 [3]. Mais, parmi ces constructions, celles qui s'imposaient le plus directement étaient les temples des dieux, qui étaient à rebâtir.

Avant tous, celui d'Athèna. L'Hékatompédon des Pisistratides, brûlé en 480, n'avait été reconstruit que dans la mesure strictement nécessaire. Déjà, avant 480, on avait commencé au Sud de l'Acropole un nouveau temple, et le mur de Cimon avait pour principal but de lui préparer une esplanade [4]. En 447, commencèrent les travaux proprement dits, qui allaient absorber 60-70 talents par an. De plus, on prévoyait une statue de culte chryséléphantine, confiée à Phidias, et, vu la recherche de l'or et de l'ivoire [5], les dépenses devaient être plus grandes encore que pour le temple. Or, le trésor d'Athènes, qui n'existait pas en 480, avait pu s'enrichir de 50 talents par an environ pendant les trente années suivantes ; mais il ne pouvait guère dépasser 2.000 t. vers 444 ; à Olympie, le temple dut attendre vingt ans sa statue [6]. Il fallait donc que l'État aidât, et on commença à faire appel au trésor d'empire.

Visiblement, on s'acheminait vers la fusion des deux trésors installés côte à côte sur l'Acropole [7].

1. Je propose la restitution ξενοδίκαι (*T. A.*, p. LXVII-VIII) ; cf. l'inscription contemporaine d'Oeanthé (Hicks et Hill, 44, l. 10).

2. Cf. *T. A.*, p. 170.

3. Cf. Lechat, *Phidias*, p. 151.

4. Je ne puis, sur tous ces points, que renvoyer à l'article fondamental de M. Dörpfeld, *Ath. Mitt.*, 1902, p. 393.

5. Cf. *T. A.*, p. 89. L'or n'a pu venir que du Pangée.

6. Le temple d'Olympie avait été bâti de 470 à 456 avec un trésor qu'on amassait depuis 572 (et dont le premier germe était le butin de Pise). On ne commença la statue qu'en 437.

7. Je maintiens les faits généraux établis dans *T. A.* Le trésor d'empire a certainement formé la grosse part du trésor de l'Acropole. Le trésor d'Athèna n'a pu être formé qu'après 480. Mais je serais assez porté maintenant à abaisser un peu le premier chiffre pour relever le second : le total at-

C'est sur ce point que porta le dernier effort tenté contre Périclès. Le parti conservateur n'avait jamais désarmé, mais Cimon avait joué vis-à-vis de lui le même rôle modérateur que Périclès vis-à-vis de la démocratie. Après la mort de Cimon, le chef reconnu du parti fut son cousin Thucydide, fils de Mélésias, auquel manquait le prestige du stratège, mais qui en revanche valait Périclès comme politicien et comme sophiste. Des luttes oratoires suivirent, qu'il était impossible de ne pas porter sur la Pnyx en une cité où la comptabilité était publique, et qui avaient un retentissement dangereux chez les alliés : Ion de Chios, Stésimbrote de Thasos en ont certainement entendu de près l'écho [1]. On finit par recourir à l'ostracisme : au printemps de 443, Thucydide fut banni pour dix ans [2]. Périclès fut dès lors constamment réélu stratège, et cette preuve de confiance du Peuple suffisait à le rendre tout-puissant.

Ainsi s'acheva l'évolution qui allait, une dernière fois, préserver Athènes de la démocratie radicale. Pendant les dix ans qui suivent, l'action de Périclès fut décisive : tous les yeux étaient fixés sur lui, surtout au dehors. Il reste à suivre la répercussion de cette action dans les milieux concentriques où elle s'exerça, depuis la famille jusqu'aux confins du monde connu.

Au lendemain de la révolution de 462-1, la démocratie athénienne avait été d'abord entraînée par le mouvement d'expansion imprimé

teint vers 443, 6000 t., est seul sûr. Il est difficile de mesurer ce qui est sorti du Laurion à partir de 483. Rappelons seulement que le trésor de 6000 t. réunis sur l'Acropole sous Périclès se composait de pièces attiques (cf. *T. A.*, p. 108). — On sait que, pour le maximum de ce trésor, le texte traditionnel de Thuc., II, 13, donnait le chiffre de 9700 t. Ce chiffre est inadmissible. M. Ed. Meyer, qui a étudié cette histoire avec le plus grand soin et avec la meilleure volonté de respecter Thucydide, écrit : « Offenbar hat Thukydides bei seiner Angabe..., etc. » (*Forsch.*, II, p. 119). — Dans ces conjectures, j'ai cru pouvoir faire appel à une variante du texte de Thucydide que nous a conservé un scoliaste d'Aristophane, *Plut.* 1193 : « [Périclès encouragea les Athéniens, leur rappelant qu'ils recevaient chaque année 600 t. des alliés] ὑπαρχόντων δὲ ἐν τῇ ἀκροπόλει ἀεί ποτε ἀργυρίου ἐπισήμου ἑξακισχιλίων ταλάντων (τὰ γὰρ πλεῖστα τριακοσίων ἀποδέοντα περιεγένετο, ἀφ' ὧν ἐς τὰ προπύλαια τῆς ἀκροπόλεως καὶ τἄλλα οἰκοδομήματα καὶ ἐς Ποτίδαιαν ἀπανηλώθη) ». — Je sais que le texte a paru à de bons juges plus digne d'un scoliaste que de Thucydide. M. Nicklin par exemple, qui a rendu compte de mon ouvrage (*T. A.*) dans l'*English historical Review* (1910. p. 318), se refuse à corriger le texte traditionnel de Thucydide, pour une raison de paléographie ; mais lui aussi cherche à expliquer comment l'historien a pu arriver à ce chiffre de 9700 t., dont la réalité paraît à tout le monde impossible à admettre. En tous cas, le trésor de l'Acropole ne pouvait dépasser 6000 t. en 443, et a été maintenu à ce taux par des restitutions dont le décret de Callias (434-3) porte la trace ; et ces 6000 t. étaient νομίσματος ἡμεδάπου. — J'ajoute que nous retrouverons les 5700 t. dont parle le texte de Thucydide corrigé (p. 120).

1. Car c'est à eux que remontent, en dernière analyse, les discours rapportés Plut., *Pér.*, 12.

2. Cf. *T. A.*, p. 85, n. 2.

à Athènes : à la lutte coloniale engagée contre la Perse, elle avait même ajouté la lutte européenne contre Sparte, sans parler des premières velléités de conquêtes occidentales. Mais il avait bientôt fallu opter entre l'expansion intérieure et l'œuvre qui s'imposait, à l'intérieur, si on voulait maintenir la cohésion de l'empire et réaliser dans la cité même le programme démocratique. Dès lors, une politique s'était dessinée qui comportait : 1° la paix avec le dehors, au moins dans les cas où on rencontrait devant soi une puissance forte ; 2° unification politique de l'empire, au moins sur tous les points où on avait à briser une résistance obstinée ; 3° exploitation de l'hégémonie au profit de la cité athénienne, au moins dans les cas où des éléments agissants, riches ou pauvres, réclamaient le développement de la richesse. Cette politique, Périclès ne l'avait pas inventée, mais il s'y était rallié dès le début, en s'efforçant seulement de la modérer. Avec elle, il triompha.

CHAPITRE IV

L'Empire Athénien (443-432).

Périclès.

I. *Périclès.* — Sa personnalité. — Son action modératrice.

II. *Athènes.* — Les classes. — Les riches, triérarchie et chorégie. — Les zeugites (clérouchies). — Les thètes, grands travaux. — Les métèques. — Les esclaves. — L'afflux des étrangers. — La flotte athénienne.

III. *L'empire athénien.* — Organisation 443, guerre de Samos 439. — Le tribut relevé. — Iles, Ionie, Carie, Hellespont, Thrace. — La justice athénienne. — Colonies, Amphipolis. — Hippocrate, etc.

IV. *La mer.* — Le Pont. — La mer d'Égypte. — L'Occident, Thurii, Naples. — Les Barbares. — Voyages d'Hérodote, la paix maritime.

V. *L'opposition.* — Elle vient des Grecs. — Elle est contenue dans l'empire athénien. — Égine, Mégare, Corinthe, Tarente, Syracuse. — Les paysans de Béotie et du Péloponnèse. — Sparte.

Ainsi tout l'effort de la génération écoulée depuis les grands événements de 480 semblait avoir abouti à mettre dans les mains d'un homme d'État athénien les destinées de la Grèce. Ce que disait Thémistocle de son fils [1] : « Ce bambin gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne Athènes, et Athènes gouverne la Grèce », inexact pour lui, était vrai pour Périclès.

Les contemporains ont été frappés, bien avant la postérité, de la situation singulière de Périclès. L'État grec, en se repliant sur lui-même, n'avait pu déchirer les liens qui unissaient, d'une cité à l'autre, les vieilles familles de l'Hellade : à Sparte, tout le monde connaissait le fils de Xanthippe, et le roi Archidamos même était son hôte [2]. Jusque dans les pays barbares, on était beaucoup plus informé

L'Acropole, Délos. — Vases attiques, monnaies.

Insc. gr. I, 226 sqq., 31, 32 = listes de tributs, décret de Bréa, premier décret de Callias, etc. — Wilhelm, *Urkunden dram. Aufführungen.* — Hérodote. — [Xénophon], 'Αθ. πολ. — Thucydide, I. — Aristote, 'Αθ. πολ. — Jacoby, *Marm. Par.* — Diodore, XII. — Plutarque, *Périclès.* — Eusèbe, *Chron.* — Lexicographes.

---

1. Plut., *Thémist.*, 18.
2. Plut., *Pér.*, 8, 33.

qu'il ne semblerait d'abord de ce qui se passait à Athènes [1]. Très réellement, les destinées de toute la partie du monde qui importait pour l'avenir de notre civilisation reposaient, à ce moment, sur cet homme, qui était loin pourtant d'être un homme supérieur.

I

Périclès avait alors 50 ans; depuis trente ans il était chef de famille [2], depuis vingt ans il était entré dans la politique militante, depuis dix ans son action grandissante se faisait sentir partout. Non qu'aucun des rouages institués par la constitution d'Éphialtès eût été faussé en son honneur; l'Assemblée du peuple était seule souveraine; le Conseil des Cinq Cents était sa directe émanation, chargée de l'expédition des affaires courantes, et sans consistance propre; l'Héliée était son image à peine réduite. Dans ces conditions, toute latitude devait être laissée à l'homme qu'il lui plaisait de choisir pour homme de confiance. Mais on a vainement cherché à retrouver le nom de Périclès dans les documents mutilés que nous a laissés cette époque [3]; tout au plus y relève-t-on la trace de l'influence de ses amis personnels [4]. Ce qui rendait sa situation durable, c'était la stratégie; non que le fait de revêtir, lui dixième, le commandement militaire, suffît à lui donner un pouvoir exceptionnel; ce qui le lui donnait, c'était le vote de confiance résultant tacitement de la réélection annuelle [5]. Quant aux motifs qui faisaient suivre Périclès, lorsque, telle la Salaminienne, il sortait en des circonstances soigneusement ménagées pour laisser tomber la parole décisive, il faut les chercher dans sa situation modératrice. La révolution de 462-1 avait laissé dans la cité, tout le monde le sentait, deux camps opposés, et forts l'un et l'autre. Or, Périclès, par sa naissance, par ses relations, appartenait à celui du passé. Sans doute, bien des rancunes subsistaient; sans doute, certaines allures de l'homme choquaient bien des traditions honorables, par exemple, sa liaison tardive avec la Milésienne Aspasie [6], et (bien plus encore) l'insolence de

1. Cf. Aristophane, *Acharn.*, 648 sqq.
2. Il fut chorège dès 473-2 : Wilhelm, *Urk. dram. Auff.* p. 16.
3. Cf. *Insc. gr.* I, supp., p. 63.
4. Parmi lesquels Callias, l'auteur du décret de 434 (Kirchner, *Prosop. att.*, 7827).
5. M. Beloch a bien montré le peu d'importance de la stratégie elle-même, *Attische Politik*, p. 16.
6. Sur Aspasie, Plut. *Pér.* 24. Périclès la prit après Myronidès, donc déjà assez âgé (vers 450) : le fils, Périclès, stratège en 406, est né au plus tard en 436. Elle ne pouvait être bien vieille puisqu'elle fit, après lui, le bonheur d'autres hommes politiques athéniens (*ibid.*). Sur les dissentiments que sa présence suscitait dans la famille légitime de Périclès, cf. Plut. *Pér.*, 36.

mauvais exemple avec lequel il affichait sa passion pour la drôlesse prétentieuse qui avait ruiné son foyer. Mais il s'agissait de milieux vis-à-vis desquels, par principe et par habitude, rien n'effaçait le fait de la naissance. Et d'autre part, la jeune démocratie, qui avait élevé Périclès, sentait qu'elle avait besoin de lui ; il lui donnait, malgré tout, le prestige qui la rattachait aux gloires ancestrales, le vernis de considération et de civilisation dont elle sentait le besoin ; sa présence avait rallié et ralliait à elle bien des hésitants. Souvent, la foule s'offusquait des allures pisistratiques de son favori ; mais la comédie était là pour rappeler à Périclès, parfois avec un excès qu'il fallut réprimer [1], qu'il était un homme. Et, longtemps, rien ne prévalut contre l'instinct naturellement monarchique du peuple, dans une cité où il n'avait pas encore été perverti par des flagorneries sans nom. Cette situation hybride a rendu possible le maintien d'un équilibre logiquement très instable, mais qui, historiquement, s'est prolongé sans ébranlement grave pendant plus de dix ans.

II

La royauté de fait de Périclès a donc maintenu la cohésion que suppose la cité démocratique sous peine de devenir la cynique tyrannie de la majorité numérique. Mais il va sans dire qu'elle n'effaçait pas les multiples et infinies différences qui existaient entre les citoyens. De ces différences, l'une était si grosse que la courte vue même des idéologues la reconnaissait. Les 4 classes censitaires étaient maintenues : pour les magistratures financières par exemple, la démocratie n'était pas fâchée de trouver dans les pentacosiomédimnes des agents solvables [2] ; pour le service d'infanterie, si lourd malgré la solde, il fallait au moins des zeugites. Il ne faut pas s'exagérer la rigidité de ces cadres, que l'action de l'hérédité, de l'éducation, du mérite, croisaient de mille manières. Néanmoins ils nous permettent de préciser le type réel, quoique vague, du citoyen athénien.

Prenons d'abord les riches, les citoyens astreints aux liturgies : l'institution de l'antidosis, qui permet au liturge surtaxé de déférer à un remplaçant l'échange des fortunes, maintient le niveau de cette minorité, pour laquelle l'abaissement du pouvoir de l'ar-

1. Une loi fut votée contre la comédie vers 445 (mais bientôt rapportée : Sc. Aristoph. *Ach.* 67).

2. Arist., 'Αθ. πολ. 8 (pour le trésor d'Athéna). Cf. Lehmann-Haupt, *Klio*, 1906, p. 304. Id. pour les ἐκλογεῖς qui recouvrent le tribut (Harpocr. ἐκλογεῖς : cf. Guiraud, *Cond. des alliés*, p. 218).

gent ne produira donc pas les mêmes effets que pour la troisième classe[1]. Elle comprend encore un grand nombre des vieilles familles dont quelques-unes ont donné leur nom à des dèmes : c'est un fait naturel dans une société où aucune révolution, au moins depuis Solon, n'a bouleversé la propriété territoriale. De plus, beaucoup de ces familles ont conservé des privilèges qui ne sont pas sans certains bénéfices tangibles, par exemple la possession des sacerdoces : on n'oserait prendre les prêtresses d'Athéna ailleurs que parmi les Boutades, ni les interprêtes d'Éleusis en dehors des Eumolpides[2]. Dans d'autres, l'habitude héréditaire du commandement se traduit par une série de carrières militaires qui se poursuivent jusqu'à l'époque où les condioterri viendront disputer la place [3]. Cependant, à côté de des vieux éléments, il y en a déjà bien d'autres ; nous ne parlons pas des familles remontant au VIe siècle : pour celles-là c'est à peine si un érudit malveillant peut encore rappeler des récits ou des légendes analogues à celles qui font dériver nos richesses bourgeoises des pillages révolutionnaires[4]. Mais, parmi les familles riches que font connaître les orateurs du IVe siècle, la plupart ne voient remonter leur fortune qu'à l'époque de la Pentékontaétie (480-430), et leurs membres ne seraient pas gens à taire leurs ancêtres, s'ils en avaient de plus lointains [5]. L'origine de ces fortunes est dans les mines du Laurion, et surtout dans les mille placements avantageux qu'a ouverts aux capitaux d'Athènes la possession de l'empire [6].

Dans la minorité riche même, on distingue deux classes. La première est définie par la *triérarchie*. Athènes trouve des triérarques pour ses 300 trières, même en laissant les moins zélés se reposer 2 ans sur 3 : il est vrai que, quand viendra la guerre, elle sera ainsi au bout de ses ressources ; dès 424, la *syntriérarchie* existe [7], mais la plupart de ces riches ne répugnent pas à une charge que rend plus légère l'habitude de la navigation, et que compense l'exercice du commandement. Quant à la deuxième classe, elle suffit à la *chorégie* et aux autres liturgies : il faut chaque année fournir aux Dionysies 10 chœurs dithyrambiques, plusieurs chœurs tragiques, 5 chœurs comiques, presque autant aux Lénéennes, 5 chœurs aux Thargélies, et de moindres prestations dans une centaine de dèmes[8] ; et les li-

1. Cf. *S. R.*, p. 8.
2. Töpffer, *Att. Geneal.*, p. 121, 24.
3. *Ibid.*, p. 225. Cf. Kirchner, *Prosop. att.*, 4386 etc.
4. Cf. Arist., 'Aθ. π. 6, et le commentaire de M. de Wilamowitz *Arist. u. Ath.*, I, p. 62.
5. Kirchner, *Prosop. att.*, 2921, 3973, etc.
6. Cf. *Rev. des Deux-Mondes*, sept. 1910, p. 203.
7. Cf. *S. R.*, p. 16. Il est probable que la syntriérarchie a précédé la synchorégie : or, celle-ci est autorisée dès 412-1 (cf. *Insc. gr.* II, Suppl. 1280b, et Wilhelm, *Urk. dram. Auff.* p. 177, n. 1).
8. Cf. le brillant article de M. Reisch, *Choregia*, dans Pauly-Wissowa, *Real-*

turges peuvent se reposer 1 année sur 2! En revanche, les 1200 cavaliers ne sortent plus tous de cette classe, depuis que l'institution de la κατάστασις (indemnité d'entretien) a rendu le service à cheval plus accessible aux gens moins fortunés.

L'esprit de corps n'est pas très développé dans cette minorité. La propriété héréditaire, même avec le partage égal entre fils, le maintient pourtant. De même la tendance à se marier entre riches, bien que les dots soient modérées, et que la liberté d'allures économique, remarquable à Athènes, évite le fait qui se produira à Sparte : l'accumulation du capital entre les mains des femmes. Le mariage du zeugite enrichi avec une fille de grande maison ne semble pas étonner Aristophane. Seule, l'ascension des affranchis est quelque peu contenue : ils n'arrivent guère que par la banque, et encore un homme comme Pasion, au ɪvᵉ siècle, ne peut que permettre à son fils de mener joyeuse vie — non marier brillamment sa fille. Quant aux alliances avec l'étranger, l'aristocratie a eu l'esprit très large en cette matière jusqu'au vᵉ siècle : les fils de Cimon sont nés d'une Arcadienne [1], et, si Thucydide a des mines au Pangée, c'est que son père a épousé une Thrace. Peu à peu le nationalisme démocratique se fait sentir, là aussi : il faudra une loi spéciale pour légitimer les fils de Périclès et d'Aspasie [2].

Venons à la troisième classe, définie par le *catalogue* où on inscrit à 18 ans ceux qui sont qualifiés pour le service d'hoplites. Le cens requis est de 200 drachmes, et à l'époque où nous sommes cette somme ne correspond plus, à beaucoup près, à 100 hectol. de blé, ni surtout à 70 hectol. d'huile [3]. Ainsi, le dème d'Acharnes, qui ne comptait que 1300 *citoyens* au temps de Clisthène, compte 3000 *hoplites* au temps de Thucydide [4]. D'une manière générale cette classe, qui ne dépassait pas encore 10-12.000 hommes en 446, en compte 20.000 en 431 (sans les clérouques). Thucydide nous atteste qu'elle est restée, dans l'ensemble, campagnarde : il serait intéressant de savoir cependant si ses membres n'ont pas, en général, comme Socrate, maison en ville.

On sait à peu près comment Clisthène avait réparti les dèmes de l'Attique. Peut-on suivre le déplacement de la population ? Clisthène, en donnant à tout Athénien un démotique, avait voulu donner une famille à ceux qu'excluaient les orgueilleux γένη du passé ; le démotique suivait l'homme dans ses déplacements, et les statistiques de démotiques ne peuvent nous donner aucune indication

encyclop. Le nombre de 5 pour les chœurs comiques (*ibid.*, p. 2415) était fixé dès le temps de Périclès (Wilhelm, *Urk.*, p. 197).

1. Plut., *Cim.*, 16.
2. Plut., *Pér.*, 37.
3. Cf. S. *R.*, p. 17.
4. Thuc., II, 30.

territoriale. On ne peut donc préciser dans quelle mesure s'était exercée déjà l'attraction de l'agglomération Athènes-Pirée et du district minier : tout au plus peut-on enregistrer (dès cette époque ?) la constitution de dèmes nouveaux à Halimuse, près Phalère, à Azénia et à Thorikos, dans le Laurion [1]. Mais il est permis d'affirmer que l'attraction s'était exercée surtout sur la quatrième classe.

Quant aux clérouques, qu'on avait pourvus en les prenant, soit parmi les thètes, soit parmi les zeugites qui maintenaient difficilement leur cens de 200 drachmes, on ne peut guère estimer à moins de 8.000 ceux qui étaient installés en Eubée, à Naxos et Andros, en Chersonèse, à Lemnos, Imbros, Scyros, à Bréa, etc [2]. Nous les retrouverons en parlant de l'empire.

La quatrième classe, celle des *thètes*, a vu transformer sa situation. Si elle n'augmente pas plus vite, cela tient à l'abaissement de la limite qui la définit vers le haut, et à l'envoi de clérouchies. Et pourtant les thètes, qui n'étaient guère que 14-15.000 en 444, sont 20.000 vers 430 [3]. Ils sont retenus à Athènes et au Pirée par les travaux que multiplie systématiquement Périclès. Travaux de l'Acropole d'abord, pour lesquels des centaines de bras vont chercher le marbre du Pentélique, hissent les blocs sur la citadelle, les travaillent sous la direction de Phidias, et finalement en tirent le Parthénon et les Propylées (2.012 t. [4]). Travaux de l'Odéon, du Théséion, en ville. Travaux du mur du milieu, du Pirée, des arsenaux, des navires (1.000 t. [5]). Vers la fin de l'administration de Périclès, travaux dans tous les temples de l'Attique. Il y a là de quoi occuper ceux qu'on ne réquisitionne pas pour la flotte. Et il faut ajouter les centaines de gens qu'on exerce annuellement pour les chœurs dramatiques, et pour les autres fêtes beaucoup moins élégantes que multiplie la démocratie [6].

Les métèques ne jouissent plus de l'indemnité complète que leur avait conférée Thémistocle : ils paient un droit de résidence pour acquérir une situation fixe dans la société [7]. Ils n'en prospèrent pas moins : 3.000 d'entre eux au moins atteignent le cens d'hoplites sous Périclès [8] et beaucoup sont assez riches pour acquitter la cho-

1. Cf. la carte de Milchhöffer, *Abhandl. Berl. Akad.* 1892, et celle de Judeich, *Topogr. v. Ath.*, p. 160.

2. Le chiffre 6000 est adopté par M. Ed. Meyer, *Forsch.* II, p. 183. Je crois qu'il faut le dépasser, mais nous ne pouvons pas ignorer beaucoup de colonies.

3. Le premier chiffre Philoch. 90 (*Fr. Hist. Gr.* I) ; le second Aristoph. *Guêpes*, 706 sqq.

4. Cf. *T. A.*, p. 103.

5. Isocrate, VIII, 66. Le chiffre est invraisemblable pour les arsenaux seuls : mais, quoiqu'il soit bien rond, il doit avoir une base réelle (tous les travaux du Pirée ?)

6. Cf. [Xénoph.] Ἀθ. π., III.

7. 1 dr. par tête : Clerc, *Les métèques athéniens*, p. 15-6.

8. Thuc., II, 31.

régie. Ils vivent surtout au Pirée et à Alopèce, à Mélité, à Kollytos : comme ils ne peuvent acheter la terre attique, peu d'entre eux s'égarent dans l'intérieur [1].

Enfin, un autre élément de population commence à pulluler à cette époque : les esclaves. On suit le développement du prolétariat servile à la baisse du prix d'achat. Au début du siècle, le prix courant de l'esclave, dans le Péloponnèse, à Halicarnasse [2], semble avoir été de 200 dr. A Athènes, où les prix, du VIe au IVe siècle, ont varié peut-être dans la porportion de 5 à 1, on s'attendrait à trouver le prix de la marchandise humaine augmenté à la fin du Ve siècle : on trouve au contraire des prix de 170, 180 dr. [3]. Les esclaves, comme les métèques, sont concentrés à Athènes et au Pirée, mais en outre ce sont eux surtout qui extraient l'argent du Laurion. Et de plus, ils commencent à remplacer le prolétariat agricole disparu : au temps d'Aristophane, il semble bien que le plus modeste propriétaire foncier ait son esclave [4]. Au-dessus de la masse, se forme même une sorte d'aristocratie servile dont sortent les affranchis : le banquier Pasion a eu des prédécesseurs plus modestes au siècle de Périclès.

Enfin, à côté de cette population sédentaire de 300.000 âmes (et plus peut-être), il ne faut pas oublier les étrangers de passage qui affluent au Pirée. Il y a là un va-et-vient constant d'hommes venus de tous les points de l'Archipel [5], parmi lesquels Athènes puise largement pour les besoins de sa flotte. A la fin de l'administration de Périclès, elle a 300 trières en état de tenir la mer. Quand viendra la guerre, elle en aura couramment 100 ou 150, parfois 200 et plus, hors du port [6]. Ceci représente une masse de 30.000 hommes. Les premières classes ne fournissent que l'état-major, étant réservées pour le service de terre. Les thètes ne fournissent que les pilotes et le premier rang des rameurs, les *thranites* qui manient les plus fortes rames [7]. Les métèques ne peuvent fournir le reste. Quant aux esclaves, on les embarque dans les cas exceptionnels, à Athènes comme à Chios et à Corcyre, mais on ne peut exiger constamment ce sacrifice de leurs maîtres. Pour le reste (15.000 h.), il faut avoir recours aux marins de l'Archipel. Et c'est chose d'autant plus facile qu'Athènes a maintenant, dans ce domaine, le monopole du recru-

1. Cf. Clerc, *op. laud.*, p. 450. La question pourrait être reprise avec les documents nouveaux.

2. Pour le Péloponnèse, cf. Hérod. VI, 79. Pour Halicarnasse, cf. l'inscr. Hicks et Hill 27, l. 38. Je crois, en effet, que les dix statères sont des statères d'*électrum* : l'article de la loi signifie que les délinquants dont la fortune personnelle ne sera pas suffisante pour racheter leur personne seront vendus comme esclaves.

3. *Insc. gr.* I, p. 152.

4. Cf. le bourgeois du *Plutus* (408, 388).

5. Sur le va-et-vient à Athènes, [Xénoph.] Ἀθ. πολ., I.

6. Cf. Busolt, *Griesch, Gesch.* III2, p. 869 sqq.

7. Voir sur ce point Ed. Meyer, *Gesch. d. Alt.* IV, p. 57 n.

tement : pendant toute la guerre du Péloponnèse, elle pourra maintenir la solde de mer au chiffre de 3 oboles par jour [1]. La flotte d'Athènes est le lien précis et solide qui unit à la cité dirigeante la nombreuse population des ports égéens.

La nature avait refusé à Athènes, dans le monde grec, le privilège qu'elle a accordé à l'Angleterre, dans le monde européen : elle n'en avait pas fait une île. Cette défectuosité, les Athéniens l'ont corrigée dans la mesure du possible. Leur marine, qui, malgré leur tempérament conservateur, les avait entraînés, eux et leurs colonies prétendues ou authentiques, dans les voies du radicalisme politique, a mis en échange à leur disposition tous les avantages que pouvait offrir le monde méditerranéen [2].

III

Avec le triomphe de Périclès, tous les ménagements qui avaient servi à déguiser la transformation de la confédération délienne en empire athénien ont cessé. En 443, une commission dans laquelle siégea Sophocle a divisé la matière imposable en cinq districts : Iles, Ionie, Carie, Hellespont, Thrace [3]. C'est à partir de cette réorganisation qu'aura lieu désormais la révision quadriennale du tribut (439, 435, 431, 427).

Déjà se préparait la révolte la plus grave que l'empire eût encore vue. Une des trois villes qu'Athènes regardait comme les boulevards de sa domination, Samos, la plus riche de passé, la plus forte sur mer (100 trières, 20.000 hommes) [4], était en délicatesse avec Milet au sujet du territoire de Priène. Depuis la réforme de la constitution milésienne, les Athéniens ne savaient rien refuser à Milet : ils intervinrent brutalement à Samos, prirent des otages. La ville proclama sa défection (440) : le complot avait des ramifications étendues, puisque Byzance y prit part. On donna à Périclès des forces écrasantes [5], qui compensèrent à peine l'extrême médiocrité de ses talents stratégiques, car les Samiens rompirent une première fois le blocus. Mais Lesbos, Chios envoyèrent leur contingent : au bout de neuf mois, les rebelles durent céder (439). On leur ôta leurs murailles, leurs vaisseaux, on les força à rembourser par annuités les frais énormes de la guerre (1.500 t.) [6]. On n'osa pourtant pas encore leur ôter leur constitution traditionnelle : mais les plus fermes oli-

1. Thuc., VII, 45.
2. Cf. [Xénoph.) Ἀθ. πολ., II.
3. *Insc. gr.* I, 207.
4. Cf. Hérod., VI, 8 (relatif à 460 environ?)
5. 199 vaisseaux contre 70 : Thuc., I, 115-7
6. *Insc. gr.* I, 177, cf. *T. A.*, p. 94.

garques durent fuir, et firent d'Anéa, sur la côte opposée, un foyer de brigandage [1]. Byzance en fut quitte pour voir augmenter son tribut.

La répression de la révolte de Samos permit aux Athéniens de tendre encore les ressorts de leur autorité : le tribut fut en général relevé. Il avait été de 460 t. au début, puis était monté, par suite d'accessions nouvelles, à 560 t. : de 454 à 439, pour adoucir la transition de l'hégémonie à l'empire. on l'avait abaissé à 435 t. A partir de 439, la tendance marquée est de retrouver le chiffre de 454 [2], et le tribut atteindra près de 600 t. en 431 : *sur le papier*, il est vrai, car bien des villes cariennes n'ont pas été réduites après la révolte de Samos, et l'on sera forcé bientôt de fondre en un seul les deux districts d'Ionie et de Carie [3]. En compensation, Athènes reçoit l'indemnité samienne (80 t. par an). Le chiffre total du tribut reste très modéré, car, l'argent du Laurion affluant dans l'Archipel au point que la monnaie attique y éteint peu à peu les monnayages locaux [4], la valeur de l'argent y baisse : quand la guerre forcera les Athéniens à doubler le tribut, ils ne feront qu'en adapter le taux au progrès de la prospérité générale.

Ajoutons que le service militaire n'est plus exigé qu'en principe, sauf de Chios et de Lesbos. Athènes ne veut pas tirer parti des 100.000 hoplites que pourraient lui fournir ses alliés [5], soit qu'elle se défie de leur valeur militaire, soit qu'elle suspecte le loyalisme de cette classe qui ne connaît guère de l'empire que l'eisphora nécessitée par le tribut. Seul, des alliés sûrs comme Milet sont largement mis à contribution. Quant au service maritime, il n'est acquitté que par des embauchages individuels.

Il est intéressant de voir quel a été le traitement des villes particulières dans cette période (439-1) : le principe général étant de ramener celles qui avaient été dégrevées au chiffre antérieur, les dérogations constituent des mesures de bienveillance qui doivent s'expliquer par des circonstances locales [6].

L'Eubée a toujours été ménagée par rapport aux autres îles. L'immigration attique, qui y avait toujours été continue, est devenue énorme après 445. Aussi Hestiée, Érétrie, Karystos, Chalcis y sont-elles largement dégrevées, et, parmi les petites villes, les Διῆς seuls remontent de 1.000 dr. à 2.000. C'est la partie de l'empire qui a été

1. Thuc., III, 19, 32.

2. Quelles que soient les divergences de détail au sujet des listes incomplètes de tributs, je crois que l'accord est fait sur ce point (cf. *T. A.*, p. XXXIX, 96).

3. Sur la liste de 439-8 d'abord.

4. Cf. R. Weil, *Zeitschr. f. Numism.*, 1910, p. 351 sqq.

5. Milet, qui paie 10 t., fournit une fois 2.000 hoplites (Thuc., IV, 54) : d'où le chiffre que je donne pour l'empire. Il va sans dire qu'il est très hypothétique (cf. p. 21).

6. Pour tout ce qui suit, cf. Pedroli, dans Beloch, *Studi di Storia Antica* (1891), p. 104-120, et *T. A.*, p. XXXIX, 96.

le plus fortement atticisée. Les Athéniens avaient accordé aux Eubéens l'*épigamie*, le droit de mariage avec Athènes [1].

Égine a payé, depuis sa soumission, 3 ou 4 millions *en poids*. On ramène maintenant son tribut de 30 t. à 13, puis à 8 : sa prospérité est finie.

Les Iles avaient été fortement taxées au début. Maintenant, Céos (103 kc., 360 dr. au km.) est ramenée de 6 t. à 4 t. Kythnos (85 km., 200 dr.) reste dégrevée (?). Sériphos (69 kc., 170 dr.) est ramenée de 2 t. à 1 t. Siphnos (74 kc., 240 dr.) reste dégrevée (?). Ios (120 kc., 50 dr.) est ramenée de 1 t. à 3.000 dr., Andros (405 kc., 180 dr.) de 12 t. à 6, Syros (80 kc., 20 dr.) de 1.800 dr. à 1.500 dr., Mykonos (86 kc., 100 dr.) de 1 t. 3.000 dr. à 1 t., Paros (209 kc., 500 dr.) reste à 16 t., Naxos (423 kc., 100 dr.) à 6 t. 4.000. Cette bienveillance générale s'explique peut-être, ailleurs même qu'à Andros et Naxos, par l'envoi de petites clérouchies : en tous cas, les Athéniens ont certainement tenu compte du grand nombre de leurs citoyens possessionnés dans les Iles.

En Ionie-Carie, nous trouvons d'abord Rhodes (1.460 kc., 130 dr.) : là Ialysos remonte à 10 t., Lindos aussi, Kamiros reste élevée à 6 t. Mais Airai reste à 1 t., Diosiris à 500, Kymé à 9 t., Nisyros à 1 t., les 'Ιδυμῆς à 2.000, Karyanda à 500, les Ληψιμανδῆς à 1.000 dr., les Μαδνασης à 1 t., Mylasa à 5.200 dr., les Χαλκεᾶται à 2.000 dr. Colophon tombe à 5.000, Cnide à 2 t. En Ionie seulement, nous trouvons de nombreuses exceptions à cette bienveillance générale : Grynéion monte de 1.000 dr. à 2.000, Érythres revient à 7 t. 3.000, les Οἰναῖοι d'Ikaros à 1 t., Milet (agrandie par la chute de Samos) à 10 t., Myonte à 1 t. 3.000, Pitane passe à 2.000 dr. et Pygéla à 1 t. 3.000, Astypalée revient à 2 t. Éphèse revient à 7 t. 3.000 : sa prospérité du siècle suivant ne s'annonce pas encore. D'une façon générale pourtant, le rétablissement de la paix avec les Perses se fait sentir pour ces villes, mais lentement.

Dans l'Hellespont, Parion revient à 1 t. Dardanos reste à 1 t., et Chalcédoine tombe à 6 t. Mais Abydos monte à 5 t. 3.000 dr., Byzance à 21 t., Daunioteichos de 1.000 dr. à 2 t. 4.000, Sélymbrie à 9 t. Dans la Chersonèse, si Alopéconnèse reste à 2.000 dr., Madytos monte de 500 à 2.000 dr., Sestos de 500 à 2.000 dr. On le voit, l'on a tenu compte, dans ces régions, de l'activité croissante du commerce avec le Pont. La Chersonèse, en dehors des cités grecques, disparaît des listes par suite de l'établissement des 1.000 clérouques athéniens chargés de garder les détroits.

Ténédos (42 k. c., 600 dr.) tombe à 3 t., Samothrace (177 k. c., 200 dr.) n'a pas varié. Imbros (256 k. c., 24 dr.) tombe à 1 t. et Lemnos (477 k. c., 15 dr.) à 4 t. 3.000, par suite de l'envoi de clé-

1. Lysias, XXXIV, 3.

rouchies athéniennes : Scyros (104 k. c.) n'a jamais figuré sur les listes, depuis que des Athéniens l'occupent. Quant à Thasos (393 k. c., 45 dr.) elle monte à 30 t., parce qu'on lui rend ses possessions du continent, sauf les mines du Pangée.

Sur le continent thrace, Aiga revient à 3.000 dr. et Dicéa près Abdère à 3.000 dr. Si Ainos tombé à 4 t. tandis que Maronée monte de 1 t. 3 000 à 10 t., c'est peut-être que la seconde de ces villes s'est agrandie aux dépens de la première. Mais lorsqu'on voit ensuite Maronée retomber à 3 t., Abdère tomber à 10 t. et Galepsos à 1.000 dr., on soupçonne des pertes graves de territoire au profit du royaume des Odryses, qui, sous le roi Sitalkès, est en train d'absorber toutes les tribus thraces depuis l'Ister et le Pont jusqu'aux confins de la Macédoine [1]. C'est là aussi que les Athéniens ont intercalé leurs colonies des bouches du Strymon. Dans la Chalcidique Aphytis revient à 3 t., Mendè à 8 t., Skabla à 3.000 dr., Stolos à 1 t. Si Argilos tombe à 1.000 dr., si Sermylia reste à 5 t., et Singos à 2 t., en revanche il y a de nombreux relèvements. Asséra monte de 2.400 dr. à 3.000, Scione de 6 t. à 15 t. (puis 9), Thyssos reste à 1 t., Spartolos monte à 3 t. 500, Potidée passe en 435 de 6 t. à 15. Mesures justifiées peut-être par l'accroissement de prospérité de cette région qui fournit les bois à la marine athénienne, — mais dangereuses, car, en arrière, la Macédoine, sous le roi Perdiccas (454-413), n'est plus amie d'Athènes.

Et cependant, dans l'intérieur des villes, l'action de celle-ci se fait plus pénétrante. Surtout, ses tribunaux accaparent de plus en plus les procès. Les procès civils ne représentent que des pertes d'argent pour les alliés forcés de venir plaider à Athènes. Mais les procès criminels, là surtout où la démocratie introduit partout la politique [2], sont un redoutable moyen de pression. « Ils viennent à Athènes, s'écrie un oligarque athénien vers 424 en parlant des grands des villes alliés, et on les voit flatter les juges, courtiser le premier faquin qui entre ! En vérité, cette mesure est le fondement même de la puissance d'Athènes ! [3] »

L'envahissante république a d'ailleurs des récompenses plus positives pour les masses qu'elle ne peut pas employer toutes sur ses flottes : elle les associe à sa colonisation. Dès 464, les 10.000 colons qui ont été repoussés à Drabeskos comprenaient des alliés. En 443, des alliés ont été envoyés à Thurii. En 437, Athènes fonde Amphipolis, qui absorbe probablement la colonie préliminaire de Bréa [4].

1. Cf. Ed. Meyer, *Gesch. d. Alt.* IV, p. 74.
2. Cf. Antiphon, *De caede Herodis*, et Blass, *Att. Bereds.* I, p. 177.
3. [Xénoph.] Ἀθ. πολ., I.
4. M. Ed. Meyer (*Gesch. d. Alt.* IV, p. 22, n.) place Bréa à l'est, parce que Thucydide n'en parle pas à propos de Brasidas. Comme Bréa semble bien être la colonie de Bisaltie (Plut. *Pér.*, 11) j'essaie d'expliquer ce silence.

Là un noyau d'Athéniens est noyé dans une foule d'alliés; aussi sera-t-il trop faible pour empêcher la défection de la ville.

Enfin, Athènes tend à accaparer le travail intellectuel, que ses moyens lui permettent de rémunérer si splendidement. Polygnote de Thasos a déjà vécu chez elle. Hippocrate, la gloire de Cos, y passera [1]. Malgré tout, la vie intellectuelle a survécu sur nombre de points de cette Ionie où elle était née, et elle a été parfois dangereuse à la renommée d'Athènes. Ion de Chios et Stésimbrote de Thasos se sont entendus à faire ressortir les fâcheux côtés des grands hommes athéniens [2].

IV

Cet empire égéen n'était lui-même qu'une petite partie de l'empire athénien, car le vrai domaine d'Athènes, aux yeux de ses citoyens les plus clairvoyants, c'est au moins toute la mer Méditerranée. Cette paix qu'Athènes a fait régner sur l'Archipel, au point que toutes les villes y laissent tomber leurs murailles, cette sûreté de relations qu'elle y établit, au point qu'un jour elle pourra mettre d'un coup l'embargo sur 100 navires [3], tout cela serait précaire, si, sur toutes les avenues qui conduisent dans ce domaine, elle n'avait montré son pavillon, et répandu sur toutes les côtes le respect de ses flottes comme celui de sa monnaie.

Nous avons parlé de la route de l'Hellespont, par où venaient les blés du *tchernoziom*. Cette route était fréquentée dès 480. Mais, au temps de Périclès, Athènes s'est montrée soucieuse de l'accaparer. Avant 440, une flotte a été à Sinope renverser un tyran et établir 600 colons athéniens [4]. Sur le détroit de Kertch, Nymphéon est en sa possession peu de temps après. En 438 monte sur le trône du royaume grec de Crimée la dynastie des Spartokides, qui vont devenir les grands pourvoyeurs de blé d'Athènes [5]. En attendant, elle tire de là la garde de 1.200 archers scythes qui font la police de ses rues et de ses assemblées.

Au Sud-Est, la paix de Callias a fixé les roches Chélidoniennes comme limite des deux marines de guerre athénienne et perse. Mais les vaisseaux de commerce ne sont pas liés par ces limites : les Phéniciens apportent leurs cultes au Pirée, les marchands athéniens fréquentent les ports de Cypre. On ne recule même pas devant le

1. Hippocrate est bien connu de Sophocle : Psichari, *Rev. de Philol.* 1908, p. 95.
2. Cf. Croiset, *Littér. Gr.*, IV. p. 197, 68.
3. Thuc., VI, 44.
4. Plut. *Pér.*, 20. Le nom de Lamachos ne permet pas de remonter trop haut.
5. Nymphéon : Eschine, *Ctés.*, 171. Bosphore : Diod., XII, 31, 36.

voyage direct d'Égypte, autre réservoir de blé : dans les villes de Crète, qui sont sur la route, Athènes désigne des *proxènes* (hôtes publics) chargés de protéger ses nationaux [1].

Enfin, elle a maintenu, après la paix de trente ans, ses relations à l'entrée du golfe de Corinthe. Naupacte est restée à ses amis messéniens. Phormion ira en son nom intervenir en Acarnanie [2]. Plus loin, le détroit de Sicile, fermé aux pirates d'Étrurie par les soins de Syracuse, tente les vaisseaux attiques qui portent maintenant eux-mêmes les vases du Céramique aux « Tyrrhéniens ». En Italie, nous avons vu fonder Thurii en 444; l'élément sybarite a été bientôt chassé de la ville nouvelle, mais les Athéniens, auxquels il devait laisser la place, ont été vite débordés par les étrangers malveillants qu'ils ont conduit. Bientôt, les plus chauds partisans d'Athènes, Hérodote et le père de Lysias, quitteront la ville; en 432, l'oracle de Delphes sanctionnera la disparition de l'influence athénienne [3]. Déjà, les Doriens de Tarente ont manifesté leur hostilité : en 433, ils jettent la colonie d'Héraclée en défi à leur rivale [4]. Athènes ne gardera de cette aventure que des alliances avec les dynastes iapygiens. En Sicile, son alliance avec Égeste est déjà vieille, et les cités non-doriennes ont toutes les yeux tournés vers elle. Enfin, un de ses stratèges, Diotimos, paraît à Naples vers 435 [5]. Il est possible que des conventions monétaires avec Marseille remontent jusqu'à cette époque. C'est quand Corcyre offrira de protéger ces relations de sa flotte encore puissante que Corinthe éclatera.

Partout, on le voit, c'est surtout avec les cités grecques qu'Athènes cherche le contact, mais par là même sa renommée pénètre chez les Barbares.

Aristophane nous montre le roi de Perse à l'affût des nouvelles d'Athènes. Le nom de Carthage revient souvent dans la bouche des orateurs de la Pnyx. Les Étrusques connaissent bien la signature des peintres de vases attiques. Enfin les progrès des Sabelliens n'ont pas dû être étrangers à l'apparition de Diotimos à Naples. D'une manière générale, ce n'est pas par hasard que la ruée des Barbares sur le monde grec coïncidera presque partout avec le déclin de la marine attique.

Le plus manifeste témoignage de la facilité des relations établies sous la protection de la flotte attique, champion de la force grecque, ce sont les voyages d'Hérodote. Nous avons déjà présenté celui-ci, et montré comment, chassé d'Halicarnasse vers 460, il était alors en Grèce. Depuis, il s'est attaché à la fortune ascendante de Péri-

1. Thuc., III, 85.
2. Thuc., XI, 68.
3. Diod., XII, 35.
4. Diod., XII, 23, cf. *Inscr. gr. antiqss.*, 548.
5. Timée fr. 99 (*Frag. Hist. gr.* Didot, I). Strabon V, IV, 7.

clès : en 444 il se laisse entraîner par l'enthousiasme panhellénique à Thurii. Déjà auparavant, il a été dans le Pont, où il a appris tant de choses curieuses sur les peuples « hyperboréens. » A Thurii, si peu qu'il reste, il fait connaissance avec le lointain Occident. Vers 440, il est forcé de revenir : il touche à Cyrène, il fait de là son voyage d'Égypte. Une curiosité d'archéologue l'amène à Tyr, et, de là, peut-être a-t-il poussé jusqu'à Babylone [1]. Il n'est pas sûr qu'il ait, par la suite, encore paru à Thasos [2]. C'est à Athènes que les notes innombrables, dont la lecture l'avait fait vivre, sont devenues sous sa plume un ouvrage amusant, lequel s'est trouvé être aussi un plaidoyer pour Athènes : cet ouvrage lui vaudra, de la part de la cité reconnaissante, 10 talents, — une grosse fortune. Hérodote, qui n'était alors qu'un très humble personnage, n'a pas été le seul à circuler ainsi : la facilité des relations maritimes, très frappante si l'on se rappelle les histoires de pirates dont fourmillent non moins que les vers d'Homère les récits d'Hérodote lui-même sur le VIe siècle, est relative encore, puisque les Athéniens pourront arriver dans les eaux syracusaines sans que Syracuse en ait été avertie autrement que par de vagues rumeurs [3]. Cependant, ce n'est que dans un domaine maritime où les périples abondent, où les routes principales sont bien connues des états-majors, que pourront opérer les flottes que nous allons voir à l'œuvre : ce n'est que dans des pays très civilisés que peut se jouer une partie comme la guerre du Péloponnèse.

V

Elle venait.

On était évidemment arrivé au moment où les adversaires d'Athènes ne pouvaient plus laisser agir sans péril la contagion qui se dégageait de sa démocratie. Ce n'était pas des Barbares que venait pour elle le pire danger : ceux-là étaient trop différents de race, de culture, d'évolution, ils ne la comprenaient pas assez pour la haïr. Mais, dans tous les États grecs, il y avait des hommes qu'elle irritait et inquiétait. Elle les irritait par sa constitution politique, qui érigeait le changement en principe, et ignorait systématiquement le principal bienfait de la société humaine : la stabilité. Et elle les inquiétait par sa force. Une démocratie comme Argos, avec ses Cléons ignorés, était plutôt rassurante : sa politique extérieure était inspirée par de mesquines idées de revendications territoriales (la

1. J'adopte les conclusions de M. Macan, *Herodotus VII-IX*. Introd., p. LXII-LXIII.
2. Cf. Hérod., XI, 44.
3. Busolt, *Gr. Gesch.* III2, p. 1022, p. 767, etc., qui exagère.

Cynurie), son armée était ridicule, sa marine inexistante malgré la mer si proche. Mais Athènes, Athènes sous Périclès, c'est autre chose : c'est la Démocratie parée, fardée, avec le regard énigmatique qui inspire les orateurs bien disants, avec la parure d'ivoire et d'or, avec l'égide et la lance : et Poseidon réconcilié lui a donné le trident des mers. C'est la démocratie qui enthousiasme le pédant et l'esthète, rassure l'étourdi et intimide le trembleur. Et l'on comprend que son attraction s'exerce de près puisqu'elle s'exerce encore à deux mille ans de distance. Elle semble entraîner les Grecs, avec un aplomb olympien, dans une voie au bout de laquelle leur instinct pressent des catastrophes : catastrophes pour les édifices solides à l'abri desquels a grandi la civilisation qui s'épanouit, pour la religion des ancêtres, la famille, la propriété, l'État.

Ces réactions se produisent d'abord au foyer même du mal. Mais là, il y a des compensations. La puissance d'Athènes a largement profité, non seulement à ses principaux citoyens, mais aux conservateurs des villes alliées. Elle ne les tient pas seulement par la pression permanente de ses tribunaux où visiblement, sauf ces cas énormes dans lesquels le plus impudent avocat ne saurait plaider indifféremment le pour ou le contre, on demande avant tout la soumission à Athènes. Elle les tient un peu par l'intérêt. L'aristocrate que la démocratie choque par son excessive familiarité, l'intellectuel qu'elle agace par la niaiserie de ses postulats, le politique et le soldat qui la trouvent trop lourde à manier, sont hommes : ils se souviennent qu'ils sont propriétaires, que les vaisseaux circulent en paix, que le blé arrive sans peine aux villes surpeuplées de l'Archipel, et qu'il y a sur les côtes des esclaves barbares pour remplacer le prolétaire débauché. Ils se disent que, tant que les affaires marchent, rien n'est perdu. Athènes ne peut compter sur leur loyalisme, mais elle sait qu'ils ne sortiront des hétairies, où ils frondent et complotent, qu'à la dernière extrémité[1].

Seulement, au dehors de l'empire, les affaires ne marchent pas. Égine, jadis le glorieux emporium du Péloponnèse, sent s'achever sa ruine. Mégare est à la merci d'un décret d'Athènes. Corinthe a vu et voit encore les vaisseaux attiques tourner de manière inquiétante à l'entrée de son golfe. Tarente et Syracuse voient les mêmes vaisseaux rôder déjà à leurs portes, et nouer des relations suspectes avec les Barbares iapyges ou sicules que leurs républiques dominent ou exploitent. Et tout à l'heure, comme par défi, Athènes va montrer qu'elle peut, par simple décret, fermer la mer et couper les vivres à une ville hellénique.

Or, l'inquiétude de tous ces marchands se répercute sur la masse

1. Sur les hétairies à Athènes, [Lys.] VIII = *Diffam.* Lysandre les trouvera préparées en Ionie.

solide des populations grecques. Même dans les coins les plus reculés de l'Arcadie ou du Pinde, on sent le besoin des débouchés, alors même que la solidarité religieuse et politique n'agirait pas. Et le mécontentement va loin. Tous ces états ont dû faire à l'idée démocratique au moins cette concession, de se donner des gouvernements de majorité. Nous ne connaissons un peu que l'un d'entre eux : la Béotie [1]. Là, l'aristocratie au milieu de laquelle a vécu Pindare a perdu tout pouvoir, d'abord par sa liaison avec la Perse, puis par ses attaches avec l'envahisseur athénien : depuis 447, la constitution fédérale, comme la constitution de chaque cité, met les affaires dans les mains de tous ceux qui peuvent y consacrer leur temps ; seule, une minorité est exclue vers le bas de l'échelle sociale [2]. Dans les États péloponnésiens, que nous ne connaissons pas, nous devinons une organisation semblable : partout, le pouvoir politique appartient, en somme, à la classe qui tient aussi la force militaire, à la classe des hoplites. Et cette classe est très large, s'il est vrai que les deux tiers du contingent péloponnésien dépassent 50.000 hommes : les 100.000 hoplites que pourrait armer tout le Péloponnèse représentent certainement la majorité des hommes faits [3].

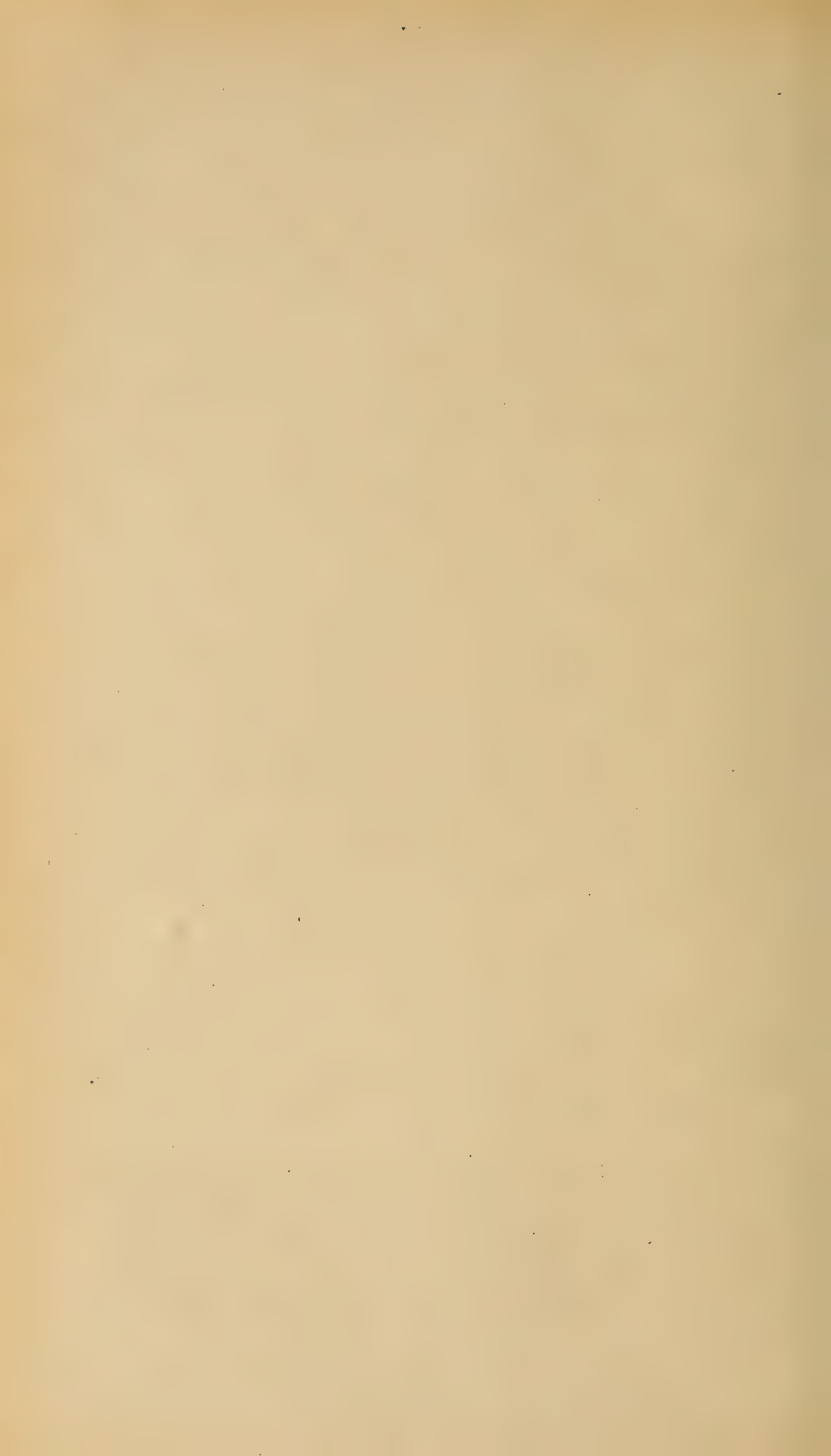
Or, tout cela est serré, par des traités qu'il serait imprudent de rompre, autour de Sparte. Sparte, il est vrai, avec son prolétariat d'Hilotes, est devenue semblable à l'excentrique Thessalie, profondément différente de ces cités d'αὐτουργοί. En Occident, dans la dorienne Tarente, dans la dorienne Syracuse, l'éloignement laisse les sympathies ethniques s'exercer librement : en Grèce, on voit de près les Spartiates, et on sait que ce n'est pas un peuple aimable. N'importe : l'armée que Sparte a porté à la perfection, comme le génie grec a porté à la perfection toutes les branches de l'activité humaine où il s'est appliqué [4], reste la seule force qu'on puisse opposer à Athènes, et tous ceux qui se sentent enlisés par le flot montant vont chercher refuge en elle.

Sparte avait signé avec mauvaise humeur le traité de 446-5, et cette mauvaise humeur s'était déchargée sur le roi Pleistoanax qui, accusé de corruption, dut fuir à Tégée. Au moment de la guerre samienne, elle avait laissé discuter la question de l'intervention. Elle considérait l'empire attique comme une usurpation, et le prudent libéralisme dont elle faisait preuve lui permettait d'en flétrir la tyrannie. Mais la cité dirigeante, comme toutes les aristocraties, était essentiellement pacifique et conservatrice, ne se décidant à la guerre que sous la menace d'une révolution intérieure. De plus, le

1. *Th.*, p. 145. Cf. Bonner, *Classic. Philol.*, 1910, p. 407.
2. Cependant ce prolétariat est très nombreux, s'il est vrai qu'à Délion figurent 10.000 hommes de troupes légères (Diod. XII, 69).
3. Cf. Plut., *Pér*, 33. Androt. fragment 45 (*Frag. Histor. Gr.* Didot, I).
4. Cf. *P. P.*, p. 269.

jeu des institutions politiques y donnait le pouvoir à des vieillards, toujours disposés à regarder comme inéluctable l'état de choses auquel ils s'étaient résignés : là moins que partout, cette nombreuse jeunesse dont parle Thucydide, cette jeunesse qui, grandie depuis 446, ne savait plus ce que c'était que la guerre et voulait en goûter, là moins que partout elle avait ses coudées franches. Sparte résistera longtemps au cri de détresse qui vient, bruyant ou étouffé, de tant de parties de la Grèce. Au dernier moment seulement, au moment de voir échapper ce qui lui reste d'autorité et da prestige [1], elle jettera dans la balance le poids de son épée.

1. Voir la menace des Corinthiens dans Thuc., I, 71. Au reste, les discours de Thucydide sont ici la grande source.



CHAPITRE V

Athènes et l'art grec.

Athènes aspire à devenir la capitale de l'art.
I. L'art grec, 480-450. — Le temple d'Olympie. — Le lyrisme.
II. Athènes, 480-450. — Le Parthénon. — La Parthénos — Le procès de Phidias.
III. Le mouvement artistique à Athènes. — Propylées, Érechthéion, etc. — Sculpture. — Céramique. — Lyrisme et musique. — La tragédie. — La comédie.
IV. Le mouvement artistique hors d'Athènes. — Architecture. — Sculpture. — Peinture. — Musique. — Le drame attique. — La monnaie.
Dans quelle mesure Athènes a été la capitale de l'art grec.

Aujourd'hui, ces passions, ces colères, ces haines sont refroidies depuis deux mille ans, et nous sommes enclins à ne retenir, de l'œuvre de ces hommes, que ce qui a subsisté pour le plaisir de nos yeux, de nos oreilles et de notre esprit. Or, aussitôt que la cessation de la guerre nationale eut rendu disponible la portion considérable de la richesse grecque accumulée maintenant derrière les murailles d'Athènes, les Athéniens en ont usé avec l'intention nettement formulée de faire de leur ville la capitale de l'art grec.

I

Nous avons dit quelles étaient, dès 480, la multiplicité, la variété, l'originalité de la vie artistique dans le monde grec. La difficulté principale, pour l'historien de l'art, est même de saisir, dans ce foisonnement, les traits vraiment saillants. Cependant, de temps à

Lechat, *Le temple grec*, 1902, *Phidias*, 1906 ; Collignon, *Les statues funéraires*, 1910 ; *Le Parthénon*, 1911. — E. Bertrand, *Études sur la peinture et la critique d'art*, 1893. — Mazon, *Essai sur la composition des comédies d'Aristophane*, 1904.
Olympie, l'Acropole, Sélinonte. — Vases : [Birch] Walters, *Hist. of anc. pott.*, 2 vol. (Londres, 1905). — Wilhelm, *Urkunden dramat. Auff.* — Pline (cf. Jex-Blake et Sellers, *The elder Pliny's chapters up. hist. of art*). — Plutarque, *De musicà*, trad. Weil-Reinach. — Suidas. — Nicole, *Le procès de Phidias.*

autre, de grands chantiers s'ouvraient, qui permettaient de fixer, en quelque sorte, le maximum de la capacité artistique de la race. Un de ces chantiers s'ouvrit vers 470 à Olympie, quand les Éléens eurent constitué le trésor dont les dépouilles de Pise, cent ans plus tôt, avaient formé le premier noyau, et résolurent de l'employer à l'érection d'un temple de Zeus [1]. Le travail fut confié à un architecte national, Libon. Celui-ci posa dans l'Altis un monument de grande envergure (64^{m} 12 sur 27^{m} 69) dont il fit le type du temple dorique sévère, aux courtes colonnes, aux chapiteaux trapus, surmontés d'une toiture que l'idole installée plus tard, « si elle s'était levée de son siège, aurait crevé ». La décoration du faîte fut confiée à des artistes que nous ne sommes pas sûrs de connaître, mais qui, à supposer qu'ils aient travaillé simultanément, ne représentent pas le même stade du progrès plastique qui s'achevait. Ceux qui ont fait les frontons de l'Est (Pélops et Oinomaos) et de l'Ouest (Lapithes et Centaures) sont encore les contemporains des sculpteurs d'Égine, par une certaine raideur de conception et d'exécution, par des maladresses de détail qui révèlent que la matière n'est pas encore tout à fait vaincue (femmes trop minces). Dans les métopes (travaux d'Hercule), si la sobriété extrême rappelle les métopes qui ornaient, probablement à la même époque, les temples de Sélinonte, la liberté, l'exactitude achevées avec lesquelles sont traités tous les mouvements de l'homme annoncent immédiatement le Parthénon. Le temple venait d'être terminé lorsque son faîte s'orna du trophée de la victoire spartiate de Tanagra (457), comme pour rappeler que l'œuvre, toute panhellénique qu'elle fût, restait dorienne et péloponnésienne [2].

Le vieux lyrisme qui avait réjoui si longtemps les Grecs par l'intime union de la poésie, de la musique et de la danse, appartient à l'âge précédent. Il ne faut pas oublier pourtant que les hommes qui en ont donné, après Simonide, les modèles les plus achevés, Pindare et Bacchylide, ont composé presque toutes leurs œuvres entre 480 et 450. Il ne faut pas oublier non plus que, derrière ces grands noms, nous entrevoyons encore une pléiade de poètes estimés, comme Timocréon de Rhodes. Par un hasard curieux, Bacchylide a été chassé de Céos, sa patrie, probablement par les changements qui ont accompagné l'établissement de l'hégémonie attique [3]; Timocréon a été l'ennemi de Thémistocle. Avec ces poètes, les vieux genres inventés pour les familles et les cercles aristocratiques faisaient place aux genres mieux adaptés à la place publique.

1. Paus. V, 10 (avec les notes de Frazer). J'essaie de concilier les traditions qui veulent que le temple ait été élevé avec les dépouilles de Pise, et le fait qu'il ne s'est élevé que vers 470.
2. Hicks et Hill, 30.
3. Plut., *De exilio*, 605 D.

Les tragiques athéniens ont trouvé plus d'une idée à emprunter aux « farceurs » de Sicyone : ils leur ont pris le drame satyrique, qui reposait des graves trilogies. Et, en Sicile, Épicharme avait déjà tiré des facéties locales de véritables scènes comiques, et orienté les représentations plaisantes dans une voie où elles rentreront, après la longue déviation que leur fera subir la comédie politique d'Athènes.

II

Durant toute cette première partie du ve siècle, Athènes n'avait été en mesure de rien opposer au temple d'Olympie. Elle avait connu, au vi^e^ siècle, une floraison d'architecture et de sculpture dont l'invasion perse avait semé les restes sur le sol de l'Acropole. Après cela, il avait fallu fonder et maintenir l'empire, et c'est à peine si, çà et là, quelques ateliers avaient eu le loisir de maintenir les traditions (et jusqu'aux poncifs) du génie attique [1]. Déjà pourtant s'exerçait l'attraction de la ville impériale : le peintre Polygnote de Thasos était venu exercer à Athènes. D'autre part, des sculpteurs attiques comme Myron d'Éleuthères allaient travailler à Olympie, et représentaient brillamment Athènes dans le cercle d'artistes qui achevaient alors de faire éclater la gaîne archaïque des vieilles statues. Le traditionalisme attique et le contact maintenu avec le dehors avaient si bien préparé la nouvelle génération artistique que, quand arriva l'époque pacifique, Périclès trouva immédiatement Iktinos et Phidias.

Le chantier qui allait donner aux maîtres d'Olympie des rivaux et des vainqueurs s'ouvrit sur l'Acropole en 447. Il s'agissait de remplacer le temple d'Athèna, détruit par les Perses, par un autre, lequel d'ailleurs avait été esquissé dès avant 480 sur le front Sud de l'Acropole. Iktinos reprit à peu près les fondements posés ($69^{m}51$ sur $30^{m}86$) [2]. Il conserva le sévère ordre dorique pour la déesse vierge, mais il élança les colonnes, et, sous l'entablement et les frontons, à l'ombre du toit, en haut de la cella, il réserva une place pour une frise continue dans le goût ionien. Ayant ainsi mené à perfection son travail de synthèse, il laissa au ciseau de ses collaborateurs le soin de lui donner un pendant plastique.

On sait comment ils y ont réussi. Dans les sujets qu'ils ont choisis, parmi les légendes nationales, pour les frontons Est (naissance d'Athèna) et Ouest (querelle d'Athèna et de Poseidon), la sévérité dorienne a été observée, non sans une ombre de raideur encore, un

1. Les poncifs archaïques se retrouvent jusque dans le dos des caryatides de l'Érechthéion (Lechat, *Sculp. att. avant Phid.*, p. 495).
2. Cf. Dörpfeld, *Ath. Mitth.*, 1902, p. 379 sqq.

souci peut-être excessif de la symétrie, qu'empêche de remarquer le fini du détail (draperies). Les métopes aussi (Thésée, Lapithes et Centaures) produisent une certaine impression d'imitation : elles ne tranchent sur celles d'Olympie que par la virtuosité plus grande des détails. Mais la frise (procession des Panathénées) atteste que, quand Athènes ne s'imposait pas volontairement la discipline dorienne, les goûts intimes de son cœur étaient pour la grâce et la liberté d'allures de l'Ionie [1].

Phidias avait déjà fait deux Athénas, la Lemnienne (pour les clérouques de Lemnos en 450), et la Promachos qui se dressa sur l'Acropole vers le même temps, lorsque Périclès le chargea de donner son idole au sanctuaire qui s'élevait. Il conçut cette fois Athèna debout, la main droite sur le bouclier, la lance au repos dans le creux de l'épaule, la main gauche portant en avant une Victoire. Athènes pouvait s'offrir le luxe, rare jusqu'alors pour une cité grecque, d'une statue chryséléphantire, consistant en une carcasse de bois sur laquelle devaient s'appliquer les pièces d'ivoire et d'or, et les pierres précieuses. Au témoignage unanime de tous ceux qui ont eu l'heur de voir, Phidias a su faire que la déesse restât aussi simple, aussi grave, aussi dégagée et parfaite sous cette parure écrasante, que si elle se fût incarnée dans le marbre polychromé. Elle entra dans son temple en 438, avant que l'édifice fût complètement achevé [2].

L'œuvre n'était pas terminée que l'ouvrier éprouva le déboire que le règne des partis préparait aux supériorités quelles qu'elles fussent. Le pauvre artiste, tout entier à la Parthénos, avait oublié les amas de matière précieuse mis à sa disposition, et les gardes qui veillaient aux barrières de l'Acropole ne les avaient pas défendus. Il y eut des vols, et la responsabilité de Phidias fut engagée sur de misérables dénonciations. Il aurait fini en prison, si les Éléens, qui déjà avaient retenu son travail pour la statue de Zeus, n'avaient déposé pour lui une caution de 40 t. [3]. Mais la haine ne désarma pas : les soustractions d'ivoire ne pouvant lui être imputées, on l'accusa d'impiété pour avoir glissé, sur le bouclier d'Athèna, un portrait de Périclès. Aussi bien, c'était celui-ci qu'on visait derrière l'artiste. Phidias resta donc en Élide, et ses descendants y vécurent après lui. Au moins cet exil évita-t-il aux Athéniens le scandale d'un forfait comme celui dont, quarante ans plus tard, Socrate devait être victime.

1. Cf. Collignon, *Le Parthénon.*
2. Philoch., fragment 97 (*Fragm. Histor. Gr.* Didot, I). Les Panathénées de 438 sont tombées vers le 15 sept. (*C. A.*).
3. Les controverses relatives à la date du procès ont été définitivement tranchées par la publication d'un fragment des chroniques d'Apollodore (J. Nicole, *Le procès de Phidias*, Genève 1910).

III

L'installation de la Parthénos le 15 septembre 438 n'a été que l'épisode le plus saillant de l'intense mouvement artistique dont l'Attique était alors le théâtre.

Tout d'abord, Périclès songea à donner à l'Acropole un vestibule digne du temple qu'elle contenait. Mnésiklès, chargé du travail, eut de la peine à asseoir sur la montée Ouest du rocher les fondements de ce Propylée. Il le composa de deux édifices rectangulaires à droite et à gauche, reliés par un portique de colonnettes ioniques : l'heureux agencement de ces divers éléments a excité de bonne heure l'admiration des visiteurs. Cependant, l'aile S. dut être écourtée pour laisser sa place au petit temple d'Athèna Nikè [1].

Le vieux temple d'Érechthée devait être, lui aussi, remplacé. Il ne put l'être qu'après la guerre archidamique (terminée en 421). Le portique des Caryatides était debout dès 413; le reste fut achevé peu après. Par un hasard singulier, l'ancien temple d'Athèna, qu'on avait dû restaurer provisoirement après 480, et dont l'opisthodome avait abrité le trésor d'Athènes, disparut dans un incendie en 406, au moment même où il ne pouvait plus que déparer tant de chefs-d'œuvre [2].

Au pied de l'Acropole s'éleva le temple d'Héphaistos, connu aujourd'hui des touristes sous le nom de temple de Thésée. Et les autres dieux de l'Attique ont reçu ce qui leur était dû aussitôt qu'Athèna fut satisfaite (433, puis 421-413) : Poseidon à Sounion, Némésis à Rhamnonte. Enfin, Athènes n'oublia pas le berceau de son empire, et refit à Délos le temple d'Apollon. — Le dorisme pur n'avait pas été réservé à la déesse nationale : il domine dans presque tous ces monuments, dans l'Héphaistiéion, à Sounion. Mais Athènes a su prouver, dans l'Érechthéion et ailleurs, avec quelle maîtrise achevée elle savait manier, quand elle le voulait, les « colifichets » ioniques. Un artiste athénien, Callimaque, celui là même auquel l'Érechthéion dut sa fameuse lampe d'or, a même ajouté à l'ornementation ionienne un perfectionnement que nous retrouverons : le chapiteau corinthien [3].

La sculpture, dans la seconde moitié du siècle, est restée sous l'influence de Phidias. Alcamène, dont une découverte récente nous a rendu l'Hermès [4], était son rival. Agoracrite, dont nous connais-

1. La date de l'érection du temple vers 450 me paraît tranchée par le décret Michel, 671.
2. Xén., *Hell.*, I, vi, 1.
3. Cf. Lechat, *Phidias*, p. 126.
4. Voir cet Hermès dans *Ath. Mitt.*, 1904, p. 179 sqq., pl. XVIII-XX.

sons au moins partiellement la Némésis, était son élève. Et il est bien probable que Krésilas, qui fit le portrait de Périclès, avait été désigné par lui. — Nous aurions, de ce grand art, des reflets plus nombreux, si les motifs funéraires avaient été alors plus abondamment représentés. Mais, au ve siècle, les grands efforts étaient encore réservés pour les monuments publics, comme le cénotaphe des guerriers tombés en Sicile (413) : l'épanouissement de la sculpture funéraire ne date que du IVe siècle [1].

C'est la peinture surtout que nous ne pouvons aujourd'hui apprécier que dans ses branches les plus modestes. Mais une de ces branches était depuis longtemps, à Athènes, une spécialité nationale : la céramique. Les signatures nombreuses qu'on relève sur les vases à figures rouges du ve s. attestent que Douris, Euphronios, Meidias, se considéraient comme de véritables artistes. De fait, leurs œuvres nous donnent au moins une idée de ce qu'était le dessin des grands maîtres. Et tel vase qui représente par exemple une sentinelle à cheval atteste que, si le génie attique a dédaigné alors le réalisme dans le grand art, ce n'est pas qu'il ne sût en apprécier les ressources [2]. Mais le moment n'est pas venu de parler de la peinture, dont les maîtres ne sont pas d'Athènes.

Le lyrisme ne fut pas dédaigné à Athènes au ve siècle : le dithyrambe gardait sa place dans les fêtes, et 3 ou 4000 pièces de ce genre ont été jouées au cours du siècle [3]. Cependant la séparation de la musique et de la poésie a été accentuée. Pour les représentations proprement musicales, Athènes eut, à partir de 446 environ, un monument spécial, l'Odéon [4], où la musique poursuivit son évolution, et où les compositeurs étrangers, nous le verrons, eurent à compter avec le public athénien. Quant à la poésie, elle se présenta de plus en plus à l'esprit des Athéniens sous la forme dramatique.

Le drame est la création nationale d'Athènes, encore que certains éléments, comme le drame satyrique, aient pu être pris à Sicyone ou ailleurs. Le concours dramatique s'est introduit aux fêtes Lénéennes et Dionysiaques à la suite du dithyrambe. Il a dû se contenter longtemps d'une mise en scène rudimentaire. C'est sur des gradins de bois que, pendant tout le ve siècle, 20 ou 30.000 spectateurs se sont entassés sur le flanc S. E. de l'Acropole. Au milieu de cet hémicycle, un espace rond, l'*orchestra*, servait à la représentation : tout au plus, sur le rebord de la terrasse qui terminait cet espace, quelques vagues décors (piliers en bois représentant des palais, etc.) rendaient-ils l'illusion scénique possible aux gens de bonne volonté ;

1. Cf. Collignon, *Les statues funéraires*, p. 13.
2. Collignon, *Cavaliers athéniens*, 1889.
3. Ed. Meyer, *Gesch. des Alt.*, IV, p. 94.
4. Cf. Reisch, *De mus. Græc. certam.*, 1885, p. 16 sqq.

la σκηνή était l'endroit où, derrière cette terrasse, les acteurs revêtaient le masque et le cothurne, et où se préparaient les quelques machines nécessaires [1]. Tel est le cadre où se sont succédé les représentations annuelles qui furent le centre de la vie intellectuelle des Athéniens.

La tragédie n'est pourtant pas restée pareille à elle-même pendant toute cette période. Entre les mains d'Eschyle, elle avait encore le caractère d'une série de tableaux historiques empruntés aux vieilles légendes : dans l'*Orestie* par exemple (458), la seule trilogie qui nous soit parvenue en entier, l'action se poursuit, en somme, sans solution de continuité, depuis la situation créée par l'adultère de Clytemnestre jusqu'au moment où Oreste est gracié. Un poète qui fut le jeune rival d'Eschyle, Sophocle, a présenté des drames qui formaient un tout complet [2]. Le public français a été familiarisé avec celle de ses pièces qui déjà, pour les anciens, était le « canon » du drame, l'*Œdipe roi* (429 ?). On pouvait cependant rendre la donnée moins fantastique, les personnages moins lointains : un peu plus jeune que Sophocle par la chronologie, beaucoup plus par l'édution, Euripide s'est attaché à éveiller des émotions plus analogues à celles que font naître les événements de la vie quotidienne. Dans son *Alceste* (438), diverses scènes, celle entre Admète et son père par exemple, ont même un caractère comique que le poète a très consciemment marqué. Dans aucune des autres pièces que nous avons de lui, il est vrai, il n'a poussé si loin dans la voie qu'il avait ouverte : même, la pièce des *Bacchantes*, jouée à la fin de sa vie à la cour de Macédoine (406), atteste l'extrême souplesse de son talent comme de sa pensée.

Les pièces bouffonnes que l'on représentait à Athènes à la suite des tragédies, en plus grand nombre qu'elles, mais avec beaucoup moins d'apparat, n'ont presque rien de commun avec ce que nous appelons la comédie. Nous avons déjà rencontré dans l'histoire politique ces revues de fin d'année [3]. Dans la pléiade des poètes comiques d'Athènes, un nom émerge au temps de la guerre du Péloponnèse, celui d'Aristophane. Il a émergé aux yeux des contemporains grâce à la verve exceptionnelle de l'homme, au feu roulant de ses allusions, de ses calembours, de ses invectives, qui a dissimulé souvent la bassesse réelle de cet adversaire trop démocratique de la démocratie [4]. Il a émergé aux yeux de la postérité grâce à des mérites

1. Mazon et Bodin, *Scènes choisies d'Aristophane* (190?), Introd., p. XVII (d'après Dörpfeld et Reisch, *Das griech. Theater*, 1896). Cf. Michaëlis, *Die archäol. Entdeck.* (1906), ch. VI, fin.

2. Suidas, s. v. Σοφοκλῆς : ἦρξε τοῦ δρᾶμα πρὸς δρᾶμα ἀγωνίζεσθαι, doit être pris au sens esthétique, non au sens technique.

3. Mazon, *Essai sur la compos. des com. d'Aristoph.*, 1904, p. 199.

4. Wilamowitz, *Arist. u. Ath.*, II, p. 234.

lyriques que la plupart d'entre nous n'apprécient plus que très imparfaitement.

Si l'on veut se rendre compte maintenant de la place qu'occupaient ces représentations dans la vie des Athéniens du ve siècle, il faut prendre une comédie d'Aristophane, les *Grenouilles,* jouée au début de 405, au lendemain de la mort de Sophocle et d'Euripide, quelques mois avant Aigospotamos. La pièce a eu l'honneur unique d'une double représentation. On nous dit que la descente de Dionysos aux enfers, qui avait fourni le thème de la pièce, en fit le succès [1]. Quant aux discussions de haute esthétique qui suivaient, il est probable qu'elles ont passé à la faveur des facéties d'Aristophane : mais il est permis de penser qu'une partie au moins du public en a saisi toute la portée.

Elles attestent d'abord que le goût attique avait déjà consacré la trinité de poètes tragiques qui, pour nous, représente cette branche de l'art. On se rappelait fort bien Eschyle, « qui, le premier des Grecs, entassa les mots superbes, et rendit noble la facétie du bouc » : les récits des vieillards ou même les livres faisaient vivre son souvenir. On se rendait compte aussi, obscurément, que la série des grands tragiques était close avec Euripide : « D'abord, disait Eschyle, la poésie n'est pas morte avec moi. Lui l'a emportée avec lui aux enfers : il pourra y continuer à pondre ». Quant à Sophocle, que nous serions portés à mettre en tête, voici l'attitude qui lui est prêtée : « A son arrivée aux enfers, il a baisé Eschyle, lui a pris la main, et lui a laissé la première place ; maintenant, il va assister au duel entre Eschyle et Euripide. Si Eschyle l'emporte, il se tiendra tranquille. Sinon, il a annoncé qu'il reprendrait contre Euripide la lutte pour l'honneur de l'art ». Bref, « il était bonhomme là-bas, il l'est resté ici ». Quoiqu'il se fût prêté aux combinaisons d'intellectualisme et de démocratie qu'affectionnait Périclès, cependant, tout entier à sa fonction de dramaturge, n'ayant jamais cherché à provoquer la discussion, il est entré sans fracas dans l'immortalité. Mais les deux autres intéressent davantage : « Je ne voudrais m'aliéner ni l'un ni l'autre, dit Dionysos ; l'un est très fort, mais l'autre me plaît ».

La tragédie avait été conçue au début du ve siècle comme ayant une mission officielle : elle devait initier aux idées, aux sentiments, aux vertus des « pasteurs de peuples » et des soldats cette bourgeoisie campagnarde dont étaient sortis les Marathonomaques. Eschycle en avait eu conscience :

« Vois comme, dès le début, les plus nobles des poètes ont eu souci de se rendre utiles. Orphée a enseigné les mystères et l'horreur du meurtre, Musée les remèdes et les oracles, Hésiode l'agriculture,

1. Argument de la pièce (Weil a corrigé παράϐασις en κατάϐασις).

les travaux et les jours. Et le divin Homère, d'où vient sa gloire, si ce n'est d'avoir enseigné les règles de la guerre et ses vertus?... C'est de ces œuvres que mon cerveau s'inspirait en forgeant les exploits des Patrocles, des Teucers aux cornes de lion, pour engager tout citoyen à s'égaler à ces héros, au premier appel de la trompette. Et je n'aurais jamais, par Zeus, imaginé ces Phèdres, ces Sthénobées, toutes ces drôlesses : je défie qui que soit de trouver dans mes œuvres une seule femme amoureuse ».

On lui reproche ses mots ronflants : « Quand tu amoncelais, lui dit son concurrent, les mots de la taille du Lycabette et du Parnès, était-ce là faire œuvre pratique? et n'eût-il pas mieux valu parler un langage humain? — Mais, malheureux, il fallait bien, pour des idées et des sentiments grandioses, trouver des mots appropriés. Il est naturel que des hommes quasi-divins tiennent un langage superbe : ils ont bien des vêtements plus somptueux que nous. Je les présentais convenablement, tu les as salis ».

Euripide aussi s'est considéré comme un éducateur, mais dans un tout autre sens [1] :

« Quand de tes mains je reçus l'art tragique, dit-il à Eschyle, il était enflé, bouffi, et plein de mots pesants. Je commençai par le faire maigrir et par le débarrasser de son majestueux embonpoint, au moyen de versiculets, de longues promenades, de bettes blanches, le tout joint à du suc de radotages que je filtrai de ma bibliothèque... Puis, j'enseignai à ce peuple le bavardage... en lui apprenant à user de règles délicates, d'équerres de style, à raisonner, à voir, à comprendre, à entortiller sa pensée, à faire l'amour, à subtiliser, à soupçonner partout le mal, à faire le tour des idées... »

Euripide n'a pas été suivi. Le public avait changé. La classe même pour laquelle Eschyle avait écrit s'était démocratisée, et le théorikon avait ouvert le théâtre à tous les Athéniens. Or, les pièces d'Euripide supposaient un public très raffiné intellectuellement. D'autre part, l'élite de la société attique, qui s'intéressait à ses « thèses », était choquée invinciblement par le manque d'harmonie avec le genre adopté, peu disposée à venir chercher sur la scène nationale ce qu'elle trouvait dans les cénacles de philosophes. Elle n'a pas dû s'insurger contre le jugement des grenouilles du chœur : « Eschyle l'a emporté parce qu'il était pondéré. Il est malgracieux pour un poète de bavarder aux pieds de Socrate, faisant fi de la musique, et laissant tomber les plus beaux côtés de l'art tragique. Les dialogues prétentieux, les cheveux coupés en quatre, — faire de tout cela son occupation principale est d'un homme mal équilibré. » Au reste, il est à remarquer qu'Aristophane, et sans doute la masse de ses spectateurs, sont déjà passablement irrévérencieux envers le drame no-

1. Trad. Mazon et Bodin, *op. laud.*, p. 115.

ble. Le poète ne va pas jusqu'à dire que, quand la tragédie n'est plus ennuyeuse, elle devient ridicule, mais les parodies d'Eschyle par Euripide, et d'Euripide par Eschyle, sont lancées avec une verve égale [1]. Dionysos, comme il se doit, donne la palme au vieux barde, mais Aristophane, au fond, renvoie les deux concurrents dos à dos.

Au fond, il y avait, dans le théâtre d'Euripide, des parties qui allaient nettement au-devant des goûts du public cultivé : c'était seulement l'insertion dans les cadres de la tragédie qui choquait. D'autre part, la comédie qu'avaient pratiquée les prédécesseurs et les contemporains d'Aristophane était trop enserrée dans des règles traditionnelles [2], et trop mêlée surtout, par l'attente du public, à l'actualité politique, pour être adaptée facilement au genre nouveau qui se préparait. Après la guerre du Péloponnèse, la censure démocratique et le zèle refroidi des chorèges feront ou laisseront languir le théâtre. Pendant ce temps, certains Athéniens découvriront Épicharme. Et de tout cela, à la fin du IVe siècle, sortira Ménandre.

Quant à la prose, les Athéniens du Ve siècle, quelque plaisir que leur fasse goûter une oraison funèbre de Périclès, ne sont pas encore habitués à l'apprécier en purs artistes. Le respect de la recherche scientifique, le sentiment traditionnel du droit, les lourdes responsabilités créées par l'impérialisme, contiennent encore cette tendance périlleuse : c'est du dehors que viendra l'intrusion des considérations purement esthétiques dans la science, dans la justice, dans la politique.

IV

A partir de la date du 15 septembre 438, Athènes a eu la prétention, hautement avouée d'ailleurs par ses hommes d'État, d'être « l'école de la Grèce » au point de vue de l'art. Il nous faut marquer ici dans quelle mesure cette prétention fut justifiée.

Dès 430-420, nous voyons l'architecte du Parthénon, Iktinos, appelé dans le Péloponnèse pour édifier le temple d'Apollon à Bassae. Les touristes modernes savent avec quelle élégance, digne de Mnésiklès, il vainquit les difficultés spéciales de la tâche. Mais il y a dans ce temple un détail qui atteste la diffusion rapide d'une création du génie attique : le chapiteau corinthien. Bien que l'édifice soit dorique, on y trouve, isolée, une colonne couronnée de feuilles d'acanthe. Le même motif apparaît vers 400 au haut d'une colonne

1. V. 1285 sqq., 1309 sqq., etc.
2. Sur ces règles, cf. Mazon, *Essai s. la compos. etc.*, et Mazon et Bodin, *Scènes choisies* (cf. plus haut).

érigée à Delphes [1] : on verra sa fortune rapide au IVe siècle. — En revanche, aucune trace d'influence attique ne saurait être relevée dans les grands temples d'Occident, qui s'élevèrent au Ve siècle et devaient être interrompus par l'invasion carthaginoise : avec leurs dimensions colossales, leurs multiples cellas (Olympiéion d'Agrigente), ils constituent des créations entièrement originales.

L'exemple de Myron atteste que, dès la première moitié du siècle, on savait apprécier au dehors les sculpteurs athéniens. La maîtrise qu'attestait l'érection de la Parthénos dans la toreutique de l'or et de l'ivoire fit appeler Phidias et son élève Kolotès à Olympie. Depuis vingt ans que le temple de Zeus était achevé, les Éléens avaient eu le temps de reconstituer le trésor nécessaire pour y mettre la statue de culte. On a vu dans quelles circonstances Phidias arriva à Olympie (436) : l'effigie de Zeus, « Père des dieux et des hommes », était probablement achevée dès 432 [2]. — Argos avait une école de sculpture spéciale, représentée par l'illustre Polyclète, que dès le temps de Platon on avait coutume d'opposer à Phidias. Le *Doryphore* de Polyclète, purement dorien, est probablement antérieur au séjour que fit l'artiste à Athènes vers 430 [3]. Mais, quand il eut à faire (après 423) la statue chryséléphantine de Héra, il se souvint des exemples de Phidias. — Paionios de Mendè, l'auteur de la Nikè d'Olympie, a été également en contact avec Athènes. Sa Victoire est cousine germaine de celle que les artistes athéniens ont placée à Délos, et annonce la Victoire à la Sandale.

Dans la peinture, si Athènes n'a pas de grands noms à citer, en revanche elle a attiré à elle presque toutes les illustrations de l'étranger : Polygnote de Thasos avant 450, Zeuxis d'Héraclée et Parrhasios d'Éphèse à la fin du siècle. C'est à Athènes que fut exposée au public la fameuse *Centauresse* de Zeuxis :

« Sur un épais gazon est représentée la Centauresse. La partie chevaline de son corps est couchée à terre, les jambes de derrière étendues ; sa partie supérieure, qui est toute féminine, est appuyée sur le coude ; ses pieds de devant ne sont point allongés comme ceux d'un animal qui repose sur le flanc, mais une de ses jambes, imitant le mouvement de cambrure d'une personne qui s'agenouille, a le

1. Lechat, *Le temple grec*, p. 115-6.

2. J. Nicole, *Le procès de Phidias*, p. 24. Peut-on restituer après

διέμειναν ἐπὶ τῆς αὐτῆς ἀεί
πρὸς ἐκεῖνον εὐνοίας

quelque chose comme

'Εσελθόντας δ' ἐς τὸν
πόλεμον] Πελοποννησιακὸν αὐτούς... ?

L'érection de la statue, mentionnée auparavant, serait alors de 432. Quant aux jeux olympiques mentionnés ensuite, il n'est guère possible que ce soient ceux de 428, dont Thucydide parle si longuement (III, 10) : mais sont-ce ceux de 432 ou de 424 ?

3. Platon, *Protagoras*, 311 c.

sabot recourbé ; l'autre se dresse et s'accroche à la terre, comme font les chevaux quand ils essaient de se relever. Elle tient entre ses bras un de ses deux petits et lui donne à têter, comme une femme, en lui présentant la mamelle ; l'autre tète sa mère à la manière des poulains. Vers le haut du tableau est placé, comme en sentinelle, un centaure, époux sans nul doute de celle qui allaite les deux petits : il se penche en souriant. On ne le voit pas tout entier mais seulement à mi-corps. De la main droite, il tient un lionceau qu'il élève au-dessus de sa tête, et semble s'amuser à faire peur aux enfants. »

Et Lucien admire « le mélange, la fusion des deux natures, à ce point délicat où celle du cheval se perd dans celle de la femme », et les regards des deux petits tournés vers le lionceau.

On nous raconte, à propos de ce tableau, que Zeuxis n'aurait pas été très satisfait du public athénien, plus sensible à la nouveauté du sujet qu'à l'art de l'exécution : « Allons, Micion, aurait-il dit, roule cette toile et reportons-là chez nous. Ces gens-là ne louent que la boue du métier » [1].

Le public du ve siècle devait se contenter de peu en matière de peinture. Le dessin pouvait avoir atteint déjà une haute perfection. Mais Polygnote ne peignait encore qu'avec quatre couleurs : pour voir des effets de coloration vraiment puissants, il faudra attendre Nicias et Apelle. Dans la description du tableau de Zeuxis, un détail (le Centaure *dans le haut du tableau*) nous fait supposer que les peintres s'en tenaient encore à la perspective naïve qu'on relève sur les vases, où le haut représente l'arrière-plan : pour voir des effets de perspective, il faudra attendre Pausias. Et que dire de l'expression ? Quand le Socrate de Xénophon demande au maître Parrhasios pourquoi il ne cherche pas à saisir sur les traits le reflet de l'âme : « Mais le moyen, Socrate, de l'imiter ? elle n'a ni proportion, ni couleur, ni aucune des qualités que tu as détaillées ; en un mot, elle n'est pas visible... » [2]. Pour voir traduire par la peinture des états d'âmes, il faudra attendre Aristide. Enfin, il ne faut pas encore demander aux peintres du ve siècle de s'éloigner du corps humain : « Le peintre, déclare Platon, a-t-il eu à peindre la terre, des montagnes, des fleuves, une forêt, le ciel tout entier, tout ce qu'il renferme et tout ce qui s'y meut ? nous sommes d'abord contents s'il a su en rendre à peu près quelque chose avec la moindre ressemblance... Une ébauche vague et trompeuse nous suffit » [3].

La céramique attique a été certainement reçue, appréciée, imitée partout dès le ve siècle. Et cela peut tenir en partie à des faits d'or-

1. Lucien, *Zeuxis*, 4 sqq.
2. Xén., *Mémorab.* III, 10.
3. [Platon], *Critias*, 106 b.

dre commercial, à la renommée de l'huile attique par exemple. Mais il n'est pas douteux que ces produits de l'art, si modestes pourtant, ne procurassent aux hommes du ve siècle un plaisir artistique qui ne leur paraissait pas trop inférieur à celui que procurait la grande peinture. Un genre fleuri, inauguré par Meidias à la fin du ve siècle dans la peinture de vases, a pénétré très vite en Italie [1].

Les vieux genres lyriques sont restés partout en honneur : le dithyrambe, cette ébauche imparfaite de la tragédie, s'est maintenu jusqu'au IVe siècle. C'est hors d'Athènes qu'ont été apportés, dans l'art musical, les enrichissements provenant de l'addition de plusieurs cordes à la lyre. Enrichissement ne voulait pas dire progrès, du moins au goût du public athénien quand ces nouveautés lui furent soumises; le poète comique Phérécrate nous l'atteste :

« Je vais te raconter mon histoire, dit la Musique à la Justice dans une de ses pièces... Mélanippidès a commencé mes malheurs; il m'a prise le premier, et m'a étirée sur ses neuf cordes. Mais c'était encore un homme supportable... Kinésias, cet impur attique, avec les trilles disgracieux de ses strophes, m'a abîmée ensuite de telle sorte que, dans la fabrication de ses dithyrambes, comme dans celle des miroirs, ce qui est à gauche paraît être à droite. Mais c'était encore un homme supportable. Phrynis ensuite, introduisant son diable d'arpège, m'a tordue, m'a tournée, m'a éreintée avec les douze harmonies qu'il a logées dans ses cinq cordes. Mais c'était encore un homme supportable; il réparait à peu près le mal qu'il faisait. Mais Timothée, ma chère! ah! celui-là, dans quel état il m'a mise! — Qui est Timothée? — Un Milésien, un roux. — Il t'a fait du mal? — Il a dépassé tous les autres, avec ses fourmillements, ses dissonances, ses portements de voix, il m'a remplie de chevilles comme une rave... Et, s'il me rencontrait me promenant seule, il me déshabillait et me mettait sur le chevalet de ses douze cordes » [2].

Timothée a dû aller chercher hors d'Athènes un public moins sévère à des innovations qui ouvraient certainement un champ nouveau à la virtuosité : il l'a trouvé.

Le drame attique, comme on le pressent d'après ces faits, n'a pénétré que tard dans les cités non athéniennes. En 413 encore, on ne connaissait pas, en Sicile, Euripide. Si d'ailleurs je me suis bien expliqué dans les quelques pages consacrées au théâtre d'Athènes, on comprendra facilement pourquoi ce poète est le premier qui ait été goûté au dehors. Au commencement du IVe siècle nous voyons s'élever à Épidaure un théâtre (œuvre de Polyclète le jeune) qui est

1. G. Nicole, *Meidias*, 1908. J'ai reculé la date donnée par M. Pottier pour tenir compte des observations formulées dans ce travail (p. 123), mais je ne puis guère descendre plus bas, vu les caractères de l'écriture du vase. La poterie de Calabre était en retard sur celle d'Athènes.

2. Plut., *De Musicâ*, édit. Weil-Reinach, p. 119 sqq.

le plus ancien que nous connaissions [1]. Peu à peu, toute ville grecque voudra avoir le sien. Les œuvres qu'on y jouera ne seront pas toujours attiques, mais l'expansion de l'art dramatique est cependant la marque la plus caractéristique du rayonnement d'Athènes.

Dans bien des domaines, par contre, ce rayonnement ne s'est pas produit : il suffit de rappeler les monnaies. On sait que, pour des motifs économiques, Athènes a maintenu scrupuleusement sur ses chouettes les types archaïques du IVe siècle. C'est donc, malgré l'expansion de cette monnaie, sans aucune intervention du génie attique que l'art monétaire atteint partout, vers 400, son apogée.

Athènes n'a pas été un foyer artistique aussi universellement reconnu que Delphes, par exemple, ou Olympie. Même quand ils eurent le recul nécessaire pour reconnaître ce qu'ils devaient à l'étincelle attique, même quand la réaction antiattique de la fin du Ve siècle fut passée, les Grecs n'auraient pas facilement reconnu sa primauté. Athènes n'a eu, dans beaucoup de domaines de l'art, ni les plus grands noms, ni les œuvres capitales. Mais elle a eu le public le plus averti dans l'ensemble, les amateurs et les connaisseurs les plus nombreux, — et l'Acropole.

1. On sait à quelles discussions a donné lieu la structure de ce théâtre (cf. Michaëlis, *Die archaeol. Entdeck. des 19ten Jahrh.*, VI, fin).

CHAPITRE VI

Pylos et Mantinée (435-415).

Les plus clairvoyants des Athéniens ne s'étaient jamais fait illusion sur les haines dont était entouré l'empire athénien, et sur l'inéluctabilité de la lutte avec Sparte : la preuve en est dans leur politique financière. Le trésor constitué à Athèna depuis les guerres médiques, et les réserves transportées de Délos sur l'Acropole, avaient été réunies par Périclès triomphant (443) en un trésor qui atteignait à peu près le chiffre de 6.000 talents. Depuis, la guerre de Samos (1000-1500 tal.), les constructions de l'Acropole (2.000 t.) y avaient fait brèche, mais les excédents de recettes rendus possibles par la paix permirent d'y verser 3.000 t. En 434-3, un décret proposé par Callias mit sous les sanctions les plus sévères l'emploi

---

Busolt, *Gr. Gesch.*, III 2.

L'Érechthéion. — Décret de Kléarchos (Michel, *Suppl.* 1439). — *Inscr. gr.* I, 32, 37, 273, *Suppl.* p. 59 (27b) = décret de Callias, inscription du tribut (425), relevé des emprunts, inscription d'Éleusis. — Aristophane. — Wilhelm, *Urkunden dram. Aufführ.* — [Xén.], 'Αθηναίων πολιτεία; Antiphon. — Thucydide, I-V. — Aristote, 'Αθ. πολ. — Diodore, XII, — Plutarque, *Nicias, Alcibiade.*

des 6.000 t. ainsi reconstitués [1]. Déjà étaient engagés les conflits qui allaient conduire à la grande guerre.

I

Corinthe s'était déjà sentie atteinte indirectement par le décret de blocus rendu contre Mégare [2] : elle allait être atteinte directement dans ses colonies, dont les sentiments filiaux se traduisaient pour elle par des bénéfices très matériels.

A l'extrémité de la Grèce orientale, à l'entrée de la route qui conduisait vers l'Occident les timides vaisseaux ronds des Grecs, Corcyre vivait à l'écart. Colonie de Corinthe, elle avait de bonne heure repris son indépendance. Elle s'était abstenue en 480, elle n'était inscrite ni d'un côté ni de l'autre dans le traité de 446-5. Grâce à cette neutralité, la classe marchande qui la gouvernait avec libéralisme avait accumulé dans son port d'immenses richesses. Elles étaient protégées par la seconde flotte militaire de la Grèce, 120 trières, que les riches marchands faisaient manœuvrer au besoin par leurs nombreux esclaves [3]. Corcyre avait jeté à l'entrée de la barbare Adriatique des colonies, Apollonie, Épidamne, auxquelles elle ne permettait pas de prendre les libertés qu'elle même avait prises avec sa métropole. Les Corinthiens voulurent intervenir pour protéger Épidamne maltraitée par Corcyre : un sanglant échec leur montra qu'il fallait mettre tout en œuvre, s'ils voulaient mâter la seule de leurs colonies de la mer Ionienne qui ne fut pas inféodée à leur politique. Cette fois, les Corcyréens effrayés demandèrent l'appui d'Athènes (433) [4].

Les Athéniens hésitèrent : il était trop évident qu'ils allaient exaspérer ainsi la première puissance maritime et commerciale de la confédération qui les guettait. Mais depuis longtemps déjà leurs rapports avec l'Occident s'étaient multipliés, et il était tentant de s'assurer une amitié solide sur la route dont la longueur paralysait leurs entreprises : ce fut probablement ce qui les détermina à accepter l'alliance [5]. 10 vaisseaux, puis 20, partirent au secours de Corcyre. La bataille de Sybota (au S. de Corcyre) était déjà livrée

1. Michel, 75, cf. *T. A.*, p. 104.
2. Thuc., I, 42. Le décret de Mégare semble donc antérieur à l'affaire de Corcyre.
3. Thuc., I, 25, 55; cette flotte suppose une masse de 24.000 hommes.
4. La date est indiquée par *Insc. gr.* I, 179. Cf. Busolt, *Griech. Gesch.* III2, p. 770-1, n.
5. Thuc., I, 44. Thucydide a probablement glissé sur ce mobile, pour ne pas laisser voir à quel point Périclès, malgré tout, cédait aux tentations occidentales.

entre Corinthiens et Corcyréens quand les derniers arrivèrent : ils décidèrent la retraite de la flotte de Corinthe. Celle-ci ne put plus compter, pour dompter sa rivale, que sur une révolution intérieure au profit du parti réactionnaire extrême.

Elle eut bientôt l'occasion de se venger. Elle avait une colonie dévouée dans l'empire athénien, Potidée. Potidée était irritée par l'augmentation récente du tribut, elle comptait sur l'appui de Perdiccas de Macédoine, qui depuis quelque temps déjà poussait au synœcisme les villes voisines de la Chalcidique. Bref, elle s'insurgea (433-2) [1]. Les Athéniens agirent avec vigueur : une victoire leur permit de bloquer la ville rebelle, qui allait tenir deux ans et demi. Le péril de sa fille acheva de décider Corinthe aux actes extrêmes.

L'assemblée des alliés de Sparte se réunit sur les bords de l'Eurotas à l'automne de 432 (Apellaios : 13 sept.-13 oct.) Les Corinthiens y déversèrent tout ce qu'ils avaient sur le cœur. Mégare se plaignit amèrement, Égine sourdement. D'ailleurs, les Spartiates entendaient depuis longtemps les appels timides qui leur venaient de toutes parts, ils savaient bien ce qu'on attendait d'eux. Le vieux roi Archidamos fit entendre de convenables appels à la prudence, il prophétisa, — avec raison d'ailleurs — que la lutte qu'on allait entreprendre serait léguée aux enfants des enfants. Mais évidemment la jeunesse spartiate n'entendait plus que le cri de l'honneur militaire. Thucydide a mis dans la bouche de l'éphore Sthénélaïdas les paroles décisives qui secouèrent toute cette sénilité : on compterait plus tard l'argent, les vaisseaux de l'ennemi ; « nous avons, nous, de braves alliés qu'il ne faut pas livrer aux Athéniens. » A une énorme majorité, l'assemblée des Pairs décida qu'Athènes, par sa conduite envers Mégare et Égine, avait violé la paix conclue en 446-5 avec la confédération péloponnésienne [2]. Des ambassadeurs allèrent lui demander réparation.

A Athènes aussi, on hésitait devant la rupture de la paix qu'on avait rendue si fructueuse. Mais tout le monde savait que, cette fois encore, le mot décisif serait prononcé par Périclès. Depuis sa victoire politique de 443, les attaques contre lui, directes ou indirectes, s'étaient ralenties, sans cesser jamais complètement (procès de Phidias 436, procès d'Anaxagore [3]). Elles redevenaient plus vives : on ne respectait même plus Aspasie! Lui-même sentait l'impossibi-

1. Sur le tribut de Spartolos, cf. Pedroli, dans Beloch, *Studi di St. Ant.*, p. 168, 176. Sur la date, *Insc. gr.*, I, Supp. 179ª (p. 30), et les explications de M. Busolt, *Gr. Gesch.* III 2, p. 594.

2. Thuc., I, 67, 139, 140. Il indique suffisamment que ce furent là les deux griefs précis, bien qu'il s'efforce de diminuer l'importance du décret de Mégare.

3. Sur le procès de Phidias, cf. p. 108. Pour le procès d'Anaxagore, nous n'avons pas de date. Mais il est évident qu'il ne faut pas, parce que les historiens accumulent ces procès à la veille de la guerre, en conclure qu'ils eurent tous lieu alors.

lité de maintenir un gouvernement stable quand le système politique inauguré par lui offrait tant de primes aux jeunes gens avides de hardiesses apparentes et de succès faciles. Il se sentait mordu aux jambes par une nouvelle génération de démagogues [1]. Plus près de lui, à son foyer, il voyait grandir son inquiétant neveu. Et, convaincu depuis longtemps que le duel avec Sparte était inévitable, il concluait qu'il fallait l'engager pendant que les rênes étaient encore rassemblées dans sa main. Il parla énergiqnement pour le maintien du décret de Mégare, qui était le point de détail sur lequel portait l'effort des Peloponnésiens : on l'écouta. Au début de 431, tout le monde sut qu'Athènes ne céderait pas.

Les Béotiens n'avaient pas bougé jusque-là. Depuis 447, ils étaient en paix avec Athènes, et probablement ils ne comptaient pas officiellement parmi les alliés de Sparte [2]. Mais les rancunes laissées par la domination athénienne étaient vivaces chez eux, et, sur leur sol, subsistait une alliée, une enclave d'Athènes [3], Platées. En mars ou avril 431, une troupe de Thébains tenta de surprendre cette ville : elle fut massacrée. Mais les Béotiens furent dès lors engagés à fond dans l'alliance péloponnésienne.

L'heure de l'assaut contre Athènes était donc arrivée (printemps 431). Péloponnésiens et Béotiens avaient déjà reçu l'ordre de mobilisation. On comptait sur les sympathies des Doriens d'Occident, sur la complicité de maint « allié » d'Athènes. Dès le début, on fut même décidé à ne pas dédaigner l'alliance des Barbares [4].

Mais il ne s'agissait pas de sympathies plus ou moins solides; il s'agissait de savoir avec quelles ressources réelles, matérielles et morales, on allait pouvoir frapper l'adversaire.

Sparte elle-même avait une confiance légitime en son incomparable armée. Seulement, le nombre de ses citoyens ne dépassait plus 2 ou 3.000, et elle ne pouvait faire que très prudemment appel à ses Périèques et à ses Hilotes. Elle était même toujours, de leur fait, sous le coup d'un danger qui, à la vérité, se révéla à l'expérience moins grave qu'on ne supposait. En tous cas, son armée n'était guère qu'une garde pouvant servir de noyau aux forces qu'une série de traités, renouvelés alors et ensuite étendus à l'Achaïe, mettait à sa disposition [5]. Son traité de trente ans avec Argos la mettait à

1. Hermippos (Plut., *Pér.* 33.) Cf. Thieme, *Quæst. com. ad Per. pertinentes*, diss. Leipz., 1908.

2. Les Béotiens ne semblent pas s'être considérés comme liés par la paix de Nicias (Thuc., V, 26, 32).

3. L'État platéen comprenait encore, d'après Théopompe, Érythres, Skolos, Skaphai, — probablement 5 villes. (Cf. Bonner, *Class. philol.* 1910, p. 409; Glotz, *Bull. Corr. hell.*, 1908, p. 277).

4. Thuc., II, 67.

5. Des traités conclus, nous ne connaissons que la clause : « que chacun conserverait à la fin de la guerre d'Attique ce qu'il avait en la commençant » (Thuc., V, 31). Sur l'Achaïe, cf. Thuc., II, 7.

l'abri de la propagande que la cité démocratique pouvait essayer parmi ses alliés. D'ailleurs, Sparte était le seul État qui pût être vraiment menacé par une telle propagande : partout ailleurs, sauf peut-être dans l'Arcadie, les concessions faites à l'idée démocratique avaient mis le pouvoir politique et la force militaire dans les mains d'une classe assez large pour rendre l'opposition philathénienne impuissante en temps normal [1]. Cette milice nationale présentait l'avantage de n'être pas à la merci des difficultés financières ; en revanche, elle ne pouvait être utilisée que d'une manière restreinte, car aucune force au monde ne pourrait retenir les paysans du Péloponnèse et de la Béotie sous les enseignes au temps de la moisson ou des vendanges. Avec cette force, on pouvait se rendre maître du gage que le territoire de l'Attique mettait à la disposition de l'ennemi, mais seulement jusqu'aux murs de la capitale exclusivement : les fortifications construites successivement par Thémistocle, par la démocratie de 462-1, par Périclès, étaient imprenables pour la poliorcétique du temps, et le blocus impossible tant qu'on était inférieur sur mer [2]. De ce côté, on ne pouvait qu'attendre les chances favorables que les circonstances, ou les fautes de l'adversaire, offriraient au cours de la lutte.

Athènes était encore dans la main de Périclès : toutes les tentatives faites pour séparer la cité athénienne de son chef avaient échoué. Comme il avait fait accepter la guerre, il allait imposer sa tactique. Il ne pouvait songer, avec les seuls hoplites d'Athènes et de ses clérouchies, à défendre l'Attique : une poignée de cavaliers thessaliens à opposer aux Béotiens, et les hoplites des alliés, très suspects (sauf Milet), ne pouvaient compenser l'infériorité de la discipline et de l'entraînement [3]. Ce sacrifice des dèmes de l'Attique devait être très lourd — plus lourd même qu'on ne le prévoyait. Mais il était inévitable : il fallait se réduire à garder l'agglomération Athènes — Pirée, et à tenir la mer libre, surtout pour les arrivages du Pont [4]. Pour la riposte, on avait la flotte : 100 trières furent mises en réserve pour la défensive, le reste (200 trières) devait servir à l'attaque, de concert avec les flottes de Lesbos, de Chios, et de Corcyre, d'ailleurs de plus en plus réduites (une centaine de bâtiments en tout ?) [5]. Avec cela on pouvait ravager les côtes du Péloponnèse, tenir l'Archipel libre des corsaires ennemis, couper les arrivages de

1. Cf. *P. P*, p. 273 (sur l'Arcadie). Sparte croyait devoir s'assurer des cantons de l'Ouest par des otages (Thuc. V, 61.) Sur Mantinée, cf. plus loin.

2. Les Athéniens poussaient la confiance jusqu'à ne pas garder le Pirée du côté de la mer (Thuc. II, 93.)

3. Sur les cavaliers thessaliens, cf. Thuc., II, 22 : ils ne reparaissent plus après 431. Sur les hoplites alliés (Milet, etc.), cf. p. 21, 101.

4. Hellespontophylakes établis au début de la guerre : Michel, 74 = Hicks et Hill, 60, l. 37 sqq.

5. Sur Lesbos, Thuc., II, 156. Sur Chios, Thuc. II, 56. Sur Corcyre, Thuc., I, 25.

blé d'Occident. Athènes pouvait maintenir la solde maritime à 3 oboles grâce au monopole du recrutement qu'elle se réservait parmi les populations égéennes : dès le début, l'embauchage péloponnésien fut considéré, dans toute l'étendue de l'empire, comme un cas de haute trahison [1]. La charge financière n'en restait pas moins lourde, mais on avait le trésor : des 5.700 talents qui restaient en 431, ou en mit 1.000 en réserve, et le reste fut « emprunté » à la déesse [2]. Les tributs furent relevés, pour compenser les défections de la Chalcidique et de la Carie [3]. Dans ces conditions, on pouvait espérer lasser l'adversaire, à condition de résister aux tentations impérialistes que les relations d'Athènes, étendues à tout le domaine méditerranéen, multipliaient dangereusement.

Il n'en était pas moins évident pour tous que la lutte devait être très longue, comme toutes les luttes entre « la baleine et l'éléphant ».

II

La première attaque péloponnésienne eut donc lieu en mai-juin 431 [4]. Les 60.000 soldats du roi Archidamos se ruèrent sur l'Attique précipitamment déménagée, détruisant la moisson prête, saccageant les olivettes si patiemment reconstituées depuis 480, inquiétant les travailleurs du Laurion. Périclès eut du mal à contenir la colère et la douleur de la foule entassée entre les murs; il parvint cependant à lui faire attendre en frémissant le départ de l'ennemi (avant le 2 août 431). Aussitôt que possible, pour faire diversion, il fit partir la flotte qui devait exercer les représailles : elle courut les côtes du Péloponnèse jusqu'à Cyllène, prit contact avec les Messéniens de Naupacte et les Corcyréens pour faire sentir à Corinthe la menace, et revint (sept. ou oct. 431) pour aider au ravage de la Mégaride. La colère des Athéniens, en effet, s'était portée surtout contre les deux villes qui avaient directement provoqué la lutte : Égine fut dépeuplée puis repeuplée par l'envoi de 500 clérouques [5],

1. Thuc., I, 143. Cf. l'histoire de Doriée (Xén. *Hell.* I, v, 19. — Paus., VI, vii, 4).

2. Cf. *T. A.*, p. 144, n. 1. Le chiffre de 5.700 t. est, à mon avis, dérivé de la grande inscription rédigée en 418 et dont nous avons les lambeaux (*Insc. gr.*, I, 273). On a su alors qu'Athènes avait emprunté environ 4.700 t. à la déesse, et, comme il y en avait 1000 en réserve, on a conclu que le total en 431 était de 5.700. Il peut se faire qu'il fût un peu moindre, puisqu'Athènes avait reçu de l'argent depuis 431. Mais les 6.000 t. de 434-3 ne pouvaient être encore très entamés. Sur ces 6.000 t., cf. chap. V.

3. Cf. *T. A.*, p. xxxix, 118, 125.

4. Sur la date, cf. *C. A.*, p. 17. La moisson avait lieu un peu plus tard dans l'antiquité qu'aujourd'hui.

5. Thuc., I, 27. On retrouve ces clérouques à la bataille de Mantinée (*ibid.*, V, 74). On sait qu'Aristophane était l'un d'eux.

et Mégare vit son territoire saccagé. A la fin de l'année, Périclès put féliciter une dernière fois les Athéniens : ils avaient prouvé que le sac des foyers antiques, qu'aucune race avant eux n'avait habités, si douloureux qu'il fût, n'abattait pas leur courage.

L'année 430 devait voir se renouveler les mêmes opérations : invasion d'Archidamos en Attique au moment de la moisson, périple d'une flotte, commandée cette fois par Périclès lui-même, autour du Péloponnèse. Mais alors intervint l'accident que la Divinité ou la Nature se plaît à jeter par instants à travers les conflits des peuples. On parlait depuis quelque temps de la peste dans les villes de l'Orient : des vaisseaux marchands l'amenèrent au Pirée, et, dans l'entassement inouï produit par l'évacuation de l'Attique, le fléau se donna libre carrière. Les pertes furent immenses, pertes matérielles et dommages moraux, ceux-là peut-être les plus graves. Le fléau se déchaîna, non seulement sur la ville, mais sur les flottes d'Athènes, et les Péloponnésiens même ne se préservèrent pas entièrement de la contagion [1]. Mais la conséquence la plus importante de ses ravages fut la chute de Périclès.

Le bourgeois, le campagnard, l'artisan cherchaient un bouc émissaire; et l'homme qui depuis tant d'années dirigeait souverainement la cité était tout désigné pour ce rôle. Sa situation intermédiaire allait se retourner contre lui. Pour les conservateurs, lui, l'Alcméonide, le riche, l'élève des philosophes, qui avait fait à la plèbe tant de concessions désormais irréparables, ne pouvait être que le traître. Et la foule était arrivée au moment où elle ne pouvait même plus accepter l'ascendant personnel d'un homme, quel que fût son passé, sa valeur, et les gages donnés par lui. On ne se contenta pas de le destituer de la stratégie : on rechercha tous les détails que la malveillance pouvait relever dans une longue administration financière à peine contrôlée, et on le condamna à l'amende [2]. Puis, quand la foule eut constaté que le lâche sacrifice du chef librement reconnu ne suffisait pas à désarmer l'ennemi, il y eut un mouvement de remords [3]. Périclès fut renommé stratège pour 429, et quand le fléau eut détruit sa descendance légitime, on lui accorda la légitimation des fils d'Aspasie. Mais il était frappé au cœur : la peste l'acheva quelques semaines après.

L'année 429 s'ouvrit sous l'impression de la peste. Les Péloponnésiens et les Béotiens, fuyant devant elle, concentrèrent leurs

1. Sur la flotte, Thuc., V, 58. On sait que le temple de Phigalie doit son origine à une peste.

2. Quant au procès même, il me paraît évident qu'il porta sur la gestion financière. Quant à la date, Périclès a été déposé au cours de sa stratégie de 430-29, donc après mai 430. Il a été réélu au printemps 429 et est mort en 429.

3. Ambassade à Lacédémone : Thuc. II, 69-75. Elle se place avant la déposition de Périclès (été 430), mais l'échec ne produisit son effet qu'en 430-29.

efforts sur Platées. Les Athéniens purent ainsi faire une tentative pour se venger des villes qui avaient soutenu Potidée, laquelle venait de succomber : ils échouèrent devant Spartolos. L'intérêt des belligérants fut surtout attiré vers l'Ouest, où Corinthe, grâce à ses colonies (Zacynthe, Leucade, Ambracie), maintenait une position qu'Athènes, appuyée sur Naupacte, sur l'Acarnanie, sur Corcyre, cherchait à lui enlever. Phormion prouva, dans deux batailles navales, la supériorité écrasante de la marine athénienne.

En 428, après l'invasion coutumière des Péloponnésiens, Athènes éprouva le plus sérieux ébranlement qui eût secoué l'empire depuis la guerre de Samos. Lesbos, si ménagée par elle, et jusque là fidèle, s'insurgea : l'aristocratie de la ville préparait depuis longtemps cette révolte, que des sympathies béotiennes décidèrent. Les Péloponnésiens essayèrent de l'appuyer par une diversion navale, et Athènes, prise au dépourvu, dut cette fois mettre la rame dans la main de ses zeugites. Mais elle intimida l'ennemi, et put concentrer toutes ses forces contre Mytilène, foyer de la rébellion. En 427, les Péloponnésiens, en même temps qu'ils envahissaient l'Attique, envoyèrent pour la première fois une flotte sérieuse (40 vaisseaux) dans les eaux ioniennes. Elle arriva trop tard pour sauver les Lesbiens : 1.000 d'entre eux furent passés par les armes, et l'île distribuée à 2.700 clérouques athéniens [1].

Le sort de Mytilène fixait celui de Platées, qui capitula peu après (427). Les Thébains considéraient la ville comme traître à la Béotie, et les Spartiates, d'ailleurs exaspérés par l'évasion d'une moitié des assiégés, étaient décidés à la sacrifier à la précieuse alliance béotienne. Les juges de Sparte se bornèrent à poser aux assiégés la laconique et meurtrière question : « Avez-vous rendu quelque service à Sparte et à ses alliés? » Tous furent égorgés, et le territoire cédé à Thèbes.

Cependant, la flotte de Sparte était allée protéger la révolution de Corcyre. La ville avait obéi à un gouvernement aristocratique modéré, mais, sous l'influence de la guerre, tout refluait vers les partis extrêmes. Corinthe avait à sa solde une minorité d'oligarques, et les aboyeurs démagogiques se déchaînaient contre les riches. Un nommé Pythéas fit condamner quelques-uns de ceux-ci à une amende de un statère par échalas coupé dans des vignes sacrées : c'était la ruine [2]. Ils répondirent en abattant Pythéas en plein conseil, et la guerre civile éclata. La flotte péloponnésienne protégeait les oligarques, mais l'arrivée de 60 trières athéniennes la força à reculer, et les Athéniens couvrirent un massacre qui épouvanta la

1. Thuc., III, 50, n'indique pas la date. Diodore XII, 53-56, semble placer la chute en 427-6, mais quel fonds peut-on faire sur sa chronologie?

2. Thuc., III, 70. Il me paraît évident, là comme partout, qu'il s'agit de statères d'électrum (environ 20 dr.).

Grèce. Quelques aristocrates échappés commencèrent la petite guerre, jusqu'au moment où ils furent attirés dans un guet-apens et détruits. D'immenses richesses avaient été consumées : c'en était fait de la prospérité de Corcyre, qui devint la terre classique de la *στάσις* [1]. Mais les Athéniens purent désormais compter sur cette station pour l'expédition de Sicile qui commençait (427).

L'année 426 s'ouvrit encore par un retour offensif de la peste. Les Péloponnésiens vinrent pourtant faire leur expédition accoutumée, et le stratège athénien Nicias tenta un coup de main contre Mélos. Mais les grandes opérations furent en Sicile. Les sympathies des cités doriennes s'étaient affirmées pour Sparte dès le début, et se traduisaient par des envois de blé. Athènes, sollicitée par les villes chalcidiennes, avait déjà envoyé 20 vaisseaux surveiller le détroit qui ouvrait les mers d'Occident [2]. Ils ne suffisaient pas : en 426, il fallut préparer l'envoi de forces plus sérieuses. Athènes était prise dans un engrenage où elle allait peu à peu se laisser entraîner tout entière.

Il y avait déjà six ans que durait la guerre qui avait déchaîné les passions, si longtemps contenues, avec une force d'autant plus brutale. Sparte n'avait encore rien obtenu. Elle commençait à tourner ses regards vers les contrées de la Grèce centrale qui la séparaient du seul point de l'empire attique qu'elle pût atteindre sans flotte : en 426, elle fonda la colonie d'Héraclée Trachis pour être à la porte de la Thessalie [3]; elle intriguait avec Perdiccas de Macédoine, espérant atteindre enfin les possessions athéniennes de Thrace. — En attendant, Athènes délivrée de la peste, maintenait ses positions. Son trésor était entamé, mais elle avait recouru à l'impôt sur le capital (eisphora) [4]. Elle venait de s'assurer de l'Acarnanie (426). Elle poussait la confiance, une confiance qu'eût désapprouvée Périclès, mais qui ne manquait pas de grandeur, jusqu'à s'engager dans une nouvelle et lointaine guerre. L'esprit d'offensive y croissait.

Un grand changement intérieur s'y était opéré : la mort de Périclès rendait le pouvoir à la démocratie radicale, à l'Assemblée, au conseil des Cinq-Cents, et aux démagogues qui savaient s'y faire écouter. Il y en avait un dont l'autorité grandissait sans cesse : Cléon [5]. Hâbleur, menteur, brutal sans courage et insolent sans ca-

1. Thuc., III, 84 ; IV, 48. Diod. XIII, 48, etc.
2. Sur le blé, Thuc., III, 86. Il est évident que le détroit était le point de mire (Thuc., III, 115).
3. Thuc., III, 92. Le nombre des colons (4000) est donné par Diod. XII, 59. On laissera de côté naturellement les 6.000 volontaires dont il parle. La liaison avec les projets sur la Thrace me semble évidente.
4. Sur l'état du trésor, *T. A.*, p. 120 sqq. Sur l'eisphora, cf. *S. R*, p. 20.
5. Cléon a visiblement commencé à se faire connaître comme membre du conseil des Cinq-Cents (Beloch, *Att. Pol.*, p. 335). Son père chorège dès 460-59 (Wilhelm, *Urk. dram. Auff.*, p. 18).

pacité, avant tout flagorneur de populace, sachant pousser la foule, avec des apparences d'impitoyable franchise, dans la voie où elle penchait déjà, l'homme ne pouvait paraître que repoussant à l'élite de la cité. Mais il avait des parties d'homme d'État. Il se rendait compte que la situation extérieure d'Athènes ne reposait que sur la terreur et ne pouvait se maintenir qu'en payant d'audace. — D'autre part, la séparation de la fonction démagogique et de la fonction militaire s'était de nouveaux accomplie. Il y avait maintenant à Athènes des stratèges professionnels, indifférents aux partis, et n'envisageant que la besogne militaire. Démosthène, qui venait de se signaler en Acarnanie, était le plus remarquable d'entre eux [1]. — D'ordinaire, démagogues et stratèges se haïssaient : le démagogue, pour faire montre de son ascendant, tracassait ceux qui avaient la responsabilité du commandement, et, quand il avait devant lui des trembleurs comme le riche Nicias, parvenait à les intimider [2]. Le stratège prenait l'habitude de se jeter dans des entreprises hasardées, mais propres à rehausser son prestige. Un concours de circonstances allait amener entre Cléon et Démosthène une coopération étroite qui se traduisit, en 425, par un coup de fortune heureux.

Cette année-là, les Péloponnésiens avaient envahi l'Attique, et une flotte de 40 trières était en partance pour Corcyre et la Sicile. Démosthène, qui y était embarqué, proposa qu'au lieu de se borner à ravager les côtes péloponnésiennes, on occupât d'une manière durable un point qui permit de porter la guerre au cœur de l'État spartiate. Avec un coup d'œil génial il choisit la rade de Pylos, qui s'ouvre sur le flanc de la Messénie. L'échancrure est assez vaste pour avoir pu servir de théâtre à une bataille navale (Navarin). Mais elle est barrée par une île de 3.600 m. de large (Sphactérie), au N. et au S. de laquelle deux passages donnent accès à la rade, — celui du N. presque ensablé depuis l'antiquité, celui du S. encore aujourd'hui accessible à n'importe quel bâtiment [3]. La passe du N. était surveillée, du côté du continent, par le fortin de Coryphasion : c'est là que Démosthène s'installa. Aussitôt les Lacédémoniens accoururent avec une armée de 12.000 h. qui bloqua le fortin tandis que leur flotte de 43 vaisseaux s'embossait dans la rade : enfin ils jetèrent 400 de leurs hoplites dans Sphactérie. Mais la flotte athénienne (40 vaisseaux), qui déjà continuait sa route, revint plus tôt qu'on ne pensait, et, s'élançant par les deux passes, accula à la côte la flotte spartiate, et enferma les hoplites dans l'île. La capture de 400 hoplites, dans une cité

1. Lui aussi est riche, mais peut-être par suite de ses campagnes : chorège en 422-1 (Wilhelm, *Urk. dram. Auff.*, p. 21).

2. Sur Nicias, lire les anecdotes de Plutarque, *Nicias*, 5. Cf. Beloch, *Att. Politik*, p. 29, 31.

3. Thucydide, IV, 8 a certainement commis une faute, ou le texte a été altéré. Quant à la largeur de la passe N., elle a changé depuis l'antiquité (cf. Fougères, *Guide de Grèce*, p. 453).

qui ne comptait plus que 2-3.000 citoyens, était si grave que Sparte entama aussitôt des pourparlers [1]. Mais, sous l'action de Cléon, les Athéniens ne demandèrent rien moins que le rétablissement de la situation antérieure au traité de 446-5 : c'est-à-dire occupation de nombreux points sur la côte du Péloponnèse, etc. Les Spartiates rompirent, abandonnant leur flotte que les Athéniens retinrent au mépris de la convention militaire conclue. Mais le blocus de l'île traînait en longueur (août 425). Cléon à Athènes tempêtait contre Nicias et les autres stratèges : à la fin, agacés, ils lui offrirent le commandement, et Démos narquois le força d'accepter. Il eut la sagesse de ne rien faire que sous l'inspiration de Démosthène. Un débarquement adroitement effectué jeta une nuée de troupes légères (10.000 h.) dans l'île où un incendie venait de détruire le maquis. Cependant le combat fut rude, les hoplites de Sparte ne pouvant repousser les troupes légères, mais celles-ci se dérobant sans cesse devant eux. A la fin, un officier messénien parvint à se glisser au sommet de la colline qui culmine au N. de l'île (137 m.) et en domine les collines : les Spartiates, épuisés par la disette, étaient cette fois cernés de près, et criblés sans pouvoir se défendre. Les 292 survivants se rendirent. Cléon et Démosthène purent ramener à Athènes ces précieux otages.

Le coup était grave pour Sparte. Non seulement le corps de la cité était très affaibli par la perte de 120 des Pairs. Mais encore les Athéniens se hâtèrent de placer les Messéniens de Naupacte à Pylos, et de faire de la place un refuge pour les Hilotes. La désertion obligea les Spartiates à redoubler de précaution, surtout quand Nicias eut encore occupé Cythère (424) [2] : ils organisèrent une cavalerie et une troupe d'archers, et on parla d'exécutions sommaires et mystérieuses parmi les Hilotes [3]. Il est à remarquer cependant que Sparte ne revit pas de crise analogue à celle de 464 : elle put même employer les Hilotes dans des expéditions extérieures. La compression militaire et policière a certainement contribué à ce résultat. Mais il est évident pourtant qu'on exagère la misère et le mécontentement de cette population. Même alors, certaines habitudes patriarcales, entretenues par la commune rudesse campagnarde, subsistaient entre citoyens et serfs [4] : pendant les seize ans que les Athéniens allaient rester à Pylos, il ne s'échappa peut-être pas autant d'Hilotes qu'il ne s'échappera d'esclaves du Laurion durant la guerre

1. Thuc., IV, 8, Diod. XII, 61 (pour les chiffres). Pour le nombre des Spartiates, cf. *P. P.* On ne comprend cependant l'affolement des Spartiates que si les hommes appartenaient à des familles influentes (Épitadas, Hippagrétas, Styphon).

2. Thuc., IV, 54.

3. Thuc., IV, 55, 80.

4. La population d'Hilotes semble avoir décru de 480 à 380 (cf. *P. P.*, p. 277). Nous n'avons pas de chiffres pour ceux qui s'échappèrent : à Athènes, 20.000 esclaves (Thuc., VIII, 27).

décélique. Plus grave était l'atteinte portée au prestige de Lacédémone. Jusqu'à présent une telle défaillance de ses soldats paraissait impossible : depuis Léonidas il était entendu qu'à quatre cents contre un, on pouvait les tuer, mais que jamais un Spartiate ne rendait ses armes. Cette fois, ils avaient capitulé comme de simples mortels : l'effet fut durable.

Quant aux Athéniens, ce succès inouï changeait notablement leur situation. D'abord, il leur rendait un gouvernement : Cléon acquérait une situation telle que l'attaque d'un poète comique contre lui, au printemps de 424, parut un trait d'héroïsme [1]. L'unité de direction rétablie était en elle-même un bienfait, quelle que fût la bassesse de celui auquel elle revenait. Mais surtout, les données sur lesquelles reposait la tactique offensive de Lacédémone comme la tactique défensive de Périclès étaient changées du tout au tout. Les Spartiates s'étant rendus sans condition, les Athéniens déclarèrent qu'ils les tueraient à la première invasion de l'Attique : le paysan d'Attique put retourner à son champ. Puis, on put se relâcher dans la garde de la ville : on sépara la ville des Longs-Murs par un diateichisma, on laissa tomber le mur de Phalère [2], et le service de garde sur terre se simplifia. La flotte, dont l'effectif avait diminué, put être portée au moins à celui de 300 voiles. Enfin, le tribut fut augmenté, porté à 960 talents : il y eut quelques murmures, mais, sous l'impression du succès de Pylos, rien ne bougea [3]. Nicias put tenter de faire contre Corinthe ce qui venait de réussir contre Sparte, en occupant Solygéion (425). Quant aux 40 vaisseaux qui avaient bloqué Sphactérie, après avoir assuré Corcyre, ils opérèrent dans les mers d'Occident. Le peuple athénien ne doutait plus de sa fortune.

Les déceptions ne se firent pas attendre. La première vint d'Occident (printemps 424). Les villes grecques s'inquiétaient de plus en plus de l'ambition athénienne : un congrès se réunit à Géla, ou Hermocrate de Syracuse proclama pour les Sicéliotes la « doctrine de Monroé ». Les stratèges athéniens ne purent que s'en aller, et revenir se faire condamner par les héliastes [4]. Mais on ne parvint pas à ranimer la guerre en Occident (ambassade de Phéax en 422), et les sympathies doriennes s'y trouvèrent fortifiées.

En même temps, les Athéniens avaient multiplié la propagande démocratique à Mégare et en Béotie. A Mégare, la timocratie mo-

1. Les *Cavaliers* d'Aristophane. Sur le procès intenté par Cléon à Aristophane, cf. M. Croiset, *Aristoph. et les partis*, p. 143 sqq.

2. Sur le diateichisma, cf. Judeich, *Top. v. Ath.*, p. 77, 151. Sur le mur de Phalère, *ibid.*, p. 77, 151. Cf. Wilcken, *Genethliakon*, 1910, p. 208. Depuis, la garde a été répartie entre trois districts (Andoc., I, 45).

3. *Insc. gr.*, I, 37, cf. *T. A.*, p. 128 sqq. Sur les opérations militaires, Thuc., IV, 50.

4. Sur le procès, Thuc., IV, 65. Cf. le procès de Lachès dans les *Guêpes* (422).

dérée qui gouvernait la ville perdait pied de jour en jour auprès de gens exaspérés par la détresse croissante : le parti avancé extrême livra Niséa au stratège athénien Hippokratès, tandis que le parti opposé appelait le Spartiate Brasidas, qui achevait d'organiser l'expédition depuis longtemps projetée contre la Thrace. Brasidas sauva Mégare, qui dès lors fut livrée à la réaction.

En Béotie, le résultat fut plus grave encore. Démosthène voulait profiter de ses relations avec les alliés d'Occident (Acarnaniens et autres) pour prendre le pays à revers, tandis qu'Hippokratès attaquerait, à l'Est, Délion. Mais on s'entendit mal, et Hippokratès resta seul en face de toute la phalange béotienne, soutenue habilement par la cavalerie et les gens de trait. Les Athéniens n'étaient pas de taille, et 1.000 des leurs restèrent sur place (nov. 424). Le seul résultat fut que Thespies, décimée dans la bataille, se trouva rattachée plus étroitement à la confédération béotienne [1].

L'échec le plus grave arriva peu après. Brasidas n'avait pu recevoir de Sparte qu'un corps de 1.700 hommes avec lequel il atteignit Héraclée : mais la faiblesse même de ses forces lui permit de se glisser à travers la Thessalie malveillante, et l'alliance de Perdiccas lui ouvrit la Thrace. Acanthe se rendit, et Brasidas se jeta sur Amphipolis, le boulevard de la domination athénienne, qui commandait la vallée boisée du Strymon. Les Athéniens y étaient en petit nombre, et la ville ouvrit ses portes : Eïon seule fut sauvée par le stratège athénien en croisière à Thasos [2]. Brasidas prit encore Torone (424-3).

Le stratège dont il s'agit s'appelait Thucydide, et ne se soucia pas de venir se livrer à Athènes en holocauste aux aboyeurs de la Pnyx et au désappointement du peuple. Les mines du Pangée lui donnaient des loisirs, et, condamné à Athènes, il voyait s'ouvrir à lui les pays de l'alliance péloponnésienne. Il put se consacrer à examiner de sang-froid le spectacle passionnant qui se déroulait sous ses yeux, et dont nous lui devons la connaissance.

Cette série de revers ramena les Athéniens au sentiment de la réalité : une trève fut conclue (printemps 423) pour un an. La guerre ne continua qu'en Thrace, où Scione et Mendè se révoltèrent encore : Nicias reprit tout de suite Mendè, mais Scione allait tenir jusqu'en 421. Le dépit des Athéniens se maintenait à un tel diapason que Cléon put encore obtenir une armée en 422 pour reprendre la Thrace [3]. La reprise de Torone acheva de lui inspirer une confiance

1. Délion : Thuc., IV, 93; Thespies : Thuc., IV, 133. C'est après 424 aussi que Chéronée entra dans la confédération (cf. Ed. Meyer, *Theop. Hell.*, p. 94).
2. Du moins l'affirme-t-il, car il s'agit de Thucydide (IV, 106). Les Athéniens n'en jugèrent pas ainsi (Aristoph., *Guêpes*, 288-9).
3. Sur la trève, Thuc., IV, 118; V, 1. On connait la difficulté chronologique, qu'on ne peut résoudre qu'en déplaçant les jeux Pythiques (*T. A.*, p. 133).

démesurée dans son génie militaire et dans la valeur de ses hoplites, qui cependant, indisposés contre lui, faisaient le service avec une mauvaise humeur frisant la trahison. Il vint jusque sous les murs d'Amphipolis, puis, voyant la place pleine de Péloponnésiens, il organisa un mouvement de « face en arrière » qu'il convertit ensuite en mouvement de conversion en masse. Il en résulta dans sa phalange une ouverture où Brasidas se jeta avec une poignée d'hommes, tandis que son lieutenant prenait les Athéniens en queue. 600 d'entre eux tombèrent dans la déroute, Cléon fut abattu par un peltaste (aut. 422). Les vainqueurs ne perdirent que sept hommes, mais parmi eux Brasidas. Le don du commandement n'avait pas tué chez lui, comme chez tant de Spartiates, les qualités diplomatiques inhérentes à toute la race grecque : le souvenir qu'il laissa en Thrace y acheva ce qu'avaient commencé ses succès militaires. La province fut perdue à jamais pour Athènes.

En attendant, cette double mort facilitait les négociations engagées. Les Spartiates avaient rappelé depuis quelque temps déjà le roi Pleistoanax, condamné à la suite de sa retraite de 446, et partisan de la paix [1]. A Athènes, après Cléon, l'homme le plus en vue restait Nicias, qui ne devait sa situation qu'à son immense fortune, et redoutait les hasards de la guerre. Le traité fut conclu en mars ou avril 421. Les Spartiates recouvraient leurs prisonniers, Pylos, etc. Les Athéniens devaient recouvrer Amphipolis. Le *statu quo* était rétabli.

Naturellement, la conduite de Sparte devait indigner ses alliés corinthiens, béotiens, chalcidiens, qui lui reprochaient d'avoir sacrifié leurs revendications légitimes au désir de délivrer ses hommes. D'autre part, Nicias savait que Cléon avait, à Athènes, des successeurs tout prêts, que la guerre seule pouvait satisfaire. Dans ces conditions, les deux cités crurent devoir fortifier leur traité d'une alliance (juin 421) [2], par laquelle elles s'engageaient à contraindre au besoin par un effort militaire commun ceux qui n'acceptaient pas la paix qu'elles venaient de rendre à la Grèce.

Si l'on jette un regard d'ensemble sur la guerre de dix ans qui avait déjà semé tant de ruines, on estimera que l'avantage était pour Athènes. Sparte avait attaqué, dans l'intention hautement proclamée de détruire un empire qu'elle regardait comme révolutionnaire. Non seulement elle avait montré son impuissance, mais elle avait subi un échec qui l'avait forcée à se déconsidérer en sacrifiant ses alliés. Si elle eût traité sous le coup du désastre de Pylos, les négociations de 425 eussent été probablement la fin de son histoire : les conditions folles qui lui furent posées alors la sauvèrent.

1. Thuc. V, 16 (dix-neuf ans d'exil).
2. La date donnée par Thuc., V, 25 et VI, 105 (cf. p. 154 n. 5).

Mais les Athéniens n'avaient subi qu'une perte, qu'ils espéraient encore réparer (la Chalcidique) : ceux qui estimaient que leur patrie avait atteint, avec Périclès, un apogée qu'elle ne pouvait dépasser, avaient le droit de se montrer satisfaits.

III

On ne tarda pas à voir à quel point l'autorité de Sparte était ébranlée.

A l'intérieur d'abord. La rentrée des cent vingt Spartiates prisonniers posait un problème grave. La loi les rejetait dans la catégorie des Inférieurs, mais pouvait-on ajouter un nouvel élément de désordre à ceux qui menaçaient l'État spartiate? Il fallut laisser dormir la loi. Puis, les Athéniens refusèrent, les Spartiates ne pouvant leur faire restituer Amphipolis, de rendre Pylos, et, malgré les réserves que nous avons indiquées, ce n'était pas moins là un fait paralysant pour Sparte; les récompenses accordées aux Hilotes qui avaient servi sous Brasidas servirent de compensation [1]. Mais, ce qui était plus grave, c'était l'exaspération des alliés qui les avaient entraînés dans la guerre d'Attique, et qui se voyaient déçus, presque livrés à Athènes. Or, le traité avec Argos expirait en 421-0, et les Argiens ne voulaient pas le renouveler si on ne leur rendait la Cynurie : seule idée à laquelle pût s'élever leur démocratie en matière de politique extérieure. Mantinée venait de se donner une constitution démocratique (Nikodoros) et de s'annexer quelques cantons arcadiens [2] : elle menaçait de relier Argos aux Éléens, furieux de ce que Sparte protégeait contre eux les Lépréates affranchis [3]. Corinthe, humiliée dans la mer Ionnienne, Thèbes, déçue dans ses projets de vengeance contre Athènes, étaient furieuses [4]. Enfin, les Chalcidiens s'estimaient trahis. Les choses allaient en venir au point qu'aux jeux olympiques de 420, les Éléens osèrent faire battre de verges le Spartiate Lichas.

Il faut avouer que la tentation était grande pour Athènes de profiter d'une telle situation. Or, un homme y poussait : Alcibiade. Fils de Clinias (tué à Coronée en 447), élevé dans la maison de son oncle Périclès, il s'était vu supplanter par Cléon comme homme de la guerre, par Nicias comme homme de la paix, et son ambition s'exas-

1. Thuc., V, 34. Les Hilotes affranchis, comme on sait, faisaient un stage sous le nom de Néodamodes : leurs fils seuls devenaient citoyens.

2. Sur la constitution de Nikodoros, j'adopte la date proposée par M. Fougères, *Mantinée*, p. 381 sqq. Sur la Parrhasie, p. 316.

3. Thuc., V, 31.

4. Corinthe était dépouillée de Sollion et d'Anaktorion : Thuc., V, 30. Thèbes devait rendre Panakton : Thuc., V, 39.

pérait de ces retards. Il n'avait pourtant guère plus de 30 ans, mais le snobisme et la badauderie de ses compatriotes lui permettaient toutes les espérances, que ses rares facultés pouvaient d'ailleurs le mettre en mesure de réaliser. Il parvint au moins à amener la conclusion d'une alliance avec Argos avant les Olympies de 420 [1] : la confiance d'Athènes dans la démocratique Argos n'était pas réciproque et s'était déjà montrée peu justifiée, mais à ce moment l'alliance entraîna au moins à ses côtés Mantinée et l'Élide. Il est vrai que Corinthe et Thèbes, du coup, se rapprochèrent de Sparte. Alcibiade put venir dans le Péloponnèse en 419 jouer l'homme de parti, établir la démocratie à Patras [2] : l'anarchie devenait dangereuse.

Sparte se ressaisit à temps (été 418). Elle leva toutes ses forces, convoqua ses alliés du Nord à Phlionte, les rallia, et cerna les ennemis dans la plaine d'Argos. Là des négociations entre le roi Agis et les aristocrates d'Argos amenèrent la conclusion d'une trève inopinée. Heureusement pour Sparte, Alcibiade décida les Argiens à la rompre, et un coup de fortune leur livra, avec Orchomène, les otages qui répondaient à Sparte de la fidélité des Arcadiens. Les Spartiates n'avaient plus à compter que sur eux-mêmes et sur leurs alliés de Tégée et d'Hérée [3] : Agis, avec ces forces, vint camper devant Mantinée, nœud de la coalition, dans la plaine de Skoutza. De là, il alla dériver le Platanès, qui pouvait inonder Mantinée. Mais les alliés, qui couvraient la ville, s'étaient portés en avant en voyant son départ, de sorte que, lorsqu'il revint vers la première position, il se trouva inopinément devant eux [4]. Il n'eut que le temps d'opérer la conversion par le flanc qui mit la phalange en bataille (sept. 418) [5]. Son aile gauche, désorganisée par une fausse manœuvre, fut bousculée, mais, au centre, les Argiens lâchèrent pied devant lui, et les Athéniens, qui tinrent mieux, furent horriblement maltraités. Agis arrêta à temps l'élan de ses troupes pour se rabattre sur l'aile droite des ennemis qui n'attendit plus les lances lacédémoniennes. Les coalisés, sur 7-8.000 hoplites, en perdirent plus de 1.000 [6].

Les Spartiates avaient laissé paraître des symptômes inquiétants. Ils avaient été surpris. Au moment du choc, deux de leurs officiers avaient poussé l'attachement à la routine jusqu'au refus formel d'obéissance. Enfin, leur répugnance étrange à poursuivre avait empê-

1. Le traité Thuc., V, 47; cf. le texte Hicks et Hill, 69.
2. Cf. le mot rapporté par Plutarque (*Alcib.* 15), qui atteste la froideur des relations.
3. Thuc., V, 64, ajoute quelques autres Arcadiens.
4. Sur la topographie, je suis M. Fougères, qui connaît à fond les lieux (*Mantinée*, p. 575-7). Il exagère seulement le front des deux armées, par suite de faux calculs sur les nombres.
5. Sur la date, Thuc., V, 76. Cf. *Rev. des Ét. Gr.*, 1911, p. 491.
6. Je compte 4.000 Lacédémoniens, 1.600 Scirites ou Brasidéens et Néodamodes (Thuc., V, 49), 1.500 Arcadiens pour équilibrer les deux ailes. Les ennemis étaient un peu moins nombreux. Pertes : Thuc. V, 74.

ché de changer la défaite des ennemis en catastrophe. Mais l'essentiel était obtenu. Il était prouvé qu'on avait pu vaincre les soldats de Lacédémone par des finasseries, mais qu'en combat loyal personne ne tenait devant eux. Les conséquences de la journée de Mantinée furent immédiates et considérables.

A l'intérieur, l'État spartiate fut raffermi. Puis, les négociations nouées avec les aristocrates d'Argos aboutirent : la mauvaise humeur de la population battue permit une révolution et la conclusion d'une alliance avec Sparte (418-7). Il est vrai que, dès 417, les aristocrates compromirent leur succès par des excès individuels qui amenèrent la restauration de la démocratie [1] : mais l'État argien resta affaibli par ces deux secousses. Avec Mantinée, Sparte conclut une alliance de trente ans, respectant sa constitution, mais lui enlevant ses acquisitions [2]. L'Élide, qui restait boudeuse, se trouva isolée d'Argos. En Achaïe et à Sicyone l'ordre fut rétabli [3]. Épidaure fut débarrassée de la garnison athénienne qui s'y était glissée (417). Corinthe et Thèbes avaient agi avec désinvolture, Thèbes surtout, qui avait pris en main, d'autorité, l'administration de la colonie lacédémonienne d'Héraclée [4] : mais elles étaient redevenues amies. Enfin, tous ces événements avaient empêché les Athéniens de reprendre la Chalcidique [5]. Aux jeux olympiques de 416 les Éléens, quoique leurs griefs restassent les mêmes, n'osèrent plus exclure Sparte, et ceci rendit sensible à tous les Grecs le changement intervenu.

IV

Au rétablissement de la paix (421), plus d'un Athénien se fit l'illusion qu'on allait reprendre la bonne vie du temps de Périclès. Mais ce n'était pas en vain que la guerre et la peste avaient passé sur la cité.

Au point de vue du gouvernement d'abord. On a dit quel pouvoir fragile et unique avait exercé Périclès. Cléon avait été encore une manière de dictateur. Maintenant, Nicias et Alcibiade se tenaient exactement en balance. A quel point tout était faussé dans Athènes, on le vit quand on essaya de décider entre eux par l'ostracisme (417). Ils étaient assez forts exactement pour pouvoir, en s'entendant, faire tomber le suffrage qui les menaçait tous deux sur un troisième larron. Un démagogue qui avait fait quelque bruit, Hyperbo-

1. Thuc., V, 82 ne parle pas de l'incident qui avait amené la réaction : Paus, II, xx.
2. Thuc., V, 81. Cf. Fougères, *Mantinée,* p. 403.
3. Thuc., V, 81, 82.
4. Thuc., V, 52.
5. Thuc., V, 83. Cf. *T. A.*, p. 141.

los, fut la victime choisie [1]. L'ostracisme ne s'en releva pas : il fallait plus de sérieux dans les mœurs politiques pour que cette solennelle décision du suffrage universel signifiât quelque chose. D'ailleurs, ni Alcibiade, ni Nicias, n'étaient assez forts pour gouverner, pour mener à bien une tâche longue et épineuse. On avait fait le relevé de tout ce que l'État devait aux dieux, on avait commencé à reconstituer un trésor [2] : les dépenses l'épuisèrent de nouveau aussitôt qu'il eût repris quelque consistance.

L'opposition était représentée surtout par la comédie. Plus on allait, plus la tragédie et même le drame satyrique étaient délaissés pour elle (quoiqu'elle-même fût atteinte par l'appauvrissement général [3]). Le ton des satires devenait plus âpre et prouvait que la démocratie abaissait ses adversaires presqu'autant que ses partisans. Il ne plaisait pas toujours : celui qui en est pour nous le représentant typique, Aristophane, malgré sa verve inouïe, et l'envolée lyrique de tant de passages, n'osa pas toujours jouer ses pièces en son propre nom, et ne paraît sur les listes de vainqueurs aux Dionysies qu'après vingt ans d'exercice [4]. En 414, une loi mit un frein à des attaques qui semaient trop de haines [5].

Le corps même de la cité avait perdu en quantité et en qualité.

Les riches avaient été décimés (300 chevaliers avaient succombé à la peste [6]). Et ils s'étaient appauvris : on avait dû permettre la syntriérarchie, en 412 on permettra la synchorégie [7]. Pourtant la paix rouvrit l'exploitation du Laurion et rendit aux affaires leur activité dans l'Archipel.

Les zeugites avaient été décimés : 4.000 étaient morts de la peste, 1.000 étaient tombés à Délion, 600 à Amphipolis. Athènes en avait compté peut-être 20.000, elle n'en comptait plus 15.000 [8]. C'est que beaucoup avaient été ruinés par les ravages de la guerre. Parmi ceux-là certains se remirent à l'ouvrage, comme le Trygée d'Aristophane [9]. Mais combien prirent l'habitude de s'entasser dans les

1. Sur l'ostracisme d'Hyperbolos, cf. M. Carcopino, *Bibl. Fac. Lett. Paris*, XXV, p. 221 sqq, qui me paraît avoir épuisé cette question.

2. Cf. *T. A.*, p. 138 sqq. Je fais remarquer que je date le second décret de Callias d'après les faits, non les faits d'après le décret. Andocide (*Paix*, 8) ne fait allusion qu'au projet des Athéniens de rendre les 7.000 t. inscrits dans le relevé *Insc. gr.* I, 273.

3. Il n'y a que trois prix au lieu de cinq (Wilhelm, *Urk. dram. Auff.*, p. 53).

4. Wilhelm, *Urk. dram. Auff.*, p. 110 sqq.

5. Loi de Syrakosios (Scol. Aristoph. *Ois.*, 1297).

6. Thuc., III, 87.

7. Sur la syntriérarchie, cf. *S. R.*, p. 16. Sur la synchorégie, Wilhelm, *Urk. dram. Auff.*, p. 24, 177.

8. Sur ce point, *S. R.*, p. 98. M. Fawcus (*Journ. Hell. St.*, 1909, p. 27) se met en contradiction formelle avec Thucydide.

9. Cf. les observations de M. Mazon dans sa traduction de *la Paix* (thèse Paris, 1909).

logis étroits et malsains de la ville [1] ! L'eisphora pesait lourdement sur eux : introduite en 428-7, elle était restée suspendue sur leur tête jusqu'en 429, et ils en gardaient un mauvais souvenir [2].

L'État avait essayé de soutenir la classe par l'envoi de clérouchies ; en 431 Égine, en 429 Potidée, en 427 Lesbos et Notion, en 421 Scione, en 416 Mélos. Mais, là aussi, de mauvaises habitudes s'introduisaient : non que l'État ait jamais, ni imposé la résidence, ni autorisé la non-résidence. Mais, jusqu'en 431, on considérait comme normal que les clérouques remplissent leurs fonctions de garnisaires : sur 8.000 clérouques au moins que comptait Athènes, la plupart résidaient. A présent, sur les 2.700 clérouques désignés pour Mytilène, la plupart se contentèrent de toucher les 2 mines qui leur revenaient : Athènes compta 12.000 clérouques au moins, mais beaucoup restèrent à battre le pavé de la capitale [3].

Quant aux thètes, on en comptait en gros 20.000, mais nul ne savait ce que la peste en avait enlevé. Les grands travaux cessant, on avait eu recours à d'autres mesures d'assistance : on avait porté le salaire judiciaire à 3 oboles, ce que justifiait l'augmentation des prix, mais ce qui n'en grevait pas moins le trésor, sans empêcher toujours la corruption [4]. Il faut dire qu'à la paix les travaux reprirent, à l'Érechthéion [5], au port, à Éleusis.

La guerre avait interrompu l'afflux des métèques, provoqué les esclaves à la désertion. Ici le mal fut vite réparé. Mais le contact s'était multiplié entre les citoyens d'Athènes et ces éléments étrangers, et les effets n'en étaient pas bons, au point de vue religieux par exemple. Sans doute, la guerre avait montré l'utilité de la religion qui avait protégé si souvent les hérauts, les vaincus, et tant de suppliants. Mais les vieux cultes nationaux s'étaient mêlés, non seulement de cultes voisins comme celui d'Asklépios (418) [6], mais encore d'étranges superstitions exotiques. Et la superstition revêtait parfois un caractère dangereusement agressif : Protagoras, Diagoras, eurent à en souffrir [7].

Malgré tout, l'époque de la paix de Nicias devait laisser à des générations moins fortunées encore le souvenir d'une dernière ère de grandeur et de santé.

Vis-à-vis de l'empire, la brutalité s'était accentuée : l'expulsion

1. Cf. Xén., *Mémorab.* II, 7.
2. Sur l'eisphora, cf. *S. R.*, p. 9-10. Aristophane ne parle de l'eisphora que par souvenir, mais elle pouvait toujours être perçue : *Insc. gr.* I, 32.
3. Ceci pour répondre à la théorie trop absolue des pseudoclérouchies. Avant 431, bien des clérouques d'Eubée n'ont pas résidé. Après 431, nous trouvons des clérouques résidants à Lesbos et à Mélos.
4. Cf. *T. A.*, p. 132. Sur la corruption, Aristote, Ἀθ. πολ., 27.
5. Sur l'Érechthéion, *T. A.*, p. 137.
6. Sur le culte d'Asklépios, cf. A. Körte, *Ath. Mitt.* 1896, 311 sqq.
7. Protagoras : Diog. Laërce, IX, LII, 4-5. Sur Diagoras, Aristoph., *Ois.*, 1073 (av. scolies).

en masse des Déliens (424) avait tellement choqué l'opinion grecque qu'on dut rapporter la mesure (421)[1]. Le tribut s'augmentait toujours : 960 t. en 425, 12-1.300 en 421 ou 417[2]. Les Iles avaient eté ménagées, preuve que les autres districts avaient été surtaxés. Pour compenser les défections survenues en Carie et surtout en Thrace (où les Odryses avait soustrait à Athènes plus d'une ville, sous Sitalkès j. 424, et sous Seuthès[3]), on avait surtout frappé l'Hellespont : il est vrai que le commerce en faisait de plus en plus la province riche[4]. Et le tribut n'était pas la seule charge. En 436, les Athéniens avaient décidé qu'on offrirait aux déesses d'Éleusis les prémices des récoltes, et le tribut nouveau fut régulièrement payé, puisqu'on avait amassé, vers 418, les 100 t. qui permirent d'élever le Télestérion[5]. Or, la faveur des mystères n'était pour rien dans ces « dons gratuits »[6]. Ajoutons à tout cela les charges militaires, imposées non seulement à Chios, mais aux alliés tributaires, et que la guerre de Sicile allait rendre si rudes[7].

Dans les villes, les tribunaux athéniens empiétaient chaque jour. La multiplication des communications justifiait une certaine centralisation judiciaire, mais la démocratie ne sut pas assurer ce service. Dans le procès que plaide Antiphon vers 417, un Mytilénien accusé d'assassinat comparaît devant une autorité de police subalterne d'Athènes, et il semble bien que cette procédure soit légale[8]. Manifestement, l'intérêt de parti importait seul pour ceux qui imposaient à tant de gens la justice athénienne.

Malgré tout, les affaires n'avaient pas trop souffert de la guerre (une seule flotte ennemie parut en Ionie 427), ni même des corsaires, — et la paix en redoubla l'activité. Les blés du Pont arrivaient dans l'Archipel et les fabriques de Chios et de Milet prospéraient[9]. Le mouvement du Pirée était de plus de 2.000 talents, le mouvement de tous les ports égéens de 30-40.000 t., et les droits de douane devenaient la principale ressource des villes : en 413 Athènes songea à remplacer le tribut par un droit uniforme de 20 $^0/_0$ sur les marchandises[10]. Elle songera aussi à faire l'unité monétaire au profit de ses chouettes (décret de Kléarchos vers 415), — au moins pour l'argent,

1. Thuc., V, 1, 32.
2. Cf. *T. A.*, p. XLV.
3. Mort de Sitalkès, Thuc., IV, 161. Ainos (Thuc., VII, 57).
4. Cf. *T. A.*, p. 130.
5. Cf. *T. E.*, p. 46.
6. Les prémices cessèrent d'être payés en 404 : Michel, *Suppl.* 1459.
7. Chios : Thuc., IV, 51. Hoplites ramassés partout : Thuc. VII, 57.
8. Antiphon, *De caede Herodis*, début.
9. Sur le nombre des objets fabriqués à Chios, Milet, etc., Guiraud, *La main-d'œuvre industrielle*, p. 34, et Wilhelm, *Jahresh. Oesterr. Inst.*, 1903, p. 236 (sur les inventaires du procès de 415).
10. Le mouvement du Pirée se déduit d'Andoc., *Myst.*, 133 sqq., celui des ports de Thuc. VIII, 28. Cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, I, p. 439.

car pour l'électrum les ateliers de Cyzique restèrent ouverts [1]. Mais ces essais de centralisation arrivaient trop tard.

Surtout, rien ne pouvait faire oublier aux fiers aristocrates de ces villes leur asservissement aux démagogues athéniens [2]. Partout, les hétairies n'attendaient que le moment d'agir contre les tyrans de la mer. Cette mer, les Athéniens et leurs amis au moins la considéraient de plus en plus comme un domaine dont le monopole leur revenait [3]. Ils allaient en donner une preuve terrible (416).

Depuis longtemps, les îles de Théra et Mélos, restées libres entre Délos et la Crète, irritaient les Athéniens [4]. Théra se soumit pendant la guerre archidamique, mais Mélos brava les flottes attiques, se fiant aux sympathies doriennes [5]. En 416, un effort énorme fut fait contre elle. Malgré l'inégalité des ressources, les Méliens ne voulurent pas qu'il fût dit qu'une ville vieille de sept siècles avait cédé sans combat : ils ne succombèrent que dans l'hiver 416-5 [6]. Les habitants mâles furent égorgés, le reste vendu, l'île repeuplée par 500 colons athéniens.

L'effet fut énorme. Euripide lui-même, quittant un instant les quintessences de la psychologie pour les viriles occupations de la politique, a cru devoir en prévenir ses concitoyens (début 415) [7]. Même après tant d'horreurs, si l'on était blasé sur le sang versé, l'asservissement de Grecs paraissait encore barbare [8]. Et surtout, ces déracinements de populations entières choquaient tous les sentiments religieux. Au moins dans les cités doriennes, on sut l'insouciance cynique avec laquelle les Athéniens érigeaient en idées les pires emportements de la passion humaine [9]. On se répéta qu'ils exterminaient d'antiques colonies pour procurer des maîtresses à leurs démagogues [10], et des terres à leurs lazzarones.

Dans toute la Grèce dorienne, les colères montèrent.

1. Cf. R. Weil, *Zeitschr. f. Numism.*, 1905, p. 52 sqq. Faut-il ajouter, à Cyzique, Lampsaque et Phocée (Thuc., IV, 52)?
2. Cf. Plutarque, *Alcib.* 12.
3. Cf. Thuc., V, 56.
4. Cf. *Insc. gr.*, I, 38.
5. Mélos est marquée sur la liste de tributs de 425 (*Insc. gr.*, I, 37) : Thuc., III, 91.
6. 2.700 hoplites contre Mélos; quelques-uns repartirent, mais il fallut une seconde expédition pour la prendre : Thuc., V, 84, 114, 116. 500 colons : Thuc., V, 116.
7. Eurip., *Troyennes*. Cf. Steiger, *Philol.*, 1900, p. 399.
8. Cf. le mot de Kallikratidas : Xén., *Hell.*, I, VI, 14.
9. Thucydide a recueilli dans le Péloponnèse les éléments du dialogue resté classique (V, 85 sqq.).
10. Alcibiade reçut une esclave mélienne (Plut. *Alcib.* 116).



CHAPITRE VII

Syracuse (466-413).

Athènes et l'Occident.

I. L'Occident vers 460 et Athènes. — Corcyre. — La route de l'Ouest, Euktémon. — Italie, Tarente, Crotone, Cumes; Thurii. — L'alliance avec Rhégion, Sicile, Syracuse, Agrigente, etc. — La guerre, 427; paix de Géla, 424; Phéax, 422. — Carthage. — Relations politiques et relations économiques, Marseille.

II. La grande expédition décidée, 415; Alcibiade. — La flotte en Occident, Syracuse. — Alcibiade à Sparte. — Le péril de Syracuse, 414; Gylippe. — La deuxième expédition décidée, reprise de la guerre en Grèce, 413. — Nicias et Démosthène, la défaite des Épipoles. — L'expédition athénienne cernée et détruite (sept. 413). — Causes de la défaite.

III. Conséquences. — Les Grecs d'Occident en Orient. — Révolutions et guerres. — Les Barbares, l'attaque sabellienne, l'attaque carthaginoise. — La piraterie.

L'agonie d'Athènes.

La démocratie athénienne, dans son ensemble, se fiait dans la paix rétablie et ne mesurait pas le nombre et la force des haines qu'elle avait soulevées. Grâce à cet état d'esprit, les rêves d'Occident, qui depuis si longtemps flottaient dans l'atmosphère d'Athènes, allaient se condenser en une réalité concrète et formidable.

I

Nous avons suivi l'histoire de l'Occident jusqu'à la génération postérieure à celle qui avait repoussé l'assaut des Barbares, jusqu'au moment où tombent, en Italie, les aristocraties pythagoriciennes, en Sicile, les brillantes tyrannies (t. I). Nous avons ensuite cherché à

Busolt, *Gr. Gesch.*, III 2.

Hulot-Fougères, *Sélinonte*. — Puchstein et Koldewey, *Griech. Tempel Unterit. u. Sicil.*, 2 vol., 1899. — Vases d'Étrurie, monnaies d'Occident. — *Insc. gr.*, I, 180 sqq., 274 sqq.; Hicks et Hill, 34, 52. — Aristophane, *les Oiseaux*. — Andocide, *Discours sur les Mystères*. — Thucydide, surtout l. VI-VII. — Diodore, XI, XII, XIII. — Plutarque, *Nicias, Alcibiade*.

présenter un tableau d'ensemble de l'état de choses créé par ces événements (t II, ch. I). Il faut maintenant reprendre l'histoire des divers États, pendant cette période de la pentékontaétie occidentale (465-416), en nous attachant à suivre l'action d'Athènes.

Athènes n'existait pas encore comme puissance maritime au temps de la colonisation grecque. C'étaient des vaisseaux éginètes ou corinthiens qui, au VIe siècle, avaient porté ses poteries et son huile jusqu'en Étrurie. Cependant, le bruit des splendeurs de Siris et de Sybaris y était parvenu : plus d'un Athénien put songer à suivre les frères d'Ionie en Occident, dans les moments de désespoir de l'invasion persique (480). Un homme surtout paraît avoir été hanté par la pensée de l'Occident : l'aventureux Thémistocle [1]. Mais, de son temps, Athènes avait encore bien des besognes urgentes à accomplir. Ce n'est que vers 454, quand la guerre contre le Péloponnèse eut amené les flottes athéniennes à l'entrée du golfe où jusque-là régnait Corinthe, que nous relevons le premier indice sûr de relations avec l'Occident : un traité d'amitié avec Égeste [2]. Dès lors, ces velléités allèrent se précisant, et Périclès lui-même, dont la politique, en Occident comme ailleurs, fut en somme modératrice et pacifiste, dut leur faire leur part. Il est nécessaire de rassembler encore une fois les faits que nous avons déjà rencontrés, pour rappeler combien l'activité athénienne a été continue en Occident avant 415.

Au seuil de l'Occident, Corcyre s'était longtemps bornée à remplir sa mission, qui était de tenir la mer Ionienne libre aux vaisseaux allant vers l'Ouest : il fallut la menace de la grande attaque corinthienne en 433 pour la jeter dans les bras d'Athènes (l. I, ch. 5). Mais alors, depuis longtemps déjà, les vaisseaux athéniens, vaisseaux de commerce et vaisseaux de guerre, avaient atteint et dépassé Charybde et Scylla. Les îles Lipari surveillaient ce passage dangereux : elles étaient occupées par des Grecs qui s'adonnaient le moins possible à l'agriculture, et se réservaient pour les armes [3], ayant mission de fermer aux corsaires étrusques l'entrée des mers d'Orient. Les vaisseaux d'Athènes ont profité de cette protection. Un Athénien transplanté à Amphipolis (après 437), Euktémon, écrivit pour eux un périple de ces parages italiens et siciliens, qui fut lu tant qu'il y eut une civilisation grecque [4].

L'Italie s'offrait la première, surtout depuis que la chute de Sybaris y créait une possibitité permanente d'intervention. Les colo-

1. Hérod., VIII, 62; Plut., *Thém.*, 32.
2. *Insc. gr.* I, *Suppl.* 22k, p. 27.
3. Diod. V, 9. Cf. Th. Reinach, *Rev. Ét. gr.* 1890, p. 89 sqq ; Guiraud, *Prop. fonc.*, p. 12 sqq.
4. Avienus, *Or. marit.*, 350, 337.

nies de la grande ville sur la côte opposée, Laos, Skidros, Paestum, maintenant indépendantes, avaient offert asile aux survivants de la catastrophe [1] jusqu'au moment où Athènes entreprit de leur rendre une patrie (l. I. ch. 3, 4).

À l'Est de la place de Sybaris s'élevait la dorienne mais démocratique Tarente. Nous avons parlé des malheurs que lui avaient infligés ses voisins du plateau blanc, les Iapygiens : elle semble les avoir réparés, mais sans jamais s'assujettir politiquement ces populations à demi hellénisées [2]. Elle n'en était pas moins une des plus grandes villes grecques : disposant de la plaine qui s'ouvre sur son golfe et des eaux de ce golfe même, elle vendait la laine et la pourpre aux Grecs comme aux Italiens. Métaponte, sa voisine, semble avoir dès le vᵉ siècle gravité dans son orbite [3]. Au sud de Sybaris, Crotone restait la reine des cités achéennes. Elle avait agrandi son domaine continental à la chute de Sybaris. Cependant, là aussi, la transformation démocratique s'était accompagnée d'un mouvement particulariste qui avait détaché les colonies de la mer Tyrrhénienne : Térina était indépendante [4]. Au sud, franchissant la modeste Caulonie, nous trouvons Locres, ancienne rivale de Crotone. Elle aussi avait vu se détacher d'elle ses filles de la mer Tyrrhénienne, Hipponion et Medma. Sur le détroit, Rhégion était une république depuis la chute des enfants d'Anaxilaos (vers 466) [5]. Très modeste, elle avait pour elle sa situation sur le détroit, mais, depuis qu'elle était séparée de Messine, elle avait perdu aussi Pyxus, jadis fondée par les tyrans sur la mer Tyrrhénienne [6]. Ainsi, toutes ces villes grecques de la mer Tyrrhénienne, Medma, Hipponion, Térina, Pyxus, Paestum, restaient indépendantes politiquement, rattachées aux autres seulement par la part qu'elles prenaient au culte de Héra lacinienne [7]. C'est ce morcellement qui avait permis l'essor, sur cette côte, de la colonie phocéenne d'Élée. Ville modeste, plus petite même que Paestum, mais où se manifestait, en ce moment même, un intense mouvement intellectuel.

Enfin, sur le cap qui sépare les eaux grecques des eaux barbares, se dressait Cumes, la plus ancienne probablement des villes grecques

1. Cf. Diod., XI, 48.
2. Paus., X, xiii, 10.
3. Ce fut chose faite quand Tarente eut fondé Héraclée (cf. plus loin) : Métaponte résista encore quelque temps (cf. Lenormant, *Grande Grèce*, t. I, p. 129-130).
4. Térina combattit Thurii, avec laquelle Crotone était alliée (cf. plus bas). F. Lenormant, *Grande Grèce*, III, p. 77-8.
5. Sur Rhégion, cf. Arist. *Polit.* VII, vii, 39 (avec la note de Newmann dans son édit. 1902). Elle avait le droit de Charondas, opposé si souvent au droit de Zaleukos de Locres.
6. Diod., XI, 59.
7. Leur solidarité se traduit par la communauté du système monétaire, d'ailleurs étendu aux villes phocéennes (cf. *Coins of the Ancients*, 1895, p. 29 sqq.).

d'Occident, assurée contre les Étrusques par la victoire de 474 et l'installation d'une garnison syracusaine à Ischia. La ville était petite et son territoire minuscule (60 kc.). Mais déjà elle avait jeté vers l'Est une « ville nouvelle », Néapolis (Naples), plus importante qu'elle-même (200 k. c.) [1]. Et surtout, nous avons dit son rôle immense dans la pénétration de l'hellénisme en Italie : le Latium restait en contact étroit avec elle.

Les Étrusques, si redoutables au VIe siècle, étaient repoussés, mais restaient pour les Grecs le grand peuple italien. Leur camp retranché de Capoue, isolé depuis la séparation du Latium, n'apparaissait plus que comme une ville de plaisir. Leurs colonies du Pô, fortement mélangées d'éléments vénètes, entretenaient aussi avec les Grecs des relations pacifiques [2]. Mais des ports de l'Étrurie propre s'élançaient encore des corsaires que Syracuse dut aller chercher jusqu'en Corse et à Aithalie (île d'Elbe) : elle occupa cette dernière position vers 453 [3].

Cependant, dans les hautes vallées de l'Apennin, sous l'action du surpeuplement que nous avons signalé (t. II, ch. 1), s'accomplissait une révolution ethnique qui substituait ou superposait, aux peuples œnotriens ou dauniens, la race plus septentrionale et plus belliqueuse des Sabelliens. Dans la première moitié du Ve siècle, ce processus important ne nous est révélé que sur un point : Rome [4]. Mais Rome, précisément, était en état de résister. La chute des rois étrusques y avait laissé sans contrepoids le pouvoir de grandes familles, homogènes en elles-mêmes, et liées entre elles par un fort esprit de corps qui trouvait son expression dans l'autorité du Sénat. La ville, qui couvrait déjà les collines voisines du Tibre (y compris l'Aventin depuis 456), renfermait une forte partie des habitants qui cultivaient son petit domaine. Elle apparaissait comme le centre naturel des villes latines, et même du petit peuple des Herniques, qui s'avançait comme un coin entre les montagnes de la Sabine et des Volsques [5]. Elle avait des relations étendues au dehors. Dans ces conditions, elle soutint l'effort des Sabins, des Èques, des Volsques; plus d'une position fut perdue au cours de la lutte, dans la plaine et sur la côte, mais en revanche des postes furent jetés dans la

1. Nissen, *Ital. Landesk.*, p. 721-4, 747-50.
2. Paus., V, XII, 15.
3. Diod. XI, 88.
4. On a même été jusqu'à supposer que Rome avait été conquise alors par les Sabins (Ett. Païs, *Storia di Roma* I, p. 627). Mais les objections se présentent en foule. La tradition romaine ne serait pas arrivée à dissimuler ce fait plus qu'elle n'a pu dissimuler la conquête étrusque du VIe siècle. Il serait même étonnant, vu ses sources patriciennes, qu'elle l'eût essayé : ce serait la seule fois qu'une aristocratie aurait cherché si vite à faire oublier son droit de conquête.
5. Dans le premier traité avec Carthage, Rome protège les ports du Latium (p. 35).

montagne [1]. L'aristocratie romaine obtint ce succès en faisant largement appel à la population rurale : sa phalange, de 4.000 hoplites au début, fut doublée peu à peu [2], et cette armée concourait avec le Sénat à l'élection des chefs militaires (consuls ou préteurs), sauf dans les cas graves où il fallait un dictateur. En échange, de sérieux privilèges furent consentis à cette plèbe répandue dans une vingtaine de tribus (4 à la ville, le reste aux champs) [3] : elle eut des défenseurs inviolables, les tribuns, qui pouvaient se faire appuyer par des assemblées indépendantes; plus tard, elle élut, à la place des consuls, d'autres tribuns, les tribuns militaires [4]. Grâce à ces concessions faites à une population rurale nombreuse, solide, et très docile dans l'ensemble, la cité romaine évita le sort qui devait atteindre Capoue et Cumes.

Telles étaient les réalités locales au milieu desquelles était tombée l'entreprise idéaliste de la fondation de Thurii (p. 82, 99). On a vu les efforts faits par Périclès pour donner à l'entreprise un caractère panhellénique. Il aurait voulu pourtant conserver aux Athéniens leur part légitime de fondateurs : mais une forte opposition se prononça tout de suite, les plus décidés adhérents d'Athènes durent quitter la ville, et en 434 la Pythie proclama qu'Apollon seul avait droit au titre de fondateur de Thurii. La ville conserva pourtant une constitution démocratique, imitée d'Athènes, pendant une génération [5]. Elle n'eut jamais un territoire comparable à celui de Sybaris (300 k. c.), et, si elle parvint plus tard à mettre en ligne 15.000 hommes, ce fut grâce à l'assistance de ses voisins. Elle eut d'abord à lutter contre les jaloux : Crotone la soutint dès que les Thuriens eurent éliminé les Sybarites, mais Tarente lutta longtemps contre elle, et de même Térina [6].

L'union intime entre Athènes et Thurii ne subsista donc pas longtemps. Mais aussi la politique athénienne ne fut pas impliquée

1. Ce va-et-vient est plus naturel que le développement rectiligne que suppose M. Païs, en recherchant avec soin les doublets de la tradition (*Storia di Roma*, t. I, II). On aboutirait à d'étranges conclusions en essayant de reconstituer par cette méthode la formation territoriale de la France.

2. Cf. p. 36. L'adjonction des 45 centuries de *juniores* des quatre classes inférieures permit de porter chacune des deux légions à l'effectif de 300 cavaliers et 4.200 fantassins. Et un grand nombre d'hommes restait encore exclu. Cf. Botsford, *Rom. Ass.*, p. 66 sqq. (Cf. note p. 162).

3. La légende des décemvirs est suspecte (Sigwart, *Klio*, VI, p. 341) : il peut y avoir eu pourtant déjà codification du droit, sans qu'on puisse distinguer ce qui revient à cette rédaction primitive de ce qui revient à la rédaction du IVe siècle. Quant aux tribuns et aux comices par tribus, aucune raison de ne pas en admettre l'existence au ve siècle, comme celle des tribuns militaires.

4. Les tribuns militaires apparaissent vers 439-7 (Diod. XI, 31). Sur l'authenticité générale des fastes, cf. Sigwart, *Klio*, VI, p. 269.

5. Den. d'Halic., *Lys.*, 1.

6. Diod. XIV, 101. — Strab. VI, I, 2-3. — Sur Térina, cf. p. 143 n..

dans les jalousies locales que provoquait toute ville grecque florissante, et put agir plus librement. Tarente, inquiète de la fondation de Thurii, avait enjambé Métaponte pour fonder Héraclée (433), et ravi à sa voisine le territoire de Siris [1] : elle resta en bons termes avec Athènes, quoique celle-ci fût alliée au plus entreprenant des dynastes messapiens, Artas [2]. Crotone et surtout Caulonie, semblent avoir été aussi favorables à la grande république [3], et Rhégion conclut un traité d'alliance avec elle en 432 [4] : il est vrai qu'Athènes fut ainsi brouillée avec Locres. Sur la côte Tyrrhénienne, on s'efforça aussi d'avoir des amitiés, et Élée semble avoir été en relations assez régulières avec Athènes, où les subtilités de ses philosophes furent suivies avec intérêt [5]. Enfin, nous avons vu un stratège athénien, Diotimos, intervenir à Naples en 435 [6]. Quant aux Étrusques, les Athéniens leur portaient maintenant eux-mêmes les vases qu'ils surent bientôt imiter : plusieurs de leurs villes étaient amies d'Athènes [7]. Et il n'y a aucune raison de douter que, lorsque les Romains codifièrent leur droit traditionnel vers 444, ils n'aient emprunté des idées à Athènes [8].

Ce qui était important dans tout cela, c'était l'alliance de Rhégion, qui assurait à Athènes le passage du détroit : elle allait s'en servir dans ses entreprises siciliennes.

De l'autre côté de la route, nous avons déjà appris à connaître les cités grecques de Sicile. Dans ces cités, les actes d'arbitraire des tyrans, les faveurs prodiguées à leurs mercenaires avaient amené bien des déracinements, et provoqué une instabilité qui ne fut jamais complètement réparée. Les républiques restaurées avaient fait de sincères efforts (vers 461) pour rendre aux propriétaires dépossédés ce qui leur revenait sans atteindre trop profondément les droits nouveaux acquis. Tous les mécontentements n'avaient pas disparu, mais peu à peu pourtant la prescription, soutenue par l'esprit pratique des colons, se rétablissait [9]. En revanche, ces bouleversements avaient provoqué un réveil de la nationalité sicule, dont l'assimilation était déjà si avancée. Un homme intelligent et énergique, Doukétios, avait tenté d'en rassembler les membres épars, et résisté pendant dix ans (460-450) aux forces combinées de Syracuse et

1. Diod. XII, 23. — Strab. VI, I, 14.
2. Suidas, s. v.
3. Thuc., VII, 25.
4. Hicks et Hill, 51.
5. Cf. le *Parménide* de Platon.
6. Timée, fragment 99 (*Frag. Hist. Gr.*, Didot, I). Diotimos à Corcyre 433 (Thuc. I, 45).
7. Thuc., VI, 103; VII, 53, 54, 57.
8. Païs, *Anc. Italy,* Chicago 1909, p. 329 sqq.
9. Sur tous ces points, cf. t. I.

d'Agrigente. Renversé, puis revenu vers 444, il chercha à donner à sa race le débouché vers la mer qui lui manquait, en fondant Kaléakté. Mais la mort le surprit en 439 [1], et aussitôt Syracuse abattit les dernières villes sicules qui résistaient encore [2]; pourtant, toutes les tribus ne furent pas soumises, et certains de leurs dynastes, comme Archonidès, firent encore parler d'eux dans les villes grecques [3].

De ces villes, la première était Syracuse. Sa grandeur, fondée par les tyrans, lui restait. L'îlot d'Ortygie, noyau premier de l'agglomération urbaine, était rattaché aux collines sur lesquelles s'élevaient déjà plusieurs quartiers neufs. Au petit port, situé au N. de l'îlot, s'en ajoutait déjà un autre, au fond de la grande baie qui s'ouvre au S. Le territoire de Syracuse comprenait la plaine du Symaithos, où Léontini seule restait récalcitrante, l'angle S. E. de l'île, une partie des montagnes sicules. Elle commerçait avec l'Orient, au moyen de ces monnaies, d'étalon attique, qu'elle frappait avec un art particulier. Elle avait institué un compromis entre sa monnaie d'argent et la monnaie de cuivre que connaissaient seule ses clients de Sicile et d'Italie. Nous l'avons vu faire la police de la mer Tyrrhénienne.

Sur la côte orientale de l'île, Naxos et Catane, vieilles villes chalcidiennes, étaient éclipsées par leur voisine dorienne, et vivaient modestement.

Mais sur la côte S., Agrigente était, après Syracuse, la plus puissante cité grecque. La ville n'était pas énorme, mais son territoire s'étendait dans l'intérieur jusque bien près des frontières d'Himère. A la fin de cette période de paix et de prospérité, elle exportait le vin et l'huile en Afrique, et accumulait les richesses. On parlait partout des fantaisies princières de ses Gellias et de ses Antisthène.

A l'E., Géla, et Camarine, restaurée par Géla, étaient des cités moindres, mais encore importantes. A l'O., Sélinonte était à l'avant-garde de l'hellénisme, qu'elle défendait victorieusement contre ses voisins [4]. La ville était quelque peu écrasée par ses temples énormes, mais le territoire était étendu et le commerce avec la Libye aussi productif qu'à Agrigente [5].

Si les côtes de l'E. et du S. étaient occupées sans discontinuité par des Grecs, la côte N. ne comprenait que deux cités isolées : Messine et Himère. Messine avait une population particulièrement hétérogène depuis que la restauration y avait accumulé les émigrés

1. Diod., XI, 76, 78, 88 sqq, 91; XII, 8, 29. Cf. Perrot, *Rev. Deux-Mondes*, 1er juin 1897.

2. Diodore parle des Picéniens dans le sommaire du l. XII, des Trinaciens XII, 29. Il s'agit de Piakos (Païs, *Anc. Italy*, p. 129).

3. Diod., XII, 8.

4. Cf. Michel, 1240 = Hicks et Hill, 34. Aucune raison, je crois, de faire intervenir ici la guerre entre les Égestéens et les Libybéens (cf. ci-dessous).

5. Diod., XIII, 43.

de toutes les cités [1]. Mais elle tenait le détroit. Quand à Himère, on la verra armer, à la fin du siècle, 8-9.000 soldats [2].

Si les cités grecques ont pu arriver, au cours de cette période, à renfermer une population de 800.000 âmes qu'elles ne devaient plus retrouver, c'est que, sur leur territoire, vivaient de nombreux Sicules politiquement et économiquement dépendants, sinon serfs [3]. D'autres, nous l'avons vu, étaient restés indépendants dans les montagnes boisées du N., mais presque isolés de la mer (sauf par Kaléakté) : leur dépendance économique des Grecs restait étroite. A l'Est seulement, nous trouvons un État vraiment fort : Égeste. Ville très hétérogène, mêlée de Sicules et de Sicanes, de Grecs et de Phéniciens, de façon à former vraiment une nationalité particulière : les Élymes. Elle vivait à part, hostile à la fois aux Grecs à l'E., aux Phéniciens à l'O. [4], — plus souvent aux premiers qu'aux seconds. Mais elle avait une civilisation hellénique, dont ses temples inachevés portent encore témoignage.

Nous avons souvent parlé du commerce de l'île. Elle exportait alors surtout son froment. Sa population de plus de un million d'habitants exigeait plus de 5 millions d'hectolitres, que sa fertilité (jusqu'à 16 hl. à l'hectare, dans les circonstances favorables [5]) lui permettait de fournir largement : elle vendait le reste à la Grèce et à l'Italie. Nous l'avons vu vendre aussi du vin et de l'huile [6], ajoutons quelques produits industriels comme ses chars : en revanche, elle accumulait l'argent. Les riches étaient nombreux : Syracuse avait 1.000 cavaliers, les villes grecques ensemble 5.000 [7]. Et quelques-uns de ces riches éblouissaient le monde par leur faste. L'emploi de ces trésors était généralement intelligent, avec des traits particuliers. L'Occident grec était en contact étroit avec la métropole, mais, si la civilisation des Italiotes était fortement imprégnée d'ionisme, celle des Sicéliotes était assez originale pour qu'on puisse parler vraiment de « civilisation sicilienne ». Les traits qui la distinguaient n'étaient pas tous heureux : le manque de mesure, caractéristique des parvenus, dominait. Les temples énormes d'Agrigente et de Sélinonte étaient disproportionnés aux villes pour

1. Diod., XI, 76.

2. Diod., XIII, 57, semble en indiquer seulement 6.000. Mais cf. Beloch, *Bevölk.*, p. 287.

3. Le servage proprement dit devait avoir disparu au ve siècle (Guiraud, *Prop. fonc.*, p. 408, 419). Mais il y avait naturellement dans les villes des esclaves.

4. Diod., XI, 86. Aucune raison de corriger ce passage : Lilybée est une anticipation pour Motyé.

5. Cic. *Verr.*, III, 47, 112.

6. Diod. XIII, 81. Il s'agit de la Libye, qui ne cultiva la vigne et l'olivier qu'au IVe siècle.

7. Thuc., VI, 67. Cf. Beloch (*Bevölker.*, p. 291) sur les 5.000 cavaliers.

lesquelles ils s'étaient élevés et agrandis peu à peu [1]. La rhétorique, née en Sicile avec Gorgias, aura besoin de passer par l'école attique pour se modérer et s'épurer. Les savants siceliotes mêlaient, à des idées ingénieuses et fortes, des traits de pur charlatanisme (Empédocle). Ce qui frappait dans cette Sicile, c'était l'enflure, la jactance, — nous pouvons dire, puisque nous sommes dans l'Amérique des Grecs : le *bluff*. Mais elle a apporté sa contribution à l'œuvre commune, et le sacrifice de l'école historique qu'elle a produite, par exemple, reste une des grandes fautes de la philologie ultérieure, trop dominée par les Attiques [2].

Nous avons vu Athènes conclure amitié avec la lointaine Égeste dès 454. Elle contracta une alliance plus dangereuse en 432 avec Léontini, foyer d'opposition contre Syracuse. L'antagonisme d'Athènes et de Syracuse, quoique encore très latent, était assez évident pour qu'en 431 on parlât d'alliance entre Syracuse et Sparte : avec l'exagération inévitable dès qu'il s'agissait de choses d'Occident, les Péloponnésiens se promettaient même de cette alliance cinq cents vaisseaux. A tout le moins, les Siciliens envoyaient du blé au Péloponnèse, coupé du Pont et aussi de l'Égypte [3]. On ne s'étonnera donc pas que, quand les Léontins invoquèrent le *casus fœderis* en 427, ils aient été écoutés : à peine fut-il besoin pour cela de l'éloquence de Gorgias. Les Athéniens envoyèrent tout de suite 20 trières sous Lachès, ce qui était déjà beaucoup eu égard aux difficultés du moment. Ces vaisseaux se rendirent tout droit au détroit, qui était à tous égards la position importante : ils s'appuyèrent sur Rhégion, tâtèrent Lipari. Ils livrèrent de petits combats à Locres et à Messine. Ils abordèrent enfin les forces syracusaines, et purent en mesurer l'étendue réelle. Enfin ils prirent le contact avec Naxos et Catane, avec les Sicules de l'intérieur, avec Égeste [4]. Au début de 425, 40 autres trières partaient pour l'Occident, mais les événements de Pylos et de Corcyre (p. 130) les retinrent jusqu'à la fin de l'année. Ils n'eurent donc le temps de rien faire.

En effet, le succès de Pylos, qui avait affermi la puissance d'Athènes sur les villes d'Orient, placées sous sa main, eut un contre-coup opposé sur celles d'Occident, qui se sentaient plus à l'abri de ses coups : il la rendit plus inquiétante, sans la rendre formidable. Un congrès de villes siciliennes se réunit à Géla (printemps 424), et le

1. Cf. Hulot-Fougères, *Sélinonte*. Et Puchstein et Koldevey, *Die Griech. Tempel Unterital. u. Sicil.*

2. Sur Antiochos, dont l'histoire s'arrêtait à la paix de Géla 424, Diod. XII, 71. Cf. Wilamowitz, *Arist. u. Athen*, t. II, p. 27. Les papyrus n'ont encore rien donné ici.

3. Thuc., III, 86.

4. Thuc., III, 88, 90, 99, 103, 115 ; IV, 1, 24, 25, 48.

représentant de Syracuse, Hermocrate, se plaça sur un terrain solide en formulant le principe : la Sicile aux Siciliens [1]. Aucune des villes siciliennes, au fonds, ne haïssait la suprématie possible de Syracuse plus que la domination intelligente, mais méchante [2], dont les menaçait Athènes : elles se réconcilièrent. Les Athéniens n'eurent qu'à repartir, et, en 422, Phéax tenta vainement de ranimer les querelles assoupies [3]. Mais, à Athènes, beaucoup de gens gardèrent les yeux fixés sur l'île merveilleuse.

Les Phéniciens n'avaient conservé que l'extrême pointe occidentale de la Sicile, avec Soloeis, Panorme, Motyé. Mais ces villes étaient à proximité du golfe de Tunis, d'où une légende expressive veut qu'un jour un homme, posté sur le cap Lilybée, ait vu émerger une flotte de secours. Au fond du golfe était Carthage, et, si la grande cité phénicienne n'a pas bougé pendant soixante-dix ans (480-410), d'autre part les Grecs se sont gardés de la provoquer. Sa prospérité s'était décuplée dans cet intervalle, et il est vraiment permis de penser que les projets athéniens sur Carthage n'ont jamais existé que dans l'imagination des poètes comiques [4].

L'initiative athénienne, dans le monde grec même, se heurta toujours en effet à deux sentiments divers : l'esprit de parti et l'instinct de race. Athènes était haïe, non pas des oligarques (il n'y avait pas d'aristocratie dans l'Occident), mais des propriétaires, des hommes d'ordre, des conservateurs, et les constitutions, largement démocratiques, ne créaient pas là ce parti ultra-démocrate qui la soutenait dans les cités traditionalistes de la Grèce. D'autre part, la guerre du Péloponnèse avait puissamment remué les obscures, mais fortes, antipathies ethniques [5], chez les Doriens d'Occident, Tarente, Syracuse, Géla, Camarine, Agrigente, Sélinonte, — alors que les cités non doriennes étaient en général achéennes, et ne pouvaient, avec la meilleure volonté du monde, être présentées comme des colonies d'Athènes. Le sentiment antiathénien domina donc, et on allait s'en apercevoir dans la grande expédition.

En tous cas, ces relations politiques ont activé le courant économique entre Athènes et l'Occident. Les relations étaient facilitées, avec la Sicile, par la communauté du système monétaire (quant aux villes d'Italie, elles gardèrent toujours le système auquel s'étaient habitués leurs clients barbares, de plus en plus assidus). Ces relations devaient survivre à l'écroulement de la puissance athénienne : au IVe siècle, le courant sera même assez bien établi, par

1. Thuc., IV, 58, 65.
2. Thuc., VI, 76. οὐχ ἀξυνετωτέρου κακοξυνετωτέρου δέ (que les Perses).
3. Thuc., V, 4-5.
4. Aristoph., *Cav.* 1307, 173.
5. Cf. la différence de dialecte, encore très sensible alors.

les escales de Sicile et du Latium, entre Athènes et la dernière des villes grecques, Marseille.

II

Il fallait rappeler ces antécédents pour expliquer la décision hardie qui allait être prise par Athènes au début de 415, alors que tant de dangers subsistaient, que les Chalcidiens reprenaient la guerre avec le roi Perdiccas, que les Argiens appelaient au secours contre Sparte, que les Corinthiens et les Béotiens restaient armés, les premiers prêts à prendre fait et cause pour leur grande colonie d'Occident [1]. Des ambassadeurs étaient venus dans l'hiver de Léontini et d'Égeste. Les premiers réclamaient aide pour leurs concitoyens finalement expulsés par Syracuse, les seconds demandaient protection contre Sélinonte parce qu'elle inquiétait leurs frontières et refusait l'*épigamie*, dont les cités grecques se montraient très parcimonieuses tandis que les Élymes étaient habitués à la largeur d'esprit plus grande des marchands phéniciens [2]. Une première fois les Athéniens avaient envoyé des députés s'enquérir des subsides que les Égestains pourraient fournir au secours envoyé : ceux-ci s'en étaient laissé imposer par leurs hôtes. Les assemblées décisives se tinrent en mars et avril 415, et Alcibiade y fit prévaloir son avis.

Il était au comble de sa popularité. Les femmes le trouvaient adorable, les philosophes le déclaraient intéressant. Quand il laissait une caille s'échapper de sa main, la foule engageait une course pour la rattraper, et l'heureux arrivant avait sa carrière faite. Or, depuis la paix de Nicias, les querelles grecques lui semblaient mesquines, indignes de lui. A défaut d'entreprises d'Orient, dont les Athéniens avaient conservé mauvais souvenir depuis le désastre d'Égypte, la conquête de l'Occident le tentait. Il entraîna l'assemblée, fut nommé stratège *autokrator* avec Nicias et Lamachos.

On pense bien que les intrigues abondaient, dans Athènes et hors d'Athènes, autour de l'expédition projetée [3]. Or, une nuit de mai, tous les Hermès qui ornaient les places et les rues se trouvèrent mutilés. On ne pouvait attribuer cet attentat général à la gaminerie de jeunes aristocrates échauffés par un bon repas : la démocratie se jugea provoquée et menacée, les mesures arbitraires se succédèrent. On rechercha tous les actes d'impiété, ceux en particulier qui s'adressaient aux mystères d'Éleusis, dont le succès croissant provo-

1. Thuc., VI, 7.
2. J'explique ainsi Thuc. VI, 6.
3. Thuc., VI, 6.

quait particulièrement les railleries des esprits forts [1] : Alcibiade était visé. Il demanda des juges. Mais ses ennemis de droite et de gauche, les oligarques qui le haïssaient comme flagorneur du peuple, les démagogues auxquels il soufflait le rôle dont ils voulaient se réserver le profit, s'unirent pour faire ajourner l'affaire jusqu'après son départ. La flotte mit à la voile vers le 20 juin 415.

Les Athéniens rallièrent leurs alliés à Corcyre. La flotte de combat se composait de 60 trières athéniennes et 34 trières de Chios et de Méthymne (20.000 h.), avec équipage d'abordage spécialement renforcé (1.100 épibates); 40 vaisseaux plus lourds à 100 rameurs par vaisseau (4.000 h.) portaient 1.500 hoplites d'Athènes et 2.500 des villes alliées les plus sûres. Il n'y avait que 30 cavaliers, mais 480 archers, 700 frondeurs rhodiens; 30 bâtiments portaient le matériel de siège, etc [2]. La flotte allait exiger plus de 1.500 t. en une année, à peu près tous les revenus de l'empire : le trésor qui commençait à se reconstituer avait donc été largement entamé.

Les Syracusains n'avaient pas été avertis : il faut dire que les Athéniens, profitant de l'hégémonie maritime, avaient mis l'embargo sur 100 navires qui auraient pu leur donner l'alarme [3]. Ils laissèrent donc l'expédition arriver à Rhégion, puis surprendre Catane : l'apparition d'un vaisseau athénien dans leur port finit par les tirer de leur torpeur. Ils ne disposaient guère que de 1000 cavaliers, 7000 hoplites, 10.000 autres hommes [4]. On envoya des députés aux villes de Sicile, d'autres à Corinthe et Sparte.

Cependant, à Athènes, les actes de démence continuaient, et les ennemis d'Alcibiade finirent par arriver à leur fin : la galère salaminienne alla le chercher à Catane. Ses collègues n'étaient pas hommes à se compromettre pour lui, et les soldats en général ne l'eussent pas suivi dans un pronunciamento. Il obéit, mais, à Thurii, s'échappa, et gagna le Péloponnèse. Là il apprit que les Athéniens l'avaient condamné à mort : « Je vais leur montrer, dit-il, que je suis encore vivant ». Et il demanda un sauf-conduit aux autorités de Sparte. Le souple personnage conquit très vite ce public spartiate, si prévenu par son passé de politicien, par son cynisme, par la désinvolture même avec laquelle il jetait par dessus bord démocratie et patriotisme. Contre Athènes, devenue l'adversaire, il mit tout en jeu : il dévoila les ambitions qu'il avait allumées, les plans qu'il avait indiqués, les points où l'on pouvait frapper les coups terribles.

1. Sur les richesses du sanctuaire alors, cf. *T. E.* (surtout p. 56).
2. Thuc., VI, 43. Cf. Busolt, *Gr. Gesch.* III2 p. 1296, n.
3. Thuc., VI, 44 ne peut guère s'expliquer autrement.
4. Beloch, *Bevölk.*, p. 276. Une tribu syracusaine est battue par 300 Athéniens (Thuc., VI, 100) : mais combien Syracuse comptait-elle de tribus?
Syracuse pouvait armer 60 trières (12.000 matelots). Elle était plus grande qu'Agrigente (20.000 cit.), presque équivalente à Athènes (40-50000 citoy. avec les clérouques). Disons 25.000 citoyens, 250.000 habit.

Cela, au moment où les Syracusains appelaient à l'aide, où les Corinthiens harcelaient Sparte. Il fit si bien qu'on décida d'envoyer aux Syracusains le chef nécessaire pour mettre de l'ordre dans leurs forces indisciplinées, Gylippe, fils de Kléandridas qui avait servi en Occident [1]. « En vérité, dit Thucydide en parlant d'Alcibiade, cet homme fut le principal artisan de la ruine d'Athènes ».

Cependant Nicias et Lamachos avaient étalé les forces d'Athènes sur les côtes de la Sicile et tenté un premier débarquement, suivi d'un engagement victorieux, devant Syracuse. Ils purent ainsi se rendre compte de l'état des lieux [2]. En première ligne apparaissait l'ilôt d'Ortygie, relié à la terre par un isthme artificiel. Sur la côte, les premières collines étaient couvertes de quartiers neufs entourés de murs, mais derrière elles s'élevaient progressivement, jusqu'à une hauteur de 188 mètres, les Épipoles. Au N. et au S. de l'isthme s'ouvraient les deux ports, au N. le petit port collé contre Ortygie, au S. le grand, formant une vaste échancrure qui se recourbait par la pointe du Plemmyrion : entre celle-ci et Ortygie, une passe de 1500 mètres de large.

Ce n'est qu'au printemps de 414, après avoir reçu d'Athènes 250 cavaliers et de l'argent, que les stratèges songèrent à tirer parti de ces renseignements. Trompant l'armée syracusaine, ils débarquèrent dans la baie de Thapsos. Une attaque heureuse leur livra le fort de Labdalon, qui s'élevait sur les Épipoles, et, au-dessous, ils élevèrent aussitôt un retranchement circulaire d'où deux murs devaient aller rejoindre, au N. la baie de Thapsos, au S. le grand port, et cerner la ville. Les Syracusains essayèrent de couper le mur du S. par des travaux de contre-approche, mais ils ne purent empêcher les Athéniens de le conduire jusqu'à la mer. Et Nicias, resté seul chef après la mort de Lamachos [3], fit passer sa flotte de Thapsos dans le grand port, au pied du retranchement terminé. Puis on se mit à construire le mur du Nord.

« C'était la première fois, remarque Thucydide, que les Athéniens attaquaient des villes de même constitution qu'eux, où ils n'avaient pas la ressource de fomenter des trahisons ». Cependant, à défaut de l'esprit de parti, la peur et la corruption se frayaient passage dans la ville condamnée : beaucoup de Syracusains étaient en relation avec l'état-major athénien, pour adoucir à leur cité, ou au moins à eux-mêmes, la catastrophe que l'Occident attendait déjà.

Cependant 4 vaisseaux étaient partis de Sparte et de Corinthe au début du printemps, portant Gylippe : 4 vaisseaux seulement, pour

1. Sur Kléandridas, Plut., *Pér.*, 22. Strabon, VI, I, 14.
2. Cf. le plan p. 161 d'après Freemann, *Hist. of Sic.*, éd. allem., III, p. 147.
3. Sur Lamachos, Kirchner, *Prosop. att.* 8981 (intéressante famille militaire).

ne pas avertir les Athéniens, qui en effet les laissèrent débarquer en Sicile. Gylippe se rendit d'abord à Himère, et, ramassant tous les Siciliens qu'il put, se glissa dans Syracuse par l'intervalle de 1500 mètres resté encore ouvert. Il releva le moral des assiégés en envoyant tout de suite offrir aux Athéniens la libre retraite s'ils levaient le siège. Eux plaisantaient, demandant aux Syracusains si l'arrivée d'un manteau et d'un bâton lacédémoniens suffisaient pour les tranquilliser. Mais tout de suite, la prise de Labdalon, dans leur dos, les fit sérieux : puis, après un premier échec, appuyé d'une part sur la ville, de l'autre sur le Labdalon, Gylippe fit construire une contre-approche de l'une à l'autre. Le mur des Athéniens était croisé, l'investissement rendu impossible. Il ne restait plus à Nicias qu'à tenter le blocus complet par mer : il fortifia le Plemmyrion pour se rendre plus entièrement maître de la passe.

Ainsi, à l'automne de 414, la situation était renversée. Nicias le manda à Athènes, ne cachant pas à ses concitoyens qu'il fallait, si l'on s'obstinait, envoyer une autre expédition, sous un chef moins valétudinaire que lui. Les Athéniens ne balancèrent pas. Eurymédon partit d'abord avec de l'argent : le reste du trésor devait servir à armer la seconde expédition, que devait commander Démosthène [1]. Ce fut une fatalité pour Athènes qu'on n'eût pas pensé à lui plus tôt. Pour le peuple, Cléon était resté l'homme de Pylos, et les plaisanteries d'Aristophane, naturellement, n'avaient rien pu contre cette légende. Démosthène avait dû se contenter de jouir de la fortune que lui avaient procuré ses succès militaires [2] : on pensa trop tard à ce soldat éprouvé.

L'année 414 s'était ouverte pour Athènes sur les perspectives les plus rassurantes. Le scandale des Hermès était apaisé, tant bien que mal, au dedans [3]. En Thrace, on attaquait enfin Amphipolis [4]. 30 vaisseaux, envoyés au secours d'Argos, ravagèrent impunément les côtes de Laconie (mai 414) [5]. On comprend que le peuple, enivré, ait espéré quand même mener à bonne fin l'entreprise où était engagé son prestige et sa fortune. Mais, cette fois, il avait trop compté sur la lourdeur et les scrupules excessifs de Sparte : après l'agression des Athéniens, elle se décida à soutenir vigoureusement Corinthe et Syracuse, et à reprendre la guerre d'Attique. — Dès que le printemps rouvrit la mer aux flottes (413), les renforts pour la Sicile mirent en mer, trompant la croisière que les Athéniens avaient réta-

1. Cf. *T. A.*, p. 142, 146.
2. Cf. Wilhelm, *Urk. dram. Auff.*, p. 21.
3. Non sans que beaucoup d'innocents fussent sacrifiés. La comédie venait d'être mise en surveillance par la loi de Syrakosios (Aristoph., *Ois.*, 1297, 640).
4. *Inscr. gr.* I, 183. Thuc. VII, 9.
5. Il faut placer l'expédition au printemps pour expliquer Thuc. V, 25, qui aura compté les six années athéniennes 421-415 et dix mois de 415-4. D'ailleurs Diodore, XIII, 8, fait durer la guerre décélique douze ans 415-403.

blie à Naupacte. 600 Hilotes et Néodamodes, 600 hoplites de Corinthe et de Sicyone, 700 de Béotie, partirent de Ténare [1], et, après une pointe vers la Cyrénaïque, parvinrent en Sicile. En même temps, les Péloponnésiens mobilisés en masse occupaient Décélie, à 20 km. et en vue d'Athènes (printemps 413). Cette fois, c'était un blocus à demeure : Athènes allait être privée de tout son territoire, coupée des blés d'Eubée [2]. Mais elle croyait tout sauvegardé, tant qu'elle tenait la mer : 30 vaisseaux allèrent bâtir un second Pylos en Laconie même.

Cependant, devant Syracuse, l'hiver 414-3 s'était écoulé sans opérations. Nicias maintenait ses positions, attendant le renfort promis, et espérant lasser l'ennemi : Syracuse allait avoir dépensé 2000 talents, et contracté une dette énorme, pour entretenir les alliés qui peu à peu s'entassaient dans ces murs [3]. Cependant Hermocrate, ayant repris l'autorité qu'on aurait dû lui confier dès le début, avait obtenu la reconstitution de la flotte que les Syracusains avaient laissé péricliter, et qui fut peu à peu portée à 86 trières : une première bataille resta indécise, mais les Syracusains enlevèrent le Plemmyrion, et dès lors furent maîtres de la passe. Nicias était vraiment assiégé, mais sa résistance donna pourtant à Démosthène le temps d'arriver (juin 413).

Démosthène était parti d'Athènes au début de 413, avait pris contact avec la flotte de Laconie et la croisière de Naupacte, recueillant partout des renforts, puis, fortifié encore de Messapiens et de Thuriens, il força l'entrée du grand port de Syracuse [4]. Il amenait 75 trières, 7000 hoplites, du matériel, de l'argent. On pouvait encore ressaisir la fortune, si l'on profitait vite de la démoralisation jetée chez l'adversaire par cette nouvelle démonstration de la puissance et de l'énergie d'Athènes.

Il fallait d'abord détruire le mur qui empêchait l'investissement, en le prenant par l'extrémité la plus éloignée de la ville. Démosthène rassembla tout ce qui restait d'hoplites, puis, par une nuit d'août 413, rasant le pied des Épipoles, il attaqua le fort qui la gardait [5]. Les premiers postes furent bousculés, mais le malheur voulut que l'attaque rencontra tout de suite la partie la plus solide de l'armée

1. Thuc., VII, 17, 19, 25, 34, 50. Freemann (*Hist. of Sicil.*, édit. allem. III, p. 254) fait remarquer que ce sont les hoplites de Thespies seuls (VII, 25), qui ont collaboré à la défense des Épipoles. A Thespies, une insurrection philathénienne 414 avait été réprimée à temps par les Thébains (Thuc., VI, 95).

2. Cf. Bérard, *les Phén. et l'Odyssée*, I, p. 69.

3. Thuc., VII, 48. La dette devait être contractée surtout à l'Olympiéion (VI, 70-1, 75; VII, 4).

4. D'après Philiste, il aurait fait son entrée en grand appareil, avec musique militaire, etc. (Plut., *Nic.*, 21.) Philiste, qui était adolescent au moment du siège, avait conservé plus d'un détail vivant que Thucydide ne note pas : mais, dans l'ensemble, son récit était inférieur.

5. Le 5 août paraît convenir le mieux (Busolt, *Gr. Gesch.*, III 2, p. 1373, n.).

coalisée, l'infanterie béotienne : elle brisa l'élan des Athéniens, et son cri d'alarme réveilla de proche en proche tous les défenseurs de la crête. « A partir de ce moment, dit Thucydide, je n'ai pu obtenir de personne de détails précis sur le combat. » Mais il suffit de voir les lieux pour comprendre que, dans cette obscurité, sur un territoire inconnu, les Athéniens étaient perdus dès que la première surprise n'avait pas réussi. Combattus en outre par la lune qui, brillant en face d'eux, égarait leurs coups et dirigeait ceux de l'adversaire, repoussés des crêtes ou retentissait le péan déjà victorieux de l'ennemi, ils commencèrent à redescendre à travers les fondrières, d'où, affolés, jetant leurs armes, ils se ruèrent à travers la plaine. Beaucoup furent surpris par l'aurore avant d'avoir pu franchir les 5 ou 6 kilom. qui les séparaient de leurs lignes : la cavalerie syracusaine battit le terrain et les ramassa. Puis les vainqueurs élevèrent un trophée au point où les hoplites de Thespies avaient fixé la dernière péripétie de cette lutte émouvante [1], — car la défaite des Athéniens était irrémédiable : elle décidait non seulement de la campagne, mais de la guerre.

Restait à profiter de la supériorité reconquise sur mer pour sauver l'expédition devenue sans objet. Mais, le 27 août 413, à 9 h. 21 m. du soir, la lune s'éclipsa [2] : ce phénomène acheva de troubler l'esprit de Nicias, déjà effrayé par la pensée des rancœurs qui l'attendaient à Athènes. On donna aux Syracusains, qui se sentaient sauvés et ne voulaient pas laisser l'adversaire se porter sur un autre point et éterniser la guerre [3], le temps de fermer la passe par une estacade. Les Athéniens embarquèrent sur leurs 115 trières tout ce qui pouvait tenir un gouvernail, manier une rame, lancer un javelot du haut d'un tillac. Mais, dans cette espace étroit, l'habileté manœuvrière qui, depuis Salamnie, leur avait valu tant de triomphes, était annulée : ils ne pouvaient tourner le vaisseau ennemi pour le percer de flanc, il fallait attaquer en face, et les pilotes de Corinthe et de Syracuse, renforçant les proues de leurs navires, les avaient mises à l'épreuve de l'éperon [4]. Les Athéniens combattirent pourtant si désespérément que 40 trières syracusaines seulement s'échappèrent de l'horrible mêlée, mais le résultat final fut contre eux : ils restèrent bloqués à terre, au milieu d'un pays qui allait se soulever tout entier contre les vaincus.

Ils cherchèrent à gagner au moins la route de Catane, en profitant des libations légitimes par lesquelles les défenseurs de Syracuse cé-

1. Voir une liste de Thespiens : Michel, 616. Ce ne sont pas nos hommes, mais ce sont leurs frères ou leurs amis.
2. Ginzel, *Spez. Kanon der S.-u. M.-Finsternisse*, 1899, p. 179.
3. Cf. le mal que les quelques réfugiés de Catane ont fait en Sicile. L'Athénien que nous fait connaître [Lysias] *Polystr.*, 24 sqq., rapporta 5 t. de butin.
4. Thuc., VII, 37. L'inventeur, Ariston, tomba sous les murs de Syracuse.

lébraient la rude et décisive journée : un dernier stratagème d'Hermocrate, dit-on, causa un suprême retard [1], et il fallut se rabattre sur la route d'Héloros, vers les villes hostiles du Sud. Deux corps se formèrent, dont le premier, celui de Nicias, eut bientôt sur celui de Démosthène une avance de 30 km. Les coalisés s'acharnèrent donc sur celui-ci : l'infortuné stratège se jeta sur son épée, ses lieutenants capitulèrent sur la simple condition de la vie sauve. Et toute l'armée de Gylippe et d'Hermocrate se rua à la poursuite de Nicias : sur les bords de l'Assinaros s'acheva la débandade de l'armée athénienne (13 sept. 413) [2]. Les deux généraux, qui avaient été pris sans capitulation, furent mis à mort, par une population exaspérée du danger qu'elle avait couru : les autres Athéniens furent entassés dans les carrières, livrés soixante-dix jours aux intempéries des nuits d'automne, puis ce qui restait fut vendu.

Ainsi fut décidé l'échec de la tentative la plus hardie qui eût été faite par des Grecs pour saisir l'empire de la Méditerranée. On ne peut mettre en cause ici l'énergie du peuple athénien, car il avait joué impérialement tout ce que valait l'enjeu d'une telle lutte. Sa population et sa richesse, très éprouvées par la guerre archidamique et par la peste, ne s'étaient pas encore relevées complètement quand il les engagea dans l'entreprise. 160 triérarques au moins partirent, sur moins de 900, — 300 cavaliers, sur 1200. Les 2.700 hoplites envoyés en Sicile étaient la fleur du recrutement, sur 15 ou 20.000, et il n'est pas sûr que le chiffre comprenne les sacrifices des clérouques [3]. Enfin, sur les 160 trières qui partirent (sur 300 au plus qu'avait Athènes), un bon tiers des 30.000 matelots étaient Athéniens, beaucoup d'autres métèques ou esclaves d'Athènes. Athènes avait entraîné dans la catastrophe les meilleurs hoplites des villes sur lesquelles elle pouvait compter : Milet n'en eut plus que 800 pour se défendre [4]. Et le reste des 40 ou 50.000 hommes engagés n'était pas une partie négligeable de la population de l'Archipel. Enfin, on avait sacrifié le trésor presque jusqu'à concurrence des 1.000 t. que Périclès avait réservés pour le suprême péril : réserve amassée sur des revenus qui représentaient plus du 20e du mouvement de tous les ports égéens [5]. A côté de l'effort matériel, l'effort moral avait été grand : le troupier athénien avait montré, devant Syracuse, ses qualités ordinaires d'ingéniosité et d'entrain... Mais tout cela avait été annulé par l'anarchie politique d'une nation qui s'obstinait à faire d'un organe de contrôle comme le suffrage po-

1. Thuc., VII, 7, 3-4.
2. Sur le lieu, cf. Païs, *Anc. Italy*, p. 155. Sur la date : 27 Karnéios (Plut. *Nic.* 28) ; la nouvelle lune tombait vers le 15 sept.
3. Thucydide (VII, 57) semble les séparer des Athéniens.
4. Thuc., VIII, 25.
5. Thuc., VII, 28.

pulaire un organe de gouvernement. Le point précis où avait éclaté la puissance d'avortement de la démocratie avait été le rappel d'Alcibiade en pleine expédition. Il n'avait pas encore donné sa mesure, il n'était pas encore le vainqueur de Cyzique : mais il était évident que, plus que personne, il pouvait mener à bien l'entreprise où étaient engagés tout son amour-propre, toute son ambition, et ses entraînantes facultés. Il fallait ou ne pas le suivre si loin ou lui laisser carte blanche [1]. En le sacrifiant, on commit la faute essentielle, celle que l'intelligence humaine trouve tout de suite, quand elle cherche à expliquer la décision du Dieu des armées. Et néanmoins, la tentative faillit réussir, parce que l'adversaire principal était dans le même état de désorganisation politique et militaire qu'Athènes [2]. Mais Sparte intervint à temps, et, dès que les défenseurs de Syracuse furent commandés, les dés d'airain tombèrent.

III

L'échec de la grande tentative athénienne a eu dans l'Occident des répercussions, souvent obscures (au moins pour nous) et très indirectes, mais qui suivent l'événement de trop près pour être l'effet de coïncidences.

Tout d'abord, les États grecs d'Occident se trouvèrent engagés dans le grand conflit grec. Syracuse et Sélinonte en particulier ne pouvaient moins faire que d'envoyer des secours à Sparte. 35 trièrent partirent des deux villes, d'autres allaient suivre, malgré les Athéniens qui tenaient encore Corcyre et Naupacte [3]. Hermocrate allait montrer dans l'Archipel les mêmes facultés militaires qu'il avait déployées dans la défense de Syracuse. Quant aux autres villes, telle par exemple Thurii, l'envoi de leurs secours dépendait de leur situation intérieure.

En effet, l'expédition athénienne et son issue donnèrent une force nouvelle aux deux sentiments qui avaient combattu contre Athènes. D'une part, dans les villes où la constitution était particulièrement démocratique, il y eut un retour offensif des éléments conservateurs : Thurii, dont nous parlions, perdit alors sa constitution imitée d'Athènes, sans d'ailleurs aller jusqu'à l'oligarchie [4]. Et d'autre part, le sentiment dorien fut exalté partout. Catane, qui avait soutenu Athènes et servait de refuge aux rares Athéniens échappés de la catastrophe, se vit en butte à une haine presque gé-

1. C'est le conseil que donne tardivement Aristophane, *Gren.*, 1420.
2. Cf. le discours ridicule d'Athénagoras, dans lequel Thucydide a synthétisé l'état d'esprit du « parti avancé » de Syracuse (VI, 35-40).
3. Thuc., VIII, 13, 26.
4. Denys d'Halic., *Lys.*, I.

nérale[1]. Il y eut ailleurs encore des révolutions et des luttes locales. Enfin et surtout, les Barbares allaient profiter de la commotion qu'avaient ressentie toutes les cités helléniques.

En Italie, Tarente avait été neutre, mais la défaite des Messapiens entraînés dans l'alliance d'Athènes allait fortifier sa puissance : ce fut un exemple unique. Thurii, qui avait envoyé des forces au secours de Sparte, dut bientôt rappeler tout son monde contre les Lucaniens. Crotone et Locres, qui avaient été neutres, Métaponte, Caulonie, Rhégion, qui avaient plutôt favorisé Athènes, les villes du golfe térinéen jusqu'à Naples, qui ne semble avoir témoigné sa reconnaissance envers Athènes que par l'envoi de mercenaires campaniens [2], commençaient à être pressées de toutes parts par les Barbares : sauf Tarente et Naples, toutes ces villes allaient resserrer leur union religieuse par un lien politique [3].

C'est que la grande révolution ethnique dont nous avons indiqué l'origine avait suivi son cours. La jeunesse des Abbruzes affluait incessamment dans l'Apennin méridional, et déjà débordait dans les plaines. Si Rome échappa, Capoue fut prise vers 438, Cumes perdit sa nationalité grecque vers 420, et la nation campanienne commença à se faire connaître [4]. Plus au S., au-delà de la ligne Tarente-Naples, une aristocratie sabellienne faisait des anciens sujets de Sybaris le peuple des Lucaniens : c'est lui qui, à la fin du ve siècle, commençait à se rendre si redoutable aux cités grecques [5].

Quant aux Celtes, qui apparaissaient en ce moment même dans la vallée du Pô, ils échappaient encore aux regards des Grecs.

En Sicile, Syracuse était toute entière à l'exaltation de son triomphe et à ses pensées de vengeance. Elle traquait les Léontins expulsés jusque dans Naxos et Catane, qui ne se soutinrent que grâce aux mercenaires campaniens appelés par Athènes et arrivés trop tard. Messine, menacée un moment par un complot [6], et Himère, avaient été très antiathéniennes. Géla, Camarine, Agrigente, qui n'étaient intervenues qu'à la fin de la lutte, se dédommageaient maintenant; Sélinonte naturellement plus que toutes. Partout, on avait été irrité par les alliances d'Athènes avec les Sicules, les Sicanes, les Élymes de l'intérieur. Égeste était la plus menacée par ce mouvement : elle laissa Sélinonte s'emparer du territoire qui avait été l'origine du conflit, espérant désarmer l'ennemi [7]. Elle

1. [Lys.], *Polystr.*, 24 sqq.
2. Diod., XIII, 44.
3. Sur la ligue italiote, Lenormant, *Grande Grèce*, et les monnaies. Cf. Regling, *Klio*, 1906, p. 516.
4. Diod. XII, 31, 76.
5. Les Lucaniens : Lenormant, la *Grande Grèce, passim.* Les Bruttiens de Diod. XII, 22 sont un anachronisme.
6. Thuc., VI, 74.
7. Diod., XIII, 43.

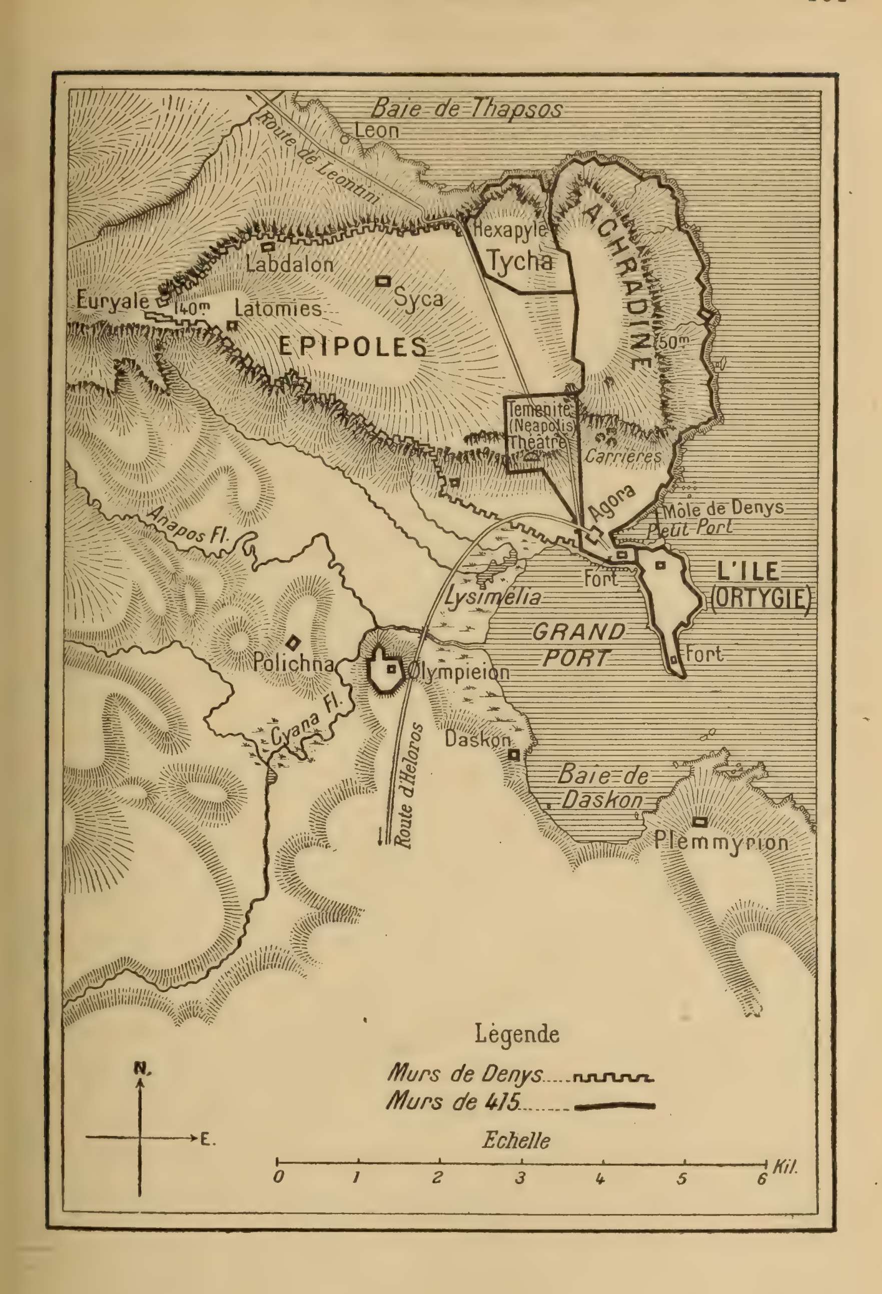
répugnait visiblement à se jeter dans les bras de ses voisins de l'Ouest : il fallut pourtant s'y décider.

A Carthage, on avait certainement suivi avec intérêt le conflit d'Athènes et de Syracuse. Le triomphe d'Athènes eût créé un danger pour la république phénicienne, mais d'autre part, la victoire de 413 grandissait singulièrement Syracuse. Quand les Égestains demandèrent secours, on commença par envoyer une ambassade s'assurer des dispositions des Syracusains [1]. Ils se déclarèrent neutres, et aussitôt Carthage envoya ses recruteurs chez tous les Barbares d'Occident, pour préparer la grande expédition que devait conduire le petit-fils du vaincu d'Himère (409).

Très certainement, la flotte athénienne, entrevue de loin par les Barbares, leur était apparue comme la grande force hellénique, et la nouvelle de sa castastrophe les enhardit. On s'en aperçut à la recrudescence de la piraterie : le service éminent rendu par Athènes avait été l'établissement de la paix maritime en Orient, et l'Occident même s'était ressenti de cet état de choses. Les conflits multiples du IVe siècle allaient y mettre un terme. Quand les Romains remportèrent, vers 395, leur premier grand succès en prenant la ville de Véies, et voulurent envoyer leur butin à Delphes, les Lipariens l'enlevèrent au passage, et la générosité seule d'un de leurs citoyens empêcha les Romains d'être traités comme de vulgaires corsaires tyrrhéniens [2]. Les traités multipliés entre les principales villes commerçantes de l'Occident, au IVe siècle, en cherchant à prévenir ces habitudes, les attestent [3].

Pour le moment, il nous faut revenir à Athènes, contre laquelle tout le monde se levait maintenant. Elle avait eu, dans son malheur, une chance dernière : la nouvelle de la catastrophe ne se répandit qu'à l'entrée de la mauvaise saison (octobre-novembre 413), et, si l'hiver fut rempli par les négociations engagées entre ses ennemis ouverts ou cachés, les opérations militaires ne pouvaient commencer qu'au printemps. Elle allait avoir plusieurs mois pour se ressaisir, et surtout pour refaire le matériel naval qui restait la der-

1. Diod., XIII, 4, 3-4.
2. Diod., XIV, 93. Cf. Th. Reinach, *Rev. Ét. gr.*, 1890, p. 89 sqq. Denys encouragera ces tendances.
3. Traités d'Athènes avec Marseille, des Carthaginois avec les villes italiennes, etc. (Cf. l. III, c. 5, 6).


Baie de Thapsos
Leon
Route de Leontini
Hexapyle
Tycha
ACHRADINE
Labdalon
Syca
Euryale
140m
Latomies
EPIPOLES
50m
Temenite
(Neapolis)
Théâtre
Carrières
Agora
Môle de Denys
Petit Port
Anapos Fl.
Fort
L'ILE
(ORTYGIE)
Lysimélia
GRAND
PORT
Fort
Polichna
Olympieion
Cyana Fl.
Daskon
Route d'Heloros
Baie de
Daskon
Plemmyrion
Légende
Murs de Denys
Murs de 415
Echelle
0 1 2 3 4 5 6 Kil.
N.
E.

nière chance de salut de son empire [1]. Grâce à cette circonstance, mise à profit par son énergie, elle allait retarder de dix ans l'hallali.

1. Thucydide, VIII, 1, 4, 25, exagère en disant qu'il n'y avait plus de flotte. Il devait au moins rester 100 trières (Busolt, *Gr. Gesch.* III², p. 1401). Mais les 400 trières d'Andocide (*Paix*, 8) ne furent jamais qu'un projet. Sur la construction et la durée des trières, Br. Keil, *Anon. Argent.*, p. 201 sqq.

Note additionnelle aux p. 36 et 145.

M. Rosenberg (*Untersuch. zur röm. Zenturienverfassung*, 1911) veut que l'organisation centuriate ait été constituée en une fois au début du IVe siècle (p. 21), et que l'armée du Ve siècle ne comprît qu'une légion de 6.000 hommes environ (p. 60). Je demeure convaincu :

1° que le mot *centurie* a forcément désigné, à l'origine, un groupe d'une centaine d'hommes (cf. les centuries de chevaliers);

2° que les chiffres 40 et 45, pour les centuries de *juniores* de la 1re classe et des classes suivantes, chiffres qui ne sont en rapport avec aucun élément de statistique au IVe siècle, sont un legs de la vieille organisation militaire, — d'autant qu'ils sont visiblement en rapport avec l'effectif traditionnel de la légion romaine. Ceci est certain au moins pour le chiffre total 85.

Il va sans dire que tout cela a été profondément modifié après l'institution de la solde et du tribut.

CHAPITRE VIII

La fin d'Athènes (413-403).

Les nouvelles de Syracuse (hiver 413-2).

I. *Les adversaires.* — Sparte, le Péloponnèse. — Agis, la Grèce centrale. — La Perse. — Syracuse et Thurii. — Les alliés d'Athènes. — Athènes, les proboules, la flotte, la défensive. — Les jeux olympiques de 412.

II. *Sparte et la Perse.* — Chios. — Samos. — Milet. — Rhodes. — Le premier traité. — Le changement d'éphores et Alcibiade chez Tissapherne, deuxième traité. — Alcibiade et les réactionnaires d'Athènes. — Troisième traité, les Péloponnésiens et Pharnabaze (print. 411).

III. *Les Quatre-Cents.* — La situation intérieure d'Athènes. — Les deux partis réactionnaires. — Le coup d'Etat du 8 juin 411. — Le programme de Théramène. — Ambassade à Sparte. — La flotte de Samos. — La défection de l'Eubée. — Le gouvernement des Cinq-Mille (411-0) et Théramène.

IV. *Cyzique.* — La bataille de Cyzique (mars 410). — Négociations. — Les coalisés, départ des Occidentaux, 409. — Rétablissement de la démocratie à Athènes. — Reconquête de l'Hellespont. — Alcibiade à Athènes, 408. — Le dernier sourire de Plutus.

V. *Lysandre.* — Revirement en Perse, Cyrus. — Lysandre et sa flotte. — Notion (407), Alcibiade remplacé par Conon. — Lysandre et les hétairies, Lysandre remplacé par Kallikratidas (407-6). — Mytilène et les îles Arginuses, procès des stratèges. — Le retour de Lysandre, 405 ; Aigospotamos. — Le blocus d'Athènes, Théramène, la paix (avril 404). — Les Trente, chute de Samos (aut. 404). — Lysandre.

VI. *Les Trente.* — Les Trente, Alcibiade et Théramène. — Thrasybule et Critias (print. 403). — Lysandre et Pausanias (sept. 403), Athènes et Éleusis. — Sparte laisse vivre Athènes.

Athènes comme puissance au IVe siècle.

I

La nouvelle de la catastrophe de Syracuse se répandit vite dans tout le domaine méditerranéen (octobre 413) et provoqua à l'action

---

Busolt, *Gr. Gesch*,, III2.

Érechthéion. — Monnaies d'or et de bronze d'Athènes ; monnaies d'Éleusis, etc. — *Insc. gr.* I, 188, 82 + 35c, 61, 51 ; *Suppl.* 61a (p. 18) ; 140 ; II, *Suppl.* 1b. — Aristophane, *Lysistrata, Thesmophoriazouses, Grenouilles*, et Wilhelm, *Urk. dram. Auff.* — *Apologie* d'Antiphon (Nicole) ; Andoc., *Myst.* ; [Lysias], *p. Polystrate*, et Lysias, *c. Ératosthène*, etc. — Thuc. VIII, et Xén., *Hell.* I, II. — Aristote, 'Αθ. πολ., 29-41. — Diodore, XIII, XIV. — Plutarque, *Alcibiade, Lysandre.*

tous ceux qui guettaient depuis vingt ans les défaillances d'Athènes. Partout, les négociations s'engagèrent.

Le centre auquel elles aboutissaient naturellement était Sparte. L'influence d'Acibiade y avait créé une sourde division dans les milieux dirigeants. Depuis l'automne de 413, ses amis, le roi Pleistoanax (mort seulement 408-7), l'éphore Endios, y avaient le pouvoir. Mais une opposition subsistait, qui allait se traduire par des hésitations au dehors. Pour le moment, Sparte, débarrassée de la garnison de Laconie qu'Athènes avait rappelée par mesure d'économie [1], n'avait plus à s'inquiéter que de Pylos. Elle se gardait de secouer la nonchalance des Argiens, remettant à plus tard le réglement de comptes avec eux, et sachant bien qu'Athènes, malgré ses illusions, n'avait pas grand secours à attendre de leur gouvernement. Elle résolut de donner le bon exemple aux alliés, en participant largement à l'armement naval qu'elle exigeait de tous, même des Arcadiens [2]. Sauf les Éléens [3], les Péloponnésiens n'étaient pas disposés à marchander leur aide : Pellène et Sicyone, Corinthe et ses colonies fidèles de la mer Ionienne (Céphallénie, Leucade, Ambracie), Mégare, Épidaure, Hermione et Trézène, se mirent à l'œuvre, car la meilleure partie de leurs petites forces navales n'était pas encore revenue d'Occident. Au printemps de 412, 100 trières devaient être prêtes à se montrer sur l'Archipel, sous le navarque spartiate Mélanchridas.

En dehors de l'isthme, Agis, depuis qu'il occupait Décélie (413), avait une situation très indépendante, qu'accentuait encore son antipathie pour les amis d'Alcibiade. Il était en étroite union avec les gouvernants de Thèbes et de la Béotie, qu'il laissait participer largement au pillage de l'Attique [4]. Il poussait des pointes parmi les peuples de la Grèce centrale, exigeant avec rigueur les contingents des amis, les otages des suspects, et ne craignant pas de mécontenter les Thessaliens, pour lesquels commençait, alors, une série de difficultés intérieures [5].

Mais toutes ces inimitiés grecques étaient renforcées maintenant de celles qui se levaient à l'Orient et à l'Occident.

A l'Orient, la Perse, qui depuis trente ans respectait, en somme, le traité de Callias, était rentrée en scène avant même que la nouvelle du désastre de l'Assinaros fût parvenue jusqu'à Suse. Le roi Darius II, bien qu'embarrassé par une révolte des Mèdes, avait envoyé à ses représentants en Asie-Mineure l'ordre de réclamer les tributs des villes grecques de la côte. Le commandant militaire en

1. Thuc., VIII, 4.
2. Thuc., VIII, 3.
3. Thuc., VIII, 3. — Xén., *Hell*, III, II, 22 (relatif aux Olympies de 412 ?).
4. Ed. Meyer, *Theopomps Hellen.*, p. 184.
5. Thuc., VIII, 3; cf. le discours aux Larisséens (Ed. Meyer, *Theop. Hell.*, fin).

Asie-Mineure était Tissapherne, qui disposait aussi des 147 vaisseaux phéniciens laissés libres par la tranquillité de l'Égypte [1]; le satrape de Lydie était Hiéraménès (qui avait encore à réprimer la révolte d'Amorgès en Carie), le satrape de Phrygie, Pharnabaze : à eux incombait le soin d'arracher à Athènes les villes d'Ionie et de l'Hellespont [2]. Leurs émissaires parurent à Sparte, portant de l'argent pour l'armement de la flotte.

A l'Occident, nous avons dit que plusieurs cités allaient se trouver obligées vis-à-vis de Sparte. La plus engagée était Syracuse, mais là précisément un parti ultra-démocratique, dirigé par Dioclès, répugnait à l'intervention en Grèce : Hermocrate ne put obtenir qu'au bout de plusieurs mois l'envoi de 35 trières, que lui-même devait conduire dans l'Archipel. Sélinonte joignit 2 trières à cet envoi, mais les autres cités de Sicile réservèrent leurs forces pour combattre les alliés qu'Athènes avait trouvées près d'elles, Catane, et Égeste, qui hésitait encore à se jeter dans les bras de Carthage. En Italie, il fallut une révolution (voir chap. VII) pour engager Thurii dans la lutte contre Athènes : elle envoya 10 vaisseaux sous l'émigré rhodien Doriée. Tarente se laissa entraîner par ses sympathies doriennes à en faire autant, les autres Italiotes étaient forcés de se réserver pour la lutte imminente contre les Lucaniens. Tous ces secours passèrent malgré les forces qu'Athènes maintenait à Naupacte et à Corcyre [3], mais ils arrivèrent avec un retard qui empêcha les Spartiates de saisir à temps l'avantage sur mer. Une fois arrivés, leur rancune toute fraîche, leur vivacité de colons et de démocrates, stimula utilement la lenteur solide, mais parfois agaçante, de Lacédémone [4]: et les relations de quelques-uns des émigrés qui les dirigeaient, de Doriée par exemple à Rhodes, furent précieuses

En effet, le principal moyen d'action des coalisés était le soulèvement des alliés d'Athènes, parmi lesquels le désastre de Sicile avait provoqué une fermentation générale. Chios, l'alliée sûre entre toutes, la ville dont les Athéniens associaient le nom à celui d'Athènes dans leurs prières, offrait en secret les 50 vaisseaux qui lui restaient [5] : l'aristocratie prudente qui la gouvernait sous le couvert d'institutions démocratiques croyait maintenant pouvoir se lier avec les Spartiates amis d'Alcibiade. Les Lesbiens étaient obligés à plus de précautions par la présence de nombreux clérouques athéniens [6],

1. Cf. Prasek, *Gesch. der Med. u. Pers.*, II, p. 177. — Euting, *Mém. prés. à l'Acad. I. BL.*, 1904, p. 1, 299 sqq.
2. Sur Hiéraménès, Thuc., VIII, 58. — Xén., *Hell.*, II, I. Il devait être gouverneur de Lydie, Tamos gouvernant l'Ionie (Thuc., VIII, 31, 87).
3. Thuc., VIII, 13. — Diod., XIII, 48.
4. Thuc., VIII, 84, 96.
5. Thuc., VIII, 6, 15, 17, 19, 61.
6. Dittenberger, 29. L'échec du soulèvement (Thuc., VIII, 23, 101) ne s'explique qu'ainsi.

mais, se servant de l'intermédiaire des Béotiens, leurs parents de race, ils faisaient des propositions à Agis. Il en résulta une scission à Sparte, les uns inclinant vers l'Ionie, les autres vers l'Hellespont, et le parti qui l'emporterait devant fatalement mécontenter celui qui serait éconduit.

A Athènes même, on savait que les éléments conservateurs n'étaient pas moins exaspérés contre la démocratie, mais Sparte ne faisait pas grand fond encore sur les dissenssions intestines des Athéniens, et elle avait raison de coter haut leur patriotisme.

A Athènes, la nouvelle du désastre avait suscité d'abord un mouvement de panique bien naturel. Il avait été surmonté grâce à la pensée que la mauvaise saison allait retarder l'assaut qui se préparait. Mais un fort courant se maintint dans le peuple contre les démagogues, « comme si lui-même n'avait pas voté l'expédition », dit Thucydide. Depuis longtemps, on avait le sentiment que le conseil des Cinq-Cents n'était pas un frein suffisant aux entraînements de la foule : on lui substitua dix *proboules*, sans l'assentiment desquels aucune mesure ne devait parvenir à l'assemblée populaire. On élut à ce poste des vieillards appartenant à la fraction modérée des conservateurs, le bon poète Sophocle, et Hagnon, père d'un jeune politicien qui était déjà connu comme le théoricien principal de cette fraction : Théramène [1]. La même tendance allait se manifester dans les élections de stratèges, au printemps de 412 [2]. Mais l'attention se concentra avant tout sur les mesures militaires.

Sur terre, il n'y avait plus guère qu'à pourvoir à la défense de l'agglomération Athènes-Pirée [3]. Ce qui importait, c'était de repeupler les chantiers dégarnis par la destruction de la flotte de Sicile (près de 200 vaisseaux), par l'obligation de maintenir des croisières à Naupacte et ailleurs (50 vaisseaux environ) : les 100 trières de réserve n'existaient guère que sur le papier [4]. On prit immédiatement des mesures pour chercher du bois en Thrace et en Macédoine, où le roi Archélaos, qui venait de succéder à Perdiccas (413), était heureusement un enthousiaste de culture attique. On concentra sur les constructions navales le peu qui restait du trésor (sauf les 1.000 t. de réserve), les ressources que procurait le vingtième voté en 413, celles que découvrirent les *poristes*, institués alors [5]. Ainsi Athènes put mettre en mer, dès l'été de 412, 100 trières, presque toutes neuves, supérieures aux forces qui s'amassaient lentement dans l'Archipel.

1. Kirchner, *Prosop. att.*, 171, 7234.
2. Beloch, *Att. Pol.*, p. 293. Busolt, *Gr. Gesch.*, III 2, p. 1412.
3. Sounion : Thuc., VIII, 4. Thorikos : Xén., *Hell.*, I, 2 ; *Insc. gr.*, I, 189 b.
4. Cf. p. 160, 162.
5. Cf. Busolt, *Gr. Gesch.*, III 2, p. 1405 n.

Avec ces forces, on pouvait espérer tenir en bride les îles, maintenir les côtes de Thrace où depuis longtemps on évitait de heurter le puissant roi des Odryses Seuthès [1], surveiller l'Ionie-Carie et l'Hellespont. Enfin et surtout, on assurait l'approvisionnement de la capitale, qui, depuis l'occupation de Décélie, ne vivait plus que de la mer : les blés d'Eubée ne pouvaient suffire, ceux de Sicile n'existaient pas pour Athènes, ceux d'Égypte, malgré les relations nouées à Cypre (où Évagoras sera, à partir de 411, un précieux ami [2]), étaient peu sûrs ; on comptait avant tout sur ceux du Pont. Là, Athènes avait déjà perçu les contre-coups du désastre de Sicile [3], mais le roi du Bosphore, Satyros, subissait toujours son prestige [4]. Ainsi, en se bornant à la plus stricte défensive, les Athéniens espéraient encore sauver l'empire.

Ce qui permit aux deux partis de préparer à loisir leurs forces pour le dernier duel, ce fut que la trève tacite résultant de l'hiver se trouva prolongé par l'approche des jeux isthmiques (mai 412) [5]. Ces solennités religieuses étaient toujours respectées des Grecs, et la foire qui les accompagnait était trop importante pour les Corinthiens, pour que, quelle que fût leur animosité contre Athènes, ils en compromissent le succès. Ainsi, l'action militaire ne reprit vraiment que neuf mois après le désastre de l'Assinaros : le dénouement attendu en fut retardé de huit ans.

II

Le début des opérations maritimes fut malheureux pour les alliés : les premiers de leurs vaisseaux qui se trouvèrent prêts à aller soutenir les défections annoncées rencontrèrent, à leur grande surprise, une première escadre athénienne qui les rejeta brutalement sur la côte d'Argolide. Mais Alcibiade courut à Chios avant que la nouvelle de l'échec y fût parvenue, et la bourgeoisie gouvernante proclama sa défection (juillet 412) [6]. C'était la fin de la prospérité inouïe dont l'île avait joui depuis les guerres médiques : le capitalisme y avait multiplié les esclaves dans des proportions exceptionnelles, et, quand les Athéniens eurent bâti à Delphinion un fort qui fut le Décélie des Chiotes, la ruine commença.

1. Autres alliés thraces : Thuc., VII, 27. — Diod., XIII, 105.
2. *Insc. gr.*, I, 64 ; *Suppl.*, p. 129, 116 w.
3. Nymphéon avait été livré par Gylon aux Bosphoriens (Kirchner, *Prosop. att.*, 3098).
4. Satyros, roi de 407 à 393 environ (Diod., XIV, 93).
5. Le 12 Panémos (Pind., *Ol.* IX, 183, av. scol.). Les jeux olympiques de la même année (412) furent moins respectés.
6. Philoch, fgm. 116 (*Fr. Hist. Gr.* Didot, I).

A la nouvelle de cette défection Athènes avait jugé le moment venu d'entamer les 1.000 t. de réserve, et mis en mer tout ce qu'elle avait de vaisseaux prêts, pour arrêter la débâcle qui commençait en Ionie. A Samos, la constitution était assez démocratique, mais la forte organisation des familles y était restée intacte et avait permis aux grands propriétaires fonciers d'exercer en fait le gouvernement : les chefs du parti démocratique craignirent la répétition des scènes de Chios [1], et provoquèrent une révolution qui détruisit à moitié cette aristocratie (sept. 412) [2]. Les Athéniens, sûrs désormais de Samos, lui rendirent l'autonomie perdue depuis trente ans, et en firent leur base d'opérations.

Cependant l'influence personnelle d'Alcibiade avait entraîné dans la révolte la démocratique Milet : ce qui montre qu'il ne faut pas faire trop exclusive la part de l'esprit de parti dans la défection des alliés d'Athènes. Quand de nouveaux vaisseaux eurent été armés, les Athéniens firent une tentative contre la ville. Mais les vaisseaux d'Occident, enfin arrivés, donnaient une supériorité considérable aux Péloponnésiens. On ne put même pas empêcher Doriée de réparer la révolte de Rhodes (déc. 412) : les trois cités de l'île se donnèrent des constitutions timocratiques, et plus tard se réunirent pour fonder la ville nouvelle de Rhodes (408) [3].

A Lesbos, le mouvement de révolte avait avorté. Les Péloponnésiens avaient lieu de se féliciter d'avoir préféré l'Ionie au Nord, lorsque l'hiver 412-1 interrompit à peu près les opérations.

Tissapherne avait été prévenant vis-à-vis d'eux. En août 412, les Spartiates lui avaient accordé un traité précipité dans lequel la domination perse sur les villes d'Asie était reconnue [4]. En retour, il entretenait la flotte, et, quand elle lui eut en outre livré le rebelle Pissouthnès, il distribua un statère par homme [5]. Pharnabaze n'eût pu en faire autant.

Pourtant, Agis n'avait pas cessé d'agir à Sparte, et le changement de magistrats (2 sept. 412) lui fut favorable. Le principal résultat fut la rupture avec Alcibiade, qui avait séduit la reine, et qui, avec sa jactance ordinaire, plaisantait sur la perturbation qu'il allait apporter dans la lignée des Héraclides. Menacé de mort (oct. 412),

1. M. Busolt (*Gr. Gesch.* III 2, p. 1428) est sûr que « die Demokratie war von ihren Gegnern viele jahre hindurch nicht in Ruhe gelassen, gereizt und erbittert worden ». La vérité est qu'elle craignait (avec raison, sans doute) la répétition de ce qui s'était passé à Chios.

2. Le soulèvement de Samos est indiqué par Thuc., VIII, 20, 21, comme immédiatement postérieur à la désignation d'Astyochos (2 sept., *Rev. Ét. gr.*, 1911, p. 491).

3. Diod., VIII, 75. La constitution de Rhodes resta tempérée d'institutions censitaires.

4. Le texte Thuc., VIII, 18.

5. J'entends Thuc., VIII, 28, 4, comme Krüger. 1 st. par tête de prisonnier serait trop peu. 1 st. par tête de matelot faisait environ 1 mois de solde.

il se rendit chez Tissapherne, et sa puissance de séduction s'exerça sur le Barbare comme sur les Grecs. Il lui recommanda de tenir la balance égale entre les partis en présence. Les Péloponnésiens virent tout de suite leurs subsides diminués, et le silence du nouveau navarque Astyochos leur prouva que Tissapherne trouvait plus économique de payer les chefs que les soldats. En retour, les Péloponnésiens corrigèrent le premier traité : cette fois, ils s'engageaient seulement à ne pas envahir « le territoire du Roi » (?) et spécifiaient qu'ils seraient payés [1] : des germes de défiance étaient déjà semés, et la brusquerie du Spartiate Lichas les accentua encore. Au reste, le malentendu était fatal. Les Perses, dès qu'ils étaient loyalement dévoués à la monarchie, devaient chercher, en retour de leurs subsides (600 t. par an), à ressaisir des villes qui pouvaient donner 700 t. de tribut [2], et les Spartiates, qui se posaient en libérateurs, ne pouvaient reconnaître ouvertement cette prétention. La rupture était à prévoir, le jour où l'hostilité commune contre Athènes ne provoquerait plus de part et d'autre le même désir d'éviter les précisions imprudentes.

En attendant, Alcibiade avait rendu un premier service aux Athéniens : il en tira parti pour préparer le retour auquel il aspirait. Il s'adressa d'abord aux triérarques de Samos, les incitant à renverser le régime démocratique que lui haïssait comme eux. Un d'eux, Pisandre, alla aussitôt porter ces ouvertures à Athènes, où la question avait été amorcée par l'institution des proboules : il déclara ouvertement que l'alliance du Roi était au prix du retour d'Alcibiade, et le retour d'Alcibiade au prix d'un changement constitutionnel. Le peuple consentit à discuter les conditions de l'alliance à Magnésie : mais, quand Alcibiade demanda la dénonciation du traité de Callias, tout fut rompu [3]. Les aristocrates de Samos et d'Athènes continuèrent alors pour leur propre compte l'agitation commencée.

Alcibiade savait bien qu'il ne pourrait jamais entraîner Tissapherne jusqu'à l'alliance athénienne. Cependant, le traité définitif conclu, au début de 411, entre les satrapes et Sparte, trahissait les défiances subsistantes : Tissapherne s'engageait à payer les Spartiates jusqu'à l'arrivée de la flotte phénicienne, après quoi les subsides n'auraient plus que le caractère d'avances [4]. Comme d'ailleurs Agis et les Béotiens suivaient leur idée, que les députations d'Eu-

1. Le texte Thuc., VIII, 36. — Thuc., VIII, 29 = VIII, 46 ; VIII, 43 = VIII, 52. Thuc. a divisé le récit en deux, de sorte que la succession des faits apparaît mal. Cf. Bodin, *Rev. Ét. Anc.*, 1912, p. 1 sqq.

2. Isocrate, VIII, 97, estime que 5000 t. furent dépensés de 412 à 404. Sur les tributs, cf. chapitre I.

3. Thuc., VIII, 56. Allusions aux événements dans les comédies d'Aristophane du print. 411, Lysistrata (v. 490) et Thesmophoriazouses (cf. Wilamowitz, *Arist. u. Ath.*, II, p. 343).

4. Le texte Thuc., VIII, 58.

béens et de Lesbiens se succédaient, les alliés regardaient de plus en plus vers le Nord : lorsque le printemps de 411 rouvrit les opérations, leurs forces se mirent lentement en mouvement vers l'Hellespont, où les appelait Pharnabaze.

III

Nous sommes arrivés au moment où la cité athénienne elle-même allait être ébranlée.

Depuis l'époque d'Éphialtès, aucun changement constitutionnel important ne s'y était produit (sauf peut-être une nouvelle restriction des droits de l'Aréopage par Archestratos [1]). Le gouvernement y était exercé, en théorie par l'ensemble des citoyens, en fait par la majorité numérique des mâles adultes présents. Il n'avait jamais manqué d'hommes pour se faire les chiens de garde de ce régime. Mais il y en avait toujours eu d'autres, non moins fanatiques, qui le considéraient comme absurde : n'ayant que peu de chances de conquérir jamais la majorité, ils se contentaient de se constituer en hétairies, sociétés de protection mutuelle contre les excès de la démocratie, où ils guettaient l'occasion de la renverser. Ces deux groupes, bien entendu, n'étaient que des minorités : la masse de la population exprimait sa satisfaction ou son mécontentement par ses votes. Mais cette masse n'était pas homogène : à défaut des distinctions de naissance, les différences de richesse, quand même elles n'eussent pas été reconnues par plus d'une institution, y auraient fait sentir leurs effets. En haut, était la classe où se recrutaient les triérarques : la plupart étaient absents pour le moment, surtout depuis qu'on avait autorisé la *syntriérarchie* (association de deux contribuables pour une seule galère [2]); il y avait bien 100 à 200 triérarques sur la flotte de Samos, tous irrités par des sacrifices dont on n'entrevoyait plus la fin. Au-dessous venait la classe qui fournissait les liturgies simples comme la chorégie : elle était surtout représentée par le corps des *cavaliers*, bien que l'institution de la κατάστασις et de la solde eût permis de faire une part, dans son recrutement, aux considérations purement militaires; des 900 cavaliers qui restaient après le désastre de Sicile, la plupart étaient à Athènes, astreints, depuis l'occupation de Décélie, à un service de patrouilles pénible et coûteux (les chevaux s'estropiaient en foule [3]). Au-dessous

1. Si c'est bien le personnage de Kirchner, *Prosop. att.*, 2411. Mais il s'agit peut-être des lois de 410-409 (cf. plus bas).
2. Cf. *SR*, p. 16. Sur la synchorégie, p. 136 n. 7 (la victoire de Sophocle peut être celle du printemps 405, moment auquel il serait mort).
3. Thuc., VII, 27. Les cavaliers n'apparaissent pas en 411, mais bien sous les Trente (Arist., Ἀθ. πολ. 38).

encore, venait la classe des citoyens inscrits au catalogue, des hoplites; même après le désastre de Sicile, il en restait encore plus de 15.000. Mais de ce nombre il faut distraire quelques milliers de clérouques; d'autres étaient sur la flotte de Samos, depuis qu'on avait dû prendre des hoplites comme soldats d'abordage [1]; le gros (9.000 environ) restait à Athènes [2]. Sur ce nombre, beaucoup, petits propriétaires ruinés par l'occupation spartiate (tel Socrate [3]) auraient dû maintenant compter parmi les thètes, et aussi bien il s'était trouvé des voix pour proposer d'effacer la distinction [4]; pourtant ils gardaient leur armure et continuaient à fournir le service de garde sans rétribution. En évitant d'insister sur le chiffre précis qui définissait la classe (200 dr.), en proposant de réserver le pouvoir politique aux ὅπλα παρεχόμενοι, les adversaires de la démocratie radicale pouvaient espérer les gagner à leurs idées. Or, depuis qu'ils étaient entassés dans la ville, ils formaient la majorité de l'assemblée. En effet, la quatrième classe de citoyens (les *thètes*) ne comptait guère plus de 10.000 hommes depuis le désastre de Sicile, et la plus grande partie d'entre eux était à Samos, où un bon tiers des 20-25.000 matelots devait être athénien. Le reste, vivant à la ville de mesures d'assistance plus ou moins déguisées (*diobélie* ou distribution de 2 oboles [5], travaux de luxe, multiplication des emplois salariés comme les places de juges, si superflues depuis que les alliés ne venaient plus plaider à Athènes), était l'appui de la démocratie. Les métèques, en général bien traités par elle, lui étaient plutôt favorables; quant aux esclaves, dont le nombre était d'ailleurs éclairci par la désertion (il s'en échappa 20.000 pendant l'occupation de Décélie), on n'avait à faire attention tout au plus qu'aux esclaves publics, archers scythes ou autres, qu'entretenait la cité [6].

Telle est la situation en présence de laquelle se trouvaient les hommes qui avaient toujours réprouvé la démocratie et la considéraient maintenant comme condamnée par la banqueroute de l'État. Mais parmi eux se distinguaient deux groupes. L'un comprenait des doctrinaires fanatiques qui voulaient avant tout la concentration énergique du pouvoir politique, sans tenir outre mesure aux idées censitaires : tel Antiphon de Rhamnonte, issu d'une famille de bourgeoisie libérale, et qui s'était fait un grand nom comme avocat [7]; avec lui des hommes de coup de main comme Phrynichos ou

1. Thuc., VIII, 24.
2. [Lys.], *p. Polystr.*, 13.
3. Xén., *Mémor.*, II, 7.
4. Harpocration, s. v. Θῆτες.
5. Le diobélie n'apparaît qu'avec Cléophon (Eschine, *De falsā legat.*, 76).
6. C'est à eux que sont opposés les jeunes Grecs des Quatre-Cents (Thuc., VIII, 69).
7. Nicole, *Apol. d'Antiphon*, p. 37, 20, 44 (si la correction *Pisandre* est exacte).

Pisandre. Le second groupe, plus libéral au point de vue politique, tenait avant tout à ce que la conduite des affaires appartînt à des hommes présentant des garanties au point de vue de la propriété : le théoricien du groupe était Théramène, personnage cauteleux, fuyant, déconcertant, mais, semble-t-il, sincère dans ses convictions [1]. Cette division latente allait peser sur la tentative entreprise en commun.

On avait commencé par présenter le changement constitutionnel comme la condition des subsides perses. L'idée une fois lancée, on proposa ouvertement de réserver le pouvoir aux citoyens capables de servir l'État sans rétribution, dont on évaluait le nombre à Cinq Mille. En même temps, les hétairies se chargeaient d'intimider les démagogues les plus gênants : on assassina Androklès, l'ennemi d'Alcibiade, — car on caressait toujours l'espoir d'un rapprochement avec cet homme redoutable. Cependant, à Samos, se poursuivait une agitation parallèle [2] : enfin, Pisandre en partit pour retourner à Athènes. En chemin, il essaya la révolution dans quelques villes sujettes : mais, là où elle réussit, par exemple à Thasos, elle fut suivie, comme on aurait dû s'y attendre, d'une alliance avec Lacédémone. Pisandre rassembla au moins quelques jeunes gens des villes sujettes ou des clérouchies [3], avec lesquels il débarqua à Athènes. Alors, l'action pour la réforme constitutionnelle commença.

On prit pour point d'appui les dix proboules, mais c'étaient gens âgés et modérés, bons tout au plus à servir de pavillon. Pisandre leur fit adjoindre vingt hommes avec la vague mission d'étudier un projet de réforme [4]. Peu après, on convoqua l'assemblée pour les entendre, et on la convoqua à Kolonos, pour n'avoir, autant que possible, que des gens favorables : les Trente proposèrent simplement qu'on supprimât toutes les mesures entravant la liberté de discussion constitutionnelle, et aussitôt se produisit un projet proposant d'élire cent hommes pour constituer les Cinq-Mille. Mais Pisandre montra qu'il fallait d'abord un conseil capable de préparer les projets à soumettre aux Cinq-Mille. Les cinq proèdres qui présidaient l'assemblée révolutionnaire avaient une liste toute prête de cent membres, lesquels furent sommés de s'adjoindre chacun trois collègues. Puis les Quatre-Cents renvoyèrent les citoyens à leurs postes et rentrèrent en ville avec leurs satellites. Le conseil des Cinq-Cents s'était assemblé pour aviser : on l'expulsa du bouleutérion, en lui versant, non sans ironie, le traitement du mois qui restait à courir

1. Thucydide, VIII, 68, met évidemment la valeur morale de Théramène au-dessous de celle des doctrinaires de la réaction, quoiqu'il partage ses idées (97). Mais dans l'ensemble, les jugements lui sont favorables.

2. Androklès : Kirchner, *Prosop. att.*, 870. — A Samos on assassina alors Hyperbolos (*ibid.*, 13910).

3. Thuc., VIII, 69.

4. Thuc., VIII, 67, corrigé par Aristote, 'Αθ. π., 29.

(8 juin 411), et les Quatre-Cents s'installèrent avec solennité [1].

Les modérés réclamaient, demandant que la liste des Cinq-Mille fût dressée régulièrement, que les Quatre-Cents fussent constitués moins sommairement. On convoqua donc une assemblée populaire sous la présidence d'Aritomachos : la chose n'avait plus d'inconvénient, les opposants étaient terrorisés. Là Théramène put faire adopter une constitution compliquée, divisant les Cinq-Mille en quatre sections qui devaient gouverner à tour de rôle : ceci « pour le théâtre ». Quant à la constitution des Quatre-Cents, on s'entendit sur un compromis : il fut convenu qu'ils seraient élus régulièrement, quarante par tribu, mais qu'ils choisiraient un comité des Dix qui devait gouverner effectivement. Ceci fait, des καταλογεῖς furent nommés pour désigner les Cinq-Mille, et les désignèrent d'autant plus libéralement (il y en eut 9.000) qu'ils ne devaient pas fonctionner. Quand aux Quatre-Cents, il semble que les cent désignés d'abord se soient considérés comme siégeant de droit, et que les trois cents autres seulement aient été élus : d'ailleurs, on éloigna bien vite les tièdes sous prétexte de missions publiques, et les autres gouvernèrent avec ou sans comité des Dix (16 juin 411) [2].

Au point de vue extérieur, les Quatre-Cents voulaient maintenir l'empire, car les classes sur lesquelles ils s'appuyaient, si elles détestaient la démocratie, avaient toutes sortes de raisons d'apprécier l'impérialisme [3]. Mais la situation était telle qu'il était aussi difficile à un Athénien de rester patriote sans être démocrate qu'il eût été difficile à un Spartiate de rester patriote sans être conservateur. Quand Agis eut répondu à une première ouverture en faisant une tentative contre Athènes, quand Sparte eut répondu à une seconde en émettant des prétentions exorbitantes, il semble que beaucoup des Quatre-Cents, pour maintenir le régime, aient commencé à s'assurer de l'entrée du Pirée (par la construction de l'Éétionéa) dans le but de le livrer éventuellement à l'ennemi.

Cependant, à Samos, les nouvelles d'Athènes avaient provoqué une violente réaction. Les matelots pouvaient compter sur les Samiens. Ils déposèrent les chefs suspects, élurent Thrasybule et Thrasylle, et rappelèrent Alcibiade. Celui-ci était aussi prêt à s'entendre avec la démocratie qu'avec l'oligarchie, pourvu qu'il eût le

1. Le dernier des nombreux travaux suscités par la question est celui de M. Kahrstedt (*Untersuch. z. Gech. des Vten u. IVten Jahrh.*, 1911) Il a parfaitement raison pour le fond, en plaçant l'assemblée d'Aristomachos entre le 14 et le 22 Thargélion (p. 247). Mais je ne puis le suivre quant aux documents qu'il déclare *verfälscht* (p. 254) : ils représentent les lois qui sont toujours restées les seules valables pour τοὺς περὶ Θεραμενῆ, lesquels sont les autorités d'Aristote.

2. Pour la désignation des Cinq-Mille, on a le témoignage formel de [Lys.], *Polystr.*, 13. Allusion Thuc., VIII, 86. Pour les Quatre-Cents, il subsiste des obscurités sur Aristote, 'Αθ. π., 31. Allusion Thuc., VIII, 93. Thucydide ne parle pas des Dix.

3. Cf. [Lys.], *p. Polystr.*, 17.

commandement. Cependant, il reçut avec courtoisie les députés des Quatre-Cents, qui arrivaient avec la constitution de Théramène, jurant que les Cinq-Mille gouvernaient effectivement : il répondit qu'il approuvait le régime censitaire, et obtint de l'armée qu'elle restât à la défense de l'Ionie et de l'Hellespont. Ce dernier district était de plus en plus menacé, depuis que le rappel d'Alcibiade avait rendu Tissapherne plus suspect encore aux Péloponnésiens : le nouveau navarque Mindaros (22 août 411 [1]) commençait à diriger toutes ses forces sur les lieux d'où dépendait l'approvisionnement d'Athènes.

Les nouvelles de Samos achevèrent de rendre la position des Quatre-Cents critique : l'assassinat de Phrynichos, la facilité avec laquelle l'assassin échappa, prouvèrent combien était général le mécontentement des zeugites. Théramène n'avait jamais cessé de réclamer la constitution des Cinq-Mille : quand un soulèvement éclata au Pirée, il en prit la tête. Les Quatre-Cents offrirent alors de se reconstituer et de fonctionner conformément au projet de Théramène; on semblait sur le point de s'entendre ainsi. Cependant, les projets de défection des Eubéens avaient mûri, et une flotte ennemie passa devant Athènes, se dirigeant vers Érétrie. Les Athéniens se précipitèrent dans les vaisseaux présents, mais ils furent vaincus, et la défection de l'île aggrava encore leur situation. L'apparition des Péloponnésiens avait achevé de donner de la consistance aux bruits de trahison qui circulaient : les Quatre-Cents furent cette fois déposés (sept. 411) [2]. Les Cinq-Mille gouvernèrent effectivement : un conseil fut tiré au sort parmi eux seulement, lequel, à cela près, fonctionna commme le conseil des Cinq-Cents de la démocratie [3]. On sanctionna le rappel d'Alcibiade.

Théramène était le stratège désigné du gouvernement nouveau. Il essaya de ressaisir l'Eubée, mais les Eubéens et les Béotiens s'étaient unis par un pont jeté de Chalcis au continent, et il n'y avait plus rien à faire. Il fallut se contenter d'arrêter l'agitation oligarchique déchaînée dans les îles, et qui pouvait aboutir à la défection : Théramène rétablit la démocratie à Paros, Conon fit de même à Corcyre. Cependant les constructions navales, entamées par les Quatre-Cents, se poursuivaient grâce à la complaisance du roi Archélaos, qui facilitait le transport des bois du Nord : Théramène alla en retour l'aider à prendre la ville rebelle de Pydna, puis se dirigea vers l'Hellespont [4]. Il était sûr maintenant qu'il laissait à Athènes une force navale suffisante.

1. Cf. *Rev. des Ét. gr.*, 1911, p. 489.
2. Arist., Ἀθ. π., 33.
3. Les prytanies abolies sous les Quatre-Cents (*Insc. gr.*, I, 184) reparaissent dès 411-0 (Plut., *Vie des Dix Or.*, 833-4) et *Insc. gr.*, I, 82 + 35ᶜ (Wilhelm, *Beiträge*, p. 250).
4. *Insc. gr.*, I, 82 + 35ᶜ (la prytanie Akamantis est une des prytanies postérieures à novembre : *Insc. gr.*, I, 184).

IV

Sur la côte d'Asie, nous avons indiqué déjà qu'un changement du théâtre des opérations s'accomplissait. De plus en plus las des tergiversations de Tissapherne, qu'Alcibiade, après son rappel, était allé chercher de nouveau dans l'espoir de le compromettre, Mindare et sa flotte s'étaient portés du côté où les appelait Pharnabaze. Thrasybule et Thrasylle suivirent, mais, à Cynosséma, ils furent surpris par un ennemi qui cherchait à les anéantir : ils le repoussèrent avec perte (oct. 411). Peu après, la flotte qui avait fait révolter l'Eubée, et que Mindare avait aussitôt appelée à l'aide, fut détruite par les bourrasques du mont Athos [1]. Mindare restait supérieur en forces, même ainsi, et tenta de nouveau de détruire les Athéniens devant Abydos, mais, sur le soir, Alcibiade, qui revenait du Sud, assura une fois de plus l'avantage à ces derniers. Toutes les forces se concentraient ainsi vers les détroits, où les défections des alliés d'Athènes se multipliaient. Mindare s'était installé à Cyzique pour les couvrir, l'armée de Pharnabaze était à ses côtés. Quant à Alcibiade et Thrasybule, ils vécurent comme ils purent, jusqu'au jour où l'arrivée de Théramène les renforça sensiblement : mais le moment approchait où leur flotte, privée des subsides d'Athènes depuis des mois, et maintenant de l'argent de l'Hellespont, allait se dissoudre. Heureusement, une giboulée (mars 410) leur permit de se glisser entre les vaisseaux péloponnésiens et la côte de Cyzique. Mindare fut tué, ses vaisseaux coulés ou pris, et les Athéniens, débarquant, couronnèrent leur victoire en mettant en fuite Pharnabaze. Ce fait d'armes éclatant permit de se saisir de Chrysopolis, où les vaisseaux venant du Pont devaient relâcher : on y établit une forte garnison pour lever un droit de 10 $^0/_0$ sur les vaisseaux qui passaient, et la subsistance fut ainsi assurée à la flotte d'Athènes [2].

A Athènes, les triomphes de l'Hellespont avaient suscité un enthousiasme croissant. Quand enfin arriva la dépêche d'Hippokratès, le second de Mindare, aux Spartiates, dépêche qui avait été capturée en mer : « Le bon temps est passé, Mindare mort, ne savons que faire » [3], — on crut que la fortune revenait. Une députation de Sparte, qui offrait le *statu quo*, fut rejetée malgré l'éloquence d'Endios [4] : c'était le démagogue Cléophon qui avait obtenu ce dangereux succès. La démocratie radicale rentrait en scène.

1. Diod., XIII, 41. Fait antérieur au passage de Théramène à Chalcis.
2. Cf. *T. A.*, p. 156.
3. Je prends κχλά (Xén., *Hell*, I, I, 23) comme l'écrivent les manuscrits, et non dans le sens κᾶλα, bois de navire (Aristoph., *Lysist.*, 1253).
4. Le discours Diod., XIII, 52, paraît assez authentique (cf. l'expression *chorège*).

Dans l'hiver, Thrasylle était venu demander des renforts pour contenir l'Ionie dégarnie. Quand il eut repoussé une attaque d'Agis (printemps 410), on lui confia les dernières forces navales d'Athènes, équipées avec le reste du trésor d'Athéna [1]. Il fit une tentative contre Éphèse, fut repoussé par Tissapherne, et, jugeant la division de Samos suffisante pour garder l'Ionie, il alla rejoindre dans l'Hellespont Alcibiade, qui continuait la lutte contre Pharnabaze.

La pusillanimité de Sparte avait permis aux Athéniens de s'exagérer le découragement des ennemis. En réalité, leurs progrès étaient à peine retardés. Dans l'hiver de 410-9, pendant que la mer était fermée aux vaisseaux d'Athènes, les Spartiates se jetèrent sur Pylos, et fermèrent enfin la plaie ouverte depuis quinze ans au flanc de l'État lacédémonien [2]. Peu après (été 409), on reprit encore Niséa, sous les yeux de 4.000 hoplites athéniens [3]. Mais il s'agissait avant tout de refaire le matériel naval perdu à Cyzique. Dès l'automne de 410, les vaisseaux syracusains furent remplacés, grâce à l'activité et aux ressources de Pharnabaze [4]. Et, dans l'été de 409, le navarque Kratésippidas eut sous ses ordres toute une flotte péloponnésienne. Malheureusement, les secours de l'Occident s'en allaient. Déjà, en 410, un caprice de la démocratie syracusaine avait privé du commandement Hermocrate [5]. Cependant, l'attitude de Carthage se faisait plus menaçante, et en 409 eut lieu la grande attaque, la chute de Sélinonte. Les vaisseaux siciliens, rappelés d'urgence, arrivèrent trop tard pour sauver Himère (aut. 409) [6]. Dès lors, on ne put songer en Sicile qu'au péril carthaginois. Seuls, les vaisseaux de Thurii restèrent encore, profitant du répit que laissaient jusque-là les Lucaniens [7]. Les Occidentaux étaient revenus, comme beaucoup d'autres, fortement écœurés de la mendicité dont les Perses jouaient avec tant d'insolence. Gorgias, qui vivait alors en Thessalie, devait exprimer ce sentiment avec éclat aux jeux olympiques de 408 [8].

Dans le camp adverse la victoire de Cyzique avait achevé le rapprochement politique de la cité et de la flotte : aux hommes qui

1. Sur la question de chronologie si débattue, je suis l'opinion de M. Busolt. La seule objection sérieuse me paraît venir de Denys d'Halic. (hypoth. à Isée, *c. Diogiton*), mais il a pu confondre le départ de Thrasylle avec la mort du soldat embarqué (Glaucippe = juillet-août 410). Au reste, il n'est pas prouvé que la moisson n'eût pas lieu alors plus tard, en Ionie comme en Attique. Quant à la question financière, cf. *T. A.*, p. 153.

2. Diod., XIII, 64. *Insc. gr.* I, 189. Arist., 'Αθ. π., 27.

3. Diod., XIII, 65, au moment où Kratésippidas arrive à la navarchie (été 409).

4. Xén., *Hell.*, I, II. Ne pas s'exagérer le temps qu'il fallait pour construire des trières (cf. p. 162 n.).

5. Xén., *Hell.*, I, I. Allusion : Thuc., VIII, 85.

6. Diod., XIII, 61.

7. Xén., *Hell.*, I, v (407).

8. Arist., *Rhét.*, III, 14. Philost., *Vit. Soph.*, I, 483, 505.

venaient de sauver l'empire, et qui préféraient la paie intermittente d'Athènes à l'or du Grand Roi, il devenait difficile de refuser les droits politiques, du moment qu'ils y tenaient. La démocratie traditionnelle fut restaurée (été 410), le conseil des Cinq-Cents reparut et fut réorganisé [1], il semble même qu'on ait étendu la compétence des tribunaux populaires [2]. Déjà, depuis le départ de Théramène, les rancunes démocratiques s'étaient donné libre cours contre les Quatre-Cents qui n'avaient pas fui : Antiphon de Rhamnonte fut accusé, et le vieillard s'offrit le dernier plaisir de foudroyer, dans un discours resté classique, la canaille judiciaire qui encombrait les bancs de l'Héliée [3]. S'il fut la plus illustre victime, il ne fut pas la seule : on accumula alors des haines, des rancunes, des désespoirs, qui devaient se retrouver au temps des Trente. En même temps que les vengeances, la démocratie distribuait des récompenses à ses adhérents, parmi lesquels la misère croissait, quoique les approvisionnements fussent assurés depuis Cyzique [4]. L'emploi de distributeur du *diobole* devint une importante fonction politique [5]. Il y eut des charités plus louables : l'Érechthéion fut achevé alors [6].

Alcibiade, une fois rejoint par Thrasylle, s'était employé à reconquérir les villes défectionnaires de l'Hellespont (409). Chalcédoine tomba, et ce succès fut assez important pour décider Pharnabaze à traiter : les députés athéniens se rencontrèrent à sa cour avec ceux de Sparte et Hermocrate banni. Périnthe et Sélymbrie furent prises par Alcibiade, tandis que ses lieutenants cernaient Byzance. La dureté du commandant lacédémonien Cléarque finit par y provoquer un complot, et la ville revint aux Athéniens (hiver 409-8). Plus tard, Thrasybule reconquit, en Thrace, Thasos et Abdère [7]. Puis Alcibiade crut pouvoir reprendre le chemin d'Athènes (juin 408). Nommé stratège « autokrator », avec pouvoirs exceptionnels, il se croyait enfin sûr de la ville légère, et repoussa de nouvelles avances de Sparte [8]. Il resta jusqu'en octobre 408, pour couvrir de son armée la procession des mystères [9], et reconquérir les bonnes grâces du clergé influent qu'il avait particulièrement offensé. Puis, il

1. Pséphisma de Démophantos : Andoc., *Myst.*, 96. Le Conseil : Philoch., fgm. 119 (*Fr. Hist Gr.*, I).

2. C'est peut-être en corrélation avec la copie des lois de Dracon (Michel, 78) qu'il faut placer les lois d'Archestratos (Arist., 'Αθ. π., 35) contre l'Aréopage.

3. Cf. Nicole, *Apol. d'Antiphon*. Cependant le ton semble moins insolent qu'amer.

4. Arrivée de vaisseaux à l'*automne* de 410 (Xén., *Hell.*, I, I, 35 : anticipation).

5. Xén., *Hell.*, I, VII.

6. Cf. *T. A.*, p. 154.

7. Diod., XIII, 72 (en 407 seulement), cf. inscription de Néapolis : Hicks et Hill, 75. Picard, *Rev. Philol.* 1912, p. 33-4.

8. Cf. Busolt, *Gr. Gesch.*, III 2, p. 1565 (douteux).

9. Cf. l'inscription analysée dans *T. E.*, laquelle confirme encore, soit dit en passant, que les Grands Mystères restaurés eurent lieu en oct. 408.

regagna l'Ionie, sans se douter que, tandis qu'il paradait, le revirement décisif s'y était accompli.

Il avait rapporté de l'argent dans les trésors presque vides d'Athènes, et ce dernier sourire de Plutus fut bien mis à profit, puisque l'Acropole lui doit sa dernière parure, la plus exquise : la balustrade du temple d'Athéna Nikè, avec la Victoire à la sandale [1].

V

Cependant les nouvelles du pays des Ioniens ne satisfaisaient pas la cour de Suse. Elle avait réussi à ne pas engager la flotte phénicienne. Mais depuis trois ans et plus les satrapes prodiguaient l'or aux flottes péloponnésiennes, et pourtant les villes ne rentraient pas dans l'obéissance; là où des garnisons perses s'étaient glissées, elles avaient été chassées [2]. Parallèlement se poursuivaient les intrigues de palais suscitées par la vieillesse et la mauvaise santé de Darius II : depuis plus de dix ans son fils Artaxerxès était associé au gouvernement [3], mais la reine Parysatis rêvait de donner le trône à Cyrus, le premier enfant qu'elle eût enfanté dans la pourpre (424-3), et qui en conséquence avait des droits incontestables. Elle obtint que Cyrus fut nommé au commandement militaire de l'Asie-Mineure, où il arriva au printemps de 408. Bien que très jeune (quinze ans), il était intelligent, énergique, décidé à s'assurer à tout prix l'alliance des Péloponnésiens, sur lesquels il comptait pour enlever un jour le trône. Il donna ses instructions en ce sens à Hiéraménès [4], à Tissapherne, à Pharnabaze, devenus ses subordonnés. Le bruit en parvint à Éphèse où stationnait la flotte spartiate reconstituée [5], et le navarque qui vint prendre le commandement en août 408, Lysandre fils d'Aristocrite, était prêt à profiter de ces dispositions. Il obtint que la solde fût portée de 3 oboles à 4, sûr de débaucher ainsi les équipages qui restaient la dernière espérance d'Athènes. Puis il passa l'hiver 408-7 à exercer ses gens, n'osant encore attaquer Alcibiade [6]. Mais une absence du chef redouté lui fournit l'occasion d'infliger aux Athéniens un échec sensible devant Notion (print. 407). L'échec fut grave parce qu'il ruina l'autorité d'Alcibiade : le crédit

1. Le premier *Plutus* d'Aristophane est de l'an 408. Quant à la balustrade, on s'accorde, je crois, à en placer alors l'érection (Lechat, *Phidias*, p. 140).
2. Thuc., VIII, 105.
3. Plut., *Artax.*, in fine.
4. Sur Hiéraménès, Xén., *Hell.*, II, I.
5. Sur la grandeur d'Éphèse, qui commença alors, cf. plus loin, l. II.
6. Le revirement est bien de 408 (Thuc., II, 65). Les députés athéniens arrêtés en 408, relâchés au bout de trois ans, avant Aigospotamos (Xén., *Hell.*, I, IV).

retrouvé par celui-ci ne reposait que sur ses triomphes, et devait s'évanouir au premier insuccès militaire. Déposé, il n'osa pas plus qu'en 415 risquer un pronunciamento, et se rendit dans les châteaux qu'il avait acquis en Thrace. Des dix stratèges qui venaient d'être nommés (print. 407), Conon, qui prit le commandement de la grande flotte de Samos, fut obligé par la désertion de la réduire à 70 trières. Il se borna à tenir libre la route de l'Hellespont, ressource suprême de l'armée et de la capitale.

Alcibiade évincé, Lysandre n'avait accompli que la première partie de sa tâche. Il avait été très frappé de ce que les hétairies avaient pu faire à Athènes même en 411, et jugeaient qu'elles le feraient plus facilement encore dans les villes détachées de l'empire athénien. Il s'aboucha avec tous les hommes que la haine des gouvernements de majorité y avait précipités, et réunit dans ses mains les fils de toutes ces conspirations latentes. Ce travail était achevé lorsqu'il fut relevé (aut. 407-print. 406) [1] par Kallikratidas, Spartiate de la vieille école, franc, droit, fier et chevaleresque autant que Lysandre était retors et cauteleux. Il dédaigna l'amitié de Cyrus, les secours des hétairies, et, avec les seules ressources des alliés, résolut de débusquer Conon. Il parvint réellement à le bloquer dans Mytilène (juin 406), et il sembla que Sparte fût en état de terminer toute seule la guerre.

Un dernier soubresaut d'Athènes rendit impossible cette solution, qui eût été de tous points désirable. On mit à flot tout ce qui restait de trières, on y embarqua d'une part les esclaves, dont l'insécurité générale avait fait pour les maîtres une propriété bien précaire, et auxquels on promit la liberté [2] ; on vida ce qui restait du trésor d'Athèna, laissant seulement à la déesse le vêtement que lui avait fait Phidias [3]. Quand la dernière flotte de l'empire appareilla (août 406), il ne restait pour la défense de la ville que 4-5000 hommes valides sous des officiers subalternes. Mais, Agis, qui avait fait encore une tentative malheureuse en 407, ne bougea pas [4].

Les stratèges élus au printemps de 406 conduisirent la flotte à Samos, rallièrent ce qu'ils purent de bâtiments alliés, et vinrent s'embosser aux Arginuses. On conseillait à Kallikratidas, inférieur en forces maintenant, d'éviter le combat dans le chenal qui séparait Lesbos du continent. Il eut un dernier mot, typique : « Si je suis battu, Sparte retrouvera une flotte, mais si je me dérobe, où retrouverai-je, moi, mon honneur ? » Et il engagea la bataille, la plus

1. Xénophon place la prise de Delphinion et de *Téos* (*Hell.*, I, v) avant l'arrivée de Kallikratidas (I, vi) ; Diodore, XIII, 76, après.

2. Sur le droit accordé à ces esclaves, analogue au droit des Platéens établis à Scione, Busolt, *Gr. Gesch.*, III², p. 1590.

3. Cf. *Insc. gr.*, I, 140.

4. Sur le nombre d'hommes laissés, Busolt, *Gr. Gesch.*, III ², p. 1593. Agis : Diod., I, 72.

grande qui se fût encore livrée sur mer entre Grecs (300 trières, 60.000 hommes). Une dernière fois, les pilotes d'Athènes déployèrent l'habileté qui leur avait valu tant de triomphes et dont leurs chefs commençaient pourtant à se défier. Kallikratidas périt à son bord, sa flotte fut à moitié détruite, et, seule, une tempête d'équinoxe, en retardant les vainqueurs, permit à l'ἐπιστολεύς (second) Etéonikos de sauver les forces qui assiégaient Mytilène.

Cette glorieuse victoire avait coûté cher : de plus les morts étaient restés abandonnés aux flots. A Athènes les braillards se déchaînèrent contre les stratèges, qui furent déposés. Ils se défendirent avec dignité, rejetant tout sur la tempête, chargeant le moins possible les subordonnés à qui ils avaient confié le soin de recueillir les cadavres, et parmi lesquels se trouvait le dangereux Théramène. Mais alors survinrent les Apaturies, la fête où chaque famille de bonne souche athénienne se réunissait annuellement pour pleurer ses morts : cette fois chacun put compter les vides effroyables, et sentit flotter autour de lui le courroux des trépassés sans sépulture. L'agitation reprit, et aboutit à l'exécution de six stratèges : parmi eux, le fils de Périclès et d'Aspasie, auquel la dernière loi obtenue par son père avait valu le privilège meurtrier du droit de cité athénien [1]. La démocratie athénienne avait tenu à justifier par un dernier acte d'inconscience le châtiment final, qui approchait.

La nouvelle des Arginuses avait provoqué à Sparte une nouvelle crise d'abattement. Encore une fois, on proposa à Athènes de lui laisser ce qui lui restait d'empire : encore une fois Cléophon intervint, et la dernière chance fut repoussée [2]. Étéonikos s'occupa de reconstituer une fois de plus le matériel naval. Cependant Cyrus, les hétairies, réclamaient à grands cris Lysandre. Les rois Agis et Pausanias (roi 408), l'éphore Pithyas, la majorité des Spartiates, n'aimaient guère les allures du personnage ; de plus, la loi interdisait la réitération de la navarchie. On nomma Arakos navarque, mais il fallut concéder que Lysandre, avec le titre d'ἐπιστολεύς, aurait le commandement effectif (juillet 405 [3]). Il avait toujours maintenu le contact avec ses amis ; Cyrus, avant d'aller retrouver à Suse son père malade à la mort, mit à sa disposition tous les revenus de son gouvernement ; la flotte, composée de 28 contingents, mais dont tous les chefs étaient ses affidés ou ses créatures, était bien dans sa main [4]. Il attendit le moment où les vaisseaux du Pont commencaient à arriver, et se rendit à Sestos, pour arrêter les approvisionnements d'Athènes et, si la flotte athénienne se mettait à la traverse, obtenir d'elle (180 vaisseaux) la rencontre décisive.

1. Cf. p. 125.
2. Arist., Ἀθ. π., 34.
3. Cf. *Rev. des Ét. gr.*, 1911, p. 490.
4. Homolle, *Bull. Corr. hell.* 1897, p. 256 sqq.

Les Athéniens s'exaspéraient de la désertion croissante qui paralysait leurs mouvements. Ils n'avaient jamais reconnu aux matelots égéens qui se laissaient embaucher par l'adversaire la qualité de belligérants : maintenant, ils décidèrent que tout matelot fait prisonnier perdrait le pouce qui servait à manier la rame. Parmi les stratèges élus au printemps de 405, il s'en trouva au moins un, Philoklès, pour appliquer ces mesures qui annonçaient les abois [1]. Mais rien n'y fit : quand les Athéniens furent venus se placer à Aigospotamos, face à Lysandre, tous les jours leurs hommes descendaient à terre et se dispersaient pour obtenir des vivres. Lysandre surveilla quatre jours cette dislocation, puis fonça (sept. 405). Conon se réfugia à Cypre près d'Évagoras ; tout le reste des vaisseaux fut enlevé comme d'un coup de filet. À terre on fit encore des prisonniers : puis ceux d'entre eux qui étaient Athéniens, 4-5000, furent passés par les armes [2].

C'était bien la fin cette fois. Tout le reste de la domination athénienne s'écroula : les garnisaires et les clérouques se précipitèrent en masse vers la capitale qu'ils allaient encombrer et affamer [3]. Lysandre vint enfin mouiller à Salamine. A la nouvelle d'Aigospotamos, le roi Pausanias, mobilisant les forces du Péloponnèse et de la Béolie, était venu rejoindre Agis, et tous deux parurent à l'Académie. Mais on se rendit compte qu'il était inutile d'attaquer la ville, qui, maintenant coupée de la mer, était perdue.

A Athènes, on avait pris l'habitude de vivre dans une sorte de fatalisme, sur lequel les vieilles célébrités du théâtre attique jetaient un suprême éclat (*Grenouilles* 405) [4]. C'est cet état d'esprit que vint secouer la nouvelle du désastre final. Xénophon a conservé vivant, à vingt ans de distance, le souvenir de la nuit sans sommeil où les Athéniens virent flotter sur leurs têtes le sort de Mytilène, de Scione et de Mélos. On décida pourtant de résister encore : on envoya seulement tâter Sparte pour savoir si l'on pourrait conserver les Longs-Murs, les chantiers, tout ce qui avait fait si longtemps la force et la joie d'Athènes. Les députés furent arrêtés à Sellasie, et on leur dit de repasser quand ils apporteraient des propositions sérieuses [5].

Un décret proposé par Patrokleidès avait, au moment du dernier péril, rouvert la ville aux bannis de 410 : cette amnistie tardive ne

1. Sur la succession des stratèges en 407, 406, 405, M. Beloch (*Att. Pol.*, p. 295) a confondu : Busolt, *Gr. Gesch.*, III 2, 1616, plus exact. Cf. Pareti, *Ric. s. pot. maritt. Spart.*, p. 119.

2. Lysandre ξυνέλεξε les prisonniers (Xén., *Hell.*, II, I). Nombre des Athéniens 3.000 (Plut., *Lys.*, 11), 4000 (Paus., IX, XXXII, 9) : cela paraît encore faible.

3. Pas tous, beaucoup se dispersèrent, à Cypre par exemple : [Lysias], *c. Andoc.*; Andoc., *Myst.*, 20 sqq.

4. Sophocle est mort à ce moment (p. 170, n. 2).

5. Xén., *Hell.*, II, II.

faisait que rappeler des hommes ulcérés, qui entamèrent tout de suite l'action contre les harangueurs attitrés du peuple. Cléophon fut supprimé par une accusation de « lâcheté », ce patriote à outrance ayant négligé de satisfaire aux obligations militaires les plus élémentaires. Théramène s'entremit alors pour abréger les dernières convulsions : il se fit envoyer à Lacédémone, où il fit traîner les négociations pour laisser la famine calmer la fièvre obsidionale [1]. Cette fois, la soumission était sans conditions, et l'assemblée des alliés de Sparte se réunit au début de 404.

Il ne manqua pas de voix pour demander l'extermination totale de la cité qui avait si longtemps tyrannisé les uns et fait trembler les autres : les Corinthiens et les Thébains la voulaient. On raconta plus tard que des vers d'Eschyle ou d'Euripide, dits à propos par un musicien, adoucirent les esprits en faveur du foyer de la civilisation grecque : mais la prétention d'Athènes à être l'école de la Grèce eût étonné les Grecs d'alors, et n'était que partiellement justifiée (cf. chap. v, x). Ce qui était, en revanche, un fait depuis longtemps acquis, et inoublié, c'étaient les guerres médiques : il se trouvait probablement dans la gérousie spartiate des hommes qui avaient vécu, enfants, les jours périlleux de 480, et pouvaient porter témoignage du dévouement des Athéniens, de leur abnégation, de leurs services décisifs à Salamine, éminents à Platées. C'était le point qu'amplifiaient inlassablement les orateurs amis d'Athènes, le point sur lequel ses adversaires glissaient avec embarras : et les Spartiates, qui étaient avant tout soldats, se souvinrent au moment critique du sang mêlé sur de tels champs de bataille. L'arrêt communiqué à Théramène était encore assez dur dans sa gaucherie laconique : « Voici la décision des autorités de Lacédémone. Vous évacuerez toutes les villes [donc Délos, donc les îles conquises sur les Barbares, Lemnos, Imbros, Scyros, qui devenaient indépendantes], conservant seulement votre territoire ; vous démolirez les Longs-Murs et les fortifications du Pirée ; à ces conditions, et à celles-là seulement, vous aurez de nous la paix. Il faudra aussi rappeler les émigrés. Pour le nombre des vaisseaux qui vous seront laissés, vous vous conformerez à ce qui sera décidé sur place par l'autorité militaire [2] ». On laissait aux Athéniens leur démocratie, non comme démocratie, mais comme *πάτριος πολιτεία*. Ces conditions furent acceptées en silence par l'assemblée du peuple, et les portes de la ville, où déjà la famine avait multiplié les victimes, s'ouvrirent à Lysandre le 25 avril 404 [3].

Il fut certainement désappointé : il avait compté couronner l'œu-

1. Xén., *Hell.*, II, II.
2. Le texte dans Plut., *Lys.*, 18. Un peu suspect : l'expression *μακρὰ σκέλη* étrange alors. Puis il n'y est pas fait mention de la constitution (Arist., 'Αθ. π., 34).
3. 16 Munychion : Plut., *Lys.*, 15 (synchronisme faux).

vre qu'il poursuivait sur l'Archipel en faisant rentrer Athènes même dans le système des cités gouvernées par des minorités à sa dévotion [1]. Mais l'ordre de Sparte était formel, et il alla bloquer Samos, le dernier vestige de l'empire athénien. Dans l'été de 404 seulement, quelques infractions au traité de paix lui permirent d'intervenir à nouveau : il ne s'apaisa que moyennant un décret de Drakontidès, remettant à trente hommes le soin de réviser la constitution [2]. Les Trente furent naturellement désignés presque uniquement parmi ses amis. Quant aux démocrates de Samos, ils avaient mis trop de sang entre eux et leurs adversaires pour ne pas se défendre désespérément : ils obtinrent la vie sauve, mais furent expulsés en masse au profit des propriétaires dépossédés. Lysandre, qui avait violé la capitulation à Thasos, la respecta pour les Samiens, coupables pourtant de pires excès : plus tard, Athènes leur accorda le droit de cité [3]. Déjà les contingents alliés avaient été licenciés, la part d'honneur du butin envoyée à Sparte [4] : Lysandre ne gardait que quelques vaisseaux et le reste des subsides perses, lorsqu'il rentra à Gythion à l'automne de 404, ayant jeté à terre pour jamais « la puissance des Cécropides [5] ».

VI

Donc, au mois d'août 404, Athènes avait désigné trente hommes pour réviser sa constitution. On vit se reproduire alors la même division qu'au temps des Quatre-Cents entre les hommes qui s'étaient réunis contre le règne des politiciens et des sycophantes. Une fraction, toujours dirigée par Théramène, ne considérait les Trente que comme une commission provisoire, et voulait réserver le gouvernement définitif à une classe censitaire : étant donnée l'effroyable débâcle de population et de capital qui s'était encore produite, on ne s'étonnera pas que le nombre des citoyens actifs ne dût être ainsi que de Trois-Mille. L'autre fraction semble avoir attaché assez peu d'importance à ce que les dix mille citoyens que pouvait encore compter Athènes eussent tous les droits politiques [6], pourvu que ces droits

1. Cf. sa conduite à Milet (Diod., XIII, 104).
2. Sous l'archontat de Pythodoros, commençant juillet 404 : Arist., 'A. π., 35.
3. Hicks et Hill, 81.
4. Lysandre avait encore 100 vaisseaux sur 200 dans l'été de 404. Du butin il restait 470 t. (Xén., II, III, contre les exagérations).
5. C'est l'inscription mise sous l'ex-voto de Lysandre à Delphes. Cet ex-voto a été retrouvé en 1894 (Homolle, *Bull. Corr. hell.* 1899, p. 284 sqq.). Cf. Pomtow, *Jahrb.* 1902, Anz., p. 15 sqq.
6. Les Trois-Mille représentent en gros les hoplites. Les gens du Pirée évalués à 5.000 par Phormisios (Lys., 34, *prooem.*; Isocr. VII, 67) après 403 : or les Trente auraient fait périr 1.500 personnes (Arist., 'Aθ. π., 35).

fussent illusoires ; ils tenaient surtout à une concentration plus forte du pouvoir : en somme ils étaient inconsciemment monarchistes. Mais ces idées semblent avoir été bien vagues : le chef de la fraction, Critias, avait un passé inquiétant pour un « oligarque », puisque, émigré en Thessalie après 410, il y avait excité les Pénestes contre leurs patrons [1]. En réalité, cette fraction comprenait les hommes qui avaient été tracassés sans répit pour leur participation à la révolution relativement modérée des Quatre-Cents, et éprouvaient surtout un furieux désir de vengeance contre les démocrates d'abord, puis contre les conservateurs qu'ils accusaient de les avoir « trahis » en 411. Or, ce parti prit le dessus quand Lysandre, à peine rentré à Sparte (aut. 404), eut fait envoyer à Athènes une garnison péloponnésienne. Dès lors, les fureurs redoublèrent. Les citoyens exclus de la liste (d'ailleurs confuse) des Trois-Mille furent relancés arbitrairement de la ville à la campagne, de la campagne au Pirée, du Pirée au dehors [2]. Des confiscations nombreuses, avec ou sans exécutions, portant sur les ruraux et sur les métèques, semblèrent attester que la haine du pauvre contre le riche tenait, dans l'âme de ces étranges réactionnaires, la même place que dans celle des plus authentiques démocrates. Le nombre des bannis s'accrut dans des proportions inquiétantes. Il était un de ces bannis que les Trente redoutaient spécialement : Alcibiade, qu'on savait en train de se rendre chez le roi Artaxerxès II (roi depuis 405-4) pour le mettre en garde contre les projets de Cyrus et de Lysandre. Les Trente le signalèrent à Lysandre, qui le signala à Pharnabaze. Alcibiade fut rejoint par les ruffians du satrape dans un bourg de Phrygie, où il était descendu sans autre escorte qu'une fille qu'il traînait à sa suite : il mit l'épée à la main, et défendit désespérément ce qui lui restait de sa vie gâchée. Cette fin prématurée et misérable, sur les routes mystérieuses de l'Orient, au moment où il voulait encore servir sa patrie ingrate, acheva le revirement de sympathie en sa faveur, dans une ville où, en somme, peu de gens l'avaient vraiment haï : son fils devait jouir, dans la démocratie restaurée, d'une situation privilégiée [3].

Théramène s'était opposé à tous ces forcenés : mais le moment approchait ou le jeu de bascule qu'il avait voulu jouer (loyalement, semble-t-il) entre les partis, allait causer sa perte. On l'atteignit par des lois d'exception : il se débattit quelque temps, puis but allègrement la coupe de cigüe « à la santé du beau Critias ».

1. Sur Critias, Kirchner, *Prosop. att.*, 8792.
2. La chronologie reste confuse, malgré M. Cloché (*Rev. Ét. gr.*, janvier-mars 1911), qui a pourtant bien analysé le texte de Xénophon. Je suis plutôt Xénophon qu'Aristote, encore que les souvenirs aient pu se brouiller pour des faits accumulés en quelques mois.
3. Cf. le discours de [Lysias] *contre le jeune Alcibiade*.

Des villes où s'étaient entassés les fugitifs d'Athènes, une était particulièrement dangereuse : Thèbes. Le revirement brusque des Béotiens est un des points singuliers de cette histoire [1]. La révolte sentimentale contre les fureurs des Trente put n'y être pas étrangère (on se rappelera qu'un réactionnaire aussi authentique que Xénophon est froid envers eux). Mais il y eut autre chose. Sous le régime de la constitution de 447, la Béotie était gouvernée depuis longtemps déjà par un parti que les succès de la politique extérieure, et la prospérité qui en était résultée, maintenaient au pouvoir. Les Béotiens avaient certainement compté couronner le déménagement systématique de l'Attique en s'emparant du territoire même, et faire d'Athènes une seconde Platées. Or, si les rois de Sparte et Lysandre avaient eu des vues divergentes sur le sort à infliger à Athènes, tous deux avaient été d'accord pour écarter cette solution. Le dépit profond qu'en ressentirent les Béotiens se retourna contre le gouvernement fédéral, et il se trouvait, dans la bourgeoisie dirigeante même, assez d'intrigants et d'ambitieux pour se frayer par là la route du pouvoir [2]. Le premier acte de mécontentement contre Sparte qu'ils obtinrent fut l'hospitalité offerte, et la liberté d'action laissée (à l'exemple d'Argos) aux fugitifs d'Athènes. Il se trouva bientôt parmi ceux-ci 700 hommes déterminés, avec lesquels Thrasybule surprit la forteresse de Phylé (hiver 404-3). Les Trente furent repoussés, et redoublèrent en vain de fureur contre les tièdes. Au printemps de 403, Thrasybule put s'avancer jusqu'à Munychie, devenue, depuis la destruction des Longs-Murs, une forteresse indépendante d'Athènes [3]. Critias se jeta sur les gens du Pirée comme un sanglier, fut repoussé et tué. Cette fois, les Trois-Mille déposèreut les Trente et voulurent saisir effectivement le gouvernement : les Trente se retranchèrent à Éleusis. Il y avait trois États en Attique.

Tout dépendait de Sparte. Lysandre obtint d'abord de partir lui-même pour soutenir son œuvre, et son frère, le navarque Libys, vint mouiller à Salamine. Mais nous avons vu qu'en général les Spartiates résistaient à ses conceptions d'homme de parti mieux qu'à son ascendant personnel [4], et le roi Pausanias obtint d'être envoyé en Attique avec une forte troupe péloponnésienne (été 403). Il trouva Thrasybule vainqueur, et ne put jouer tout de suite le rôle de conciliateur : mais, dès qu'un engagement victorieux eut rétabli le prestige des armes de Sparte, il imposa son arbitrage. Les Athéniens obtinrent le rétablissement de leur πάτριος πολιτεία, et les gens du

1. Nous sommes mieux informés depuis la découverte de Théopompe (Ed. Meyer, *Theop. Hellen.*, p. 184). Mais la phrase décisive reste mutilée (*Th.*, p. 146).

2. L'expression de Théopompe laisse pourtant supposer que le changement définitif ne s'accomplit qu'un peu plus tard (οὐ πολλοῖς ἔτεσιν).

3. Cf. Judeich, *Top. v. Ath.*, p. 151 sqq.

4. L'éphore était Eudikos (Xén., *Hell.*, II, III).

Pirée rentrèrent dans la ville (sept. 403), où, après un dernier essai de Phormisios pour maintenir le régime censitaire [1], ils durent habiter à droits égaux, comme par le passé. Les hommes qui se jugeaient trop compromis avec les Trente purent se retirer à Éleusis, qui forma jusqu'en 401-0 un état indépendant [2]. Les dettes envers Sparte durent être remboursées en commun.

Sparte, qui n'avait qu'à dire un mot pour qu'Athènes cessât d'exister, laissa volontairement échapper la dernière occasion d'anéantir la rivale qu'elle avait eu tant de mal à abattre ; elle y eut d'autant plus de mérite que le revirement imminent de Thèbes lui permettait déjà de prévoir le danger qui pouvait en résulter pour elle. Elle a ainsi rendu possible tout ce qu'Athènes a fait encore pour la civilisation grecque au ɪᴠᵉ siècle. Il est concevable que cette pensée ait été consciente chez certains Spartiates, entre autres chez le roi Pausanias, de la maison des Agiades, où des idées libérales étaient traditionnelles [3]. En tous cas, quel qu'ait été le mobile, l'acte reste pour la gloire de Lacédémone.

Malgré l'absence de gouvernement à laquelle elle était maintenant définitivement condamnée, Athènes ne sut pas se résigner à n'avoir pas une politique extérieure de grande puissance.

On ne saurait s'étonner de ce que le trait dominant de cette politique ait toujours été l'opposition à Sparte. Non que la générosité des Spartiates ait laissé les Athéniens complètement insensibles : il s'est trouvé toujours, parmi eux, des hommes pour préconiser le rapprochement athéno-lacédémonien. Mais, dans la masse du peuple, a subsisté un sentiment de rancune et de revanche contre la puissance qui avait mâté la démocratie et détruit l'empire. Par son alliance avec Thèbes, Athènes devait contribuer à faire échouer la dernière tentative faite pour rassembler les enfants dispersés de la Grèce.

On ne saurait s'étonner non plus que les Athéniens aient cherché à profiter de ces luttes entre Sparte et Thèbes pour reconstituer leur puissance. Un instant ils ont pu s'imaginer avoir restauré, à ce point de vue, le passé. Mais ce n'était qu'une pâle image de l'édifice élevé au vᵉ siècle, et, dès qu'Athènes chercha à en faire une réalité, l'illusion se dissipa.

Le meilleur trait de cette politique fut l'effort constant pour main-

1. Lys., xxxiv.
2. C'est à cette période que j'ai rattaché les premières monnaies d'Éleusis (*T. E.*). Cependant M. Regling juge l'émission trop considérable. Puis les numismates estiment le style trop achevé. Mais M. Regling dit « plutôt 402 que 310 » (Cf. aussi Barclay V. Head, *Hist. Numor.*, II, p. 391). Et j'ai bien de la peine à admettre que des *monnaies* aient pu être frappées, Éleusis étant réunie à Athènes.
3. C'est aussi l'impression de M. Ed Meyer, *Gesch. d. Alt.*, V, p. 43.

tenir l'union de la ville avec la mer et garder une flotte nombreuse. La catastrophe politique n'avait pu briser du coup les relations économiques nouées au cours d'une thalassocratie de soixante-dix ans : elles se reconstituèrent vite et, pendant une grande partie du IVe siècle, Athènes resta le premier centre d'affaires de la Méditerranée. Pour sauvegarder des relations si multiples, une flotte puissante était indispensable, et Athènes aura, au IVe siècle, un chiffre de trières qu'elle n'avait pas atteint même au Ve. Il est étonnant seulement qu'elle ait maintenu le système suranné de la *triérarchie* — suranné parce qu'il supposait, chez les riches, un patriotisme et une bonne volonté que tuait la démocratie.

Dans l'histoire politique nous ne rencontrerons donc plus Athènes, en réalité, que comme puissance secondaire. Cependant, le prestige légué par les ancêtres était si résistant que, soixante ans après Aigospotamos, quand surgira la Macédoine, elle fera encore figure d'adversaire sérieux.

Mais, avant de nous tourner vers les puissances du jour, nous devons dire comment a vécu chez elle, au IVe siècle, cette cité remuante, prompte aux expériences curieuses et dangereuses, « intéressante » au plus haut point, et dont les regards des Grecs, puis de tous les hommes civilisés, n'ont plus jamais pu se détacher.



CHAPITRE IX

La démocratie athénienne.

Athènes garde sa démocratie radicale.

I. La souveraineté du corps des citoyens. — Définition de ce corps en théorie et en pratique. — L'Assemblée du peuple, le Conseil et les prytanes; les magistrats. — Les jurys populaires, l'appel, l'Aréopage. — La famille.

II. L'autorité. — Gens qui l'exercent et dans quelles conditions. — Le gouvernement. — La diplomatie. — L'armée et la marine. — La justice et la police. — Les finances. — Les travaux publics. — La responsabilité, procès constants.

III. La richesse. — La richesse athénienne, sa répartition, l'hérédité. — Charges publiques, les procès. — Les métèques riches. — Comment le capital mobilier se défend, l'esclavage.

IV. L'intelligence. — Les sophistès. — Le procès de Socrate, 399. — Les philosophes. athéniens et étrangers. — Le dégoût de la chose publique.

Athènes et les autres cités grecques.

Le régime démocratique d'Athènes avait donc à ce moment la garantie de la puissance dirigeante de la Grèce. Ce régime était déjà vieux de soixante ans, puisqu'il remontait aux réformes d'Éphialtès. Mais, pendant une génération, la pseudo-monarchie de Périclès l'avait masqué. Quand, après la chute de cet homme d'État, il était apparu sous son vrai jour, il avait soulevé dans des milieux divers de la société attique une répulsion qui avait abouti, l'effondrement de la puissance attique aidant, aux tentatives des Quatre-Cents et des Trente. Déjà pourtant, nous l'avons constaté, la dernière réaction n'avait pas eu l'assentiment de tous les conservateurs, à beaucoup près. Quand elle eut échoué, un effort fut encore fait par ceux-ci pour établir, par une réforme pacifique, le gouvernement de leurs

---

Beauchet, *Hist. du droit privé de la Rép. athén.*, 4 vol. 1897.

Athènes. — Inscriptions attiques (*Insc. gr.* II). Les inscriptions du IVe siècle ne sont malheureusement pas isolées dans le *Corpus;* mais, l'ordre étant chronologique, on les trouvera aisément au début de chaque partie. — Isée (trad. Dareste); Dareste, *Les plaidoyers civils de Démosth.* 1875 (toujours indispensable). — Xénophon, *Mémorables, Économique, Revenus*, etc. — Aristote Ἀθ. πολιτ. (éd. Kenyon, 1903). — Pollux, *Onomasticon*; Suidas, etc.

préférences, en réservant les droits politiques à ceux qui avaient une part quelconque à la propriété foncière : cette réforme, nous assure-t-on, aurait exclu du corps politique 5.000 hommes [1]. Mais ces 5.000 hommes étaient précisément, en somme, les vainqueurs du jour : c'était eux surtout qui avaient renversé le gouvernement que les auteurs mêmes du projet n'osaient plus défendre. Pour que la réforme aboutît dans ces conditions, il aurait fallu qu'elle fût énergiquement soutenue par Sparte, et Sparte allait prouver une fois de plus qu'elle était peu disposée à s'immiscer dans les affaires intérieures d'Athènes, pourvu que celle-ci s'acquittât exactement de ses obligations fédérales. On a vu que les hommes qui avaient soutenu jusqu'au bout la tyrannie avaient obtenu une place de sûreté à Éleusis ; or, en 401, les Athéniens se débarrassèrent par un guet-apens des chefs de la sécession et opérèrent ainsi, moitié de gré, moitié de force, la réunion d'Éleusis à l'État attique [2]. Sparte laissa faire, bien qu'un pareil acte fût une violation formelle de l'accord de Pausanias. Il était décidé désormais que la démocratie radicale serait le gouvernement d'Athènes, et, de fait, ce régime, qui avait été jusque-là toujours faussé ou combattu, ne devait plus rencontrer d'opposition ouverte pendant quatre-vingts ans. Le moment est donc venu de le définir.

I

Pour les Athéniens, qui ont été les vrais inventeurs du mot et de la chose, et par conséquent pour nous, leurs historiens, la démocratie radicale est le système politique dans lequel l'ensemble des membres de l'État, le corps même des citoyens, n'est pas seulement souverain en principe, n'a pas seulement, si l'on peut dire, le « domaine éminent » du gouvernement, mais l'exerce réellement et en a la jouissance. A Athènes, au IVe siècle, le Peuple règne et gouverne [3].

Il semblerait que, dans ces conditions, la tâche essentielle — plus essentielle que pour une monarchie ou une aristocratie — fût de définir rigoureusement le corps des citoyens. Les hommes d'État qui avaient présidé à la restauration démocratique en 403 s'en sont fort bien aperçus : des lois ont été rendues, spécifiant que pour être

1. L'auteur du projet, Phormisios, est connu par Denys d'Halic., *Lys.*, 32.
2. Arist., 'Αθ. π. 40. Cf. p. 186 n. (sur les conséquences monétaires).
3. En fait, c'est le gouvernement de la majorité, suivant le principe indiqué dans Hérodote (III, 80) que : « la majorité équivaut au tout ». Mais à Athènes, *au* IVe *siècle*, les assemblées étant composées au hasard, et les majorités y étant très instables par suite de l'émiettement des partis, le principe est assez juste.

citoyen, il fallait être né de père et mère athéniens [1]. En dehors de ce cas, le droit de cité ne pouvait être accordé que par une décision des plus solennelles. En fait, les Athéniens, au ve siècle, ne l'avaient même pas accordé aux Platéens [2]. En 403-2, on le conféra aux démocrates expulsés de Samos par Lysandre [3]. Mais cet octroi collectif est resté unique, et l'octroi individuel même, très rare. La démocratie athénienne s'est montrée aussi rebelle à la cooptation que n'importe quelle noblesse souveraine, et pour les mêmes raisons : il y avait à Athènes le même avantage à être citoyen qu'ailleurs à être noble.

La théorie est claire, mais la pratique? Athènes n'avait pas d'état civil. Il y avait évidemment des institutions à peu près correspondantes. L'enfant nouveau-né était présenté par le père aux orgéons, aux membres de la phratrie, car ces vieux cadres de la société attique avaient conservé, au moins à ce point de vue, leur réalité. Le fils adopté devait être présenté aux membres du dème, ce qui avait déjà un caractère plus officiel [4]. Enfin, quand le jeune homme atteignait l'âge de servir dans l'infanterie (18 ans), il était inscrit sur le *catalogue* des hoplites. Ce catalogue (avec la liste des cavaliers naturellement) était même le seul instrument statistique sérieux dont on disposât : pour les autres éléments de population, les orateurs, suivant les besoins de la cause, oscillent au IVe siècle entre les chiffres de 20.000 et de 30.000 citoyens, et nous-mêmes ne tirons nos chiffres que d'inductions statistiques vraisemblables [5]. Quoi qu'il en soit, toutes ces institutions ne fonctionnent que pour les gens établis, ayant une famille, un domicile, une propriété : mais les autres, la tourbe qui s'entasse dans les taudis de la ville et du port? Quand on voit à quelles difficultés donne lieu l'état civil pour des personnes qui se disputent des fortunes de plusieurs talents [6], on imagine ce qu'il pouvait en être pour le bas peuple. Après Chéronée (337), Athènes essayera d'introduire le service universel par l'institution de l'*éphébie*. Il est certain qu'on a voulu le rendre vraiment

1. La loi a été portée par Archinos ('Αθ. π. 40). Elle était encore en vigueur au temps d'Aristote ('Αθ. π. 42).

2. On sait que ceux-ci avaient une situation spéciale, équivalant à peu près à la *civitas sine suffragio* (cf. Isocrate, *Plataïque*).

3. Cf. le décret Michel 80, commenté par M. Foucart (*Rev. des Ét. anc*, 1899, p. 181 sqq.).

4. Parmi les nombreux plaidoyers du temps, voir surtout [Dém.] *c. Leocharès*. Quant à l'inscription obligatoire sur les registres du dème à 18 ans (Arist. 'Αθ. π. 42), elle ne date que du temps de l'éphébie.

5. C'est aux citoyens non inscrits au catalogue que fait sans doute allusion Démosthène, XIII, 5 (le discours est apocryphe, mais fait avec de bons éléments). Cf. pourtant les notes de Weil : mais le passage *Olynth.*, III, 34, auquel il se réfère, est altéré. Quant au chiffre des citoyens, cf. Gernet, *Bibl. Fac. Lett. Paris*, XXV (1909), p. 274 sqq., et *S. R.*, p. 24.

6. Cf. en particulier [Dém.] *c. Léocharès*. Ces difficultés étaient inextricables pour les femmes (voir un exemple typique dans Isée, *Succ. de Pyrrhos*, 30 sqq.)

universel, puisqu'on a institué une indemnité pour les éphèbes retenus deux ans sous les enseignes. Il est non moins certain qu'on n'y est pas parvenu, et que tout de suite on a dû rendre l'institution franchement censitaire [1]. Visiblement, pour les classes tout-à-fait inférieures, l'État n'avait pas le moyen de saisir le conscrit à l'âge fixé par la loi, ni celui de le retrouver ensuite s'il n'avait pas rempli ses obligations : la sanction était absente [2].

Or, pour les charges publiques, les candidats devaient subir un examen appelé *dokimasie* qui suppléait assez efficacement à l'état civil. On demandait au candidat à l'archontat : « Quel est ton père? de quel dème est-il ? comment s'appellent le père de ton père, ta mère, le père de ta mère, et de quel dème sont-ils? Observes-tu le culte d'Apollon Patrôos et de Zeus Herkéios, et dans quels sanctuaires ? as-tu des tombeaux de famille, et en quel endroit ? t'occupes-tu de tes parents ? payes-tu tes contributions ? as-tu rempli tes obligations militaires ? » Puis, sur tout cela : « Produis tes témoins [3] ». Mais on ne voit pas qu'aucun contrôle sérieux ait été exercé à l'entrée des deux corps réellement souverains, l'Assemblée du peuple, et les jurys populaires.

Le corps qui exprime le plus complètement la souveraineté populaire est l'Assemblée du peuple. Tous les citoyens mâles adultes y ont accès. Pour que la pauvreté ne rende pas le droit illusoire, on introduit, après 403, l'indemnité d'assistance à l'Assemblée : 1 obole, puis 2, puis 3 par séance [4]. C'est l'extrême minimum d'un salaire journalier au IVe siècle, mais c'est suffisant pour permettre au boutiquier de la ville ou au portefaix du Pirée de se déranger une quarantaine de jours par an, — car il ne s'agit que de cela [5]. La compétence de l'Assemblée est illimitée, et ses décisions souveraines. Une précaution a pourtant été prise pour empêcher que des coups de tête n'introduisent dans la législation un désordre constant. Au contraire de nos lois qui se terminent par le dispositif : « Toutes lois et tous décrets contraires à ceci sont abrogés », une loi athénienne ne doit pas être en opposition avec une loi existante. Naturellement, si le cas se produit, l'Assemblée peut abroger implicitement la loi gênante en autorisant à passer outre, mais cette autorisation est des

1. Arist. 'Αθ. π. 42. Cf. Wilamowitz, *Arist. u. Ath.*, I, p. 194. Le recensement de Démétrius de Phalère même n'a peut-être été basé que sur les listes éphébiques.

2. Bien des gens ont dû usurper le droit de cité au lendemain même de la restauration (Arist. 'Αθ. π. 40), mais ce n'est là qu'un fait exceptionnel. Le fait que de faux citoyens se glissaient aux assemblées ou même aux tribunaux, au contraire, devait être constant : cf. [Dem.] *c. Néèra*, 90.

3. Arist., 'Αθ. π. 54. La formule devait être moins rigoureuse pour les autres charges. Pour les jurys mêmes, il existait certaines précautions (Arist., 'Αθ. π. 62), mais la seule sanction était une dénonciation privée.

4. Arist., 'Αθ. π. 41.

5. Arist., 'Αθ. π. 43.

plus solennelles, et l'auteur du projet de loi inconstitutionnel, s'il ne s'en est pas muni, encourt des pénalités graves [1]. La sanction dépend du jury populaire.

Il est de fait qu'en matière de droit privé au moins, l'Assemblée a étonnamment peu innové au IVe siècle. Les premiers codes écrits, ceux de Dracon et de Solon, étaient toujours restés la base du droit. Après la révolution des Quatre-Cents, une commission fut chargée de recopier ces codes et de les mettre en accord avec les réalités nouvelles sur certains points (par exemple en changeant des tarifs qui ne répondaient plus à la valeur des monnaies, considérablement diminuée). Ce travail, interrompu par les Trente, fut achevé sous la démocratie restaurée, et sanctionné par un vote de l'Assemblée [2]. Les lois de Solon ainsi retouchées ont régi la société attique jusqu'au temps de Démétrius de Phalère : nous verrons du reste que le pouvoir des jurys rendait souvent cette stabilité illusoire.

L'Assemblée du peuple ne siégeant que de loin en loin, il lui faut une représentation permanente : c'est le Conseil des Cinq-Cents. Il se compose de cinq cents membres tirés à la fève pour un an parmi les Athéniens qui se présentent, le nombre des représentants de chaque dème ayant été fixé une fois pour toutes au temps de Clisthène [3]. Comme un même citoyen n'y peut siéger que deux fois, la majorité des Athéniens y passe : même en supposant que la loi qui permet de se présenter deux fois soit mise à profit universellement, on voit que 7.500 Athéniens différents y siègent en trente ans [4]. En matière de législation, le Conseil se borne à voter préalablement tout projet qui doit être soumis à l'Assemblée (*probouleuma*) : et ce vote préalable peut même lui être imposé [5]. Mais, en matière d'administration, ses attributions sont universelles, et son pouvoir de coercition allait même d'abord, dans certains cas, jusqu'à prononcer la peine de mort ; après 403, les décisions de ce genre sont frappées d'appel devant les jurys [6].

1. C'est la γραφὴ παρανόμων, qu'Aristophon d'Azénia (IVe siècle) se vantait d'avoir encourue soixante-quinze fois (Esch., *Ctés.*, 194.) L'exemple classique est le procès de la Couronne, intenté par Eschine à Ctésiphon.

2. La source sur ce point est le procès de Lysias *contre Nikomachos*. On trouve un exemple de loi de Solon modifiée par le peuple, en comparant Aristophane *Oiseaux* 1659 avec Isée *Philoktémon* 47. Dans la loi fameuse sur les épiclères, les tarifs soloniens n'ont été modifiés qu'après le IVe siècle.

3. On sait que le démotique suivait la famille, de sorte que les variations de la démographie régionale n'affectaient pas l'effectif des tribus. Cf. Beloch, *Bevölk.*, p. 105.

4. Arist., Ἀθ. π. 61, 62. G. de Sanctis, Ἀτθίς, p. 435.

5. Par deux moyens : 1° l'Assemblée décide que le Conseil apportera un projet sur tel objet dans tel délai (cf. *Insc. gr.*, I, 37) ; 2° elle vote un amendement qui est souvent plus important que le texte même du Conseil (exemples innombrables dans les inscriptions.)

6. Exemple de condamnation capitale prononcée en matière politique en 402 (Arist., Ἀθ. π. 40) ; suppression de cette juridiction (*ibid.* 45).

Enfin, même avec l'indemnité de 5 oboles par séance accordée à ses membres, le Conseil ne peut siéger toujours [1] : il est donc représenté en permanence par les *prytanes*. La représentation des dèmes dans le Conseil a été réglée de manière que chacune des dix tribus comptât le même nombre de conseillers (50) et chaque tribu exerce la prytanie pendant un dixième de l'année. Cette permanence est si effective que les prytanes doivent souper ensemble dans la *Tholos*, foyer public de la ville [2]. Les prytanes n'ont d'autre fonction que de mettre en mouvement les autres organes du gouvernement, Conseil et Assemblée, de les convoquer, d'établir leur ordre du jour, de présider leurs discussions. Mais ces fonctions ont encore paru si terribles à la démocratie [3] que, vers 365, on donne la présidence des assemblées convoquées par les prytanes à neuf proèdres pris intentionnellement *dans les tribus non prytanes* [4].

On voit avec quel luxe de précautions la participation à la souveraineté est répartie aussi également que possible entre tous les membres du Souverain. Reste à prendre d'autres mesures pour que les agents d'exécution de ce Souverain, les magistrats, ne puissent rendre illusoire sa souveraineté, grâce aux forces qui leur sont confiées.

En premier lieu, ces magistrats sont extrêmement nombreux. Il y a d'abord les plus anciens, les 9 *archontes*, qui règlent les cérémonies religieuses et président les tribunaux. Il y a ensuite les 10 *stratèges* qui commandent les forces militaires. Puis les 10 *apodectes*, les 10 *logistes* et tous les collèges de magistrats financiers qu'a multipliés le gaspillage et la méfiance démocratique. Avec les fonctionnaires subalternes de police, astynomes, sitophylaques, etc., 700 Athéniens exercent chaque année des fonctions publiques [5]. Ils sont ou élus ou tirés à la fève, mais le second mode de nomination prévaut de plus en plus. La plupart ne siègent qu'un an (quelques-uns quatre ans, de Panathénées à Panathénées) et ne peuvent être renommés aux mêmes fonctions (sauf les stratèges) [6]. On voit que tout Athénien a chance de passer par plusieurs fonctions publiques dans le cours de sa vie. Les pouvoirs de ces magistrats sont

1. Indemnité : Arist., 'Aθ. π. 62; les prytanes doivent convoquer le Conseil tous les jours sauf les jours fériés (*ibid.*, 43), mais on sait combien il y a de jours fériés à Athènes.

2. Arist., 'Aθ. π. 43.

3. Et elles l'étaient parfois; cf. le rôle du prytane de 415 (Thuc. VI, 14) et celui de Socrate dans le procès des Arginuses (Xén., *Hell.*, I, VII.)

4. Cf. Brilliant, *Les secrétaires athéniens*, 1911, p. 28. On affaiblit même l'influence du secrétaire!

5. On en compte 250 ou 260 dans Aristote (suivant qu'il a ou non compté deux fois les logistes). Le chiffre de 700 (+ 550 gardes des arsenaux et de l'Acropole) n'est donné que pour le ve siècle ('Aθ. π. 24). Mais que d'emplois subalternes ont dû subsister toujours!

6. Arist., 'Aθ. π. 61.

d'ailleurs strictement limités, toujours contrôlés par le Conseil : pour les stratèges, particulièrement dangereux, l'Assemblée émet à chaque prytanie un vote de confiance à mains levées, dont le refus suffit à les déposer en cours de charge [1].

On s'est donné beaucoup de peine pour prouver que la plupart des charges publiques, encore au ɪᴠᵉ siècle, avaient été exercées par des gens bien nés, riches, etc. C'est vrai, et, au surplus, la quasi-gratuité de toutes les fonctions importantes suffirait à le faire supposer. Il est certain aussi que ce n'était pas une chose complètement indifférente. Quelque grande qu'on fasse la part de la vanité dans les affaires humaines, on ne peut supposer que les conservateurs auraient recherché ces fonctions s'ils n'avaient su que l'action administrative amortissait, malgré tout, bien des menées démagogiques. Mais conclure, de la prédominance des bourgeois, dans des places où ils étaient à ce point tenus de court, à leur gouvernement, c'est confondre *administrer* avec *gouverner* [2]. En réalité, la plèbe rurale et surtout urbaine était l'élément dirigeant dans l'Assemblée et les tribunaux, et c'est bien elle qui gouvernait la République.

En effet, le second mode de représentation du peuple souverain, le jury populaire, était à peine moins complet et moins puissant que l'Assemblée. Il y avait dix chambres de l'Héliée, comprenant chacune 500 membres, plus 1.000 jurés supplémentaires [3]. Tout citoyen mâle adulte pouvait se présenter au tirage à la fève, et l'indemnité judiciaire, comme nous le savons, avait été instituée la première (3 oboles) [4]. Le jury prête naturellement le serment de juger conformément aux lois ; mais, en présence d'un code vieux et confus, ses pouvoirs sont singulièrement étendus [5]. En voici un exemple, donné par un plaidoyer d'Isée. Un homme a testé, dans un moment où il était brouillé avec ses neveux, et les a dépossédés au profit de parents par alliance. Réconcilié avec eux, il a voulu, se sentant malade, annuler son testament et a fait appeler le magistrat à cet effet; mais les bénéficiaires de l'acte ont su empêcher celui-ci d'entrer, et le malade est mort prématurément. Quoique nous n'ayions que le plaidoyer des neveux, il semble permis d'affirmer que le mort a bien réellement voulu annuler le testament et que l'équité est de leur côté. Mais le testament est reconnu inattaquable, et je crois

1. 'Aθ. π. 60. Même règle pour les hipparques (chefs des tribus dans la cavalerie).

2. Sundwall, *Epigr. Beiträge*, dans *Klio, Beih.* 1906.

3. Arist., 'Aθ. π. 24. Bien entendu, il ne faut pas se représenter les 6.000 juges comme fonctionnant tous tout le temps. Socrate a été jugé par 559 hommes. Le procès d'Harpale a été jugé par trois chambres réunies (1.500 membres).

4. Cf. plus haut, p. 62, 137.

5. On en a naturellement tiré la conclusion que le « démocrate » Solon l'avait fait exprès ('Aθ. π. 9).

qu'on ne pourrait soulever le procès devant aucun tribunal moderne. Or, devant le jury athénien, les neveux n'hésitent pas à demander l'annulation d'un testament correct, pour un motif d'équité. Le cas est typique, mais non pas unique dans les plaidoyers qui nous restent [1]. En matière pénale, l'arbitraire du jury athénien est encore plus grand. Par compensation, ses verdicts ne sauraient enchaîner la liberté des tribunaux futurs : il n'y a pas de jurisprudence à Athènes.

Naturellement, les six archontes thesmothètes ne sont pas tenus de mettre en branle l'Héliée pour tous les procès qui surgissent entre Athéniens. Il y a d'abord les *juges de dèmes* pour les causes infimes; puis tous les citoyens inscrits au catalogue et ayant dépassé l'âge militaire (60 ans) sont astreints à siéger comme *diétètes* dans les causes civiles importantes [2]. Il y a, de même, un grand nombre de tribunaux pour les causes correctionnelles et criminelles [3]. Mais tous les arrêts peuvent être frappés d'appel devant les jurys, sans autres risques que ceux qui résultent des frais de justice (à la vérité considérables [4]).

Il ne faut excepter qu'un cas : celui du crime de sang, de l'homicide volontaire commis par un Athénien sur un autre Athénien. Là, les Érinyes de la victime ne peuvent être apaisées que par une série de rites dont l'exécution même du criminel n'est qu'un détail; et, de l'accomplissement de ces rites antiques et mystérieux, nul n'a osé dépouiller l'Aréopage. Les conservateurs ont même essayé, après 403, de faire rendre à ce corps la garde des lois, c'est-à-dire le droit de juger si une proposition de loi ou un verdict était inconstitutionnel [5]. Pouvoir assez grand au fond (analogue à celui de la Cour suprême des États-Unis), mais qui pour cela même a été refusé énergiquement à l'Aréopage. Il est vrai que ce conseil est composé des archontes sortis de charge (qui entrent là pour le reste de leur vie), et que les archontes sont maintenant des bourgeois quelconques tirés à la fève : dans ces conditions on ne voit pas pourquoi des pouvoirs augustes, autres que le jugement des faits-divers les plus sensationnels, leur seraient confiés [6].

Il faut se rendre à l'évidence et ne pas se targuer d'en remontrer

1. Cf. Isée, *Cléonyme*, surtout 41 sqq.
2. 'Αθ. π. 52.
3. L'énumération d'Aristote ne paraît pas complète à cet égard.
4. Sur ce point Bœckh (*Staatshaush. d. Ath.*, édit. Fraenkel, I, p. 415 sqq) est encore au courant.
5. Les lois d'Éphialtès et d'Archestratos sur l'Aréopage avaient été abrogées par les Trente ('Αθ. π. 35), mais il est sûr qu'elles furent rétablies par la démocratie. On ne voit l'Aréopage agir en dehors d'un cas de meurtre, au IVe siècle, que dans l'affaire d'Harpale 324.
6. L'esprit de l'Aréopage était démocratique au IVe siècle : c'est pourquoi, après 403, on lui a rendu une certaine surveillance des lois (Andoc. I, 84). Cf. le cas de 324.

à Aristote qui s'y connaissait en matière d'ἐσχάτη δημοκρατία : c'est bien la masse pauvre qui domine, au IVe siècle, dans les Assemblées et les Cours souveraines. C'est à elle que s'adressent d'abord les orateurs, et l'appel, direct ou indirect, au sentiment de son intérêt matériel, est toujours l'argument qu'on lui donne à la fin, l'argument décisif. Il n'y a d'autre recours contre ses décisions que ceux qu'on trouve en elle-même, je veux dire dans ses sentiments, et, parmi ceux-là, un au moins paraît assez efficace : l'esprit de famille. Le membre de l'Assemblée et du jury est en général un père de famille. Le droit des femmes n'a jamais été admis par la théorie démocratique et la situation juridique des femmes a même fort peu changé depuis Solon, quelles que soient les revanches éclatantes que, à en croire Aristophane et Xénophon, elles prennent dans la coulisse [1]. De plus, des limites d'âge sont imposées presque partout pour les hommes, trente ans pour la stratégie, quarante ans pour l'archontat ; et le service militaire, le droit de récusation, assurent une certaine prépondérance aux gens mûrs [2]. Le citoyen souverain a donc en général une famille, et d'antiques croyances sur l'âme, bien plus tenaces que la foi aux dieux olympiens, lui font sentir l'utilité des descendants. Par exemple, on frappe l'esprit d'un juré athénien en lui disant qu'un homme risque de rester sans héritiers : il redouterait pour lui-même l'erreur déplorable de ceux qui ne se survivent pas au foyer de gens de leur sang. Dans la désagrégation de l'État, même à Athènes où la solidarité familiale s'est faite moins sensible qu'ailleurs dans le droit criminel [3], la famille a tenu bon. Mais le sentiment dominant de la masse gouvernante est, comme on pense, la défiance à l'égard de tous ceux qui représentent une supériorité. Voyons comment « ont vécu » ces diverses catégories de suspects, sinon de délinquants, pendant cette Terreur adoucie qui, pour beaucoup d'Athéniens, a duré la vie entière (403-322).

II

La première catégorie de suspects est constituée par les hommes qui exercent l'autorité. Malgré le principe qui ouvre les fonctions publiques au premier Athénien venu, — malgré les indemnités multipliées, — les charges principales, nous l'avons dit, sont aux mains de gens bien nés, riches ou tout au moins aisés, et pourvus d'une

1. Les orateurs pour les lois (cf. Beauchet, *Droit privé*, t. I). Aristophane, *Lysistrata* et *Thesmophoriazouses*, et Xénophon *Mémorab.* (sur Xanthippe), pour les mœurs, qui ne paraissent pas mauvaises.

2. Non dans l'assemblée ; mais, dans les tribunaux, l'âge de trente ans est requis ('Aθ. π. 62.)

3. Cf. Glotz, *Solidar. de la famille*, 1907, p. 512 etc.

culture générale qui supplée dans une certaine mesure à l'absence de compétence technique. Cette tendance permanente de la démocratie avait été bien remarquée déjà par l'observateur pénétrant qui a rédigé la première Ἀθηναίων Πολιτεία : « Le peuple, dit-il, laisse très volontiers aux καλοκαγαθοί les charges élevées, celles qui entraînent plus de responsabilités qu'elles ne rapportent d'avantages. Il ne tient qu'aux emplois inférieurs, ceux qui nourrissent leur homme »[1]. On a même remarqué qu'il s'était maintenu jusqu'au IVe siècle une sorte de noblesse militaire; on constate le fait en parcourant les listes de stratèges, on en mesure la portée en comptant ce que cette noblesse a fourni de généraux marquants : Timothée était fils de Conon, Ménesthée fils d'Iphicrate, etc.[2]. Mais l'action de tous les hommes qui ont exercé l'autorité a été entravée de toutes parts.

Le seul moyen régulier de diriger le gouvernement général, c'est d'être orateur et d'avoir l'oreille de l'Assemblée. Une série d'hommes ont retenu ses faveurs pendant un temps plus ou moins long : Thrasybule dans les dix années qui suivirent la restauration, Kallistratos dans les douze années qui suivirent la reconstitution de la confédération délienne (377-365), Aristophon ensuite, puis Eubule, enfin Démosthène[3]. Il n'est pas besoin de dire que leur mode d'action était singulièrement vague, et, dans le temps même où il était censé le plus effectif, sujet à d'étranges éclipses : au moment qu'on marque comme l'apogée du « gouvernement » de Kallistratos, celui-ci, sur le point qui lui tenait le plus au cœur — l'alliance béotienne et la lutte contre Sparte — n'a pu faire prévaloir sa volonté[4]. C'est pourtant dans le domaine de la politique extérieure que le peuple est le plus disposé à laisser à ses meneurs une certaine liberté d'allures. Les ambassadeurs, qui sont élus pour chaque circonstance spéciale, sont souvent eux-mêmes des politiciens en vue, Thrasybule en 395, Kallistratos en 374, Eschine et Démosthène en 346[5]. Une certaine action diplomatique leur a été ainsi rendue possible, d'ailleurs étroitement subordonnée, nous venons de le voir, à la ratification populaire.

En matière militaire, on pouvait moins qu'ailleurs se passer d'hommes du métier, surtout à une époque où la guerre devenait de plus en plus un art. De fait, Athènes au IVe siècle a connu des « stratèges » au sens propre du mot, Iphicrate, Chabrias, Timothée, plus tard Phocion qui fut réélu quarante-trois fois[6]. Mais ceux d'entre eux qui furent de vrais soldats ont répugné de plus en plus à se servir

1. [Xénoph.] Ἀθ. π. I, 3. Cf. dans Sundwall (*op. laud.*) ce qui est relatif aux fonctionnaires de marine.
2. Kirchner, *Prosop. Att.*, s. v. Sundwall, *ibid.*, p. 30.
3. Cf. Beloch, *Die Att. Politik* (1885, mais encore à lire).
4. Cf. plus bas, l. II, c. V.
5. Kirchner, *Prosop. Att.*, s. v.
6. C. Népos, *Iphicrate, Chabrias, Timothée*. Plutarque, *Phocion*.

des milices poltronnes et indisciplinées que leur fournissait la cité : la tendance à préférer les mercenaires s'est accentuée d'autant plus librement que l'entretien de ces forces retombait sur le stratège même (lequel se dédommageait par le pillage), ou sur les riches de la ville. Charès a fini par offrir le type achevé de ce chef de mercenaires, toujours en bons termes avec le démagogue du jour, et rendant le nom d'Athènes odieux au dehors [1]. Dans la marine surtout, la disparition de la discipline s'est fait sentir. D'abord le stratège n'avait pas d'action sur les commandants de vaisseaux, grâce à l'institution de la *triérarchie :* le triérarque, responsable pécuniairement de son bâtiment, n'a plus maintenant qu'un souci, celui de le tirer sain et sauf d'une expédition. Nous avons un exemple curieux du refus d'obéissance formel d'un triérarque et d'un pilote vis-à-vis d'un ordre qu'ils jugent dangereux [2]. Quant au personnel inférieur, en l'absence de toute inscription maritime, il se compose de plus en plus d'une tourbe ramassée au hasard et régulièrement incomplète (l'effectif théorique de la trière était de 200 hommes). A partir de 370, il sera sans exemple qu'une flotte athénienne arrive à temps sur un des nombreux théâtres où est engagée la première puissance maritime de la Méditerranée [3].

Nous avons constaté l'absence de magistrature, et vu dans quelle mesure cette absence était palliée par ce fait que les auteurs des lois étaient aussi ceux qui les appliquaient. L'absence de ministère public avec sa conséquence, la liberté illimitée d'action laissée au premier venu, se traduisit par le développement de la sycophantie, ou, comme nous dirions aujourd'hui, du « chantage » ; ce mal devint si répandu que la masse même dut prendre contre lui des précautions [4].

Il est plus difficile encore d'imaginer l'absence de l'autorité qui rend possible l'action de la justice criminelle, la police ; là aussi, on avait eu recours depuis longtemps à des mercenaires, pris non seulement en dehors d'Athènes, mais en dehors du monde grec, les 1.200 « Scythes » [5]. Leur action était probablement efficace en cas de tumulte ou de flagrant délit, mais, en matière de crimes privés et occultes, nous trouvons dans les orateurs de nombreux exemples de délits graves restés impunis [6].

1. Kirchner, *Prosop. Att.*, s. v. Charès, chose curieuse, n'a été jugé par personne digne d'une biographie.
2. [Dém.] *Apollod. c. Polyclès*, 50.
3. Timide essai de Démosthène pour régulariser le service naval : *Symm.*, 22. On connaît les invectives des *Philippiques* du même orateur.
4. Cf. Ἀθ. π. 43. Sur le mot, S. Reinach, *Rev. Ét. gr.*, 1906, p. 335 sqq.
5. Cf. plus haut, p. 98. Bœckh, *Staatsh.* (édit. Fraenkel), I, p. 262. Statues de Scythes au IVe siècle : Collignon, *Les statues funéraires*, p. 201-2.
6. Isée, *Nicostrate*, 28, *Ciron*, 41, etc. Il faut se défier, il est vrai, des invectives des avocats contre l'adversaire.

Le seul domaine où se manifeste un certain souci de la continuité et un certain respect de la compétence, — et cela est caractéristique, — c'est le domaine financier. Non seulement beaucoup de fonctions de ce genre, au lieu d'être annuelles, duraient de Panathénées à Panathénées, mais encore Athènes a eu au IVe siècle une série de véritables financiers : Kallistratos, Eubule, Lycurgue [1]. La tâche qui consistait à pourvoir à la fois aux besoins d'une politique extérieure ambitieuse, et d'une assistance publique dévorante, sans écraser complètement les riches, n'était pas aisée à remplir, et même les hommes que nous venons de nommer n'y ont pas suffi, malgré des trésors d'ingéniosité [2]. — Les travaux publics étaient également dirigés par des commissions temporaires sans cesse renouvelées. Ici du moins le mal était pallié par la nécessité absolue de confier l'exécution à des architectes de profession [3]. D'ailleurs la première moitié du IVe siècle a été une période de stagnation. Les temples que Périclès et Nicias avaient laissés inachevés sont restés en cet état jusqu'à l'époque de Lycurgue [4] : même en matière militaire, Athènes n'a eu qu'après Chéronée des murs en pierre avec fossés, répondant aux progrès de la poliorcétique [5]. Cependant les constructions navales ont été menées à bien, les docks que les Trente avaient systématiquement détruits se sont relevés, et, vers 330, un arsenal somptueux fut entrepris par Philon [6].

Mais, en dehors même des institutions qui leur rendaient si difficile toute action continue, l'action intermittente et limitée de ces hommes était paralysée par les responsabilités écrasantes qu'elle entraînait. La première qualité requise d'un Athénien qui prétend se mêler aux affaires publiques n'est pas la connaissance technique du champ où s'exerce son activité, mais le talent de se défendre contre les accusations que lui intentera certainement un harangueur jeune et entreprenant. Et il y va régulièrement de sa fortune et de sa vie. Thrasybule n'a échappé à une catastrophe que par la mort : ses amis ont été poursuivis (387) [7]. Kallistratos a fini par la main du bourreau (360) [8]. Aristophon se vantait d'avoir répondu à soixante-quinze accusations d'illégalité [9]. On verra

1. Ἀθ. π., en partic. 59. Sur les hommes, Kirchner, *Prosop. att.*, s. v. Cf. p. 198.
2. Cf. Dürrbach, *L'orateur Lycurgue* 1890 (peut encore être consulté).
3. Sur la procédure suivie en pareil cas, cf. P. Foucart, *Journal des Savants* (avril-mai 1902), p. 3-4.
4. Par ex. le temple d'Éleusis (cf. P. Foucart, *Les mystères d'Éleusis*).
5. Frickenhaus, *Athens Mauern* (1905). Sur la réfection des murs du Pirée : Michel, *Suppl.* 1465.
6. Sur la Skeuothèque de Philon, Choisy, *Études sur l'architecture grecque*. Cf. Michel, *Suppl.* 1516.
7. Lys., *c. Philocrate* (Ergoklès).
8. Cf. Kirchner, *Prosop. att.*, s. v., et plus bas, l. II, c. VII.
9. Kirchner, *Prosop. att.*, s. v.

les luttes épiques d'Eschine et de Démosthène. De même pour les ambassadeurs : un de ceux qui avaient négocié avec le Grand Roi en 367 a été condamné à mort [1]. Quant aux stratèges, c'est le gibier de choix, et tout insuccès militaire se traduit pour eux par des poursuites capitales. Timothée laissa sa fortune, qui était énorme, dans le procès de 373 [2]. La défaite d'Embata entraîna une hécatombe, et Iphicrate lui-même aurait succombé s'il n'avait mis un terme à la plaisanterie en montrant dans le prétoire un cortège menaçant de vétérans [3]. Après le désastre de Chéronée (338) les Athéniens prendront une brillante revanche en punissant de mort l'infortuné bourgeois qu'ils avaient condamné à commander leur armée, Lysiklès [4]; quant à Charès, le plus responsable puisqu'il était le seul professionnel, il devra à ses relations avec les démagogues en renom de n'être même pas inquiété. Seuls, les financiers, qui sont par définition des gens éminemment solvables, se tirent généralement d'accusations immanquables au prix de leur fortune [5]. Et toutes ces sanctions, généralement imméritées, toujours distribuées au hasard, sont d'autant plus graves qu'elles ne se donnent pas dans le silence des bureaux, mais s'accompagnent de cet étalage d'injures réciproques, de diffamations et de calomnies qui font de tant de démégories attiques « les monuments les plus écœurants de la littérature universelle » (Ed. Meyer).

III

Une seconde catégorie de suspects est constituée par les riches. Athènes, si longtemps État pauvre, était devenue pendant ses soixante-dix ans d'hégémonie une ville opulente. Les désastres de la guerre décélique avaient porté sans doute de rudes atteintes à cette prospérité : un des résultats les plus sensibles de la chute de l'empire, pour le particulier athénien, fut la perte des créances nombreuses engagées à travers la mer Égée [6] Mais les relations nouées au temps de l'hégémonie ne pouvaient se rompre si vite, et, malgré l'interruption de la guerre de Corinthe, elles rendirent au port du Pirée son mouvement, à la place d'Athènes ses capitaux. Vers 378/7, le chiffre du capital attique était remonté à 20.000 talents au moins, et, si ce chiffre exprimé en argent ne représente plus la même va-

1. Xén. *Hell.*, VII, I, 38.
2. Cf. l. II, c. V. Kirchner, *Prosop. att.*, s. v.
3. Kirchner, *Prosop. Att.*, s. v.
4. Kirchner, *Prosop. att.*, s. v. (c'est Lycurgue qui accusa).
5. 'Αθ. π. 8. Les procès pour redditions de comptes sont incessants ; Lycurgue lui-même n'y échappa que par la mort : [Plut.] *Vie des Dix Or.*, 842-3.
6. Cf. à ce sujet P. Foucart, *Étude sur Didymos*, p. 145.

leur au IVe siècle qu'au Ve, il est probable qu'alors on n'en eût trouvé l'équivalent dans aucune cité méditerranéenne [1].

Or, cette richesse était assez inégalement répartie, plus inégalement même au IVe siècle qu'au Ve, comme le prouvent les enquêtes qui aboutirent, en 378-7, à la régularisation de l'*eisphora* (impôt sur le capital). En tête de la société attique, au point de vue économique, venaient les Trois-Cents, avec 5 t. de fortune au moins. Au-dessous, les Douze-Cents avec 2 t. et demi. Au-dessous encore, 12.000 hommes environ avaient au moins 2.500 dr., et la classe qui n'atteignait pas ce chiffre était plus nombreuse encore, avant que les fondations de clérouchies qui suivirent la reconstitution de l'Empire ne renversassent légèrement la proportion [2].

De plus, cette richesse paraît avoir été assez stable. Les familles dont l'illustration remontait le plus haut dans l'histoire attique ont conservé en général, au IVe siècle, une bonne situation de fortune [3]. La plupart des grandes fortunes dont il est question dans les plaidoyers du temps remontent au siècle de Périclès [4]. La recrudescence d'activité qui se manifeste au Laurion, au milieu du IVe siècle, a seule amené l'apparition de fortunes subites et importantes [5]. C'est que le droit successoral était resté le même qu'au temps de Solon. Le partage égal n'avait lieu qu'entre fils. Le testament s'accompagnait généralement d'une adoption, et l'adopté était pris parmi les parents consanguins [6]. En somme la richesse entrée dans une famille n'en sortait guère que par dilapidation formelle — ou par l'intervention de l'État.

Mais c'est là justement que résidait le danger, car l'État, c'était l'Assemblée et le jury. Or, l'Assemblée accumulait les charges sur la richesse même moyenne. Les plus riches citoyens subvenaient depuis longtemps à la *triérarchie* (entretien des navires de guerre). La seconde catégorie subvenait à la *chorégie* (entretien des chœurs dramatiques) et autres *liturgies* semblables [7]. Les uns et les autres, quand ils étaient qualifiés militairement, devaient entretenir un cheval, et cette obligation n'était pas vaine depuis que la cavalerie comptait sur les champs de bataille [8]. A partir de 378-7, l'*eisphora* devint une charge, sinon permanente au moins normale, qui pesa

1. *S. R.*, p. 10 sqq.
2. *Ibid.* (peut-être ai-je été trop affirmatif pour les classes inférieures). Sur les clérouchies, cf. l. II, c. VII.
3. Cf. Kirchner, *Prosop. att.*, s. v. Exceptions comme la famille d'Aristide, etc.
4. Cf. Isée, *Dicéogène*, *Philoktémon*, *Apollodore*, etc. Naturellement, il y a eu une période difficile immédiatement après 403.
5. Cf. les *Revenus* (de Xénophon ?), et Ardaillon, *Les mines du Laurion*, 1894.
6. Cf. les plaidoyers d'Isée (avec le commentaire de Dareste), et Beauchet, *Droit privé*, t. II.
7. Sur les frais des liturgies, voir un texte célèbre de Lysias, XXI, 1 sqq. Les frais de la chorégie semblent avoir diminué au IVe siècle.
8. Voir Xénophon, *l'Hipparque*.

assez lourdement sur la troisième classe ; celle-ci, qui jusqu'alors n'avait supporté que les frais du service d'hoplite, fut taxée plus fortement que les classes payant les liturgies ; son capital imposable égala les deux cinquièmes du capital réel, non le cinquième comme pour les riches [1]. Plus tard, les Trois-Cents furent astreints à faire à l'État l'avance de l'impôt (*proeisphora* [2]); en compensation, l'office de la triérarchie, après une première réforme qui l'étendit aux liturges (357), fut étendu à toute la population (340), et rendu strictement proportionnelle à la fortune [3].

Mais les tribunaux étaient plus redoutables que l'Assemblée, car les fortunes tant soit peu importantes étaient exposées à des procès constants : on a vu quelle étendue avait pris le mal de la sycophantie. Or, les condamnations à des dommages-intérêts en matière civile, à des amendes en matière criminelle, étaient entièrement arbitraires. La confiscation était courante [4]. « Ce n'est pas un métier d'être riche à Athènes », déclare Isocrate [5].

La situation était peut-être un peu meilleure pour les non-citoyens, pour les métèques. Les occasions de s'enrichir étaient, nous le répétons, plus abondantes à Athènes qu'ailleurs, et le droit solonien, appliqué aux métèques, permettait la conservation de familles riches ou aisées parmi eux [6]. Or, les métèques riches ne payaient pas la triérarchie, qui les eût mis dans le cas de commander à des Athéniens, mais seulement les liturgies ordinaires. Pour les métèques aisés, le service d'hoplite était réduit au service de place. Ils supportaient, à la vérité, des taxes spéciales [7]. Mais, n'étant pas engagés dans les querelles de factions athéniennes, ils ne couraient que les risques de procès privés comme celui où nous trouvons impliqué le fils de l'affranchi Pasion, le Rothschild d'Athènes [8]. Bref, les métèques avaient tort de rechercher par vanité le titre de citoyen, et nous voyons des triérarques dire, en ricanant des infortunes d'un métèque qui a eu cette dispendieuse bonne fortune : « Il sait maintenant ce qu'il en coûte d'être citoyen d'Athènes [9]. » En dernière analyse, leur fortune se défendait mieux, parce qu'étant

1. Cf. *S. R.*, p. 10 sqq.
2. Sur ce point, il faut rectifier l'article cité n. 2 par Kahrstedt, *Forsch.*, p. 205 sqq. La *proeisphora* ne remonte pourtant pas jusqu'à 378-7.
3. Le jugement de M. Kahrstedt sur les deux réformes (*loc. laud.*) ne me paraît pas juste. La seconde a été un allègement certain pour les liturges, une surchage à la fois pour les triérarques et les zeugites.
4. Cf. Bœckh, *Staatsh.* (éd. Fraenkel), I, p. 439-468. Il faudrait encore charger le tableau.
5. Isocr., *Paix*, 128.
6. Cf. Beauchet, *Droit privé*, t. III, p. 580.
7. C'est ce qui fait que les métèques recherchaient l'*isotélie* (droit de supporter les mêmes charges que les citoyens), qui était pour eux la situation la plus enviable.
8. Sur Pasion et son fils Apollodore, cf. Kirchner, *Prosop. att.*, s. v.
9. [Démosth.] *Apollodore c. Polyklès*, 26.

donnée l'interdiction d'acquérir de la terre, elle consistait surtout en capitaux mobiliers.

Car c'est surtout la propriété immobilière qui résistait mal. La propriété mobilière échappait mieux ; elle se dissimulait plus aisément. En cas de danger, elle émigrait sans trop de peine [1]. Enfin, elle était plus rémunératrice, surtout dans l'industrie, grâce à l'extension de la main-d'œuvre servile [2]. Nous manquons malheureusement de renseignements sur ce point. Nous n'en avons qu'un pour le vᵉ siècle, qui prouve que 20.000 esclaves représentaient une forte proportion du capital servile total. Nous n'en avons qu'un aussi pour le ivᵉ siècle (338), et il ne donne qu'indirectement le chiffre de 150.000 esclaves [3]. Mais il est sûr que le prix de 200 dr. pour un esclave, courant dès le début du vᵉ siècle, était encore usuel au ivᵉ. Or, il ne représentait plus du tout la même valeur, et ceci indique que l'offre s'était multipliée sur le marché d'Athènes [4]. Ce développement de l'esclavage n'était d'ailleurs pas un phénomène heureux pour la moralité des classes riches. Il semble être normal, au ivᵉ siècle, qu'un Athénien ait des capitaux importants engagés dans des maisons de prostitution. Même dans le cercle de la famille et au foyer, certains inconvénients de l'institution apparaissent crûment dans cette phrase prononcée par Démosthène en pleine tribune : « Nous avons des épouses pour perpétuer notre nom, des concubines pour nous soigner, et des courtisanes pour nous divertir » [5]. Si on se rappelle le scandale qu'avait causé la liaison, relativement innocente, de Périclès avec Aspasie, on appréciera le progrès à rebours fait en un domaine où l'hypocrisie est beaucoup plus qu'un hommage rendu à la vertu.

IV

Un troisième genre de supériorité, qui devait naturellement susciter l'envie démocratique, était la supériorité de culture ou d'intelligence.

1. Par exemple, les marchands de blé étrangers étaient traités avec des égards qui n'étaient pas octroyés aux marchands athéniens (Lys. XII, cf. Gernet, *Bibl. Fac. Lett. Paris*, XXV, p. 344).
2. Cf. les exemples dans les *Revenus* de Xénophon, ch. IV. Les capitaux dans l'industrie rapportaient couramment 12 0/0 et davantage (cf. Démosthène, *c. Aphobos*).
3. Le premier chiffre Thuc., VII, 27. Le second Hypéride, fragment 29 (Blass). Le chiffre 400.000 de Ktésiklès (pour 318) a été définitivement écarté par M. Beloch (*Bevölk.*, p. 95).
4. Le premier chiffre résulte de la rançon des captifs (Hérod. VI, 79). Le second : Xén. *Rev.* iv, 23 sqq. Naturellement, on trouve des prix plus hauts (Dém. *Ambass.* 169, etc.)
5. [Dém.] c. *Nééra*, 122.

La société hellénique, et la société athénienne en particulier, avait eu de tous temps le respect de la supériorité intellectuelle; elle avait fait une auréole aux Sages de jadis. Au ve siècle, nous avons vu qu'il s'était trouvé des hommes pour faire de l'éducation intellectuelle un métier, et de l'intelligence une arme contre la tyrannie menaçante du nombre. Ce courant se dédoubla ensuite. D'un côté parurent les maîtres qui, acceptant le milieu démocratique comme une fatalité, préparèrent les hommes qui se destinaient à agir dans ce milieu, et formèrent les orateurs du ive siècle. De l'autre, certains hommes se consacrèrent uniquement à conserver une élite cultivée, abstraction faite de toutes préoccupations politiques éphémères. Mais cette attitude, n'alla pas, dès le début, sans un dédain marqué pour la foule, ses croyances, ses opinions, ses intérêts; et la démocratie athénienne, après diverses marques de défiance [1], fit sur l'un de ces amis de la sagesse un exemple qui a retenti à travers les siècles.

Au début de la guerre du Péloponnèse vivait dans Athènes un homme de quarante ans environ, fils d'un faiseur d'images saintes, lui-même bourgeois modeste d'Alopèce : Socrate. Il s'était de tout temps distingué par son aptitude à la réflexion et son goût pour la spéculation. Il avait suivi avec un intérêt passionné les exercices des professeurs de sagesse alors si nombreux dans la capitale de l'empire, et toute cette jonglerie intellectuelle lui avait déplu comme dégradant l'intelligence. Il s'était attaché à battre les sophistes avec leurs propres armes, sans faire appel aux préjugés vulgaires, mais en tirant seulement les conséquences de leurs raisonnements et en leur montrant combien, tout en prétendant mépriser la foule, ils se mettaient en réalité sous sa dépendance. La jeunesse riche et brillante, qui fréquentait ces discussions, avait bientot remarqué Socrate et pris parti pour lui. L'opinion moyenne, représentée par Aristophane, l'attaqua d'abord légèrement sans bien le distinguer de ses adversaires, comme elle attaquait tout ce qui émergeait peu ou prou. Mais l'opinion démocratique devint plus hostile quand elle retrouva, parmi les ambitieux et les réactionnaires, tous les admirateurs de Socrate, Alcibiade comme Critias.

Enfin, avec l'âge, le bonhomme devenait radoteur, obstiné et agressif : lui, que les jeunes gens venaient chercher, vers 420, pour confondre les sophistes en renom, arrêtait maintenant les passants pour leur poser des cas de conscience. C'était déjà le terrible Socrate des premiers dialogues platoniciens. Un incident avec deux des Trente, Khariklès et Critias, montrera dans quelle atmosphère psychologique se préparait la catastrophe [2] :

1. Sur le procès de Protagoras, cf. p. 137.
2. Xén., *Mémor.*, I, 2.

[Socrate avait parlé de mauvais bergers, qui diminuaient le nombre des bœufs confiés à leurs soins; Critias et Khariklès lui rappellent qu'ils ont défendu d'enseigner l'art de la parole aux jeunes gens] :

« Je suis prêt, dit Socrate, à obéir aux lois; mais, afin qu'il ne m'arrive pas de les enfreindre par ignorance, voici ce que je veux clairement savoir de vous. Faites-vous consister l'art de la parole dans ce qui est bien dit ou bien dans ce qui est mal dit, quand vous défendez de s'en servir? Si c'est dans ce qui est bien dit, il est clair qu'il faut s'abstenir de bien dire; mais si c'est dans ce qui est mal dit, il est clair qu'il faut essayer de dire bien ». Alors Khariklès : « Puisque tu ne comprends pas, Socrate, nous te défendons de parler aux jeunes gens : voilà qui est net. — Afin donc, reprend Socrate, qu'il ne soit pas douteux que j'observe les ordonnances, fixez-moi jusqu'à quel âge les hommes sont censés jeunes gens. — Tant qu'on n'a pas l'âge pour être sénateur, faute de raison : ne parles donc pas aux hommes au-dessous de trente ans. — Ainsi, si j'achète à un homme de moins de trente ans, je ne pourrai lui demander combien il vend? — Passe pour cela. Mais tu as la manie, Socrate, d'interroger toujours sur ce que tu sais parfaitement. Épargne-nous tes questions absurdes... » Et Critias : « Oui, Socrate, il faudra laisser là les cordonniers, les charpentiers et les forgerons; il y a longtemps que tu les assommes à force de les faire figurer dans tes entretiens. — Et faudra-t-il laisser là aussi le juste, le saint, et tout ce qui s'ensuit? — Oui, par Zeus, et même les bouviers : autrement, tu vas contribuer aussi à diminuer le nombre des bœufs ».

La démocratie restaurée fut moins accommodante que les Trente. En 399 Socrate se vit accusé d'avoir méprisé les divinités nationales et corrompu la jeunesse. Sa vie privée et publique, irréprochable, l'aurait peut-être sauvé, s'il ne s'était estimé trop vieux pour disputer quelques années de vie en s'humiliant suivant l'usage devant la canaille judiciaire. Condamné à boire la cigüe, il couronna sa carrière par une mort qui a plus fait que tout son enseignement pour son influence posthume [1].

Le coup frappé sur Socrate a marqué pour jamais l'antagonisme entre la démocratie athénienne et l'élite intellectuelle grecque. Non que cette démocratie n'ait rencontré au temps de sa puissance des flagorneurs : il faut reconnaître pourtant que leur voix discrète est rarement parvenue jusqu'à nous. Au reste elle n'était pas particulièrement gênante pour les spécialistes. Les artistes, excellents, bons ou médiocres (si tant est qu'il y eût des artistes médiocres à Athènes) ont travaillé pour ses représentants et multiplié les portraits de ses

1. Sur Socrate, cf. Kirchner *Prosop. att.*, s. v. et le chapitre de M. Gomperz dans ses *Penseurs grecs*, t. II, l. I.

démagogues comme ils eussent fait pour tout public payant [1]. Les savants ont continué à profiter des renseignements multiples que ne pouvait manquer de leur offrir la première place de commerce de la Méditerranée.

Mais l'élite de l'élite s'est fixée dans une attitude hostile. Beaucoup de ces hommes étaient Athéniens et ont battu froid à la cité meurtrière [2]; Platon jugea prudent de voyager longuement. La suite lui a prouvé qu'il s'exagérait les dangers que lui faisaient courir ses spéculations : il s'est même trouvé, dans l'antiquité et de nos jours, des gens pour lui faire remarquer que, s'il avait vécu dans un de ces États bien policés dont il rêvait, il n'aurait pu parler impunément du régime existant sur le ton de mépris soutenu avec lequel il a parlé du Démos attique [3]. Mais le divorce était prononcé entre la cité et ses philosophes.

En revanche, les métèques intelligents ont continué à fréquenter Athènes. C'était un cabinet de travail incomparable [4]. Aristote n'aurait pu recueillir ailleurs tous les matériaux de son énorme enquête. Et d'ailleurs l'étranger pouvait considérer avec détachement des maux dont il ne souffrait pas [5].

En effet, ce qui domine de plus en plus chez tous les intellectuels, à mesure que s'affirme le régime démocratique, c'est le désir de s'abstraire de toute action politique [6]. Le cosmopolitisme qui va marquer la philosophie de l'époque suivante s'annonce dès Socrate, dès la prosopopée des Lois. Sans doute, on ne pourrait rencontrer une page plus éloquente sur la patrie *in abstracto*, mais cette page s'applique à Corinthe ou à Mégare aussi bien qu'à Athènes. Le Socrate vrai aurait dit simplement qu'il lui était insupportable de vivre hors de la ville « couronnée de violettes. » Le Socrate du Phédon est capable de sentir vivement la nécessité de l'obéissance à la patrie ; il ne sent plus l'amour instinctif et unique pour le lieu natal : il n'aime plus Athènes. Mais nous aurons à revenir sur ce point.

Au reste la démocratie athénienne n'avait pas tort, de son point de vue, de se méfier de toutes ces sortes de gens. Elle sentait fort bien qu'ambitieux, riches et intellectuels ne seraient jamais ralliés, tout au plus résignés — et mal résignés. Le régime qui sera inauguré à la fin de cette période (322) rencontrera une approbation gé-

1. Les portraits authentiques commencent au IVe siècle (connus par des répliques romaines), tandis qu'au Ve il n'y en avait guère. Sur les stèles funéraires, consulter le livre récent de M. Collignon (1911), *Les statues funéraires*.

2. Cf. le tome II des *Penseurs grecs* de M. Gomperz, l. I.

3. Voir l'ironie cinglante, et souvent mal comprise, du *Ménéxène*.

4. Cf. sur le commerce de la librairie au IVe siècle, Bœckh, *Staatsh.* (éd. Fraenkel) I, p. 137 sqq, cf. 60 sqq, 278 a.

5. Remarquer la réserve d'Aristote, qui n'exclut pas le mépris (le mot sur *la démocratie d'aujourd'hui : Polit.* II, IX, 3).

6. Cf. le mot d'Isocrate, qui pourtant a toujours suivi la politique avec un intérêt passionné : *Paix*, 13 sqq, etc.

nérale parmi eux. Mais ce régime sera devenu si antinational à Athènes, si peu πάτριος πολιτεία, qu'il ne pourra s'établir que par les lances macédoniennes.

Athènes a été pour les Grecs le type de l'ἐσχάτη δημοκρατία, mais elle n'a pas été une singularité parmi eux. Nous avons vu qu'au temps de sa puissance beaucoup de cités ioniennes avaient, de force ou de gré, imité ses institutions, sans parler des villes de Sicile où le régime démocratique était imposé par l'absence d'aristocratie véritable. Ce mouvement était certainement en progrès lorsqu'éclata la guerre du Péloponnèse, et, si Athènes l'avait alors emporté, un régime analogue à celui que nous venons de décrire aurait certainement prévalu partout. Mais la victoire de Sparte arrêta net cette évolution, et la majorité des cités se fixa dans un régime censitaire, sauf quelques exceptions comme Argos ou Tarente. L'esprit de ces gouvernements nous apparaît assez analogue à celui d'Athènes, et nous verrons, par l'exemple de Thèbes, que la souveraineté du petit bourgeois ou du campagnard radical n'était pas plus grandiose — il s'en faut — que celle de la plèbe attique. Cette imitation des institutions attiques, avec un mélange de timocratie (qui d'ailleurs se retrouve aussi après 322 à Athènes), a caractérisé par la suite la plupart des gouvernements grecs [1]. Mais alors ils n'étaient plus souverains, et les pouvoirs que nous venons de voir fonctionner avaient au-dessus d'eux, ici des gouvernements fédéraux, ailleurs et en général de grands États étrangers. L'action au dehors, la haute juridiction criminelle, leur étaient retirées. Par là, les bons côtés du système subsistaient, je veux dire une certaine fraternité atténuant les différences de classes, une certaine ouverture d'esprit résultant de la participation de tous aux affaires publiques, l'habitude d'agir au grand jour, toutes choses qui ne sont pas messéantes dans la vie quotidienne de petites communes. Mais les abus énormes, l'inaptitude à toute action suivie et de longue portée, la faculté de brimer sans mesure ceux qui dépassaient le niveau commun et répugnaient à la promiscuité, — tout cela était corrigé ou réprimé par le pouvoir souverain.

Au surplus, nous n'avions ici qu'à indiquer ce qu'Athènes a apporté dans la politique et dans l'administration municipales ; sur la cité grecque en général, le moment n'est pas venu de conclure.

1. L'imitation d'Athènes est flagrante déjà dans la constitution de l'Arcadie après 370 (Niese, *Hermes* 1889, p. 530 sqq.). Mais je pense surtout aux cités de l'époque hellénistique.

CHAPITRE X

Athènes et la Science grecque.

Athènes, capitale de l'art avant de l'être de la science.

I. La science grecque en 480. — Hippocrate. — Les pythagoriciens. — Empédocle et les Éléates, Hérodote. — Athènes devient centre scientifique, Méton et Hippocrate. — Socrate.

II. La science grecque vers 400. — Arithmétique. — Géométrie. — Application des mathématiques. — Astronomie. — Géologie. — Biologie. — Anthropologie, histoire et géographie, Thucydide. — Platon et la fondation de l'Académie, 387 ; la science platonicienne.

III. La science hors d'Athènes. — Démocrite. — Archytas. — Aristote à Athènes, 360. — Résultats.

L'hégémonie éphémère d'Athènes a fait d'elle un centre d'attraction pour les savants comme pour les artistes. Moins rapidement, parce que les commandes officielles n'agirent pas aussi efficacement dans le domaine de la science que dans celui de l'art. A la longue pourtant, la ville de Périclès concentra beaucoup des rayons qu'avait émis çà et là la pensée grecque, et cela n'a pas laissé d'aboutir à des créations précises et à des résultats importants.

I

Nous avons dit ailleurs (t. I) comment la réflexion scientifique avait commencé, dans l'Ionie du VIIe et du VIe siècle, à s'exercer sur les notions élémentaires venues d'Orient. En 480, le mouvement ainsi créé se soutenait sporadiquement (chap. I) : dans nom-

---

Gomperz, *Penseurs grecs* (2e éd.).

Aristophane, *Nuées*. — Hérodote. — Hippocrate (édit. Littré, 1839-1861). — Diels, *Fragmente der Vorsokratiker*. — Xénophon, *Mémorables*. — Platon, *Phèdre*, *Timée* (cf. C. Ritter, *Platon*, I, 1910). — Aristote, *Physica*, *De cælo*, *De partibus animal.*, *De animal.* — Théophraste, *Hist. Plant.*, *De causis plant.* — Diogène Laërce. — Eudème (éd. Spengel, Berlin 1866), Géminus. — Papyrus de Londres (*Hermes*, 1893), etc.

bre de villes grecques, des hommes étranges spéculaient sur la Nature, et de temps en temps résumaient leur effort dans des livres inaccessibles au commun des hommes [1]. Dans le nombre, on distingue certains groupes plus importants, capables d'assurer la continuité du travail du vi^e au ve siècle.

A Cos, la présence d'un temple d'Asklépios avait groupé une école de médecins particulièrement réputée [2]. Depuis longtemps, la Grèce possédait des praticiens renommés, mais à Cos il semble qu'ils constituassent réellement une sorte de corporation obéissant à des règles professionnelles que fortifiait la religion du serment.

Il existait des cliniques comparables aux ateliers que nous avons relevés en parlant des artistes ; l'élève d'un médecin, par exemple, s'engageait à instruire gratuitement le fils de ce médecin [3], à renvoyer les malades souffrant d'un calcul aux spécialistes, etc. Toute une série de règles empiriques avait été notée par écrit : il suffisait que parût un esprit au courant du mouvement intellectuel général pour tirer de ces règles des principes de plus de portée. Vers 460 naquit à Cos Hippocrate, qui voyagea de bonne heure, non dans un esprit de lucre, mais pour recueillir les enseignements des écoles de philosophie éparses dans le monde grec [4]. Il a indiqué lui-même, dans un passage remarquable, le caractère de sa méthode, opposée également aux exercices idéologiques au milieu desquels les philosophes naturalistes avaient rencontré tant d'intuitions géniales, et à la routine des spécialistes [5] :

« Il se trouve des gens, médecins ou sophistes, pour dire qu'il n'est pas possible de connaître la médecine sans savoir ce qu'est l'homme, que celui qui veut bien soigner les hommes doit acquérir cette notion. Leur théorie a une tendance philosophique, par exemple chez Empédocle et chez les autres qui ont écrit sur la Nature : prenant les choses par le commencement, ils disent ce qu'est l'homme, comment il a été créé, comment il a été constitué. Pour moi, tout ce qui a été dit ou écrit par qui que ce soit, sophiste ou médecin, sur la Nature, me fait l'effet de relever moins de la médecine que du dessin. Je suis convaincu que, sur la Nature, il n'y a rien à apprendre que de la médecine. Seulement, on n'arrivera à l'apprendre qu'à condition d'embrasser vraiment toute la médecine : sans cela je crois qu'on sera loin de compte. Voilà donc, à mon sens, en quoi

1. Épicharme pourtant semble connaître Héraclite (éd. Kock, v. 189, 253, 207).
2. C'est dans les écrits suspendus dans le temple d'Asklépios qu'Hippocrate aurait puisé toutes ses idées ; il aurait ensuite détruit les ouvrages. Sur la littérature préhippocratique, cf. Psichari, *Rev. Phil.*, 1908, p. 110.
3. Serment des médecins dans la collection hippocratique : Littré, *Œuvres d'Hippocrate*, V, p. 628 sqq. Cf. Darenberg, *Œuvres choisies d'Hipp.*, p. 5 sqq. (trad.)
4. Sur Hippocrate, Gomperz, *Pens. gr.*, I, p. 296 sqq.
5. Texte : Gomperz, *Philol.* 1911, p. 237.

consiste proprement la recherche de ce qu'est l'homme, du mode de sa création, et de tout ce qui se rattache à ce sujet. Il me semble donc qu'il est nécessaire à tout médecin d'être renseigné sur la Nature, et de rechercher en détail, s'il veut bien faire son métier, ce qu'est l'homme par rapport à ce qu'il mange et boit, ainsi que par rapport à tous ses entours, et comment chaque homme réagit devant chaque chose ».

On le voit, Hippocrate se métie de la tendance aux synthèses et aux déductions, tendance que les sophistes poussaient sous ses yeux aux derniers excès. Mais il veut d'autre part que le travail de ses confrères soit guidé par un esprit vraiment philosophique. L'autorité dont il a joui de son vivant prouve qu'il avait su donner, de sa méthode, des exemples achevés. Il ne nous est malheureusement plus possible de faire avec sûreté le départ de son œuvre dans la collection qui porte son nom : le *Traité des airs, des eaux et des lieux* en est un des morceaux les plus anciens [1]. Comme toujours, l'optimisme scientifique se laissait vite emporter trop loin : l'auteur du traité conseille au médecin qui aborde dans une ville nouvelle de se mettre d'abord au courant du climat et du régime des habitants, après quoi « il pourra prévoir tant les épidémies que les maladies individuelles que doit amener le changement des saisons. » Même dans un pays de fièvres endémiques, cela paraît terriblement ambitieux.

En Occident, nous avons vu l'Institut fondé par Pythagore s'étendre au point de comprendre toute la minorité cultivée dans les villes de Grande-Grèce, puis être fortement atteint par les convulsions démocratiques. Cette confrérie n'en avait pas moins rendu possible une activité scientifique qui se continua longtemps après que la splendeur de la secte appartînt au passé [2]. D'elle relevait Œnopide, qui en 456 corrigeait le calendrier d'Olympie [3]. D'elle aussi, Alcméon le médecin, qui a reconnu le premier le rôle du cerveau dans les phénomènes psychiques [4]. Nous retrouverons partout l'influence de l'Institut pythagoricien.

Grâce à des groupements de ce genre, plus solides et ayant une sphère d'action plus large que celle des individus isolés, un public assez étendu suivait le mouvement scientifique. Empédocle d'Agrigente (vers 450), curieux personnage qui mêla des procédés de

1. Cf. Jacoby, *Hermes* 1911, p. 565. La phrase ci-dessous *ibid.* 553. Impossible d'entrer ici dans les discussions auxquelles a donné la composition du *corpus* hippocratique : on trouvera le maximum du scepticisme dans F. Spaet, *Die gesch. Entwicklung der sogen. Hippokr. Medizin*, Berlin, 1897.

2. Cf. tome I. La chute des Pythagoriciens est certainement antérieure à la fondation de Thurii. D'autre part, Lysis, qui s'était réfugié à Thèbes, a été le maître d'Epaminondas, né vers 415.

3. Sur Œnopide, sa réforme du calendrier, A. Mommsen, *über die Zeit der Olympien*, p. 85 n.

4. Cf. Soury, *Les théories du système nerveux central*, p. 1 sqq, p. 283.

charlatan à des vues réellement scientifiques, fut connu jusqu'à Abdère [1]. Les philosophes d'Élée, qui s'attardaient à montrer l'inanité des spéculations greffées sur les constatations positives, furent connus partout, et rendirent ainsi le service de forcer maint esprit sérieux à serrer les faits de plus près (vers 440) [2]. Hérodote, le célèbre voyageur, se montre, à la vérité, encore très dominé par les conceptions des vieux Ioniens, mais il a connu les Pythagoriciens et les autres penseurs contemporains [3]. Il n'est pas sûr qu'il ait puisé ses informations à Athènes où il séjourna si longtemps, mais il a pourtant vu cette ville devenir le principal centre de renseignements du monde.

En effet, la capitale de l'art commençait à exciter la curiosité d'hommes plus graves que les sophistes qui y paraissaient au temps de Périclès. Athènes vit en 433 la première correction scientifique de la vieille octaétéride, par Méton [4]. S'il n'est pas prouvé qu'Hippocrate y ait soigné les malades de 430, il est sûr qu'il y a été célèbre [5]. Démocrite y viendra. C'est donc devant un public très averti qu'ont parlé Protagoras et Socrate : rappelons le tableau que trace Aristophane en 422-418 de l'école de ce dernier [6].

Quand le bonhomme Strepsiade arrive au « pensoir », il tombe d'abord sur Chéréphon qui lui raconte une histoire de puces. Mais, en avançant dans la maison, il voit des choses plus sérieuses :

« Au nom des Dieux, qu'est-ce que cela, dis-moi ?
C'est l'Astronomie en personne.
Et cela, qu'est-ce ?
La Géométrie.
Et à quoi cela sert-il ?
A mesurer la terre...
Tiens, voici le contour de la Terre entière. Tu vois ? ici Athènes...
Et Lacédémone, où est-elle ?
Où elle est ? ici.
Diable ! Elle est bien près ! Ne pourriez-vous pas l'éloigner un peu ?
Mais il n'y a pas moyen !
Tant pis ! »

Et Socrate lui-même commence par parler physique.

Sans doute, il faut tenir compte de toutes les confusions qu'a pu introduire d'une part la verve, et d'autre part l'inintelligence d'A-

1. Gomperz, *Pens. gr.*, I, p. 241 sqq; cf. p. 344, 351, 356.
2. *Ibid.*, p. 178 sqq. Cf. Milhaud, *Revue scientifique*, 2 oct. 1908.
3. Hérod., II, 123.
4. Cf. *C. A.* Le parapegma de Pergame, *Sitzungsber. d. Akad. Wiss. Berlin* 1904, p. 92 sqq., semble contredire la correction d'Oppert.
5. Sur l'influence d'Hippocrate visible dans le *Philoctète* de Sophocle (joué en 409), cf. Psichari, *Rev. de Philol.*, 1908, p. 95 sqq.
6. Aristoph. *Nuées*, 126 sqq. Ceci appartient évidemment à la première rédaction (423). Cf. Mazon, *Essai sur la compos. des com. d'Aristoph.*, p. 63-65.

ristophane, mais il me paraît probable pourtant que la tradition des naturalistes ioniens et les discussions réellement scientifiques ont tenu dans les premiers entretiens de Socrate une place plus grande que ne le feraient supposer Xénophon et Platon. En tous cas, la scène montre dans quel milieu l'opinion du public ordinaire plaçait Socrate, avant qu'on eût pris nettement conscience de son originalité.

II

Essayons de donner quelque idée de l'étendue et de la qualité de cette science.

Depuis Pythagore, les propriétés des nombres entiers étaient relativement bien connues : cependant, la division apparaissait encore comme une opération difficile, en raison du mode de désignation des chiffres, que les Grecs rendaient par des lettres [1]. Et malheureusement, dans ce domaine, des spéculations mystiques avaient souvent remplacé la recherche des propriétés réelles et intéressantes des nombres.

On était plus avancé sur les propriétés des figures de géométrie. Œnopide avait trouvé déjà la douzième et la vingt-troisième des propositions qui seront inscrites plus tard dans la compilation d'Euclide [2]. On peut même dire que les conceptions pythagoriciennes sur le monde supposent une certaine connaissance des propriétés de la sphère.

La découverte de Pythagore sur le rapport entre la longueur des cordes et la hauteur des sons était surtout intéressante comme première application du calcul aux sciences réelles [3]. Elle devait rester longtemps encore isolée. Dans la recherche des relations numériques qui lient les phénomènes naturels, par exemple pour le corps humain, les Grecs ont toujours été guidés beaucoup plus par des considérations esthétiques que par le désir d'arriver au vrai [4].

Cedendant des observations justes avaient été faites déjà à propos du Ciel. Mais les spéculations pythagoriciennes, si elles avaient mis la Terre en mouvement, la laissaient au centre du monde. Et le cal-

1. Ainsi la faute de calcul Hérod. VII, 187 (confusion du quotient et du reste).

2. Cf. Tannery, *La Géom. gr.* 1887, p. 86 (d'après Eudème). On sait combien il est difficile de déterminer ce qui, dans Euclide, est antérieur à lui ou original.

3. Cf. le *Timée* de Platon : P. Tannery, *Pour l'histoire de la science hell.*, p. 378 sqq.

4. Ainsi dans les plans d'Hippodamos, dans le canon de Polyclète, etc. Sur le canon de Polyclète, Lechat *Phidias*, p. 37; ce canon a été révisé au point de vue anatomique par Lysippe.

cul des éclipses n'était rendu possible que par une longue série d'observations transmises par les Chaldéens [1].

Un fait montre bien à quel point on était encore, dans ce domaine, dépendant de l'empirisme. Les Grecs se servaient toujours, au ve siècle, de l'octaétéride inventée vers 600, d'après laquelle on intercalait trois mois en huit ans [2]. On finit par remarquer qu'en cent soixante ans, ce système retardait l'année de trente jours, trois jours en seize ans. Comme ce retard se trouvait corrigé par l'intercalation d'un mois en trois années lunaires — (trente-trois jours en moins, corrigé par trente jours en plus, laissent trois jours en moins), — on en déduisit le cycle de dix-neuf ans (ennéakaidékaétéride). Méton, qui a introduit ce cycle à Athènes en 433, n'a certainement pas été guidé par d'autres considérations [3].

Si nous redescendons du Ciel sur la Terre, nous trouvons nombre d'observations de détail exactes, mais trop isolées pour conduire, autrement que par hasard, à des inductions justes. En lisant Hérodote, on voit que le régime des vents, comme la cause des inondations du Nil, restent choses profondément mytérieuses [4]. Cela était inévitable, étant donné l'absence de principes exacts en matière de pesanteur, de chaleur, etc. Quant à la composition des corps, le fait seul d'associer, comme éléments, la terre et le feu à l'air et à l'eau, montre à quelle distance on était, avant les atomistes, de toute conception saine sur la constitution de la Matière.

L'unité de la nature vivante avait été aperçue par Empédocle — et le fait est plus remarquable qu'il ne semble au premier abord [5]. Mais des idées bien étranges subsistaient sur la structure des plantes et même des animaux les plus connus. Ici le corps humain a été plus tôt étudié que n'importe quel autre; Aristophane semble se faire une idée assez exacte de la constitution du cerveau, et sa science à ce sujet ne vient pas des Hippocratiques [6].

L'étude de la société humaine a été sensiblement en avance sur celle de la nature. Nombre d'observations justes ont été faites au cours des polémiques soulevées au ve siècle. Et surtout, le substratum nécessaire, le bagage des connaissances historiques et géographiques, commençait à prendre un volume imposant [7]. Nous avons dit (t. I) les commencements tout généalogiques de l'histoire et de la géographie, et ce qu'en avait déjà tiré Hécatée. Au ve siècle nom-

1. Gomperz, *Pens. gr.*, I, p. 122 sqq.
2. Et pourtant les Chaldéens connaissaient le cycle de dix-neuf ans dès le vi^e siècle (Mahler, *Zeitsch. f. Assyr.*, 1894, p. 53).
3. Cf. *C. A.* (p. 212 n. 4).
4. Hérod., II, IV, etc.
5. Aristote, *Phys.* II, 8. Cf. Gomperz, *Pens. gr.*, I, p. 260.
6. Je fais allusion au vers fameux des *Gren.*, 134.
7. Cf. la façon plus scientifique dont la statistique est traitée dans Thucydide, comparé à Hérodote.

bre de villes grecques eurent leur école d'historiens locaux, rattachant aux vieilles légendes le présent de leur cité. Et dans les postes avancés de l'hellénisme, on fit entrer les pays barbares, Lydie, Italie, dans le cadre des histoires nationales [1]. Enfin un érudit de Mytilène, Hellanikos (seconde moitié du ve siècle) entreprit de mettre de l'ordre en tout cela : il a essayé le premier, par exemple, un système de chronologie unique [2].

C'est à dessein que nous isolons des historiens et anthropogéographes ordinaires les deux noms qui, pour nous modernes, représentent ces deux ordres de connaissances : Hérodote et Thucydide. Le premier appartient, par l'inspiration de son œuvre, à l'époque précédente (t. I), bien qu'il fût devenu à peu près Athénien par le cœur. Pour Thucydide, Athènes n'était pas la patrie d'adoption, mais la vraie patrie. Il y naquit vers 460 et fut mêlé aux grands événements de la guerre archidamique; stratège en 424, il ne put sauver Amphipolis et jugea inutile de s'exposer à la fureur du peuple. Proscrit, une opulente fortune, qu'il devait aux propriétés minières de sa famille en Thrace, l'empêcha de sentir l'amertume de l'exil, et lui donna le loisir de recueillir les informations nécessaires pour l'érection de *l'Histoire de la guerre du Péloponnèse*. Il la laissa inachevée en mourant (vers 398), mais ses amis se chargèrent de la répandre dans le public [3].

Il ne s'est permis qu'une courte introduction sur l'histoire antérieure, une seconde un peu plus longue sur la croissance de l'empire attique, et une autre encore sur le passé de la Sicile : sauf ces digressions, il s'est astreint rigoureusement à l'ordre annalistique. Ainsi les hommes qui vivaient vers l'an 400 ont eu le bonheur de voir les faits décisifs, qu'ils venaient de vivre, exposés et expliqués par un spectateur remarquablement objectif. Thucydide était Athénien, et sa qualité d'émigré lui avait ouvert toutes les portes dans le monde dorien. Il avait visiblement partagé, étant jeune, les illusions de Périclès et des hommes de sa génération, puis il avait été frappé dans son âge mûr par les vues de quelques-uns des hommes qui firent le coup d'État de 411 [4]. Athénien déraciné, libéral désabusé, il remplissait toutes les conditions pour atteindre à cette « immobilité sublime » qu'a admirée Taine, et qui lui a donné, pour tous

1. Cf. Wilamovitz, *Arist. u. Athen.* II, chap. I. Fragments de Xanthos de Lydie, d'Antiochos de Syracuse dans les *Frag. Hist. Gr.* Didot.

2. Hellanikos est le type de l'école historique officielle pour Thucydide (I, 97) et il l'est resté (cf. les *Frag. Hist. Gr.* et Josèphe *contre Apion* I, 1). On sait pourtant que son système de chronologie, fondé sur la liste des prêtresses d'Héra à Argos, n'a pas été adopté.

3. Cf. Bury, *Early Greek historians*, p. 75-150. Grundy, *Thucydides and the history of his age*, 1911.

4. Le passage VIII, 68 a même fait supposer (à tort) que Thucydide était élève d'Antiphon.

les esprits aimant à réfléchir sur les sociétés humaines, une valeur documentaire immédiatement reconnue [1].

Restait à exposer les mobiles, vrais ou allégués, des acteurs du drame. Pour le faire, un historien moderne aurait à sa disposition d'innombrables textes, comptes-rendus sténographiques, articles de presse, etc. Il y découperait les passages qui lui paraîtraient les plus significatifs, les laisserait épars dans leurs guillemets, et se priverait systématiquement de ce qu'il pourrait recueillir dans les propos, souvent si suggestifs, de couloirs, de salles de rédaction, de salons ou de cafés. Son récit y gagnerait en exactitude matérielle. Mais il y perdrait en concentration de la pensée. Il n'est pas fréquent que les vrais mobiles, les prétextes typiques, aient été ramassés en quelques phrases (même si les textes écrits sont nombreux). Il est rare qu'ils aient trouvé une expression répondant à l'importance des idées exprimées. Thucidide vivait à une époque où l'on commençait seulement à publier des discours ou des brochures d'actualité : il était à peu près réduit à ce qu'il avait entendu exprimer autour de lui, soit dans des harangues, soit dans des conversations. Il a cru pouvoir condenser tout cela en quelques discours prononcés en telles ou telles circonstances particulières, et qu'il ne s'interdit pas, le plus souvent, de mettre au style direct. Il a fait entrer dans ces morceaux le plus qu'il a pu de ce qu'il avait entendu réellement, et plus d'une fois (Sthénélaïdas, Teutiaplos) il a conservé l'allure même du discours authentique. Mais il a comblé de lui-même certaines lacunes qui l'avaient choqué, et, quand il s'est laissé aller à prendre ainsi la parole lui-même, on voit qu'il a quitté Athènes à une époque où Gorgias y faisait fureur. Ses harangues n'ont contenté ni les contemporains ni la postérité. Trop conciencieusement bourrées de réminiscences, sinon de citations authentiques, elles ont paru incohérentes à un public devenu exigeant en matière de composition. Et les historiens actuels, habitués de plus en plus à une rigueur scientifique, sont mécontents d'avoir à faire le départ entre ce qui émane vraiment des partis en présence, et ce qui provient seulement d'un spectateur intelligent. Il reste que, sans ces discours, nous ne verrions guère que les gestes des combattants : tout l'élément psychologique du grand drame nous échapperait.

1. Thucydide a été continué par Théopompe et Xénophon. Démosthène l'avait recopié sept fois ([Plut.] *Dix Or.* 844, obscur). Aristote soutient une polémique tacite contre lui.

III

Tel était à peu près l'ensemble de connaissances positives qu'un Athénien parvenu à l'âge d'homme vers 400 pouvait réunir, dans les conditions les plus favorables : ce sont celles qu'a possédées Platon. Né au dème de Kollytos le 29 mai 427, il n'a connu Socrate que dans les dernières années de la vie du sage, mais il l'avait suffisamment apprécié pour être vivement frappé du drame de 399. Soit indignation, soit prudence, il a voyagé, retrouvé à Mégare des condisciples qui lui ont fait connaître les Éléates, vu les Égyptiens, visité l'Occident, lié amitié avec le pythagoricien Archytas, et complété ainsi ce que pouvait lui offrir Athènes [1]. Échappé avec peine, pendant son retour, aux hasards de la guerre corinthienne, il créa dans un jardin situé aux portes d'Athènes (Académie), vers 387, un centre d'entretiens où il communiquait à des auditeurs de plus en plus nombreux ce qu'il avait appris, et les réflexions qu'il en avait tirées [2]. Il a exposé avec lucidité, dans un dialogue datant de 375 environ (*République*), la situation dans laquelle l'état de la science mettait le penseur :

Socrate est censé chercher, avec Glaucon, ce qui peut mériter le nom de *science*. Il trouve d'abord l'arithmétique, puis la géométrie. Il est obligé de mettre à part la géométrie « à trois dimensions », à cause de l'état « pitoyable » où elle est encore réduite [3]. Il sent très nettement l'absence de toute notion de mécanique rationnelle. Il classe encore parmi les sciences l'astronomie et la musique, et c'est tout [4]. Dans ces ordres de faits seulement on est parvenu à ranger un certain nombre de phénomènes sous la loi du nombre. La médecine, par exemple, n'est encore pour Platon qu'un art (malgré Hippocrate). En histoire, il en est encore aux poètes, et quand il s'appliquera à l'étude des sociétés, c'est par la méthode purement déductive qu'il procédera.

Platon n'a donc pas été à beaucoup près un contempteur de la « polymathie. » Dans la philosophie il n'a jamais perdu de vue la science, pas plus qu'Hippocrate, dans la science, n'avait oublié la philosophie. Lui-même a remarqué l'analogie dans un passage du *Phèdre* [5] :

1. Cf. Gomperz, *Pens. gr.* I, p. 259 sqq.
2. Les dialogues sont, dans l'ensemble, postérieurs à la fondation de l'Académie. Et le *Banquet*, qui n'est pas le premier, est postérieur à 384 (*Symposion*, 193). Sur l'ordre hypothétique, cf. C. Ritter, *Platon*, 1910.
3. Archytas avait cependant résolu la duplication du cube, par une solution qui ouvrait des voies nouvelles à la géométrie dans l'espace.
4. Ce passage (le plus caractéristique) se trouve *Répub.* l. VII, 526 sqq., mais il y en a d'autres qui l'appuient.
5. 270°.

« Penses-tu donc, dit Socrate à Phèdre, qu'il est possible de savoir quelque chose de précis de la nature de l'âme sans élucider la nature de toutes choses ? — S'il faut en croire Hippocrate, le descendant des Asclépiades, il n'y a rien à faire sur le corps même, sans cette méthode. — Tu parles d'or, mon cher. Mais il faut rapprocher d'Hippocrate la raison, et voir s'ils s'accordent. — Oui. — Voyons donc ce que vont nous dire, au sujet de la Nature, Hippocrate et la saine raison. Ne sera-ce pas qu'il faut réflechir sur la nature de chaque objet ? d'abord, savoir s'il est simple ou composé, cet objet sur lequel nous voulons devenir nous-même experts, ou instruire les autres, — puis, au cas où il est simple, examiner sa faculté d'action et de réaction, et cela pour chaque chose ? s'il est composé, compter ses parties, faire pour chacune ce que nous ferions pour l'ensemble, c'est-à-dire analyser sa faculté d'action et de réaction dans chaque cas...? » La suite montre que Platon poussait assez à fond cette assimilation de la psychologie à la physiologie.

Ses goûts l'attiraient pourtant d'abord vers les synthèses hardies et brillantes ; il a passé en revue toutes celles qui étaient nées avant lui, les discutant en homme qui était, avant tout, le plus pénétrant des critiques, et se formant ainsi peu à peu une idée d'ensemble du monde, dont il nous est malaisé d'apprécier l'originalité. Beaucoup de Grecs sont venus l'écouter pour voir passer au crible attique les théories restées jusqu'alors enfermées dans les petits cénacles locaux, mais certains ont senti l'insuffisance du substratum positif sur lequel reposaient ces luttes dialectiques : l'enquête sera reprise par Aristote.

IV

La concentration de la vie scientifique à Athènes, quoique réelle et féconde en résultats, a été, répétons-le, moins complète encore que celle de la vie artistique. Parmi les faits qui attestent la vitalité subsistante des centres régionaux, nous en citerons deux.

La ville d'Abdère avait déjà produit le subtil Protagoras, lorsqu'elle vit arriver dans ses murs, vers le milieu du ve siècle, un philosophe milésien qui avait frayé avec les Éléates, Leucippe. Un Abdéritain, Démocrite, s'attacha à lui, développa les vues qu'il avait émises et leur donna un vif éclat dans la seconde moitié du siècle (460-370) [1]. Leucippe et Démocrite se sont attachés exclusivement

1. Rien de plus incertain que la chronologie de Leucippe et de Démocrite ; on sait seulement que le premier est antérieur au second. Quant à Démocrite, Diodore (XIV, 11) le fait mourir en 403, à quatre-vingt-dix ans, mais Diogène Laërce (*Démocrite*) le fait naître en 460 et mourir à cent neuf ans. Il semble avoir composé son *Mikros Diakosmos* 737 ans après la prise de Troie, mais

au problème de la Matière, dont les formes riches et complexes avaient dérouté les penseurs précédents, les uns choisissant arbitrairement dans la multiplicité de ces formes, les autres dédaignant cette variété pour se noyer dans le concept de l'Être [1]. Eux ont été fortement pénétrés de son unité, et ont cru que toutes ses formes pouvaient être produites par l'association de particules infimes, les atomes, combinées diversement. Pour expliquer ces combinaisons, ils ont conçu les atomes comme doués, de toute éternité, du mouvement. Pour rendre ce mouvement possible, ils ont admis l'existence du vide : « Donnez-moi des atomes et du vide, et je referai le monde » disait Démocrite (Ἐτεῇ δὲ ἄτομα καὶ κενόν). Cette conception lui a permis d'anticiper bien des vues que la science du temps n'eût pas permis d'appuyer sur des preuves : par exemple, de ne pas placer la Terre au centre du monde. et de relier plus étroitement à la vie matérielle les phénomènes psychiques. Démocrite faisait de l'âme même un composé d'atomes infiniment subtils, et ceci achève de prouver que s'il avait poussé très loin la réflexion sur la Matière, l'autre face de la réalité, pour ainsi dire, lui échappait : un matérialiste moderne, ici, songerait plutôt à l'Énergie. Héraclite avait pourtant bien mis en relief le rôle de celle-ci (qu'il concevait, bien entendu, sous la forme purement calorique) ; mais le philosophe d'Abdère a écarté les vues de son devancier avec une vivacité dont l'écho, renvoyé par Épicure, se retrouve dans les vers fameux de Lucrèce [2] :

> Prétendre que le feu c'est tout, ne pas admettre,
> Hors le feu dans le monde, un seul réel objet,
> Comme enseigne Héraclite, est d'un fou le langage,
> Car il oppose aux sens leur propre témoignage,
> Il ébranle les sens dont toute foi dépend,
> D'où ce qu'il nomme feu s'est fait à lui connaître.
> Il admet que le sens connaît au vrai cet être
> Mais non d'autres, qu'il voit tout aussi clairement.
> Doctrine assurément non moins folle que vaine !
> Car où te référer ? Quelle marque certaine
> Ont le faux et le vrai hors de tes sens pour toi !
> A quel titre, niant au reste l'existence,
> Ne laisser que le feu pour unique substance
> Plutôt qu'ôtant le feu laisser n'importe quoi ?

Malgré cette lacune, la théorie atomique, la dernière des grandes

quand plaçait-il la prise de Troie ? Cela nous met en tous cas vers 400 (cf. Diels, *Fragm. d. Vorsokr.* I, p. 349, 387).

1. Les traditions relatives à l'origine ionienne de Leucippe, et à sa station chez les Éléates, éclairent bien son point de départ (cf. *Rhein. Mus.*, 1907, p. 1, 374). Démocrite a aussi connu Empédocle (p. 211).

2. Trad. Sully Prudhomme, p. 36.

vues originales qu'ait émises l'esprit grec sur la Nature sensible, a été aussi la plus profonde, la plus juste, celle qu'ont rendues le moins caduque les acquisitions ultérieures de l'expérience scientifique.

Ces idées n'ont pas tout de suite attiré l'attention des Athéniens [1]. Platon n'y fait allusion que dans ses derniers dialogues, le *Timée* et les *Lois* [2]. Mais Aristote les connaîtra bien, et, par Épicure, elles domineront les conceptions ultérieures du paganisme. Par un lien lâche mais indéniable, elles se rattachent aux théories les plus récentes et les plus fécondes de la chimie moderne.

En Italie, nous avons dit que nombre de pythagoriciens dispersés avaient survécu et étaient restés en contact entre eux, grâce à la forte organisation de la secte. Archytas de Tarente (430-348) a glorieusement continué les découvertes mathématiques de l'École dans le domaine de la géométrie à trois dimensions ; il a été en ces matières l'initiateur de Platon [3]. Nous le retrouverons agissant politiquement : ici il nous intéresse comme principal témoin de l'activité scientifique de l'Occident grec. Il n'a pas été le seul.

Mais on voit que, si la gloire se fonde encore en dehors d'Athènes, c'est là qu'il faut venir en chercher la consécration. A partir de la création de l'Académie, le mouvement qui y attire les savants s'accentue. Eudoxe de Cnide y accourra à vingt-trois ans (364) [4]. Vers 360, un jeune médecin de Stagire estimera qu'il ne peut trouver que là la réunion de matériaux nécessaires à la vaste enquête qu'il médite. Et nous verrons qu'il les trouvera.

1. On connaît l'anecdote sur la visite de Démocrite à Athènes, où personne n'avait fait attention à lui (Diog. Laërce, *Démocrite* 36). Mais quel crédit mérite-t-elle ?

2. Diogène Laërce (*Démocrite* 40) rappelle la tradition suivant laquelle Platon aurait voulu détruire ces livres : mauvaise humeur caractéristique du penseur vieilli contre des points de vue tout nouveaux. En tout cas, elle indique le rôle que jouait dès lors la librairie athénienne au point de vue de la diffusion des idées.

3. Cf. Gomperz, *Pens. gr.*, II, p. 272-4. Platon et même Aristote ont été puissamment influencés par les enseignements pythagoriciens.

4. Diog. Laërce, VIII, 8. Cf. l. III, c. VII.

CHAPITRE XI

L'éducation attique.

Nécessité de montrer comment s'est formé le public athénien.
I. L'éducation classique. — L'enfant dans la famille et à l'école. — Grammatiste et cithariste. — Pédotribe. — L'éducation de l'homme, les fêtes. — Les femmes. — L'éducation et la civilisation attique du v[e] siècle.
II. Tendances démocratiques. — Les travaux. — Les représentations scéniques. — Notions scientifiques. — Le degré d'instruction de la masse en 423. — Sacrifices imposés à l'élite. — La démocratie du IV[e] siècle, le théorikon. — Athènes et Tarente.
III. L'élite, dès 431, ne se contente plus de l'éducation classique. — Les sophistes à Athènes. — Socrate et Xénophon. — Platon et Isocrate, l'école d'Isocrate. — Transformation de l'éducation attique au IV[e] siècle.
IV. L'influence attique, Isocrate, la rhétorique. — L'éphébie attique après 338, imitation; caractère timocratique de l'institution.

Pour constater et expliquer l'hégémonie d'Athènes dans le domaine intellectuel au v[e] et au IV[e] siècles, il ne suffit pas de parcourir les ateliers des sculpteurs, les cliniques des médecins et les cénacles des philosophes. Il faut aussi et surtout voir comment a été préparé le public qui a suivi, soutenu, récompensé leurs efforts, et fondu toutes ces productions spéciales et professionnelles dans une œuvre commune. D'autant que le public athénien n'était pas, comme celui d'Olympie, un public panhellénique, mais avait reçu une éducation très particulière, qui allait devenir celle de tous les Grecs cultivés.

I

L'éducation qu'avaient reçue les Athéniens marquants de la génération de Périclès avait encore été régie par les principes suivis

---

P. Girard, *L'éducation athénienne*, 1891. Bryant, *Harvard Stud.* 1907, p. 73 sqq. Les vases attiques (Furtwängler, *Gr. Vasenmalerei*, Munich 1900-1909). — Wilhelm, *Urk. dram. Auff.* — Inscr. éphébiques (*Insc. gr.* II, 466 sqq.). — [Hippocrate], περὶ τέχνης (Gomperz, *Die Apol. d. Heilk.*, 2[e] éd. 1910). — [Xén.], Ἀθ. πολ. — Xén., *Mémorables*. — Isocrate, *Antidose* (trad. Cellerier), *C. Sophistes*. — Théophraste, *Caractères*. — Athénée, Stobée, Pollux.

dans la plupart des cités grecques au VIe siècle, principes qui, dans leur fond, remontaient plus haut encore. C'était en somme l'éducation que recevaient les fils des grandes familles grecques à la fin de l'époque aristocratique. Peu à peu elle s'était étendue à un milieu plus large, et, vers 480, on peut supposer que presque tous les enfants des classes correspondant à peu près aux zeugites d'Athènes y participaient plus ou moins [1]. A Athènes, une institution comme celle de l'ostracisme suppose que, non seulement à la ville mais même dans les dèmes ruraux, un grand nombre de citoyens savaient au moins lire et écrire [2]. Mais l'éducation des enfants de parents aisés dépassait de beaucoup ce minimum.

L'enfant, jusqu'à sept ans environ, restait dans la maison familiale : le père s'en occupait peu, le laissant à la mère, et, dans certains cas, à la nourrice. Mais dès cet âge, il était associé à des fêtes comme les Choës, et prenait contact avec certains des mythes qui constituaient la religion des Grecs [3].

Vers sept ans, le père l'envoyait à l'école ; s'il était riche, il l'abandonnait à un de ces esclaves pédagogues dont la fin du *Lysis*, de Platon, nous fait entrevoir la silhouette peu aimable [4] :

« En parlant ainsi, raconte Socrate, mon intention était d'engager quelqu'un des assistants âgés à se mêler à la discussion. Mais tout-à-coup, semblables à de mauvais génies, les esclaves qui avaient amené à la palestre Lysis et Ménéxène survinrent avec les frères de ces jeunes gens et les appelèrent pour les reconduire à leurs parents : en effet, il était déjà tard. D'abord nous voulûmes, ainsi que tous nos auditeurs, obtenir d'eux quelques instants, mais ils n'eurent aucun égard à nos paroles, et, se fâchant dans leur jargon à moitié barbare, ils se mirent à appeler Lysis et Ménéxène plus rudement encore. Enfin, comme ils paraissaient avoir célébré copieusement la fête d'Hermès et se trouver hors d'état de nous écouter, vaincus par leur opiniâtreté, nous nous séparâmes des jeunes gens ».

Dans les milieux plus modestes, il semble que les familles se réunissaient pour envoyer les enfants à l'école sous un surveillant commun [5] :

« D'abord, raconte le Juste dans les *Nuées* d'Aristophane, on ne devait jamais entendre un enfant marmotter un seul mot ; ceux du même quartier, en allant chez le maître de cithare, marchaient dans les rues en bon ordre, nus, les rangs serrés, dût la neige tomber comme farine. Là, ils s'asseyaient sans croiser les jambes, et

1. Cf. p. 33-4.
2. L'anecdote du paysan d'Aristide tendrait à prouver, il est vrai, que la supposition était purement théorique (Plut. *Arist.* 7).
3. Aristoph. *Thesmoph.* 746. Cf. P. Girard, *Éd. Att.*, p. 96.
4. Platon, *Lysis*, fin.
5. Aristoph., *Nuées*, 969-1008 (trad. Mazon-Bodin, p. 47).

apprenaient par cœur quelque chant, soit « La terrible Pallas destructrice des cités », soit « Un cri qui retentit au loin », en conservant l'harmonie traditionnelle des chants paternels. Si l'un d'eux se fût permis une bouffonnerie, ou quelqu'une de ces inflexions pénibles et saccadées introduites par Phrynis dans la musique d'aujourd'hui, les coups auraient plu sur lui pour outrage aux Muses ».

Ces détails nous rappellent sous quelle discipline a grandi, jusqu'à la fin du ve siècle, le jeune Athénien.

L'école n'était à aucun degré un établissement public : l'État n'y intervenait que par une surveillance restreinte aux règles de police les plus élémentaires [1]. Elle était fondée et tenue par un maître que les parents rétribuaient plus ou moins chichement [2]. Si modeste que fût leur place dans la société, ces maîtres étaient soutenus par un certain esprit corporatif qui comportait l'obéissance à des règles, d'ailleurs très larges : beaucoup d'entre eux sans doute, à l'origine, appartenaient à la corporation internationale des *rhapsodes* qui récitaient les œuvres des poètes dans les panégyries [3].

L'enseignement comprenait deux cycles : de sept à treize ans, la musique; de treize à dix-huit ans, la gymnastique.

On discerne tout de suite que l'enseignement « musical » était né des œuvres des poètes, des vieux poètes épiques ou lyriques : les chansons de la mère ou de la nourrice, les histoires saintes des prêtres subalternes, étaient remplacées par des chants plus relevés. Homère, Hésiode, Archiloque étaient les auteurs fondamentaux. Pour les autres poètes il y avait des variations suivant les cités : Solon par exemple tenait évidemment à Athènes une place qui ne lui était pas donnée ailleurs. Au reste, les recueils de morceaux choisis en usage dans les écoles ont bientôt rendu inextricable l'attribution des pièces dites lyriques à tel ou tel auteur [4].

A l'origine, le maître se contentait de « seriner » ces chants en soutenant la mémoire par l'accompagnement musical. Puis l'enseignement s'était développé. D'une part on avait appris à l'enfant à manier lui-même l'instrument accompagnant la récitation, la lyre d'abord, puis, au ve siècle, la flûte [5]. D'autre part, on lui avait appris à lire et à écrire, pour qu'il pût, en lisant et en recopiant lui-même

1. Eschine, *c. Timarque*, 6 sqq.

2. Le grammatiste, 20 dr. par an et par élève (Büschenschütz, *Besitz u. Erwerb*; p. 560). Le pédotribe 100 dr. (Athénée XIII, p. 584 G). Les congés étaient fréquents à Athènes (Théoph. *Caract.* 30), et le professeur en ressentait les effets.

3. Cette hypothèse est rendue très vraisemblable par la place que tenait Homère dans les exercices de l'école primitive. Sur les rhapsodes postérieurs au vi^e siècle, cf. [Platon] *Ion*.

4. Cf. Wilamowitz, *Textgeschichte der griech. Lyriker*.

5. La flûte après 490 (Aristote, *Pol.* V (VIII), 6) et pour peu de temps; on la laissa aux professionnels parce qu'elle déformait le visage. Cf. Girard, *Éd. Ath.*, p. 164 sqq.

les vers, apprendre plus vite et mieux meubler sa mémoire [1]. Et ainsi, tandis que les *rhapsodes* formaient de plus en plus une corporation à part et plus relevée, deux personnages les avaient remplacés auprès des enfants : le *cithariste* et le *grammatiste*.

A partir de treize ans, l'adolescent allait surtout à la palestre apprendre, sous la direction d'un *pédotribe*, les différents exercices de la gymnastique : course, saut, lutte à mains plates, jet du disque et jet du javelot. Cet enseignement constituait essentiellement la préparation à la vie militaire; car si, à dix-huit ans, le jeune homme devait le service, si, jusqu'à vingt ans, on l'employait souvent comme *péripole* à patrouiller dans l'Attique, il n'était soumis par l'État à aucun apprentissage méthodique du service de l'hoplite ou du cavalier [2].

A cela se réduisait à peu près l'éducation qu'on peut appeler « classique », à Athènes; mais rien n'était plus étranger aux conceptions antiques qu'une éducation arrêtée nettement aux environs de la vingtième année, et l'Athénien qui avait des loisirs, s'il était intelligent, vieillissait comme Solon en apprenant toujours. Le grand instrument d'éducation pour l'homme fait, c'étaient les fêtes, plus nombreuses à Athènes que nulle part ailleurs [3]. Là, soit à la ville, soit même dans les dèmes, abondaient les concours « gymniques » ou « musicaux » avec des récompenses accessibles à tous les Athéniens; les professionnels se réservaient de préférence pour les grands jeux grecs [4]. En dehors de ces exercices et de ces spectacles qui, encore une fois, étaient constants, le grand moyen d'éducation était la fréquentation directe des maîtres. Jusqu'à la fin du ve siècle, la réunion d'une bibliothèque fut, même de la part de ceux que n'arrêtait pas la question d'argent, un exploit aussi remarquable que la constitution d'une galerie de tableaux de maîtres chez nous [5].

Pour les filles, contrairement à ce qui s'est passé pour les garçons, le système d'éducation habituel aux classes moyennes avait prévalu sur l'éducation aristocratique qui les faisait plus semblables aux hommes ; il les avait enfermées dans le gynécée où on ne les exerçait guère qu'aux travaux manuels, confection des aliments et des vêtements, etc. [6] Même celles à la disposition desquelles un riche ma-

1. Sur les lectures, Athénée X, 276 A. Il fallait trois ans pour apprendre à lire et à écrire (Platon, *Lois* VII, 810). Il n'est pas sûr qu'on apprît déjà l'arithmétique.

2. Sur la palestre, cf. la coupe de Douris (P. Girard, *Éd. ath.*, p. 195). Sur l'absence d'éducation militaire au ve siècle, *ibid.*, p. 274 sqq.; les mouvements d'ensemble s'apprenaient par la pratique.

3. Cf. A. Mommsen, *Feste d. St. Athen*, 1898. En tenant compte des fêtes locales, on se rendra compte qu'il n'y avait peut-être pas, pour chaque Athénien, un jour sur quatre qui ne fût pas férié.

4. Les étrangers étaient exclus. La danse, qui n'était pas enseignée à l'école, était apprise spécialement en vue de ces concours.

5. Cf. l'histoire d'Euthydèmos (Xén. *Mémor.* IV, 2.)

6. Cf. la femme d'Ischomachos (Xén. *Écon.*, 6-11.) Le mariage à quinze ans était courant, et la femme n'avait pas droit à autre chose que sa dot.

riage mettait tout un personnel servile, se montraient, si la nécessité venait, admirablement préparées à faire œuvre de leurs doigts [1].

Ainsi s'est formé le public devant lequel devait s'épanouir la civilisation attique du ve siècle. Les années passées à la palestre, la contemplation de corps bien venus et méthodiquement développés, expliquent que la représentation des formes musculaires ait été le triomphe de la plastique grecque. L'intimité prolongée avec les récits des poètes explique que les drames où ces vieilles légendes, supposées connues, furent reprises, rajeunies, enrichies dans leur fond et dans leur forme, aient été compris et appréciés si constamment. On s'explique aussi le retard de la curiosité scientifique sur la curiosité esthétique : l'élan qui, au vi^e^ siècle, avait porté toute l'élite des villes grecques d'Italie vers l'Institut pythagoricien, n'a pas eu de pendant à Athènes jusqu'à Platon [2].

II

C'est cette éducation « classique » que Périclès et son entourage ont songé sérieusement à mettre à la portée de tous les citoyens d'Athènes. On sait quels moyens un impérialisme intransigeant a mis entre leurs mains. Voyons les résultats.

Les grands travaux ont fait participer une grande partie de la population athénienne à la création artistique : on le voit à la stagnation sensible qu'a amenée la guerre de Samos (440-39) [3]. Le Parthénon et la Parthénos, en dehors de ceux qui travaillaient sur l'Acropole, ont occupé ceux qui cherchaient les pierres du Pentélique, l'or, l'ivoire, etc., — bref, des centaines, peut-être des milliers de gens. Et les travaux des temples secondaires n'ont pu être entrepris que quand les Propylées étaient à peu près debout [4]. Sur les comptes de l'Érechthéion, on est étonné de la faible rémunération des architectes et sculpteurs, comparée au salaire élevé des manœuvres [5]. Au ive siècle, d'ailleurs, il en sera encore de même.

La participation générale aux représentations scéniques a eu plus de portée encore. Le chœur des tétralogies occupait 60 hommes depuis Sophocle, ce qui fait que les tragédies, ensemble (Dionysies

1. Cf. Xén., *Mémor.*, II, 7.
2. Les Grecs du ve siècle ont été frappés de la supériorité des Orientaux sous ce rapport (Plat., *Lois*, VII, 819 A ; Diod. II, 29).
3. Cf. *T. A.*, p. LXV, 95.
4. *Ibid.*, p. 106. La raison d'économie était intervenue jusque-là, mais la rareté de la main-d'œuvre, absorbée par les travaux d'Athènes, mérite aussi considération.
5. P. Guiraud, *Main-d'œuvre industrielle*, p. 183. Cf. aussi les salaires de Delphes (Bourguet, *Admin. financ. du sanct. delph.*).

et Lénées), occupaient 360 choreutes [1]. Les comédies en occupaient 144. Les dithyrambes pouvaient en occuper 2.000 [2]. Si l'on joint les fêtes des dèmes, on voit que des milliers d'Athéniens, hommes ou enfants, prenaient part chaque année aux représentations dramatiques. Évidemment, on tendait à se procurer des choreutes exercés (de même que, de bonne heure, la fonction d'acteur devint un métier finement apprécié [3]). Mais on peut dire qu'il n'y avait presque pas d'Athénien pauvre qui n'eût figuré, chanté et dansé dans une pièce couronnée, et cette participation (plus que la gratuité des représentations) [4] explique que trente mille spectateurs se soient passionnés pour des discussions esthétiques aussi subtiles que celle que provoqua Aristophane dans ses *Grenouilles*.

Il n'est pas jusqu'aux notions scientifiques même que Périclès n'eût voulu vulgariser, lui, l'ami d'Anaxagore, et qui s'impatientait qu'un pilote eût peur d'une éclipse [5]. Quand Méton réforma le calendrier (433), les résultats de ses recherches furent publiés [6], et les facéties d'Aristophane attestent qu'elles furent, sinon comprises, au moins connues. Et il se trouva des pédotribes, comme Hérodikos, pour faire, des palestres multipliées, des écoles d'hygiène, sinon de médecine [7].

Quand le charcutier des *Cavaliers* (424) déclare qu'il sait au moins lire, écrire et compter [8], il nous prouve que, même parmi les Athéniens qui n'avaient jamais connu l'école, les rudiments de la culture parvenaient à pénétrer.

Tout cela n'allait pas sans de lourds sacrifices imposés aux riches, car tous les chœurs et les équipes de gymnastes en particulier étaient défrayés par la *chorégie* et la *gymnasiarchie*. Un client de Lysias nous fait le compte de ses débours :

410	Dionysies, tragédies	3.000 dr.
	Thargélies	2.000
	Panathénées	800
409	Dionysies	5.000
		10.800

1. Suidas, s. v. Σοφοκλῆς. On sait que trois tétralogies étaient présentées à chacun des deux concours.
2. Simon., *Épigr.* 147 Bergk : cinquante choreutes aux dithyrambes. On jouait certainement quarante dithyrambes par an, surtout à partir de l'introduction des Héphesties 421 (Ed. Meyer, *Gesch des Alt.*, IV, p. 94).
3. Cf. Wilhelm, *Urk. dram. Aufführ.*, p. 189.
4. On sait que l'introduction du *théorikon* dès le temps de Périclès n'est pas absolument prouvée (cf. p. 62). Sur le prix des places au théâtre, cf. le passage (obscur) de Platon, *Apol. de Socr.*, 26.
5. Plut. *Pér.*, 35.
6. Koehler, *Ath. Mitt.*, 1882, p. 362-3. Cf. l'inscription de Pergame (*Sitzber. Berl. Ak.*, 1904, p. 96, 266). Sur Méton et Aristophane, *Ois.* 997, av. scolies.
7. Plat. *Lois*, 316 D. E. Hérodikos était de Sélymbrie.
8. Aristoph., *Cav.*, 188.

	Report :	10.800
	Petites Panathénées	300
405-4	Prométhées	1.200
	Comédie	1.500
402	»	1.600
	Panathénées	700
	Régates de Sounion	1.500
		17.600

Plus de 2.000 dr. par an, et il dit que, légalement, il en devait au moins le quart [1] ! On voit avec quel entrain, au ve siècle, ces charges ont été supportées ; mais vers 400, il faudra autoriser la *synchorégie* (association de deux contribuables pour un chœur) [2], et au ive siècle les chorèges se désintéresseront souvent complètement des représentations dont ils font les frais, les confiant à des entrepreneurs !

Ce qui pouvait être plus grave, c'était la jalousie vis-à-vis des établissements privés où l'élite cherchait pour ses enfants une éducation quelque peu séparée de ces réjouissances fraternelles. Un pamphlet réactionnaire, de 420 environ, fait allusion à des brimades de ce genre : toutefois cette allusion est isolée [3]. Les coups qui atteignirent Anaxagore, Protagoras et Socrate procèdent d'autres causes ; et l'éducation est, en somme, restée libre à Athènes.

La démocratie du ive siècle, si elle n'a pas été en état de poursuivre les grands travaux, est restée exigeante pour ses fêtes et ses représentations ; elle a même érigé à la hauteur d'un principe le *théorikon*, l'argent distribué aux pauvres pour leur permettre de s'offrir le spectacle [4]. La scène s'en est ressentie. La tragédie, déjà peu suivie au temps d'Euripide, a été ensuite perdant de plus en plus de sa vogue au profit de la comédie [5]. Celle-ci même a subi une éclipse après Aristophane. Et ce n'est qu'après la disparition du théorikon et de la démocratie, que le génie attique produira, pour un autre public, ce savoureux fruit d'arrière-saison que fut la comédie nouvelle [6].

Dans ces tentatives qui, en cherchant à cultiver la démocratie, pouvaient simplement aboutir à démocratiser la culture, il est certain, malgré tout, que les Athéniens ont approché du but et évité le désastre dans une mesure qui semble extraordinaire à tout esprit réaliste. Il n'en fut pas de même dans toutes les cités où, soit

1. Lys., XXI = *Corrupt.*, début. Il faudrait y ajouter les triérarchies, etc.
2. Scol. Aristoph., *Gren.*, 404.
3. Je ne puis expliquer qu'ainsi le passage [Xén.] Ἀθ. πολ. I, 13, dont la portée est restreinte par d'autres allusions du même traité.
4. Sur le théorikon, cf. p. 226, n. 4.
5. Cf. Wilhelm, *Urk. dram. Aufführ.*, p. 53.
6. Ménandre a remporté sa première victoire en 316-5. (*Marm. Par.*, 9, édit. Jacoby et Wilhelm). Philémon est un peu antérieur (*ibid.* 5) : mais l'observation générale subsiste.

évolution naturelle, soit imitation d'Athènes, de pareils essais ont été tentés, par exemple à Tarente au IVe siècle : là, les fêtes continuelles qui ouvraient le théâtre à tous n'ont eu d'autre effet que de lui imposer la domination des grossiers auteurs de *phlyaques* [1]. Et, si le drame attique a conquis sa place sur toutes les scènes, au IVe siècle, à côté des traditionnelles représentations lyriques [2], c'est qu'il a trouvé devant lui un public restreint, capable de comprendre et d'applaudir Euripide.

III

Or, au moment même où les hommes d'État athéniens cherchaient à faire participer la foule à la vieille éducation athénienne, cette vieille éducation commençait à paraître insuffisante à l'élite. Les pères étaient attirés par les notions nouvelles jusque-là restées confinées dans les cénacles des sages. Les fils trouvaient que les leçons de musique et de gymnastique ne suffisaient plus à donner à la foule l'impression de la supériorité intellectuelle.

Nous avons déjà parlé des professionnels d'un nouveau genre (*sophistes*) qui, de toutes parts, venaient au-devant de ces aspirations [3]. L'éclat d'Athènes ne pouvait manquer de les attirer (Protagoras dès 445, Gorgias en 427) : les succès pécuniaires qui les y attendaient égalèrent ceux qu'ils obtenaient chez les riches parvenus de l'Occident ou chez les grands de Thessalie [4]. C'était plus qu'un engouement momentané. D'une part, les sophistes abordaient, dans leurs conférences, une foule de sujets auxquels l'enseignement n'avait fait jusque-là aucune place. D'autre part, ils développaient les idées générales tirées de ces sujets dans une prose harmonieuse, tenant le milieu entre la langue poétique, trop éloignée de la réalité, et la langue quotidienne [5]. Ce qu'ils apportaient devait durer.

Cependant, la réaction que leurs procédés trop souvent charlatanesques provoquait de la part du goût attique créa la réputation de Socrate, qui s'était fait une spécialité de montrer les points faibles

1. Sur les *phlyaques*, F. Lenormant, *Grande-Grèce*, I, p. 94. Wilamowitz, *Griech. Liter.*, p. 67.

2. Se méfier de l'anecdote de Plut. *Lys.* 15. Le développement du théâtre en dehors d'Athènes ne remonte pas au delà du IVe siècle.

3. Dans le t. I. L'éclosion de la sophistique, quoique postérieure à 480, est un fait nettement antérieur à l'influence attique.

4. Platon, *Cratyle*, 584 b. ; Arist., *Polit.*, III, 14 ; [Platon] *Axiochos*, 366 C, etc.

5. On aura quelque idée de la langue des tribunaux au Ve siècle par Antiphon. Lysias est déjà influencé par la rhétorique. Mais Isée est bien encore un « avocat d'affaires ». Se rappeler que l'éloquence attique a toujours été limitée par la clepsydre.

de leur science superficielle [1]. Mais s'il a combattu énergiquement leur tendance à asservir l'intelligence au goût du public, il sentait comme eux la nécessité d'élargir l'éducation de l'homme cultivé. Parmi ses auditeurs avait figuré le fils d'un chevalier athénien, Xénophon, né vers 440 et que nous rencontrerons encore : dans les « Mémoires » écrits pour la justification du maître mis à mort [2], son élève dit de lui (IV, 7) :

« De tous les hommes que j'ai connus, il n'en est point qui eût à cœur autant que lui de connaître les talents de ceux qui le fréquentaient : tout ce qu'il savait convenir à un homme parfait et qu'il connaissait lui-même, il s'empressait de le leur enseigner, et, pour leur faire apprendre ce qu'il savait moins bien lui-même, il les menait auprès des maîtres instruits. Il leur montrait aussi jusqu'à quel point un homme bien élevé doit se rendre habile dans chaque science. Ainsi, il disait qu'il fallait apprendre la géométrie jusqu'à ce qu'on fût capable de mesurer exactement, au besoin, une terre que l'on veut acheter, vendre, diviser ou labourer;... mais qu'on poussât l'étude de la géométrie jusqu'aux problèmes les plus difficiles, c'est ce qu'il désapprouvait : il disait qu'il n'en voyait pas l'utilité... Il recommandait d'apprendre assez d'astronomie pour reconnaître les divisions de la nuit, du mois et de l'année... Quant aux recherches qui concernent les globes placés en dehors de la rotation de notre ciel, à savoir les astres errants et sans règle, leur distance de la terre, leurs révolutions et les causes de leur formation, il en dissuadait fortement... Socrate conseillait d'étudier la science des nombres; mais il recommandait, comme pour les autres sciences, de ne pas s'engager dans de vaines recherches... Il engageait vivement ses amis à ne pas négliger leur santé, à consulter des gens instruits sur le régime qu'ils devaient suivre... Il disait qu'il était difficile à un homme accoutumé à s'étudier de trouver un médecin qui sût discerner mieux que lui ce qui convenait à sa santé... »

Il est probable qu'ici comme ailleurs Xénophon, dont l'intelligence était solide mais bornée, a exagéré la tendance utilitaire; et pourtant il est certainement plus près de la pensée de Socrate que le divin Platon.

Quand la société attique commença à se relever du marasme où l'avait plongée la guerre du Péloponnèse, et que les hommes qui avaient entendu les sophistes et Socrate eurent le temps de songer à l'éducation de leurs fils, il leur restait de tout cela deux désirs :

1. Socrate n'était pas encore nettement distingué des sophistes au temps où Aristophane donna ses *Nuées* (423); on ne le comprit vraiment que vers 420-415. Cf. p. 212.

2. Les *Mémorables* n'ont guère pu être écrites qu'après l'établissement à Scillonte (Diog. Laërce, *Xénophon*, c. 52). Cf. Kirchner, *Prosop. att.*, II, p. 307.

désir d'une instruction plus compréhensive et plus substantielle que l'ancienne; désir d'une instruction moins superficielle que celle des sophistes. Les jeunes Athéniens devaient trouver cela chez Platon [1], et surtout chez Isocrate.

Isocrate était né en 436; il était donc adolescent au moment où la vogue des sophistes battait son plein; il était déjà homme mûr lorsque Socrate, qu'il avait connu et apprécié, fut mis à mort. Les revers de fortune qui, pour lui comme pour tant d'autres, résultèrent de la guerre décélique, l'obligèrent à vendre des discours aux plaideurs, comme Lysias; mais le mur mitoyen l'intéressait peu et tous ses goûts le portaient vers l'éducation de la jeunesse [2]. En 393, il fonda une école pour les jeunes gens de vingt ans, laquelle tenait le milieu entre l'école enfantine et l'Académie que Platon allait constituer. La vogue de son école se maintint cinquante ans, et ses élèves, auxquels il ne demandait rien quand ils étaient Athéniens, n'en rétribuèrent pas moins richement ses leçons [3].

Isocrate a été essentiellement un professeur de rhétorique : étant donné un sujet, exposé ou démonstration, il enseignait à ordonner les idées qui se présentaient pour le traiter, à les disposer méthodiquement de manière à faire mieux valoir l'idée centrale, puis à les exprimer en périodes qu'il visait à rendre aussi harmonieuses que les rythmes poétiques [4]. Cependant, dans sa conception (et c'est par là qu'il s'opposait aux sophistes vulgaires), la virtuosité oratoire ne devait pas être conçue comme un but : il fallait seulement que l'élève sorti de ses mains ne fût jamais gêné par la gaucherie de sa langue ou de sa plume dans l'exposition de sujets sérieux, soit dans l'ordre spéculatif, soit dans l'ordre pratique. Isocrate a été amené par son hostilité contre Platon (qui, après avoir encouragé ses débuts, l'avait traité légèrement [5]), à subordonner jusqu'à l'outrance les premiers aux seconds, et à proclamer comme l'objet le plus élevé que pût se proposer l'orateur les conseils à donner aux peuples et aux rois :

« Parmi ceux mêmes qui professent l'éristique, a-t-il écrit en 354 (*Antidosis*, 258), il s'en trouve aussi qui s'attaquent aux discours d'un intérêt pratique et général. Je crois que ceux qui règnent dans l'éristique, ou qui professent l'astronomie, la géométrie et autres sciences de ce genre, loin de faire du mal à leurs disciples, leur font du bien, moins sans doute qu'ils ne s'en vantent, mais plus qu'on ne le croit généralement. La plupart des hommes ne voient

1. Sur Platon, cf. p. 218.
2. Arist., *ap.* Cic. *Brut.* 48. Kirchner, *Prosop. att.*, 7716.
3. Cf. Zosime, *Vie d'Isocrate* (*Orat. att.* Didot, II, p. 481). Sur Timothée, [Plut.] *Vie des Dix Or.*, 837 G.
4. Cf. l'écrit-programme *Contre les Sophistes*.
5. Platon, *Phèdre*, 278-9. *Euthydème*, 305, C-D.

dans cet enseignement que bavardage et futilité, car il n'est d'aucun profit ni pour les affaires privées, ni pour les affaires publiques, et ceux qui l'ont reçu ne le conservent pas même, si peu de temps que ce soit, dans leur mémoire, parce que rien de tout cela ne les suit dans la vie et n'est applicable aux affaires, et que toutes ces sciences sont tout-à-fait en dehors des nécessités de la pratique. Pour moi, je n'adopte cette opinion, ni je ne m'en éloigne absolument ; à mon sens, ceux qui pensent que cette instruction n'a pas d'utilité pratique pensent fort juste, et ceux qui en relèvent les mérites disent vrai aussi. S'il y a dans ce que je dis une contradiction, c'est que ces études aussi sont tout le contraire des autres sciences auxquelles on nous exerce. Celles-ci ne nous profitent qu'après que nous en avons acquis une pleine connaissance ; celles-là, au contraire, ne servent de rien à ceux qui les ont approfondies, à moins qu'ils n'aient pour but d'en vivre; c'est pendant le temps qu'on les apprend qu'elles sont utiles. Car, tandis qu'on s'exerce aux subtilités et aux précisions de l'astronomie et de la géométrie, qu'on s'applique avec effort à des théories difficiles, et qu'on s'habitue à concentrer son attention péniblement sur les objets des leçons et des démonstrations pour l'empêcher de s'égarer, l'esprit exercé et aiguisé devient plus aisément et plus vite capable d'entendre et d'étudier des choses plus grandes et plus sérieuses. Je ne puis certes consentir à ce qu'on appelle du nom de philosophie une science qui ne sert immédiatement ni pour la parole ni pour l'action; mais je la nomme une gymnastique de l'intelligence et une préparation pour la philosophie. Moins enfantine que les études auxquelles on occupe le premier âge dans les écoles, elle leur ressemble beaucoup d'ailleurs : c'est ainsi que les enfants qui sont arrivés à posséder entièrement la grammaire, la musique, et le reste de ce qui compose l'éducation, n'ont encore rien gagné de ce qui est l'art de bien parler ou de bien raisonner sur les affaires; mais ils ont développé en eux l'aptitude à recevoir un enseignement plus sérieux et plus important. Je conseille donc aux jeunes gens de donner quelque temps à ces sortes d'études, mais de ne pas y laisser dessécher leur esprit et de ne pas se perdre dans les subtilités des anciens sophistes. Moi je compare ces merveilles à celles qu'on vous exhibe dans les foires. »

Mais, déclare-t-il plus loin, « quand on se propose de prononcer ou d'écrire des discours dignes d'honneur et de louanges, il n'est pas possible de soutenir des causes injustes ou mesquines, ni d'écrire des plaidoyers pour des discussions d'intérêt privé. Il faut de grands et beaux sujets d'un intérêt général et qui profitent à l'humanité : si on ne sait pas en trouver de tels, on n'arrivera pas au but qu'on poursuit. »

L'intelligence d'Isocrate n'était pas à la hauteur de son jugement, de sa conscience professionnelle et de son talent de styliste, et les

idées qu'il a développées lui-même dans ses écrits publiés ne valent certes pas le mal inouï qu'il s'est donné pour en rendre l'expression parfaite. Mais rien n'empêchait ses disciples de remplir d'un contenu plus substantiel les formes sur lesquelles il leur apprenait à s'exercer, et nous savons qu'en un point au moins, en ce qui concerne l'histoire, ils ne s'en faisaient pas faute [1] : le goût de l'histoire générale, l'emploi des idées qu'elle suggérait, ont été pratiqués par eux avec un dédain excessif de l'érudition, pourtant florissante ; Éphore, le premier auteur d'une Histoire universelle, a été formé par Isocrate [2].

Tout ce mouvement qui part des sophistes et de Socrate pour aboutir à Platon et à Isocrate a donc eu pour effet précis de créer un enseignement d'adultes, mais il a naturellement réagi sur toute la conception de l'éducation. Les vieux cadres furent à peu près conservés; l'enfant resta toujours jusqu'à sept ans dans la famille, et il continua à apprendre la musique et la gymnastique jusqu'à dix-huit ans; mais, avec la musique, on lui enseigna désormais le dessin et l'arithmétique [3]. Les loisirs que lui laissait la palestre furent consacrés à apprendre un peu de grammaire, de géométrie, d'astronomie, de géographie [4]. Il n'en fallait pas moins pour pouvoir aborder ensuite le cours de trois ans où Isocrate apprenait à développer méthodiquement les idées générales, ou bien pour s'initier aux discussions ouvertes par Platon. Or, le passage par la rhétorique et la philosophie a été, dès le milieu du IVe siècle, jugé indispensable pour former un Athénien bien élevé.

IV

Et non pas seulement l'Athénien, mais l'Hellène en général.

Le mouvement qui avait fait le succès des sophistes vers 431 n'avait eu rien d'exclusivement athénien : Athènes avait même joué, au début de ce mouvement, un rôle plutôt passif et réceptif. Au contraire, la correction apportée par Socrate et ses amis fut

1. Comparer l'emploi de l'histoire dans Platon, qui, en dehors de la mythologie, ne connaît bien que les grands hommes d'Athènes, et dans Isocrate, dont tous les discours sont nourris d'allusions à l'histoire politique du Ve et du IVe siècle.

2. Éphore a constitué l'histoire grecque telle qu'elle a été racontée en somme jusque vers 1870 ap. J.-C. La comparaison de Théopompe avec Xénophon, aujourd'hui possible, permet aussi de mesurer l'influence isocratique. Cf. *Th.*, p. 156, et Laqueur, *Hermes*, 1911, p. 161, 321.

3. L'introduction du dessin est dûe à Pamphilos de Sicyone (Pline l'Anc. XXXV, 76), dont Aristophane parle en 388 (*Plut.* 385). Sur l'arithmétique on ne sait rien.

4. Girard, *Éduc. ath.*, p. 224 sqq, 286 sqq. Remarquer l'absence du droit et de l'histoire.

vraiment nationale; cette réaction attique intéressa nombre d'esprits dans toutes les parties du monde grec, Euclide à Mégare, Aristippe à Cyrène, Antisthène [1] et bien d'autres. Les liens formés autour du philosophe ne furent que momentanément rompus par la forte réaction antiathénienne de l'an 400 et par la « lakonomanie » passagère. Ils se resserrèrent vite pour préparer partout des auditeurs à Platon [2] et à Isocrate, à Isocrate surtout, dont l'enseignement, tout philosophique qu'il fût, était plus adapté aux intelligences moyennes. Les honoraires qu'il put demander à ses élèves étrangers (1.000 dr.), la fortune énorme qu'il acquit sans quitter son école, attestent la faveur générale et soutenue qui accueillit ses méthodes [3]. A partir du milieu du IVe siècle, tout jeune Grec cultivé a été, directement ou indirectement, son élève : l'adoption du dialecte attique comme élément essentiel de la κοινή qu'employèrent tous les écrivains post-classiques et que nous apprenons encore, date, en somme, d'Isocrate [4].

Plus caractérisque encore sera l'adoption générale de *l'éphébie* attique. Nous avons vu qu'au Ve siècle, le jeune Athénien des trois premières classes entrait à dix-huit ans dans l'armée et était fréquemment employé, jusqu'à vingt ans, à un service de police et de patrouilles dans le voisinage immédiat de la ville. Au temps d'Isocrate, ce stage, d'ailleurs fort adouci par le déclin de l'esprit militaire, coïncidait précisément avec l'époque favorable pour les études rhétorico-philosophiques [5]. Or, après Chéronée (338), nous verrons qu'on le rendit, sous le nom d'*éphébie*, plus régulier et plus astreignant, et obligatoire pour toute la jeunesse aisée : très probablement, tant qu'Athènes eut une flotte, on se dispensa de préparer les prolétaires au métier de cavalier et d'hoplite, qu'ils n'étaient pas destinés à exercer. Ainsi, la parade militaire se développa au moment où la puissance extérieure et l'indépendance même de l'État sombraient, et les serments ronflants qui ont excité l'enthousiasme des rhéteurs postérieurs étaient prêtés sous l'œil des Macédoniens [6]. On s'aperçut vite qu'il était inutile de faire perdre

1. Sur les Socratiques, cf. Diog. Laërce, s. v., et Gomperz, *Pens. grecs*, II, p. 112-203.

2. La solidarité des Socratiques est attestée, dans le cas de Platon, par l'histoire de sa capture par les Éginètes (388) et de son rachat par Annicéris de Cyrène (Kirchner, 11.855). Elle n'empêcha pas bien des querelles, surtout avec Antisthène (Gomperz, *Pens. grecs*, II, p. 112 sqq.).

3. Kirchner, s. v. Le texte principal est [Démost.], *c. Lakrite*, 15 et 42.

4. C'est ainsi que, dès 323, Eschine exilé put ouvrir un cours d'éloquence dans l'île dorienne de Rhodes (Kirchner, *Prosop. att.*, 354).

5. M. P. Girard (*Éduc. ath.*, p. 275 sqq., et art. *Epheboi*, dans le dictionnaire Saglio-Pottier) nie que les péripoles du Ve siècle fussent exclusivement de jeunes Athéniens. Sur le service militaire au IVe siècle, cf. Eschine, *Amb.* 167 : il se vante de l'avoir fait.

6. L'institution de l'éphébie proprement dite après 338 est aujourd'hui universellement admise. Le serment que les jeunes Athéniens prêtaient au Ve siè-

complètement leur temps aux éphèbes, et, sans enlever à leur collège le caractère militaire qui assurait sa cohésion, on y introduisit d'office les études dont l'Athénien cultivé ne pouvait plus se passer. Ainsi débuta l'évolution qui apparaît achevée dans une scène du *Banquet* de Plutarque, où le stratège commandant les éphèbes a pour fonction principale de les conduire chez leurs professeurs d'éloquence et de philosophie, ou à leurs bibliothèques [1] ; dès l'an 300, l'éphébie attique est beaucoup plus semblable à une université qu'à un régiment.

Or, les autres cités grecques étaient déjà très préparées, nous l'avons dit, à accueillir l'éphébie sous cette forme. Dans quelques-unes, en Béotie par exemple, elle conserva un caractère surtout militaire [2], mais, presque partout, elle a été conçue comme une institution universitaire, où les études introduites par des maîtres qui procédaient d'Isocrate et de Platon étaient patronnées par l'État [3].

C'est dire que l'institution présenta toujours un caractère aristocratique, ou plus exactement, timocratique. A Athènes, elle n'avait pu devenir officielle qu'après la chute de la soupçonneuse démocratie du IVe siècle [4]. Ailleurs, aussitôt l'éducation attique entrée dans les mœurs privées, elle a pu devenir d'emblée une institution publique : le caractère restreint en fut seulement corrigé, dans des cas exceptionnels, par la création de « bourses » éphébiques que devait multiplier, à l'époque macédonienne, la munificence des souverains [5]. Par l'éphébie surtout, l'enseignement supérieur de la jeunesse grecque cultivée, à partir du IVe siècle, a procédé directement des Socratiques d'Athènes.

cle (Plut., *Alcib.*, 15) n'était pas le même que le fameux serment éphébique (Stobée, *Floril.* XLIII, 48).

1. Plut., *Banquet*, IX, 1, 1. Cf. Girard, art. *Epheboi*, dans le dictionnaire Saglio-Pottier.

2. Cf. les inscriptions éphébiques : *Insc. Gr. VII.* (Michel, 618-39). Poland, *Gesch. des Griech. Vereinswesens*, p. 89, 272, 514 sqq.

3. Girard, *Epheboi* (Saglio-Pottier). Cf. pour l'Égypte, Jouguet, *Rev. de Philol.* 1910, p. 43 sqq.

4. Aristote semble, il est vrai, présenter l'éphébie comme générale ('Aθ. π. 42). Mais, malgré M. Beloch, et avec MM. Girard et de Wilamowitz, je ne puis croire qu'à aucun moment elle ait été imposée dans la règle à la quatrième classe (Cf. *S. R.*, p. 24).

5. C'est l'impression de MM. Girard et Jouguet. Impossible de citer ici toutes les inscriptions ultérieures attestant la création de bourses éphébiques (Poland, *Gesch. des Griech. Vereinswesens*, 1909, p. 611 sqq.)

LIVRE II

LA FIN DE LA CITÉ GRECQUE

CHAPITRE I

La Grèce après la guerre du Péloponnèse : les mercenaires (401).

I. Le monde grec au sortir de la lutte (404). — Sparte. — Péloponnèse. — Grèce du Nord. — Athènes et l'Ionie. — Hellespont, Cyrène. — L'Occident à l'avènement de Denys (404), Corcyre et Syracuse, Italie et Sicile, Lipariens. — Les mercenaires, Sparte et Denys, l'armée de Cyrus le Jeune.
II. La monarchie perse, querelles de succession. — Artaxerxès et Cyrus (401). — Les Dix-Mille. — Cunaxa (sept. 401), Égypte. — Retour des Dix-Mille, Xénophon. — Les précurseurs.
III. Développement des mercenaires après 395. — La diminution des hoplites, en Grèce, en Orient et en Occident. — Éléments flottants, Phlionte. — L'origine sociale des mercenaires.
IV. Les armées nouvelles. — Phalange. — Cavaliers. — Les *peltastes*. — Poliorcétique. — Marine. — Les armées plus dispendieuses.

I

On a souvent rappelé le soupir du dernier parlementaire envoyé par les Spartiates à Athènes au moment d'envahir l'Attique : « Ce jour sera pour les Grecs le début de grands malheurs ! »[1] Le mot est en effet l'épigraphe nécessaire de la période qui s'ouvrit alors. La guerre, qui au début n'intéressait directement qu'un petit nom-

Cousin, *Kyros le Jeune en Asie-Mineure* (1904). — Lehmann-Haupt, *Armenien einst u. jetzt* (Berlin, 1910).
Weissbach, *Keilinschriften der Achämeniden* (1911). — Ctésias (dans l'*Hérodote* Didot). — Xénophon, *Anabase*. — Diodore, XIV. — Énée (coll. Teubner). — Plutarque, *Artaxerxès*.

1. Thuc., II, 12.

bre de points de la côte de Grèce, avait gagné peu à peu le reste : la Thrace, puis la Sicile, enfin l'Ionie et l'Hellespont. La dernière crise (guerre décélique) avait été effroyable, et on ne l'avait surmontée (404) qu'au prix du régime des *décarchies* (comités oligarchiques) de Lysandre. Partout au moins où avait dominé Athènes, il s'était produit une série de « Terreurs blanches », dont une seule nous est connue dans le détail, parce qu'elle eut pour théâtre Athènes même (l. I, ch. VIII), mais dont nous pouvons deviner les autres grâce à cette analogie. Sparte avait, il est vrai, arrêté assez vite ces excès : le veto opposé à Lysandre devant Athènes (403) n'avait été que le prélude de la chute de cet homme (402) [1] : mais déjà les rigueurs de la réaction avaient ajouté aux victimes de la guerre nombre d'autres victimes. Les riches qui avaient fini par se résigner à la démocratie, les pauvres qui avaient combattu jusqu'au bout pour elle, avaient grossi le nombre des déracinés et des déclassés. La piraterie recommençait à apparaître normale, tout comme au temps d'Homère : la nouvelle d'Aigospotamos avait été portée à Sparte par un « chef de pirates » [2]. Une rapide revue des cités permettra de suivre avec quelque détail cette dissolution incipiente.

Commençons par Sparte la victorieuse. Le nombre des « Égaux » y avait décru sans cesse depuis le temps où elle pouvait aligner 5000 hoplites : dès 418, elle n'en pouvait guère mettre en ligne plus de 2.500 [3]. Et le nombre des Spartiates tombés parmi les « Inférieurs » s'accroissait d'une manière si inquiétante, qu'il avait fallu laisser dormir la loi pour les 120 prisonniers de Sphactérie, voués, d'après la tradition spartiate, à l'atimie par leur capitulation [4]. Sparte pouvait toujours compter sur ses Périèques, et c'est parmi eux qu'elle commençait à puiser pour combler les vides creusés dans sa phalange. Mais les Hilotes, sollicités à la désertion pendant quinze ans par l'occupation de Pylos, ne s'étaient pas fait faute de quitter les champs messéniens : la population de la Laconie et de la Messénie, qui s'élevait au moins à 250.000 âmes au temps d'Hérodote, ne dépassait pas le chiffre de 200.000 au temps de Xénophon. Les colonies messéniennes établies par Athènes à Naupacte et à Céphallénie étaient des points de rassemblement pour les fugitifs, et Sparte triomphante s'empressa de les disperser [5] : les Messéniens se répandirent en Occident et à Cyrène.

Au nord de Sparte, Tégée et Mantinée avaient grandi, puisque, au

1. Diod., XIV, 13, place la chute de Lysandre en 403-2. Je ne sais ce que veut dire Isocrate (*Panég.* = IV, 113), en fixant à trois mois la durée du régime des décarchies.

2. Xén., *Hell.*, II, I, 30.

3. Hér., IX, 28 et Thuc., V, 68. Cf. *P. P.*, p. 135 sqq. (pour toute la statistique qui suit).

4. Thuc., V, 34.

5. Diod., XIV, 34.

lieu des 1500 hoplites que chacune pouvait mettre en ligne vers 500, l'une en avait maintenant plus de 2.000, l'autre 3.000 [1]. Mais cet agrandissement, comme plus tard celui de Mégalopolis, semble s'être produit aux dépens des petites cités de la montagne arcadienne, si vivaces au commencement du siècle. Du moins, les aventuriers arcadiens et achéens pullulaient dans les armées, à la fin de la guerre du Péloponnèse [2]. A l'Ouest, l'Élide jouissait d'une tranquillité relative, et de même, à l'Orient, les villes de l'Argolide, et Argos même. Mais, si Corinthe avait profité de la guerre, et resserré ses liens avec les colonies de la mer Ionienne, Sicyone et surtout Mégare avaient été éprouvées par les révolutions : Égine avait été dépeuplée par les Athéniens, et venait seulement de se rouvrir à ses enfants légitimes. Dans la Grèce centrale, la Béotie avait été, avec Corinthe, la principale bénéficiaire de la guerre contre Athènes jusqu'à la déception finale : encore Thespies, Chéronée, Orope enfin (rattachée à la Béotie vers 401 [3]), avaient-elles sensiblement souffert. Plus à l'Ouest, la colonie peloponnésienne fondée à Héraclée Trachis en 426 avait eu une existence orageuse, et ne cessait de subir les attaques des peuples voisins [4]. Enfin, la Thessalie, si longtemps tranquille, venait d'entrer dans l'ère des révolutions : Aristippe va y porter la guerre avec un corps de 4.000 hommes [5]. Les peuples à demi barbares du Pinde avaient presque détruit Ambracie [6], harcelé Corcyre. Celle-ci, qui avait cru anéantir son aristocratie en 425, avait vu renaître les différences de classes avec tant de rapidité, qu'elle s'était ensanglantée de nouveaux massacres en 411, et elle ne connut plus guère la tranquillité [7]. Par compensation, la monarchie macédonienne s'était grandement développée sous Archélaos (413-399), mais, malgré les efforts passionnés du roi et de la cour pour acclimater la culture attique, c'était là encore un pays presque barbare.

Nous n'insisterons pas sur Athènes, dont nous avons dit la déchéance effroyable, mais momentanée. L'Eubée avait été soulagée des clérouques athéniens, de même Délos [8] : Scyros, Imbros et Lemnos seules, quoique séparées d'Athènes, conservaient une population athénienne. Mais ces clérouques eux-mêmes avaient en grande partie grossi le nombre des Grecs errants. Dans les îles, des révo-

1. Fougères, *Mantinée*, p. 409. Cf. Beloch, *Klio*, 1906, p. 54-78.
2. La moitié des Dix-Mille seront des Arcadiens et des Achéens (Xén. *Anab.* VI, II, 10).
3. Diod., XIV, 17 (402-1).
4. Xén., *Hell.*, I, II, 18. Diod., XIV, 82.
5. Xén., *Hell.*, II, III, 4 (écl. du 3 sept. 404). Xén.. *Anab.*, I, I, 2. Cf. Ed. Meyer, *Theopomps Hellenika*, p. 251 sqq., 262.
6. Klotzsch, *Epirot. Gesch.*, p. 19, 57.
7. Diod., XIV, 48. Thuc., IV, 42.
8. Michel, 180.

lutions et contre-révolutions avaient eu lieu presque partout : Thasos avait été particulièrement éprouvée, la Crète seule était restée à l'écart de ces troubles. Même spectacle en Ionie : Chios avait été désolée par la désertion des esclaves, beaucoup de Samiens, chassés par Lysandre, n'avaient trouvé dans le droit de cité athénien qu'une consolation platonique [1], Lesbos et Rhodes avaient vu partir aussi un certain nombre de leurs citoyens. Milet avait été secouée à fond, 1000 de ses habitants étaient en exil [2], et de semblables événements ont dû se produire dans nombre de villes d'Ionie, d'Éolide, de Carie, où les dissensions civiles se compliquaient de l'intervention des satrapes perses, de Tissapherne, de Pharnabaze, de Cyrus. En Thrace, les villes de Chalcidique étaient déjà travaillées par les intrigues de la Macédoine ; il est vrai qu'à l'Ouest Abdère, où Démocrite achevait sa longue carrière, et ses voisines, se trouvaient dégagées par le retrait momentané de la puisance des Odryses sous Seuthès [3] ; mais, par contre, la Chersonèse était tombée presque en entier au pouvoir des Thraces. Et, dans les villes de l'Hellespont, des crises particulièrement graves se produisaient : le Spartiate Cléarque tenta de s'ériger en tyran de Byzance, et il fallut l'intervention du navarque de Sparte en personne pour le chasser (402) [4]. Il n'est pas jusqu'aux villes du Pont où ne se soit fait sentir le contre-coup de la guerre, favorisant l'ambition des rois du Bosphore. Cypre était relativement tranquille grâce aux progrès du pouvoir d'Évagoras, maître de Salamine depuis 411, et offrait un asile sûr à beaucoup d'Athéniens. Mais Cyrène était troublée de dissensions dès 413, et, vers 402, une guerre civile coûta la vie à 500 des notables [5]. On le voit, les cités les plus éloignées du centre de la crise étaient entrées dans le mouvement d'agitation déchaîné partout, et fournissaient leur contingent à la population flottante.

Dans l'Occident, nous l'avons dit, le mal avait été aggravé par la recrudescence du péril venu du dehors. Après l'échec de l'expédition athénienne, les Égestéens s'étaient vus serrés de près par les cités doriennes : finalement, ils avaient imploré l'aide des Carthaginois. Ceux-ci s'attachèrent d'abord à isoler, par des négociations, Sélinonte et Syracuse [6], puis le roi Hannibal, petit-fils du vaincu d'Himère, débarqua à Motyé avec des forces levées dans tout l'Occident barbare (409) [7]. Quelques semaines après, Sélinonte était em-

1. Les Samiens s'étaient rendus à Éphèse et à Notion, quelques-uns à Athènes (cf. Foucart, *Rev. Ét. anc.* 1899, p. 201, 205).
2. Diod., XIII, 104. Cf. Xén., *Anab.*, I, I.
3. Xén., *Anab.*, l. VII.
4. Diod., XIV, 12 (Panthoïdas est probablement le navarque 403-2).
5. Thuc., VII, 50. Diod., XIV, 34.
6. Diod., XIII, 43.
7. Diod., XIII, 54 sqq. Diodore place la chute de Sélinonte et d'Himère en 409-8.

portée, détruite, la population tuée ou vendue. Puis ce fut le tour d'Himère, où la catastrophe fut plus complète encore. Les autres Grecs de Sicile n'avaient pu sauver les deux villes : le défenseur de Syracuse en 413, Hermocrate, essaya de les venger. Avec une troupe de mercenaires que l'or rapporté d'Asie lui avait permis de recruter, il s'installa sur les décombres de Sélinonte. Mais il eût fallu à sa puissance une base plus étendue, qu'il tenta de s'assurer en s'emparant de Syracuse. Ses partisans avaient fait exiler le démagogue Dioclès, son ennemi, et lui ouvrirent une porte : mais, dans le combat qui s'ensuivit, Hermocrate tomba (407) [1].

Les Carthaginois cependant se préparaient à revenir. En 406, Hannibal porta l'attaque sur Agrigente. Cette fois, les Syracusains intervinrent énergiquement dans la lutte, et retardèrent pendant huit mois (jusqu'en décembre) la chute de la ville : ils ne purent cependant l'empêcher [2].

Alors un cri de rage s'éleva dans Syracuse contre les stratèges incapables ou traîtres. Un jeune homme qui avait combattu avec Hermocrate et échappé miraculeusement au massacre de ses partisans, Denys fils d'Hermocrite, en profita pour se frayer le chemin du pouvoir. Élu seul stratège, il commença par s'assurer dans l'armée, en doublant la solde, une garde dévouée. Puis, il se fit décerner par le peuple intimidé ou gagné des pouvoirs dictatoriaux (405) [3]. Son usurpation ne suffit pas à ramener la victoire sous les drapeaux des Grecs. Quand les Carthaginois reparurent et attaquèrent Géla (405), Denys, avec 50.000 hommes, s'efforça vainement de sauver la place. Il lui fallut ordonner l'évacuation, non seulement de Géla, mais de Camarine, pour dérober au moins la population à l'esclavage. Le corps des cavaliers, qui avait toujours été à la tête de l'opposition contre lui, voulut en profiter pour opérer une contre-révolution à Syracuse : Denys la prévint par une marche forcée de 80 kilomètres, qui le ramena inopinément dans la place. Des proscriptions assurèrent cette fois son pouvoir monarchique [4].

Syracuse n'en aurait pas moins été directement menacée, si une épidémie opportune n'avait détruit la moitié des forces carthaginoises. Denys fut heureux de signer la paix (404) aux conditions suivantes :

« Les Carthaginois, outre leurs anciennes colonies, auront sous leur domination les Sicanes, Sélinonte, Agrigente et Himère. Les Géléens et les Camarinéens habiteront des villes non fortifiées, et

1. Diod., XIII, 68, 75 (en 408-7).
2. Diod., XIII, 80 sqq. (en 406-5).
3. Diod., XIII, 80-103. Comme on voit, je ne puis souscrire à l'arrangement chronologique de M. Kahrstedt *(Forsch. z. Gesch. d. V^ten u. IV^ten J.*, p. 167 sqq.). La date me paraît ressortir de Xén., *Hell.*, II, III, 5, avec une netteté suffisante.
4. Diod., XIII, 104, 108 sqq. (405-4).

paieront tribut à Carthage. Les Léontins, les Messiniens et les Sicules resteront autonomes. Les Syracusains obéiront à Denys. Les prisonniers et les navires de guerre seront rendus de part et d'autre [1]. »

Mais la paix n'effaçait pas les conséquences désastreuses de cette crise de six ans. Un prince sicule, pour fonder Herbita (402), trouva toutes les recrues qu'il voulut parmi les Sicéliotes qui ne pouvaient s'accommoder de la domination phénicienne [2].

Messine et Rhégion restaient puissantes, et, si Thurii avait été ébranlée [3], les villes d'Italie en général semblent avoir connu un repos relatif depuis la chute des Pythagoriciens jusqu'à la grande invasion lucanienne : en Campanie, Naples se maintenait. Marseille était protégée de ces ébranlements par son éloignement, mais la piraterie reparaissait, et les Grecs de Lipara, qui jadis avaient travaillé à la réprimer, y participaient largement maintenant [4].

Il fallait suivre, d'un bout à l'autre du monde hellénique, ce changement de situation, pour comprendre l'apparition des bandes de mercenaires. Beaucoup d'hommes avaient été découragés du travail par la perte de leur patrimoine, par l'insécurité de plus en plus évidente. D'autres avaient été conquis par la vie militaire, par l'habitude de vivre de la solde et du butin. Mais le moment n'était pas encore venu où ces forces errantes trouveraient un emploi facile dans la Grèce même. Sparte prenait au sérieux les devoirs d'hégémonie que lui imposait sa victoire complète, et, surtout après la chute de Lysandre, elle s'occupa de maintenir l'ordre par ses navarques et ses « harmostes » (commandants de place) : nous l'avons vue agir à Byzance. En Occident, la constitution de la monarchie de Denys, si violents qu'en eussent été les débuts, était une garantie d'ordre : les envoyés de Sparte intervinrent sans ménagement pour le soutenir contre une révolte des Syracusains (402) [5], et le gouvernement spartiate semble l'avoir considéré toujours comme un auxiliaire occidental. Les éléments instables durent refluer vers l'Orient, et l'on s'explique ainsi que presque toutes les cités que nous venons de passer en revue aient été représentées dans l'expédition de Cyrus : elle offrait aux Grecs errants des chances de gain dont ils s'exagéraient d'ailleurs l'ampleur et la facilité.

1. Diod., XIII, 114.
2. Diod., XIV, 16.
3. Cf. l. I, c. VII. Un Thurien parmi les Dix Mille : Xén., *Anab.*, V, I (je ne puis adopter la correction de M. Cousin, *Kyros le J. en A. M.*, p. 165).
4. Diod., XIV, 93.
5. Diod., XIV, 10. Cf. XIV, 70.

II

La monarchie perse n'était plus ce qu'elle avait été sous Darius le Grand, mais il ne faut pas s'exagérer sa « décadence » au ve siècle, et Athènes venait d'éprouver de quel poids ses ressources matérielles pesaient dans l'équilibre des puissances grecques. Les palais élevés à Suse et à Persépolis au ve siècle sont des monuments de puissance tranquille. Depuis la répression des révoltes égyptienne et chaldéenne au temps des guerres médiques, le seul mouvement particulariste grave (grave parce qu'il menaçait le cœur de l'empire) avait été celui des Mèdes vers 409 [1]. Les provinces dans l'ensemble avaient prospéré : l'Égypte même, si souvent indocile, a vu croître le nombre de ses agglomérations, et sans doute sa population, sous la domination perse.

Le fait le plus inquiétant était l'insubordination des tribus montagnardes, que l'absence d'expéditions au dehors incitait à se satisfaire aux dépens des populations plus riches et plus civilisées des plaines. Cette insubordination diminuait la force contributive des provinces en compromettant la culture dans les districts voisins des montagnes, et en entravant les communications. Surtout, elle dérobait à l'armée royale quelques-uns de ses meilleurs contingents (la cavalerie paphlagonienne par exemple [2]). Enfin, elle était un encouragement pour les velléités de révolte des provinces maritimes, sans cesse provoquées par le voisinage de la liberté grecque.

Mais le grand danger pour l'empire provenait de l'indécision de l'ordre de succession. Le pouvoir absolu du Roi allait jusqu'à désigner son successeur. Mais le droit de primogéniture avait de si fortes racines naturelles qu'il ne pouvait être violé sans péril, quand celui qui le représentait était un homme en pleine possession de ses facultés. D'autre part, il y avait une certaine tendance à laisser le trône au premier fils né après l'avènement du père, au premier « porphyrogénète ». C'est probablement le secret des désordres qui avaient accompagné presque chaque changement de règne, et sur lesquels les témoignages grecs sont, ou vagues, ou influencés par la version officielle (Ctésias). On se rappelle le bouleversement provoqué déjà par la querelle entre Cambyse et Smerdis. Darius (521-485), entre ses deux fils, l'un né avant 521, l'autre après, avait fait prévaloir le droit du second, et son autorité personnelle avait été assez forte pour assurer le trône à Xerxès [3]. Mais quand celui-ci périt (465-4), il fallut une guerre civile pour faire régner Artaxerxès I,

1. Xén., *Hell.*, I, II, 19.
2. Xén., *Anab.*, V, VI, 8.
3. Hérod., VII, 2-3.

né vers 500. A la mort de celui-ci (424), il en fallut une autre pour faire régner Darius II, né vers 470 [1]. Celui-ci, de sa femme Parysatis, avait un fils né vers 450, Artaxerxès, et un autre qui avait vu le jour immédiatement après l'avènement (424). Le roi avait, pour plus de sûreté, associé l'aîné au trône dès 420, mais Parysatis avait pour le second la préférence qu'ont souvent les femmes pour les enfants de leur âge mûr, et lui fit donner, dès 408 [2], cette « karanie » d'Asie Mineure où il prit l'habitude de commander en roi [3]. Il en résulta, quand mourut le vieux souverain (405-4), le plus grave conflit qu'eût jusqu'alors provoqué la succession. Cyrus fut accusé, probablement avec raison, d'avoir comploté contre son frère le jour même du couronnement, et, pardonné à grand peine, ne revint dans son gouvernement que pour y préparer l'usurpation. En mars 401, il se jugea en mesure de tenter l'entreprise [4]. Les précédents paraissent lui avoir inspiré une confiance sincère en son bon droit, et il avait ressenti fortement l'humiliation de la grâce. Mais toute la Perse semble avoir considéré qu'il manquait gravement à ses devoirs de loyalisme. Des deux satrapes qui lui étaient subordonnés, l'un, Pharnabaze, a peut-être louvoyé [5]; mais l'autre, Tissapherne, après avoir combattu le prince sans répit, partit avant même que Cyrus quittât Sardes pour aller prévenir le Roi. Le satrape héréditaire (Syennésis) de Cilicie se mit en devoir de lui barrer le passage. Celui de Syrie lui était hostile, et le chef des troupes de l'Euphrate, ne se jugeant pas en mesure de résister, coupa les ponts de l'Euphrate pour entraver sa marche [6]. Bref, Cyrus, qui, dans son immense gouvernement même, ne put réunir que 70.000 soldats [7], fut réduit

1. L'âge d'Artaxerxès I et celui de Darius II résultent à peu près de celui d'Artaxerxès II (cf. ci-dessous). Je ne sais pourquoi M. Prasek fait mourir le premier *im lesten Mannesalter* (*Gesch. der Meder u. Perser*, II, p. 172).

2. Plut., *Artax*, 38, fait mourir Artaxerxès II à 94 ans (360), — Lucien, *Macrob.* 15, à 86 ans. Dans le premier cas, il est né en 454, — dans le second en 446 : c'est ce qui est le plus vraisemblable, puisque Parysatis a eu encore des fils après Cyrus (Ctésias, édit. Didot, p. 55, 49. — Plut., *Artax.*, 1). J'explique par son association au trône ce que dit Plutarque (*Artax.*, 38) qu'il régna 62 ans (421-359).

3. Cf. l'histoire des fils d'Hiéraménès dans Xén., *Hell.*, II, I, 8-9. Insc. de Cyrus dans Weissbach, *Keilinschr. der Achämen.*, p. 126 (?).

4. M. Cousin (*Kyros le J. en A. M.*, p. 88, 219) le fait partir le 6 mars. On ne peut guère placer le départ plus tôt. D'autre part, les données relatives à la bataille des Cunaxa et à la retraite des Grecs (Xén., *Anab* , V, v, 4 — VII, VIII, 26) ne permettent guère de descendre plus bas.

5. Cf. l'assassinat d'Alcibiade par Pharnabaze et le prétexte que le satrape invoqua plus tard (Éphore, dans Diod., XIV, 11). Pharnabaze se maintint en faveur.

6. Bélésys de Syrie : Xén., *Anab.*, I, IV, 10. Abrokomas (Xén., *Anab.*, I, IV, 18) était sans doute *karanos* comme Cyrus.

7. Cyrus avait certainement les trois premiers nomes d'Hérodote (chap. prélim.), Ionie, Lydie, Phrygie, Cappadoce : il aurait pu facilement en tirer 1 million d'hommes, 250.000 en admettant que la proportion du recrutement fût la même qu'en Égypte. Il en lève 70.000 (Diod., XIV, 19 : plus vraisemblable que le chiffre rond 100.000).

à compter sur les étrangers. Un Égyptien, Tamos, commandа la flotte de 25 trières qu'il avait rassemblée [1]. Et son principal espoir résida dans ses mercenaires grecs.

Il avait, dès le début, soutenu Sparte pour terminer au plus vite la guerre du Péloponnèse, et réserver pour son service les forces militaires du monde grec. Revenu en 404, il évita de soulever l'irritante question des villes d'Ionie, n'y mit pas garnison, intervint même pour expulser Tissapherne de Milet [2] : il ménageait ainsi Sparte, qui aurait pu entraver l'action de ses racoleurs. Ceux-ci agissaient partout, et peu à peu les Grecs affluaient à Éphèse. Au départ de Sardes (mars 401), Cyrus avait déjà 8.000 hoplites ; il s'arrêta à Colosses et à Célènes pour en attendre 5.000 autres [3]; enfin, à Issos (juin 401), 700 encore rejoignirent, portés cette fois par une flotte que commandait le navarque même de Lacédémone [4]. Sparte cependant n'intervint pas officiellement, espérant encore ne pas se trouver compromise en cas d'insuccès : mais l'apparition de cette flotte, qui repartit aussitôt, devait suffire à provoquer plus tard la rupture des chefs de la Grèce avec le Roi. Ce ne fut d'ailleurs qu'à Thapsaque (juillet 401) que Cyrus osa avouer à ses Grecs qu'il les menait contre celui-ci : et il fallut la promesse d'une augmentation de solde pour apaiser leurs scrupules [5]. Encore le dévouement de ces 13.000 hoplites resta-t-il tiède. Quand on fut arrivé à Cunaxa, à 70 kilomètres de Babylone (sept. 401) et que l'armée royale attaqua, Cléarque qui les commandait refusa de se porter au centre où était le Roi, se colla à l'Euphrate pour mieux sauvegarder la sécurité de ses troupes, et, en se ménageant une facile victoire sur ce point, causa probablement la perte de la bataille [6].

Tissapherne, parti de la côte avant Cyrus, était arrivé à Suse trois mois avant lui, et Artaxerxès avait eu le temps de se mettre en défense. Il commença par doubler d'un fossé le mur médique qui couvrait Babylone [7], et, à l'abri de ce retranchement, rassembla ses troupes. Il eut même le temps de recevoir des contingents égyptiens : on n'est pas forcé pourtant de croire qu'il ait réuni 400.000 hommes [8].

1. Xén., *Anab.*, I, IV, 2.

2. Xén., *Anab.*, I, I, 2. L'histoire de Milet est obscure, mais je crois que l'attitude de Cyrus s'explique bien comme je l'ai fait.

3. Cf. Cousin, *op. cit.*, p. 147.

4. Le navarque Samios et Pythagoras sont sans doute la même personne (Cf. Pareti, *Ric. s. potenza maritt. dei Spart.*, p. 59 = 129).

5. Xén., *Anab.*, I, IV.

6. Xén., *Anab.*, I, 8, voit naturellement les choses autrement. Mais Plut., *Artax.*, 9, a conservé la critique de Dinon ou de Ctésias, qui me paraît justifiée.

7. Sur l'avance de Tissapherne, et son importance, cf. Cousin, *op. cit.*, p. 273.

8. C'est le chiffre le plus modéré, et il est d'Éphore (Diod., XIV, 22). Au reste, si ce chiffre et les autres qu'on donne, 300.000, 1.200.000, ne proviennent pas de bruits qui ont couru dans l'armée avant l'action (Diod., XIV, 20), ils pro-

Pourtant, le jour où il engagea l'action (sept. 401), ses troupes étaient assez supérieures en nombre pour déborder fortement la gauche de l'ennemi. Cyrus fit un mouvement oblique pour attaquer avec ses cavaliers le centre de l'armée royale, et perdit toute prudence en apercevant son frère : il fut tué par un soldat de la garde [1]. Aussitôt ses troupes barbares se retirèrent à plusieurs lieues en arrière, les Grecs les y rejoignirent le lendemain, et l'on se mit en route le long du Tigre, sous prétexte de ne pas refaire un chemin où les approvisionnements seraient maintenant difficiles [2]. Cependant Ariée, qui commandait les Barbares de Cyrus, manœuvrait sous main pour rentrer en grâce, sachant que tous ceux qu'avait entraînés le jeune prince pouvaient compter sur la puissante intercession de Parysatis. La manière dont celle-ci avait reçu la nouvelle de la bataille est typique. Le courrier, pour l'éprouver, avait reçu l'ordre de lui dire que Cyrus était vainqueur. La vieille mégère, rusée, très maîtresse d'elle-même, commença par demander : « Comment va le Roi ? — Il s'est enfui. — Ah ! reprend-elle, c'est Tissapherne qui a causé tous ces malheurs ». Puis, au bout d'un moment : « Et Cyrus, où est-il maintenant ? — Là où doivent être les braves » [3]. Malgré toute sa prudence chacun connaissait ses sentiments, et les amis de Cyrus, encore une fois, comptaient sur son intervention : ils ne crurent pas inutile pourtant de se faire pardonner aux dépens de leurs compagnons d'armes. Quand on fut arrivé aux bords du Zab (vers le 1er novembre 401), Cléarque et quatre autres stratèges, attirés par Tissapherne à un colloque avec la complicité d'Ariée, furent massacrés avec leur suite, et l'on essaya d'amener les Grecs à déposer leurs armes. Mais, dûment avertis, ils élurent d'autres chefs et continuèrent leur retraite [4]. Tissapherne les harcela jusqu'au pied des montagnes qui dominent la plaine assyrienne, puis il laissa à son collègue d'Arménie, Tiribaze, le soin de les achever [5] : il était pressé d'aller prendre le gouvernement d'Asie-Mineure, où il remplaçait Cyrus.

On a considéré souvent que l'échec de Cyrus avait été un malheur pour la monarchie, dont, mieux que l'indolent Artaxerxès II Mnémon, il aurait pu empêcher la dissolution [6]. Il ne faut pas antidater cette

viennent de listes contenant l'effectif total (sur le papier) des forces dont aurait pu disposer le Roi : remarquer qu'il est plus faible que celui des forces de l'Empire au temps de Xerxès (chap. prélim.).

1. Xén., *Anab.*, I, VIII, 27. Plut. (*Artax.*, 12) est fort différent : et pourtant tous deux prennent pour garant Ctésias ! L'honneur d'avoir tué Cyrus fut disputé dans d'interminables discussions à la cour d'Artaxerxès.

2. Xén., *Anab.*, II, II-V.

3. Ctésias (Didot, p 73, 42). La scène fait une impression d'authenticité : Ctésias était médecin de la cour.

4. Le chef officiel fut le Spartiate Chirisophe (Diod. XIV, 27), quoique Xénophon conteste que son commandement ait été effectif (III, I, fin — cf. VI, II, 12).

5 Dernière agression de Tissapherne : Xén., *Anab.*, III, V (nov. ou déc. 401).

6. Maspero, *Hist. anc. de l'Orient* (édit. 1904), p. 730.

dissolution. Les intrigues de sérail qui suivirent la crise ne furent pas graves. Et aucune révolte importante ne résulta de la guerre de succession : Tissapherne même se mit en devoir d'achever la soumission des villes d'Ionie, jusqu'au moment où il rencontra Sparte (400). Il n'y eut de craquement sérieux qu'en Égypte. Là, des princes indépendants s'étaient toujours maintenu dans les oasis libyennes, et, dès 408, travaillaient le Delta [1]. C'est là que se réfugia la flotte de Cyrus après Cunaxa : le roi Psamménit fit tuer son chef Tamos et, mettant la main sur les vaisseaux, doubla ses forces [2]. Peu à peu, la révolte gagna le Delta, et dès lors les ennemis du roi de Perse eurent un ami sûr aux bords du Nil. Mais ce n'est que dans les dernières années d'Artaxerxès II que l'esprit de révolte se communiqua à l'ensemble des provinces occidentales.

Quant aux Grecs de Cyrus, tout le monde les croyait enterrés dans les neiges d'Arménie, lorsque le bruit se répandit que le gros avait reparu aux bords de la Mer Noire en avril 400 [3]. Le navarque spartiate Anaxibios, prévenu, les considéra d'abord comme des gêneurs et refusa les vaisseaux nécessaires pour les rapatrier [4]. Il leur fallut, tantôt naviguant sur les vaisseaux des républiques grecques Trapézonte, Sinope, Héraclée, tantôt marchant et combattant avec les populations côtières, gagner péniblement Chrysopolis (sept. 400) [5]. Ils auraient sans doute pillé Byzance, si la crainte de Sparte n'avait été pour eux le commencement de la sagesse. D'ailleurs le roi Seuthès les tira d'embarras en les prenant à sa solde (déc. 400) [6], et en se servant d'eux pour rétablir en partie la puissance des Odryses. A ce moment, la guerre venait d'éclater ouvertement entre la Perse et Sparte, et Thibron reçut dans son armée (mars 399) ce qui restait de ces bandes, soit 3800 hommes [7].

Déjà le récit des exploits des Dix-Mille se répandait en Grèce. Bientôt parurent des mémoires, comme ceux de Thémistogénès de Syra-

1. Révolte générale, 405 : Ed. Meyer, *Der Papyrusfund v. Elephantine*, 1912, p. 90.

2. Diod., XIV, 35. Cependant le plus important des chefs indépendants est Amyrtée, qui constitue à lui seul la 28e dynastie pour les chronographes (cf. Prasek, *Gesch. der Meder u. Perser*, II, p. 177-9). Ces divisions ont sans doute retardé la révolte générale de l'Égypte (cf. Ed. Meyer, *Gesch. des Alt.*, V, p. 181).

3. Xén. (*Anab.*, V, v, 4) dit huit mois après la bataille de Cunaxa, qui ne peut guère avoir eu lieu plus tard que septembre. On trouvera une rectification intéressante de l'itinéraire généralement adopté dans l'ouvrage du colonel Boucher sur l'*Anabase* (bonnes feuilles obligeamment communiquées par l'auteur).

4. Xén., *Anab.*, V, I, 4 — VI, I, 16.

5. Xén., *Anab.*, VI, fin : au moment où expirait la navarchie d'Anaxibios (*ibid.*, VII, II, 13).

6. Accord conclu avec Seuthès *au milieu de l'hiver* (VII, VI, 24). Deux mois sont passés (VII, V, 9) quand Thibron recueille les Dix-Mille (VII, VIII, 24).

7. C'est le chiffre de Diod., XIV, 31 (mais XIV, 37). Les données de Xénophon semblent indiquer un chiffre plus fort.

cuse [1]. Enfin, parmi les revenants, il s'en trouvait un qui n'était pas fait pour laisser s'obscurcir la gloire des hommes de Cyrus : l'Athénien Xénophon. Né vers 435, il avait vu sa fortune, presque toute terrienne, compromise par la guerre décélique, il avait été lui-même de ces chevaliers qui avaient servi, sinon les Trente, au moins les Trois-Mille, et s'étaient rendus suspects à la démocratie [2]. Son ami de Béotie, Proxénos, n'avait donc pas eu de peine à l'emmener au camp de Cyrus, et, dans la retraite, il avait commandé l'arrière-garde : enfin c'était lui qui avait négocié avec Seuthès. Il resta d'abord en Asie à guerroyer avec les Spartiates [3], et c'est seulement plus tard, quand la paix lui eut rendu des loisirs, quand la générosité de Sparte lui eut donné un domaine en Élide à la place de celui que les Athéniens lui avaient retiré en le bannissant [4], c'est alors qu'il prit la plume pour rectifier les bruits, erronés selon lui, qui couraient sur l'expédition. Les hâbleries des survivants, la vue du butin rapporté, firent beaucoup plus que le récit des difficultés qu'il avait fallu surmonter. Tous les aventuriers de la Grèce eurent désormais les yeux fixés sur l'Orient, et les rois de Perse, d'Égypte, les satrapes, ayant d'autre part reconnu la supériorité de l'hoplite grec, ne se firent pas faute d'encourager cette tendance.

Les Dix-Mille furent ainsi des précurseurs. « Aujourd'hui, dira Isocrate un demi-siècle plus tard, en l'état où est la Grèce, il est facile de former une armée plus importante et meilleure avec des hommes errants qu'avec des citoyens établis; mais à l'époque [de Cléarque], il n'existait pas de troupes régulières de mercenaires, et les recruteurs en chef, obligés pour se procurer des hommes de s'entendre avec les villes, dépensaient plus en présents faits à ceux qui réunissaient les soldats que pour la solde même [5] ». Ces lignes définissent exactement le changement qui allait se produire rapidement.

III

En effet, Sparte même ne put contenir longtemps, ni canaliser vers la guerre de Perse, les forces éparses qui s'agitaient dans les cités grecques. Quand éclata le soulèvement contre sa suprématie (395),

1. Si ce nom n'est pas un pseudonyme de Xénophon (*Hell.*, III, I, 1). Cependant il existait d'autres ouvrages que l'*Anabase*: sur Thémistogénès, Suidas, *s. v.*

2. Sur la fortune de Xénophon, cf. A. Croiset, *Xénophon* (1873), p. 7 et 21; Schwartz, *Rh. Mus.*, 1879, p. 164-5.

3. Cf. Diod., XIV, 37. C'est d'ailleurs parce qu'il resta au service de Sparte, même après 395, que Xénophon fut banni d'Athènes.

4. Xén., V, III, 7. Le domaine est sur le terrain triphylien enlevé aux Éléens (cf. p. 253).

5. Isocrate, *Phil.*, 96.

elles furent sollicitées de tous les côtés, et dès lors le phénomène devint normal. Tâchons de le mesurer par quelques chiffres [1].

Au temps d'Hérodote (v. 460), on considérait que la force principale d'une cité résidait dans sa milice d'hoplites. L'arme riche, la cavalerie, était inexistante dans certaines cités ; ailleurs, on considérait la proportion d'un cavalier pour dix fantassins comme plutôt forte. Quant aux hommes non qualifiés pour le service d'hoplites, on les regardait, dans l'ensemble, comme équivalant en nombre aux hoplites mêmes. Quand il fallait des flottes nombreuses, on embarquait volontiers des esclaves. Ces proportions sont vérifiées surtout pour le Péloponnèse, mais elles sont données comme générales.

Si nous nous transportons à l'époque de Xénophon (début du IVe siècle), le phénomène saillant est la diminution de cette classe des hoplites, qui représente toujours l'élément enraciné et aisé de la population. Diminution qui sera plus sensible si nous nous rappelons que la classe aurait dû grandir dans l'intervalle. En effet, la classe des hoplites est qualifiée par un certain cens qui est resté en général traditionnel : à Sparte, par exemple, on en attribue la fixation à Lycurgue [2]. Or, là où ce cens est fixé en numéraire, sa valeur a baissé par l'afflux de l'argent : nous ne suivons ce phénomène qu'à Athènes, mais il est évident qu'il s'est produit dans une grande partie du monde grec [3]. Et en effet, le Péloponnèse semble avoir compté plus d'hoplites vers 431 qu'un demi-siècle plus tôt [4]. La régression dont nous parlons est donc encore plus caractérisée que ne le font paraître les chiffres comparés tels quels.

Nous laissons de côté Sparte, où la dite régression tient à ce que la classe des « Égaux » a fondu, alors qu'on n'osait que très timidement y suppléer avec des Périèques ou des *Néodamodes* (Hilotes affranchis). Mais le Péloponnèse tout entier, vers 377, ne pourra plus mettre en ligne que 40.000 hoplites. Et en Béotie, du Ve siècle au IVe, le nombre tomba de 11.000 à 7.000 [5]. Athènes ne retrouvera jamais le nombre d'hoplites qu'elle a eu au Ve siècle, même quand elle aura récupéré des clérouchies [6]. Dans le monde ionien, nous manquons de renseignements, parce que, là, on se sert surtout d'hoplites mercenaires, dont les satrapes et les rois sont assez riches pour payer la lourde armure et la nourriture solide. De même, à l'Occident, les milices d'hoplites seront suspectes aux tyrans, et là aussi

1. Je renvoie pour tout ceci à *P. P.*
2. Plut., *Lyc.*, 5.
3. Cf. *S. R.*, p. 5.
4. Comp. Hérod., IX, 27 et Plut., *Pér.*, 50 (cf. *Klio*, 1912, p. 144). L'augmentation est tangible à Argos et Mantinée, et rend plus saillante la diminution dans le reste de la presqu'île.
5. Pour le premier chiffre, *Th.*, p. 145. Pour le second, Beloch, *Klio*, 1906, p. 54 sqq.
6. Cf. *S. R.*, p. 24.

on paiera facilement des hoplites mercenaires [1] : mais, ce qui est grave, c'est qu'on préfèrera à l'hoplite grec le fantassin campanien, et en général le Barbare.

La proportion de cavaliers augmente (un pour 8 fantassins), mais beaucoup de cités, Sparte en tête, n'entretiennent que sur le papier cette arme de riches [2]. En revanche, le nombre des hommes armés à la légère est maintenant de deux par hoplite, et ces hommes proviennent en général de la population flottante : dans le Péloponnèse par exemple, aux 40 ou 50.000 cavaliers et hoplites correspondaient près de 100.000 hommes d'infanterie légère, mais il ne faudrait pas conclure de ce chiffre à une population de 400.000 âmes [3]. En d'autres termes, la forte proportion d'éléments flottants qu'on relevait depuis longtemps dans la marine se retrouve maintenant dans les armées de terre.

Veut-on le petit fait significatif? Phlionte, vers 380, nous le fournit. Cette cité ne peut plus mettre en ligne les 1000 hoplites qu'elle avait au temps d'Hérodote [4]. En revanche, les Spartiates qui assiègent la ville y comptent 5000 hommes, et ils n'ont pas dû exagérer beaucoup, puisque, avec les déserteurs qu'attirent les riches émigrés, on forme tout de suite un corps de plus de 1000 soldats. Les quatre cinquièmes de la population virile et davantage sont donc en grande partie des déracinés et des déclassés, propres à fournir des mercenaires.

Ont-ils été remplacés dans les cités ? Il est très probable que l'esclavage s'est développé du ve au ive siècle : en voici un indice. Au début du ve siècle, le prix courant de l'esclave est de 200 dr [5]. Or, nous avons vu qu'il aurait dû augmenter, comme tous les prix exprimés en argent : c'est le contraire qui se produit. Nous n'avons de documents précis que pour Athènes [6], mais le phénomène n'y a certainement pas été localisé. Les esclaves se sont multipliés, surtout dans les villes : Corinthe finira par en compter 60.000, la petite Égine 70.000 ! Même, de ci de là, un fait nous permet de suivre l'accroissement de la population servile dans les pays ruraux : au ive siècle, un riche Phocidien achète mille esclaves, et ses compatriotes crient qu'il va frustrer de leur travail les hommes libres [7]. Certains de ses esclaves sont amenés naturellement par le brigandage et la

1. Denys avait dans son armée, outre les milices des Grecs d'Occident, des Messéniens (Diod., XIV, 34), etc. Mais on sait la place qu'y tenaient les Campaniens.

2. Xén., *Hell*, VI, IV.

3. Diod., V, 31 ; cf. *P. P.*, p. 141 sqq.

4. Xén. (*Hell.*, V, III) ne donne pas le chiffre d'hoplites, mais il résulte de la distribution des contingents péloponnésiens faite en 377 (cf. *P. P.*, p. 144 sqq.). Pour le nombre de 5.000, Xén., *Hell.*, V, III, 16.

5. Cf. plus haut, p. 93.

6. Cf. mon article *Rev. des Deux-Mondes*, 1er sept. 1910, p. 214. — Xén., *Rev.*, IV, 23 sqq.

7. Pour les chiffres de Corinthe et d'Égine, le passage d'Athénée (VI, 272e)

piraterie, sans cesse croissants, mais la plupart sont des Barbares.

Tels sont les profonds changements sociaux révélés extérieurement par l'apparition de ces bandes de mercenaires qui parcoureront le pays « pour leur malheur et celui des autres » [1], jusqu'au jour où on leur ouvrira tout grand l'Orient, qui se défend mal, et l'Occident, qui les rejettera. Ceci nous amène à parler de leur valeur militaire.

IV

Ce n'est pas seulement par l'origine des éléments qui les composent, et par l'esprit qui les anime [2], que ces armées diffèrent des précédentes, mais encore par leur aspect tactique.

La suprématie de la milice d'hoplites était fondée sur une trop vieille tradition pour disparaître si vite chez les Grecs. La phalange restera, en principe, l'élément essentiel.

Mais, d'un autre côté, la cavalerie a été appréciée davantage, quand on a vu combien l'absence en pouvait être sensible devant les cavaliers de l'Iran. Seulement la Grèce ne pourra jamais être un pays d'élevage : seule, la Thessalie fournira des corps de cavaliers quelque peu nombreux et exercés.

Et, au-dessus de l'hoplite, s'introduit un corps d'hommes plus légèrement armés, avec le petit bouclier (πέλτη) qui leur vaudra leur nom de *peltastes*, incapables de soutenir en ligne le choc de la longue lance de l'hoplite, mais pouvant le harceler par le javelot, et, s'il vient à se découvrir et à quitter sa rigide ordonnance, l'user en détail [3]. Les Grecs avaient déjà fait l'expérience de ce mode de combat en Thrace, quand un stratège athénien, Iphicrate, le perfectionna en s'attachant à l'entraînement spécial qu'il exigeait, et en améliorant l'armure (bottes *iphicratides*) [4]. La destruction d'une division lacédémonienne (390) consacra les peltastes. Désormais, toute armée aura un peltaste pour deux hoplites, et le nom des officiers de ce corps (ξεναγοί) conservera le souvenir de son origine mercenaire [5]. Au lieu que l'hoplite avait toujours besoin d'être soutenu par quelques *gymnètes* (archers, frondeurs, etc.), le peltaste peut à la rigueur se suffire à lui-même, et se passer de ces derniers.

corrigé par Beloch (*Bevölk.*, p. 87 sqq.). Pour le chiffre de Phocide, Timée, fr. 67 (*Frag. Hist. gr. I* Didot).

1. Isocr., *Phil.*, 50.

2. L'esprit des Dix-Mille est intéressant comme transition entre celui des armées de citoyens et celui des armées de condottieri (est-il besoin de rappeler les scènes de l'*Anabase* V, VII, etc. ?).

3. Voir le détail du combat des peltastes contre la more du Léchée (Xén., *Hell.*, IV, V, 11, 18).

4. Diod., XV, 44.

5. Sur le corps des peltastes, cf. le traité de tactique d'Asclépiodote (édit. Koechly, *Griech. Kriegsschriftsteller*, II, chap. 6).

L'ingéniosité grecque, paralysée par l'esprit traditionaliste des milices d'hoplites, s'est donné carrière dans des armées où les préoccupations techniques n'étaient pas contenues, et elle a développé la poliorcétique. Les machines puissantes, comme la *catapulte*, apparaissent avec Denys l'Ancien [1]. Il est caractéristique cependant que, dans le traité de poliorcétique composé en Orient, par un certain Énée, vers 345 [2], sur 40 chapitres dont quatre consacrés aux μηχαναί, il n'y ait que quelques lignes sur les grandes machines [3] : celles-ci n'entreront décidément en ligne qu'avec Philippe (340). Mais déjà les vieilles murailles sont moins sûres. Une guerre comme la guerre du Péloponnèse avait eu pour condition première qu'une forteresse de la force d'Athènes était imprenable si on ne la bloquait pas par mer en même temps que par terre. Désormais les cités grecques trouvent au pied de leurs acropoles un abri moins assuré : il faut développer les fortifications. Celles d'Hermocrate et de Denys à Sélinonte sont déjà aussi compliquées que celles de nos châteaux du moyen-âge, avec leurs tours, leurs redans, leurs barbacanes, etc. [4]. Athènes, au cours du IVe siècle, remplacera ses murs en briques par de la pierre, et les munira de fossés [5].

Sur mer enfin, l'emploi plus libre d'un matériel humain plus étendu permettra d'alourdir et de fortifier l'instrument de combat. Athènes, jusqu'à la fin, n'aura qu'une flotte de trières, maniables avec 200 hommes seulement. Mais Denys introduit déjà la pentère (cinq rangs de rames), qui exige 340 rameurs, et peut porter 160 soldats pour l'abordage et le débarquement [6].

Bref, sur terre et sur mer, une armée devient un tout complet, qu'on ne peut avoir qu'avec plus d'argent. Au Ve siècle le seul élément vraiment dispendieux était la milice d'hoplites, et c'était par définition la classe aisée qui la fournissait. Maintenant, on a remplacé une partie de cette infanterie par un élément plus léger, le *peltaste*, mais en revanche tout le reste de l'outillage militaire s'est compliqué, étendu. Or, des cités grecques peuvent encore se procurer des corps de peltastes, mais, pour avoir l'ensemble, il faudra des ressources financières plus larges, par conséquent une base territoriale plus étendue [7]. Par l'évolution militaire aussi, la transformation monarchique, de loin, se prépare.

1. Diod., XIV, 42.
2. Leucon était déjà mort (Énée, chap. 5).
3. *Ibid.*, chap. 329, suspect.
4. Cf. Hulot-Fougères, *Sélinonte*, p. 180 sqq.
5. Frickenhaus, *Athens Mauern im IVten Jahrh.* (1905), surtout p. 45. Cf. Michel, *Suppl.*, 1465.
6. Diod., XIV, 42, 44. Cf. Torr, *Anc. Ships* (Cambridge, 1894).
7. Le taux de la solde ne semble pas avoir été relevé (cf. Boeckh, *Staatsh. der Ath.*, éd. Fränkhel, I, p. 340 sqq.). Mais les forces mises en jeu étaient permanentes.

CHAPITRE II

Sparte et Syracuse (404-386).

I. Sparte et subsidiairement Syracuse. — Sparte et Lysandre (403-2). — Politique de Sparte, Élide, Héraclée, villes d'Ionie. — Rupture avec les Perses 400, Thibron et Dercyllidas. — Conon 397. — Agésilas 396. — La force de Sparte. — Syracuse en 404; paix avec Carthage. — Denys, ses préparatifs, la guerre nationale 398. — Les Carthaginois devant Syracuse 396. — Victoire de Denys, son alliance avec Sparte. — Sparte et Syracuse arrêtées.

II. Sparte et les États grecs 395. — La guerre en Grèce 395, rappel d'Agésilas 394. — Cnide 394. — La guerre de Corinthe 393, Longs-murs. — Négociations de 392-1. — Iphicrate 390 et Thrasybule 389. — La fin de la guerre 389-7, Antalcidas. — Paix du Roi 387-6, Sparte reste puissante.

III. Denys contre Messine et Rhégion. — Fin de la guerre contre Carthage 392-1. — Denys et les Lucaniens contre les Italiotes, siège de Rhégion 388-7. — Denys en Occident, les Celtes. — Denys et Sparte. — Ce qui reste à Sparte et à Syracuse.

Tel est l'état social dont il faut tenir compte si l'on veut apprécier justement l'effort qu'allaient faire Sparte et subsidiairement Syracuse, victorieuses d'Athènes, pour maintenir une certaine cohésion politique dans ce monde grec assez petit, très dispersé, et menacé toujours par de si graves périls. Il faut revenir à l'année de la chute d'Athènes (404) pour suivre cet effort dans son ensemble.

I

Le triomphe final de Sparte avait été l'œuvre de Lysandre, et, dans les deux années qui suivirent Aigospotamos (404, 403), il était

---

Le Léchée (Fougère, *Guide de Grèce*, p. 377). — Inscription des murs (Frickenhaus, *Ath. Mauern*, 1905), inscr. de Délos (Michel, 577). — Timothée, *Perses* (éd. Wilamowitz). — Aristophane, *Ass. des femmes*, *Plutus*. — Andocide, *Disc. s. la Paix*. — Lysias. — Isocrate, *Panégyr.* — *Disc. aux Lariss.* (dans Ed. Meyer, *Theop. Hellenika*, 1909). — Ctésias. — Xénophon, *Helléniques* (éd. Merchant et Underhill, Oxf. 1906). — Théopompe (*Th.*). — Diodore, XIV. — Justin; C. Népos, *Conon*, *Iphicrate*. — Plutarque, *Lysandre*, *Agésilas*. — Didyme (Foucart, *Étude sur Didymos*).

apparu personnellement comme le maître de la Grèce. L'encens que les oligarchies restaurées ou rassurées faisaient fumer sous ses narines ne parvint pas à tourner la tête de cet homme, en qui l'homme de parti avait presque tué l'ambitieux, et l'ambitieux avait tué complètement le jouisseur [1]. Mais une certaine inquiétude subsista toujours à son endroit dans les milieux dirigeants de Lacédémone; elle se manifesta ouvertement quand, à l'automne de 403, arrivèrent au pouvoir de nouveaux éphores.

Déjà la décision prise par le roi Pausanias vis-à-vis d'Athènes (p. 186) avait été un échec pour Lysandre, et Pausanias, poursuivi de ce chef, avait été absous par la gérousie à quatre voix de majorité [2]. Des désaveux semblables se succédèrent contre les *décarchies*, contre tous les hommes auxquels Lysandre avait remis le gouvernement des cités suspectes, par exemple contre Cléarque à Byzance [3]. Déjà, une condamnation sévère avait été prononcée contre un des meilleurs lieutenants du navarque, Thorax, pour faits d'argent [4]. Lysandre se sentit menacé. Son irritation se porta contre l'institution de la royauté héraclide dans laquelle il voyait le principal obstacle au maintien de son ascendant, et il s'engagea dans d'obscures intrigues pour décider les oracles de Delphes et de l'Ammonion à se prononcer contre elle; il ne fit ainsi que préciser la méfiance dont il était l'objet (402). Il ne fut pris aucune mesure contre lui, et il continua même à jouir de la considération que méritaient ses immenses services. Mais le régime de réaction terroriste qu'il avait institué disparut dans les cités soumises à l'hégémonie spartiate. A Sparte, en effet, l'accord exista désormais, dans l'ensemble, entre les rois Agis et Pausanias d'une part, d'autre part la gérousie et les cinq éphores annuels qui représentaient les 2 ou 3.000 Spartiates proprement dits; le peuple que la majorité du monde grec regardait comme « le grand chef » suivit une politique plus conforme au désir d'apaisement qui se faisait jour partout [5]. On peut résumer en quelques mots les tendances générales de cette politique :

1° Ne pas revenir sur les concessions faites depuis assez longtemps pour avoir pris déjà un caractère traditionnel. Sparte avait donné une preuve éclatante de sa loyauté à cet égard en laissant à Athènes même, à l'ennemi héréditaire, son régime démocratique;

2° Intervenir énergiquement pour arrêter tout changement nouveau dans le sens démocratique.

Au reste il faut suivre l'application de ces principes dans les diverses parties du vaste domaine qui reconnaissait l'hégémonie spartiate.

1. Théopompe, fgm. 21 (*Th.*, p. 153-4).
2. Paus., III, v, 2.
3. Diod., XIV, 12.
4. Plut., *Lys.*, 19.
5. Cf. Timothée, *les Perses*, p. 220 (remarque de M. S. Reinach).

Dans le Péloponnèse, Sparte avait été très prudente au cours de la guerre décélique, et, même après la victoire, elle s'abstint par exemple de demander des comptes à Argos. Sur un seul point, elle se départit de cette longanimité : en Élide. Les Éléens étaient restés neutres pendant la guerre décélique et avaient ajouté à cet abandon plusieurs offenses particulières dont Agis vint leur demander compte en 402[1]. Le parti démocratique modéré qui exerçait le gouvernement à Élis opposa une résistance qui se prolongea jusqu'au printemps de 400[2]. Alors Agis, après avoir vainement tenté de le renverser, prit le parti de s'accorder avec lui ; les Éléens purent ainsi célébrer en paix les Olympies de 400, moyennant qu'ils renonçassent aux villes de Triphylie et qu'ils acquitassent désormais correctement leurs obligations de membres de la confédération péloponnésienne[3].

Hors du Péloponnèse, l'autorité de Sparte ne s'exerçait pas dans des formes régulières, mais à chaque instant les gouvernements qu'elle soutenait invoquaient ses *harmostes* ou même ses navarques, de sorte qu'elle était sans cesse amenée à intervenir sur un point ou sur un autre. Dans la Grèce du Nord, un domaine surtout lui tenait à cœur : cette Héraclée Trachis qu'elle avait fondée pour préparer son attaque sur les possessions thraces d'Athènes, mais qui depuis avait été en butte à des assauts auxquels elle avait succombé en 410-9[4]. Il fallait ici se garder d'éveiller les défiances des « alliés », déjà si refroidis, de Béotie ; mais, quand ils eurent profité d'une sédition pour mettre la main sur Orope (402-1)[5], Sparte, en compensation, jugea le moment venu de rétablir son autorité à Héraclée : Hérippidas s'y installa en 399[6]. Déjà les Messéniens avaient été expulsés de Naupacte et de Céphallénie, le roi des Molosses Alkétas forcé de fuir, la puissance de son peuple affaiblie[7]. Mais Sparte avait surtout l'œil sur la Thessalie. Là, le pouvoir des grandes familles, encore intact vers 424, avait été ébranlé, pendant

1. Xénophon, III, II, reprend les événements de Grèce après avoir suivi jusqu'au bout la guerre de Perse, ce qui fait croire que la guerre d'Élide aurait eu lieu après l'envoi de Dercyllidas. Diodore (XIV, 17, 34) est plus correct. Il paraît prouvé que les Éléens cédèrent à l'approche des Olympies de 400 (cf. Xén., *Hell.*, III, II, *in fine*). Et Agésilas est certainement monté sur le trône en 400 (cf. Plut., *Agés.*, 47, et ci-dessous, p. 321).

2. Diodore XIV, 17, 34 a probablement confondu Pausanias avec Agis et fait de l'épisode Xén., *Hell.*, III, II, 28 le fait central de la guerre (voir les contradictions où tombe M. Busolt, qui veut sacrifier complètement son récit, *Hermes* 1911, p. 235 et 468).

3. C'est sur le territoire enlevé alors que se trouvait Scillonte, où les Lacédémoniens devaient établir Xénophon. Les Éléens combattent avec Sparte à Némée (Xén., *Hell.*, IV, II).

4. Xén., *Hell.*, I, II.

5. Diod., XIV, 17. Cf. Théopompe, fgm. 13 (*Th.*, p. 136).

6. Diod., XIV, 38.

7. Diod., XIV, 34. Cf. Klotzsch, *Epir. Gesch.*, p. 37 (mais erreur de date sur la mort d'Agis).

la guerre décélique, par des révoltes de Pénestes qui avaient facilité l'élévation de certains tyrans. A Phères, Lycophron s'était maintenu grâce à une brillante victoire (vers le 4 sept. 404 [1]). Les grands de Larisse, menacés, ne s'étaient sauvés qu'en acceptant le vasselage d'Archélaos de Macédoine. Sparte occupa Pharsale [2], essaya de s'établir à Larisse; elle eût peut-être fait rentrer la Thessalie dans le système général d'aristocraties modérées dont elle voulait faire la norme de la Grèce, sans la guerre de Perse [3]. La Thessalie resta livrée à des dissensions intestines, d'autant que la mort d'Archélaos (399) ouvrit pour la Macédoine même une ère d'instabilité [4].

C'est sur mer surtout, dans l'ancien domaine d'Athènes, que la besogne était difficile ; là aussi pourtant, l'ordre se rétablissait. Cléarque seul osa se mettre en révolte ouverte, et il fallut une bataille en règle, près de Byzance, pour éliminer définitivement de Sparte ce compromettant personnage [5]. Mais il y avait de ce côté un point où se posait la grave question de l'indépendance nationale : les villes grecques situées sur le continent asiatique, de Phasélis à Héraclée. Les satrapes perses, Tissapherne et même Pharnabaze, n'avaient soutenu Sparte qu'avec l'espoir de récupérer les tributs de ces villes. Cyrus, qui avait ses vues personnelles, avait laissé dormir après la victoire de Lysandre la périlleuse question. On a vu que cette différence d'appréciation avait même amené un conflit entre Tissapherne et Cyrus à propos de Milet [6]. En revanche, le prince comptait bien demander à Sparte de le soutenir dans son entreprise ; en juillet 401 il avait fallu envoyer, sinon le navarque même, du moins des vaisseaux spartiates, à Issus [7]. Sparte espérait avoir évité de se trop compromettre vis-à-vis d'Artaxerxès triomphant, mais le remplacement de Cyrus par Tissapherne suffit à raviver le conflit des villes d'Ionie, qui allait amener la rupture redoutée.

Au printemps de 400, Tissapherne était de retour en Asie-Mineure

1. Xén., *Hell.*, II, III, 4.

2. Impossible de dire au juste quand : les Lacédémoniens occupaient Pharsale en 395-4 (Diod., XIV, 82).

3. Cf., sur ce point, le discours (attribué à Hérode Atticus) aux Larisséens, et le commentaire de M. Ed. Meyer, *Theopomps Hellenika*.

4. Diod., XIV, 37, 84, 89, 92; XV, 60. Archélaos tué en 400-399; son fils Oreste assassiné par Aéropos qui règne jusqu'en 394; Pausanias assassiné tout de suite par Amyntas, qui est expulsé du trône par Argée (?) et rétabli par les Thessaliens (il mourra en 370-69).

5. Diod., XIV, 12. Cléarque fut condamné régulièrement à Sparte. Cf. p. 238.

6. Xén., *Anab.*, I, I. Cyrus envoyait au Roi des tributs qui étaient censés levés sur les Grecs Cf. p. 243.

7. Xénophon appelle le navarque Samios dans les *Hell.*, III, I, 1, et Pythagoras dans l'Anabase I, IV. Nous avons admis que c'était le même personnage (p. 243). L'emploi du sobriquet dans le second cas n'aurait-il pas eu pour but précisément de masquer l'envoi du navarque même de Lacédémone ?

et prenait le gouvernement des trois satrapies cistauriques. Il exigea aussitôt avec rigueur les tributs des villes de la côte, brusqua les récalcitrants, assiégea Cymé [1]. Les plaintes affluèrent à Sparte, et les Spartiates ne purent se dérober à l'obligation de soutenir les « frères d'Asie ». A l'automne de 400, Thibron parut en Asie-Mineure avec 6000 hommes, et les Dix Mille, vis-à-vis desquels le navarque Anaxibios avait été si froid en 400, entrèrent à son service au printemps de 399 [2].

La guerre contre Tissapherne commença, mais Thibron la mena mollement, et, comme la conduite de ses troupes dans les quartiers d'hiver avait donné lieu à des plaintes de la part des Ioniens, on le remplaça par Dercyllidas (aut. 399). Celui-ci porta la guerre chez Pharnabaze, qui, comme subordonné de Tissapherne, avait réclamé aussi les tributs des villes grecques de l'Hellespont [3]; mais une trêve intervint dès le printemps de 398. Dercyllidas employa utilement les loisirs qu'elle lui laissait en défendant les Grecs de la Chersonèse contre les Thraces, puis il revint en Asie (aut. 398), bloqua Atarnée qui était un foyer d'opposition contre le gouvernement aristocratique de Chios [4]. Au printemps de 397 seulement, il se retrouva en présence de Tissapherne et de Pharnabaze, mais cette fois encore on évita un choc décisif. De part et d'autre on aurait voulu un rapprochement, mais aucun des deux adversaires ne consentait à renoncer aux tributs de l'Ionie.

Cependant le roi Artaxerxès avait vu avec irritation l'intervention de 401, puis l'agression de 399 [5] : Pharnabaze alla le trouver (été 398) pour lui indiquer un moyen de vengeance. Depuis 411, il avait en Cypre un vassal entreprenant mais encore docile, Évagoras roi de Salamine : à la cour de celui-ci vivait une colonie athénienne dont le principal personnage était Conon, le vaincu d'Aigospotamos. Un médecin grec qui, depuis Cunaxa, vivait à la cour de Perse, Ctésias, s'entremit pour décider Conon à agir avec la partie de la flotte phé-

1. Xén., *Hell.*, III, I, est très bref. Diod., XIV, 35, plus explicite. La question des tributs réclamés reste obscure dans leur récit.

2. Xén., *Hell.*, III, I; Diod., XIV, 37. La chronologie est donnée très exactement par les indications de l'Anabase (VII, VIII).

3. Pharnabaze a eu une attitude tergiversante vis-à-vis de Cyrus (cf. la mort d'Alcibiade) et de Lysandre (Plut., *Lys.*, 24). Il est probable qu'il fit sa cour à Tissapherne après Cunaxa, comme les autres (Diod., XIV, 35), mais celui-ci restait méfiant (Xén., *Hell.*, III, I, 9). On peut donc croire Xénophon quand il dit que Dercyllidas eut un motif personnel d'impliquer Pharnabaze dans la guerre.

4. Xén., *Hell.*, III, II (cf. Michel, 1383). La chronologie fixée par la mention des moissons (Xén., *Hell.*, III, II, 17).

5. Il faut se rappeler qu'il était préoccupé par la révolte de l'Égypte. On sait les difficultés auxquelles donne lieu la chronologie des dernières dynasties indigènes de ce pays. Je suis M. Prasek (*Gesch. der Meder und Perser*, II, p. 23) plutôt que M. Kahrstedt, dont j'adopte seulement la date pour la conquête de l'Égypte par Okhos (*Forsch.*, p. 10). Je place donc : Amyrtée 408-402, Néphérée 402-396, Hakoris 396-383 (cf. p. 283).

nicienne que la révolte de l'Égypte laissait disponible [1]. Dès l'automne de 397, Conon prenait les devants avec 40 ou 50 vaisseaux cypriotes et venait s'embosser à Caune : le navarque Pharax l'y bloqua, et il y resta paralysé jusqu'au moment où 40 vaisseaux phéniciens le rejoignirent (396). Presque aussitôt la défection de Rhodes (aut. 396) donna à cette flotte, portée bientôt à 90 ou 100 navires, un point d'appui d'autant plus précieux que le revirement de la cité livra en même temps un convoi de blé envoyé aux Spartiates par le roi d'Égypte (Néphérée ou Hakoris) [2]. Depuis 400, la mort d'Agis avait, grâce à l'exclusion d'un fils dont la naissance était suspecte, donné le trône de Sparte à un soldat éprouvé, Agésilas. Il avait été préoccupé d'abord par des difficultés intérieures (conjuration de Cinadon 399); mais Lysandre, revenu en faveur depuis son avènement, l'incitait à donner plus d'activité à la guerre de Perse. Quand le bruit des armements maritimes parvint à Sparte (397), il fut décidé qu'Agésilas partirait pour l'Asie avec de nouvelles forces. Déjà, on parlait d'intrigues perses en Grèce, on savait la mauvaise volonté d'Athènes, d'Argos, de Corinthe, de Thèbes surtout : quand Agésilas partit (print. 396), il reçut à Aulis la preuve éclatante de cette malveillance [3]. Il débarqua néanmoins en Ionie et fit contre Tissapherne, puis dans le pays de Pharnabaze, une campagne que le manque de cavalerie rendit infructueuse. Après avoir comblé cette lacune, Agésilas reprit au printemps de 395 la campagne contre Tissapherne et débuta par un brillant succès à Sardes. Cependant Conon était paralysé à Rhodes par l'irrégularité avec laquelle on lui envoyait l'argent nécessaire à la solde [4].

Ce n'était pas sans raison que Sparte avait hésité à entreprendre cette guerre « nationale ». Elle savait que ses hommes ne pouvaient s'éloigner de Sparte. Elle savait avec quelle répugnance les hoplites du Péloponnèse et de la Béotie envisageaient une guerre lointaine, alors que l'infanterie ionienne ne valait rien. Elle savait que la flotte d'Ionie qui, théoriquement, pouvait s'élever à 120 vaisseaux [5], ne saurait être mobilisée qu'à force d'argent. Or, on nous dit bien que l'ancien domaine d'Athènes fournissait maintenant à Sparte le même tribut que jadis à sa rivale (1000^{t}) [6], mais ce tribut devait être bien

1. La mention de Ctésias dans Diod., XIV, 46, si elle ne correspond pas à la fin de son ouvrage (Prasek, *op. cit.*, p. 11 n.), correspond probablement à son intervention dans ces négociations.
2. On sait que la chronologie de la campagne maritime a dû être revisée par suite de la découverte de Théopompe. J'ai dit ailleurs pourquoi je me séparais de M. Ed. Meyer (*Th.*, p. 140, 141).
3. Xén., *Hell.*, III, IV (insulte des Béotiens).
4. Cf., sur tous ces points, *Th.*, p. 148 sqq. Les éphores s'inquiétaient pourtant plus qu'Agésilas de la guerre maritime (p. 260).
5. 120 vaisseaux à Pharax (Diod., XIV, 79, où il faut lire *Pasanda*); et à Pisandre (Xén., *Hell.*, III, IV) : c'était le chiffre théorique.
6. Diod., XIV, IV. Isocrate, *Panég.*, 132.

irrégulièrement payé. Néanmoins l'adversaire mit tant de temps à se servir de ses moyens, de sa cavalerie supérieure, de sa flotte et de ses trésors, que l'ont put un moment bien augurer de cette guerre, qui constituait en tout cas un excellent dérivatif tant au point de vue social qu'au point de vue politique. Mais les « archers du Roi » intervinrent à temps dans les cités de la Grèce propre.

Nous avons dit quels avaient été en Occident les effets de la grande invasion carthaginoise terminée par la paix de 404.

Denys restait reconnu officiellement par Carthage comme maître de Syracuse, et l'intervention de l'envoyé spartiate Ariste [1] le sauva d'une nouvelle insurrection en 403. Mais son pouvoir était tout militaire, appuyé uniquement sur la troupe mercenaire qu'il avait cantonnée dans l'île Ortygie. La population de Syracuse, malgré tous les élémenls étrangers qu'il y faisait entrer, restait en grande partie hostile. Il dut procéder par la conquête brutale à l'égard de Léontini, de Naxos, de Catane : en revanche il n'hésita pas à s'appuyer sur les dynastes sicules. Enfin, si Locres lui était amie, Rhégion lui témoigna une hostilité que les Grecs d'Italie partageaient à peu près. Dans ces conditions, il devait se hâter de faire pardonner son usurpation en s'adonnant à la grande besogne nationale qui l'avait fait accepter : la guerre contre Carthage.

Il se consacrait donc aux préparatifs guerriers. L'Ile était devenue un réduit formidable, et Syracuse même, agrandie des Épipoles, devint une forteresse de premier ordre (plan, p. 161). Tout l'Est de la Sicile offrit l'aspect d'un camp, où Denys appela en foule des mercenaires campaniens et autres. Il eut 50.000 hoplites, 10.000 cavaliers, des troupes légères à proportion, avec une artillerie de siège composée de machines jusqu'alors inconnues, comme la *catapulte*. Il réunit 200 vaisseaux, quinquérèmes ou trirèmes, et les équipa au besoin avec des esclaves affranchis [2]. Pour suffire aux dépenses, un impôt de vingt pour cent sur le capital fut établi pour le cas de guerre [3]. Denys pouvait juger qu'il avait pris toutes les précautions voulues lorsqu'il attaqua en 398.

L'assaut prit Carthage au dépourvu. Les Phéniciens furent massacrés dans toutes les villes grecques, et en quelques semaines les Sémites ne tinrent plus que la ville insulaire de Motyé à la pointe Ouest de l'île. Denys l'assiégea avec vigueur, et la ville mal secourue tomba. Il put consacrer la campagne suivante (397) à châtier les cités qui l'avaient mollement soutenu [4].

Cependant Carthage aussi avait armé; une flotte de 200 trières

1. Diod., XIV, 10. Le même qu'Arétès (XIV, 70) et Aristote (XIV, 78)?
2. Diod., XIV, 18, 42, 47.
3. Aristote, *Pol.*, VIII, ix, 5.
4. Diod., XIV, 53, 54. Sur la chronologie, cf. Kahrstedt, *Forschungen*, p. 184.

devait couvrir des transports qui portaient 100.000 Barbares venus de tous les points de l'Occident. Au printemps de 397, Himilcon parut à l'Ouest de la Sicile, puis, au lieu de passer par le Sud, il tourna par le Nord, prit Messine. Denys s'était replié sur Syracuse menacée, mais il fut battu sur terre et sur mer aux pieds de l'Etna; Sparte, avertie aussitôt, lui envoya son navarque de l'année précédente, Pharax [1]. Déjà Syracuse était bloquée de toutes parts; quand les Syracusains eurent remporté sans Denys un succès passager, une sédition éclata contre le tyran, et, seule, l'énergie de Pharax lui conserva l'autorité. Cependant, les maladies développées par l'approche de l'arrière-saison travaillaient pour lui dans le camp de Daskon. Himilcon et ses compatriotes ne se sauvèrent qu'en abandonnant lâchement leurs auxiliaires (aut. 396). Ce fut un désastre complet, et les mauvais germes rapportés en Afrique par l'armée vaincue y développèrent une nouvelle épidémie qui paralysa Carthage pour longtemps [2]. Denys put donc, l'an d'après (395) demander des comptes aux Grecs et aux Sicules qui avaient soutenu l'adversaire. En 394, il assiégea Tauroménium (Taormine), sous les murs de laquelle il passa un rude hiver [3]. Mais déjà, derrière toutes ces résistances, il sentait Messine et Rhégion.

Quoiqu'il en soit, les hommes d'État spartiates n'avaient pas à se repentir d'avoir, dès le principe, choisi Denys comme collaborateur en Occident, et de l'avoir constamment soutenu (quoiqu'il eût accueilli les Messéniens fugitifs) [4]. Il avait en somme arrêté l'élan de Carthage, et, si l'ordre établi en Occident allait être acheté d'un prix encore plus cher que celui que Sparte travaillait à maintenir en Orient, il n'en devait pas être entièrement responsable.

En somme, de part et d'autre, nous assistons à une même tentative faite d'ailleurs en commun. Sparte avait travaillé à réunir tous les Grecs d'Orient pour les conduire à la guerre contre les Perses ; elle s'arrêtait devant les résistances des cités de Grèce. Denys avait travaillé à réunir tous les Grecs d'Occident dans un effort général contre Carthage; il s'arrêtait devant l'hostilité des cités d'Italie. Il nous reste à voir comment, de part et d'autre, on allait faire la part du feu.

II

Le Grand Roi n'avait pas négligé de semer l'or dans les cités qu'il jugeait susceptibles de se lever contre Sparte ; un de ses agents, le

1. Diod., XIV, 70. Pharax était à Caune en aut. 397 (cf. p. 256).
2. Diod., XIV, 77.
3. Diod., XIV, 78, 87-8. Cf. Kahrstedt, *Forsch.*, p. 184.
4. Diod., VII, 78.

Rhodien Timokratès, paraît avoir été spécialement actif [1]. Il trouvait le terrain bien préparé en maint endroit.

La défection de Rhodes en 396 avait prouvé combien les éléments mêmes sur lesquels Sparte croyait pouvoir compter étaient peu sûrs dans les villes maritimes; la révolution démocratique qui s'ensuivit (printemps 395) prouva, il est vrai, combien ces éléments avaient besoin de l'appui de Sparte pour se maintenir, et fit réfléchir sans doute les aristocrates à Chios et ailleurs [2]. Mais sur le continent grec, les circonstances étaient plus propices. Athènes avait encore fourni 300 cavaliers en 400-399, autant peut-être pour les brimer que pour se montrer fidèle à Sparte [3], mais elle n'avait plus rien fourni en 396, et plus d'un de ses citoyens intriguait avec Conon : même des démocrates modérés comme Thrasybule se prêteraient à la défection. Argos avait envie de rompre, d'autant qu'elle se croyait sûre maintenant d'entraîner Corinthe [4]. Et surtout, la Béotie était antispartiate; l'ascendant de Thèbes y avait singulièrement grandi depuis l'annexion de Platées, et à Thèbes le parti d'Isménias tenait le pouvoir (p. 185). Bref, tout était mûr en Grèce pour un soulèvement bien avant la mort de Tissapherne (printemps 395) [5]. Les intrigues de Parysatis avaient enfin porté leur fruit contre ce dévoué serviteur du Roi; le *chiliarque* (grand-vizir) Tithraustès fut envoyé pour le mettre à mort et le remplacer. Que Tithraustès ait encore activé le mouvement en Grèce, la chose est possible, mais les événements étaient déjà engagés qui allaient conduire à la « guerre de Corinthe ».

Une querelle ayant éclaté entre Locriens et Phocidiens, les Béotiens étaient intervenus contre ceux-ci (mai-juin 395) [6], et, invités par Sparte à venir s'expliquer devant l'assemblée des alliés, ils en déclinèrent la compétence [7]. Sparte saisit l'occasion de les mettre à

1. Sur Timokratès, dont il est difficile de ne pas rattacher la mission à la défection de Rhodes (aut. 396), cf. *Th.*, p. 139, 141. Xén., *Hell.*, III, v, le fait envoyer par Tithraustès, mais en ce cas son or n'a pas déterminé l'explosion de la guerre (cf. plus bas).

2. Théopompe nous permet de distinguer nettement, à Rhodes, la défection et la révolution. Chios, on le sait par la biographie de Théopompe, est restée fidèle à Lacédémone jusque vers 377.

3. Xén., *Hell.*, III, I. Sur l'attitude des Athéniens en 396-5, *Th.*, p. 130, 138.

4. Les Corinthiens qui acceptèrent l'or perse (Xén., *Hell.*, III, v) n'étaient, pas plus qu'à Rhodes, des démocrates proprement dits. Sur l'un d'eux, Timolaos, cf. *Th.*, p. 139.

5. Mort de Tissapherne : *Th.*, p. 143-4. Elle se place en mai 395. Elle n'a pu être causée par la nouvelle de la bataille de Sardes (avril 395), mais fut le fruit des intrigues de Parysatis, qui semble n'être morte qu'en 393 (cf. la légende du tombeau de Cléarque dans Ctésias, *Pers.*, 7, 62). D'autre part, l'or de Tithraustès n'a pu causer l'explosion de la guerre en Grèce, puisque les Béotiens étaient en Phocide au plus tard en juin (cf. ci-dessous). Les historiens anciens et modernes ont trop resserré l'enchaînement des événements.

6. La moisson était alors sur pied en Phocide (Paus. III, IX, 7).

7. Il paraît certain que les Béotiens n'étaient pas tenus à reconnaître cette

la raison, et envoya Lysandre ramasser les contingents phocidiens et attaquer ensuite les villes béotiennes; le roi Pausanias devait le rejoindre à Haliarte, mais Lysandre, arrivé le premier, se trouva en présence de toutes les forces de Thèbes et d'Athènes. Il succomba (aut. 395), et Pausanias n'eut qu'à revenir à Sparte où l'attendaient un second procès et une condamnation (394) [1]. C'était en effet la perte d'Héraclée, de Pharsale, de la Grèce du Nord [2]. Au printemps de 394 la coalition était formée entre Thèbes, Athènes, Argos, Corinthe, et Sparte attaquée dans le Péloponnèse même. Elle vainquit encore à Némée (juin ou juillet 394) [3], mais déjà elle avait dû rappeler Agésilas.

Celui-ci, après sa victoire sur Tissapherne et la mort du satrape, avait signé une trêve avec Tithraustès, et s'était porté contre Pharnabaze (aut. 395). Il s'était avancé jusqu'à l'Halys, puis il revint prendre ses quartiers d'hiver sur la côte, et au printemps de 394 se préparait à marcher sur la Cappadoce. Cependant les éphores, sans se laisser éblouir par ses bulletins napoléoniens, lui avaient prescrit de s'occuper de la guerre maritime (aut. 395), et, au printemps de 394, il avait chargé son beau-frère Pisandre de rassembler 120 vaisseaux ioniens et d'en finir avec Conon [4]. C'est dans ces conjonctures que l'ordre de rappel l'arracha à ses rêves de conquête (print. 394). Il revint rapidement par la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, et fut en Béotie le 14 août 394 [5]. L'armée alliée le séparait encore du Péloponnèse, mais il l'enfonça à Coronée non sans peine, et, après une pointe en Locride, revint triomphalement à Sparte. Déjà, pourtant, l'action décisive avait été livrée sur mer.

Conon, malgré l'argent apporté par Tithraustès, restait paralysé par les difficultés de solde, lorsqu'il prit le parti d'aller trouver le Roi même dans sa résidence d'hiver, à Babylone; il revint au printemps de 394, avec de l'or pour sa flotte, et un firman nommant l'énergique Pharnabaze commandant en chef des forces navales [6].

juridiction toute péloponnésienne. Cependant ils n'osèrent faire qu'une réponse dilatoire, assure Théopompe (*Th.*, p. 147).

1. La bataille d'Haliarte fut livrée après juillet 395 (Plut., *Lys.*, 35). Quant à la condamnation de Pausanias, elle n'eut lieu qu'en 394-3 (Diod., XIV, 89).

2. Diod., XIV, 82.

3. Xén., *Hell.*, IV, II. La bataille eut lieu avant le 15 juillet 394 (Ael. Arist., II, 370, Dindorf). D'autre part Agésilas en reçut la nouvelle à Amphipolis, où il était en juillet 394 (cf. ci-dessous).

4. Sur la campagne d'automne d'Agésilas, cf. Dugas, *Bull. Corr. Hell.*, 1910, p. 58-95 (carte). Elle a certainement duré trois mois (1er août — 1er nov. environ). Xénophon place la désignation d'Agésilas comme navarque au début de la campagne (*Hell.*, III, IV, 25 sqq.), avec raison probablement, mais la délégation de Pisandre peut ne dater que du printemps de 394; Pisandre fut certainement navarque extraodinaire, puisqu'il aurait dû n'entrer en charge que le 14 août 394 (cf. p. 263, n. 5).

5. Agésilas ne mit qu'un mois à venir de l'Hellespont (Xén., *Agés.*, II, 1; C. Népos, *Agés.*, IV, 4). L'éclipse du 14 août 394 : Xén., *Hell.*, IV, II, 10.

6. Sur les embarras d'argent de Conon, cf. *Th.*, p. 149. Les quinze mois

Tous deux vinrent se poster à Loryma. Quant à Pisandre, il n'avait réuni que 85 vaisseaux à Cnide, lorsque, s'impatientant, il résolut de pousser jusqu'à Physkos dans le dessein de se porter de là contre le port nouvellement fondé [1] de Rhodes. Mais il avait à peine quitté Cnide qu'il vit surgir sur les flots éclatants du golfe cnidien (début d'août 394) la flotte perse, les vaisseaux grecs en avant, les vaisseaux phéniciens en retrait [2]. Se sentant inférieur, il voulut se dérober, mais, dans le mouvement, ses meilleurs voiliers se trouvèrent isolés du gros. Laissant les Ioniens se jeter à la côte, Conon et Pharnabaze fondirent sur la division de Pisandre et l'anéantirent : Pisandre lui-même tomba. L'archipel restait enfin ouvert à la flotte du Roi ; Conon et Pharnabaze balayèrent les côtes d'Asie jusqu'à Sestos et Abydos avant l'hiver de 394-3 [3].

Sparte se trouvait ainsi forcée de renoncer à tous ses projets de conquête ; elle était réduite à la stricte défensive sur terre et sur mer.

Les conséquences des graves événements de 395 et 394 apparurent dès le printemps de 393. Sur terre, les démocrates modérés de Corinthe se trouvèrent débordés par un parti ultra-démagogique qui massacra les aristocrates en pleine fête des Euclées (début 393) [4]. Il est vrai que les fuyards appelèrent de Sicyone le Spartiate Praxitas qui mit la main sur les Longs-Murs de Corinthe et sur le Léchée (aut. 393) [5]. Mais l'Athénien Iphicrate vint se poster à Corinthe avec ses peltastes mercenaires, et commença à répandre la terreur parmi les alliés de Lacédémone (392) [6]. Sur mer Pharnabaze et Conon avaient ouvert la campagne de 393 par une tournée victorieuse dans l'Archipel, puis le satrape vint à Corinthe verser des subsides, avant de regagner l'Asie. Avec cet argent, Conon activa la reconstruction des Longs-Murs d'Athènes commencée dès 394, et elle fut terminée en 391 [7]. Athènes redevenait une forteresse maritime. Le reste de l'argent servit aux Corinthiens à reconstituer la

d'Isocrate (*Panég.*, 142) sont probablement comptés de la défection de Rhodes (fin 396) jusqu'au retour de Conon de Babylone (début 394). Pharnabaze ne connaissait pas encore sa nomination lorsqu'il parlementait avec Agésilas dans l'hiver 395-4 (Xén., *Hell.*, IV, I).

1. Sur ces mouvements, nous sommes renseignés par Didyme (Foucart, *Étude sur Didymos*, p. 142).

2. Le lieu du combat fut marqué, comme on sait, par le lion de Cnide (Collignon, *Stat. funér.*, p. 237).

3. Xén., *Hell.*, IV, III et VIII. Diod., XIV, 83, 84. Il est à noter que Xénophon exagère la disproportion numérique des flottes.

4. Xén., *Hell.*, IV, IV. Cf. Kirchner, *De Andocidis quae fertur tertiā orat.*, p. 10.

5. Xén., *Hell.*, IV, IV, n'indique pas clairement la prise du Léchée. La date : Ael. Arist., II, 370.

6. Xén., *Hell.*, IV, IV. Iphicrate semble avoir été stratège sur terre de 393 à 389 sans interruption (Beloch, *Att. Pol.*, p. 295-6).

7. Xén., IV, VIII. Diod., XIV, 84-85. La somme était de 50 t.; cf. Frickenhaus, *Athens Mauern im IVen Jahrh.*, p. 43.

flotte qui, sous Agathinos, battit le navarque Podanémos (393-2) [1], et maintint le golfe libre contre son successeur Hérippidas.

Sparte comprit que la lutte était trop inégale et entreprit de se rapprocher de la Perse en sacrifiant les villes d'Asie : Antalcidas fut envoyé à cet effet à Tiribaze, qui venait d'arriver à Sardes (392), et il parvint au moins à faire arrêter Conon [2]. Les Athéniens intimidés envoyèrent, peut-être de concert avec leurs alliés, une ambassade à Sparte (392-1), mais ils rêvaient déjà de reconquérir leur puissance maritime, et rien n'aboutit [3]. Deux succès encouragèrent les alliés à continuer la lutte. D'une part, ils arrivèrent à reprendre le Léchée et à reconstruire les Longs-Murs de Corinthe : à la vérité, Agésilas vint bientôt détruire à nouveau leur ouvrage (391), tandis que son frère Téleutias rentrait au Léchée et enlevait au Corinthien Proainos la domination du golfe [4]. Mais, en Asie, Tiribaze, parti vers le Roi, avait été remplacé par Strouthias, ami des Athéniens, lequel défit et tua le Spartiate Thibron (391) [5]. Tout restait donc en suspens.

Au printemps de 390, Agésilas tenta un vigoureux effort contre Argos. Mais, presque aussitôt, la défaite de la more du Léchée par Iphicrate le réduisit à la défensive. Et Iphicrate fut maître de la campagne, tandis que les Argiens incorporaient Corinthe à leur État (389) [6]. Cependant, sur mer, les aristocrates de Rhodes avaient maté la démagogie locale et rouvert leur port au navarque spartiate Ekdikos (391-0). Téleutias fut chargé d'emmener ses vaisseaux du golfe de Corinthe à Rhodes [7], et il débuta en arrêtant une flotte attique qui allait au secours d'Évagoras, révolté maintenant contre le Grand Roi [8]. Alors Athènes fit un grand effort maritime. Thrasybule alla à Byzance rétablir la dîme sur les vaisseaux du Pont (aut. 390) [9], puis tenta de restaurer partout la vieille domination athénienne [10]. Mais il fut tué à Aspendos (389) et son successeur Agyrrhios, pas plus que lui, n'osa s'attaquer à Rhodes [11].

1. Xén., IV, III, 10-11. Podanémos ne peut avoir été navarque qu'en 393-2, parce qu'il n'y eut probablement pas de navarque nommé en 394-3, et que le combat où il tomba eut lieu *au plus tôt* en aut. 393 (contre Kahrstedt, *Forsch.*, p. 196-7). Son successeur en 392-1 fut Hérippidas ou plutôt Téleutias (cf. p. 263).
2. Xén., *Hell.*, IV, VIII. Conon s'échappa ensuite et se retira auprès d'Évagoras, révolté en 390 (cf. plus bas): C. Népos, *Conon*, fin.
3. Sur cette ambassade, cf. Foucart, *Ét. sur Didymos*, p. 143-8.
4. Sur la date de la reprise du Léchée, Foucart, *ibid.*, p. 147, n. 3 (d'après un mémoire inédit de M. Leroux). Xén., *Hell.*, IV, IV, 18, désigne l'événement vaguement; il est plus précis sur la seconde prise par Agésilas (*ibid.*, 19). Si Téleutias était vraiment navarque en 392-1, c'est qu'il avait été prolongé.
5. Cf. Foucart, *Ét. sur Didymos*, p. 145, n. 2. Xén., *Hell.*, IV, VIII, 16-22.
6. Xén., IV, V; IV, VIII, 34.
7. Xén., IV, VIII, 20, 23, 25.
8. Diod., XIV, 98 (en 391-0).
9. Xén., IV, VIII, 27.
10. Cf. *Inscr. gr.* II, *suppl.*, 11b et 14b, p. 5 et 7 (Michel, 83).
11. Thrasybule et Agyrrhios paraissent dans le *Plutus* d'Aristophane, dont la seconde édition est du début de 388 (v. 550, 329, 176).

Il devenait évident que, les subsides du Roi cessant d'affluer, de part et d'autre les États grecs ne pouvaient suffire aux frais de la lutte; la guerre languit. En 389, Agésilas, à la sollicitation des Achéens, fit une expédition en Acarnanie ; le retour fut difficile, les Athéniens ayant reparu à Œniades [1]; il allait pourtant recommencer lorsque les Acarnaniens se soumirent (print. 388). D'autre part, le roi Agésipolis, après les jeux olympiques de 388, résolut de mater Argos en bravant la trève carnéenne dont elle abusait pour se couvrir; lès dieux ayant rassuré sa conscience, il ravagea à fond l'Argolide (387) [2], et les Argiens commencèrent à désirer la paix. Sur mer, les Spartiates, voyant renaître la puissance maritime d'Athènes, avaient porté une escadre à Égine pour surveiller le Pirée (390). Téleutias était revenu de Rhodes en prendre le commandement lorsque le navarque Hiérax le releva (389) [3]. Rhodes resta le point d'appui de la flotte lacédémonienne jusqu'à l'arrivée d'Antalcidas à la navarchie (388). Néanmoins, l'escadre d'Égine continua à inquiéter Athènes sous Gorgopas, jusqu'au moment où Chabrias, partant d'Athènes au secours d'Évagoras et du roi d'Égypte Hakoris, la battit (388-7) [4]; il fallut que Téleutias revint à Égine (été 387) effrayer les Athéniens par un coup de main sur le Pirée [5]. En revanche, Iphicrate, envoyé de Corinthe dans l'Hellespont (389) avait battu l'harmoste Anaxibios et tenait les détroits [6]. La situation restait donc indécise lorsque Antalcidas, qui s'était enfoncé en Asie

1. Xén., IV, vi (en partic. 14), et VII, i. J'aime mieux placer la campagne ainsi que comme le veut M. Kahrstedt, *loc. cit.* (les Hyacinthies de 390 ont eu lieu sans doute en juillet seulement, cf. *Rev. Ét. gr.* 1911, p. 490).

2. Xén., IV, vii; en 387, parce qu'il n'est pas question de la trêve olympique, et parce que cette invasion apparaît comme une cause directe de la paix: V, i, 29.

3. Xén., V, i, 5. Téleutias semble vraiment avoir été navarque 390-89 (cf. plus bas).

4. Xén., V, i, 5, 11. Allusion à l'alliance d'Athènes avec l'Égypte : Aristoph., *Plutus*, 178. Chabrias stratège en 388 et 387 (Beloch, *Att.*, *Pol.*, p. 295-6). Sur cette guerre d'Égypte, Judeich, *Kleinas. Stud.*, p. 153, 155, 157.

5. Xén., V, i, 13-24. Téleutias semble avoir été vraiment navarque en 387-6 pour la seconde fois, sinon pour la troisième fois: la loi n'interdisait l'itération que pour deux années consécutives, comme l'a vu M. Beloch. De plus, il ressort du récit de Xénophon qu'il est entré en charge de bonne heure, comme tous les navarques de cette époque (*Rev. Ét. gr.*, 1911, p. 490). Je serais tenté d'établir ainsi la liste des navarchies :

14 août 394, Pisandre (mort) (régulier ?)
3 août 393, Podanémos.
23 juillet 392, Hérippidas ou Téleutias I.
11 août 391, Ekdikos.
31 juillet 390, Téleutias II.
20 juillet 389, Hiérax.
8 août 388, Antalcidas.
28 juillet 387, Téleutias III.
15 ou 16 août 386, ?

6. Xén., IV, viii, 31 sqq; V, i, 25. Il semble que l'affermage de la dîme remonte déjà à 390 (cf. plus haut), mais Iphicrate n'a guère pu remporter sa victoire sur Anaxibios qu'en 388. Il était encore dans l'Hellespont en 387.

pour négocier, reparut sur l'Hellespont, à temps pour rallier les 20 vaisseaux que Denys de Syracuse envoyait au secours de Sparte (aut. 387) [1]; il arrêta les navires qui venaient du Pont, et Athènes se trouva ainsi menacée de la famine.

Depuis les négociations de 392-1, la situation avait peu à peu repris l'aspect qu'elle avait au ve siècle : Athènes, qui secourait Évagoras et Hakoris, qui revendiquait la mer, y compris Clazomènes [2], qui déjà intervenait comme protectrice de Délos [3], redevenait l'ennemie du Roi. Tiribaze et Antalcidas n'avaient donc pas eu de peine à convertir Artaxerxès à leurs idées (388-7); dans l'hiver de 387-6, le satrape, de retour à Sardes, fit connaître à tous les États les conditions royales [4] : « le roi Artaxerxès regarde comme juste que les villes situées en Asie, ainsi que les îles de Clazomènes et de Cypre, soient sa propriété, mais que toutes les autres villes grecques, petites et grandes, soient laissées indépendantes, à l'exception de Lemnos [5], Imbros et Scyros; ces dernières, comme par le passé, seront aux Athéniens. Tous ceux qui n'accepteront point cette paix, je leur ferai la guerre avec ceux qui l'acceptent, et cela sur terre et sur mer, n'épargnant ni vaisseaux, ni argent. »

La pression exercée par Sparte, et la lassitude générale, firent que cette paix fut acceptée partout au printemps de 386.

Elle était avant tout favorable à la Perse. La question des tributs des villes grecques d'Asie était tranchée en sa faveur, et il est probable que cette humiliation fut plus sensible aux rhéteurs d'Athènes qu'aux Ioniens mêmes, qui rentraient en contact régulier avec la grande route d'Orient. Le roi recouvrait sa liberté d'action contre Évagoras en attendant qu'il pût passer à la reconquête de l'Égypte [6]. Et surtout, les forces militaires grecques, rendues disponibles par la paix, se trouvaient à sa disposition. Quant à la clause qui faisait de l'autonomie municipale la norme de la vie politique grecque, elle était en faveur de Sparte, à laquelle aucune cité isolée ne pouvait résister. Athènes, bien qu'elle dût renoncer à ses prétentions énormes, était apaisée par la réunion des clérouchies conquises sur les Barbares. Argos dut lâcher Corinthe où les émigrés rentrèrent [7]. La puissance la plus atteinte fut la puissance béotienne, car Agésilas, interprétant à la rigueur la clause de l'autonomie, exigea la dissolution de la confédération : Thespies et Orchomène de-

1. Xén., V, I, 25-29. La date est toujours donnée par le passage des vaisseaux après la moisson de Scythie.
2. Cf. Dittenberger, 73 (Kahrstedt, *Forsch.*, p. 176).
3. Michel, 577. Il existe des fragments épigraphiques antérieurs.
4. Xén., *Hell.*, V, I, 30 sqq. Diod., XIV, 110. Le texte Xén., *Hell.*, V, I, 31.
5. Cf. *Insc. gr.* II, 14 *a*.
6. Diod., XIV, 110. Sur l'échec en Égypte, Judeich, *Kleinas. Stud.*, p. 153, 155, 157.
7. Xén., *Hell.*, V, I, 34.

vinrent indépendantes. Thèbes représentait encore plus des 4/11 de la force béotienne [1], mais, seule, elle ne semblait pas pouvoir résister.

En sacrifiant les Grecs d'Asie, Sparte était arrivée au moins à établir son hégémonie sur les autres.

III

En Occident, nous avons laissé Denys débarrassé de Carthage et s'occupant à soumettre les Sicules de Taormine (394-3). Mais déjà il se heurtait partout aux défiances des Rhégiens, qui l'accusaient de fortifier Messine contre eux, et en général des Grecs Italiotes qui formaient en ce moment une confédération contre lui et contre les Lucaniens [2]. Il commença les opérations contre ces ennemis nouveaux (393), mais dut, à l'hiver, conclure une trève d'un an pour faire face à un dernier effort de Carthage [3].

Magon avait réuni 80.000 hommes et cherché à gagner les Grecs de Sicile restés soumis à Carthage; il menaçait Messine. Denys, s'appuyant sur le tyran d'Agyrion, réussit à arrêter ses progrès (392); la paix, signée en hiver, rétablit le *statu quo* de 404, en abandonnant les Sicules à Denys [4].

Au printemps de 391, celui-ci reprit donc les opérations en Italie. Mais on ne savait pas encore bien manier les lourdes quinquérèmes, et les trières de Rhégion repoussèrent l'attaque [5]. Denys dut faire le dernier pas en concluant un traité d'alliance avec la confédération lucanienne (391-0).

L'an d'après, les Lucaniens se jetaient en effet sur Thurii. Celle-ci ne voulut pas attendre le secours des confédérés, et fut écrasée près de Rocca Imperiale (390) [6]. L'amiral de Denys, Leptine, qui croisait près de là avec mission de soutenir les Barbares, se laissa emporter à un mouvement de sympathie hellénique et ménagea, d'accord avec Tarente [7], un traité entre les Grecs et les Lucaniens; Denys irrité le remplaça par Théaridas. Au printemps de 389,

1. Cf. *Th.*, p. 145-6, et Ed. Meyer, *Theopomps Hellenika* (la carte).
2. Diod., XIV, 91.
3. Diodore place la trève en 393-2 (XIV, 90) et, après avoir parlé de Magon la même année (*ibid.*), revient à lui en 392-1 (XIV, 95-6). Il ne parle pas de la Sicile en 391-0. Je crois que M. Kahrstedt a bien vu cette chronologie (*Forsch.*, p. 182 sqq.). Naturellement, elle n'est pas absolument sûre.
4. Diod., XIV, 96. Il y eut plus tard rupture avec le tyran d'Agyrion.
5. Diod., XIV, 100 (l'hiver est celui de 391-0). Sur les quinquérèmes, cf. p. 250.
6. Diod., XIV, 101-102 (aut. de 390). Sur le lieu, cf. Lenormant, *La Grande-Grèce*, I, p. 310. Mais il se trompe sur la date : cf. de Sanctis, *St. dei Rom.*, II, p. 190.
7. Sur l'attitude de Tarente, Lenormant, *ibid.*, II, p. 123.

lui-même rentra en scène, soutenu par celui-ci. Il prit aux Rhégiens les îles Lipari, puis écrasa les Italiotes à la bataille de l'Hellépore (389)[1]; mais il traita avec eux, voulant concentrer sa vengeance sur les Rhégiens. Ceux-ci cédèrent, livrèrent des otages.

La paix ne dura pas un an, et, en août ou sept. 388, Denys, ayant rendu les otages, entama le siège de la cité que Python défendit onze mois (jusqu'en juillet 387)[2]. Elle fut enfin détruite.

Denys restait maintenant l'arbitre de la Grèce d'Occident. Avec Syracuse, toute la Sicile orientale lui obéissait directement, et elle était couverte par son traité avec Carthage. Il n'avait maté les Grecs Italiotes qu'en s'alliant aux Lucaniens, mais les Barbares d'Italie étaient, en ce moment même, inquiétés en arrière par d'autres plus lointains encore : les Celtes, qui, au ve siècle, avaient enlevé aux Étrusques la plaine du Pô, et qui maintenant se montraient à Clusium, prenaient Rome après une bataille qui fit du bruit, et pénétraient jusqu'en Iapygie[3]. Enfin, par l'occupation de Lipari[4], Denys commandait le passage d'Occident en Orient, de Marseille à Corcyre.

Sparte était restée en bons termes avec lui[5], et n'avait pas eu à s'en repentir, puisque ses 20 vaisseaux, arrivant sur l'Hellespont après la chute de Rhégion (aut. 387), avaient contribué à faire signer la paix du Roi. Il est vrai que l'opinion en Grèce lui était hostile, qu'il avait été invectivé par Lysias aux jeux olympiques de 388[6], et que sa cruauté envers Python de Rhégion avait donné un nouvel aliment à cette indignation[7]. De fait, le service qu'il avait rendu contre Carthage avait été compensé par de graves concessions, mais on peut admettre, si l'on tient à être bienveillant à son endroit, qu'étant données les nombreuses inimitiés auxquelles il était en butte, il n'avait pu faire mieux.

La victoire de Sparte en 404 avait été, dans l'ensemble, vue favorablement par l'opinion grecque. Elle était apparue non comme le triomphe d'une puissance sur une autre puissance égale, mais comme le renversement d'une puissance usurpatrice par les chefs naturels.

1. Diod., XIV, 103-106 (il appelle le fleuve Héloros).
2. Diod., XIV, 107-109, 111-112. Ici je crois que M. Kahrstedt se trompe légèrement (*Forsch.*, p. 182, n.).
3. Nous reviendrons sur les Celtes, chap. x.
4. Diod., XIV, 103 (389). L'incident de Timasithée est antérieur (*ibid.*, 93).
5. Négociations d'Athènes avec Denys, attestées par le décret Michel, 82. De même Lysias, XIX, 19-20. S'agit-il d'une même tentative pour détacher le tyran de Sparte? Dittenberger (54) le nie, parce que le décret est du début de 393, et que Lysias attribue la tentative à Conon qui n'arriva qu'en 393. Mais on sait aujourd'hui (*Th.*, p. 138) que le contact fut étroit entre les Athéniens et Conon bien avant la journée de Cnide.
6. Diod., XIV, 189. Cf. Lysias, *Olympique*.
7. Diod., XIV, 112.

Sparte représentait l'autorité, l'ordre légitime. Ses hommes d'État s'étaient sérieusement occupés de maintenir cet ordre en s'appuyant sur les éléments conservateurs; là seulement où ces éléments faisaient défaut, ils n'avaient pas hésité à s'aider d'un policier brutal comme Denys. En outre ils n'avaient pas méconnu l'obligation d'offrir un débouché aux forces flottantes de la Grèce si profondément bouleversée; ils avaient fait envahir l'Asie, soutenu Denys contre Carthage. Mais ce n'était pas impunément que soixante-dix ans de démocratie avaient passé sur tant de cités grecques; il subsistait partout trop d'éléments violemment ou sournoisement hostiles à l'oligarchie spartiate comme à la tyrannie sicilienne, pour que l'une et l'autre conservassent longtemps leur liberté d'action. Sparte et Denys avaient été forcés de sacrifier, l'une les Grecs d'Asie, l'autre les Grecs d'Italie : à ce prix, ils avaient fondé des édifices politiques relativement étendus, et qui pouvaient être solides. Ce sont les derniers de ce genre qu'ait produits l'Hellade : à ce titre au moins, ils méritent de nous arrêter quelques instants, car déjà de nouveaux flots de Barbares approchaient du monde méditerranéen, et des forces nouvelles allaient être nécessaires pour leur tenir tête.



CHAPITRE III

Sparte au temps d'Agésilas (386-378).

Sparte au temps de sa dernière période de puissance.

I. Sparte, les deux rois, Agésilas et Agésipolis. — La gérousie et les éphores. — Le corps des Spartiates, dépopulation. — Inférieurs. — La faiblesse de la royauté, navarchie. — Les Périèques et les Hilotes, Cinadon. — Sparte au dehors.

II. L'hégémonie, Mantinée, Phlionte, Béotie, Thessalie, Olynthe. — L'organisation de l'hégémonie, 378-7. — Les alliés maritimes de l'E. et de l'O. — Alliés lointains. — Le procès d'Isménias.

III. Le roi de Perse. — Soumission de Cypre. — État de l'Asie-Mineure. — Préparatifs contre l'Égypte. — Le tyran de Syracuse. — Politique lointaine de Sparte.

En 386, Sparte a dû renoncer au rêve, qu'elle avait caressé un moment, de rassembler tous les Grecs pour les conduire à la revanche des guerres médiques, ouvrir aux énergies de la race un champ d'action digne d'elles, et un vaste domaine vierge à sa civilisation supérieure. A ce prix, elle a gardé la prostasie des Grecs, et peut espérer parer au moins à la dislocation menaçante. Les Hellènes de toute origine et de toute condition viennent contempler aux bords de l'Eurotas l'amas de bourgades d'où partent les ordres souverains, la seule cité grecque qui dédaigne de s'entourer de murailles : grâce à quoi, nous pouvons, nous aussi, pénétrer un peu plus avant dans l'intimité de la vie spartiate.

I

Les premiers personnages de Sparte sont les représentants des deux dynasties royales dont un serment solennel, renouvelé chaque

---

Fustel de Coulanges, *Nouvelles Recherches*. — Pareti, *Ricerche s. pot. maritt. d. Spart.* (Turin 1909); *Note s. calend. spart.* (Turin 1910).

Topographie de Sparte (Fougères, *Guide de Grèce*, p. 427). — Fougères, *Mantinée*. — Lysias, *Olympique*; Isocrate, *Panégyrique* — Xénophon, *Helléniques*, *Agésilas*; *Gouvernement de Lacédémone* (éd. Pierléoni 1905). — Aristote, *Politique*, II, VI. — Diodore, XV. — Plutarque, *Lycurgue*, *Lysandre*, *Agésilas*, *Agis*. — [Plut.], *Apophthegmata laconica*; *Instit. lacon.* — Pausanias, III, *Laconie*.

année, lie la destinée à celle de la communauté spartiate. Elles prétendent l'une et l'autre descendre d'Héraklès, mais deux noms différents, Eurypontides et Agiades, attestent que cet ancêtre commun est purement mythique, et, depuis, les deux dynasties ont toujours évité de s'allier par des mariages.

La plus jeune des deux, mais la plus illustre au moment où nous sommes, est celle des Eurypontides. Elle a fourni à Sparte, en 479 Léotychide, le vainqueur de Mycale, en 464 Archidamos, le sauveur de la cité, en 418 Agis, le vainqueur de Mantinée. Après Agis, et d'une autre femme, Eupolia fille de Mélasippidas, Archidamos avait eu Agésilas (444-3) [1], qui était arrivé à l'âge d'homme au temps de Brasidas, et avait grandi parmi les exercices ordinaires des jeunes Spartiates : Agis (roi 427-400) était alors vivant et glorieux, et il avait un fils, Léotychide. Mais, au temps où Alcibiade était à Sparte (415-412), de fâcheux bruits avaient couru sur la vertu de la reine Timéa, bruits qu'elle n'avait pas suffisamment pris soin de réduire à néant : or, c'est à ce moment qu'était né Léotychide, et Agis ne le reconnut publiquement qu'à son lit de mort (400). Des voix s'élevèrent alors en faveur d'Agésilas, qui avait quarante ans passés et s'était déjà distingué dans la guerre d'Attique. Il était boiteux, il est vrai, et un certain Diopeithès rappelait les oracles qui mettaient Sparte en garde contre une royauté boiteuse : Lysandre dut mettre en jeu tout son crédit pour faire désigner Agésilas, qui était son ami d'enfance. Depuis, la campagne d'Asie, la victoire de Coronée, semblaient avoir justifié le choix de la majorité spartiate, et l'esprit de justice, l'affabilité d'Agésilas avaient fait le reste, non moins que la verdeur qui lui permettait de prolonger au delà de l'âge légal (soixante ans) son activité militaire [2].

La dynastie aînée, la dynastie des Agiades, était celle d'où étaient sortis, en 479 Pausanias, le vainqueur de Platées, en 457 Nikomédès, le vainqueur de Tanagra, enfin les rois Pleistoanax (458-408) et Pausanias (408-394). Elle avait toujours montré des tendances libérales qui, manifestées dans la politique extérieure, lui avaient attiré des mésaventures : on sait que Pleistoanax, banni en 445 comme ayant accepté l'or de Périclès, avait vécu dix-neuf ans en exil, et que Pausanias, déjà accusé en 403-2 pour avoir réconcilié les Athéniens, avait été finalement exilé pour avoir laissé périr Lysandre. Son fils Agésipolis (394-380) était un jeune homme, doux et effacé, fort apprécié d'Agésilas dont il écoutait avec déférence les récits de campagnes, si bien que, de mémoire d'homme, les deux rois n'avaient vécu en meilleur accord : Agésipolis devait mourir prématu-

1. Plut., *Agés.*, 1, 47. Sur la date de l'avènement et de la mort d'Agésilas, cf. p. 253 et 221.
2. Plut., *Agés.*, 1-2, 28.

rément en 380 [1], laissant un fils tout jeune, Cléombrote, qui ennoblit de sa mort la chute de Sparte.

Au dehors, l'un ou l'autre roi apparaît toujours comme le chef de l'armée lacédémonienne. Mais, dans la ville, on voit tout de suite qu'ils comptent peu. Ils reçoivent double portion dans les repas publics spartiates, mais ils n'ont qu'un suffrage chacun dans le conseil suprême, la *gérousie*. Quand il juge un des rares procès laissés à sa compétence, Agésilas se lève de son siège si un éphore entre dans la salle [2]. Or, Agésilas n'est pas un roi quelconque : son âge, ses vertus privées, ses exploits militaires lui font une situation que n'ont pas eue beaucoup de ses ancêtres, et l'on peut juger, par son humble attitude, de la position faite à un Héraclide ordinaire.

La gérousie comprend, avec les deux rois, 28 vieillards pour lesquels cette entrée dans le conseil suprême est la récompense d'une longue vie de considération et de sage modestie. Le renouvellement en est rapide, et beaucoup de Spartiates peuvent espérer finir là leur existence [3]. La gérousie donne son avis dans tous les cas graves. Quand il s'est agi de savoir, en 404, si Sparte triomphante s'en tiendrait à la vieille monnaie de fer que, seule des cités grecques, elle a conservée, deux sénateurs, Skiraphidas et Phlogidas, ont fait maintenir l'exclusion de l'or et de l'argent [4]. Quand Agésilas a découvert, dans les papiers de Lysandre mort (vers 390), tout un projet de réforme constitutionnelle composé pour celui-ci par Cléon d'Halicarnasse, et qu'il veut le publier, un autre sénateur le décide à faire disparaître cette dangereuse littérature [5]. Surtout, les gérontes ont la juridiction criminelle suprême : avec les éphores, ils ont jugé Pausanias en 402 et 394 [6] ; ils ont frappé Thorax (403) pour avoir introduit à Sparte du métal précieux [7]. C'est le pouvoir modérateur par excellence.

Mais l'autorité qui apparaît avec raison, aux étrangers, comme la première de Sparte, ce sont les cinq *éphores*. Le collège est renouvelé chaque année par l'élection, qui se fait par acclamation [8]. Il est pris par tous les Spartiates, et parmi les Spartiates de tout âge : Arakos,

1. Plut., *Agés.*, 24. Sur la date, Diod., XIV, 89 ; XV, 23.

2. Plut., *Agés.*, 3.

3. Arist., *Polit.* II, VI, 17. La limite d'âge inférieure est 60 ans. On peut donc admettre que la gérousie se renouvelle entièrement en quinze ans.

4. Plut., *Lys.*, 20. Plutarque ne dit pas qu'ils fussent sénateurs, mais, comme il donne deux noms, et ne dit pas que ce fussent des éphores, on peut croire que c'étaient des gérontes (cf. plus bas).

5. Plut., *Agés.*, 24. Il est vrai qu'ailleurs (*Lys.*, 37) il attribue le trait à Lakratidas, le président des éphores. Visiblement, les étrangers que Plutarque a suivis ne pénétraient pas facilement le secret des délibérations spartiates.

6. Paus., III, V, 2 : en 402, Agis et 14 gérontes se prononcent contre Pausanias, les 14 autres gérontes et les 5 éphores pour lui.

7. Plut., *Lys.*, 23, attribue le jugement aux éphores.

8. Cf. Arist., *Pol.*, II, VI, 16. Le mode d'élection devait être le même que pour les gérontes (Plut., *Lyc.*, 26).

éphore en 408, a été navarque en 405, ambassadeur en Asie 398, bref a fourni depuis son éphorat une longue carrière ; en revanche, Antalcidas, qui a mené les négociations décisives en 392 et 387, ne devient éphore qu'en 370-69 [1]. Les éphores sont les hommes de confiance de la communauté spartiate : au dehors et au dedans, ils exercent, comme leur nom l'indique, un pouvoir de surveillance général, et ils l'exercent d'une manière collective et secrète. Sur ce pouvoir de police se sont greffées les attributions législatives les plus pénétrantes. A Sparte, toutes les lois (*rhètres*) sont censées remonter à Lycurgue, ce qui veut dire simplement qu'elles se perdent dans la nuit des temps : théoriquement, elles sont immuables. Mais, n'étant pas écrites, elles sont vagues, et peuvent être changées par de simples arrêtés de police : au début du IVe siècle, un éphore, Épitadeus, sans toucher à l'antique prescription qui fait inaliénable le patrimoine des Spartiates, en autorise la donation entre vifs ou par testament, et, comme depuis longtemps tous ces domaines sont hypothéqués, la conséquence économique est un transfert immédiat et énorme des propriétés [2].

Toutes ces autorités, sauf les rois, émanent de l'assemblée des Spartiates (*apella*), qui d'ailleurs se réunit de loin en loin sur les rives de l'Eurotas « entre Babyce et Knakion » [3], pour les couvrir dans les cas graves (par exemple s'il s'agit de paix et de guerre). Avec les vieillards, toujours très écoutés, elle comprend essentiellement l'armée (φρουρά [4]), les hommes de trente à soixante ans, qui se retrouvent au repas public du soir. Rien n'est plus homogène que ce corps des citoyens spartiates. Il n'y a qu'une famille noble à Sparte, les Héraclides, et encore, sauf les deux rois, ses membres ne jouissent-ils d'aucun privilège [5]. Quant à la richesse, elle est prodigieusement inégale, et les différences qu'elle crée sont sensibles pour les femmes : toute la Grèce parle des chevaux et des triomphes olympiques de la sœur d'Agésilas, Kynniska, vieille fille impérieuse et opulente, dont aucun Grec ne s'est risqué à demander la main [6]. Mais pour les hommes, les différences de fortune disparaissent sous

1. Sur Arakos, Xén., *Hell.*, II, I; III, II; etc. Sur Antalcidas, Plut., *Agés.*, 37. Nous avons les noms de beaucoup d'éphores, mais pas de *Prosopographia laconica* complète.

2. Plut., *Agés.*, 6. Aucune raison, à mon sens, de révoquer le fait en doute : mais l'effet de la rhètre d'Épitadeus ne s'est fait sentir que progressivement, et surtout après la perte de la Messénie.

3. Xén., *Hell.*, III, III, semble distinguer une *petite assemblée*, qui ne comprenait sans doute que les fonctionnaires publics et peut-être les vieillards, de la grande. Sur Babyce et Knakion, Fougères, *Guide de Grèce*, p. 430, 427, 432, 437.

4. Ce nom technique de l'armée spartiate se trouve dans Xén., *Hell.*, IV, IV, 17, etc : il ne peut désigner la garde royale des 300 ἱππεῖς.

5. Des privilèges spéciaux pouvaient être accordés à certaines familles : par exemple l'exemption d'impôt, pour les descendants du soldat qui avait tué Épaminondas, subsistait encore cinq siècles après (Plut., *Agés.*, 41).

6. Plut., *Agés.*, 23. Sur Kynniska, cf. aussi Michel, 951.

l'uniformité et la simplicité rigoureuse de la vie militaire. Il n'y a de distinctions que celles qui sont fondées sur le grade, et celles-là sont observées avec une minutie qui va jusqu'à la mesquinerie. Voici par exemple comment le roi Agésilas, si respectueux du pouvoir civil, traite le vainqueur d'Aigospotamos, qui l'a accompagné à Éphèse (396). Ayant remarqué que les Grecs d'Orient n'ont d'yeux que pour Lysandre, et excité par les autres Spartiates qui l'ont accompagné, il s'applique à contrecarrer l'autre, à lui confier les fonctions d'intendance les plus subalternes : « Que les Ioniens, dit-il, aillent faire la cour à mon commissaire des vivres ! » Lysandre se tait d'abord, mais enfin : « Agésilas, dit-il, tu t'entends à humilier tes amis ! — Oui, quand ils affectent d'être plus que moi. — Allons ! donne-moi une mission où je puisse me rendre utile sans te porter ombrage ! » On l'envoya dans l'Hellespont, où il procura encore à Sparte des adhésions précieuses, mais il était rentré ulcéré, plein de projets révolutionnaires [1].

La cause d'inquiétude la plus grave et la plus légitime, pour les hommes d'État spartiates, est la diminution persistante du nombre des « Pairs » (citoyens *optimo jure*) : les hommes en âge de servir, qui étaient plus de 5.000 au VIe siècle, sont maintenant 2.000 [2]. Tout a contribué à cette dépopulation, d'abord les causes économiques. Pour rester au nombre des « Pairs », il faut pouvoir apporter sa quote-part aux mess, 80 kg. de farine, 48 lit. de vin, etc., par mois [3]. Or, l'appauvrissement est fatal pour des hommes à qui toute activité économique est interdite. Le Spartiate n'a pas le droit de se livrer même au travail que les Grecs les plus « lakonomanes » regardent comme l'occupation noble entre toutes : l'exploitation de ses grands domaines ruraux de Laconie et de Messénie. Il ne peut non plus faire valoir ses capitaux mobiliers, puisque, s'il en a, il lui faut les dissimuler à Tégée, à Delphes ou ailleurs [4]. Il n'y a pour lui qu'un seul moyen de se maintenir : le mariage riche, et il le sait très bien. Quand Lysandre mourut, et qu'on s'aperçut que cet homme, par les mains duquel avaient passé tant de trésors, était pauvre, les prétendants de ses deux filles reprirent leur parole : cette fois là, les éphores sévirent, mais c'est que l'éclat du nom de Lysandre avait fait, d'un abus courant, un scandale [5]. Aussi bien, les deux cinquièmes du sol, et tous les capitaux mobiliers, finirent par être, au moins nomi-

1. Xén., *Hell.*, III, IV; cf. Plut., *Lys.*, 28.

2. Sur le premier chiffre, Hér., IX, 28; le second se déduit du chiffre des Spartiates à Némée 394 (Xén., *Hell.*, IV, II). Cf. *P. P.*, p. 135 sqq.

3. Plut., *Lyc.*, 12 (en mes. éginétiques), Dicéarque dans Athénée, IV, 19 (en mes. attiques).

4. Placements en Arcadie : Athénée, VI, 24; *Éph. archaiolog.*, 1869, p. 344. A Delphes : Plut., *Lys.*, 21.

5. Plut., *Lys.*, 37. Lysandre avait pourtant, en dehors de son patrimoine foncier, 12.000 dr. environ (Plut., *Lys.*, 26).

nalement, entre les mains de femmes [1]. Mais une cause de dépopulation plus grave encore était la facilité avec laquelle était prodiguée la dégradation. Sparte rejetait de son sein les « trembleurs », et pour être qualifié tel, pas n'était besoin d'une de ces défaillances éclatantes que l'histoire enregistre, comme la capitulation de Pylos en 425 : il suffisait de n'avoir pu supporter d'un bout à l'autre la longue ascèse militaire qui étreignait le Spartiate depuis sept ans jusqu'à soixante-et un [2]. Il est évident que bien des hommes allaient au-devant d'une mesure qui les rendait à une vie moins enorgueillissante, mais plus normale.

De la sorte, Sparte avait vu croître toujours le nombre des « Inférieurs » [3]. Ils étaient privés non seulement de droits politiques, mais de la faculté d'acquérir de la terre spartiate, d'épouser une Spartiate en mariage légitime, etc. En revanche, ils étaient exempts de service, et leur activité industrielle, commerciale, intellectuelle, était libre.

Il n'y aurait eu qu'un moyen de parer à l' « oliganthropie » : l'octroi plus large du droit de cité aux autres habitants de la Laconie et de la Messénie. Mais, pour cela, il eût fallu qu'une forte royauté contrecarrât la tendance naturelle qui porte les minorités aristocratiques à restreindre le nombre des privilégiés pour rendre les privilèges plus honorables ou plus fructueux. C'étaient des rois, des régents de Sparte, Cléomène, Pausanias, qui avaient seuls médité des naturalisations en masse de Périèques et d'Hilotes [4]. Ici se révèle le vice principal de l'État spartiate : la dégénérescence de l'institution monarchique. Le roi n'était vraiment que le premier des officiers spartiates, et on le lui faisait sentir : quand Agésilas revint de sa brillante campagne d'Asie, il n'obtint pas même le premier jour l'autorisation de passer la soirée avec les siens et de « jouer au cheval » avec ses enfants, et dut venir au mess prendre la place d'hon-

1. Arist., *Pol.* II, vi, 11. Quant aux richesses mobilières, qui commençaient à abonder, il est évident qu'elles ne pouvaient être possédées, nominalement, que par les femmes spartiates.

2. Cf. Fustel de Coulanges, *Nouv. Recherches*, p. 103-107. Les dégradés de Pylos furent, comme on sait, réhabilités, comme plus tard ceux de Leuctres : le navarque de 398-7, Pharax, semble avoir été fils de l'un d'eux, Styphon (Thuc., IV, 38).

3. Au temps d'Hérodote, ils semblent avoir été 3.000 contre 5.000 (8.000 habitants de Sparte : Hér., VII, 234?) Au IVe siècle, ils devaient être au moins en nombre égal : après la grande débâcle qui suivit la perte de la Messénie, ils finirent par être 600 contre 100 (Plut., *Agis*, 6). Et alors cette classe avait été décimée par une constante émigration.

4. Du moins est-ce à des projets de ce genre que paraissent faire allusion Hérodote et Thucydide (I, 132). Bazin (*De la Républ. des Lacéd.*, p. 212) voit dans le soin avec lequel Agésilas instruisit les Néodamodes emmenés en Asie l'indice de projets semblables, que Xénophon aurait été chargé de défendre (pour Bazin, la Λακεδ. πολιτ. est un écrit de circonstance suggéré à l'émigré athénien par son royal ami).

neur dont il se serait, ce jour là, volontiers passé [1]. Lysandre semble avoir songé à transformer la royauté en la rendant accessible au moins à tous les Héraclides, et il est certain qu'entre ses mains elle aurait fait une autre figure : mais aussi ses plans furent étouffés, et d'ailleurs, comme il ne proposait d'autre remède que l'élection du Roi par tous les Spartiates, le mal essentiel n'eût pas été atteint [2].

Rien ne prouve mieux la défiance de cette communauté spartiate contre tout pouvoir concentré que les mesures relatives à la *navarchie*. Chaque fois que Sparte était amenée à agir sur mer, il fallait bien créer un navarque, qui n'était que très exceptionnellement dépendant du Roi. Mais la charge était annuelle, et ne fut renouvelable qu'après 405 [3]. A chaque occasion on entourait le navarque, comme le Roi, de conseillers qui étaient surtout des surveillants, d'autant que le commandement sur des troupes non spartiates exposait le chef à de dangereuses tentations : on l'avait éprouvé justement avec Lysandre.

Sparte eût certainement pu tirer meilleur parti des 200.000 Périèques et Hilotes qu'elle avait réuni depuis si longtemps [4].

Les Périèques habitaient surtout les montagnes qui dominaient au Nord et à l'Est la plaine de l'Eurotas, plus Cythère. On ne dédaignait pas absolument leurs concours : au v[e] siècle, on en enrôlait un par Spartiate, vers 380, dix pour six Spartiates, et l'éducation militaire des hommes choisis n'était guère inférieure à celle des « Pairs », puisqu'ils servaient avec eux épaule contre épaule [5]. Mais ils ne participaient pas au gouvernement de la cité souveraine, ils ne pouvaient épouser les Spartiates en légitimes noces, — bref, leur situation, subordonnée sinon malheureuse, les rendait forcément un peu suspects [6].

Les *Hilotes* habitaient en petit nombre la plaine de l'Eurotas, en masse la plaine messénienne. Au début du IV[e] siècle, Sparte commençait à prendre plus souvent des hoplites parmi eux : 1.000 étaient partis avec Dercyllidas en Asie, 2.000 autres avec Agésilas ; on af-

1. Plut., *Lyc.*, 15, raconte aussi l'anecdote d'Agis. Cf. Plut., *Agés.*, 30.

2. Plut., *Lys.*, 29-31, 37 (d'après Éphore). Cf. Ed. Meyer, *Forsch.*, I, p. 282.

3. Xén., *Hell.*, II, I. Mais Téleutias et Pollis semblent avoir été plusieurs fois navarques (cf. p. 263 et 302). Peut-être la loi fut-elle votée vers 400 (Arist. *Pol.*, II, VI, 22)? M. Beloch suppose que l'itération n'a jamais été interdite que pour deux années consécutives (cf. Bauer, *Wien. Stud.*, 1910, p. 304 sqq).

4. D'après un texte de Xénophon (*Hell.*, III, III, 5), il semble qu'on comptât un Spartiate pour dix habitants : soit plus de 200.000. D'autre part, Aristote évalue à plus de 120.000 la population de la Laconie (*Pol.*, II, VI, 11) : faut-il comprendre dans son chiffre les Hilotes laconiens (Plut., *Lyc.*, 10)? Cela donnerait moins de 100.000 Périèques, plus de 100.000 Hilotes laconiens *et messéniens* (cf. *P. P.*, p. 135 sqq.).

5. Xén., *Gouv. lacédém.*, XI, 4, cf. *P. P.*, p. 135 sqq.

6. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne les employât pas parfois à des missions importantes : cf. Phrynis (Thuc., VIII, 6), Diniadas (Thuc., VIII, 22), Eudikos (Xén., *Hell.*, V, IV, 39), etc.

franchissait naturellement ceux qui servaient ainsi (*Néodamodes*), mais cela ne suffisait pas à les faire entrer dans la cité [1]. La masse n'avait d'autre mission que de fournir aux « Pairs » la moitié des récoltes qu'ils faisaient pousser sur les bords de Pamisos [2]. Ils n'étaient pas proprement esclaves, puisque le Spartiate individuellement, n'avait le droit ni de les tuer, ni de les vendre, ni de les détacher du coin de terre qu'ils cultivaient. Mais en revanche il ne pouvait guère naître chez eux, au moins en Messénie, un attachement quelconque pour un maître aussi lointain.

Un an après l'avènement d'Agésilas (399), un incident avait révélé à Sparte le danger de la situation. On dénonça aux éphores un certain Cinadon, homme qui n'appartenait pas à la classe des Pairs, mais qui eût mérité d'en être par le caractère. Il avait conduit au marché l'individu dont il voulait faire son complice, lui avait fait compter les quelques Spartiates noyés dans la foule, l'avait assuré que tous les autres n'avaient qu'un sentiment à l'égard desdits Spartiates : l'envie de les manger tout crus. Les autorités étaient si inquiètes sur l'extension qu'avait pu déjà prendre le mal, qu'on multiplia les précautions pour s'assurer de la personne de Cinadon. Il fut exécuté, mais de tels avertissements n'inclinaient pas les Spartiates à se fier davantage à la majorité de leurs Périèques, à la masse de leurs Hilotes [3]. Les événements de 370-69 devaient leur prouver qu'ils poussaient trop loin la défiance.

Bref, c'est sur l'exceptionnel entraînement militaire de 1.500 ou 2.000 hommes que reposaient l'État et l'empire : on conçoit d'ailleurs que cette situation vertigineuse ait inspiré aux compatriotes et aux contemporains d'Agésilas un orgueil de plus en plus exclusif. Ils ne faisaient décidément plus cas que des vertus militaires, se fermant à tout le reste. Un jour que les alliés de Sparte rapprochaient avec amertume les sacrifices qu'on leur demandait et le petit nombre des Spartiates, Agésilas fit faire l'appel par profession : quand les laboureurs, potiers, forgerons, furent sortis, il ne resta guère que des Spartiates, et Agésilas sarcastique : « Vous voyez bien que nous fournissons plus de soldats que vous tous ! [4] » De même, en dehors des fêtes traditionnelles, on affectait le mépris pour toutes ces manifestations de la vie intellectuelle qui étaient prisées si fort par le reste des Grecs. Des mots de Spartiates couraient, dont quelques-uns, d'aventure, tombaient assez justes. L'acteur Kallippidas, qui était devenu une manière de demi-dieu dans les villes théâtrocratiques de l'Ionie, plastronnait volontiers dans la suite d'Agésilas ; enfin, désolé de n'a-

1. Xén., *Hell.*, III, I, 4, cf. 3.
2. Tyrtée, fgm. 5, 6 (cf. trad. Baron, 1835) pour la Messénie. Plutarque (*Lyc.*, 35) ne songe point à nous donner le taux de la redevance des Hilotes.
3. Cf. Xén., *Hell.*, III, III.
4. Plut., *Agés.*, 31.

voir pas été vu, il prit le parti de se présenter sous cette forme modeste : « Je suis Kallippidas. — Ah! repartit le Roi, c'est toi le pitre! » Une autre fois, un certain Ménékratès, qui était à ses propres yeux le premier médecin du temps, ayant envoyé au même Agésilas, une lettre commençant ainsi : « Ménékratès, le Zeus de la médecine, au roi Agésilas, salut et santé », s'attira la formule de politesse imprévue : « Agésilas à Ménékratès Zeus, salut et retour au bon sens »[1]. — Avec tout cela, Sparte devenait de plus en plus une singularité parmi les Grecs. Le Spartiate s'aigrissait, tournait au soudard, et les cités, qui presque toutes maintenant avaient eu affaire à des harmostes pris parfois parmi les hilotes, s'en apercevaient. Des actes de brutalité furent commis et restèrent impunis, dont quelques-uns firent du bruit (par exemple l'affaire des filles de Skédasos[2]). Dans les milieux les plus conservateurs, on commençait à trouver que Sparte faisait payer cher à la Grèce le service de l'avoir préservée de l'anarchie démocratique.

II

Il semble, à première vue, que le traité d'Antalcidas eût dû mettre fin à toute hégémonie de Sparte. La situation de ses Périèques pouvait déjà donner prétexte à des chicanes, puisque ces Périèques étaient organisés en cités[3] : mais que dire des villes extérieures à la Laconie et à la Messénie ? Et pourtant, il ne semble pas qu'on ait accusé Sparte d'avoir, en maintenant son hégémonie, violé la clause qui garantissait l'autonomie de ces cités : quand un de ses adversaires le fait un peu plus tard, c'est avec un luxe de raisonnements qui montre qu'il se sent sur le terrain de la sophistique[4]. C'est que Sparte agissait en respectant deux principes qui peuvent nous apparaître comme des fictions, mais qui n'en étaient pas aux yeux des Grecs :

1° Les Spartiates continuèrent à exiger de leurs alliés qu'ils les suivissent dans leurs expéditions. Mais c'était en vertu de conventions strictement internationales, stipulant par exemple que ces alliés auraient « mêmes amis et mêmes ennemis » qu'eux. Quand ils levèrent des contributions, ce fut sous forme d'indemnités stricte-

1. Plut., *Agés.*, 25.
2. L'affaire des filles de Skédasos a dû son retentissement à ce que, par un de ces hasards qui entretiennent la superstition populaire, le tombeau des victimes se trouvait à Leuctres, où allait sombrer la puissance de Sparte (Xén., *Hell.*, V, IV; cf. Paus., IX, XIII).
3. Xénophon ne dit pas que cette objection ait été soulevée par les Thébains; mais Diodore, XV, 51, et Plutarque, *Agés.*, 31, le disent.
4. Cf. le discours d'Autoklès (Xén., *Hell.*, VI, III).

ment proportionnelles au nombre d'hommes qui aurait dû être fourni (un triobole par homme et par jour, un statère en cas de désobéissance [1]).

2° Les Spartiates n'ont pas hésité à intervenir plus que jamais dans le gouvernement intérieur des villes. Mais ce fut toujours à la réquisition d'un parti qu'ils regardaient comme le gouvernement légitime : leurs harmostes et leurs garnisons n'étaient présentés que comme des forces de police mises au service de ce gouvernement, le plus souvent (à Athènes par exemple en 404) moyennant indemnité.

C'est seulement dans les cas où ils violèrent trop ouvertement ces deux principes que l'indignation de la Grèce se souleva contre eux.

Dans l'Arcadie, Tégée était fidèle, mais Mantinée avait fait preuve d'un manque de loyauté absolu pendant la guerre corinthienne : après la défaite du Léchée en 390, Agésilas avait dû ramener les vaincus par des marches de nuit, pour leur épargner les sarcasmes des Mantinéens [2]. La paix de trente ans conclue après la bataille de 418 ayant expiré en 387 [3], Sparte demanda à ceux-ci des comptes, et voulut profiter de l'occasion pour les ramener en arrière de la constitution démocratique de Nikodoros, en arrière même du synoecisme de 470. Les Mantinéens se défendirent, mais Agésipolis leur prouva, en détournant leur fleuve pour saper leurs murs, « qu'il est dangereux de faire passer un fleuve par une ville fortifiée » (Xénophon [4]). Ils furent renvoyés à la vie rurale, moins propice aux excitations des démagogues (384). En revanche, les Spartiates n'intervinrent pas dans les querelles entre Orchomène et Kleitor [5], laissant les Arcadiens se battre entre eux, dans les cas où l'action fédérale n'était pas engagée.

Les Achéens étaient sûrs depuis qu'Agésilas avait combattu pour eux les Acarnaniens (389). Au reste, ils allaient procéder à une réorganisation de leur confédération, rendue nécessaire par les tremblements de terre sans précédent qui détruisirent deux de leurs villes, Olène et Hélikè (373) [6]. L'organisation nouvelle fut de nature à satisfaire Lacédémone [7].

L'Élide était maintenant tranquille. Parmi les villes d'Argolide, au contraire, l'une, Phlionte, se montrait douteuse depuis qu'un mouvement démocratique y avait éclaté [8]. Elle avait refusé son concours en 394, n'avait accepté une garnison en 392 que sous la menace directe d'une invasion d'Iphicrate, et les tracasseries démago-

1. Xén., *Hell.*, V, II, 21-2.
2. Xén., *Hell.*, IV, V.
3. Cf. Fougères, *Mantinée*, p. 335, 381, 534.
4. Xén., *Hell.*, V, II.
5. Xén., *Hell.*, V, IV, 37.
6. Pol. II, 41. Diod., XV, 48-49, nomme Bura au lieu d'Olène.
7. C'est la constitution qui subsista jusqu'au IIIe siècle (Pol., II, 38).
8. Xén., *Hell.*, IV, IV, 15.

giques y multipliaient les mécontents et les émigrés, qui finalement appelèrent Sparte [1]. Agésilas ne vint à bout de la ville qu'en vingt mois (381-0) : depuis lors elle fut fidèle [2].

Hors du Péloponnèse, la dissolution de la confédération béotienne (386) avait ouvert à Sparte le passage vers la Grèce du Nord : à Thespies, à Orchomène, les gouvernements étaient sûrs [3]. A Thèbes même, le parti de Léontiadès avait forcé au partage du pouvoir celui d'Isménias, et il allait finalement ouvrir les portes de la Cadmée à l'harmoste spartiate Phébidas (383-2) [4]. La Phocide était toujours amie et l'Acarnanie alliée depuis 388. Quant aux Thessaliens, ils avaient essayé d'arrêter Agésilas en 394, et, depuis, ils n'avaient pu se résoudre à l'alliance lacédémonienne [5]. Dans ce pays, le successeur de Lycophron à Phères, Jason, commençait déjà à nourrir d'ambitieux projets, mais il n'était pas encore menaçant. La Macédoine avait été troublée de dissensions incessantes depuis la mort d'Archélaos (399) : le roi Amyntas n'y fut tranquille qu'en 385 [6]. Quand il reprit les projets traditionnels de sa maison sur la Chalcidique, il se heurta à Olynthe, et cette communauté d'adversaire allait en faire l'allié de Sparte [7].

Dans la Chalcidique en effet, depuis la chute de la domination athénienne et les troubles de Macédoine, le champ était libre devant Olynthe, et un puissant mouvement de concentration se produisait autour de cette ville [8]. Seules, Acanthe et Apollonie résistaient encore : au dernier moment, elles implorèrent le secours de Sparte. Celle-ci, garante naturelle du traité d'Antalcidas, ne pouvait pas ne pas intervenir au nom de l'autonomie des villes (383). Mais cette guerre lointaine fut rude : Téleutias, le frère d'Agésilas, y périt, Agésipolis mourut sous les murs de la ville : ce fut l'harmoste Polybiadès qui la réduisit (379) [9]. Sparte était sûre dès lors des villes de Thrace, dont la ligue se trouva dissoute.

Elle crut à ce moment pouvoir faire ce qu'elle n'avait jamais osé : étendre l'organisation péloponnésienne à tous ses alliés. Pour la première fois peut-être depuis le VI[e] siècle, cette organisation fut

1. Xén., *Hell.*, V, II, 3. La date du siège est déterminée par ce fait qu'il est mentionné dans le *Panégyrique* (126) composé par Isocrate pour les jeux olympiques de 380.
2. Xén., *Hell.*, VII, II.
3. Cela ressort de l'attitude des villes dans la guerre béotique (Xén., *Hell.*, V, IV).
4. Xén., *Hell.*, V, II.
5. Sauf Pharsale (Xén., *Hell.*, VI, I). Sur Jason, Diod., XV, 30, et Xén., *Hell.*, V, IV, 56.
6. Sur la liste des rois macédoniens, je juge comme M. Beloch, *Gr. Gesch.*, II, p. 223, n.
7. Isocr., *Panég.*, 35.
8. Xén., *Hell.*, V, II.
9. Xén., *Hell.*, V, II-III. La chronologie n'est donnée qu'à quelques mois près par la coïncidence avec le siège de Phlionte.

revisée, mise au courant des changements statistiques survenus comme des transformations de la tactique : il fut décidé que, dans les armées fédérales, les villes fourniraient un cavalier pour quatre hoplites, et un hoplite pour deux hommes armés à la légère (peltastes et gymnètes [1]). Ce fut d'après le nombre des hoplites que les alliés furent répartis en dix cercles, car cette milice restait par excellence la milice civique, et comprenait les citoyens aisés sur lesquels croyait pouvoir compter Sparte [2]. Sparte même, avec ses Scirites et autres Périèques, pouvant mettre en ligne 5-6000 hommes, on définit les neuf autres cercles de façon qu'ils pussent, en cas de levée en masse, envoyer à peu près le même contingent. Les Arcadiens (deuxième et troisième cercles) fournissaient donc 11.000 hoplites, les Éléens 5-6000, les Achéens autant, les villes d'Argolide (sauf Argos) 11.000, les Acarnaniens 5-6000, les Phocidiens 5-600, les Olynthiens et leurs voisins 5-6000 [3]. Quand aux peltastes, on avait pris l'habitude de les demander aux bandes de mercenaires, et les villes, si elles ne voulaient pas les soudoyer elles-mêmes, durent donner trois oboles par homme et par jour. La Béotie ne fut pas comprise dans ce travail de réorganisation, achevé en 387-6 : à ce moment, elle s'était déjà révoltée contre Sparte.

Les villes maritimes avaient été déclarées autonomes comme les autres, sauf les clérouchies rendues à Athènes, et Clazomènes au roi de Perse. Mais des gouvernements amis de Lacédémone paraissent s'y être maintenus, par exemple à Chios où Damasistrate, le père de l'historien Théopompe, ne fut forcé d'émigrer qu'en 377 [4]. Sparte n'intervint qu'en Eubée [5], où elle mit un harmoste à Oréos, pour surveiller le passage vers le Nord. Elle laissa les Cyclades tranquilles, pour ne pas provoquer de froissements avec Athènes [6]. En Thrace, elle laissa Abdère se défendre seule contre les Triballes [7]. L'Hellespont lui était presque indifférent, puisque c'étaient surtout l'Égypte et la Sicile qui fournissaient au Péloponnèse le blé qui lui manquait [8]. D'ailleurs les villes d'Asie avaient été laissées au Roi.

A l'Ouest, Sparte n'avait pas eu à intervenir depuis la reprise de

1. Diod., XV, 31-2.
2. M. Kromayer (*Klio*, 1902, p. 47, 173) a tort de faire entrer en jeu les forces navales (cf. Beloch, *Klio*, 1906, p. 54-78). Mais il faut encore, à mon avis, laisser de côté les forces d'infanterie légère (cf. *P. P.*, p. 144 sqq.).
3. Diod., XV, 31.
4. Isocr., *Panég.*, 38. Sur Théopompe, Photius, cod. 176 (*Patrol. gr.*, 103, p. 510).
5. Xén., *Hell.*, V, IV. Diod., XV, 30.
6. Isocr., *Panég.*, 37.
7. Diod., XV, 36.
8. Sur le peu de blé de Crimée qui arrivait au Péloponnèse, cf. *P. P.*, p. 147. Il pouvait en venir de Thessalie (Xén., *Hell.*, V, IV). Mais l'Égypte et la Sicile devaient fournir davantage.

Naupacte et de Céphallénie. Les villes de la mer Ionienne étaient en général sympathiques : seule, Corcyre restait un foyer d'agitation démocratique [1]. Au reste, Denys en ce moment agissait en ces parages (cf. p. 295) et Sparte ne se risqua qu'une fois à gêner son vieil allié[2]. Ainsi, Sparte put faire l'économie d'une force navale qui aurait exigé une organisation financière autrement compliquée que celle dont elle se contentait pour l'armée de terre. Mais aussi la marine de ses alliés périclita : quand reprit la lutte contre Athènes (376), elle ne put tirer des ports péloponnésiens que 65 trières [3].

Ce n'est pas que Sparte eût renoncé à toutes les relations lointaines qu'elle avait nouées au temps de sa plus grande puissance. Agésilas au besoin savait soutenir ses amis les plus éloignés, comme le jour où il intercéda pour un certain Nicias auprès du dynaste carien Idriée (380-370)[4] : « Si Nicias n'a point commis de faute, lui écrivait-il, délivrez-le par esprit de justice; s'il est coupable, délivrez-le par amour de moi; mais en tout cas, je vous prie de le remettre en liberté. » Les Spartiates n'en étaient pas moins décidés, dans l'ensemble, à respecter leurs engagements envers le Grand Roi comme envers le tyran de Syracuse, et à se renfermer dans leur tâche hellénique.

Ils avaient eu la satisfaction de pouvoir châtier l'homme qu'ils regardaient, non sans raison, comme le principal auteur responsable de la péripétie critique et fatale de 395 : le Thébain Isménias. Quand il leur eut été livré avec la Cadmée, on le traduisit devant un tribunal composé de trois Spartiates et de juges pris dans toutes les cités alliées. Là, on rappela ses longues intrigues, qui n'avaient même pas l'excuse du fanatisme démocratique, ses manœuvres contre Sparte, enfin l'or du Barbare reçu et distribué : Isménias fut mis à mort [5]. Mais les haines qui avaient jadis soutenu sa politique subsistaient, et allaient amener un nouveau et suprême conflit.

III

Sparte n'avait signé la paix d'Antalcidas que forcée et contrainte, et bien des Spartiates songeaient toujours à reprendre l'entreprise manquée de 395 [6]. Des voix les y poussaient, dont une au moins a retenti jusqu'à nous, celle de l'Athénien Isocrate ; dans le *Panégyri-*

1. Xén., *Hell.*, V, iv, fin. Diod., XV, 46 est plus explicite.
2. Diod., XV, 13.
3. Xén., *Hell.*, V, iv, fin.
4. Plut., *Agés.*, 15 (le fait date peut-être de 395). Cet Idriée est un parent quelconque d'Hékatomnos et de Mausole, mais non le fils de celui-ci.
5. Xén., *Hell.*, V, ii. C'est sur ce procès retentissant que repose la connaissance détaillée qu'on eut des négociations de subsides de 395.
6. Cf. l'attitude d'Agésilas (Plut., *Agés.*, 28).

que qu'il prononça aux jeux olympiques de 380, au milieu de lieux communs ridicules et de mensonges qu'on qualifierait d'impudents, n'était le patriotisme sincère qui les inspire, se détache une idée générale juste : la nécessité de trouver un dérivatif aux troubles stériles de la Grèce, et de le trouver en Orient [1]. Les incidents qui attestaient la faiblesse de la monarchie perse devenaient de jour en jour plus nombreux.

De ces incidents, le plus marquant fut la guerre de Cypre. Évagoras, nous l'avons vu, s'était révolté peu après 394, et le Roi ne recouvra sa liberté d'action contre lui qu'en 386. Des forces énormes furent réunies, parmi elles nombre de vaisseaux ioniens et de mercenaires grecs. Et pourtant, Évagoras résista des années; il poussa des pointes jusqu'en Phénicie, et, quand il se soumit (379) [2], ce fut à condition de garder Salamine, où Nicoclès lui succéda en 372 [3].

Les villes d'Ionie étaient rentrées sous la domination perse sans trop de regrets. Sans doute, l'obligation de payer tribut, de fournir des vaisseaux, leur était pénible. Mais leur autonomie était respectée : Clazomènes et Cymé en profitèrent même pour se faire la guerre [4]. Et surtout, les relations avec l'Orient, entravées depuis un siècle, redevenaient régulières, non sans qu'il se produisît un changement avantageux dans les habitudes du commerce par caravanes. A la vieille route qui allait d'Éphèse et de Sardes, par le Nord de l'Asie-Mineure, jusqu'à Suse, se substituait une autre route partant aussi d'Éphèse, mais passant au Sud du désert asianique, par conséquent plus directe [5]. Malheureusement, les discordes des satrapes vinrent gêner cet essor. Des dissensions s'étaient élevées, à Cypre, entre Tiribaze, le karanos d'Asie-Mineure, et Oronte, satrape de Mysie et gendre du Roi : Tiribaze rappelé fut acquitté par les juges perses, et Oronte disgracié dut céder la place à Ariobarzane [6]. Des discordes naquirent entre celui-ci, le satrape de Cappadoce Datame, le satrape de Lydie Autophradate, le Carien Idriée, et se répercutèrent sur les cités grecques : c'est au cours de ces guerres que Datame mit fin à l'indépendance de Sinope [7].

Le Grand Roi n'avait pas de temps ni d'attention à consacrer à l'Asie-Mineure, absorbé qu'il était par d'autres révoltes, dont la plus grave était celle de l'Égypte. La rébellion prolongée de cette

1. Wilamowitz, *Aristoteles und Athen*, II, p. 380 sqq.
2. Diodore fait commencer la guerre en 390 (XIV, 98) et la fait durer dix ans (XV, 9) : peu importe qu'il en place la fin en 385-4 (cf. Isocr., *Panég.*, 141).
3. Diod., XV, 47.
4. Diod., XV, 18.
5. La première est la route classique d'Hérodote; la seconde prévalait au IIIe siècle, au temps des écrivains qu'a consultés Strabon. La substitution doit donc être du IVe siècle.
6. Diod., XV, 10-11.
7. Polyen, VII, 21. Enée, XI, 4. La date exacte reste incertaine.

province était un encouragement pour les mécontents de l'empire. Hakoris, attaqué vers 390 par les meilleurs généraux perses, Abrokomas, Tithraustès, Pharnabaze, avait bravé leurs efforts : il avait même pu ravager la Phénicie [1]. Il était mort, il est vrai, en 383, et c'est seulement après deux ou trois ans de troubles que Nectanébo I [2] resta maître du trône d'Égypte. Mais il était soutenu par 20.000 mercenaires grecs, sous l'Athénien Chabrias, qui mit le pays en bon état de défense [3]. D'autre part, Artaxerxès ne recouvra sa liberté d'action qu'après la soumission d'Évagoras, et ensuite les préparatifs se prolongèrent durant des années. La principale préoccupation du Roi et de Pharnabaze fut, pendant tout ce temps, de s'assurer le plus grand nombre possible de forces grecques, tâche que les luttes nouvelles entre Sparte, Thèbes et Athènes, allaient leur rendre difficile [4].

On le voit, le courant qui portait les aventuriers de la Grèce vers l'Orient ne faisait que s'accentuer, et l'on conçoit le dépit qu'en ressentaient tous ceux qui eussent voulu voir ces forces employées par une volonté unique, et dans un but national. Mais Sparte était de nouveau accaparée en Grèce : et l'on devait attendre encore quarante ans la force capable de rendre unique et fécond le courant d'émigration qui se dessinait vers l'Orient.

La politique nationale de Sparte, ou plus exactement l'absence de polique nationale de la part de Sparte, a aggravé dangereusement les ressentiments qu'avait soulevés sa politique grecque. Toute sa conduite apparut, même à des esprits solidement conservateurs, empreinte d'un réalisme mesquin et brutal. Même dans des milieux où ne sévissaient pas les mêmes préjugés de patrie ou de parti que dans les cabinets des rhéteurs d'Athènes, on lui a refusé le bénéfice des circonstances atténuantes. Et pourtant, il était évident que, si Sparte s'était laissé lier les mains vis-à-vis de la Perse, la responsabilité en incombait tout entière à Thèbes. Quant à l'alliance avec le tyran de Syracuse, les Spartiates pouvaient répondre que, l'usurpateur n'ayant détruit qu'une démocratie, rien ne leur défendait de mettre leur main dans la sienne, et que d'ailleurs il s'agissait là d'une puissance grecque [5]. Il s'agissait même, ajouterons-nous, d'une puissance qui a tenu une place importante dans l'histoire de l'hellénisme : à ce titre, elle mérite de fixer un instant notre attention.

1. Isocr., *Panég.*, 39. Sur la date, cf. p. 263.
2. Sur ma chronologie, légèrement différente de celle de M. Kahrstedt, cf. p. 255.
3. Strabon, XVI, 11, 33 ; XVII, I, 22.
4. Sur la date de l'expédition d'Égypte, cf. chap. VI.
5. Cf. Lysias, le fragment de l'*Olympique*; Isocrate, *Panég.*, 35, 125-6, etc. Le point de vue spartiate ne nous est donné nulle part : cf. pourtant l'anecdote caractéristique de Lysandre, Plut., *Lys.*, 2 (vers 400).



CHAPITRE IV

Syracuse au temps de Denys (405-367).

Nous avons eu déjà à raconter les péripéties presque incroyables à travers lesquelles s'était reconstitué, en Occident, l'empire de Gélon et d'Hiéron. Sparte était intervenue en deux ou trois circonstances décisives pour aider à cette reconstitution, et n'avait point eu à s'en repentir; mais, quelles que fussent la reconnaissance et la déférence de Denys à son endroit, la puissance qui s'était édifiée lui échappait par son excentricité. Cette puissance était nettement originale et devait survivre à l'hégémonie spartiate. Puisque nous sommes arrivés (386) au moment où les longues luttes soutenues en Sicile et en Italie s'apaisent, où l'empire syracusain est consolidé pour trente ans, nous pouvons essayer d'en saisir le caractère.

I

Denys l'ancien, en 386, n'avait pas encore cinquante ans [1], et, depuis près de vingt ans, il exerçait en fait le pouvoir. Malgré son

---

Beloch, *Atti dei Lincei* (*Moral. Stor.*), 1881, p. 211 sqq. — Païs, *Ancient Italy* (Chicago, 1911).

Syracuse. — Monnaies d'Occident (Barclay V. Head, *Hist. Numor.*, 2e éd.) — Inscript. attiques (Michel, 82, 90). — Lettres de Platon. — Aristote, *Politique*. — Diodore, XIV-XVI. — Justin, XX. — Athénée, etc.

---

1. Cic., *Tusc.* V, 20, 57.

humble origine [1], il avait épousé, dès son entrée sur la scène politique, la fille de cet Hermocrate dont il avait été le partisan et dont il aspirait à être le vengeur : cette jeune femme avait succombé dès 405, victime des brutalités des cavaliers syracusains. Denys s'était alors remarié à la Syracusaine Aristomachè, mais, ne voyant pas venir d'héritiers, il avait bravé tous les usages grecs en demandant une seconde femme légitime à Rhégion et à Locres [2]. Les Rhégiens avaient répondu qu'une seule de leurs compatriotes était digne de cet hymen : la fille du bourreau, — et on nous assure que cette plaisanterie n'avait pas peu contribué à la rancune féroce qui venait d'aboutir à la ruine de la ville. A Locres au contraire, Denys trouva une fiancée, Doris, qu'il fit amener en pompe par une des premières quinquérèmes sorties des chantiers syracusains. Doris lui donna un fils, Denys, encore enfant en 380, puis un fils et une fille; ensuite Aristomachè se décida à avoir aussi des enfants [3]. Cette situation anormale introduisit au palais de Syracuse les intrigues usuelles dans les harems de l'Orient. Denys manifesta toujours son intention de laisser son héritage au fils de Doris, et essaya par la suite d'éviter les discordes menaçantes en mariant la fille d'Aristomachè à ce demi-frère. Mais il y avait autour de l'épouse syracusaine toute une famille remuante, et dans le nombre un beau-frère, Dion, qui devait être un jour fatal à la maison. Denys essaya aussi de s'attacher par des mariages avec ses sœurs, et plus tard avec ses filles, quelques hommes qu'il avait distingués, comme Philiste qui avait contribué à son élévation, comme ses frères Leptine et Théaridas, que nous avons rencontrés dans les guerres d'Italie. Mais, à l'époque où nous sommes arrivés, l'esprit d'indépendance de ces hommes, qui avaient connu le tyran aux jours d'humilité et l'avaient aidé à parvenir, commençait à exciter son humeur soupçonneuse. Leptine avait été destitué et fut ensuite exilé ; Philiste alla passer toute la seconde partie du règne dans les colonies de l'Adriatique (cf. p. 294) où son talent d'historien eut tout loisir de s'exercer; un autre beau-frère, Polyxène, vécut longtemps à Thurii [4]. Denys rencontra toujours dans son entourage immédiat des hostilités et des déboires qui augmentèrent sensiblement les difficultés de son gouvernement.

Son pouvoir reposait uniquement, on l'a vu, sur deux plébiscites équivoques et un pronunciamiento militaire. Il n'eut jamais, en réalité, que la situation d'un stratège à vie [5]. Sur les monnaies ad-

1. Fils d'un ânier, dit-on, qui s'appelait Hermocrite et non Hermocrate, à en juger par le nom du fils de Denys (cf. le décret athénien Michel, 90); il se sera établi une confusion entre le père de Denys et son ami politique.

2. Diod. XIII, 96, 112; XIV, 44.

3. Holm, *Gesch. Sicil.*, II, p. 451.

4. Polyxène était le frère d'Hermocrate (Diod. XIII, 96).

5. Avec le droit de nommer le navarque et les officiers subalternes : Niese, *Hermes*, 1904, p. 131 (sur ceux qui prêtent serment avec Denys).

mirables frappées sous son règne, le nom des Syracusains figure seul. Il dut toujours convoquer l'assemblée du peuple dans les cas graves, quand il s'agissait de paix et de guerre, ou d'un impôt nouveau [1]. Il pouvait compter sur l'indifférence bienveillante de la masse populaire. En revanche, on a vu avec quelle fureur les cavaliers, l'élément riche de la population, l'avaient combattu; il avait dû commencer son règne par une proscription qui aurait été générale, sans l'intervention des Lacédémoniens. Même parmi les hoplites, il subsista longtemps un esprit républicain prononcé [2]. Le pouvoir de Denys, comme tous les pouvoirs purement militaires, avait donc besoin de la victoire et de l'ennemi extérieur, d'où les accidents singuliers, burlesques même, du siège de Syracuse. Pendant ce siège, un jour que Denys est absent, une escadre syracusaine bat des vaisseaux carthaginois; aussitôt des assemblées séditieuses se forment, et on aurait renversé le chef jugé désormais inutile, sans l'énergique intervention du Spartiate Pharax. Peu après, à la suite de la grande victoire de Daskon, le tyran aurait pu anéantir l'armée punique: s'il laissa Himilcon racheter pour 300 talents la vie précieuse des citoyens de Carthage, ce ne fut pas seulement afin de déshonorer ceux-ci aux yeux de leurs mercenaires, mais surtout parce que, si le péril carthaginois avait complètement disparu, il se savait perdu, renversé, livré aux vengeances de ses ennemis intérieurs.

Plus tard, quand il eut ajouté au domaine syracusain du ve siècle nombre de possessions extérieures, il se sentit plus tranquille. Les documents athéniens du temps, en l'appelant ἄρχων Σικελίας [3], disent trop et trop peu. Denys n'eut jamais toute la Sicile, et eut en revanche d'importants domaines dans l'Italie du Sud. C'était là un point d'appui sérieux contre les adversaires syracusains. Mais l'esprit républicain survivait à Agrigente et à Locres [4] comme à Syracuse : en réalité Denys comptait surtout sur les bandes de mercenaires qu'il avait établies dans diverses villes de Sicile et d'Italie.

Il résida toujours, durant les intervalles des campagnes, dans le palais qu'il s'était fait élever au cœur du vieux quartier syracusain, l'île d'Ortygie, ou, comme on disait, « l'Ile » [5]. L'isthme qui la rattachait au continent était coupé d'un triple mur. Derrière, les hommes sûrs, les casernes de la garde mercenaire. Au Nord et au

1. Cf. Beloch, *Atti dell' Academia dei Lincei*, 1881, p. 235 sqq.
2. Cf. la sédition d'Herbessos (Diod. XIV, 7). Même au moment du siège de 396, les hoplites suivent les cavaliers.
3. Michel, 82, 90.
4. Ajoutons : à Messine (Diod. XIV, 88), où les vélléités d'insurrection paraissent n'avoir pas duré (Diod. XIV, 90); je ne vois pas de raison de corriger ce nom (cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, II, p. 162, n.).
5. Sur un autre palais de Denys à Rhégion, Théophr., *Hist. Pl.*, IV, v, 6; Pline l'Anc., XII, 7.

Sud, les deux ports, le petit et le grand, avec 310 docks anciens ou nouveaux, qui finirent par abriter plus de 400 trières ou pentères [1]. En face de l'Ile s'étageaient les quartiers de l'Achradine et de Tycha, flanqués au Sud, dès avant Denys, d'un quartier neuf, Néapolis. Mais, au temps du siège par les Athéniens, les Épipoles qui dominaient Syracuse étaient extérieures à l'enceinte, et Denys lui-même avait constaté en 407 combien elles pouvaient être dangereuses (plan p. 161). En réunissant 60.000 ouvriers libres, en les stimulant de toutes manières, il était arrivé, avant la guerre contre Carthage, à élever en vingt jours une enceinte de 6 kilomètres, construite avec des pierres de 4 pieds en tout sens [2]; elle avait fait ses preuves en 396, et, depuis, défia les moyens de la poliorcétique perfectionnée par Denys lui-même, jusqu'en 212. Syracuse était maintenant la plus grande des villes grecques (1800 ha.), et, quoique les quartiers annexés ne se peuplassent que lentement, certainement la plus peuplée avec Athènes (150.000 habitants ?). Sa population était déjà mêlée avant Denys, puisqu'elle ne contenait qu'une pseudo-aristocratie de riches parvenus et que la masse était composée en grande partie d'éléments immigrés; ce caractère s'accentua sous le tyran, obligé de noyer parmi les esclaves affranchis, les mercenaires retraités, etc., les anciens éléments suspects de républicanisme [3]. De vieux sanctuaires comme le temple de Zeus Olympien avaient été pillés par les Carthaginois, et, entre la vie de cour d'une part, les usages divers introduits par les nouveaux venus d'autre part, les fêtes traditionnelles languirent; mais la prospérité matérielle se releva vite à la faveur de la paix, et malgré le caractère éminemment militaire qui lui avait été imprimé par la tyrannie, Syracuse resta un port de commerce de premier ordre.

En agrandissant la capitale, Denys a noyé le vieux domaine syracusain (4.500 kc?) dans le reste de ses possessions [4]. Cependant, les anciennes villes qui n'avaient pas été détruites au cour des vingt dernières années, Agrigente, Géla, Locres, et les nouvelles colonies militaires qui avaient été fondées, Léontini, Adranon, Halaesa, Hipponion, ont gardé leur autonomie municipale; les vieux codes, les tribunaux ordinaires ont continué à y fonctionner. Ce n'est que dans les possessions lointaines que Denys a tout rangé sous l'autorité d'un gouverneur militaire. La cohésion de cet empire, très grand pour un État grec (40.000 kc.), n'était donc représentée que

1. Diod., XIV, 42 ; XVI, 9; Corn. Nep., *Dion*, 5.
2. Diod., XIV, 18.
3. Transportation en masse de Catane, Naxos, Rhégion, etc., etc.
4. Je ne sais si l'on doit se fier à la ligne de démarcation que M. Beloch trace sur sa carte (*Gr. Gesch.*, II, à la fin). En réalité, il n'apparaît de distinction certaine qu'entre Syracuse d'une part, et le reste de l'Empire d'autre part.

par l'unité de l'organisation militaire, et, corrélativement, celle du système fiscal. Denys a perçu partout l'impôt foncier et, dans les cas extraordinaires, l'impôt de vingt pour cent sur le capital [1]. Au surplus, nous allons parcourir les diverses parties du domaine où s'est fait sentir directement ou indirectement l'action du tyran.

II

En Sicile, les villes diverses étaient tombées, au cours des dernières guerres, sous la dépendance au moins militaire de Denys. Beaucoup d'ailleurs avaient été éprouvées au point de changer d'habitants. Léontini, qui avait été au ve siècle l'origine de tant d'embarras pour Syracuse, avait été domptée en 400, et son territoire fut distribué à 100.000 mercenaires qui eurent ainsi trois hectares environ par tête [2]. Catane, ruinée en 403, était devenue colonie des Campaniens employés par Denys. Au Nord, Naxos, la doyenne des cités grecques, avait disparu, et, non loin de son emplacement, Himilcon avait (hiver 397-6 [3]) fondé Tauroménion, bien connue aujourd'hui des touristes qui vont admirer l'Etna. La ville était originairement sicule, mais Denys, en 394, l'avait aussi donnée à ses vétérans. Messine, qui, encore à la fin du ve siècle, armait 4.000 hoplites, 400 cavaliers, 30 trières, avait succombé sous les coups d'Himilcon : Denys y avait établi des hommes dévoués à sa personne, Medméens chassés de leur ville par les Rhégiens [4], et Messéniens chassés de Naupacte. Les Messéniens poursuivis même là par la haine de Sparte avaient dû aller fonder plus loin, à Tyndaris, une colonie qui eut bientôt 5.000 habitants [5]. Au Sud, Camarine n'était plus, mais Géla, dépeuplée en 405, s'était relevée avec des habitants en grande partie nouveaux; de même, Agrigente. On le voit, la population de ces villes grecques, déjà instable au ve siècle, avait été renouvelée presque de fond en comble. Et pourtant, Agrigente et Messine remuèrent encore vers 380. Et des milliers d'anciens propriétaires, spoliés, vendus comme esclaves, exilés, avaient porté leurs regrets et leurs rancœurs hors de la Sicile syracusaine.

Les communautés sicules ont profité de ce bouleversement. Au ve siècle, on considérait que les huit ou neuf cités grecques se par-

1. Arist., *Pol.*, VIII (V), IX, 5. Il ne s'agit, bien entendu, que d'un impôt extraordinaire comme l'*eisphora* athénienne.
2. Sur Léontini, Diod. XIV, 14, 199.
3. Diod. XIV, 59. Le temps nécessaire pour la fondation de Taormine est le principal argument de ceux qui, comme moi, placent après la prise de Messine l'hiver 397-6 (cf. p. 258).
4. Diod. XIV, 78. La correction *Medméens* paraît sûre (Beloch).
5. Diod. XIV, 78.

tageaient toute la Sicile non carthaginoise; les indigènes étaient serfs ou tributaires. Maintenant, nombre de communautés sicules apparaissaient autonomes sous le contrôle de Denys. A Agyrion, nous ne savons pas à quoi a abouti l'alliance avec le tyran Agyris [1]. Mais Archonidès, le tyran d'Herbita, fonde sur la côte Nord Halaesa [2]. Dans le domaine des Sicanes, Entella passe sous la domination de 1.200 mercenaires campaniens et devient la première colonie italienne dans l'île; en 368, elle soutiendra Denys contre Carthage [3]. Par contre, l'assimilation des Sicules à l'hellénisme s'achève : ceux qui sont connus, Agyris, Archonidès, Damon de Kentoripai [4], ont des noms grecs. Le métal national, le cuivre, fait place à la monnaie d'argent.

Dans l'Est de l'île, Thermes, qui a remplacé Himère, et Sélinonte ont retrouvé une certaine vitalité à l'abri des fortifications formidables de Denys [5]. Mais Égeste reste hostile, ainsi que la vieille ville phénicienne de Panorme; des deux autres colonies, Motyé a été remplacée vers 395 par Lilybée, qui n'est destinée à tomber que sous l'épée de Rome, et Solonte a disparu vers 393 [6]. Dans tout l'Est de l'île, le sémitisme fait les mêmes progrès que l'hellénisme à l'Orient; Himère avait adopté des légendes phéniciennes pour ses monnaies quelque temps avant d'être détruite [7], et le même fait se reproduit dans tout ce domaine : il est vrai que ces monnaies, par leur facture admirable, sont grecques au premier chef.

La frontière a varié encore de ce côté, car Denys n'a jamais eu le droit d'oublier que sa mission était de chasser les Phéniciens de l'île, et que la guerre nationale lui était nécessaire. En 383, il reprit contre Carthage une guerre qui traîna plusieurs années, en Sicile et en Italie. En Sicile, le tyran remporta à Kabbala une victoire qui fut à peu près son seul succès en bataille rangée, car, avec toute son énergie, tout son entrain, toute son ingéniosité, il se méfia toujours de ses talents stratégiques. Il fut d'ailleurs peu après battu à Kronion, près de Panorme [8]. En Italie, les Carthaginois avaient profité des inimitiés qui subsistaient contre le tyran pour relever Hipponion détruite par lui (379), pour agiter les restes des Rhégiens et

1. Diod., XIV, 95-6; ensuite il ne parle plus de la ville, mais il est permis de supposer qu'elle resta dans la dépendance de Denys (Kahrstedt, *Forschungen*, p. 183).
2. Diod., XIV, 16.
3. Diod., XIV, 9; XV, 73.
4. Diod., XIV, 78.
5. Sur les fortifications de Sélinonte, cf. Hulot et Fougères, *Sélinonte*, p. 180 sqq.
6. Diod., XIV, 78.
7. Bury, *Hist. of Greece*, II, p. 206-7. Cf. Barclay V. Head, *Hist. Numorum*, 2e éd., p. 143 sqq.
8. Diod., XV, 15, 17, raconte toute la guerre sous l'année 383-2. Mais il est évident, par son propre récit, qu'elle a duré des années.

les Crotoniates, sans autre résultat que de provoquer une intervention décisive de Denys (cf. plus bas) [1]. La paix fut signée probablement en 376 [2], et fixa pour la première fois la limite des domaines grec et phénicien à l'Halykos, au bord duquel les Carthaginois firent d'Héraclée une place frontière de premier ordre [3]. Mais Denys en appela de nouveau aux armes en 368 et pénétra jusqu'à Lilybée : la destruction de ses meilleurs vaisseaux le força à signer un armistice qui ne fut converti en traité qu'après sa mort. L'Halykos resta pour longtemps la limite [4]. On ne peut s'empêcher de trouver bien minime le résultat obtenu au prix de tant de sacrifices.

Si Carthage, malgré la supériorité de ses ressources matérielles, n'avait pu garder toutes ses acquisitions de 404, cela tenait peut-être aux épidémies terribles qui l'avaient éprouvée, mais surtout à des dissensions intestines, et plus encore à des soulèvements de Libyens. Un moment même, la Sardaigne, le grenier de Carthage, s'était soulevée (378) ; Denys ne semble pas avoir cherché à profiter de cette insurrection. Enfin il est probable que la domination de Carthage dans la région des colonnes d'Hercule fut ébranlée, puisque c'est vers ce temps que le Marseillais Pythéas a pu franchir la barrière si jalousement gardée [5]. Malgré tout, la grande ville phénicienne resta la première place de commerce de l'Occident, une place où les Grecs mêmes, malgré les haines si souvent déchaînées, se rencontraient en nombre [6] ; nous la retrouverons.

III

En Italie, l'équilibre des forces s'était renversé, depuis la chute de Rhégion (387), au profit de Denys et contre la confédération italiote.

La plus ancienne alliée et le plus solide point d'appui de Denys était Locres. Il avait agrandi son territoire de ce qui avait été pris à Rhégion et à Crotone, Medma, Hipponion, Térina, Caulonia, Skylletion [7], lui constituant un grand domaine qui allait d'une mer à

1. Diod. XV, 24. Denys d'Halic., *Ant. Rom.*, XX, 7, avec des confusions.
2. Hermias de Méthymne terminait en cette année son histoire de Sicile (Diod., XV, 37). Il est donc probable que c'était une date dans l'histoire ; j'y place la paix avec Carthage.
3. Héraclée apparaît comme la forteresse frontière en 357 (Plut., *Dion*, 25 ; Diod., XVI, 9).
4. Diod. (XV, 73 ; XVI, 5) n'indique pas les conditions de la paix ; mais la limite de l'Halykos est certaine. Thermes resta aux Carthaginois (Diod., XIX, 2).
5. Cf. plus bas, liv. II, chap. 8.
6. Diod., XIV, 77.
7. Strabon (VI, I, 5) atteste l'annexion à Locres de Témésa sans donner de

l'autre (4.000 kc.), et dont toutes les forces étaient à la disposition du tyran. Au S., Rhégion avait disparu, et, si sa chute n'était pas dangereuse tant que Denys tenait le détroit, on devait apprécier bientôt la gravité du coup porté à la force hellénique en Italie [1]. Au Nord Crotone restait hostile, mais la guerre carthaginoise fournit l'occasion d'en finir avec elle : les Carthaginois ayant occupé Hipponion en 379 et tendu la main aux Crotoniates, Denys en profita non seulement pour reprendre Hipponion, mais pour enlever Crotone, qui depuis resta soumise [2]. C'était le commencement de la décadence pour cette cité au passé glorieux.

La confédération italiote ne comprenait plus maintenant que Thurii et Tarente, avec les cités subordonnées d'Héraclée, Métaponte, Kallipolis. Thurii restait hargneuse, et les bannis syracusains y trouvaient le meilleur accueil [3]. Mais la puissance était passée maintenant aux mains de Tarente qui n'avait pas d'hostilité bien profonde contre Denys. De plus, les restes de la secte pythagoricienne y avaient trouvé refuge, et le régime démocratique qui y prévalait depuis plus d'un demi-siècle était un terrain assez favorable pour la domination d'un homme : le pythagoricien Archytas y prit ainsi le pouvoir et maintint le bon accord avec la tyrannie syracusaine [4]. Sur l'autre côte, Élée et Naples restaient les seules villes grecques, et Naples vécut en bons termes avec Denys et son fils [5]. L'influence civilisatrice de ces villes prévalait sur la côte tyrrhénienne comme celle de Tarente sur la côte Adriatique ; si le didrachme tarentin a été adopté chez les Picentins, c'est le didrachme phocaïque (Élée était une colonie phocéenne) qui l'a emporté en Étrurie [6]. Car nous sommes à l'époque où l'argent grec s'introduit partout en Italie, attestant l'activité croissante des échanges. Nous avons dit combien son prix était élevé un siècle plus tôt par rapport au cuivre que fournissaient en abondance les gîtes étrusques [7], et nous en avons signalé la baisse progressive. L'époque de Denys est le moment où ce phénomène fut enregistré définitivement par la Monnaie syracusaine [8]. Le rapport établi alors en Sicile (120 : 1) ne sera probable-

date ; mais il est bien probable que le fait remonte aussi au temps de Denys (Lenormant, *Grande Grèce*, III, p. 92).

1. Aussi Denys II rétablit-il la ville sous le nom de Phoebéia (Strabon, VI, 258).

2. Tite-Live, XXIV, 3. La date résulte de Denys d'Halicarnasse (XX, 7) et l'enchaînement des événements me paraît s'ensuivre.

3. Ainsi Polyxène (Plut., *Dion*, 1). Le poète Alexis a émigré de Thurii à Athènes vers cette date.

4. Diog. Laërce, VIII, 79, 82. On connaît l'amitié d'Archytas avec Platon.

5. Diod., XVI, 18.

6. Lenormant, *Grande Grèce*, I, 36. Cf. Willers, *Gesch. der röm Kupferprägung*, p. 17-24.

7. Cf. p. 37 et 150. M. Th. Reinach (*l'Hist. par les monnaies*, p. 77) dit 314 : 1.

8. [Aristote], *Écon.*, II, II, 20 ; et Pollux, IX, 79 (textes malheureusement bien obscurs).

ment adopté en Italie qu'à la fin du IVe siècle [1], mais ce changement économique indique que l'hellénisme continuait ses conquêtes au moment même où quelques-unes des plus vénérables colonies grecques, Kymé, Poseidonia, devenaient les villes barbares de Cumes et de Paestum [2].

C'était le grand crime de Denys d'avoir pactisé avec les ennemis italiens de l'hellénisme; il y avait été poussé par l'entraînement de la lutte, et s'en repentait. Après la chute de Rhégion, il songea à arrêter l'infiltration sabellienne en coupant d'un mur l'isthme de Squillace [3] : quand il tint Crotone, le travail devint inutile et resta inachevé.

Les Lucaniens, ses anciens alliés, étaient déjà en possession de Pétélia [4], de Térina, de Laos, de Poseidonia; dans leurs montagnes s'élevaient des bourgades fortifiées qui tendaient à devenir des villes grecques. Ils pouvaient mettre en ligne 30.000 fantassins, 4.000 cavaliers, presque autant que Denys lui-même [5]. Plus au Nord une autre communauté sabellienne, les Campaniens, s'assagissait depuis la prise de Capoue et de Cumes. Elle n'en fournissait pas moins encore une forte émigration militaire dont Denys profitait. On a vu qu'il a été le fondateur direct ou indirect de quelques-unes des plus anciennes colonies italiennes de Sicile.

Malgré tout, il ne pouvait pas ne pas se préoccuper de cette poussée et vit avec plaisir ces peuples de l'Apennin pris à revers par un ennemi septentrional : les Celtes. Nous avons dit que ceux-ci avaient conquis la vallée du Pô, assiégé Clusium et pris Rome vers 387; on vit leurs bandes jusqu'en Iapygie [6]. Denys suivit de près tous ces faits : au temps où il était devant Rhégion, il aurait conclu alliance avec les Celtes [7]; ce qui est sûr, c'est qu'il mit à profit le nouveau réservoir de mercenaires qui s'ouvrait, et envoya des Celtes au secours de Sparte. Les historiens syracusains recueillirent nombre de détails, ils entendirent parler par exemple de la plaine trausienne où une horde celte avait été détruite [8].

C'est surtout sur les côtes de l'Italie que Denys, grâce à une flotte qui était alors la première de la Méditerranée, a agi avec efficacité. Sur la mer Tyrrhénienne, Syracuse avait jadis jeté des colons jusqu'à l'île d'Elbe; mais l'intervention d'Athènes, puis le péril car-

1. Cf. mon article *A. C.* (*Journal des Savants*, 1911).
2. L'anecdote bien connue d'Aristoxène (Athénée, XIV, 632a) se réfère à la fin du IVe siècle et prouve qu'alors Poseidonia était lucanienne depuis longtemps (cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, II, p. 164 n.).
3. Strab., VI, 261. Pline l'Anc., III, 95.
4. Strab., VI, I, 3. Cf. Lenormant, *Grande Grèce*, I, p. 386.
5. Diod., XIV, 101.
6. Nous reviendrons sur ce sujet chap. X.
7. Justin, XX, 5.
8. Diod., XIV, 113-117.

thaginois lui avaient fait perdre ses positions. Aussitôt libre, Denys s'occupa de les reprendre. Les circonstances étaient favorables, l'Étrurie, prise d'un côté par les Romains et de l'autre par les Celtes, allant à la dérive ; Denys pilla le riche temple de Pyrgi (383), d'où il enleva 1.000 t. ; les Agylléens étant venus au secours, il les battit, et retira encore 500 talents de la vente des captifs [1]; Agylla (Caeré) fut réduite dès lors à vivre dans l'orbite de Rome. Denys jeta une garnison jusque dans l'île étrusque de Corse [2].

Sur l'Adriatique tout était à faire. car, jusqu'à présent, Tarente et Corcyre s'étaient seules risquées — et très prudemment — dans ce golfe mal famé. Denys fut attiré vers le fond du golfe aux pays d'où venait l'ambre. Vers 390, un gouverneur syracusain s'établit à Lissus : quand, vers 380, la colonie parienne de Pharos fut attaquée par une nuée de barques illyriennes, ce gouverneur intervint, tua 10.000 ennemis, en prit 5.000 [3]. Des colonies syracusaines s'établirent à Ancône qui devint ainsi dorienne [4], à Hadria aux bouches du Pô ; ce fut un refuge pour tous ceux qui ne s'accommodaient pas du sévère régime imposé à Syracuse, tel l'historien Philiste [5]. On acquit des notions plus précises sur le golfe Adriatique, notions mêlées encore de fortes erreurs. L'Ister (Danube), passa pour avoir deux bouches, l'une dans le Pont-Euxin, l'autre au pied du Karst dalmate. Le Rhône, le Rhin et le Pô apparurent comme trois branches d'un grand fleuve : l'Éridan. Mais la route du Brenner par où arrivait l'ambre de la Baltique vit des marchands grecs, et, d'une façon générale, un domaine commercial nouveau fut ouvert où Tarente et même Athènes devaient ensuite succéder à Syracuse [6].

Sur tous les points de l'Italie, on relève la trace du grand tyran syracusain, et, si son souvenir n'a survécu que dans les traditions romaines, c'est que seules ces traditions sont parvenues jusqu'à nous.

IV

L'importance de l'empire de Denys venait, en effet, en grande partie de ce qu'il détenait la seconde des portes qui faisaient com-

1. Diod., XV, 15. Ce n'est pas par hasard que Caeré tombe alors dans la dépendance de Rome (chap. X; l. III, c. VII).
2. Strab., V, 226. Cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, II, p. 170, n.
3. Diod., XV, 13-14 (chiffres suspects, bien entendu).
4. Strab., V, 241. Mais le vers de Juvénal, IV, 30 :

Quem Dorica sustinet Ancon

se rapporte-t-il à l'occupation syracusaine ou à l'occupation tarentine?

5. Cf. le « Canal de Philiste » aux bouches du Pô (Pline l'Anc., III, 121).
6. Cf. les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes. Denys le Jeune en Apulie (Diod., XVI, 5). Sur Athènes dans l'Adriatique, *Insc. gr.*, II, 809.

muniquer l'Occident et l'Orient, la seule qui fût entre des mains grecques : le détroit de Messine. Il était gardé par les Lipariens, qui, vers 400, commençaient eux aussi à devenir pirates : les Rhégiens avaient déjà mis la main sur la position, lorsque Denys la leur enleva (392) ; depuis il la tint bien et fit la police de la longue route qui conduisait de Marseille à Corcyre [1].

Il n'est pas douteux qu'il fut en relations réglées avec cette ville et les autres colonies corinthiennes qui donnaient accès en Grèce. C'était le moment où l'Épire, comme la Macédoine, commençait à s'ouvrir à l'hellénisme, sous le roi Tharyps [2] ; le fils de celui-ci, Alkétas, chassé par les Molosses, vécut quelque temps à la cour de Denys qui, vers 384, entreprit de le ramener. Il fournit des instructeurs et des armures grecques aux Illyriens qui rétablirent en effet Alkétas : mais Sparte s'alarma de cette intervention des Barbares, et Denys dut abandonner le Molosse, qui depuis se jeta dans les bras d'Athènes [3]. En attendant, les Syracusains s'étaient payés de leur secours en pillant le temple de Dodone [4], et cette preuve nouvelle de l'impiété de Denys scandalisa bien plus que le pillage du sanctuaire barbare de Caeré !

En Grèce, nous savons que l'avènement de Denys avait coïncidé avec le moment où Sparte apparaissait comme la reine de toute la Grèce, et que, favorisé par elle, le tyran lui avait témoigné sa reconnaissance. Les événements d'Épire purent amener un refroidissement momentané, mais Denys se montra fidèle quand Sparte se trouva de nouveau assaillie par Thèbes et Athènes. Aussitôt débarrassé de la guerre carthaginoise (373), il envoya 20 vaisseaux à Corcyre contre la flotte athénienne ; après Leuctres, il envoya à deux reprises des secours, malgré la dernière guerre punique imminente. Et son fils continuera [5].

Mais il eut toujours contre lui, même parmi les alliés de Sparte (à Corinthe par exemple [6]), l'opinion grecque. On le lui avait prouvé à Olympie dès 388 [7], et des incidents semblables se renouvelèrent,

1. Diod., XIV, 93, 103 : l'incident des ambassadeurs romains et de Timasithée paraît bien être antérieur à la conquête syracusaine (cf. De Sanctis, *Stor. dei Romani*, II, p. 147). Sur les monnaies lipariennes sous Denys, cf. Willers, *Gesch. der röm. Kupferprägung*, p. 15-16.

2. Justin, XVII, 3. Plut., *Pyrr.*, 1.

3. Diod., XV, 13. Les Spartiates ont repoussé les Illyriens, mais ont peut-être toléré le rétablissement d'Alkétas par égard pour Denys. Sur Alkétas et les Athéniens, Michel, 86. Cf. Klotzsch, *Epir. Gesch.*, p. 36 sqq.

4. Dans Diod., XV, 13, il faut lire Dodone à la place de Delphes (cf. Klotzsch, *Epir. Gesch.*, p. 52). Denys apparaît ensuite comme reconstructeur du temple de Delphes (Michel, 90, l. 9).

5. Xén., *Hell.*, VI, II ; VII, I, 4. Les secours ayant été envoyés en 369, 368, la guerre carthaginoise ne les entrava pas. Cf. chap. V.

6. Cf. le rôle de Nikotélès (Diod., XIV, 10) et d'Ariste (*ibid.*, 78).

7. Cf. ce qui nous reste du discours olympique de Lysias (cf. p. 226). Des

même à Athènes. Denys se donna pourtant toujours beaucoup de peine pour gagner les Athéniens. Dès 393, bien qu'Athènes fût en guerre avec Sparte, il obtint un décret honorifique pour un service ignoré [1]. Il y eut ensuite un éloignement qui ne cessa que lorsqu'Athènes se rapprocha de Sparte (370). Denys obtint alors de nouveaux honneurs, la dernière fois en juin 368 [2]; on le félicita de son zèle pour le rétablissement du temple de Delphes (détruit vers 373), de ses efforts pour restaurer en Grèce une concorde basée sur la paix d'Antalcidas. Denys se trouvait ainsi le collaborateur du Grand Roi.

Il fut toujours attiré vers Athènes, le foyer du mouvement intellectuel, auquel il se piquait de ne pas rester étranger. La Sicile et l'Italie avaient tenu une bonne place à ce point de vue au v[e] siècle ; vers 400 encore, florissait le poète Téleste, de Sélinonte [3], et les peintures de Zeuxis (d'Héraclée) inspiraient tous les artisans monétaires du monde grec [4]. Mais les effroyables convulsions de 410-386 arrêtèrent cette prospérité : la Sicile ne conserva qu'une école historique dont Philiste fut le plus brillant représentant, et, en Italie, le mouvement se concentra à Tarente, la ville d'Archytas. Denys se donna du mal pour plaire aux coryphées du mouvement ; il fut en coquetterie réglée avec Archytas, fit venir Platon à Syracuse. Malheureusement il était lui-même atteint de maladie littéraire, et les prétentions de ce genre sont mauvaises conseillères chez les despotes : la légende rendit célèbres ses actes de mauvaise confraternité à l'égard du poète Philoxène et du philosophe Platon [5]. Rien ne lui fut plus pénible que les sifflets qui accueillirent ses vers à Olympie en 388 ; rien ne lui fut plus doux que le prix que les Athéniens, non sans esprit, décernèrent à une tragédie de sa façon, au mois de mars 367 [6]. On rattache même sa mort aux libations dont il aurait salué ce triomphe ; d'autres, il est vrai, font intervenir un crime domestique, et il est peu probable en effet qu'avec ses soixante-cinq ans, sa robuste constitution n'ait pu résister à la dernière campagne contre Carthage ou à une beuverie prolongée.

incidents de ce genre se sont probablement reproduits à d'autres solennités (Diod., XV, 7).

1. Michel, 82. Cf. p. 266.

2. On ne sait de quand est le décret *Insc. gr.*, II, 52. Celui de 368 est publié Michel, 90. Cf. Michel, *Suppl.*, 1452. Xén., *Hell*, VII, I.

3. Diod., XIV, 46.

4. Lenormant, *Grande Grèce*, II, p. 121, etc.

5. Philoxène était de Cythère (Diod., XIV, 46) : Diod., XV, 6-7. Les dates sont incertaines.

6. La date est donnée par la corrélation avec la mort de Denys (Lénées de l'année 368-7) : Diod., XV, 74.

V

L'éclat incomparable dont ce gouvernement avait environné le nom de Syracuse l'avait fortifié de telle manière que Denys pouvait se vanter d'avoir ancré la tyrannie « avec des chaînes d'acier ». Et pourtant, rien n'a fait oublier, même aux générations grandissantes, l'usurpation et les violences du début ; jusqu'au bout Denys a dû maintenir des précautions de police qui n'étaient que trop naturelles, au milieu d'un peuple chez qui le tyrannicide était un thème d'éloquence courant dans les solennités religieuses. Cet homme, qui avait prouvé en mainte occasion de quel sang-froid il regardait la mort sur le champ de bataille, connut toujours les insomnies, les terreurs secrètes que popularisa l'anecdote de l'épée de Damoclès. En outre, son pouvoir reposait, plus que sur le succès extérieur et sur la police, sur un ensemble de qualités strictement personnelles. Car il était simple, austère, volontiers généreux ; jamais personne ne fut humilié par sa vanité, exploité pour satisfaire son besoin de plaisirs, maltraité par lui sans nécessité politique : les cruautés dont il s'est rendu coupable envers l'intrépide défenseur de Rhégion ont fait d'autant plus de bruit qu'elles ont été isolées. Or, Denys, qui se préoccupait de l'hérédité, ne voyait pas sans inquiétude se développer le caractère du jeune Denys, vrai fils de parvenu, tout prêt à regarder le pouvoir comme un instrument de jouissance. Un jour, son père lui faisant remarquer qu'il ne lui avait jamais donné l'exemple de toucher à la femme d'un subordonné, l'héritier présomptif, qui du moins ne manquait nullement de finesse, répondit : « C'est que tu n'avais pas pour père un tyran. — Et toi, repartit le vieux despote, prends garde, si tu continues, de n'avoir pas un tyran pour fils ». Pourtant, à la mort de Denys, quand Denys II eut fait ratifier son pouvoir par un vague plébiscite, quand il eut multiplié les mesures d'indulgence jusqu'à donner l'impression d'un relâchement général [1], on put croire que la transition périlleuse était franchie, la dynastie consolidée.

Mais il n'en était rien. D'abord la bigamie de Denys avait provoqué des intrigues incessantes et ténébreuses, dont il fut victime, et qui en tout cas menacèrent tout de suite son successeur. Et surtout, il manquait à cette monarchie la consécration de la légitimité : les deux Denys furent toujours appelés tyrans, n'osèrent jamais prendre le titre royal. Bien qu'ils n'eussent pas devant eux, dans ces jeunes sociétés de l'Occident, d'aristocratie proprement dite, d'hommes ayant derrière eux une longue lignée d'ancêtres connus, bien

1. Diod., XV, 74; XVI, 5.

qu'ils eussent même pris soin de mélanger étrangement la bourgeoisie syracusaine, on regarda toujours comme une humiliation d'obéir aux rejetons de l'ânier Hermocrite. De plus, leur pouvoir n'avait été ratifié jamais que par des suffrages syracusains ; le particularisme municipal, le vieux patriotisme grec, n'avait été dompté que par la crainte du péril barbare savamment exploité : il attendait sa revanche. C'est ainsi que cet empire, fondé par un homme qui avait de rares facultés et des vertus réelles, ne devait être qu'une ébauche brillante des grandes monarchies macédoniennes.

CHAPITRE V

Leuctres (371).

I. L'opposition à la politique spartiate. — Soulèvement de Thèbes 379-8. — La guerre en Béotie. — Réveil d'Athènes 378-7. — La guerre sur mer Tégyre 375, Alyzia 374. — Paix de 374. — Guerre à Corcyre, Platées. — Paix de 371. — Cléombrote et Épaminondas; Leuctres (7 juillet 371).
II. L'effondrement de Sparte. — Jason 370 et Amyntas 369. — Le Péloponnèse. scytalisme. — Campagne d'Épaminondas 370-69, Mégalopolis et Messène, Athènes et Denys au secours de Sparte. — La paix 366. — Détresse de Sparte.
III. Situation de Thèbes. — La Béotie. — Pélopidas en Thessalie et en Macédonie. — Épaminondas sur mer. — Le Péloponnèse, les jeux olympiques de 364; Epaminondas à Mantinée 362. — La paix.
IV. Épaminondas et le peuple thébain.

Le système de la triple entente entre Sparte, le roi de Perse et le tyran de Syracuse mécontentait beaucoup de gens, même parmi ceux qui se seraient accommodés de l'antique hégémonie lacédémonienne. Chaque solennité olympique était pour les publicistes athéniens une occasion de reprocher à Sparte ces alliances qui fermaient aux Grecs l'exutoire oriental et, en Occident, achetaient des succès partiels au prix de mortelles concessions (Lysias 384 [1], Isocrate 380). Cet état d'esprit allait devenir funeste à Lacédémone quand éclata le soulèvement audacieux de la Béotie.

Thèbes. — Le bas-relief de Mantinée (Collignon, *Scopas et Praxitèle*, p. 67, 72). — Monnaies béotiennes (Barclay V. Head, *Hist. Numor.*) — Inscr. béotiennes et arcadiennes (Michel, 86 et 10, etc). — Isocrate, *Plataïque.* — Xénophon, *Helléniques.* — Aristote, *Politique.* — Diodore, XV. — C. Népos, *Épaminondas;* Justin, VI. — Plutarque, *Agésilas*, *Pélopidas.* — Pausanias, IX. — Polyen et Frontin. — P. Foucart, *Étude s. Didymos.*

---

1. C'est la date de Bury (*Hist. of. Greece*, II, p. 120). Pour Isocrate, il n'y a pas de doute.

I

Nous avons vu que la Béotie avait reçu en 447 une organisation fédérale originale et forte : cette organisation, après avoir puissamment contribué à l'échec d'Athènes, s'était révélée ensuite dangereuse pour Sparte même qui l'avait fait dissoudre en 386 comme contraire à la paix du Roi [1]. Mais, au cours de ce demi-siècle, un vigoureux mouvement de concentration s'était produit dans le pays au profit de Thèbes, de sorte que cette cité, même isolée, restait très puissante; aussi l'occupation de la Cadmée en 382, avait été, sinon approuvée par Sparte (Phœbidas avait été condamné), du moins maintenu. Or, Léontiadès et les autres polémarques, auxquels l'occupation spartiate avait donné le pouvoir, avaient affaire à une nombreuse opposition : il avait fallu exiler 300 Thébains notables [2], et beaucoup d'entre eux, qui avaient trouvé à Athènes le même asile que naguère Thrasybule à Thèbes, restaient en contact avec des hommes dont les polémarques ne se défiaient pas assez. Par une nuit d'hiver (379-8), Pélopidas, Ménon, etc., trouvèrent moyen de se glisser dans Thèbes, et les « tyrans », surpris, furent assassinés. Les commandants spartiates de la Cadmée se laissèrent intimider par le bruit de la ville basse, par l'afflux des mécontents béotiens, par les mouvements inquiétants du stratège athénien Démophon, et ils rendirent la citadelle au moment où le roi Cléombrote, envoyé à leur secours, atteignait l'isthme de Corinthe [3]. Thèbes affranchie élut aussitôt des « béotarques » [4], pour montrer qu'elle prétendait reconstituer, en dépit de Sparte, la vieille confédération béotienne.

Sparte était décidée à mettre le plus vite possible un terme à ces velléités. Les officiers qui avaient livré la Cadmée furent condamnés à mort, et, comme Cléombrote paraissait agir mollement, Agésilas reçut le commandement de l'armée péloponnésienne destinée à reconquérir Thèbes. La campagne thébaine fut ravagée deux ans de

1. C'est à ce moment que s'était relevée Platées (Paus., IX, I, 4). Toutes les villes reprirent leurs monnaies.

2. Remarquer que tout se joue entre deux factions dans la population aisée, seule qualifiée politiquement à Thèbes (Xénophon V, IV, ne parle que de cavaliers et d'hoplites). Probablement, des actes de brutalité ont attisé le mécontentement (Arist., *Polit.* VIII (= V), v, 10).

3. La version la plus sûre est celle de Xénophon, *Hell.*, V, IV. Plutarque varie dans le détail, de la *Vie de Pélopidas* au *Génie de Socrate*. Diodore (XV, 26) transforme complètement le rôle des Athéniens : Chabrias s'est borné à surveiller la frontière au passage de Cléombrote.

4. Ceci me paraît évident (Plut., *Agés.*, 29), car Pélopidas a été treize fois béotarque dans les quinze ans 378-364 (Plut., *Pélop.*, 38): or, il ne l'a pas été en 371 (*ibid.*, 21), ni probablement en 365 (cf. p. 317).

suite (378-377), mais la ville même, protégée par une forte enceinte, par des retranchements multipliés dans la plaine de l'Asopos, par une phalange méthodiquement exercée, résista [1]. Les Spartiates durent se borner à défendre par des garnisons permanentes les villes béotiennes qui leur restaient dévouées, Thespies, Platées, Orchomène.

Malheureusement, les Spartiates ne purent prendre sur eux de concentrer leurs efforts sur Thèbes, et de remettre à plus tard le règlement de comptes avec Athènes. Celle-ci avait fait preuve d'un esprit conciliant depuis la paix du Roi, modéré ses appétits du côté des Cyclades [2]. Mais on savait que le complot thébain était né dans ses murs, et, quoique les Athéniens eussent condamné à mort le stratège coupable d'avoir mobilisé au moment du siège de la Cadmée, les méfiances subsistaient. L'harmoste spartiate de Thespies, Sphodrias, voulut donc profiter d'une nuit sombre (378-7) pour franchir les cinquante kilomètres qui le séparaient du Pirée et surprendre ce port : il avait trop attendu de la capacité manœuvrière de ses soldats, et la tardive aurore le surprit dans la plaine d'Éleusis ; le coup était manqué. Cette fois encore, les Athéniens se bornèrent à porter plainte à Sparte, mais, Sphodrias y ayant été acquitté sur l'intervention personnelle du roi Agésilas, Kallistratos et tous les hommes qui depuis longtemps représentaient la politique de l'alliance béotienne prirent le dessus dans Athènes (mars 377) [3]. On lança un appel à tous les Grecs, les invitant à se grouper pour résister aux brutalités de Sparte. Pour faire acte de désintéressement, les Athéniens votèrent en principe l'armement de 10.000 hommes et de 100 vaisseaux de forces nationales, et rendirent régulière, sinon permanente, l'institution de l'*eisphora*, comptant sur leur richesse mobilière, reconstituée à la faveur de la paix, pour subvenir aux frais de la lutte éventuelle [4]. Ils reprirent en main l'administration de Délos, qui devait être le centre de la confédération nouvelle comme de l'autre, mais, pour bien montrer que les anciens errements seraient évités, il fut entendu que les autorités athéniennes ne feraient rien qu'avec le concours du *syné-*

1. Xén., *Hell.*, V, iv (la chronologie résulte surtout du § 56).

2. Les Athéniens s'étaient même abstenus de revendiquer Délos : ils n'avaient pas consacré de couronne en 385 et en 381 (cf. Beloch, *Gr. Gesch*, III, ii, p. 232, n. 6 : je suis convaincu qu'ils en avaient consacré en 393).

3. Xénoph., *Hell.*, V, iv, place le coup de Sphodrias au cours de l'été 378 ; mais le procès dut se prolonger ; en tous cas, le grand manifeste des Athéniens (Michel, 86) est daté de la 7e prytanie de Nausinikos (mars 377).

4. Sur le mécanisme de l'impôt, cf. *S. R.*, *Vierteljahrschrift f. soz. u. Wirtschaftsgeschichte*, 1911, p. 1 ssq. Le capital attique était de 20.000 t., le timéma de 6.000 t. : il fallait un impôt très fort (1/50 du capital) pour produire 120 t. Or, même en mettant la solde au taux (bas pour le ive siècle) de 3 ob., cela ne suffisait pas à entretenir 40 trières pendant la saison militaire ! mais les campagnes furent fructueuses parfois (Dém., *Leptin.*, 17 ; Plut., *Phoc.*, 7).

drion des alliés, et que ceux-ci ne fourniraient d'autres contributions que celles qu'ils consentiraient chaque année (*syntaxeis*) [1]. Enfin, pour écarter le spectre des clérouchies, on défendit à tout citoyen athénien d'acquérir de la terre en dehors de l'Attique. Déjà Athènes avait conclu des traités d'amitié à Méthymne, à Rhodes, partout où elle n'avait pas à craindre l'opposition de Sparte [2] : cette fois, outre Thèbes, Chios, Ténédos, Mytilène, Poiessa, Byzance, Périnthe, Péparéthos, Skiathos, Maronée, Dion, Paros, les Athénites, Chalcis, Érétrie, Aréthuse, Karystos, Ikios, etc., donnèrent leur adhésion. Les Athéniens remirent aussitôt en état leur flotte, qui était déjà de 83 trières, pour forcer au besoin l'adhésion des îles qui tenaient encore pour Sparte, par exemple de Naxos [3].

En effet, bien qu'Athènes n'eût pas déclaré la guerre, les Spartiates se résolurent à entraver cette agglomération menaçante des villes maritimes, et réunirent 65 vaisseaux péloponnésiens. Mais le navarque Pollis ne parvint pas à couper les approvisionnements d'Athènes, et, quand il voulut délivrer Naxos, il fut battu entièrement par Chabrias, sept. 376 [4]. Athènes, dégagée maintenant de tout scrupule, se mit en devoir de compléter l'œuvre entreprise, en se plaçant toujours sur le terrain de la paix du Roi.

Sparte avait assumé résolument la double tâche de la guerre continentale et de la guerre maritime, mais ses forces allaient trahir son courage.

Sur terre, la campagne de 375 fut signalée pour elle par un échec grave. Un des hommes qui s'étaient le plus distingués dans le coup de main de 379-8, Pélopidas, avait passé à l'offensive, et, à la tête de 300 Thébains, il tenta une surprise sur Orchomène, boulevard de l'opposition antithébaine en Béotie : il avait été informé que la garnison spartiate, les polémarques Gorgoléon et Théopompe avec deux mores à demi-effectif (500 hommes), étaient partis pour raffermir la fidélité chancelante des Locriens. Il ne réussit pas, et, apprenant que Cléombrote arrivait justement par l'isthme de Corinthe, il voulut revenir à Thèbes par le Nord du Copaïs : à Tégyre il se heurta aux deux mores qui revenaient de Locride : « Nous sommes tombés

1. Le grand décret (Michel, 86) spécifie seulement que les alliés ne paieront pas tribut. Sur les syntaxeis, cf. Marshall, *The second athenian confederacy*, p. 41.

2. La principale de ces villes est Chios (*Insc. gr.*, II, 5, p. 9, 15 c). Mytilène : *Insc. gr.*, II, 18. Byzance, *Inscr. gr.* II, 19. Méthymne : *Inscr. gr.* II, 5, 18 b, p. 10.

3. Sur la liste Michel, 86, A, il peut manquer à la fin une dizaine de noms (Diod., XV, 30, a arrondi le chiffre total en 70). Si Naxos était parmi eux, il faut supposer qu'elle a d'abord donné, puis rétracté son adhésion. Mais elle pouvait figurer sur la face B (le nom effacé n'est pas forcément *Jason*). Enfin, elle n'a peut-être jamais été réduite? Cf. Marshall, *op. laud.*, p. 68.

4. Xén., *Hell.*, V, iv. La date : Plut., *Cam.*, 6. Les troubles à Délos sont de l'année 376-5 (cf. Michel, 377).

dans l'ennemi, lui dit un de ses lieutenants. — Et pourquoi, repartit Pélopidas, ne serait-ce pas les ennemis qui seraient tombés dans nous ? » Il réussit en effet, non seulement à se frayer passage, mais à enfoncer complètement les Spartiates. L'effet moral fut plus grand qu'en 425 et en 390 : c'était la première fois que les Spartiates étaient battus en rase campagne, et par des forces inférieures [1]. Les 300 hommes de Pélopidas formèrent désormais le noyau de la phalange thébaine (*bataillon sacré*).

Sur mer, ce fut pis. En 375, tandis qu'un stratège athénien allait recueillir, sur les côtes de Thrace, l'adhésion d'Abdère, de Thasos, des Chalcidiens, d'Ainos, de Samothrace, de Dicéopolis, d'Andros, et celle de Ténos, d'Hestiée, de Mykonos, d'Antissa, d'Érésos, de Céos, de Iulis, de Karthaia, de Korésos, d'Éléonte, d'Amorgos, de Sélymbrie, de Siphnos, de Sikinos, de Dion, de Néopolis [2], — Timothée fils de Conon allait au secours de Corcyre, et battait le navarque Nikolochos à Alyzia (juin 374) [3]. Corcyre, les Acarnaniens, Céphallénie, Pronnos, Alkétas, Néoptolème, les Zacynthiens de Neillos, donnèrent leur adhésion à Athènes.

Enfin, Sparte fut abandonnée par Artaxerxès. Il ne songeait plus qu'à reconquérir l'Égypte, et voulait que les forces de la Grèce restassent à la disposition de ses recruteurs pour la campagne qui se préparait (374) [4]. Il parvint à faire conclure un traité en juillet 374 : l'hégémonie de Sparte sur le continent, d'Athènes sur mer, fut reconnue ; Thèbes signa parmi les alliés d'Athènes [5].

Mais Timothée ne put se défendre, en revenant, de tenter une révolution démocratique à Zacynthe (374). La guerre reprit, et le navarque (?) Alcidas alla serrer de près Corcyre (373). Timothée, que le manque d'argent avait empêché d'aller au secours de la ville, fut destitué (nov. 373) [6], remplacé par Iphicrate qui revenait de la campagne manquée d'Égypte. Corcyre se délivra par une victoire sur le navarque Mnasippe (372), et Iphicrate lui-même battit les secours envoyés par Denys aux Spartiates. Mais Athènes était épuisée par les efforts financiers de ces années [7].

1. Plut., *Pélop.*, 18.

2. Diodore XV, 36, nomme le stratège Chabrias : mais, comme il le fait périr dans cette campagne de Thrace, il faut conclure à une erreur de nom. Cf. Beloch, *Att. Pol.*, p. 296-7.

3. Xén., *Hell.*, V, IV, 65. Sur la date, cf. Foucart, *Étude sur Didymos*, p. 148 = 172. M. Höck, *Die Bezieh. Kerkyras*, p. 10, place les Skira en oct. 375. La liste Michel, 86, B, est close à la paix de 374, comme l'indique la mention des Zacynthiens ἐν Νηιλλῷ.

4. La campagne d'Egypte peut tomber en 374 ou en 373 : cf. chap. VI.

5. Sur cette paix, cf. Foucart, *ibid.*, p. 149. Mais il y eut maint combat entre les officiers spartiates et les Thébains entre 374 et 371 (Gérendas : Plut., *Pélop.*, 26).

6. La chronologie est précisée par le discours [Démosthène], *c. Timothée*, (surtout 6 et 23). Cf. *Rev. des Ét. gr.*, 1911, p. 490.

7. Diod., XV, 47. Iphicrate fut heureux de tirer 360.000 dr. de la vente des

D'autre part, depuis 374, Sparte avait renoncé à agir efficacement en Béotie, et les Thébains en avaient profité pour prendre Platées (372), inquiéter Thespies [1]. La prise de Platées réveilla à Athènes la vieille antipathie contre le voisin. Jason, le successeur de Lycophron à Phères, qui commençait à prendre un ascendant considérable en Thessalie et soutenait énergiquement la politique thébaine, fut biffé de la liste des alliés d'Athènes, sur laquelle on l'avait inscrit [2].

Les circonstances étaient donc favorables pour une nouvelle médiation du Roi, et un congrès se réunit à Sparte au printemps de 371. Les hommes d'État spartiates étaient résolus maintenant à réparer la faute commise, et à isoler Thèbes à tout prix pour l'écraser. On convint que ni l'hégémonie spartiate ni la nouvelle confédération athénienne ne portaient atteinte à l'autonomie des petites cités (juin 371). Mais les villes béotiennes devaient signer séparément. Or, le représentant de Thèbes, le béotarque Épaminondas, prétendait signer au nom de toute la Béotie, et, comme Agésilas lui demandait : « Oui ou non, reconnaissez-vous le droit des cités de Béotie à l'indépendance. — Oui, répondit-il, dans la mesure ou vous reconnaîtrez celui des cités laconiennes. » Agésilas aussitôt raya le nom des Thébains du traité [3]. Ils étaient maintenant au ban de la Grèce, et tout le monde attendait l'exécution militaire qui devait en finir avec la cité récalcitrante.

Au début de 371, Sparte avait envoyé le roi Cléombrote protéger la Phocide contre une attaque éventuelle de Jason ou des Béotiens. Il avait avec lui quatre mores de Spartiates, qui n'avaient laissé à Sparte que les hommes de 55 à 60 ans. Dans chaque more figuraient une majorité de Périèques. Les alliés n'avaient pas été mis à contribution dans la même proportion : les Péloponnésiens, sur 30 ou 40.000 hoplites qu'ils pouvaient fournir, n'en avaient pas envoyé le quart, puisque, avec les alliés du Nord, l'armée ne comptait guère que 12.000 hommes [4]. Mais sa composition soignée indiquait déjà qu'elle était destinée à frapper un grand coup : une semaine

1.800 prisonniers faits sur Denys : or, il avait 90 trières (avec les Corcyréens), soit 270.000 dr. par mois à payer!

1. Sur Platées, le *Plataïque* d'Isocrate ; date : Paus., IX, I, 8. Le sort de Thespies reste douteux.

2. Il n'est pas sûr pourtant que Jason ait été effacé avant 371 : il n'est pas absolument sûr même qu'il ait figuré sur la liste (Beloch, *Gr. Gesch.*, II, p. 252, n.).

3. Plut., *Agés.*, 33-4.

4. Xénophon fait envoyer Cléombrote en Phocide en 374 (*Hell.*, VI, I début, II début) et l'y montre de nouveau en 371 (VI, IV, début). On admet généralement une confusion, les Lacédémoniens n'ayant pu occuper la Phocide de 374 à 371. Il n'est pas impossible pourtant qu'ils y aient envoyé plusieurs fois leur armée. En tous cas, la composition de l'armée est identique dans Xén., VI, I début, et dans Xén., VI, IV (surtout 17-19). Je ne puis adopter les calculs de M. Busolt, *Hermes*, 1905, p. 445 : cf. *P. P.*, p. 129 sqq.

après la conclusion de la paix générale, Cléombrote recevait l'ordre de marcher sur Thèbes. Sachant le défilé de Coronée bien gardé, il tourna l'Hélicon, enleva au passage le port de Créusis, et déboucha dans la plaine de l'Asope [1]. Il appartenait à cette dynastie des Agiades toujours un peu suspecte de libéralisme dans la politique extérieure, et était décidé cette fois à se laver, par le châtiment de Thèbes, des reproches qui lui avaient été adressés à lui-même. Mais, à Leuctres, il rencontra l'armée béotienne.

Les Thébains s'étaient levés en masse, mais ils avaient renvoyé tous les Béotiens suspects de tiédeur, et mis en ligne 6.000 hommes [2]. Les béotarques eurent une hésitation légitime avant d'accepter la bataille : trois étaient pour, trois contre. Au dernier moment, Branchyllidès, qui avait été détaché au Cithéron pour le cas où il viendrait à Cléombrote des renforts du Péloponnèse, revint au camp, et emporta la décision d'où dépendait le sort de la Grèce [3].

Celui des béotarques qui, après avoir obtenu la guerre, venait d'obtenir la bataille, était Épaminondas fils de Polymnis [4], déjà âgé de quarante ans, et jusque-là inconnu. C'est lui qui allait diriger l'action.

Depuis que les guerres médiques avaient fait de la grosse infanterie de ligne la « reine des batailles, » tous les grands combats entre Grecs se décidaient par le choc des phalanges. Les armées se rangeaient sur deux lignes parallèles, aussi homogènes que possible dans le sens de la longueur, avec une profondeur uniforme de 8, 12 ou 16 hommes : dans chaque file, les meilleurs éléments étaient en tête et subsidiairement en queue, les conscrits et les vétérans au milieu. Une fois les lances croisées, la victoire appartenait dans la règle, sauf le cas d'une inégalité numérique énorme, à celle des troupes qui maintenait le plus solidement sa cohésion, bouchait le plus rapidement ses brèches, et savait profiter le mieux de celles qu'elle creusait dans les rangs de l'adversaire. Et jusqu'à ce jour, nul n'avait, dans une grande bataille rangée, pris en défaut la phalange spartiate.

Or, les stratèges thébains avaient eu déjà plusieurs fois l'intuition qu'il n'était pas besoin d'être le plus fort sur toute la ligne, pourvu qu'on le fût sur un point bien choisi : mais l'idée, appliquée partiellement et gauchement, n'avait pas donné tout ce qu'on pouvait en attendre [5]. Épaminondas allait l'appliquer magistralement :

1. Xén., *Hell.*, VI, IV. Chaeréas : Paus., IX, 13 (d'après la *Vie d'Épaminondas* de Plutarque).
2. Diod., XV, 52, parle d'hommes εὔθετοι.
3. Paus., IX, XIII.
4. Épaminondas et non Épameinondas, d'après les monnaies (*Coins of the Anc.* 1895, pl. XXII, 26) et les inscriptions (Michel, 625).
5. A Délion (Thuc., IV, 93-4). A Némée (Xén., *Hell.*, IV, II). Rôle d'un exilé spartiate : Diod., XV, 53.

1° Au lieu d'amincir toute sa ligne pour compenser dans une certaine mesure l'infériorité de ses forces, il n'en amincit que la plus grande partie, qu'il refusa, et profita de ce que sa cavalerie supérieure lui permettait de retarder l'enveloppement. Et, là où étaient ses meilleures troupes, il disposa au contraire plusieurs colonnes de cinquante boucliers de profondeur.

2° Avec cette masse, il chercha la plus grande force de l'ennemi, l'aile droite, où devait être le Roi avec ses Spartiates. Il obtenait ainsi l'avantage subsidiaire de paraître ménager intentionnellement les éléments non lacédémoniens.

Malgré tout, le choc fut terrible : pendant une heure, en plein soleil (7 juillet 371 [1]), sur le front de moins de deux cents mètres où tout se décidait, les douze lances lacédémoniennes soutinrent la pesée quadruple de la colonne dont elles n'entamaient que l'extrême pointe. Mais enfin Cléombrote tomba, autour de lui Sphodrias, et son fils Cléonyme, et le polémarque Deinon : par un effort désespéré, les Spartiates parvinrent à arracher à l'ennemi le corps de leur roi, mais, quand ils eurent reculé jusque dans leur camp, ils constatèrent les vides effroyables. Sur 700 Spartiates, 400 manquaient à l'appel ; sur 2500 Lacédémoniens, plus de 1000 étaient restés ; les alliés, quoiqu'ils eussent infiniment peu souffert, étaient démoralisés par cette hécatombe de ceux qui les menaient depuis si longtemps à la victoire [2]. Entre les polémarques survivants, les pentékostères, les *xénagoi* qui commandaient les alliés, il y eut une longue et dure délibération — l'agonie de Lacédémone ! Enfin il fallut se décider à envoyer demander aux stratèges béotiens l'autorisation de relever les 1700 morts : c'était, dans les usages des Grecs, l'aveu officiel de la défaite.

Pour comble, l'armée était maintenant bloquée en Béotie. Mais, à la nouvelle du danger qui menaçait Thèbes, Jason de Phères avait mobilisé les forces thessaliennes et était accouru : il arriva après la victoire, et conseilla aux Thébains de ne pas acculer l'adversaire à une résistance désespérée. Les Lacédémoniens purent sortir librement. A la nouvelle de Leuctres, les éphores avaient mobilisé le reste des Spartiates, l'élite des Laconiens, un fort contingent d'alliés, et envoyé le tout, sous Archidamos fils d'Agésilas, à l'isthme de Corinthe [3]. Archidamos arriva à temps pour recueillir l'armée qui venait d'ennoblir par son sacrifice l'effondrement de la puissance spartiate.

1. 5 Hékatombéon (Plut., *Agés.*, 34). Je ne sais pourquoi M. Ed. Meyer reporte en août la bataille (*Gesch. des Alt.*, V, 945).

2. Pertes des Lacédém. : Xén., *Hell.*, VI, IV. Pour les alliés, je prends le chiffre de Den. d'Halicarn., *Ant. Rom.*, II, 17. Paus., IX, 13, marque 47 Thébains. Diod., XV, 56, dit 4.000 Péloponnésiens, et 300 Béotiens.

3. Agésilas était tombé malade en 377-6 (Plut., *Agés.*, 32).

II

Car c'était bien l'effondrement. Sparte n'avait exercé que quelques années l'hégémonie sur tout le monde méditerranéen; la guerre de Corinthe lui avait déjà coûté l'Asie et l'Occident, et la rupture avec Athènes avait achevé de lui enlever la mer; restait le continent grec, pour lequel la bataille de Leuctres (371) inaugura ce que celle de Cnide (394) avait inauguré pour les dépendances lointaines [1].

Tout d'abord, Sparte était définitivement coupée de tout contact avec les alliés au Nord : en revenant de Leuctres, Jason mit la main sur Héraclée, sa vieille colonie [2]. Il était assez ambitieux pour songer à saisir la prostasie restée vide, et toute la Grèce s'inquiéta, quand il annonça une grande revue de ses forces pour les jeux pythiques de 370 [3]. Mais il fut assassiné avant d'avoir pu la passer; la tyrannie de Phères passa à Polyphron, puis à Polydore, et resta à Alexandre (369), qui n'était pas de taille à réaliser les projets de Jason. En Macédoine, Amyntas venait à mourir (369), et les troubles qui suivirent sa mort ne furent apaisés par l'usurpation de Ptolémée l'Alorite (368) que très momentanément [4]. Le désordre, là, ne s'était pas fait attendre.

Il avait gagné aussi le Péloponnèse même. Déjà des troubles y avaient éclaté après la paix de 374 [5] : ils se généralisèrent après Leuctres (370). Le plus sanglant épisode se produisit à Argos, qui avait toujours été un foyer de démocratie, et où les dernières répressions avaient d'ailleurs accumulé la canaille de toutes les villes voisines. 1200 riches furent massacrés à coups de bâtons, puis les démagogues qui avaient lancé la foule furent tués à leur tour. Même en un pays qui commençait à se blaser sur de telles scènes, le *scytalisme* souleva un mouvement de dégoût : l'alliance traditionnelle d'Athènes et d'Argos, par exemple, cessa alors [6].

Le résultat le plus durable de ces troubles fut la tranformation de l'Arcadie. Un mouvement de synoecisme se produisit dans les

1. Pour Théopompe, qui est d'une ville maritime, l'effondrement de la puissance spartiate date de Cnide. Le terrien Xénophon l'a fait durer jusqu'à Leuctres et Mantinée.
2. Xén., *Hell.*, VI, IV.
3. Les jeux pythiques, au IVe siècle, devaient tomber en août : Plut., *Agés.*, 22 (Bourguet, *Admin. financ.*, p. 142). Polydore règne un an, et Alexandre était tyran en 368 (Xén., *Hell.*, VI, IV).
4. Diod., XV, 60, 67, 71, 77.
5. Diod., XV, 40. On considère généralement qu'il a confondu les traités de 374 et 371. Il est possible pourtant qu'il y ait eu un ébranlement préliminaire au grand effondrement de 370.
6. Diod., XV, 58. Isocr., *Philippe* (V), 52.

cantons de l'Ouest, et on résolut de donner à la fédération nouvelle une capitale dans la haute vallée de l'Alphée : Mégalopolis commença de s'élever [1]. Quand Mantinée et Tégée elles-mêmes remuèrent, les Spartiates ne purent éviter d'intervenir, mais cette intervention d'Agésilas, si timide qu'elle fût, attira pourtant dans le Péloponnèse les armes de Thèbes (déc. 370) [2].

Les Thébains n'étaient que 5 ou 6.000, mais ils avaient déjà amené les Phocidiens, les Locriens, les Acarnaniens, etc., auxquels ils avaient imposé leur alliance depuis Leuctres, de sorte qu'ils disposaient de 15.000 hoplites environ. Cette force se doubla au moins des contingents arcadiens, éléens, argiens, et les historiens n'exagèrent peut-être pas en portant à 70.000 hommes (avec les troupes légères) les troupes réunies sous le commandement des béotarques [3]. On conçoit que Pélopidas et Épaminondas n'aient pas résisté à la tentation d'aller chercher l'ennemi au gîte. Si l'Eurotas débordé n'eût retardé l'attaque, Agésilas n'aurait peut-être pu arrêter la panique dans la ville qui n'avait pas vu depuis tant de siècles la fumée d'un camp ennemi, et retarder l'attaque jusqu'au moment où les alliés fidèles de Corinthie arrivèrent à Gythion [4]. L'ennemi ravagea à fond la contrée et ne reprit qu'en mars 369 le chemin de la Béotie. Mais, avant de partir, Épaminondas laissa à Sparte un souvenir plus durable de son passage : l'affranchissement des Messéniens. Il les encouragea à appeler à eux leurs frères de race dispersés partout, et à se donner un centre de ralliement au pied du mont qui portait le vieux sanctuaire de Zeus Ithomatas : ainsi naquit Messène, qui devint le type achevé de la ville fortifiée nouvelle, capable de résister à la poliorcétique développée [5].

Cependant, le revirement inauguré par la paix de 371, à Athènes, avait été achevé par la nouvelle de Leuctres. On avait très vite compris que cette journée inaugurait pour la Grèce, qu'on croyait pacifiée, une ère de troubles incalculables [6]. Quand les désordres eurent commencé dans le Péloponnèse, Athènes essaya, sans succès, de décider les villes de la presqu'île à se rattacher à sa confédération [7]. Quand Sparte même fut menacée, elle envoya l'ensemble de ses hoplites (12.000) [8], avec Iphicrate, barrer au moins aux Thé-

1. Paus., VIII, XXVII (cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, II, p. 261, n.).
2. Xén., VI, V. Plut., *Pélop.*, 24. Cf. Diod., XV, 67. Plut., *Agés.*, 38. Plut., *Pélop.*, 25.
3. Plut., *Pélop.*, 24. Plut., *Agés.*, 36, dit 40.000 hoplites. Diod., XV, 62, dit 50.000 +. Pour le contrôle de ces chiffres, cf. chap. I.
4. Polyen seul (II, 9) fait prendre Gythion à Épaminondas. Il est pourtant évident que les alliés de Sparte ont dû arriver par mer (par Prasies? Xén., VII, II, 2-3 : Phliasiens).
5. Fougères, *Guide de Grèce*, p. 448.
6. L'anecdote de l'ambassadeur : Xén., *Hell.*, VI, IV.
7. La formule du serment proposé : Xén., *Hell.*, VI, V.
8. Xén., *Hell.*, VI, V, dit que les Athéniens se levèrent πανδημεί. Diod., XV, 63

bains la route du retour. Épaminondas passa pourtant, mais, quand il revint contre le Péloponnèse (369), il trouva encore une armée athénienne sur son passage. Un peu plus loin, il se trouva aussi en présence des Celtes envoyés par Denys, et prit le parti de la retraite. Les Arcadiens commençaient déjà à affecter des allures indépendantes qui inquiétaient Thèbes [1].

Au printemps de 368, un nouveau secours de Denys arriva à Sparte. Les Athéniens voulaient l'employer en Thessalie, où Thèbes devenait agressive; les Spartiates préférèrent l'employer contre les Arcadiens. Mais Denys rappela prématurément ses mercenaires, et, au retour, ils se laissèrent mettre par les ennemis dans une position dangereuse [2]. Archidamos les en tira par une bataille qui ne coûta pas un homme à Sparte : ce fut la « victoire sans larmes », première consolation de la ville si rudement éprouvée.

Plus encore qu'Athènes, les Perses se préoccupaient des dissensions qui retenaient en Grèce tous les mercenaires dont ils avaient besoin. En 368, le satrape de Phrygie Ariobarzane avait envoyé un agent en Grèce pour tâcher de faire accepter sa médiation [3]. En 367, le grand Roi lui-même convoqua les députés des cités grecques pour obtenir le renouvellement de sa paix. Thèbes demandait seulement qu'on reconnût la constitution nouvelle de la Béotie. Mais Athènes voulait faire entrer de force dans sa confédération Amphipolis et d'autres villes [4], Sparte n'acceptait pas la séparation de la Messénie. En 366, il fut entendu officiellement que la paix était rétablie, mais les luttes continuèrent sur tous les points [5].

La perte de la Messénie, en effet, n'atteignait pas seulement l'État spartiate, mais se faisait sentir effroyablement pour chacun des 1500 ou 1000 hommes qui composaient la cité spartiate proprement dite. Elle leur enlevait les trois quarts de leurs domaines, alors que déjà ces domaines, hypothéqués à fond, étaient pour eux le seul moyen de soutenir leur maison [6]. Dès 365, on vit le roi Agésilas lui-même reparaître en Asie-Mineure, non plus pour conduire les Grecs à la revanche des guerres médiques, mais pour gagner, à la

(dont le récit ne dépend nullement de celui de Xénophon, puisqu'il place mal ce secours) dit que cette levée en masse donna 12.000 hommes : cf. *S. R.*, p. 24.

1. Xén., *Hell.*, VII, I, 15 sqq. Il ne nomme pas Épaminondas, mais Diodore (XV, 68-70) le nomme : cf. Plut., *Mor.*, p. 193 f., 19. Sur la date je ne partage pas l'opinion de Niese (*Hermes*, 1904, p. 107) : l'incident Plut., *Pélop.*, 25, aura été grossi ou faussé.

2. Xén., *Hell.*, VII, I, 28. L'allusion à la Thessalie suffit pour forcer à dater cette expédition en 368.

3. Xén., *Hell.*, VII, I, 27, place cet envoi avant la bataille sans larmes. Cf. *Insc. gr.*, II, 52.

4. Xén., *Hell.*, VII, I, ne parle pas d'Amphipolis. Mais cf. Dém., *Ambass.*, 52.

5. Diod., XV, 76 (cinq ans après Leuctres).

6. Cf. l'histoire de la rhêtre d'Épitadeus (Plut., *Agis*, 6). C'est la perte de la Messénie qui a rendu cette mesure si grave.

solde de satrapes rebelles, de quoi permettre à Sparte de soutenir les guerres qui l'assaillaient [1]. Par cette misère des possesseurs de la plaine de l'Eurotas, on peut juger de celle des Inférieurs, des Hilotes, des Périèques : bientôt le Ténare allait devenir le grand marché de mercenaires de la Méditerranée.

Et pourtant, rien n'a prouvé, mieux que cette crise, la solidité de la société laconienne. Au moment de l'attaque d'Épaminondas, on nous parle de complots parmi les Inférieurs, mais les Périèques et les Hilotes se présentèrent en masse à l'enrôlement. Un mot curieux de Laconien émigré nous a été conservé [2] : servant comme mercenaire dans l'armée d'un roi, cet homme s'était distingué par son courage, et, comme le souverain lui disait qu'on le reconnaissait aussitôt pour un Spartiate : « Non pas, rectifia-t-il, je ne suis qu'Hilote. Crois-tu qu'un Spartiate servirait pour 4 oboles ? » Ce singulier orgueil national que Lacédémone avait su inspirer aux plus déshérités de ses enfants explique qu'elle ait vécu encore cent ans après la perte de la Messénie sans connaître de révolution.

III

Les événements qui venaient de se succéder si rapidement, la bataille de Leuctres, l'invasion de la Laconie, avaient concentré sur les Thébains les regards de tout le monde méditerranéen. Quand Pélopidas parut à Suse, il fut l'objet d'attentions aussi exceptionnelles qu'universelles. Avec leurs habitudes d'esprit, les Grecs s'attendaient à voir une hégémonie succéder à une autre, les harmostes thébains remplacer les harmostes spartiates [3]. Il ne manquait pas de Thébains pour y songer.

Thèbes était une des plus anciennes et des plus grandes villes de la Grèce. La Cadmée, il est vrai, qui porte la ville actuelle, n'était alors qu'une citadelle, mais à l'Est, à l'Ouest, au Nord, du côté où est aujourd'hui la gare, les maisons couvraient un espace de près de mille hectares, et renfermaient 30 ou 40.000 habitants avec les métèques et les esclaves [4]. Le territoire de la cité avait crû, avant 386, au point de couvrir les $^{4}/_{11}$ de la Béotie, et, quand Platées, relevée par les Lacédémoniens, eut succombé de nouveau (372), il redevint aussi étendu. Au reste, l'indépendance des villes était moins accentuée dans la nouvelle fédération que dans l'ancienne : tous les Béo-

1. [Xén.], *Agés.*, 2.
2. [Plut.], *Apophth. lacon.*, 60.
3. Xén., *Hell.*, VII, I, 43.
4. Au moins en 335 : Arr., *Anab.*, I, 9. Diod., XVII, 13, 14; XVIII, 11. Plut., *Alex.*, 11, 12. Justin, XI, 3, 4. Hégésias, *fr.* 2 (dans l'*Arrien* Didot). Hypéride, *Epitaph.*, 17.

tiens concouraient seulement à la nomination de l'archonte annuel, et des sept béotarques en qui résidait l'autorité militaire [1]. L'autonomie subsistait, mais une seule ville, la minyenne Orchomène, était en état de tenir tête à Thèbes, et les Thébains allaient profiter des circonstances pour assouvir contre elle leur ressentiment séculaire (364) [2]. Dans ces conditions l'influence dominante appartenait à la bourgeoisie thébaine, car la loi thébaine réservait les droits politiques aux propriétaires fonciers, ou du moins à ceux qui avaient cessé depuis dix ans d'exercer une profession illibérale [3]. Comme d'ailleurs les vieilles lois qui entravaient la vente des patrimoines subsistaient dans leur rigueur [4], cette classe possédante tendait à diminuer : la Béotie, qui avait pu fournir 11 à 12.000 hoplites en 447, n'en fournissait plus que 7.000 [5]. Or, la population totale n'avait pas diminué, car Thèbes allait trouver facilement des mercenaires [6], et, en 364, de quoi armer (avec les Eubéens il est vrai) cent trières (20.000 hommes) : enfin, l'esclavage y avait probablement pris de l'extension, moins qu'en Attique, mais plus qu'en Phocide [7]. Il est à noter pourtant que, quoique le lac Copaïs couvrît encore 500 km. c., le pays nourrissait à peu près sa population, puisqu'une importation de 20.000 médimnes avait suffi, en 376, à préserver le territoire thébain de la famine [8].

Telle était la base matérielle du nouvel empire qui s'esquissait, au moment où l'activité des Thébains était sollicitée dans toutes les directions.

Au nord, d'abord, où la chute de Sparte avait été suivie de troubles universels (cf. p. 307). Dès 369, Pélopidas alla imposer sa médiation entre Alexandre de Phères et les villes thessaliennes, puis entre les descendants d'Amyntas et Ptolémée l'Alorite : il ramena comme otages plusieurs princes de la maison macédonienne; l'un s'appelait Philippe. Au retour, il est vrai, le médiateur, ayant tenté un coup de main imprudent sur Pharsale, fut arrêté par le tyran de Phères, et il fallut deux expéditions, la seconde commandée

1. Cf. Michel, 217.

2. Diod., XV, 79. Paus., IX, 15 (368 ou 364?). Orchomène représentait naguère $^2/_{11}$ de la Béotie.

3. Arist., *Pol.*, VII, IV, 5; III, III, 4. A Orchomène, un texte obscur de Pollux (X, 65) parle de 40 médimnes (ou 45).

4. Arist., *Pol.*, II, IV, 7.

5. Pour le premier chiffre, cf. p. 28. Pour le second il reparaît souvent à l'époque de Pélopidas et d'Épaminondas : cf. Beloch, *Klio*, 1906, p. 34-51 ; il ne représente pourtant pas toute la milice béotienne (Orchomène en dehors).

6. Beloch, *ibid.* (Diod., XVI, 30); mais je ne sais si on a le droit de parler d'une réforme militaire complète : l'éphébie a toujours supposé un certain cens (cf. Beloch, *Bevölkerung*, p. 161 sqq).

7. Sur les esclaves à Athènes, cf. l. I, c. 9. En Phocide, Timée fgm. 67 (*Frag. Hist. gr.* I Didot).

8. Xén., *Hell.*, V, IV, 56, dit 10 t. = 60.000 dr. Je mets le médimne à 3 dr. : c'est de quoi nourrir 3.000 personnes.

par Épaminondas lui-même (367), pour le délivrer [1]. Quand ensuite il revint de Perse, il trouva bien des choses changées de ce côté : Alexandre de Phères s'était rendu odieux par des actes de folle férocité, et, en Macédoine, un nouveau roi, Perdiccas, offrait un point d'appui à une attaque thébaine contre lui [2]. Pélopidas attaqua le tyran à Cynoscéphales (août 364) [3], mais il se fit tuer par la garde ; une nouvelle armée thébaine vengea sa mort en forçant Alexandre à mettre ses forces à la disposition de Thèbes [4], mais les Thébains jugèrent prudent de renoncer à toute nouvelle intervention en Macédoine.

D'autres soins accaparaient leur attention à l'Est. Depuis qu'Athènes s'était nettement prononcée contre eux, ils cherchaient à lui dérober les alliés qu'elle s'était faits. Ils réussirent dans l'Eubée où de vieilles sympathies ethniques et politiques travaillaient pour eux, reprirent Oropos (366) [5] ; mais ils n'osèrent pas fouler le sol de l'Attique. Cependant, la nouvelle confédération délienne n'existait pas depuis dix ans, que les Athéniens avaient recommencé à prendre des allures de maîtres ; surtout, la plèbe athénienne réclamait des clérouchies. En 365, Timothée avait pris Samos, et profité de ce que la ville n'était pas inscrite sur la liste des alliés pour distribuer le sol à des Athéniens [6]. Le précédent était menaçant, et Chios, Rhodes, Byzance s'agitèrent. Épaminondas résolut de profiter de cet état de choses (364). Il avait réussi à développer la flotte thébaine, avec l'aide des Eubéens, jusqu'à réunir une flotte de 100 trières; il poussa jusqu'à Byzance, et les Athéniens n'osèrent pas lui livrer bataille [7]. Ce ne fut pas le moindre exploit du fameux béotarque : les États lointains commencèrent à regarder vers Thèbes, des Carthaginois, des Byzantins sollicitèrent l'honneur d'être ses proxènes [8]. Mais

1. Alexandre de Macédoine, est devenu roi en 370-69 et n'a régné qu'un an (Diod., XV, 66); l'expédition où Épaminondas fut soldat est de 368 et celle où il fut béotarque de 367. Sur Philippe à Thèbes, Esch., *Ambass.*, 26-29 (av. scolies).

2. Pélopidas est revenu de Perse dès 366. Mais Perdiccas n'est devenu roi qu'en 365-4 (Diod., XV, 77). Les Thébains ont-ils attendu son avènement pour envoyer Pélopidas?

3. Diod., XV, 80, et Plut., *Pélop.*, 31 (éclipse de soleil : elle est du 12 juillet 364).

4. Plut., *Pélop.*, 39. Malkitas et Diogeiton béotarques : Michel, 218. Alexandre envoya des troupes en 362 (Xén., *Hell.*, VII, v).

5. Les villes d'Eubée suivent Épaminondas dès 370 (Xén., *Hell.*, VI, v). C'est Thémision d'Érétrie qui a pris Orope en 367-6 (Scol. Eschine, *Ctésiph.*, 85).

6. La date de la prise de Samos d'après Diod., XVIII, 18 : la clérouchie n'aurait été envoyée qu'un peu plus tard d'après scol. Eschine, *Tim.*, 53.

7. Flotte de Thèbes : Xén., *Hell.*, VI, iv, 3. Assistance de l'Eubée : Éphore frm. 67 (*Fragm. Hist. Gr.* I. Didot). Épaminondas (béotarchie de 364 probablement, parce qu'en 365 Épaminondas aurait rencontré Timothée, qui se trouvait à Sestos) : Diod., XV, 79.

8. Michel, 217, 218. Le premier décret doit être de 365 (Ménon), le second de 363 (Malkitas et Diogiton) : deux noms de béotarques reviennent. Les rela-

cette première manifestation de la nouvelle puissance navale devait être aussi la dernière.

C'est que Thèbes s'était laissée engager dans le guèpier péloponnésien, et ne pouvait plus se désintéresser de ce qui se passait dans la péninsule. En 367, pendant qu'on discutait à Suse, Épaminondas dut aller soutenir une révolution démocratique en Achaïe [1], révolution qui fut d'ailleurs rendue caduque dès qu'il eut tourné le dos. L'état d'anarchie de la péninsule devenait inexprimable, et une garnison béotienne, placée à Tégée, parvenait à peine à contenir les entreprises de Sparte, qui n'avait jamais désarmé [2]. Enfin, la confédération arcadienne elle-même, créée si peu d'années auparavant au milieu d'un tel enthousiasme, craquait déjà de toutes parts. Ajoutez que la vieille querelle entre Arcadiens et Éléens, pour la possession de la Triphylie, s'était renouvelée [3] : en août 364, les Arcadiens prétendirent enlever de haute lutte la présidence des jeux olympiques, et un sanglant combat les mit aux prises avec les Éléens dans l'enceinte sacrée. Comme tous ces malheureux États épuisés par cinquante ans de vie intense, plus encore que les autres, les Arcadiens ne parvenaient plus à entretenir les forces avec lesquelles ils soutenaient toutes ces luttes, et ils mirent la main sur les trésors sacrés [4] : ce fut le prétexte que saisirent les Mantinéens et tous ceux qui étaient déjà las de la politique fédérale. Un congrès se réunit à Tégée (363), et le commandant béotien voulut en profiter pour opérer un coup de filet : la tentative manqua, et n'eut d'autre effet que de provoquer une protestation solennelle des Arcadiens à Thèbes. Épaminondas s'attristait et s'aigrissait de jour en jour de l'avortement de sa seule œuvre positive : « Oui, déclara-t-il, le commandant de Tégée a fait une faute, mais ce n'est pas quand il a arrêté vos députés, c'est quand il les a relâchés ; au reste, je vais aller moi-même dans le Péloponnèse, et je séparerai l'ivraie du bon grain » [5].

Au printemps de 362, il se rendit en effet à Mantinée. Il avait avec lui la masse des Béotiens, et, quoique les Phocidiens eussent déjà manqué à l'appel, un grand nombre d'alliés du Nord : quand les contingents argiens, arcadiens, éléens, messéniens, eurent rejoint, il disposa de 33.000 hommes [6]. Profitant de ce que l'armée spartiate sous Agésilas s'était portée à la défense de Mantinée, il entraîna ses

tions avec Carthage résultent-elles de l'alliance de Denys le jeune avec Sparte? (Xén., *Hell.*, VII, IV, 12).

1. Xén., *Hell.*, VII, I, 41 sqq.

2. Il semble y avoir eu des Thébains en Arcadie dès le temps de la défaite d'Archidamos (Xén., *Hell.*, VII, IV, 27).

3. La Triphylie aux Éléens 370 (Xén., *Hell.*, VI, 5 ; cf. Diog. Laerce, II, 6, 53). Xénophon n'est pas rentré en possession de Scillonte.

4. Xén., *Hell.*, VII, IV, 33. Diod., XV, 77-8. Dém., *Mégalop.*, 16. On ne nous parle pas de la valeur de ces trésors.

5. Xén., *Hell.*, VII, IV, 40 (Épaminondas n'était pas béotarque : Michel, 218).

6. Diod., XV, 84. Le chiffre est très normal.

troupes, par une marche forcée, jusque sur l'Eurotas. Si un mercenaire crétois n'avait pas été avertir à temps Agésilas, Sparte était perdue cette fois. Le vieux roi revint trop tard pour protéger la maison qui avait abrité sa lointaine enfance, mais, retranché sur les mamelons de Sparte, il arrêta l'ennemi par une résistance désespérée [1]. Sparte échappait, mais Mantinée était maintenant découverte : Épaminondas refit plus rapidement encore le chemin qu'il venait de parcourir, et tomba sur la ville défectionnaire. Mais un second hasard l'arrêta encore : Sparte avait fait prévenir les Athéniens, et leur cavalerie arriva juste à point pour sauver Mantinée. Elle se couvrit de gloire ce jour-là, et le vieux Xénophon, qui perdit son fils Gryllos, a rendu à ces cavaliers un hommage « dont l'anonymat rehausse la dignité » [2].

Épaminondas était tenu maintenant à un coup d'éclat. Agésilas était revenu, et, avec l'armée spartiate, les Mantinéens, les Achéens et Corinthiens, les Athéniens, il disposait de 22.000 hommes [3] : mais cette masse, à peine rassemblée, entre Tégée et Mantinée, était encore en désordre, les chevaux au piquet, les hommes au repos, lorsque, le soir du 17 juin 362 [4], le chef thébain fonça sur elle, ses troupes rangées comme à Leuctres, le gros en retrait, et la colonne thébaine pointant en avant « comme l'éperon d'une trière » [5]. La journée était à lui, lorsqu'il reçut dans la poitrine un javelot si bien lancé que le bois rompit et laissa le fer dans la blessure : le succès de l'armée thébaine fut gâché par cette chute du chef qui en faisait l'âme. On porta Épaminondas sur la colline qui domine la haute plaine arcadienne ; revenu à lui, il demanda son lieutenant Iolaïdas : « Il est mort, lui dit-on. — Et Diophantos ? — Mort aussi. » Il réfléchit un instant, puis : « Allons ! dit-il, faites la paix ! » Et il ordonna aux médecins de retirer le fer qui, entravant l'hémorrhagie, retardait l'issue fatale [6].

Les Thébains se résignèrent à renoncer à l'hégémonie du Péloponnèse, et une paix générale fut signée. Sparte seule refusa de souscrire à la perte de la Messénie, et s'enferma dans une attitude obstinément et sombrement hostile. Dès l'année suivante (361), les Thébains durent envoyer un élève d'Épaminondas, Pamménès, aider Mégalopolis à repousser les incursions laconiennes [7]. La lassi-

1. Plut., *Agés.*, 40-41.
2. Fougères, *Mantinée*, p. 450. Xénophon était rentré à Athènes depuis 369 (Kirchner, *Prosop. att.*, s. v).
3. Diod., XV, 84 (avec ou sans les Mantinéens). Chiffre très normal. Le traité d'alliance d'Athènes avec les Péloponnésiens : Michel, 10.
4. Date 12 Skirophorion Charikleidès : Plut., *Gloire des Ath.*, 7, p. 350. [Plut.], *Dix Orat.*, p. 845. Le traité Michel, 10, est de l'archontat de Molon 362-1, mais il a pu être ratifié ultérieurement.
5. Xén., *Hell.*, VII, v, 23.
6. Paus., VIII, xi, 5-10 (d'après Plutarque, *Vie d'Épaminondas*).
7. Diod., XV, 94. Cf. Hiller v. Gärtringen, *Ath. Mitt.*, 1911, p. 349 sqq.

tude immense des États grecs suffisait à arrêter les grandes hostilités, mais non le désordre universel.

IV

Épaminondas est une des figures les plus attachantes de l'histoire grecque. Il était né vers 415, d'une famille qui faisait remonter son origine aux compagnons du vieux Cadmus, mais était déchue économiquement, et ne s'était pas relevée par de riches alliances, comme celle de son ami Pélopidas [1]. A une époque où tant de circonstances sollicitaient une activité et des facultés comme les siennes, il vécut modestement et obscurément les quarante premières années de sa vie, sans autre compagnie que ses vieux parents, sans autre plaisir que les entretiens scientifiques avec le réfugié pythagoricien Lysis [2]. En lui, le vieux patriotisme municipal, qui avait tiré des Grecs tant de grandes choses et allait bientôt faire place à d'autres sentiments, jeta comme une dernière flamme, la plus pure. Il ne voulut pas aider au coup qui délivra Thèbes ; il excusa ses amis, les jugeant absous par l'injure reçue et le péril couru, mais les guets-apens lui répugnaient, surtout contre des concitoyens, et il était résolu à se réserver pour les champs de bataille [3]. Porté ensuite par un grand élan national à la place de chef, il se révéla dès le début comme le plus grand capitaine qu'eût produit la Grèce, un des plus grands de tous les temps, un capitaine auquel les plus fins connaisseurs, avant César, n'ont comparé qu'Hannibal [4]. Sur ces armées composées encore en grande partie de milices civiques souvent très médiocres (par exemple les Argiens et les Éléens), formées de contingents séparés par des haines séculaires, il prit d'emblée un ascendant unique, et les regrets du campagnard et du bourgeois, les jalousies ataviques, se fondaient dans la joie de servir sous le vainqueur de Leuctres [5]. Il arriva donc à manier des masses de 30, 50, 70.000 hommes avec une aisance et une rapidité qui arrachèrent des cris d'admiration aux juges les plus prévenus, au roi Agésilas, à l'historien Xénophon [6]. Et il put rompre avec la vieille routine qui avait fait de la direction d'une phalange d'hoplites un métier accessible aux hommes les plus ordinaires.

Son œuvre a été toute négative. Enfermé dans son patriotisme

1. Plut., *Vivre caché*, 4, 5 ; Plut., *Pélop.*, 3, 4 ; cf. la *Vie* de C. Népos.
2. Sur Lysis, cf. Gomperz, *Penseurs grecs*, II, p. 399.
3. Cf. Plut., *du Démon de Socrate*, 576.
4. Polybe, IX, 8.
5. Cf. l'anecdote des boucliers : Xén., *Hell.*, VII, v, 20.
6. Mot d'Agésilas : Plut., *Agés.*, 37. Xén., *Hell.*, VII, v (on sait que Xénophon n'a pas parlé de lui à propos de Leuctres) !

thébain, il n'a conçu d'autre idéal politique qu'une Thèbes seule solide, au milieu d'États tous divisés, affaiblis, impuissants. Avec les facultés que nous lui connaissons, il n'est pas étonnant qu'il ait pleinement réalisé cet idéal stérile. Après lui, l'antique confédération péloponnésienne, l'acropole de l'Hellade, était par terre à jamais. Il n'est pas jusqu'à la timide et pauvre imitation de l'ancien empire qu'étaient arrivés à reconstituer les Athéniens, qui n'ait excité son inquiétude patriotique, et il y a semé des germes de dissolution qui allaient très vite fructifier. Il était sûr, après lui, que la civilisation hellénique ne se développerait pas à l'abri de forces purement nationales. On l'aurait bien étonné si on lui avait dit qu'il travaillait exclusivement pour le jeune prince macédonien qui, amené comme otage à Thèbes, y grandissait dans la maison de son voisin et ami Pamménès [1]. Il aurait eu tort de s'étonner : la place laissée vacante devait être prise.

Il n'y a pas lieu de regretter qu'elle ne soit pas restée au peuple thébain. Tout le mérite qu'on peut reconnaître à ce peuple consiste à avoir possédé, à un moment donné, les qualités militaires suffisantes pour abattre la vieille Lacédémone. Politiquement, ce peuple thébain, au moment même où il produisait un Épaminondas, offre un spectacle peu engageant. Tous les vilains côtés de la démocratie, l'envie soupçonneuse, la mauvaise humeur dans l'obéissance nécessaire, le prurit de tracasseries contre les supériorités reconnues, éclatent dans sa conduite envers Épaminondas, accentués encore par la trempe exceptionnelle de l'homme : comme l'année où Épaminondas, destitué, dut suivre comme simple hoplite l'armée envoyée en Thessalie, jusqu'au jour où un incident militaire força ses concitoyens de le remettre à sa place naturelle, à la tête de l'armée [2]. Et la nervosité produite par tant de suspicions, en le portant à s'exposer plus qu'il ne convenait au chef suprême, a sans doute causé sa fin prématurée et désastreuse. Thèbes a même connu alors l'aboyeur de place publique, dans la personne de ce Ménékleidas que Pélopidas, harcelé par lui, ne battit qu'avec ses propres armes, par une surenchère de flagornerie démagogique [3] : et tout cela, sans que les Thébains se soient donné le mérite de la conséquence hardie avec laquelle leurs voisins d'Athènes avaient poussé jusqu'au bout la dangereuse plaisanterie de la souveraineté populaire. Le spectacle de la république thébaine n'est pas propre à faire admirer ce gouvernement de la classe moyenne qui allait être le dernier mot de la sagesse politique d'Aristote.

Enfin, au point de vue de la civilisation hellénique, la réputation

1. Plut., *Pélop.*, 28.
2. Diod., XV, 71-2 ; Plut., *Pélop.*, 31.
3. Cf. l'historiette : Plut., *Pélop.*, 26.

des « Béotiens », dès le IVe siècle, n'était plus à faire [1]. Il avait paru chez eux, jadis, des individualités éclatantes, mais la proximité des Muses héliconiennes n'agissait évidemment que sur des milieux très restreints, car l'histoire nationale du pays est remarquablement vide au point de vue intellectuel : même la grande époque n'a suscité que deux historiens très vite oubliés, Dionysodore et Anaxis [2]. Ajoutons un peintre, Aristide, un ami de Socrate, Simmias : c'est peu. On prête à Épaminondas, parlant à ses concitoyens, ce mot : « qu'ils ne seraient dignes de l'hégémonie que quand ils auraient porté sur la Cadmée les Propylées de l'Acropole [3] ». Même avec une autorité monarchique [4], on peut douter qu'il eût jamais tiré grand parti de la lourde ville où Alexandre ne trouvera à épargner, dans trente ans, que la maison de Pindare et un tableau d'Aristide [5].

1. Le terme de *Béotien*, au sens où nous le prenons, est déjà dans les comiques (Ét. de Byzance, s. v.).
2. Diod., XV, 95, a connu ces historiens parce que la substance de leurs ouvrages avait passé dans Éphore. Mais ils étaient oubliés dès l'époque hellénistique, car nul autre que lui n'en parle.
3. Eschine, *Ambass.*, 105. Il est vrai que c'est un avocat athénien qui le raconte.
4. Pélopidas a été béotarque en 378, 377, 376, 375, 374, 373, 372, 370, 369, 368, 367, 366, 364, Épaminondas seulement en 371, 370, 369, 367, 364, 362. La liste Michel 217 est de 365 (*Hermes*, 1889, p. 636 sqq).
5. Pline l'Anc., XXXV, 98 sqq. Cf. Jex-Blake et Sellers, *The elder Pliny's chapters on the history of art*, 1896, p. 135.



CHAPITRE VI

L'anarchie en Orient (371-350).

I. L'anarchie après Leuctres, en Orient. — La Perse. — Campagne d'Égypte, 373. — Soulèvement des satrapes. — Artaxerxès II (j. 359-8) et Okhos. — Artabaze, échec contre l'Égypte 351, Okhos. — Le gouvernement; Inde, Iran, Chaldée, Syrie et Égypte, Asie-Mineure. — Ressources de l'Empire. — Les mercenaires et la pénétration grecque.
II. L'Asie-Mineure grecque, Sinope et Héraclée, Cypre. — Carie et Lycie, Mausole à Halicarnasse, Mausolée. — Éphèse et les villes grecques d'Asie.
III. Confédération athénienne en 371. — Amphipolis, Samos, Potidée. — Chute de Kallistratos, Thèbes. — Guerre sociale (357-4). — Ce qui reste à Athènes, la route du blé, la Thrace, la mer du Sud, l'Occident; la flotte. — Situation économique d'Athènes, Eubule. — Athènes reste une puissance.

La période de vingt ans qui suit la journée de Leuctres est une des plus confuses de ces annales, une des plus vides de faits importants et d'hommes intéressants, une de celles enfin sur lesquelles l'historien passerait le plus vite, s'il n'était toujours instructif, en suivant les divers peuples dans ces moments de stagnation et d'incertitude, de saisir au passage les symptômes de l'avenir. Nous commencerons par l'Orient, qui est particulièrement important à cet égard.

I

La puissance qui le dominait présentait toujours une certaine consistance au moins apparente, et elle avait même trouvé, dans la dissolution du monde grec, une recrudescence de prestige et d'in-

---

Judeich, *Kleinasiatische Studien*, 1891.
Le Mausolée d'Halicarnasse (British Museum). — Monnaies (Barclay V. Head, *Hist. Numor.*, 2e éd.) — Littér. juive : Josèphe, *Ant. jud.*, XI. — Aristote, *Politique*. — Diodore, XV-XVI. — Justin, X. — C. Nepos, *Datame, Chabrias, Iphicrate, Timothée*. — Plutarque, *Artaxerxès*. — Eusèbe, *Chronic.* (éd. Schoene). — Didyme (Foucart, *Étude s. Didymos*).

fluence extérieure. Nous avons eu l'occasion d'examiner le rôle de la Perse au temps de l'hégémonie spartiate, de la guerre de Corinthe, de la guerre de Cypre. Il faut reprendre son histoire sous le règne d'Artaxerxès II.

Au temps où agonisait la puissance éphémère d'Évagoras, le Grand Roi était occupé en personne par une campagne contre les montagnards riverains de la Caspienne, les Cadusiens [1]. Mais il n'oubliait pas que le principal objectif de sa politique devait être la reconquête de l'Égypte, d'où partaient sans cesse des encouragements et des secours pour tous ses ennemis. Il confia l'expédition au vieux Pharnabaze, et les préparatifs se prolongèrent à Ako : le roi avait obtenu d'Athènes le rappel de Chabrias, employé par Nectanébo I; il en obtint encore l'envoi d'Iphicrate, qui eut 12.000 mercenaires grecs sous ses ordres. Au commencement de l'an 374 ou 373, l'expédition fut prête [2]. L'armée perse parvint à tourner les défenses formidables accumulées sur le front du Delta, et Iphicrate insistait pour qu'on allât droit à Memphis. Mais ses collègues perses s'attardèrent jusqu'au moment où l'inondation du Nil (juin-juillet) rendit le pays inabordable. Il fallut reculer : Iphicrate retourna à Athènes, et Pharnabaze quitta désormais la scène politique qu'il avait occupée avec éclat pendant quarante ans [3]. Non seulement l'Égypte était sauvée, mais quand Sparte fut abattue et que le Grand Roi eut échoué dans sa tentative pour lui substituer Thèbes, Nectanébo put songer à passer à l'offensive et à profiter du mouvement de révolte qui avait gagné tout l'Ouest de l'empire perse [4].

C'est en Asie-Mineure que s'étaient produits les premiers craquements. Le satrape de Cappadoce Datame, mécontent d'avoir été frustré du commandement de l'armée d'Égypte, exalté par des succès locaux comme la conquête de Sinope, se révolta le premier et résista avec tant d'habileté et de succès qu'on n'en vint à bout que par la trahison [5]. Son exemple encouragea ses voisins de l'Ouest, qui, depuis les disgrâces éclatantes de Tissapherne et de Tiribaze, ne se sentaient plus sûrs dans leurs gouvernements : d'abord, Ariobarzane, le satrape de Phrygie [6]. Plus à l'Ouest encore, l'antique sa-

1. Plutarque (*Artax.*, 28-30) semble placer la campagne après l'expédition d'Égypte 374-3, ce qui paraît contradictoire avec Diodore (XV, 8, 10).

2. Diod., XV, 41-44, raconte l'expédition sous l'année 374-3, soit en 373. Il est plus probable en effet qu'Artaxerxès fit signer la paix entre Grecs (374) avant de pouvoir réunir les 12.000 mercenaires (C. Nep., *Iphicr.*, 2). Le seul point sûr est qu'Iphicrate était de retour à Athènes dans l'hiver 373-2 (cf. p. 303).

3. On n'entend parler de Pharnabaze que vers 413, et, sur les monnaies qui le représentent après Cnide, il a encore l'air d'un homme jeune (Maspero. *Hist. Anc.*, éd. 1904, p. 741). Il épousa Aspasia vers 389. D'autre part on n'entend plus parler de lui après 373. Et Artabaze entre en scène dès 373 (Diod., XV, 41). Cf. p. 322.

4. Timothée a été en Égypte en 372 : [Démosth.], *Apollod. c. Timothée*, 25, etc.

5. C. Nepos, *Datame*. Diodore (XV, 91) place sa fin en 362-1.

6. Ariobarzane était encore fidèle au moment de la mission de Philiskos (368)

trapie d'Ionie n'avait pas été reconstituée après la reprise des villes grecques (386), et il s'était formé là deux gouvernements dont les titulaires, Oronte en Éolide [1], Mausole en Carie (377-353), aspiraient à créer des monarchies indépendantes. Les Spartiates, mécontents du Roi depuis qu'il avait montré tant de faveur à Pélopidas, les Athéniens qui jetaient toujours des regards de regret et d'envie sur les villes d'Asie, envoyèrent des secours aux rebelles. Enfin le roi qui venait de succéder en Égypte à Nectanébo I, Tachos (361), leur fit porter par Rhéomitrès un subside de 500 t. Mais les révoltés n'avaient pas confiance dans leur cause, et ne cherchaient qu'à rentrer en grâce par des actes de trahison opportune. Rhéomitrès livra au Roi les trésors dont il avait la garde, et peu à peu le mouvement tomba [2]. Il avait pourtant gagné la Syrie [3], et par là fourni un nouveau terrain, et bien plus dangereux, à l'offensive égyptienne.

Tachos songea à en profiter. La paix conclue après Mantinée (362), si instable qu'elle fût, lui permettait de puiser dans le réservoir grec : il retrouva Chabrias, et le vieil Agésilas ne dédaigna pas de venir chercher au service de l'Égypte l'argent avec lequel Sparte espérait reconquérir la Messénie. On entra en Syrie. Mais les préparatifs de la campagne avaient exigé des extorsions financières qui avaient violemment mécontenté le peuple et, chose plus grave, le clergé égyptien [4] : le propre neveu de Tachos, Nectanébo, se mit à la tête du mouvement, et Tachos, abandonné par Agésilas, n'eut d'autre ressource que de se réfugier auprès du Grand Roi. Nectanébo lui-même dut rentrer aussitôt en Égypte, où un autre prétendant s'était levé : bloqué un moment dans Mendès, il ne se sauva que grâce à une victoire d'Agésilas. Mais, quand celui-ci fut reparti avec 240 t., et eut expiré sur la côte de Cyrénaïque (360), Nectanébo II jugea prudent de renoncer à l'offensive et de se borner à tenir l'Égypte en état de défense [5].

(cf. Xén., *Hell.*, VII, I, et Diod., XV, 70). Mais peu après nous le trouvons en guerre avec les satrapes fidèles au roi, vers 365 ([Xén.], *Agés.*, 2). Il ne devint maître du Pont qu'en 363 (Diod., XVI, 90).

1. Sur la satrapie d'Oronte, cf. Beloch (*Gr. Gesch.*, II, carte). Il semble avoir été déterminé à la révolte par l'acquittement de Tiribaze (Diod., XV, 11). Sa prompte trahison (Diod., XV, 91) : cf. Judeich, *Kleinas. Stud.*, p. 221 sqq.

2. Diod., XV, 92. M. Beloch (*Gr. Gesch.*, II, p. 298) fait finir alors Ariobarzane.

3. Diod., XV, 90. Le gouverneur s'appelait Bélésys, comme quarante ans auparavant : cf. Prasek, *Gesch. der Meder u. Perser*, II, p. 211, 222.

4. C. Népos, *Chabrias*, 2; Polyen, *Strat.*, III, XI, 7, 12, etc; [Arist], *Économ.*, II, II, 25, 37. Droit de 1 obole par artabe de grain.

5. Plut., *Agés.*, fin. Cf. Lykéas de Naukratis, dans les *Frag. Hist. Gr.* (Didot) V, p. 441; II, p. 466 n.; etc. Tachos servit à Artaxerxès à tenir en respect Nectanébo. Agésilas ne peut être monté sur le trône avant 400 (cf. plus haut, p. 253). Il ne peut être mort plus tard que 360, si son fils Archidamos, qui régna 23 ans, est mort vers l'époque de la bataille de Chéronée 338 (Diod., XVI, 88. Cf. pourtant [Plut.], *Apopht.lacon.*, *Arch.* 1). Les dates spartiates expliqueraient peut-être pourquoi Plutarque fait régner Agésilas 41 ans (*Agés.*, 40).

Ainsi s'achevait tristement le long règne d'Artaxerxès Mnémon, laissant à demi ouverte la crise la plus grave que la monarchie eût traversée depuis le faux Smerdis (359-8). La fin du roi fut hâtée par des drames de palais, causés comme toujours par la rivalité des fils du roi : l'aîné Darius, puis le second Arsamès, succombèrent sous les intrigues du troisième Okhos, qui, né dans la pourpre, se croyait des droits au trône [1]. Quand il se fut frayé le chemin du trône par des crimes, il ne se crut encore rassuré que par un massacre des membres de la famille royale. Ces forfaits eurent une répercussion immédiate en Asie-Mineure, où la satrapie de Lydie avait passé à Artabaze; celui-ci, fils de Pharnabaze et d'une fille d'Artaxerxès II, se sentit menacé comme membre de la famille royale, et recourut à la révolte [2]. Il eut des secours d'Athènes (355), puis de Thèbes (353), et se maintint ainsi pendant des années, d'autant que le Roi était occupé ailleurs.

Okhos en effet, dès qu'il se sentit sûr de la royauté, fixa, comme son père, son attention sur l'Égypte. Il accumula les troupes en Syrie, et, par des largesses à Thèbes, parvint à se procurer le contingent de mercenaires grecs jugé maintenant indispensable par tout monarque oriental (351) [3]. Mais Nectanébo avait aussi trouvé ses hommes, Diophantos d'Athènes et Lamias de Sparte, et le Grand Roi fut battu. Cette fois, il avait été atteint en personne, sous l'œil de ses vassaux phéniciens et cypriotes, qui aussitôt se révoltèrent [4].

Okhos n'était pas homme à accepter ces humiliations. C'était une nature élémentaire et brutale, mais il avait les qualités de volonté nécessaires pour venir à bout de la tâche. Toutefois, il devait encore s'écouler des années avant qu'il parvînt à reconstituer la monarchie de Darius [5], et, pendant ce temps, des événements décisifs devaient s'accomplir en Grèce.

Si l'empire achéménide avait passé par ces alternatives, c'est d'abord qu'il avait eu successivement un roi vieux et faible, puis un souverain dans la force de l'âge et énergique. Mais il y avait des causes plus profondes. Le roi n'avait pas cessé d'être le roi des Perses avant d'être le « roi des pays ». Bien qu'il résidât de plus en plus volontiers à Suse, à Ecbatane ou à Babylone, bien que la cour

1. Plut., *Artax.*, 31-38. Darius avait cinquante ans, était donc né avant 405. Okhos était certainement né depuis : cf. Polyen, VII, 17.

2. Sur Artabaze, cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, II, p. 298, n. 2. Il me paraît avoir été plutôt satrape de Lydie que de Phrygie.

3. Diod., XVI, 40. Le fragment de Théopompe (*Frag. Histor. Gr.*, Didot, I, p. 298) se rapporte sûrement à cette première expédition.

4. Diod., XVI, 48. D. a introduit une confusion entre les deux expéditions, l'une antérieure, l'autre postérieure, au soulèvement de la Phénicie et de Cypre.

5. En 346 (Isocr., *Phil.*, 118, 160), Okhos avait peut-être repris la Phénicie, mais non pas certainement l'Égypte.

se fût empreinte d'un vernis sémitique [1] qui se traduisait surtout par la cruauté, c'était toujours dans la nation perse qu'on prenait les hommes auxquels on confiait les charges de la cour et des provinces. Aussi bien, les progrès de la race régnante étaient notables dans les pays les plus accessibles à la pénétration iranienne, en Bactriane et en Sogdiane d'abord, puis en Arménie et en Cappadoce, où les Perses rencontraient des parents aryens venus de l'Ouest. Un culte nouveau favorisé par Artaxerxès II, celui de la déesse Anaïtis, se répandit depuis Bactres jusqu'à Damas [2]. Or, la machine de Darius avait été faussée peu à peu par les tendances des satrapes à rendre leur dignité viagère d'abord, puis héréditaire. En principe le Roi restait maître de ses grâces, mais en fait, il s'inclinait généralement devant ces tendances de la famille. De là, dès qu'il rompait avec les habitudes prises, des révoltes : chose grave, quand le satrape se trouvait appuyé par un sentiment particulariste suffisamment accentué.

Dans l'Inde, la suzeraineté perse était devenue un mythe dès le temps de Ctésias (début du IVe siècle) [3] : c'est à peine si certaines peuplades du bassin de l'Indus envoyaient encore bénévolement leurs cadeaux ou leurs contingents.

En deçà de la barrière montagneuse où commençait l'Asie antérieure, il n'en était plus de même. Au Nord, les Bactriens et les Sogdiens étaient fidèles, mais ils étaient harcelés par les Massagètes : or, les steppes scythiques ont été alors le théâtre de mouvements de peuples qui ont eu pour résultat, par exemple, de couper la circulation si bien connue par Hérodote, si profondément oubliée à l'époque hellénistique. Au Sud, la Gédrosie et la Carmanie obéissaient, mais elles aussi avaient été atteintes par la décadence du commerce de l'Océan Indien, conséquence de la sécession de l'Égypte.

Si nous franchissons le désert iranien, nous trouvons dans les montagnes qui le bordent au Nord, au Sud, à l'Ouest, nombre de tribus belliqueuses, Cadusiens, Uxiens, Cardouques, qui, non seulement n'obéissent plus guère au Roi, mais ne se gênent plus pour lui demander un droit de passage, quand il traverse leurs scabreux défilés [4]. Enfin, dans les vieux pays civilisés de l'Occident, des changements sont survenus, dont quelques-uns dangereux pour l'autorité achéménide.

Le pays du Tigre et de l'Euphrate a perdu en grande partie sa vieille nationalité, mais en même temps bien des éléments de sa prospérité. La vieille civilisation n'y conserve sa vitalité que dans

1. On se rappelle que l'écriture cunéiforme était toujours officielle.
2. Strabon, XV, III, 15. Cf. Prasek, *Gesch. der Meder u. Perser*, II, p. 218-9.
3. Cf. Ctésias, *Indica*.
4. Sur les Uxiens et les Cosséens, Arrien, *Anab.*, III, 17. Sur les Cadusiens, p. 320. Sur les Carduques, Xén., *Anabase*, l. IV.

un domaine, l'astronomie : on sait encore, à Babylone, calculer exactement les éclipses [1]. Mais, même sur ce point, la science tend à être débordée par l'astrologie et la magie, et le jour approche où le nom de *Chaldéen* sera synonyme à peu près de charlatan.

Au-delà de l'Euphrate, la population de la Syrie continue à se renouveler par l'afflux d'éléments venus d'Arabie : les Araméens, dont la langue conquiert à l'époque perse les pays de l'Euphrate et ceux du Liban. Deux nationalités seulement résistent quelque peu : la juive et la phénicienne [2]. La Judée a trouvé son équilibre depuis Esdras et Néhémie : c'est à peine si elle s'agite au moment du soulèvement qui suit l'insuccès de 351 [3]. Son activité se porte du côté de la littérature morale : à cette époque appartiennent quelques-unes de ses plus importantes productions, par exemple le livre de Job. Quant à la Phénicie, son dévouement au Grand Roi s'est retrempé dans les luttes contre les Grecs : c'est précisément la faveur croissante des Grecs qui provoque le soulèvement dont la grande ville de Sidon (40.000 habitants [4]) va être la victime.

Nous ne parlerons pas de l'Égypte puisque depuis un demi-siècle déjà elle a retrouvé une dynastie nationale. Les dernières crises n'avaient pas troublé sa richesse, et son sol se couvrait de monuments dont quelques-uns au moins rappellent l'époque saïte. Il faut même remarquer que le contact s'était rétabli entre elle et l'Éthiopie mystérieuse [5].

L'Asie-Mineure avait vu croître son importance comme pays de transit depuis que s'était refaite l'union de l'empire avec Éphèse et les villes grecques : mais les guerres qui l'éprouvèrent entravèrent son essor. L'Arménie, où les vieilles populations étaient absorbées décidément par la nouvelle couche aryenne, avait trouvé une dynastie iranienne [6]. Il en fut de même en Cappadoce après la chute de Datame, qui avait réuni solidement au pays la région côtière : le satrape de Phrygie Ariobarzane mit la main sur cette satrapie, et y fonda une dynastie qui ne devait briller que deux ou trois siècles plus tard [7]. Enfin, à l'extrémité des deux voies qui tournaient le désert asianique, Sardes était toujours l'avant-poste de l'Orient, en même temps qu'un des premiers points de pénétration de l'influence hellénique. Au-delà, nous sommes en terre proprement grecque.

On le voit, partout se faisait sentir l'effet du détraquement de la

1. Écl. de 383 (Ptol., éd. Halma, I, p. 275, 278).
2. Maspero, *Hist. anc.*, éd. 1904, p. 775-6.
3. Josèphe, *Ant. Jud.*, XI, VII, 1. Mais Ed. Meyer, *Der Papyrus f. v. Elegsh.*, p. 71, n. 2.
4. Diod., XVI, 45.
5. Diod., XVI, 51 : c'est en Éthiopie que s'enfuit Nectanébo après la victoire d'Okhos.
6. Maspero, *Hist. Anc.*, éd. 1904, p. 765.
7. Sur Ariobarzane, cf. p. 320-321.

machine montée par Darius, mais partout cependant subsistaient de nombreux vestiges de richesse et de civilisation. L'Orient avait fourni d'emblée, à Cyrus, 34.000 livres d'or [1], et, depuis Darius, il avait livré plus de 10.000 tal. annuellement, 1 million et demi de tal. en tout. Malgré toutes les dépenses, il pouvait en rester 500.000 dans les trésors des diverses capitales sous Artaxerxès II. Les révoltes croissantes diminuaient les revenus et augmentaient les charges militaires : on calcula que le grand soulèvement de 361 faisait tomber les revenus du roi au-dessous de 5.000 tal., et qu'il ne lui restait guère plus de la moitié de ce qu'il fallait pour entretenir 100.000 hommes et 200 trières [2]. Si cet état de choses s'était prolongé, la réserve eût été vidée en un siècle : il y restait encore 200.000 tal. quand arriva Alexandre [3]. Mais la mise en circulation du trésor perse au IVe siècle, qui se fit en partie au profit des mercenaires grecs, suffit à faire baisser la valeur de l'or dans la mer Égée, de 14 ou 15 à 12 par rapport à 1 d'argent [4].

En effet, si le grand Roi ne dédaignait nullement la bravoure perse et les qualités militaires de ses sujets barbares, il était de plus en plus forcé de s'incliner devant la supériorité des condottieri grecs et de leurs hommes : il est certain que c'étaient là des auxiliaires douteux, prompts à passer du camp royal dans celui des satrapes rebelles [5], mais c'était encore le Roi qui était le meilleur payeur.

Ce n'était pas uniquement par cette voie que s'effectuait la pénétration grecque. Nous avons déjà vu des médecins grecs à la cour de Suse, nous allons y voir un ministre hellène. Dans les provinces de l'Occident, il y avait des symptômes plus caractéristiques. Les rois phéniciens, malgré l'antipathie nationale si prononcée, savaient apprécier les musiciennes et les danseuses de Cypre et d'Ionie [6]. La pénétration était plus marquée encore à Naukratis et à Sardes. Il y avait surtout une partie de la civilisation hellénique qui trouvait accès en Orient : l'art. Les monnaies frappées par le Roi ou ses vassaux trahissent à chaque instant la main d'ouvriers grecs. Et, même dans le domaine du grand art, le sarcophage de Sidon est là pour attester la présence d'artistes grecs dans les ports d'Orient [7]. Et

1. Pline l'Anc., XXXIII, 15.
2. Diod., XV, 90.
3. Strabon, XV, III, 9.
4. Cf. *T. A.*, p. 185 ; Th. Reinach, *L'hist. par les monnaies*, p. 81, 85. — Cf. *Zeitschr. f. Numism.*, XXVI, p. 232 : la recrudescence du travail au Pangée n'a fait qu'achever le mouvement (cf. p. 395). La darique est la monnaie courante à Érythres en 357 (Michel, 501).
5. Diod., XVI, 49-50.
6. Théopompe, *Fragm. Hist. Gr.* (Didot) I, 299 (son Straton est-il le Tennès de Diodore ?).
7. Bubelon, *Les monnaies des Perses Achéménides*. Sarcophage de Sidon dans Collignon, *Statues funér.*, p. 361 sqq.

pourtant, la pénétration profonde de l'hellénisme, jusqu'à Alexandre, restera limitée à la zone côtière que nous allons maintenant examiner à part.

II

Les Grecs connaissaient si mal l'intérieur de l'Asie-Mineure, même au IVe siècle, qu'ils n'attribuaient qu'une largeur de cinq jours de marche à l' « isthme » qui séparait Sinope et leurs colonies de Cypre [1]. Mais ils en avaient depuis longtemps occupé le pourtour, et leur nationalité s'y était maintenue jusqu'au IVe siècle.

Sinope était une colonie milésienne qui nous apparaît encore, au moment où Xénophon y passa (401), comme une puissante république régentant ses colonies éparses jusqu'au pied du Caucase. Depuis, elle fut prise par Datame (vers 370) [2], et devint ensuite la capitale de la dynastie barbare d'Ariobarzane, qui survécut à la conquête macédonienne.

Héraclée fut plus heureuse. Elle avait vécu jusqu'alors sous le gouvernement oligarchique du Conseil des Six-Cents [3]. Menacée par des mouvements démocratiques, cette oligarchie se jeta (364) dans les bras du tyran Cléarque, et, quand Cléarque fut mort assassiné, sa dynastie, grâce à Timothée (325 sqq.), se maintint encore pendant soixante-quinze ans [4]. Au dehors, elle protégea la ville grecque contre les Bithyniens des environs. Au dedans, elle sut préserver la prospérité commerciale de son port [5].

Au Sud, nous avons suivi l'histoire de Cypre jusqu'au temps d'Évagoras. Celui-ci fut assassiné en 374 par un eunuque, et eut pour successeur Nicoclès, qui règna longtemps (jusqu'au moment où Pnytagoras lui ravit le pouvoir [6]). Sous lui comme sous Évagoras, Salamine fut la plus brillante des villes grecques et phéniciennes de l'île, et maintint le contact avec Athènes, dont les rhéteurs célébrèrent les louanges du souverain cypriote [7].

Mais, de toutes ces dynaties demi-grecques, si intéressantes comme précurseurs des grandes monarchies hellénistiques, la plus remarquable fut celle de Carie.

La Carie et la Lycie apparaissent encore comme des pays barbares au temps d'Hérodote. Au moment où Conon y passa (395), ces

1. Sept jours depuis Éphore (Skymnos). Cf. Hoefer, *Rh. Mus.*, 1911, p. 472.
2. Polyen, VII, 21; Énée, 40, 4.
3. Arist., *Polit.*, VIII (V), IV et V. Cf. Énée, c. 11.
4. Justin, XVI, 4-5. Diod., XV, 81; XVI, 36, 88; XX, 77. L'ouvrage de Memnon, l'historien national d'Héraclée, ne commence qu'à la mort de Cléarque
5. Cf. Xén., *Anab.*, VI, II, III, IV.
6. Diod., XV, 47; XVI, 42, 46. On ne sait quel lien rattachait Pnytagoras à Nicoclès.
7. Cf. Théopompe, fgm. 126 (Didot). Isocrate, *Nicoclès*.

pays étaient déjà plus ou moins hellénisés [1]. Peu après, un dynaste de Mylasa, Hékatomnos, sut y fonder une domination que les services rendus au Grand Roi, dans la guerre de Cypre, lui permirent d'étendre. Malgré des trahisons passagères, il put garder sa charge et la transmettre (vers 377) à son fils Mausole [2]. Celui-ci ne manqua au loyalisme qu'un instant, au moment de la grande insurrection des satrapes, mais il paya presque toujours régulièrement à Suse le tribut de 2-300 talents qu'il lui devait. Moyennant quoi, il put suivre une politique absolument personnelle. La base de sa puissance était dans les régions de l'intérieur, Carie et plus tard Lycie [3] (25.000 kc), où se trouvaient Magnésie (qui avait rapporté à Thémistocle 50 t.), Stratonicée et Caune qui en rapportèrent plus tard 120, Tralles taxée à l'époque romaine à 37 t. $1/2$ [4]. Mais l'attention de Mausole se porta surtout sur les villes maritimes dont Athènes, au ve siècle, avait tiré jusqu'à 200 t. Il fit de l'une d'elles, Halicarnasse, sa résidence, et se rattacha même plus ou moins fictivement à la vieille dynastie locale, puisque sa sœur (qui était aussi sa femme) s'appela Artémise [5]. Halicarnasse devint entre ses mains une citadelle et un port formidable. Il put ainsi, en plus du lourd tribut qui pesait sur lui, se constituer un revenu de 1000 t. peut-être, non sans soulever des oppositions qui se traduisirent plus d'une fois par des complots [6]. Il arriva à suffire à ses guerres et à ses constructions. Au dehors, il menaça les villes grecques des îles, et c'est pour se défendre contre lui que les habitants de Cos se réunirent en une seule ville en 366 [7] : nous verrons comment cette politique le mit finalement en face d'Athènes. Quant à ses constructions, celle qui nous a rendu son nom familier est le tombeau royal d'Halicarnasse, continué après sa mort (353) par Artémise [8]. Deux architectes grecs en conçurent le plan, curieux par le mélange des rythmes empruntés à l'Orient et de l'élégance grecque. Scopas et Praxitèle travaillèrent au Mausolée, et Halicarnasse fut quelque temps le plus brillant foyer de la vie artistique grecque.

Quant aux vieilles cités helléniques, elles avaient été rendues au Roi par la paix de 387-6, et ne s'en trouvèrent pas mal. Leurs obli-

1. Le commandant de Caune en 395 a un nom grec (*Th.*, p. 150). Pour le progrès de l'hellénisme en Lycie, cf. les monuments de Xanthe au ve siècle et le monument des Néréides au ive (Collignon, *Stat. fun.*, p. 245).
2. Diod., XVI, 36.
3. [Arist.], *Économ.*, II, II, 13, 14.
4. Cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, II, p. 311, n. 2.
5. La famille de Mausole est de Mylasa, et se rattache aussi aux Ὑδριῆς Ὑμησσῆς des listes attiques (cf. le nom d'Idriée). Il se peut donc que le nom d'Artémise ait été adopté après l'occupation d'Halicarnasse.
6. Cf. Michel, 460, 471.
7. Diod., XV, 76.
8. Diod., XVI, 36. Sur le Mausolée, cf. Dieulafoy, *Mém. de l'Acad. I. et B. L.*, t. XXXVIII (1909), p. 215 sqq.

gations se bornaient à envoyer leurs tributs et au besoin leurs contingents aux représentants du Roi, que ceux-ci fussent d'ailleurs révoltés ou fidèles : pour le reste, elles jouissaient d'une autonomie qui se traduisait par les guerres et les révolutions inévitables [1]. La reine de ces cités fut alors Éphèse, située au point où les routes continentales aboutissaient à l'Archipel. Quand le temple d'Artémis fut brûlé en 356, le bruit de la catastrophe, avec le nom de celui qui l'avait provoquée (Hérostrate), circula dans toute la Grèce, et le temple reconstruit ne cessa de passer pour une des « merveilles du monde » [2]. Milet, Clazomène, Cymé, Lampsaque, Cyzique, Chalcédoine, n'eurent à souffrir que des incursions des petits peuples barbares que les Perses ne savaient plus contenir : c'est pour repousser une de ces incursions que les Athéniens risquèrent, vers 365, une expédition sur le sol de l'Asie [3]. Toutes ces villes, dans l'ensemble, devaient saluer avec joie la conquête macédonienne qui, sans rompre le contact rétabli avec l'Orient, allait reformer le lien avec la mère-patrie, brisé depuis le traité d'Antalcidas.

III

La seconde confédération athénienne avait atteint, au moment de la paix de 371, un degré d'extension et de stabilité qui semblait ne pouvoir être dépassé. Pourtant divers points importants étaient restés en dehors de cette organisation, et les Athéniens profitèrent de ce que ces points n'étaient pas compris dans les traités pour satisfaire à leurs dépens le besoin de clérouchies que gênaient les déclarations solennelles de 377. Dès 368, Iphicrate rôdait autour d'Amphipolis, et il saisit l'occasion d'intervenir dans les troubles de succession de la Macédoine [4]. Bientôt après, Timothée attaquait Samos, où les Perses avaient mis garnison : la ville succomba en 365, et dès 361 les Athéniens y envoyèrent une clérouchie qui fut renforcée en 352 [5]. En 364, le même Timothée assiégeait Potidée, qui ne succomba qu'en 362, et reçut aussi une clérouchie [6] : Amphipolis, il est vrai, résista toujours. Ces succès n'empêchèrent pas la chute de Kallistratos, le fondateur de la confédération : victime des rancunes coalisées de vieux stratèges et de jeunes démagogues, il

1. Sur les guerres, cf. Diod., XV, 18, etc. Sur les révolutions, Aristote, *Pol.*, VIII, II, 12; VIII, V, 9.
2. Plut., *Alex.*, 4. Sur le temple, cf. les fouilles autrichiennes (Michaelis, *Die archäol. Entdeck.*, p. 85, 165).
3. Diod., XV, 81 (364-3).
4. Eschine, *Ambass.*, 26-29 (av. scolies).
5. La date : *Insc. gr.*, II, 53, et Diod., XVIII, 18. Les clérouchies : Scol. Eschine, *c. Tim.*, 53 ; Philoch., fgm. 131 (*Fr. Hist. Gr.* Didot, I).
6. Diod., XV, 81. Clérouchie : *Insc. gr.*, II-5, 57, p. 20.

fut exilé, et, quand il tenta de rentrer à Athènes, mis à mort (360) [1].

Sa chute avait été amenée par les déboires qu'Athènes éprouvait du côté de Thèbes. Le plus grand leur vint du nouvel allié des Thébains, Alexandre de Phères : en 361, celui-ci osa surprendre le Pirée avec sa flotille de corsaires, et piller les bazars et les tables des trapézites [2]. En même temps, les Athéniens regrettaient toujours l'Eubée, enlevée par les Thébains : en 357 une guerre civile qui éclata dans l'île leur permit de la reprendre [3]. Mais Byzance s'était détachée depuis la campagne d'Épaminondas, et, quand des négociations avec les Odryses eurent permis aux Athéniens de reprendre pied en Chersonèse [4], cette ville, se sentant menacée, chercha à entraîner d'autres alliés dans sa défection.

Or, la confédération n'existait pas depuis vingt ans, et déjà la patience des alliés était à bout. Les *syntaxeis* devenaient de plus en plus pesantes [5]. L'homme de confiance des Athéniens était maintenant Charès, soudard brutal en même temps que rusé flagorneur de politiciens : ses exactions impunies devenaient intolérables [6]. Enfin les tracasseries démagogiques, encouragées par Athènes, avaient déjà porté au comble la fureur des classes riches dans les cités de la côte d'Asie.

Mausole profitait de cette situation pour s'ouvrir le chemin de la mer : en 356, sûres de son appui, Rhodes, Chios, Lesbos, Byzance déclarèrent la « guerre sociale » [7]. Athènes fit un effort énorme, mit en mer 120 trières, le tiers de la flotte qu'elle avait reconstituée [8]. Elle en confia le commandement à Chabrias, Iphicrate et Timothée, auxquels on adjoignit Charès. Chabrias fut tué dans une première rencontre [9]. Puis, à Embata, Charès engagea l'action malgré l'avis d'Iphicrate et de Timothée, et se fit écraser : il écrivit à Athènes pour se plaindre de ses collègues, qui furent destitués [10].

1. Procès de Kallistratos entre 362 (C. Népos, *Épamin.*, 6) et 360 ([Dém.], c. *Polyclès*, 48). Mais il était préparé depuis longtemps par son attitude philobéotienne (cf. son amendement caractéristique : Michel, 89).

2. Diod., XV, 95 ; cf. Michel, 11.

3. Diod., XVI, 7.

4. Cf. Foucart, *Mém. Acad. I. et B.-L.*, XXXVIII (1909), p. 96, 103.

5. Une syntaxis mentionnée : *ibid.*, p. 96, l. 16 (Wilhelm). Les syntaxeis reparaissent dans plusieurs inscriptions du temps (cf. Marshall, *The 2d Athen. confed.*, p. 41).

6. Plut., *Phoc.*, 14. Cf. Kirchner, *Prosop. att.*, 15, 292.

7. Sur les causes de la défection, cf. Arist., *Pol.*, VIII, II, 5, 6 ; IV, 2 ; V, II Diod., XVI, 7, parle de l'intervention armée de Mausole.

8. Diod., XVI, 21. Cf. l'inventaire de marine de 353-2 (Michel, 601) : la plupart de ces vaisseaux provenaient de prises. Cependant, la règle qui voulait qu'on construisît dix trières par an était peut-être en vigueur depuis 377. Un nouvel inventaire de la marine a été publié par M. Sundwall dans les *Ath. Mitt.*, 1910, p. 50.

9. C. Nep., *Chabr.*, 4.

10. Diod., XVI, 21 : mais on admet généralement que le théâtre de la bataille, Embata, est, non pas dans l'Hellespont, mais devant Chios.

Puis, n obtenant plus d'argent d'Athènes et de ses alliés, il se mit à la solde d'Artabaze (355) : mais les menaces du roi Okhos déterminèrent les Athéniens à le rappeler, et il fallut bien alors reconnaître l'indépendance des villes rebelles. C'était la fin du « second empire » athénien. Les Athéniens passèrent leur mauvaise humeur sur Iphicrate et Timothée, qui disparurent de la scène définitivement [1]. On ne garda que Charès pour résister à Philippe de Macédoine.

Car Athènes restait malgré tout empêtrée dans une politique extérieure multiple et compliquée à laquelle son absence de gouvernement, plus flagrante que jamais depuis la chute de Kallistratos, eût dû lui interdire de s'exposer.

La plus importante des questions était pour elle la question des blés. Avec ses 300.000 habitants, elle était la plus vaste agglomération du monde grec avec Syracuse : plus qu'aucune autre cité elle avait besoin d'importations, qui pour elle venaient surtout du Pont [2]. De ce côté, les Spartokides avaient fondé dès 438 une monarchie puissante de laquelle dépendait l'exportation des blés de la Russie méridionale [3]. Athènes, au ɪᴠᵉ siècle, accumula les honneurs sur les princes de cette maison, en particulier sur Leucon (390-350), qui lui envoya, en un jour de détresse, jusqu'à 2.100.000 médimnes [4]. Sur la route, elle avait renoué aussi tôt que possible avec Byzance; elle avait toléré la défection de cette ville en 364, elle resta en bons termes avec elle en 355. Plus près, elle regrettait la Chersonèse. Ariobarzane lui permit de prendre pied à Sestos dès 365; de laborieuses négociations avec les successeurs du roi odryse Kotys (mort en 360) lui ouvrirent enfin l'accès de la péninsule (357). En 353, Charès rentra dans Sestos, qui s'était révoltée, la saccagea à fond, et transporta dans le pays des clérouques athéniens [5]. Quant aux îles de Lemnos et d'Imbros, Athènes les avait reprises dès 386 avec Scyros. Elle tenait garnison à Andros [6]. Bref, la route était gardée avec soin,

1. Denys d'Halicarnasse (*Din.* 13, fin) place l'accusation de Charès contre Iphicrate et Timothée sous Diotime 354-3 (cf. Din. 13: *Or. att.* Didot, II, p. 452). Charès était donc revenu de chez Artabaze à ce moment.

2. M. Gernet (*Bibl. Fac. Lettres Paris*, XXV, p. 314) a tenté de réduire la part du Pont dans l'importation du blé : à tort, je crois. En 340, 170 vaisseaux à blé sur 230 sont à destination d'Athènes (ou de ses alliés) : Foucart, *Ét. sur Didymos*, p. 176. Or, chaque vaisseau pouvait contenir facilement 5.000 médimnes (Torr, *Anc. Ships*, p. 30), ou même 8.000 (Louis, *Le travail dans le monde romain*, p. 332), — ce que l'on appelait probablement un φορμός (Lys., XXII = *Marchands de blé*, 5, 6).

3. Diod., XII, 31 (Spartokos renverse les Archéanactides qui règnent depuis 42 ans). Les Athéniens ont fait sentir leur ascendant dans ces contrées jusqu'à la fin du vᵉ siècle : cf. Eschine, *c. Ctés.*, 171.

4. Diod., XIII, 31, 36; XIV, 93; XVI, 31, 52; XX, 22 (j'adopte pour Satyros la lecture 44). Strabon, VII, 311 (vers 355?).

5. Diod., XVI, 34. Foucart. *Mém. Acad. I. et B.-L.*, 1909, p. 110.

6. Michel, 600.

et, quand les vaisseaux chargés de blé passaient vers le 1er septembre, à la moindre alerte les trières athéniennes allaient les défendre.

Au Nord de la route était une région presque aussi importante, puisqu'elle fournissait les bois pour la flotte : la Thrace [1]. Dès la formation de la confédération (377), Chabrias y avait paru ; Amphipolis refusait d'entrer dans la ligue, mais les Athéniens la convoitaient si ardemment que, pour elle, ils avaient refusé de ratifier la paix de 367. En 360, Timothée échoua dans une tentative contre la ville [2]. Pour réparer cet échec, les Athéniens comptaient sur des négociations avec la Macédoine suzeraine du lieu, comme ils avaient compté sur les négociations avec les Odryses pour récupérer la Chersonèse. Or, en 360, le roi Perdiccas mourut, et son fils mineur, Amyntas, se trouva assailli par les Illyriens, les Péoniens, et deux prétendants : un des princes apanagés de la dynastie royale, Philippe, celui-là même qui avait été otage à Thèbes, vint prendre la régence pour son neveu, et, pour désarmer les Athéniens, retira d'abord la garnison macédonienne d'Amphipolis [3]. Mais, débarrassé par des victoires de ses adversaires illyriens, il ne tarda pas y rentrer (357). Les Athéniens lui ayant déclaré la guerre, il leur enleva Potidée (356), et par la cession de cette ville il désarma les Olynthiens [4]. Et Athènes se trouva embarquée dans une guerre contre la Macédoine.

Au Sud de la route, elle continuait à administrer Délos, et faisait de plus en plus sentir son joug aux Cyclades : c'est ainsi qu'elle forçait Céos à lui céder le monopole du vermillon [5]. Elle était forcée aussi de garder le contact au Sud-Est, où les blés d'Égypte, les bois de Cypre, pouvaient servir à l'occasion. Elle prodigua les honneurs à Nicoclès. Elle se tint en rapports avec Naukratis [6], et avec l'orageuse république de Cyrène. En Égypte même, elle autorisait volontiers ses condottieri à prendre du service, en évitant toutefois d'irriter le Grand Roi.

En Occident enfin, elle avait vu échapper Corcyre, où maintenant régnait l'oligarchie [7]. Mais elle était toujours en rapports avec la Sicile [8] et avec Marseille même. Plus tard nous la verrons chercher

1. Sur l'importance de la question du bois dès le ve siècle, cf. p. 97. Au ive siècle, cf. Démosth. *c. Timothée*, 26, 36.
2. Scol. Eschine, *Ambass.*, 31.
3. Diod., XVI, 3, 4. Les orateurs athéniens accusèrent naturellement Philippe d'avoir formellement promis à Athènes la cession de la ville : Michel, 324.
4. Diod., XVI, 8. Plut., *Alex.*, 3. Naturellement les orateurs attiques, plus tard, ont fait constamment allusion à ces événements.
5. Michel, 401.
6. Michel, 97 (Théogénès de Naukratis).
7. Diod., XV, 95. Énée, 11, 13. Dém., *c. Timokr.*, 202. Aristote (*Pol.*) ne donne aucun détail sur Corcyre. Cf. Michel, 419.
8. *Ath. Mitt.*, 1910, p. 54. On retrouve là en 365-4 le triérarque d'Isée (VI, 1).

une colonie jusque dans l'Adriatique [1]. Là plus qu'ailleurs, elle était obligée de se tenir en garde contre la piraterie, qui gagnait de jour en jour [2].

Et pour tout cela, il fallait entretenir une flotte de 350 trières et davantage. Or, le service de la triérarchie se faisait avec une négligence qui attestait le déclin de l'esprit public [3].

La difficulté principale, en effet, était d'ordre financier. Les *syntaxeis* des alliés échappant, l'État athénien n'avait plus que des revenus de 150 t. dans les années de détresse, de 400 dans les bonnes [4]. Il était donc forcé de se reporter sur l'eisphora, organisée en 378-7. De 378-7 à 355, en effet, celle-ci fournit beaucoup, d'autant que vers 373 on introduisit la *proeisphora*, par laquelle les 300 plus riches citoyens faisaient l'avance de l'impôt [5]. Comme ils supportaient déjà la triérarchie, on dut, en 357, étendre cette dernière obligation aux 1200 riches qui faisaient déjà face aux liturgies ordinaires [6]. Les riches s'irritaient de payer tout cet argent, destiné à être infailliblement gaspillé, et les pauvres eussent préféré qu'il fût réservé pour le *panem et circenses:* à Athènes, cela s'appelait le *théorikon*, fonds constitué pour permettre à tous les citoyens l'accès du théâtre [7], lequel, malgré cette brillante assistance, languissait. Heureusement, l'esprit de la démocratie était connu de l'homme intelligent qui prit la gestion de ce fonds en 354 et la garda jusqu'en 346 : Eubule [8]. Il fit des largesses publiques la base de la politique athénienne, et réduisit au minimum les embarras de politique extérieure.

Et pourtant, Athènes allait faire figure encore de première puissance grecque, apparaître comme une valeur sérieuse dans la partie engagée entre Okhos et Philippe. Cela grâce évidemment à son

1. *Inscr. gr.*, II, 809 (Michel 604).

2. Cf. le décret de Moiroklès : [Dém.], *c. Théocrine*, 53, 56. Les exemples de piraterie sont fréquents dans les orateurs attiques du temps. Le foyer était la Crète (voir le décret caractéristique : Michel, 440).

3. Sur le chiffre, Foucart, *Ét. s. Didymos*, p. 100. Cf. B. Keil, *Anon. Argent.*, p. 206-7.

4. Cf. Didyme (Foucart, *ibid.*, p. 49), qui a voulu rapporter ces chiffres au temps de la détresse (vers 400), mais n'a pas trouvé de texte probant : et pour cause.

5. Cf. Kahrstedt, *Forsch. z. Gesch d. Vten u. IVten J.*, p. 205, 233, qui veut que l'eisphora ait donné 600t de 378 à 369 et que la proeisphora ait été introduite dès 373 : cette partie de son étude me paraît solide. Pour le reste, cf. *S. R.*, p. 1-20.

6. Loi de Périandre : [Dém.], *c. Éverge et Mnésibule*, 21. Cf. le discours de Démosthème *sur les Symmories* (v. 353).

7. Le théorikon paraît être une invention d'Agyrrhios (cf. Boeckh, *St. d. Ath.*, I, p. 284 sqq). Il a rempli le théâtre (Plut., *De sanit. tuenda*, 122-138). Sur le théâtre de l'époque, cf. Wilhelm, *Urk. dram. Auff.*

8. Eschine, *c. Ctés.*, 25. Cf. Kirchner, *Prosop. att.*, 5369.

passé, à la place que ce passé lui avait légué dans la vie économique [1] et intellectuelle de la Grèce, aux éclats de voix de ses rhéteurs. Mais aussi et surtout, grâce à la misère profonde des autres États grecs.

1. Dém., *Symm.*, 25.



CHAPITRE VII

L'anarchie en Grèce (371-350).

La Grèce après Mantinée, 362.

I. Thèbes. — Au Nord, Thessalie ; à l'Est, Athènes ; au Sud, Sparte. — Thèbes reste la première puissance du continent.

II. La Phocide, Delphes, l'oracle, la ville, l'amphictyonie. — Construction du temple, les amendes. — Philomèle met la main sur Delphes, 356, répercussion. — Défaite de Philomèle par les Béotiens. — Onomarque, les trésors et les mercenaires. — Bataille du golfe Pagasétique, 353. — Philippe aux Thermopyles, 352. — L'affaire de Mégalopolis, 351.

III. La Grèce continentale épuisée. — Le plat pays. — Les villes. — Le mercenariat. — Delphes et Philippe.

Sur le continent grec, l'anarchie inaugurée par la bataille de Leuctres (371) avait été portée au comble par la mort d'Épaminondas à Mantinée (362). La complication inextricable des relations internationales y était arrivée à ce point qu'à un moment donné, par exemple, Athènes fut obligée par des traités solennels à porter secours, à la fois aux Spartiates contre les Arcadiens, et aux Arcadiens contre les Spartiates [1] : si bien que, si les Athéniens avaient dû faire honneur à leurs engagements, deux corps athéniens, agissant au nom de la cité, auraient pu opérer l'un contre l'autre, sans que d'ailleurs leur patrie fût pour cela en guerre formelle, soit avec l'Arcadie, soit avec Sparte !

Hiller v. Gärtringen, art. *Delphoi* dans Paüly-Wissowa, *Real-Encycl.*, IV. — Pomtow, *Klio*, 1906, p. 89 sqq.

Delphes. — Monnaies d'Onymarque (*sic*) (Barclay V. Head, *Hist. Numor.*, 2e édit., p. 339). — Inscr. delphiques (Homolle) dans le *Bull. Corr. hell.*, surtout 1903 ; Bourguet, *Adm. financ.*, appendice. — Aristote, *Politique*. — Diodore, XV, XVI. — Pausanias, X. — Frontin et Polyen.

---

1. Xén., *Hell.*, VII, IV.

I

Dans ce désordre, une puissance continuait pourtant, en raison de ses derniers succès, à exercer une façon « d'hégémonie » : Thèbes. Elle avait réuni la Béotie, en faisant disparaître les cités capables de s'opposer à la centralisation du pays. Elle essaya, après Pélopidas et Épaminondas, de tirer parti plus complètement des ressources militaires du pays, en armant les classes inférieures : en une circonstance, elle mettra en ligne jusqu'à 13.000 hoplites [1]. Pour les commander, elle avait encore des officiers formés à l'école d'Épaminondas, comme Pamménès. Dans ces conditions, elle pouvait maintenir le faisceau des alliances nombreuses, mais disséminées, dont ses récents triomphes l'avait gratifiée ou encombrée.

Au Nord, ses voisins de Phocide et de Locride lui étaient rattachés depuis Leuctres : les Phocidiens, il est vrai, avaient refusé de s'associer à l'expédition de 362, en arguant que les traités ne les liaient pas pour une guerre offensive, mais ce n'était pas là une dénonciation formelle de l'alliance [2]. Thèbes n'avait jamais étendu son influence en Étolie ni en Épire, mais en revanche elle avait avec elle les petits peuples de l'Oeta et la Thessalie. Là elle avait même réussi à réunir autour d'elle les Thessaliens de l'intérieur et Phères, mais son alliance avec le tyran exécré ne pouvait manquer d'amener un refroidissement chez les autres Thessaliens : quant, à la suite des flibusteries d'Alexandre, les Athéniens eurent conclu un traité d'amitié avec ceux-ci (361) [3], le refroidissement s'accentua.

La Thessalie avait conservé l'état social de la Grèce archaïque pendant tout le ve siècle : même après les bouleversements qui s'étaient succédé depuis cinquante ans, il se maintenait dans l'intérieur, dans la vallée du Pénée. Là, un certain nombre de grandes familles, nombreuses et cohérentes, restaient en possession de vastes domaines (parfois 1700 ha) cultivés par des *Pénestes* à demi serfs ; elles retenaient, avec leur ascendant sur le plat pays, le gouvernement (d'ailleurs très lâche) de la confédération, — parce que la bourgeoisie des villes de l'intérieur leur était rattachée par l'esprit républicain et l'hostilité commune contre les tyrans de Phères [4]. Cet

1. Diod., XVI, 30. Cf. Beloch, *Klio*, 1906, p. 54 sqq. Je ne crois pas qu'il y ait eu alors réforme militaire proprement dite : mais il est certain que la tendance à armer les classes inférieures, plutôt que de louer des corps de mercenaires, a été s'accentuant jusqu'au IIIe siècle. Cf. p. 311.
2. Xén., *Hell.*, VII, v, 4.
3. Michel, 11.
4. La 10e Pythique de Pindare caractérise la situation de la bourgeoisie vis-à-vis des grands au Ve siècle. Cf. le discours de [Hérode Atticus] *aux La-*

État important, qui dès le ve siècle représentait un quart de la Thessalie propre [1], était devenu, à la fin du ve siècle, le siège d'une monarchie militaire qu'avaient représentée successivement Lycophron, Jason et Alexandre : si les deux premiers étaient des hommes d'une incontestable valeur intellectuelle et morale, le dernier semble avoir été un gredin vulgaire. Il fut assassiné en 358 par les frères de sa femme Thébé [2], et le pouvoir fut alors partagé entre deux des complices du crime, Tisiphonos et Peitholaos, qui réussirent à garder à leur service les forces mercenaires rassemblées par leurs prédécesseurs. Or, l'hostilité de Phères était une chose grave pour les Thessaliens, parce qu'elle détenait, avec Pagases, le seul débouché des moissons de la plaine du Pénée vers la mer [3]. Après avoir vainement cherché auprès de Thèbes et d'Athènes la protection que leur molle organisation fédérale ne pouvait leur assurer, les Thessaliens allaient recourir à la puissance qu'ils avaient déjà maintes fois invoquée : la Macédoine. Mais, pour le moment, le nouveau régent de ce pays, Philippe, était, nous l'avons vu, accaparé par d'autres soins.

Vers l'Est, Thèbes avait cherché également à s'étendre ; elle avait renoué ses relations traditionnelles avec l'Eubée, s'était assurée de l'amitié de Byzance, car elle aussi avait besoin, par moments, des blés du Pont. Mais là, elle s'était heurtée à Athènes, et le conflit, assoupi par la paix de 362, ne tarda pas à se rouvrir: en 357, les Thébains se rencontrèrent avec Athènes sur le sol de l'Eubée, et durent renoncer à l'île [4]. Ils eurent bientôt la consolation de voir se dissoudre la seconde confédération de Délos (355-4), mais alors ils étaient déjà hors d'état de profiter de la crise. Et d'autre part, dans l'état de trouble où était l'Asie antérieure, l'amitié du Grand Roi ne signifiait plus rien.

Au Sud, Thèbes restait, bon gré mal gré, la protectrice attitrée des États détachés de Sparte: nous l'avons vu intervenir à nouveau, dès 361, à Mégalopolis. Mais, là aussi, le flottement des relations entre États était devenu chronique. Thèbes ne pouvait même pas compter sur les cités de l'isthme, chose d'autant plus importante que l'hostilité des Achéens lui eût fermé l'accès du Péloponnèse par mer, quand bien même sa flotte improvisée eût survécu à

risséens, et le commentaire de M. Ed. Meyer, *Theopomps Hellenika*, p. 225, 247, 259, etc.

1. Cf. Euripide, *Alceste*, surtout v. 1154.

2. Xén., VI, 5, fin. Plut., *Pélop.*, 40. Diodore, XVI, 14, place (à tort) la mort d'Alexandre en 357-6, mais il n'indique pas à quel moment Tisiphonos disparut, laissant le pouvoir à Peitholaos et à Lycophron (qui régnaient seuls en 353). On ne peut donc savoir exactement quand furent composées les *Helléniques* de Xénophon.

3. Xén., *Hell.*, VI, I. Cf. Gernet, *Biblioth. Fac. L. Paris*, XXV, p. 403-4.

4. Diod., XVI, 7, et allusions dans les orateurs attiques, par exemple dans l'Androtionea (cf. Wilcken, *Hermes*, 1907, p. 374 sqq).

la défection de l'Eubée [1]. Mégare et Sicyone lui étaient plutôt favorables, mais Corinthe et Phlionte s'étaient écartées d'elle [2]. Plus loin, depuis la défection de Mantinée, la ligue arcadienne, la création d'Épaminondas, n'était plus guère qn'un mot, et Thèbes se trouvait ainsi isolée de ses amis de Mégalopolis et de Messène [3]. A gauche de la route, elle pouvait compter à peu près sur les villes de l'Akté, Épidaure, Trézène, Égine, et, chose plus importante, sur Argos [4] : mais, à droite, les Éléens s'étaient éloignés d'elle. Et, derrière toutes ces hostilités, restait Sparte, qui maintenait son attitude hargneuse et faisait toujours, sous les rois Archidamos et Cléomène [5], figure de grande puissance. Son passé aidant, elle gardait une telle apparence de prospérité relative dans le délabrement universel, que le vieil Isocrate pouvait encore songer à voir le roi Archidamos, reprendre les projets de son père sur l'Orient : il est vrai que l'inanité de ses espérances lui est apparue si vite, quand il a commencé à les serrer de près, que la plume lui est tombée des mains [6].

Malgré tout, par le fait de l'élan et du prestige acquis dans la période précédente, Thèbes est restée, durant les six ou huit ans qui ont suivi Mantinée, la plus grande force du continent grec, celle avec laquelle durent compter d'abord les puissances qui cherchaient à en accaparer les ressources, les Perses pour y puiser des soldats, la Macédoine pour y trouver des auxiliaires.

II

Le plus insûr des alliés de Thèbes était le peuple phocidien, car les Béotiens n'avaient jamais été meilleurs voisins à l'Ouest qu'à l'Est. De tous temps, les rapports avaient été mauvais entre les deux nations : au temps de l'invasion médique, comme au temps de la suprématie athénienne, on les trouve dans les camps opposés.

1. Diod., XVI, 30 (les Achéens dont parle Diodore, XVI, 29, sont les Achéens Phthiotes). Les Béotiens ont toujours eu un certain nombre de vaisseaux, comme le prouve l'expédition de Pamménès en Asie.

2. Mégare était en tous cas hostile aux Athéniens (cf. l'affaire de l'Orgas : Foucart, *Ét. sur Didymos*, p. 74 sqq). Sicyone : Diod., XVI, 39. Corinthe : Bourguet, *Adm. financ.*, p. 70. Phlionte : Dém., *p. Mégalop.*, 16.

3. Fougères, *Mantinée*, p. 467. Bourguet, *Bull. Corr. hell.*, 1903, p. 23. Cf. *Ath. Mitt.*, 1911, p. 23 sqq.

4. Diod., XVI, 34.

5. Nous connaissons Archidamos (360-338). Quant à Cléomène (roi 376), il apparaît comme représentant de Sparte à Delphes vers 336 (*Bull. Corr. hell.*, 1903, p. 34).

6. Isocrate, IX (*lettre à Archidamos*, inachevée). Elle serait de 356 environ. Mais M. de Wilamowitz en conteste l'authenticité (*Arist. u. Ath.*, II, p. 394), tout en reconnaissant que le style est bon.

Sparte les avait ensuite réunis un moment dans son alliance, mais aussi c'est par un conflit entre Béotiens et Phocidiens qu'avait commencé la guerre de Corinthe (395) [1]. Puis la Phocide avait été le point d'appui des armées péloponnésiennes dans la guerre béotique; après Leuctres (371), les Phocidiens avaient dû s'incliner devant la force, mais dès 362 nous les avons vu refuser de suivre les Thébains. La méfiance restait donc incurable entre les voisins, et Thèbes cherchait une occasion de faire sentir sa mauvaise humeur à la Phocide. Or, les Phocidiens, comme les peuples italiens au temps du pouvoir temporel des papes, présentaient un point faible : sur leur territoire s'élevait le sanctuaire international de Delphes.

La réputation de Delphes remontait bien loin dans le passé, et sa plus grande splendeur appartenait à l'époque des rois de Lydie : au fond, et quoique les Grecs eussent feint de ne pas voir bien des choses, l'oracle ne s'était jamais complètement relevé du coup qu'avait reçu son prestige par suite de son attitude dans la guerre de l'indépendance. Il va sans dire pourtant que son crédit, toujours soutenu par les Doriens du Péloponnèse, s'était maintenu au cours du v[e] siècle, et avait même repris une marche ascendante après le triomphe de Sparte sur Athènes. Quand la paix du Roi (386) eut inauguré pour les Grecs une courte période de tranquillité, on songea à réorganiser et à fortifier les puissances temporelles qui le soutenaient : Delphes et l'Amphictyonie.

Apollon, en effet, n'était pas représenté uniquement sur terre par la Pythie et quelques prêtres. Son temporel était d'abord sous la garde de la cité delphique, qui ne vivait que de son ombre. Quelques familles delphiennes, comme les Thrakides, avaient d'abord le privilège de fait, sinon de droit, de fournir le personnel sacerdotal [2]. Puis, toute la cité, qui ne comprenait guère que 600 ou 700 membres mâles et adultes, avait droit à participer à l'administration des biens du dieu, et il est visible que son culte était la préoccupation essentielle des trois ou quatre phratries qui constituaient Delphes [3]. Une commission de huit membres, les *prytanes*, avaient la garde et la gestion ordinaire des affaires d'Apollon. Dans les cas plus difficiles, la Βουλά (quarante membres) intervenait pour autoriser ou défendre [4]. Au-dessus encore s'élevait le pouvoir de l'assemblée générale des Delphiens, laquelle grossissait aux moments d'affluence, par exemple au moment de la fête quadriennale des Pythies, de tous les pèlerins qui accouraient au pied du Parnasse [5].

1. Cf. *Th.*, p. 147, écrit visiblement avant la guerre sacrée.
2. Diod., XVI, 24. Un Thraix a été retrouvé à Delphes avant 356.
3. Règlement des Labyades : Michel, 995. Sur la population, cf. Bourguet, *Adm finan. c.*, p. 45.
4. Bourguet, *ibid.*, p. 44-49.
5. *Ibid.*, p. 59-61.

Car l'intervention des Delphiens était un privilège de fait, résultant uniquement de leur proximité constante, et renfermé du reste dans d'étroites limites : le vrai pouvoir appartenait à l'organe international de l'Amphictyonie. Celle-ci, comme Delphes même, avait une origine des plus anciennes, mais sa constitution, telle que nous la connaissons au IVe siècle, ne remonte en tous cas qu'à l'époque de la première guerre sacrée (590). Le conseil amphictyonique comprenait 24 membres : 2 Thessaliens, 2 Phocidiens, 2 Delphiens, 1 Dorien de la Métropole, et 1 du Péloponnèse, 1 Ionien d'Athènes et 1 d'Eubée, 2 Perrhèbes et Dolopes, 2 Béotiens, 1 Locrien hypocnémidien, 1 Locrien hespérien, 2 Achéens, 2 Magnètes, 2 Ainianes, 1 Malien de Lamia et, depuis 426, 1 d'Héraclée [1]. La composition du collège a pu subir de légères modifications, mais on voit que, si théoriquement tous les rameaux de la race grecque étaient représentés, en fait la majorité a toujours appartenu aux peuples du Nord de la Grèce. Quant aux attributions de ce conseil, elles nous seraient connues avec plus de précision si le décret qui le réorganisa en 380 nous était parvenu en entier [2]. C'était, de toute antiquité, aux Thermopyles qu'il se réunissait au printemps et à l'automne (les deux *Pylées*), mais, depuis la première guerre sacrée, sa grande affaire était la surveillance du temple d'Apollon, l'intendance des jeux et ce qui se rattachait à ces augustes fonctions. Là-dessus se greffaient des attributions plus étendues ; le conseil, par exemple, s'occupait de tenir en état les routes qui conduisaient à Pytho, et stimulait le zèle pour le service des ponts et chaussées dans les diverses cités où Apollon était adoré.

Le conseil amphictyonique n'était réorganisé que depuis quelques années, lorsqu'une catastrophe naturelle vint lui donner l'occasion de déployer son activité. S'agit-il du tremblement de terre qui détruisit Olène et Héliké en 373 ? s'agit-il, comme il est plus probable, d'un incendie ? toujours est-il que le second temple de Delphes, celui qui avait été édifié après l'incendie de 548, fut complètement détruit, et qu'il fallut relever la maison du dieu [3]. Or, celui-ci était possesseur de nombreuses offrandes, dont les plus importantes lui venaient du VIe et du Ve siècles, mais on ne pouvait les toucher sous peine de sacrilège (*hiérosylie*). D'autre part, les revenus du dieu étaient maigres : les domaines qu'il possédait étaient en général

1. *Ibid.*, p. 145-149. Le cas d'Héraclée prouve que des modifications avaient pu s'introduire entre 590 et 346.

2. Michel, 702. Bourguet, *op. cit.*, p. 158-9. Cf. en particulier l. 40 ssq.

3. Cf. Hiller von Gärtringen, dans Pauly-Wissowa, *Real-Encyclop.*, IV, p. 2572-3. Il paraît difficile de croire à un tremblement de terre qui n'aurait endommagé que le temple. D'autre part, les termes dans lesquels on parle des travaux font songer à une construction complète : nous n'avons de renseignements précis que pour une époque où les principaux travaux devaient être terminés.

improductifs, puisque de vieilles prescriptions défendaient de les mettre en culture, et, si quelques particuliers avaient conservé l'habitude de déposer chez lui de l'argent, l'importance des temples comme établissements de banque avait maintenant presque disparu [1]. Il fallait donc créer des ressources extraordinaires. Les amphictyons commencèrent par imposer une première « obole » à toutes les cités grecques, c'est-à-dire probablement un douzième (1 obole par statère) de leurs revenus d'une année, — puis une seconde. Cette mesure aurait dû produire peut-être 1.000 talents, mais on ne s'étonnera pas qu'après Leuctres (371), beaucoup d'États aient été singulièrement négligents : Lacédémone par exemple n'acheva de s'acquitter qu'au bout de dix ans [2]. Néanmoins, l'enthousiasme du début suffit à permettre de bâtir le gros œuvre du nouveau temple, mais ensuite il fallut continuer à faire appel à la piété des fidèles : de la Thrace à l'Égypte, et du Pont à Marseille, ceux-ci ont envoyé des dons volontaires pendant tout le IVe siècle, mais en petite quantité (2 t. en moyenne par an) [3]. On avait établi dès 369 un collège

1. Bourguet, *Adm. financ.*, p. 26-31. Mais voir Pomtow, *Klio*, 1906, p. 116 sqq. Il est significatif (sinon entièrement probant) qu'on n'ait retrouvé nulle part trace d'opérations de banque. Je ne nie pas, bien entendu, que les sanctuaires n'aient pas fait de telles opérations au IVe siècle (Beloch, *Gr. Gesch.*, II, p. 350), mais il me paraît certain que le développement du crédit privé avait dû restreindre beaucoup leur activité à cet égard.

2. Sur cette difficile question de l'ὀδελὸς δεύτερος, cf. Bourguet, *Bull. Corr. hell.*, 1903, p. 1 sqq., et *Adm. financ.* p. 33. J'ai suivi l'opinion de M. Bourguet sur ce point que la contribution devait représenter un appel fait par deux fois déterminées à la piété des fidèles (cf. *Bull. Corr. hell.*, 1903, p. 32) et que le taux n'en n'avait pu être laissée à leur générosité. Quant au taux que j'ai adopté, $^1/_{12}$, voici ce qu'il donne pour quelques villes :

363-2 et 362	Mégare (3.444 dr. + 760 dr.)	12 t.
363-2 et 362	Trézène (334 dr. + 34 dr. 4 ob.)	1 t.
362	Épidaure (1.200 dr. 2 ob.)	3 t.
362 et 359	Sparte (7.120 dr. 2 $^1/_2$ ob. + 32 dr.)	20 t.
362	Corinthe (1.348 dr.)	4 t.
359	Locr. Hespér. (750 dr.)	2 t.
?	Phocidiens (2.418 dr. 4 ob.)	56 t.
Ap. 354	Héraclée (2 versements = 100 nomoi.)	$^1/_2$ t.

Remarquons que ces versements ne représentent très probablement qu'une fraction de la dette des cités (sauf peut-être dans le cas d'Héraclée) : on ne sera donc pas étonné de la faiblesse des budgets auxquels ils correspondent. En revanche, en adoptant le taux de 1 obole *par mine*, on arriverait, pour Mégare par exemple, à un chiffre de 600 t., supérieur à celui des revenus d'Athènes! — Quant au chiffre total, 1.000 t., il me paraît vraisemblable, puisque Alexandre considérait un temple de 1.500 t. comme tout à fait impérial (Diod., XVIII, 4). Il faut l'ajouter aux 530 t. que j'avais calculés (*T. A.*, p. 28) parce que j'avais noyé l'ὀδελός dans les contributions des fidèles : en revanche, les dépenses de la fin semblent avoir porté en général sur des constructions autres que le temple (cf. Bourguet, *Adm. financ.*, p. 36, 105, 127, 131). Ce chiffre, s'il était mieux établi, montrerait combien étaient maigres les ressources des cités grecques au IVe siècle : la faute en était surtout au développement du système de la ferme et des sociétés privées qui l'exploitaient (cf. un exemple caractéristique en Macédoine : [Arist.], *Écon* , II, 22).

3. Bourguet, *Adm. financ.*, p. 35, 36. M. Bourguet laisse en dehors du compte l'ὀδελός.

spécial, celui des *naopes*, pour recevoir ces subsides; au bout de quelques années, celui-ci constitua un fonds de dépôt de 20 à 30 t. pour pouvoir envisager l'avenir avec quelque sécurité [1] : mais cependant les travaux se ralentirent.

Les amphictyons avaient donc besoin d'argent. Or, depuis Leuctres, les Béotiens avaient pris dans l'amphictyonie une influence qui s'accrut du fait de leur étroite union avec les peuples thessaliens, et il leur fut facile d'exploiter cet état de choses dans des vues politiques. Déjà, sous prétexte que Sparte avait, en occupant la Cadmée, dépassé les limites assignées par les anciennes prescriptions amphictyoniques à l'hostilité entre Grecs, ils l'avaient fait condamner à une amende de 500 t., — amende qui, comme on pense, était encore à percevoir [2]. Maintenant, ils essayèrent d'utiliser Delphes contre ceux des Phocidiens qu'ils rendaient responsables de la politique de ce peuple à leur endroit. Philomèle, Onomarque, d'autres encore, se virent accusés d'avoir cultivé des terres sacrées, menacés de confiscation [3]. Mais c'étaient des hommes influents, énergiques, qui surent faire de leur cause une cause nationale : à grands renforts de vers d'Homère, ils démontrèrent aux Phocidiens que Delphes était chez eux, et qu'ils n'avaient aucune raison de s'en laisser enlever le contrôle par des pouvoirs locaux ou internationaux (356) [4]. L'opposition des Delphiens fut brisée, les Thrakides par exemple exterminés. Puis, Philomèle, devenu le chef des Phocidiens, se mit en mesure de parer au danger, beaucoup plus sérieux, qui venait du côté de l'amphictyonie : car il était assez intelligent pour prévoir qu'il allait déchaîner une nouvelle *guerre sacrée*.

La mainmise des Phocidiens sur Delphes ne pouvait manquer d'être un événement panhellénique; les listes de souscriptions conservées suffisent à montrer combien était encore universelle la réputation de l'oracle. Il n'est pas difficile de comprendre comment cet événement réagit sur les relations des États. Philomèle allait avoir devant lui les Béotiens et les Thessaliens, dont la guerre sacrée resserra l'union détendue [5]. Il fallait donc qu'il s'assurât l'alliance des puissances hostiles à Thèbes, Sparte et Athènes. Pour cela, il dut

1. Cf. Bourguet, *ibid.*, p. 36, 57, 89. Bien des points restent obscurs dans le détail.

2. Diod., XVI, 29 : l'amende fut doublée au bout d'un certain temps. Peut-être les deux ὀδελοί furent-elles destinées à la remplacer.

3. Diod., XVI, 23-4, parle d'une amende collective infligée aux Phocidiens. Il est difficile de ne pas soupçonner ici l'influence de la rancune béotienne : cf. pourtant ambassade *à Thèbes*, XVI, 27. Cf. Arist., *Pol.*, VIII, III, 4.

4. Diodore (XVI, 14) place le commencement des œuvres historiques ayant pour point de départ la guerre sacrée en 357-6, puis (23 sqq) le récit des premières opérations militaires en 355-4. La guerre a fini en 346 après avoir duré dix ans : cf. Pomtow, *Klio*, 1906, p. 100.

5. Les Béotiens n'avaient pas soutenu les Thessaliens contre les tyrans de Phères en 357 (Diod., XVI, 14). Cf. p. 336-7.

d'abord prendre de grands ménagements : il déclara qu'il ne toucherait pas aux biens du dieu, et en effet les travaux du temple continuèrent malgré l'occupation phocidienne [1]. Même ainsi, il ne put compter d'abord, de la part des deux cités et de leurs alliés, que sur une neutralité bienveillante. Il dut se préparer à soutenir le choc avec les seules forces des Phocidiens (5.000 hoplites), entretenues grâce à une contribution sur les riches Delphiens [2]. Ce n'était pas assez pour tenir tête à la Béotie : Philomèle fut vaincu et tué. Il avait fortifié Delphes de tous côtés, barrant par des retranchements formidables la croupe qui descend au village actuel de Kastri (contre les Locriens d'Amphissa) et la route qui passe au bas des Phédriades, venant d'Arachova, du carefour d'Œdipe et de la Béotie. Delphes resta inattaquée, mais les terres des Phocidiens furent cruellement ravagées, et ils se seraient peut-être découragés, si Onomarque, élu général, ne leur avait indiqué un nouveau secours [3].

Plusieurs fois déjà, les richesses entassées dans les antiques sanctuaires avaient tenté les États grecs dans lès heures de détresse. Cependant, quoique le trésor d'Athéna fût, vis-à-vis d'Athènes, dans une situation toute spéciale, on a vu que les Athéniens n'y avaient fait appel que sous forme d'emprunt ; de même, les Syracusains à l'Olympiéion en 413. Denys n'avait pillé que des temples à demi-barbares, à Caeré et à Dodone; et, quand les Arcadiens avaient touché aux trésors d'Olympie, un cri d'indignation s'était élevé. Cette fois, Onomarque mit hardiment la main sur le capital du dieu de Delphes [4]. Les offrandes des rois de Lydie, les plus riches, pouvaient être estimés à 4.000 t., l'ensemble des ex-voto à 10.000 t. : c'était de quoi entretenir facilement, sans préjudice des subsides à verser pour acquérir des alliances, une armée de 20.000 hommes pendant dix ans [5]. Dans l'état où était la Grèce, une pareille armée était la chose du monde la plus facile à trouver, et, parmi les pauvres diables voués à la vie d'aventures, peu nombreux étaient ceux chez qui la provenance de l'or phocidien devait éveiller des scrupules. Onomarque eut donc une force permanente, toujours disponi-

1. Diod., XVI, 27. Cf. Bourguet, *Adm. financ.*, p. 36, etc.

2. Diod., XVI, 25. Le chiffre est bien en accord avec ce que nous savons pour 378-7 : cf. p. 280. Faut-il conclure à une population de 50.000 âmes?

3. Les fortifications du côté d'Amphissa se voient encore aujourd'hui. Quant aux roches Phédriades, Diod., XVI, 28. Cf. Pomtow, *Klio*, 1906, p. 117 sqq.

4. Diod., XVI, 32-33. Il dit (30) que Philomèle avait déjà spolié le temple, puis (56) que le procès de Philon, en 347, l'innocenta. Ceux qui croient à l'existence d'une caisse sacrée expliquent que Philomèle avait mis à contribution cette caisse, et qu'Onomarque le premier toucha aux offrandes (Beloch, *Gr. Gesch.*, II, p. 323) : mais toute l'histoire de la construction du temple prouve qu'il n'y avait pas d'autre capital à Delphes que le capital non monnayé.

5. Diod., XVI, 56. La solde au IVe siècle était ordinairement de 4 oboles par jour, mais sans la nourriture.

ble, qu'il n'était pas indigne de commander. Il occupa les Thermopyles, coupant la communication entre Béotiens et Thessaliens [1]. Il eut plus de peine à repousser la milice béotienne, mais les ressources manquaient à Thèbes pour tenir constamment cette milice sous les enseignes : imitant l'exemple d'Agésilas et de Charès, on envoya 3.000 hommes au secours d'Artabaze (353) pour obtenir des subsides à opposer aux trésors de Delphes [2]. C'était un pas dangereux, puisque Thèbes rompait ainsi son alliance traditionnelle avec le Roi : aussi Pamménès, qui commandait le contingent béotien, se laissa aller à des négociations secrètes avec les généraux d'Okhos. Sur quoi Artabaze le renvoya, et le seul résultat de cette expédition malheureuse fut de priver les Thébains, pendant un certain temps, de leur stratège [3] : mais ils rentrèrent en grâce auprès du Grand Roi, qui leur envoya 300 t. [4]. Pendant ce temps, Onomarque s'était porté contre les Thessaliens, contre lesquels il avait lié partie avec les tyrans de Phères [5] : mais là, il se heurta à un adversaire inattendu.

Nous avons laissé les Thessaliens très disposés à invoquer contre Lycophron et Peitholaos l'assistance de Philippe, comme ils avaient invoqué jadis contre d'autres tyrans de Phères celle d'Archélaos et d'Amyntas. Le régent de Macédoine était débarrassé maintenant des difficultés qui l'avaient d'abord assailli, rassuré du côté d'Athènes par la guerre sociale : il accepta le titre traditionnel de *tagos* des Thessaliens. Les Thessaliens gagnaient, à cette alliance avec la dynastie macédonienne envers laquelle ils allaient montrer un loyalisme durable, l'unité de direction. Philippe, de son côté, doublait les ressources de son royaume : surtout, il disposait maintenant d'un corps de cavaliers depuis longtemps réputés en Grèce, entraînés dès l'enfance à la difficile manœuvre de charger sans étriers. Quand il leur eut donné la longue lance qu'avait mise en honneur Iphicrate et dont lui-même avait doté toute l'infanterie macédonienne (*sarisse*) [6], il eut une cavalerie redoutable pour une phalange d'hoplites même dans l'attaque de front, irrésistible quand elle réussissait le mouvement tournant, — la cavalerie, qui, bien plus que la phalange macédonienne, devait conquérir la Grèce et l'Asie. Déjà, il avait pris Pagases [7], et la flotte athénienne, sous Charès, était venue trop

1. Diod., XVI, 33.
2. Diod., XVI, 34 (en 353-2).
3. Dém., *c. Aristocr.*, 183. Frontin, II, 3. Polyen, VII, 33.
4. Diod., XVI, 40 (en 351-0).
5. Diod., XVI, 29, ne parle pas de Phères. Mais (35) il mentionne une campagne des Phocidiens avant celle d'Onomarque.
6. Comparer l'armure des cavaliers sur les vases athéniens (avec les dards) et sur les représentations des batailles d'Alexandre (avec la longue lance).
7. Diod., XVI, 31 (en 354-3). Le texte parle de *Pagai*, mais il a été corrigé par M. Beloch.

tard (comme toujours) s'embosser dans les eaux du golfe thessalien. L'intervention d'Onomarque changea d'abord la face des choses : Philippe fut battu deux fois. Mais il revint l'an d'après (353), décidé à en finir avec Phères : et, quand Onomarque reparut au secours de ses alliés, il alla à sa rencontre jusque près d'Halos. Les infanteries étaient égales en nombre (20.000 hommes) et en valeur militaire : mais Onomarque n'avait que 500 cavaliers à opposer aux 3.000 Thessaliens de Philippe. Il fut écrasé et resta lui-même sur le terrain. Philippe, avec ostentation, avait défendu de faire quartier aux sacrilèges : acculés au rivage, 3.000 des soldats d'Onomarque, qui ne purent rejoindre les trières athéniennes, restèrent dans la mer [1]. Le Macédonien se posait en protecteur, non plus seulement des Thessaliens, mais de l'amphictyonie toute entière.

Les Phocidiens ne renoncèrent pas à la lutte. Ils avaient encore 11.000 hommes, et l'or de Delphes leur permit, en doublant la solde, de combler les vides [2] : Phayllos, frère d'Onomarque, prit le commandement et occupa fortement les Thermopyles. En effet, quand Philippe reparut en 352, ce fut avec l'intention d'enlever ce passage de haute lutte et de frapper le dernier coup. Mais la bataille de Phères avait inquiété les alliés des Phocidiens : des secours vinrent du Péloponnèse, Athènes envoya 5.000 hoplites sur 100 trières, et Thèbes se trouva immobilisée [3]. Philippe n'insista pas : il se contenta de se maintenir en Thessalie, et ne se hâta même pas outre mesure d'en finir avec Phères (351) [4]. Et il alla se faire oublier en achevant la besogne commencée au nord de son royaume. Ce qu'il avait osé suffisait pour montrer aux États grecs que l'homme qui réunissait la puissance de Jason à celle d'Archélaos ne devait plus être regardé du même œil que l'avaient été ses ancêtres, et que des temps nouveaux arrivaient.

La guerre sacrée languit après son départ. Phayllos étant mort de phtisie, le commandement passa à Mnaséas, puis à Phalaikos; l'occupation de Delphes se fit plus rigoureuse : les travaux du temple ont alors cessé pour quelques années [5]. Mais les Phocidiens étaient réduits à la défensive la plus stricte, et les Béotiens, gênés par l'hostilité d'Orchomène qu'Onomarque avait eu le temps de relever [6], ne vinrent pas les chercher chez eux. D'autant plus qu'ils

1. Diod., XVI, 35.
2. Diod., XVI, 35, parle de 6.000 + 3.000 morts sur 20.000 hommes à la bataille du golfe Pagasétique. Solde doublée : 36.
3. Diod., XVI, 37-8, parle brièvement de cette tentative. Mais les orateurs attiques le complètent. Les Béotiens durent être eux-mêmes inquiétés par la hardiesse de Philippe (cf. p. 394).
4. Diod., XVI, 32 (en 350-49). Ce retour offensif de Peitholaos (chassé : 37) peut être historique.
5. Diod., XVI, 38, 39, 40. Cf. Bourguet., *Adm. financ.*, 36, 101.
6. Diod., XVI, 33; cf. 37, 40.

furent occupés ailleurs en 351. Sparte avait jugé le moment propice pour reprendre l'offensive dans le Péloponnèse, elle avait battu les Argiens [1], elle menaçait Mégalopolis. Archidamos avait convoqué à ce siège les Athéniens [2]. Les Béotiens envoyèrent Képhision avec 3.000 hommes, et Mégalopolis fut encore sauvée [3]. C'était la dernière fois qu'ils intervenaient dans la presqu'île : il est vrai que c'était la dernière fois aussi que Sparte risquait une attaque.

III

Les années qui venaient de s'écouler avaient en effet ajouté quelques traits encore au sombre tableau que nous avons été obligé de tracer de la Grèce. La Grèce maritime, même après la prompte dissolution de la seconde confédération athénienne, nous apparaît maintenant comme privilégiée au regard de la Grèce continentale : Égine, grâce aux prises de ses corsaires, connut même à cette époque une ère de prospérité [4]. Sur le continent, Thèbes restait malgré tout la puissance la plus brillante : on l'avait vue avec admiration combattre à la fois en Asie-Mineure, en Phocide, dans le Péloponnèse [5]; il est juste d'ajouter que, de tous les côtés, ses efforts étaient restés également vains. La Phocide était épuisée par les ravages de l'ennemi et par l'obligation d'entretenir l'armée qui couvrait Delphes : dans quelques années, l'aspect de la haute vallée du Céphise, si florissante jadis, épouvantera les ambassadeurs athéniens [6]. La Thessalie, depuis que la victoire du Macédonien y avait fermé l'ère des guerres civiles, présentait avec elle un contraste significatif. Le Péloponnèse, depuis Leuctres, était, à une seule exception près (Mégare [7]), la partie la plus éprouvée de la Grèce, non seulement par les guerres entre États, mais par les convulsions intérieures des cités. A Sparte, la crise économique, conséquence de la perte de la Messénie, allait s'aggravant, et il en résultait que la force militaire laconienne tendait de plus en plus à s'écouler vers le dehors : encore quelques années, et Sparte ne sera plus guère, comme la Crète, qu'un réservoir d'aventuriers et de mercenaires [8]. Les seuls peuples qui n'eussent pas trop souffert étaient, chose significative, les petites

1. Diod., XVI, 34, 39, semble raconter deux fois la prise d'Ornées.
2. Diod., XVI, 39, ne parle pas des Athéniens. Mais cf. [Dém.], *p. les Mégalop.*
3. Diod., XVI, 39.
4. Isocrate, *Éginétique.*
5. Diod., XVI, 34.
6. Eschine (*Amb.*, 131) et Démosthène (*Amb.*, 65, 123) sont d'accord.
7. Isocrate, *Paix* (VIII), 117.
8. Diod., XVI, 62. Le rapprochement que font tout naturellement Aristote (*Politique*, II, v, 6) et ses contemporains entre Sparte et la Crète est caractéristique.

confédérations de l'Ouest, Achéens, Étoliens, etc.; la Grèce proprement dite trouvera bientôt une dernière ressource dans ces pays reculés où elle n'avait considéré comme siennes, jusque-là, que les colonies de Corinthe.

C'était le plat pays qui avait porté le poids de ces guerres et de ces révolutions. Au IVe siècle, le déboisement était déjà si avancé que les forêts de Grèce ne suffisaient plus, à beaucoup près, à la marine grecque, et nous avons dit que le pâturage lui-même, si prépondérant à l'époque homérique, avait fortement reculé dès le ve siècle devant la terre à céréales. Maintenant, les céréales mêmes passaient au second plan par rapport à l'olivier, à la vigne, aux cultures plus perfectionnées et plus rémunératrices. Or, si les troupeaux qu'enlevaient les armées n'étaient pas perdus pour tous, si les moissons brûlées repoussaient l'année suivante, il fallait quarante ans pour reconstituer une olivette, il en fallait presque autant pour rendre à une vigne sa vigueur d'antan : et que dire des cultures plus délicates ! De plus, les dissensions intérieures s'accompagnaient régulièrement d'expropriations, de confiscations en masse, qui frappaient surtout la terre, puisque l'argent se dérobait assez facilement : et cette instabilité décourageait partout le propriétaire du sol. Si l'avilissement de la propriété foncière ne nous apparaît pas avec toute la netteté désirable [1], cela tient d'abord à l'insuffisance de nos documents, et ensuite à ce que le phénomène est masqué par un autre : l'abaissement du pouvoir de l'argent, conséquence de l'afflux de l'argent lauréotique au ve siècle d'abord, et, de nouveau, à partir de la moitié du IVe siècle [2]. Si la terre restait, malgré tout, le placement le plus sûr, puisque le capital foncier ne rapportait que 8, 33 % là où d'autres capitaux rapportaient facilement 12 [3], cela tient aux privilèges politiques et sociaux qui restaient attachés presque partout à la possession du sol.

Les villes avaient beaucoup moins souffert, parce qu'une place fortifiée était encore presque imprenable malgré les progrès réels de la poliorcétique. De plus, la destruction leur était épargnée par des armées de mercenaires qui préféraient les mettre à rançon; le sac de Sestos par Charès a été un fait presque unique entre la guerre du Péloponnèse et l'époque macédonienne. Dans les révolutions, le capital mobilier ne pouvait être atteint que par un moyen détourné :

1. Lysias (*Fort. d'Aristoph.*, 29, 30, 42) indiquerait un prix de 1.000 frs par hectare (en poids) dans les environs d'Athènes. Mais cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, II, 347 n. A Delphes, nous voyons des maisons louées 300 dr., des terres louées 2.000 dr. (éginét.), mais pas d'indications de dimensions ou de qualité.

2. Sur l'afflux de l'argent au ve siècle, cf. p. 90. En 355, l'exploitation du Laurion n'avait pas encore recommencé ([Xén.], *Revenus*) : mais elle reprit bientôt avec intensité. Cf. une nouvelle inscription; *Ath. Mitt.*, 1910 (Michel, *Suppl.*, 1514).

3. Billeter, *Gesch. des Zinsfusses*, p. 10 sqq. Cf. *S. R.*

l'abolition des créances, moyen que les partis révolutionnaires n'employaient encore que sur une échelle assez restreinte [1]. Bref, les villes étaient devenues des endroits privilégiés où la population affluait. Athènes avait maintenant, avec le Pirée, 150.000 habitants [2], et les vieilles cités s'étaient, toutes proportions gardées, développées comme elle, tandis que de nouvelles s'élevaient partout, à Rhodes et à Cos, à Mégalopolis et à Messène. Seulement, cet accroissement se produisait surtout par l'augmentation de la population servile, là au moins où le prolétariat urbain était rendu de plus en plus impropre au travail par les largesses de la démocratie : l'Attique, au ɪvᵉ siècle, comptera 150.000 esclaves peut-être, Corinthe 60.000, Égine 70.000 [3]. Nous avons déjà signalé (l. II, c. 1) la baisse significative des prix d'esclaves [4]. Quand Denys permit aux Rhégiens (387) de se racheter pour 100 dr., on considéra que c'était un trait de générosité; en revanche, en 305, la rançon de 500 dr. pour un homme libre, convenu entre Démétrius et les Rhodiens, apparaît comme un prix élevé.

En voyant les fils de la Grèce ainsi chassés des campagnes par les guerres et les séditions, supplantés à la ville par les esclaves barbares, on ne s'étonne plus que le phénomène du mercenariat, déjà très marqué vers la fin de la guerre du Péloponnèse (l. II, c. 1) ait atteint son paroxysme un demi-siècle plus tard [5]. Des milliers de soldats, sans parler des milices régulières des cités grecques, s'empressaient au service des rebelles d'Asie-Mineure et d'Égypte, tandis que le Grand Roi avait régulièrement dans ses troupes 10, 12, 20.000 Grecs à la fois. A l'Occident, l'Hellène rencontrait une forte concurrence barbare. Mais, en Grèce, toute cité dans l'embarras trouvait facilement des condottieri pour soutenir sa querelle ; les Phocidiens, pendant dix ans, en réunirent 10 à 20.000. Si l'on veut être sûr de ne pas exagérer, on évaluera à 100.000 hommes la

1. Aristote (*Polit.*) n'en parle guère. L'abolition des dettes est devenue de plus en plus fréquente à mesure que le crédit s'est développé.

2. Beloch (*Gr. Gesch.*, II, p. 339-40) cote un peu bas comme toujours (malgré sa note. Cf. *S. R.*).

3. Ktésiklês, *ap.* Ath. VI, 373ᵉ, se rapporte à mon avis au ɪvᵉ siècle.

4. Ajouter, aux textes cités là, Xén., *Rev.* 4, 23 sqq. Cf. Ciccotti, *Il tramonto d. schiav.* = *Le déclin de l'esclav. ant.*, p. 129, 120 (trad. Platon, 1910, p. 92, 169).

5. Il est intéressant de consulter la liste de mercenaires d'Athènes : Michel, 605. Elle est vraisemblablement de la fin du siècle. On y relève (sur la partie conservée) 46 individus dont beaucoup doivent être Thraces (à en juger par les noms); puis 3 Lucaniens; 1 Carien ; 4 Carystiens; 1 Larisséen; 1 Messénien, 1 Aspendien; 1 Cyrénéen; 3 Mégariens; x Érythréens; 1 Cyzicénien; 7 Ainianes; 3 Thébains ; 2 Lemniens ; 1 Carien; 1 Phasélite, 5 Théangéliens ; 1 Éphésien; 1 Argien; 2 Méthymnéens, 5 Cassandriens; 2 Colophoniens; 6 Périnthiens; 2 Samothraciens; 3 Milésiens, 1 Sidète; 4 Mytilénéens; 1 Malien; x Rhodiens; 1 Iasien; 1 Halicarnassien ; 1 Philippien ; 1 Lycien ; 2 Héracléotes; 1 Athamane; 1 Priénien ; 1 Olynthien; 1 Gargarien; 4 Locriens; 1 Béotien, 2 Phocidiens; 1 Épirote; 4 Achéens; 6 Locriens. Il est fâcheux qu'on ne puisse savoir dans ce nombre combien il a y de bannis.

force flottante ainsi fournie par une presqu'île qui ne comptait certainement pas plus de 2 millions d'habitants : c'est-à-dire qu'un cinquième au moins de la population propre au service était employée soit à des entreprises d'étrangers, soit à des guerres qui ne nuisaient qu'à la Grèce. Nous avons vu comment le sauvetage de la force thessalienne avait été effectué par la Macédoine : la même opération réussirait-elle ailleurs ?

Dans l'émiettement général des forces politiques, les vieilles confréries religieuses s'étaient maintenues, et l'une d'elles venait de reprendre, grâce à une série d'événements spéciaux, un éclat inattendu : Delphes. A l'occasion de l'incendie du temple, on avait assisté à un véritable élan panhellénique. Puis, le sacrilège des Phocidiens avait provoqué un mouvement d'indignation presque général [1]. Les politiques réalistes, pouvaient sourire de cette recrudescence de ferveur religieuse, plaisanter les « ombres delphiques ». Il n'y en avait pas moins là l'indice d'une force morale, sur laquelle on pouvait s'appuyer pour restaurer le sentiment de la solidarité hellénique.

Or, depuis 352, on sut qu'il y avait, au Nord, quelqu'un qui songeait à exploiter les divers symptômes que nous venons d'indiquer. Les hommes que préoccupaient encore les intérêts généraux de l'hellénisme commencèrent à se demander s'il saurait les exploiter en vue de ces intérêts.

1. On en retrouve la trace dans Diodore, XVI. Il est manifeste qu'il a puisé à des sources différentes (encore que la source principale puisse être Démophile : Pack, *Hermes*, 1876, p. 179 sqq.). En général, son récit est hostile aux Phocidiens (surtout 64 : Théopompe plutôt que Démophile). Parfois, une autre note perce, par exemple chap. 30 (Diyllos?) : cet hommage chevaleresque à Philomèle n'a rien de sacerdotal.



CHAPITRE VIII

L'anarchie en Occident (367-350).*

L'empire de Denys lui survit peu.

I. Denys le Jeune, 367-357. — Dion et Platon. — L'expédition de Dion, 357. — — Héraclide et Philiste, Nypsios ; la délivrance de Syracuse. — Fin de Dion, 352, retour de Denys (après 350). — La dislocation de son empire.

II. La Sicile carthaginoise. — Tarente après Archytas. — Bruttiens et Samnites. — Fin des invasions celtiques.

III. Marseille et le monde grec, Marseille et le monde celtique ; Pythéas et Euthymène.

Fin de l'hégémonie grecque en Occident.

Pendant qu'à l'Orient l'hégémonie de Sparte s'effondrait et que, sur ses ruines, Athènes et Thèbes reconstituaient d'éphémères et instables constructions politiques en évitant de heurter le Grand Roi, l'empire qui s'était édifié avec le secours des Lacédémoniens, et que nous avons vu dominer un moment l'Occident grec et barbare, s'acheminait aussi vers sa dissolution.

I

Au moment de mourir (367), le vieux Denys se vantait d'avoir établi la tyrannie sur des bases solides. En même temps, il avait prévu quelles difficultés le caractère de son successeur désigné préparait pour son empire. Sur l'un et l'autre point, sa clairvoyance ne se trouvait pas en défaut.

Denys le Jeune n'avait rencontré aucune opposition, ni de la part

---

Païs, *Ancient Italy*.

Syracuse. — Monnaies d'Occident (Barclay V. Head, *Hist. Numor.*, 2e éd.). — Lettres 3, 7, 8 de Platon (Constantin Ritter, *Platon*, I, 1910). — Skylax, *Périple* (*Geogr. Gr. Min.*, Didot, I). — Aristote, *Politique*. — Diodore, XV et XVI. — Strabon, *passim*. — Corn. Nepos, *Dion*. — Justin, XXI. — Plutarque, *Dion*. — Athénée.

du peuple de Syracuse, ni de la part de l'armée [1]. C'était un homme de trente-cinq ans environ, qui n'était ni sot ni méchant, mais une nature légère, ardente au plaisir, à tous les plaisirs, nobles ou bas, un amateur dans tous les sens du mot et dans tous les domaines. Il commença par des mesures de bienveillance, amnistie complète, exemption d'impôts [2]. Partout, son gouvernement, comparé à celui de son père, donna une impression de détente. A Syracuse, les constructions dispendieuses se ralentirent. Puis, une des mesures qui, parmi toutes celles du premier Denys, avait soulevé la plus juste indignation, la destruction de villes entières avec transport en masse des populations, fut réparée sur certains points. En Sicile, Tauroménion put se relever, sous la direction de l'opulent Andromachos, père de l'historien Timée [3]; en Italie, Rhégion revécut sous le nom de Phoibeia, qu'elle ne devait pas porter longtemps [4]. Dans un royaume relativement vaste, et encore bien peuplé, les colons ne manquèrent pas. Au dehors, Denys ne chercha pas à user de ses forces énormes, de sa garde de 10.000 Barbares, noyau d'une armée qu'on portait à 10.000 cavaliers et 100.000 fantassins, de ses 4 ou 500 vaisseaux [5]. Un de ses premiers actes fut de rétablir la paix avec Carthage, sur la base du *statu quo* (367-6) [6] : il ne chercha pas à profiter des dissenssions intestines de Carthage [7]. En Italie, il fut forcé de se défendre contre les Lucaniens [8]. Mais il maintint les bonnes relations avec Naples et avec le gouvernement d'Archytas à Tarente [9]. Grâce à quoi, il put établir deux villes nouvelles dans un domaine que les Tarentins s'étaient jusque-là réservé, sur la côte adriatique de l'Iapygie : c'était un nouveau point d'appui pour la flotte qui faisait la police de l'Adriatique [10]. La rapidité avec laquelle la piraterie reprit ses habitudes à la chute de Denys prouve le service éminent rendu pendant cinquante ans par la flotte syracusaine.

Le point faible de la situation de Denys était la spoliation des enfants d'Aristomaché, que beaucoup regardaient comme des victimes

1. Diodore, XV, 74, parle du peuple; Justin, XXI, 1, des soldats; l'un et les autres furent sans doute consultés pour la forme.

2. Justin, XXI, 1.

3. Diod., XVI, 7.

4. Strab., VI, 258.

5. Diod., XVI, 9. Corn. Nepos, *Dion*, 5. Inutile de faire ressortir l'exagération de ces renseignements, qui viennent sans doute de Timée.

6. Plut., *Dion*, 7, 16.

7. Platon (*Lettres* 3, 317 a; 7, 338 a) parle de guerre *en Sicile*. Il ne peut s'agir que d'une expédition contre les Sicules, s'il n'y a pas confusion avec l'Italie. Dès 366-5, secours de Denys II à Sparte (Xén., VII, iv, 12).

8. Diod., XVI, 9.

9. Avec Naples, voir l'envoi de Nypsios (p. 356). Avec Archytas, toute l'histoire de Platon (plus bas).

10. Diod., XVI, 9. On n'est pas sûr du nom des deux villes. On a pensé à Néapolis, dont il existe des monnaies (cf. Barclay Head, *Hist. Numor.*, 2e éd., p. 48).

du défunt tyran. Or, ils avaient un protecteur puissant dans la personne de leur oncle Dion. Celui-ci, né en 408 du riche Hipparinos [1], avait grandi dans l'intimité de Denys I : il avait été employé bien des fois dans des missions de confiance, et venait encore de négocier avec Carthage la paix de 367-6 [2]. Mais ses intrigues, dans les derniers jours de Denys l'Ancien, pour obtenir à ses neveux une part du pouvoir [3], avaient transpiré, et, si Denys le Jeune n'osa pas s'attaquer à sa personne ni même se priver de ses services, une méfiance réciproque n'en subsista pas moins. Dion eut donc l'idée de profiter des velléités intellectuelles de son parent pour renforcer son autorité de celle de son ami Platon. Encore jeune à la mort de Socrate (399), celui-ci avait entrepris alors une série de voyages qui l'avaient amené auprès des pythagoriciens de Tarente, et de là à Syracuse. Il avait séduit le jeune Dion par le charme de ses entretiens, l'avait conquis par ses vues politiques : les saillies libérales du philosophe avaient moins plu à Denys, et la captivité que Platon avait subie, à son retour de Sicile en Grèce, chez les corsaires éginètes, ne l'avait pas encouragé à retourner en Sicile [4]. Cependant Dion, qui était resté en correspondance réglée avec lui, n'eut pas de peine à le décider à venir voir si le nouveau tyran se prêterait à réaliser l'idéal du bon monarque. Platon fut bien accueilli : la devise de son école « que nul n'entre ici s'il n'est pas géomètre » fut pendant quelque temps celle du palais royal. Mais les mauvaises relations de Denys avec Dion finirent par réagir sur son commerce avec le maître, et Platon regagna Athènes [5]. Une lettre procurée par des amis zélés avait mis Denys au courant des relations trop intimes de Dion avec certains Carthaginois : il finit par chasser son parent de Syracuse, sans lui retenir les revenus de son immense fortune [6]. Et Dion put prouver à Athènes et aux diverses villes grecques qu'un train royal n'était pas incompatible avec la qualité de disciple de l'Académie.

Cependant le commerce personnel n'avait fait que grandir le prestige du philosophe athénien, et Denys le rappela une fois encore : cette fois, il fallut qu'Archytas se portât caution pour son allié auprès de Platon. L'accueil fut encore bon (361) [7], mais il était de

1. Il mourut en 353 à 55 ans (Corn. Nepos, *Dion*, 10). Hipparinos était un des amis de la première heure de Denys.
2. Plut., *Dion*, VII, 16.
3. Plut., *Dion*, 7 etc. (l'empoisonnement est peut-être imaginé, comme le meurtre de la famille d'Aristomaché l'a été par Justin, XXI, 1).
4. Plut., *Dion*, 5, force à placer le voyage avant la fin de la guerre de Corinthe (395-386).
5. Date incertaine. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'exil de Dion, qui eut lieu quatre mois après l'arrivée de Platon à Syracuse (lettre 7, 329 c, 353 a), est antérieur a la fin de la guerre en Grèce (362). Cf. Plut., *Dion*, 19.
6. Plut., *Dion*, 17. Cf. [Platon], lettre 1 (lettre de Dion à Denys), et *passim*.
7. La date fixée par l'éclipse de soleil du 12 mai 361 (Plut., *Dion*, 21).

plus en plus évident que Denys ne se prêterait pas à faire passer son empire du despotisme au régime de l'aristocratie idéale. Les courtisans et les hommes d'État de la vieille école avaient pris leurs précautions en faisant rappeler d'Adria le vieux Philiste [1]. Sa proscription n'avait altéré ni le dévouement de celui-ci à la dynastie, ni sa confiance dans le régime autoritaire dont il avait été jadis le soutien. Platon ne parvint pas sans peine à se tirer de la « Charybde » qu'il avait de nouveau affrontée : il revint sans avoir livré à Denys les derniers secrets de l'Académie, et non sans que des propos aigres-doux fussent échangés ; pourtant il resta officiellement l'ami du tyran [2]. Mais Philiste avait vaincu : en 357, Denys alla avec lui en Italie inspecter ses possessions anciennes et nouvelles.

Cependant l'exil, même doré, pesait à Dion : déjà, aux jeux olympiques de 360, il ne cachait pas son intention de rentrer au besoin par la force [3]. Alors des mesures de rigueur furent prises : Denys mit ses biens sous séquestre, donna sa femme Arété à un des affidés de la tyrannie, Timocrate [4]. Cette dernière injure décida Dion : avec l'aide de ses amis platoniciens, il trouva facilement en Grèce 800 mercenaires. Parmi les nombreux exilés syracusains, il ne s'en rencontra guère que 25 pour le suivre [5] ; ils se défiaient non sans raison de la conversion républicaine de l'homme qu'ils avaient vu si longtemps au service de la tyrannie ; au dernier moment, Héraclide et Théodote se séparèrent de lui pour agir de leur côté [6]. Ce fut donc avec stupeur que le public vit Dion quitter Zacynthe le 9 août 357 avec 2 vaisseaux, 1.800 hommes, et 2.000 armures [7]. Mais Dion savait quelles complicités l'attendaient parmi les mouvantes et mobiles populations de l'Occident, et pour qui il emportait les 2.000 armures. D'ailleurs, son âme n'était pas assez philosophe pour se fermer au sentiment de la gloire : « Quand même je mourrais en débarquant en Sicile, disait-il, ce que j'aurai tenté suffira pour m'assurer l'immortalité [8]. »

1. Philiste était encore enfant en 413, et il était déjà maître de sa fortune en 406 (Diod., XIII, 91) ; il avait donc en 360 environ 65 ans.

2. Mot sur Charybde : Plut., *Dion*, 21. L'amitié apparente : *Lettres 3* et 7 de Platon.

3. Platon, *Lettres*, 2 (suspecte), 310 ; 7, 350 b.

4. Il y avait longtemps qu'il y pensait. Mais la chose ne fut perpétrée qu'après 361 (Plut., *Dion*, 23 : confirmé par Platon).

5. Plut., *Dion*, 24. Diod., XVI, 10, dit 30. Le nombre de 1.000 bannis syracusains est mis au hasard.

6. Plut., *Dion*, 36, dit formellement que la rupture eut lieu avant le départ. Diod., XVI, 6, 16 dit le contraire ; dans le premier passage il appelle Héraclide Chariclide. Il a suivi Timée plutôt qu'Éphore-Démophile et Théopompe, dont s'inspire indirectement Plutarque.

7. Plut., *Dion*, 26 : l'éclipse de lune du 9 août 357 fixe la date. On est d'accord sur les forces : le nombre d'armures est tantôt 2.000 (Plut., *Dion*, 27), tantôt 5.000 (Diod., X, 9).

8. Arist., *Pol.*, VIII, 8, 17.

Il prit le parti, pour éviter la flotte de l'Adriatique, de couper à travers la mer Ionienne, et atteignit dès le 22 août le cap Pachynon. Mais une tempête le rejeta de là sur la côte d'Afrique : après avoir surmonté un instant le découragement des siens, il reparut au début de septembre à Minoa en Sicile [1]. On était là sur le territoire que le traité de 367-6 avait laissé aux Carthaginois : mais l'officier qui commandait pour Carthage à Minoa, un Grec nommé Synalos, soit par amitié pour Dion, soit qu'il prévît quel avantage représentait pour Carthage l'aventure qui commençait, le laissa faire [2]. 5.000 hommes accoururent d'Agrigente, de Géla, de Camarine, etc., et, avec cette foule, dont l'imagination terrifiée des ennemis grossit démesurément le nombre [3], Dion parut vers le 21 septembre aux portes de Syracuse [4]. Timocrate, à qui Denys avait cru devoir laisser le commandement, ne put empêcher le soulèvement de la ville et se retrancha dans la citadelle. Le premier courrier envoyé à Denys s'était égaré : ce ne fut qu'au début d'octobre 357 que le tyran arriva à l'Ile [5]. Maître de la mer, il se mit en devoir d'attendre que la discorde, qu'on pouvait prévoir à coup sûr, se glissât dans le camp adverse.

Héraclide avait mit à la voile peu après Dion, avec quelques trières et 1500 mercenaires [6]. Il arriva à Syracuse, et n'eut pas de peine à soulever les défiances contre Dion, qui, avec sa tenue d'aristocrate, doublée du dédain de l'intellectuel, et décuplée par les habitudes de prédicateur prises à l'Académie, était le moins fait des hommes pour la popularité. Pourtant, Platon ayant posé en principe que la démocratie valait encore mieux que la tyrannie, il se refusa à se servir de ses mercenaires pour un coup de vigueur, et laissa à Héraclide le commandement des forces navales. En effet, les Syracusains s'étaient mis en devoir de se constituer une flotte avec les navires laissés dans les docks, et ils réunirent 60 trières [7]. Denys, menacé dans ses communications, appela alors Philiste, qui arriva de l'Adriatique avec 60 bâtiments. Mais, dans la bataille qui s'engagea dans le port de Syracuse, Philiste tomba, et le cadavre du vieillard, livré par la vague aux ennemis, servit de jouet à la populace syracusaine [8]. Le tyran se décida à laisser la citadelle à son jeune fils

1. Plut., *Dion*, 27-28. 13 jours jusqu'à Pachynon, x jusqu'en Afrique, 4 jours de là à Minoa. Vers le lever de l'Arcturus (exact).
2. Diod., XVI, 9 Plut., *Dion*, 28. Le premier dit Paralos, le second Synalos.
3. Quel nom se cache sous les *Madinéens* de Diodore XVI, 7? Plut., *Dion*, 30 dit 5.000 h., Diod., XVI, 9-10, dit 20.000 puis 50.000 Les 5.000 armures laissées à Minoa (Plut., *Dion*, 30) sont distribuées à Syracuse (Plut., *Dion*, 33. Diod., XVI, 10).
4. En trois jours, dit C. Nepos (*Dion*, 5).
5. Plut., *Dion*, 33, dit : sept jours après l'entrée de Dion.
6. Plut., *Dion*, 36, dit dix vaisseaux. Je suis Diodore (XVI, 16).
7. Diod., XVI, 16.
8. Plut., *Dion*, 40-41. Ce passage prouve que Diodore, qui parle du suicide de Philiste (XVI, 16), s'inspire d'une autre source.

Apollocrate, et se retira à Locres, dont il fit le siège provisoire de son gouvernement (356) [1].

La victoire navale avait tourné la tête des Syracusains, qui sommèrent le « libérateur » de s'éloigner avec ses satellites. Dion alla à Léontini, où il fut mieux reçu [2]. Mais Denys avait pris ses mesures pour envoyer, à son fils, Nypsios de Naples avec 5.000 Barbares [3]. Nypsios n'entra pas dans la citadelle sans laisser quelques vaisseaux aux mains des Syracusains, mais il profita des libations par lesquelles ceux-ci célébrèrent de nouveaux succès, pour lâcher ses hommes dans la ville. Ils tuèrent, violèrent, pillèrent pendant deux jours, et finalement mirent le feu partout. Il fallut bien que les Syracusains se décidassent à rappeler Dion : bien que la foule affolée retardât encore l'entrée de ses soldats, qui avançaient au milieu des flammes et des décombres, il parvint à refouler les ennemis dans l'Ile. Apollocrate alors perdit courage, et abandonna la citadelle : Syracuse était complètement délivrée (355) [4].

Il devenait certain que le peuple syracusain n'avait pas fait l' « apprentissage de la libérté, » et surtout ne se prêterait pas à l'expérience que méditait Dion d'une république aristocratique, dans le genre de celle de Corinthe. Dès que Dion se fut éloigné pour aller délivrer Messine et Agrigente, l'agitation démagogique recommença [5]. Heureusement Sparte, qui n'avait plus été assez puissante pour intervenir en faveur de Denys, fit au moins un effort pour garder le pouvoir à Dion dont elle avait fait un de ses citoyens : le Spartiate Gésylos, envoyé sur les lieux, appuya énergiquement celui-ci contre les agissements d'Héraclide [6]. Dion se sentit ainsi assez fort pour se débarrasser par un meurtre de cet incorrigible aboyeur, mais il lui fit des funérailles qui attestaient ses remords, et resta hanté par son Érinys [7]. En lui, le conflit permanent entre l'homme d'État et l'idéaliste, entre l'élève du vieux Denys et celui de Platon, conflit qui explique sa destinée, ne devait jamais se dénouer : un autre élève de l'Académie, Callippe, venu avec lui en Sicile, l'assassina en 353 [8].

1. Plut., *Dion*, 42-3 (on est en été). Résumé du traité proposé par Denys : C. Nepos, *Dion*, 5.

2. Dion avait sauvé Léontini de Philiste (Diod., XVI, 16). Dion à Léontini : Plut., *Dion*, 45.

3. On ne dit pas à quel titre Nypsios de Naples servait Denys : était-il Grec ou Campanien ? (*Corp. Insc. gr.*, 5861 = *Insc. Graec.*, XIV, 894). Diodore lui donne 10.000 hommes (XVI, 19) dont Dion aurait tué 4.000 (20).

4. Plut., *Dion*, 56, place l'évacuation de la citadelle après les faits que nous allons raconter. Diodore n'en parle pas. La chute de la tyrannie tombe cinquante ans après son érection, mais le chiffre est bien rond pour fournir une date exacte.

5. Plut., *Dion*, 54-5 (très confus).

6. Plut., *Dion*, 55. Pharax le Lacédémonien, qui agit contre Dion, est un mercenaire, tandis que Gésylos est un représentant de Sparte.

7. Plut., *Dion*, 59, 61.

8. Plut., *Dion*, 62. Date : les Thesmophories (Diod., V, 4, 5) en 353 (C. Nepos, *Dion*, 10 ; cf. Diod., XVI, 31, en 354-3). Sur Callippe, Kirchner, *Prosop. att.*, 8065.

Callippe n'avait agi que dans un but d'ambition personnelle : les Syracusains le chassèrent dès 352 pendant qu'il assiégeait Catane, et il alla périr sous les murs de Messine [1]. Les fils de Denys et d'Aristomaché, Hipparinos, puis Nysaios, essayèrent à leur tour d'asseoir leur autorité dans la cité déchirée et dépeuplée [2]. Quant à Denys, il attendait le résultat de ces discordes prévues : il rentra en effet dans l'île en 350, pendant que la révolution éclatait à Locres [3]. Son âme, qui naturellement n'était nullement cruelle, avait été aigrie par tant de déceptions et d'efforts mal récompensés : la haine qu'il avait soulevée parmi le peuple de Locres s'assouvit ignoblement sur sa femme et ses filles, qui furent massacrées malgré l'intervention d'Archytas [4]. Lui-même devait se maintenir jusqu'à l'arrivée de Timoléon.

Son empire n'en était pas moins disloqué. A Syracuse même, la ville basse resta livrée à l'anarchie [5]. Ailleurs, les officiers de mercenaires installés par lui-même ou amenés par Dion avaient tiré parti de la révolution : le Spartiate Pharax régnait à Agrigente, l'Italien Mamerkos à Messine, Rhégion avait repris son indépendance et son nom ; nous avons vu ce qui s'était passé à Locres [6]. La force rassemblée à si grands frais par l'ancien Denys était retournée en poussière, non sans accumuler par son effondrement de nouvelles ruines sur la Grèce d'Occident.

II

Le résultat ?

Sauf l'intervention discrète de Synalos, Carthage n'a pas essayé tout de suite de profiter de l'expédition de Dion. Elle n'a pas essayé de franchir la limite qui lui avait été accordée par les derniers traités [7]. L'effondrement de l'empire des Denys fortifiait singulière-

1. Diod., XVI, 31, 36. Plut., *Dion*, 64.

2. Diod., XVI, 6, appelle le second des fils Narsaios. Hipparinos règne deux ans : Diod., XVI, 36. On ne sait combien de temps régna Nysaios : cf. Polyen, V, 4.

3. Denys aurait régné six ans à Locres, soit 356-350 (Justin, XXI, 3). Mais d'autre part on le fait rentrer à Syracuse dix ans après sa chute, soit 347 (Plut., *Timol.*, 1). Il y a là une obscurité.

4. Plat., *Lois* I, 638 b. Arist., *Pol.*, VIII, vi, 7. Strab., VI, i, 8.

5. On ne voit pas bien quand Hicétas, maître de Léontini, entre réellement à Syracuse (Plut., *Timol.*, 1, 2, 10).

6. Sur Rhégion, cf. Diod., XVI, 45 (délivrance faussement attribuée aux Syracusains). Leptine et Callippe ont « délivré » la ville, puis Leptine tue Callippe (Plut., *Dion*, 64) : Polyperchon, son complice, est-il le même que Léophron, tyran de Rhégion (Justin, XXI, 2) ? Sur Pharax, Plut., *Dion*, 54 (descendant de l'amiral de 396 ?) Sur les autres tyrans de Sicile, cf. l. III, c. 5 ; sur Locres, Arist., *Pol.*, VIII, vii, 6.

7. Sur cette limite, cf. p. 331. On ne signale de tentative de Carthage qu'à la veille de l'envoi de Timoléon (Plut., *Timol.*, 2, 10).

ment sa situation dans l'Ouest de l'île : elle se contenta d'en tirer parti.

La cause principale de sa timidité fut peut-être la tentative de Hannon. Nous verrons que son empire dans l'ensemble n'en souffrit pas, mais que pourtant les entreprises de Pythéas et d'Euthymène semblent attester un certain relâchement de sa surveillance sur les mers d'Occident.

Du côté de l'Italie, les conséquences de la chute de l'empire syracusain se firent sentir plus immédiatement.

Il y avait, de ce côté, il est vrai, une puissance grecque capable de recueillir une partie au moins de l'héritage : Tarente. Tarente, au IVe siècle, maintenait tant bien que mal sa situation contre les peuples de l'Iapygie : elle avait vu avec plaisir les efforts faits par les Denys du côté de l'Adriatique, elle avait été leur amie. La ville était devenue, dans la seconde moitié du Ve siècle, le refuge des derniers pythagoriciens, et un pythagoricien que nous avons déjà rencontré en parlant de Platon et de Denys, Archytas, y exerça un long gouvernement, que l'on put comparer à celui de Périclès à Athènes (390-350) [1]. Réélu six fois stratège, il sut maintenir la grandeur tarentine, qui ne prit pourtant tout son essor qu'après la chute de Denys II. Tarente était en contact avec la Grèce : on relève le nom de ses dépendances, (Héraclée) sur les listes de souscriptions delphiques [2], et les artistes grecs venaient embellir ses places. En Italie, son influence remonta le Bradanos jusque dans les montagnes du Samnium, où elle établit une colonie avec le nom spartiate des Pitanates [3]. Sur l'Adriatique, elle hérita des colonies syracusaines de l'Iapygie, et les indigènes, qui depuis longtemps déjà subissaient son ascendant économique [4], se défendirent désormais avec peine contre son ascendant politique. Elle renforça la colonie d'Ancône [5]. Enfin, elle reprit l'œuvre de police entreprise contre les pirates illyriens, acceptant pour cela la collaboration momentanée d'Athènes [6].

Mais, dans l'intérieur de la péninsule, le mouvement dangereux pour l'hellénisme, qui se continuait depuis un siècle, et que les Denys, après l'avoir encouragé, avaient tenté d'enrayer, reprit aussitôt que l'action syracusaine fut paralysée. Depuis longtemps, les

1. Archytas apparaît dès le premier voyage de Platon (cf. p. 353) et intervient encore après la chute de Denys à Locres (cf. p. 357). Sur Archytas, cf. Gomperz, *Pens. gr.*, II, p. 272 sqq.

2. Cf. *Bull. Corr. hell.*, 1903, p. 31.

3. Lenormant, *Grande Grèce*, I, p. 36.

4. Cf. la défaite d'Archidamos en 338 (p. 470).

5. L'influence de Tarente dans le Picénum ne remonte qu'au IVe siècle, époque où commença sur ce point la taille de l'*aes grave* : cf. Barclay V. Head, *Hist. Numor.*, 2e éd., p. 23.

6. Cf. le décret sur Adria : *Insc. gr.*, II, 809 (Michel, 604).

éléments inférieurs de la population lucanienne se glissaient, sous l'aspect de pâtres ou de brigands, jusqu'à l'extrémité de l'Italie : en 356-5, ces Bruttiens formèrent une confédération imitée de la Lucanie [1]. Bientôt ils prirent Térina, Hipponion, etc. : Thurii fut menacée au Sud par eux comme elle l'était au Nord par les Lucaniens. Ceux-ci restèrent ce qu'ils étaient depuis la bataille de Laos : la première puissance militaire barbare. Mais au Nord, l'Apennin central était depuis longtemps déjà aux mains de tribus parentes. Les géographes grecs du début du IVe siècle distinguaient dans ces populations cinq peuples différant par les dialectes, qui étaient, en allant de la mer Tyrrhénienne à l'Adriatique : les Laterniens (entre Naples et Pæstum ?), les Opiques et les Cramones (?), et, sur l'Adriatique, les Boréontiniens (Frentans ?) et les Peucétiens (Picentins ?)[2]. Mais déjà ils englobaient ces tribus sous le nom de Samnites, signe que l'agglomération politique, qui allait se rendre si redoutable, était déjà à peu près formée. Plus au Nord, les Ombriens et les Étrusques étaient décidément affaiblis : les seconds pourtant toujours prêts à reprendre vers l'Ouest les courses de piraterie si rudement réprimées par Denys [3]. Quant aux Celtes, ils ne reparaissaient plus dans la péninsule apennine, découragés par la résistance rencontrée dans le Latium et ailleurs : établis solidement dans la plaine du Pô [4], ils perdaient leurs habitudes vagabondes et commençaient à mettre en valeur le riche domaine qui leur était échu (cf. plus loin).

Mais, délivrées de ce danger, les populations italiennes, qui depuis quelque temps déjà avaient emprunté à l'hellénisme tout ce qui pouvait les rendre dangereuses pour les Grecs, n'en étaient que plus redoutables.

III

Il reste à parler de Marseille, dont nous avons déjà dit la lutte méritoire contre les Carthaginois et les Étrusques, au Ve siècle : elle avait dû voir avec plaisir les efforts de Denys pour tenir libre le détroit de Messine et les bouches de Bonifacio [5]. Même après la recru-

1. Diod., XVI, 15.
2. Skylax, *Périple* (*Geogr. Gr. Min.*, Didot, I, p. 24). Il est possible que la rédaction soit de 338 (cependant Olynthe est mentionnée), mais, pour l'Occident, les renseignements remontent en général plus haut : l'intérêt témoigné pour les côtes d'Illyrie prouve pourtant qu'ils sont postérieurs aux entreprises de Denys vers 383.
3. Cf. Diod., XVI, 82.
4. Skylax, *Périple* (Didot, p. 25), ne les mentionne encore qu'aux bouches du Pô. Il semble donc que les Sénonais, qui avaient pris Rome en 387, ne fussent pas encore fixés au-dessus d'Ancône.
5. Cf. plus haut, p. 32 et 295.

descence de piraterie qui suivit l'expédition de Dion, elle est restée en contact avec l'Orient, en particulier avec Athènes. Un plaidoyer athénien, *Contre Zénothémis*, nous montre que le commerce était assez régulier sur cette voie. Voici les faits curieux que nous fait connaître ce plaidoyer.

Zénothémis était le second du capitaine Hégestrate; tous deux étaient de Marseille, leur navire et sa cargaison aussi, les bailleurs de fonds également. Relâchant à Syracuse, ils y ont contracté des emprunts en se portant garants l'un pour l'autre, et fait de grands achats de blé. Ils envoient les fonds à Marseille, et, pour ne pas s'acquitter à l'arrivée du navire au Pirée, lieu de destination, ils méditent un acte de baraterie. A deux ou trois jours de terre, Hégestrate tente de faire couler le bateau; découvert, il se jette à la mer et se noie. C'est le subrécargue des Athéniens acheteurs des blés embarqués qui a sauvé le navire. On arrive à Céphallénie et Zénothémis prétend que le navire ne peut plus aller jusqu'au Pirée, mais les autorités de Céphallénie décident qu'il doit continuer sa route. Enfin, à Athènes, Zénothémis prétend avoir prêté à Hégestrate sur les blés, et veut retenir ceux-ci : il décline la compétence des juges syracusains, et c'est ainsi que le procès vient devant les tribunaux d'Athènes.

Nous ne nous portons pas garants de l'exactitude des faits, puisque nous n'avons que le plaidoyer des adversaires de notre Marseillais, mais, tels qu'ils nous sont exposés, ils donnent une idée du mouvement d'affaires qui, vers 330 [1], se propageait d'un bout à l'autre de la Méditerranée grecque.

Marseille est restée sous le gouvernement d'une oligarchie assez étroite [2]. Elle a maintenu son ascendant sur ses colonies de la côte ligure ou ibère. Elle a continué à prendre part au transit de la vallée du Rhône. Il ne semble pas qu'elle se soit ressentie de l'établissement des Celtes en Gaule [3]. Et il n'y aurait rien à dire de son histoire au IVe siècle, si elle n'avait envoyé Pythéas au Nord, et Euthymène en Afrique [4]. Le premier surtout mérite de nous arrêter.

Cet armateur massaliote est parvenu à rompre le ban que Carthage avait prononcé sur les contrées situées au delà des colonnes d'Hercule. Il s'est avancé à travers le golfe de Gascogne jusqu'aux îles de l'étain (Sorlingues). De là, il a été chercher par mer les pays d'où l'ambre arrivait par la voie continentale (Baltique). Il a ren-

1. Dans le procès, Démosthène est déjà donné comme un personnage influent : [Dém.], *c. Zenoth.*, *in fine*; cf. les notes de Dareste.
2. Arist., *Pol.*, VIII, v, 2; VII, iv, 5.
3. Cf. Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, p. 394.
4. Cf. Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, p. 415-429, qui va peut-être un peu loin dans l'admiration de Pythéas. D'Euthymène, on sait seulement qu'il doit être antérieur au périple dit de Skylax, dont l'information est assez complète pour les côtes du Sénégal.

contré des baleines, a frémi d'horreur devant « le poumon de la mer » : avait-il vu le Maelstrœm ? Il a raconté tout cela à son retour. Mais, quand ses récits se répandirent, l'expédition d'Alexandre venait de polariser d'un autre côté les imaginations et les curiosités des Grecs. Plus tard, Carthage ayant rétabli son veto, ses compatriotes n'ont pu contrôler ses dires en reprenant la voie de mer ; peut-être n'étaient-ils pas très empressés d'attirer les voyageurs vers les extrémités de la route continentale dont ils entendaient se réserver le monopole, extrémités où déjà se hasardaient les Tarentins [1]. Bref, l'infortuné Marseillais jouit toujours d'une réputation de Gascon aussi universelle qu'imméritée. Par là, des notions précieuses ont été perdues pour l'intelligence grecque.

A Syracuse, à Tarente, à Marseille, l'hellénisme continuera à scintiller quelque temps encore d'un éclat assez pur. Cela, grâce à une série d'aventuriers géniaux qui viendront pour la plupart de l'Orient. Mais, dès à présent, ces républiques sont en retrait presque partout, réduites à la plus stricte défensive; elles luttent pour la vie. La pression des Sémites et des Italiens se fait de jour en jour plus forte [2] : finalement, il s'agira seulement de savoir laquelle des deux est la plus pernicieuse.

1. Des monnaies tarentines du IVe siècle se retrouvent en nombre aux bouches de la Somme (Forrer, *Kelt. Numism.* 1908, p. 94).
2. Platon, *Lettres*, VIII, 353 e.



CHAPITRE IX

La fin de la Cité grecque : Platon et Aristote.

La cité grecque n'a duré, comme puissance, que cent cinquante ans. — Pourquoi ?

I. La cité grecque est un État, mais un État particulier ; conception de la liberté ; il faut que tout citoyen participe pleinement à la vie de l'État. — Conséquences pour le gouvernement, l'armée, la justice, les finances ; traces de libéralisme. — Écrasement du citoyen.

II. Conséquences externes et internes : — 1° amour de l'autonomie, impuissance de la cité ; — 2° résistance de l'individualisme : commune ; famille ; corporation ; religion ; propriété. — Le citoyen forcé d'être homme de parti ; résistance particulière du propriétaire.

III. Les philosophes et la cité. — Platon (*République, Lois*). — Aristote (*Politique*). — L'un et l'autre sont absolument dominés par la conception de la cité : 1° l'esclavage ; 2° l'éducation. — Intérêt que présente leur œuvre. Mais la cité grecque est déjà condamnée.

La date de 480 avait marqué à peu près l'apparition de la cité grecque au nombre des grandes forces dont dépendait l'avenir de la civilisation humaine. La date de 355 marque à peu près sa disparition définitive du nombre de ces mêmes forces. C'est un laps de

---

Outre les manuels et dictionnaires généraux postérieurs à la *Cité Antique* de Fustel de Coulanges (dans lesquels on laissera de côté Athènes et Sparte), les derniers ouvrages de doctrine sur la cité grecque sont ceux de MM. de Wilamowitz (*Staat u. Gesellschaft*) et Zimmern (*Greek Commonwealth*).

La vie quotidienne de la ville grecque de l'époque classique est malheureusement plus mal connue que celle de l'époque hellénistique.

Les séries monétaires (Catalogues du British Museum, Babelon), parcourues, donnent une première idée de la variété et de l'indépendance des cités.

Code de Gortyne (Michel, 1333). — Mais, dans l'ensemble, les inscriptions, en dehors d'Athènes, ne deviennent abondantes que précisément à partir du milieu du IVe siècle.

Les principales sources sont Platon, surtout la *République* et les *Lois*, et peut-être plus encore Aristote, *Œuvres politiques*. S'éclairer par Diogène Laërce et Gomperz, *Pens. grecs*. Malheureusement, des *Polities*, les papyrus ne nous ont encore rendu que celle d'Athènes ; les autres ne sont connues que par les misérables fragments conservés par Athénée, Pollux, etc. (édit. Tauchnitz, t. XVI). Mais la conclusion générale se retrouve dans la *Politique*, que nous citons d'après Susemihl (sous toutes réserves, cf. p. 375, n. 5).

J'ai connu le travail de M. Br. Keil (dans Gercke et Norden, *Einl. in die Altertumswiss.*, t. III) trop tard pour en tirer le parti désirable.

temps très court, même par rapport à l'histoire politique de l'humanité : les grands empires orientaux jusqu'à l'empire médo-perse, l'empire de Rome, ont retenu bien plus longtemps la puissance. Et cette période de cent vingt-cinq ans que nous considérons comme une période de floraison a été singulièrement agitée, au moins à partir de 431. Pendant le siècle qui a suivi cette date, le monde grec a été, pour ainsi dire, dans un état constant de tétanos politique. Si l'on tient compte (comme il est nécessaire) de l'exiguité du domaine considéré, ces convulsions ont été infiniment plus destructives, au point de vue de la population et du capital, que les révoltes de satrapes de l'empire perse, par exemple[1], ou que les grandes guerres romaines : en dehors d'Athènes (sauf pendant la guerre décélique) et de Sparte (sauf au temps d'Épaminondas), il n'est peut-être pas une lieue carrée de terre grecque qui, à cette époque, n'ait été éprouvée tous les dix ans par des révolutions ou des guerres atroces. Xénophon, qui était pourtant soldat dans l'âme, et homme de parti, s'arrête après la bataille de Mantinée, fatigué de ces convulsions sans issue : « Le trouble et le désordre, dit-il, ont été pires encore après cette bataille qu'auparavant ».

En terminant l'histoire agitée mais monotone de la cité grecque, on est donc amené à se demander ce qui l'a rendue si tôt caduque. La recherche n'est pas facile en raison des variétés innombrables qu'à présentées cette forme politique. Sur les cent cinquante-huit cités dont Aristote avait analysé la constitution, il n'en est peut-être pas une qui fût tout à fait semblable à une autre[2]. Et on recule d'abord devant l'obligation de trouver un élément commun dans l'organisation d'Athènes et de Sparte, de Panticapée et de Cyrène, de Syracuse et de Marseille. Cet élément commun existait cependant, puisque les Grecs ont eu l'impression très nette qu'une πόλις hellénique était radicalement différente d'un ἔθνος barbare, — impression si forte qu'ils ont presque exclu de leur communauté certains peuples de même sang et de même langue qu'eux, mais étrangers à leur organisation politique, tandis qu'ils regardaient comme à demi grecs certains Barbares qui en avaient imité les traits principaux. A la suite d'Aristote, nous allons tenter de dégager cet élément commun : mais, mieux pourvus que lui de points de comparaison, ce sera pour répondre à la question posée au début, et voir ce qui a rendu la πόλις grecque si instable, si difficilement acceptable pour des intelligences et des volontés humaines.

1. Par exemple, la Judée ne semble avoir souffert des révoltes de Syrie qu'un moment au temps de Néhémie (cf. plus haut p. 10) et vers 350, sous Okhos (Jos., *Ant. Jud.*, XI, 7, 1) ; sauf cela, le ve et le ive siècles lui ont laissé le souvenir d'une période de calme.

2. Le chiffre 158 dans Diog. Laërce III, I (= *Aristote*), 27. Il ne représente peut être pas plus du dixième des πόλεις grecques souveraines.

I

La cité grecque est, tout comme les monarchies d'Orient, tout comme la République romaine, un des modes suivant lesquels s'est réalisée l'idée de l'État. Toujours et partout l'État est une transaction. Il résulte de la différenciation d'un groupe humain qui veut soutenir contre les autres hommes l'inéluctable lutte pour la vie, à charge d'en supprimer ou tout au moins d'en atténuer les conséquences entre ses membres mêmes. La cité grecque comme les autres a été pourvue des organes sans lesquels il n'y a pas d'État : gouvernement, armée, justice, impôt. Elle a été tentée de bonne heure d'étendre son activité même au domaine où celle-ci n'était pas essentielle : au domaine économique, au domaine religieux, au domaine intellectuel. Il n'était pas inutile d'insister sur ce point parce que l'époque où l'État grec a ressemblé à toutes les monarchies, l'époque de la tyrannie, nous est très mal connue [1], et que les organes ordinaires de l'État se présentent ensuite, dans les cités du ve et du ive siècle, sous un aspect transformé qui les ferait aisément méconnaître.

En effet, la race grecque, apportant ici le besoin de dialectique intransigeante qui semble bien lui être inné, s'est refusée à concevoir l'État comme existant et agissant sans la participation volontaire de ceux qui sont nés en lui. On sait de quel nom elle a enveloppé ses aspirations, nom qui soulevait l'enthousiasme des contemporains des guerres médiques : la liberté. Hérodote représente quelque part un envoyé spartiate sollicité à la défection par un Perse, qui lui représente « comment le roi sait honorer les vaillants semblables à eux ». Et le Spartiate : « Hydarnès, le conseil que tu nous donnes n'est point pesé dans des balances justes; tu as expérimenté une chose et non l'autre; tu sais ce qu'est la servitude, tu n'as en aucune façon goûté de la liberté, tu ignores si elle est douce ou non; si tu la connaissais, tu nous exhorterais à combattre pour elle, non en lançant des javelines, mais en frappant de près à coups de hache ». Lorsqu'on se rappelle à quelle longue et terrible contrainte correspondait, à Sparte précisément, ce mot de « liberté » [2], on demeure stupéfait une fois de plus devant la puissance d'illusion de l'imagination humaine.

D'autres peuples avaient connu des institutions libérales, et d'autres encore en ont connu depuis, chez lesquels on ne peut soupçon-

1. Voir notre tome I.
2. L'anecdote ci-dessus : Hérod., VII, 35. Cf. le propos de Démarate : Hérod., VII, 104.

ner l'imitation des Grecs. Mais eux, d'une institution de contrôle, ont fait une institution de gouvernement. Par une transition logiquement naturelle, historiquement presque insensible, mais qui a transformé du tout au tout les institutions, le personnage qu'on a appelé ici prophète, là éphore ou démagogue, ailleurs tribun, justiza, membre du Parlement, est devenu, dans les cités grecques, une espèce de gouvernant. Voilà donc la tendance propre qui, poussée plus ou moins loin, et parfois jusqu'au terme extrême, caractérise la cité grecque : *faire participer le premier sujet, mâle et adulte, venu, aussi pleinement et aussi directement que possible, à la vie de l'État.*

Dans le domaine politique, cette tendance s'est traduite par l'application de plus en plus large et de plus en plus continuelle du droit de suffrage. Tout membre du gouvernement, tout dépositaire de l'autorité publique, doit être élu par tous les citoyens, pour un laps de temps très court (généralement un an), et soumis, en sortant de charge, à un contrôle sévère [1]. Là où le démembrement des fonctions gouvernementales a été poussé aussi loin que possible, et l'admissibilité de tous aux emplois assurée avec une rigueur particulière, on a remplacé l'élection par le tirage au sort, — qui avait au moins l'avantage de supprimer la brigue et les dissensions qui en résultaient [2].

Dans le domaine militaire, la cité grecque a exigé le service universel et obligatoire. Tout citoyen, de vingt à soixante ans, est, de la manière la plus effective, à la disposition de l'État. En général, il est vrai, on n'exige pas une présence prolongée sous les enseignes : un entraînement de plusieurs années est rendu inutile par la longue éducation gymnastique des citoyens [3]. En revanche, les guerres sont fréquentes, et il n'est peut-être pas un homme valide, pendant la période qui nous occupe, qui n'ait fait au moins une ou deux campagnes, sur terre ou sur mer.

Dans le domaine judiciaire, le système suivi presque partout est celui du juge élu ou tiré au sort, et omnipotent. Il subsiste des magistratures à vie : le Roi à Sparte a gardé une certaine juridiction, l'Aréopage d'Athènes juge les cas de meurtre. Mais, dans la règle, les places de judicature sont ouvertes à tous, et presque tous y pas-

1. On connaît le mot de Démocrite (Stobée, *Floril.*, XLVI, 48) : Diels, *Fragm. Vorsokr.*, I, Démocr., 266 ; Gomperz, *Griech. Denker*, I [édit. de 1911], p. 297. Il n'y a rien à y ajouter.

2. Cf. le fait d'Hérée (Arist., *Pol.*, VIII, II, 9 ; sans date malheureusement).

3. Le fait qu'on n'exerçait pas longuement les hommes qui devaient entrer dans la phalange paraît certain (cf. p. 224), mais est étrange : il explique d'ailleurs la supériorité de Sparte ([Xén.], *Rép. lacéd.*, XI, 7); cf. l'article *Krypteia* dans le Dict. Saglio-Pottier (P. Girard). Il explique aussi pourquoi on réquisitionnait les hommes de trente ans et même au-dessus, plutôt que les tout jeunes gens : Socrate a combattu à Potidée à quarante ans, à Délion à quarante-six ans.

sent [1] : à Athènes, il y a douze chambres de l'*Héliée*, de cinq cents membres chacune. Et ces juges ne sont tenus que par des codes qui, dans la règle, remontent au VII[e] ou au VI[e] siècle, qui par conséquent sont devenus, sur beaucoup de points, incomplets, ou inintelligibles, ou inapplicables, et laissent une place immense à l'arbitraire [2]. Dans les causes civiles, le juge peut souvent adjuger *ad libitum* une succession, fixer sans limite des dommages-intérêts; en matière criminelle, il peut, quand le trésor public est à sec, porter les amendes jusqu'à la confiscation, et, pour un délit spécifié, condamner indifféremment à 100 drachmes d'amende où à mort (cas de Socrate). La justice grecque ignore ces deux freins qui ont été opposés ailleurs aux entraînements de l'intérêt et de la passion : la coutume et la jurisprudence [3].

Quant aux dépenses qu'entraîne forcément l'activité de l'État, gouvernement, action extérieure, police, etc., il faut qu'elles soient consenties en détail et par tous. Il en est résulté qu'à dater de la chute de la tyrannie, les États libres grecs ont vu avec répugnance l'impôt direct, qui atteignait au moins tous les propriétaires : il n'est réapparu que là où existait un prolétariat nombreux et influent [4]. Dans la règle, la tendance a été de se décharger des dépenses nécessaires directement sur la minorité riche : c'est le système des *liturgies*. L'État n'a même pas voulu assurer lui-même une répartition régulière et équitable entre les contribuables : celui qui s'estimait surtaxé n'avait d'autre recours que de trouver un remplaçant plus riche, et de lui donner le choix entre l'acceptation de la liturgie ou l'échange des fortunes (*antidosis*) [5].

Nous rencontrons pourtant ici, dans le domaine financier, dans cette aversion pour l'impôt direct, un trait libéral qui se retrouve

1. Il y a même des états oligarchiques où la justice était rendue par des jurys de prolétaires (exemple à Héraclée du Pont : Arist., *Pol.*, VIII, v, 10).

2. On connaît Lycurgue à Sparte, Solon à Athènes; joindre Zaleukos et Charondas en Occident, Androdamos en Chalcidique, Philolaos à Thèbes, Oxylos à Élis (Arist., *Pol.*, VIII, II, 9); des lois aussi archaïques que celle qui interdisait la vente des terres n'avaient été abrogées que très récemment au temps d'Aristote (p. ex. à Leucade : *Pol.*, II, IV, 4). En outre, l'obligation de juger conformément aux lois n'est même pas toujours exprimée dans le serment des juges (cf. loi de Gortyne, XI). Cf. un exemple typique discerné par M. Glotz, *C. R. Acad. I. et B-L.*, 1906, p. 513.

3. Je ne vois nulle part rien qui rappelle l'édit du préteur. Et on voit à chaque instant dans Isée la preuve que les arrêts des tribunaux n'étaient pas conservés aux archives d'Athènes. Dans les formules de serments, le juge s'engage simplement à juger en son âme et conscience (cf. loi de Gortyne, XI).

4. Nous avons parlé de l'*eisphora* athénienne (p. 202-3). Ailleurs : Sparte (Arist., *Pol.*, II, VI, 23) — Siphnos (Isocr., XIX, 36) — Mendè ([Arist.], *Écon.*, II, 2, 21) — Mytilène (*Ath. Mitt.*, 1884, p. 89). — En général : Arist., *Pol*, VI, III, 3.

5. Ici encore, nous n'avons de renseignements étendus que pour Athènes. Mais la triérarchie existait ailleurs et y engendrait les mêmes abus (exemple à Rhodes : Arist., *Pol.*, VIII, IV, 2). Liturgies en dehors d'Athènes : Siphnos (Isocr., XIX, 36) — Céos (Michel, 834) — Mytilène (Antiphon, V, 77) — Téos et Lébédos (Michel, 34).

ailleurs. Dans des cités petites, réduites le plus souvent à une source de richesse unique (blé à Sparte, mines à Athènes), et qui vivaient de l'échange, le libéralisme économique était nécessaire [1]. En matière religieuse aussi, la cité s'est toujours contentée de quelques hommages de convenance rendus aux « joujoux patriotiques » qu'étaient les cultes grecs [2]. Enfin, si elle a multiplié les fêtes dispendieuses, elle n'est pas intervenue dans l'éducation proprement dite.

Mais la participation que la cité exigeait de tous aux fonctions publiques proprement dites suffisait largement à écraser le citoyen-roi. Il n'était pas de semaine où il ne dût délibérer, administrer, juger, pas d'année où il ne dut monter la garde, sinon combattre. Quand il était riche, il fallait que tous les deux ou trois ans, son temps, outre son argent, fût consacré à augmenter la puissance, ou à rehausser l'éclat, de sa ville natale [3]. Avec tout cela, parce que ces corvées permanentes étaient imposées par tous à tous, comportaient une certaine régularité et excluaient certaines rafales d'arbitraire, le Grec s'estimait libre. Ce peuple, si prompt à l'ironie par ailleurs, avait en matière politique dangereusement désappris le sourire.

II

Ce caractère absolu pris par l'État grec a eu des conséquences immenses au point de vue externe comme au point de vue interne.

1° Au point de vue externe, la cité grecque est devenue inapte à se laisser englober dans une unité plus grande. Il est certain que diverses circonstances géographiques ont soutenu ce particularisme, mais c'est l'évolution commencée au vi^e siècle, précipitée au ve, qui l'a rendu intraitable. Un État dont on se faisait partout une telle idée, où on concevait la solidarité politique comme absolue, dont les réactions venues du dehors intéressaient si directement tous les membres, un tel État devait se refuser à toute limitation de sa souveraineté. La cité grecque pouvait se résigner à subir une hégémonie purement militaire — et encore avec combien de restrictions et

1. Pour Athènes, cf. le travail de M. Gernet sur *Le commerce du blé* (*Bibl. Fac. L. Paris*, XXV). Ailleurs, on rencontre partout des droits de douane, mais à titre d'expédients financiers, et jamais avec une idée de protection, d'encouragement à l'industrie locale, etc. (cf. le l. I des *Économiques* d'[Aristote]).

2. Les condamnations prononcées à Athènes pour athéisme sont toujours suscitées par des griefs subsidiaires : le seul cas qui semble bien pur est celui de Diagoras de Mélos (cf. Gomperz, *Griech. Denker*, I (édit. 1911), p. 328 note). Mais il est certain qu'à Athènes, et par conséquent aussi ailleurs, des accusations d'impiété étaient toujours suspendues sur les têtes.

3. Nous avons parlé du poids des liturgies athéniennes. Pour Rhodes : Arist., *Pol.*, VIII, iv, 2. Cf. p. 367, n. 5.

de tempéraments ! Mais elle devait repousser avec énergie toute limitation de son *autonomie*. Si Sparte a triomphé d'Athènes, c'est qu'elle s'est montrée, jusqu'à la guerre du Péloponnèse, infiniment plus prudente en cette délicate matière, et que par suite son cri d'appel a été entendu des petites cités : « Ne vous figurez pas, disait Cléon aux Athéniens en 427, que les sympathies démocratiques soient plus fortes dans les villes que le goût de l'indépendance : vous ne régnez que par la terreur ! » Et inversement, un des oligarques de 411 : « Ne croyez pas que des révolutions oligarchiques puissent rattacher telle et telle cité à Athènes : elle préfèrera toujours être indépendante, n'importe sous quel gouvernement ». Sentiment si naturel aux Grecs, qu'il était compris et respecté même de ceux qui auraient eu intérêt à le briser. En 409, un Byzantin, qui avait livré Byzance aux Athéniens, fut traduit devant un conseil de guerre lacédémonien : « Spartiates, dit-il, j'étais Byzantin et non Spartiate. Je voyais mes concitoyens périr en masse pour la querelle d'Athènes et de Lacédémone, et j'ai cru agir conformément à vos propres principes, en rendant d'abord service à ma patrie ». Il fut acquitté aux applaudissements de l'auditoire [1]. Même dans les pays où l'organisation fédérale était des plus lâches, comme en Béotie, elle était supportée impatiemment par les villes de second ordre. Et, si Athènes, Sparte, ou Thèbes, eussent été disposées à accorder facilement leur droit de cité, les petites villes n'eussent pas du tout considéré comme un bienfait d'être absorbées en elles [2].

Or, ce sentiment était destructeur de la cité même. Toutes ces cités étaient petites. Assurément, il ne faut pas considérer uniquement leur territoire : la population y était souvent dense pour l'époque, les ressources d'argent relativement considérables. Et puis, en dehors des ressources matérielles, ce patriotisme municipal était un ressort moral qui pouvait compenser bien des infériorités. Malgré tout, contre la masse barbare qui les environnait, ces cités n'avaient de ressource que dans l'union. Leur incapacité à s'y résigner explique pourquoi, malgré leur supériorité militaire du VIe au IVe siècle, elles n'ont évité que momentanément et partiellement le joug perse, pourquoi il a fallu la rude main de la Macédoine pour leur livrer l'Asie. Elles ont, en somme, toujours été aussi impuissantes pour l'action commune qu'insupportables dans la soumission.

2° Les conséquences ont été plus graves encore au point de

1. Les deux citations : Thuc., III, 39 ; VIII, 48. L'anecdote : Xén., *Hell.*, I, III.

2. Voir avec quelle rapidité les petites cités englobées dans Mégalopolis retournent à l'isolement (Arist., *Pol.*, II, I, 5). Même le droit de cité limité aux droits civils, dont les Romains devaient faire un si fructueux usage, l'*épigamia* et l'*egktésis*, n'étaient accordées qu'avec une extrême parcimonie (cependant il faut remarquer un certain mouvement dans ce sens au IVe siècle : cf. Xén., *Hell.*, V, II, 19). Cf. Beauchet, *Hist. du droit privé*, I, p. 139 (épigamie) et III, p. 88 (egktésis)

vue des rapports de la cité avec les individus qui la composaient.

L'individu grec n'était pas particulièrement propre à se plier à un tel joug. Pas plus qu'ailleurs, l'attachement à l'État ne suffisait à remplir son cerveau, son cœur ou son ventre. Il était englobé dans d'autres groupes, groupes locaux, groupes de sang, groupes professionnels. Il avait son for intérieur, ses aspirations, ses appétits légitimes. Il faut s'arrêter sur ce point, puisqu'on a tendance à considérer que les prétentions de la cité, toujours mises en avant par les politiques et les philosophes les plus connus, étaient acceptées sans résistance.

En Grèce, comme ailleurs, le fait d'habiter la même ville ou le même canton, de cultiver le même terrain, de pêcher sur le même fleuve ou dans la même mer, constituait une solidarité naturelle. Dans les plus petites cités, la commune se confondait avec l'État [1], mais non pas dans les autres. Le *dème* attique a constitué toujours une unité bien vivante ; la ville *périèque* de Laconie aussi [2]. Il y a eu souvent des petites patries dans la grande.

Et que dire de la famille ! Elle était d'autant plus vivace en Grèce que, pour beaucoup, le culte des ancêtres était le seul culte du cœur nombre d'aspirations obscures, mais puissantes, que les grandes religions venues d'Orient ont dérivées ailleurs, ne trouvaient que là leur satisfaction. Le mari avait pour la femme, même à Athènes où le gynécée était assez sévère, d'autres sentiments que ceux d'un propriétaire : il suffit de lire l'*Économique* de Xénophon pour s'en convaincre [3]. Et le père avait pour les enfants qu'il élevait des sentiments naturels renforcés par le même esprit religieux qui le rattachait aux ascendants disparus.

Il n'est pas jusqu'à la solidarité corporative, aux liens qui résultent de la pratique du même métier, au besoin de se prémunir contre les périls de la concurrence effrénée, qui ne fussent puissants. Dans les métiers manuels, il est vrai, leurs manifestations ont été fortement réduites par le développement de l'esclavage. Mais les médecins, les rhapsodes, les comédiens plus tard, ont formé de véritables corporations, pourvues de statuts respectés [4].

L'individu, enfin, réclamait ses droits. Quoique son esprit, en Grèce, fut assez peu mystique, il ne laissait pas d'être souvent tour-

1. Et encore! A Colophon, a Clazomènes, il y eut toujours en réalité deux cités (Arist., *Pol.*, VIII, II, 12).

2. Sur les dèmes attiques, cf. Haussoullier, *La vie municipale en Attique* (antérieure à la découverte de l' Ἀθ. πολιτ.). Sur Sparte, voir Pausanias, III, *la Laconie* (traditions locales des villes secondaires).

3. Je pense au fameux dialogue d'Ischomachos. Voir aussi certains plaidoyers d'Isée (*c. Aristarque*, 20) et les stèles funéraires.

4. Sur les médecins, p. 210. Sur les rhapsodes, Platon, *Ion*. Les associations de Dionysiastes ne remontent pas plus haut que le IVe siècle : Poland, *De collegiis artif. dionysiac.*, Dresde 1895.

menté par les problèmes de l'au-delà. Il n'a jamais cessé de chercher à Delphes, ou à Épidaure, ou à Éleusis, des réconforts et des consolations que les religions municipales lui refusaient. Et, au besoin, il les a demandés aux orgies de Dionysos et de la Mère des Dieux [1].

Et enfin, comme ailleurs, il aimait travailler, s'enrichir, jouir, et perpétuer à son gré le fruit de son économie ou de son labeur. On nous montre volontiers l'esprit socialiste qui animait les représentants de l'État grec : il ne faut pas oublier d'ajouter qu'il n'a jamais été reconnu comme légitime par tous les propriétaires — à beaucoup près.

En fait, la réaction de l'individualisme a été au moins proportionnelle au développement de l'étatisme. Quand l'État n'apparaît que comme une société d'assurance assez lointaine, qui se borne à tenir l'étranger en respect, à empêcher les sujets de se tromper ou de se battre, il peut soulever des oppositions violentes dans les cas où les services qu'il rend sont trop manifestement inférieurs aux sacrifices qu'il exige : il ne peut apparaître comme haïssable en principe. Mais lorsque, comme la cité grecque, il aspire à absorber la meilleure partie de l'activité de ses membres, à être pour eux la norme universelle, la justice absolue, il se rend intolérable à ceux que sa forme irrite, que son action blesse. Le besoin de le réformer devient, pour ceux-là, une nécessité vitale. A partir du milieu du ve siècle à peu près, tout citoyen grec est forcé, pour sa sécurité même, de devenir homme de parti, est presque forcé d'assurer à son parti la possession de la puissance publique [2]. Dès lors, dans chaque cité, il y a en réalité deux cités qui s'épient d'une manière permanente, et à intervalles périodiques se frappent sans rien respecter. En moins d'un siècle, ces dissensions ont mis les cités grecques en lambeaux, et ont aliéné à chacune d'elles les meilleurs de ses enfants.

Il faut le dire, c'est sur le terrain économique que la réaction a été la plus vive. Le fait est de nature à inspirer des réflexions pessimistes sur la race, sinon sur l'humanité : mais il est évident pour quiconque aura suivi l'histoire des mouvements politiques. Ce que l'individu grec a cédé le plus difficilement à l'État, c'est la propriété. L'évolution démocratique, l'évolution dont l'aboutissement logique était le socialisme d'État, cette évolution que les objections les plus fortes, les plus élevées, les plus pressantes, les plus désintéressées, n'eussent peut-être pas arrêtée, a été enrayée brutalement quand elle a menacé un nombre suffisant d'intérêts. Elle a été enrayée parce que la classe des propriétaires, par le fait du service obligatoire et de la supériorité tactique des hoplites, était restée

1. Cf. l. III, c. 8. Bouché-Leclercq, *Hist. de la Divination dans l'antiquité*. Rohde, *Psyche*. Sur le culte d'Éleusis au IVe siècle, Michel, *Suppl.*., 1659.

2. Les hétairies ne sont pas spéciales à Athènes. Cf. à Abydos : Arist., *Pol.*, VIII, v, 9 (Wilhelm, *Sitzungsb. Akad. Wien*, 14 juin 1911), etc.

une élite militaire [1]. Elle a été enrayée surtout parce que les intérêts menacés ont trouvé un point d'appui à Sparte. Mais il est à remarquer que ce n'est pas la forme politique spartiate, la forme proprement aristocratique, qui a réellement triomphé : au contraire, Sparte est devenue une exception parmi les cités grecques au moment même où elle l'emportait. C'est d'ailleurs ce qui explique pourquoi la chute a, pour elle, suivi de si près le triomphe.

Vers 400, un sophiste essayait de déterminer les Larisséens à s'allier à la confédération dirigée par Sparte contre le roi de Macédoine Archélaos. Hostile à l'oligarchie étroite qui gouvernait alors Larisse, il n'appartenait pas non plus au parti démocratique avancé. Et voici ce qu'il répondait aux objections de ce parti contre l'alliance proposée [2] :

« On me dira : les Lacédémoniens établissent partout l'oligarchie ! Eh ! cette oligarchie-là, nous l'avons longtemps désirée, nous l'avons eue un moment, et nous l'avons reperdue. Si tant est qu'il faille appeler oligarchies les gouvernements soutenus par Lacédémone, comparés au nôtre. Où y a-t-il dans tous les pays de l'alliance spartiate une ville, si déshéritée soit-elle, où le tiers des habitants ne participe pas aux affaires publiques [3] ? Et celui qui n'a pas le moyen de se fournir de l'armure d'hoplite et de vaquer aux affaires publiques, ce n'est pas par les Lacédémoniens, mais par la nature des choses qu'il est exclu. Or, il n'est exclu qu'aussi longtemps qu'il ne peut fournir une garantie semblable. Je crois que l'on va un peu plus loin que cela chez nous [4] ! Je pense que, même dans nos rêves, nous ne demanderions pas une constitution plus libérale. Ne nous méfions donc pas des Spartiates parce qu'ils exigent des « garanties, » dont l'octroi chez nous constituerait un progrès appréciable. »

Ce qui a dominé finalement, c'est une forme politique voisine de la démocratie attique, mais dont était exclu, en général le prolétaire, partout le métèque et l'esclave [5].

1. Voir liv. II, chap. I.

2. C'est le discours égaré parmi les œuvres d'Hérode Atticus avec le titre περὶ Πολιτείας. Cf. Ed. Meyer, *Theopomps Hellenika*, p. 207.

3. En général, les théoriciens politiques ou les historiens militaires de la Grèce, en parlant du cens, n'en donnent pas les chiffres. Si ces chiffres étaient restés tels qu'ils avaient été fixés au VIe siècle, la valeur réelle qu'ils représentaient avait en général baissé au IVe siècle (à Orchomène, Aristote semble parler de 40 ou 45 médimnes, mais le texte de Pollux, X, 165, est obscur).

4. Je comprends παρά (marqué d'une croix par M. Ed. Meyer) dans le sens de *au-delà* : « Au-delà de cet état de choses [est] ce qui se passe chez nous ». Quant au mot παράδειγμα, il peut avoir un sens technique : *garantie censitaire*.

5. Le type le plus usuel de la cité grecque, au temps d'Aristote, ce n'est pas l'ἐσχάτη δημοκρατία, Athènes, mais plutôt la démocratie censitaire, comme à Thèbes (Arist., *Pol.*, II, IX, 7; III, III, 8, 4; VII, IV, 5; et l. II, c. 5). Cens attesté directement ou indirectement (*ibid.*) dans les cités suivantes : Apollonie du Pont, VIII, II, 11; Milet (application du vote par centuries, comme à Rome), VI, XI, 3; Colophon, VI, III, 8 (projeté dans le passé ?); Abydos, VIII, V, 5; Leucade, VI, IV, 4 et Ambracie, VIII, II, 9 (cens récemment aboli); Malie VI, X, 10;

La tendance originale de la cité grecque, celle qui la distinguait des autres États, avait été la tendance à assurer la participation universelle et rigoureusement égale de tous les citoyens à la vie de l'État. Cette tendance a été réalisée au prix de l'exclusion non moins rigoureuse de certains éléments qui — la religion l'attestait encore [1] — avaient jadis fait partie intrinsèque de la société, et concouraient encore à son existence. Comme toujours, en cherchant l'absolu, on est arrivé à l'absurde.

III

Au moment où la cité grecque agonisait, les philosophes commençaient à s'occuper d'elle. La philosophie avait été d'abord surtout scientifique, et, dans ce premier stade, s'était montrée assez dédaigneuse des contingences politiques. Le dernier des grands esprits créateurs qu'ait produits le naturalisme ionien, Démocrite, tout en s'accommodant assez bien de l'existence dans un milieu démocratique, avait anticipé le mot de Nietzsche que « le peuple est fait pour obéir aux lois, et non pour les faire ». Avec les sophistes et Socrate, la philosophie avait pris pour principal objet la morale. La proscription de Protagoras, la mort de Socrate, attestèrent que le sujet était plus dangereux qu'il ne paraissait d'abord. Cependant, deux des sectes qui se sont formées à la suite des discussions de la fin du ve siècle, les Cyrénaïques et les Cyniques, sont restées fidèles à l'esprit purement moral de Socrate; elles l'ont même exagéré. Seulement, les Cyrénaïques s'adressaient à un public assez cosmopolite de gens de luxe et de sport; les Cyniques s'adressaient à la tourbe vagabonde des grandes villes [2]. Dès qu'on voulait apporter une morale au citoyen ordinaire d'une ville grecque, il était encore impossible de ne pas faire une place prépondérante au problème de l'État. Platon et Aristote ont été hantés par ce problème ; voyons comment ils l'ont résolu.

D'abord le maître. Nous avons vu Platon s'établir, vers 387, aux portes d'Athènes, dans l'Académie, et soumettre ses dialogues phi-

Élis VII, II, 5; Aphytis VII, II, 6; Larisse, IV, XI, 2; Locres, II, IV, 4; Thurii VIII, VI, 6 (cens aboli, mais il est fait mention d'une contre-révolution : VIII, VI, 8); Marseille, VII, IV, 5. En principe, les cités vraiment démocratiques sont celles où le prolétariat libre est en majorité, celles qui sont mentionnées VI, IV, 1; p. ex. Tarente (VII, III, 5).

1. Les esclaves ont le droit d'asile. Ils sont admis aux sacrifices de famille, et même parfois aux mystères, comme à Éleusis (Foucart, *Bull. Corr. hell.*, 1883, 388 sqq; on serait curieux de savoir dans quels cas).

2. Cf. Gomperz, *Pens. grecs*, II, l. IV, où on voit bien comment ces deux sectes ont été des ébauches de l'épicurisme et du stoïcisme. Mais il fallut Chéronée pour faire sortir, des ébauches, de véritables écoles.

losophiques à un petit cercle d'auditeurs. Il a composé son premier grand écrit politique, la *République*, avant la chute de l'hégémonie spartiate en 371 [1]. Après ses tentatives malheureuses pour réformer l'empire de Denys, il a composé son second traité, les *Lois*, qui n'était pas publié quand il mourut en 347 [2]. L'auteur de la *République* a visiblement été très influencé par l'exemple de Sparte alors puissante; l'auteur des *Lois* a eu plutôt devant les yeux Athènes et les autres cités du type démocratique, qui avaient survécu à l'effondrement de Sparte; Platon n'est donc pas absolument au-dessus du reproche, sérieux pour un philosophe, de s'être laissé dominer par les triomphes éphémères de la force matérielle. En revanche, ses théories se trouvent ainsi rapprochées de la réalité vivante; et elles en sont plus intéressantes pour nous.

Dans la *République*, Platon conçoit la cité comme composée de trois éléments : les philosophes, les guerriers, les laboureurs, nous dirions en style moderne les intellectuels, les soldats, les producteurs. Ce n'est pas là pour lui une forme idéale de l'État, mais la forme réelle quand l'État est sain : aux trois organes qui constituent essentiellement le corps humain, le cerveau, le cœur, le ventre, correspondent dans le corps social ces trois classes, qui sont seulement méconnues par les mauvaises constitutions [3]. La classe des philosophes se confond pour Platon, ou devrait se confondre, avec celle des gouvernants [4] : l'idée qu'elle pourrait se borner à conseiller le prince, l'idée du despotisme éclairé, est déjà une concession de sa part [5]. A la classe des soldats il a réservé la meilleure partie de son étude : c'est pour elle, remarquons-le bien, pour elle seulement, qu'il a préconisé la communauté des biens, des femmes, des enfants, et toutes ces prescriptions qui font, en dernière analyse, de sa classe militaire un haras modèle [6]. Quant à la classe des fournisseurs, il l'a traitée avec tout le dédain d'un aristocrate doublé d'un intellectuel : lui, qui a vu tant de déchirements causés par la différence des propriétés, ne daigne même pas distinguer, parmi les gens qui vivent pour gagner et jouir, entre les millionnaires et les tâcherons.

1. Sur Platon, l. I, c. 10. La *République* est certainement postérieure à 384. Mais elle ne peut être postérieure à la chute de Sparte, qui y est toujours mentionnée comme toute-puissante (cf. au contraire, dans les *Lois*, les allusions à la défaite de Sparte : VII, 806).

2. Diog. Laërce, III = *Platon*, 48. Mais Aristote les connut au moins quand il écrivit sa *Politique* (II, III).

3. La comparaison physiologique : *Républ.*, IV, 436 sqq.; on voit que Platon connaissait Alcméon.

4. Passage caractéristique sur le rôle des philosophes : *Rép.* VI, 488. Platon ne s'explique nulle part sur le recrutement de cette classe : attribuait-il ici à l'hérédité la même importance que pour les guerriers?

5. *Lois* IV, p. 322. Platon n'attache pas d'importance à ce que le gouvernement soit exercé par un seul homme ou par quelques-uns (*Rép.* IV, 444-5), mais il a eu toujours de l'aversion pour la monarchie héréditaire.

6. *Républ*, III-V. Les textes sont formels : Platon ne parle jamais de la masse.

Il a vraiment trop méconnu le rôle modeste, mais nourrissant, de cette troisième classe.

Dans les *Lois*, Platon condescend à examiner une cité moins restreinte. Mais il n'y veut encore que 5.040 citoyens, et ces citoyens seront tous propriétaires [1]. Pour ceux-là seulement, il dresse tout un plan de législation, d'une minutie extrême, et, parfois, d'une candide férocité. Mais enfin, ce n'est plus le régime des guerriers de la *République*.

Aristote, né à Stagire en 384, mais venu à Athènes dès 367 pour entendre Platon, et élevé dans ces conceptions, n'a pourtant pas attendu la mort du maître (347) pour s'en détacher : visiblement il a considéré les *Lois*, quand il les a connues, comme une œuvre de décadence sénile [2]. Il avait commencé déjà à fouiller les archives des cités et surtout les œuvres des érudits locaux inspirées par ces archives, pour asseoir sur une base empirique solide la *Politique* qu'il enseigna à ses disciples après 335 [3]. Lui aussi ne parle que pour un État petit, et où la puissance publique, la participation au gouvernement, à la défense nationale, à la justice, sera répartie aussi également que possible entre les citoyens. Voici un exemple des puérilités de théoricien auxquelles parfois il ne dédaigne pas de descendre : il faudra que tout citoyen, non seulement participe à la possession du sol, mais encore ait une parcelle voisine de la frontière, afin de délibérer sur la paix et la guerre en connaissance de cause [4] ! Au reste, il faut pourtant rendre à Aristote cette justice que les conquêtes d'Alexandre semblent bien lui avoir fait tomber la plume des mains [5].

1. Sur les quatre classes imitées des classes athéniennes : *Lois*, VI (754-5). Il semble bien que, pour Platon, tout citoyen ne pouvant vendre son lot primitif (741) doive avoir le cens de la quatrième classe, mais il est douteux qu'il se soit fait une image claire des réalités économiques.

2. Sur Aristote, l. I, c. 10. Voir la fin de l'*Éthique* à *Nicomaque :* le silence est-il ici preuve de dédain, ou d'ignorance ? Dans la *Politique*, qui est postérieure, Aristote passe rapidement sur les *Lois* (II, III).

3. Les recherches d'Aristote sur Delphes, par exemple, n'ont été publiées qu'en 331 (Homolle, *Bull. Corr. hell.*, 1898, p. 261, cf. p. 631). Et la *Politique* est certainement postérieure aux travaux qui ont préparé les *Polities*.

4. Voir liv. IV et V (trad. Barthélemy St Hilaire). La mesure ci-dessus : IV, IX, 7 sqq.

5. La question de l'ordre des livres de la *Politique* reste passionnante. Il y a certainement trois groupes : l. I-III, l. VII-VIII, l. IV-VI. Barthélemy S. Hilaire avait placé les l. VII-VIII entre les l. I-III et les l. IV-VI, et, dans ce dernier groupe, le l. V après les l. IV et VI : Susemihl le suit, et j'ai observé cet ordre dans les citations, mais, si je suis enclin à placer les l. VII-VIII au milieu, je dois dire que le transport du livre V à la fin suppose l'interpolation de passages bien formels (VII, I, 1, etc.). M. Gomperz (*Pens. grecs*, III, p. 345) rejette toute transposition de l'ordre traditionnel, et fait remarquer que le livre VIII est inachevé ; mais la raison qu'il en donne (p. 346) me paraît moins bonne que celle que j'ai indiquée dans le texte. Nous reviendrons sur les conditions dans lesquelles nous sont parvenus les ouvrages d'Aristote, l. III, c. 8.

On le voit, Platon comme Aristote se sont tenus absolument sur le terrain que leur désignait la tradition nationale. La cité, au fond, est pour eux « le tout de l'homme ». Moralistes et savants, ils considèrent que la cité doit être avant tout une grande école de sagesse et de vertu. Ils posent en principe qu'il est impossible d'être juste dans un État qui n'est pas organisé suivant les règles de la justice absolue [1]. Toutes ces idées, qu'Épicure et Zénon vont jeter pardessus bord, leur apparaissent comme des axiomes qu'ils dédaignent de démontrer. Et d'autre part, il faut que chaque citoyen participe également à cette vie exemplaire : d'où la nécessité d'exclure ceux qui n'ont pas le loisir de poursuivre un si haut idéal. Non seulement l'esclave, mais l'artisan, est laissé en dehors, ou tout au moins le dernier n'est admis par Aristote qu'à grand peine [2]. Le caractère absolu de la cité a été admis par les deux philosophes avec toutes ses conséquences, externes et internes.

Platon et Aristote, malgré leurs lacunes, étaient des penseurs trop vigoureux et trop loyaux, pour s'ouvrir au sentimentalisme judéo-chrétien, que la théocratie catholique ne devait canaliser du reste qu'en s'aidant de leur autorité. Ils n'ont pas cherché à se dissimuler, ni à dissimuler aux autres, que l'exploitation humaine du travail humain était la condition nécessaire, sinon suffisante, de la civilisation. Il n'est pas surprenant non plus qu'étant Grecs, ils aient conçu cette exploitation sous la forme extrême de l'esclavage. Mais, dialecticiens avant tout, ils ont exclu l'esclave de leurs préoccupations avec une rigueur que ne connaissaient même pas la plupart des cités réelles : ils ne conçoivent véritablement à l'esclavage d'autre tempérament que la bienveillance réfléchie du maître [3]. Le seul problème pour eux est de s'assurer que les moins civilisés soient exploités par les plus civilisés. Et ici, ils se sont tenus au critérium de la race. Platon, qui avait vu les grands asservissements entraînés par les conquêtes athéniennes, et leurs conséquences, a formellement réprouvé la réduction de Grecs en esclavage [4]. Et Aristote a posé en principe que le Barbare seul était naturellement esclave [5]. La supériorité du Grec sur le Barbare est pour eux, sinon un fait qui ne souffre pas d'exceptions (ils savaient apprécier les législateurs barbares), du moins un fait aussi moyennement et normale-

1. Les textes sont tellement nombreux qu'il est difficile de citer même les plus probants, au moins dans Platon. Dans Aristote, voir en particulier IV, III : il écarte toute théorie contraire aussi dédaigneusement que les objections à la réalité de la Nature dans le l. II de la *Physique*.

2. Passages particulièrement formels sur l'artisan dans Platon (*Lois*, VIII, 846 sqq.) et dans Aristote (*Pol.*, III, III).

3. Pour *Platon*, voir l'anecdote caractéristique : Diog. Laërce, *Platon*, 39. Dans Aristote, voir *Pol.*, IX, IX, 9 (cf. *Écon.* I, 5) où il recommande l'affranchissement : voir aussi son testament dans Diog. Laërce, *Aristote*, 11-16.

4. Plat., *Rép.*, V, 469. N'oublions pas aussi que Platon a failli être esclave.

5. Arist., *Pol.*, I, II (cf. I, I, 5) et *passim*.

ment vrai que la supériorité de l'homme sur la femme, ou de l'homme fait sur l'enfant et le vieillard. Et l'idée que les Grecs nés fussent tenus de civiliser cette réserve naturelle d'esclaves que constituait la Barbarie, cette idée leur eût paru (non sans raison), une naïveté colossale [1]. Mais alors tant d'efforts pour arriver à préciser les idées de justice et de vertu aboutissaient à retrouver l'antique « morale des maîtres » à l'usage des petits rentiers de cités nécessiteuses! Intellectuellement, c'était la banqueroute.

Et dans l'organisation interne de leur corps de citoyens, ils ont aussi dépassé, au moins sur un point important, ce qu'on avait fait avant eux. Nous avons remarqué plus haut le libéralisme des cités grecques en matière d'éducation. Or, il apparaissait, à Platon et à Aristote, comme une lacune et un scandale. Il ne faut pas trop se les représenter, quoiqu'en pense Pascal, comme « des gens honnêtes et comme les autres, riant avec leurs amis ». Ils étaient l'un et l'autre très pédagogues, très naïvement convaincus de la toute-puissance et de l'excellence de la pédagogie à outrance. L'institution d'une éducation publique leur est apparue comme le fondement même de la cité. Ils rêvaient en cette matière l'extension du système spartiate, sans remarquer que ce système avait prévalu au fur et à mesure que Sparte était devenue une simple école militaire, et que le rêve d'une « Sparte pacifique » était presque dérisoire [2]. Au pouvoir, ils n'eussent pas hésité à imposer les idées et les méthodes d'enseignement avec lesquelles ils avaient constitué l'Académie ou le Lycée, et Platon n'eût sans doute pas reculé, pour ceux par exemple qui niaient l'immortalité de l'âme individuelle, devant l'application de sa peine favorite : la mort [3]. Chose étrange! eux, si infatués de la supériorité intellectuelle des Grecs, n'ont pas songé à se demander si la grande liberté laissée par des États, ailleurs si intolérants, au père de famille et au maître d'école, n'était pas le secret de cette supériorité. L'éphébie, que le second d'entre eux a vu naître, leur fût apparue comme un commencement, bien insuffisant, de l'application de leurs doctrines [4].

Il n'était pas superflu de s'arrêter sur deux hommes qui, malgré tout, représentaient dignement l'élite intellectuelle et morale de

1. Le problème allait être posé par la conquête d'Alexandre. Alexandre n'était pas hostile à l'idée de « convertir » les Barbares. Mais ce sont les idées d'Aristote qui l'ont emporté dans les monarchies hellénistiques.

2. Cf. Gomperz, *Pens. grecs*, III, p. 432. A côté de Sparte, c'est à la Crète qu'ils pensent tout le temps : or, on sait comment a vécu la Crète.

3. On connaît le l. X des *Lois*. Platon en eût certainement appliqué les principes aux atomistes, p. ex., dont il parle partout avec des formes de prétérition si haineuses : *Théétète*, 156 ; *Lois*, X, 886 ; *Sophiste*, 246 ; *Timée*, 55 ; cf. l'anecdote Diog. Laërce, *Démocrite*, IX, VII, 8. Aristote est aussi formel sur la nécessité d'une éducation publique (*Pol.*, V, I), mais ne s'explique pas sur la coercition.

4. Sur l'éphébie, cf. l. I, c. 11.

leur race et de leur société. On voit ainsi d'abord que le caractère de la cité grecque procédait, non pas tant de contingences géographiques ou historiques, que des tendances profondes de la pensée hellénique. Platon et Aristote, qui ont vu ce régime politique multiplier autour d'eux les atrocités et les catastrophes stériles, n'en ont pas été ébranlés. Eux, si soucieux des objections et si prêts aux discussions, ne semblent par avoir rencontré de contradicteur sur ces points essentiels [1]. Ni les événements ni les hommes ne semblent leur avoir suggéré des idées comme celles-ci : pourquoi se faire de l'État une idée si absolue? pourquoi le concevoir comme n'existant pas, littéralement, si tous ses membres n'y entrent pas à titre rigoureusement égal? Pourquoi cette séparation brutale en demi-dieux et en bétail humain, — et d'autre part, pourquoi concevoir l'État comme fait pour former l'homme idéal? pourquoi ne pas reconnaître les limites de son domaine, déjà si vaste (car permettre la lutte pour la vie à une collectivité humaine, et assurer à ceux qui la composent le respect de certaines règles précises et connues du droit positif, n'est pas peu de chose)? et pourquoi ne pas s'attacher plutôt à entraver l'ingérence de l'État dans les domaines qui ne relèvent pas de lui? Tout cela ne semble pas avoir effleuré leur cerveau. Or, il ne faut pas non plus se dissimuler l'influence de tels hommes. Platon a été consulté par Denys II, on a vu avec quel succès [2]. Aristote a élevé Alexandre, et ses disciples ont gouverné Athènes [3]. Si la cité grecque était restée souveraine, nul doute que les enseignements de l'Académie, revus et corrigés par le péripatétisme, n'auraient contribué à la pousser dans la voie où elle était depuis longtemps engagée.

Mais Platon et Aristote, analysant la cité grecque, dissèquent déjà un cadavre. Les phalanges, puis les légions vont passer, et créer, à travers bien des convulsions, des formes politiques plus fortes, d'abord, contre les Barbares, — et aussi plus larges, plus réellement libérales, où l'élite grecque pourra continuer son travail du VIe et du Ve siècle, élaborer de l'art, de la science, et de la vertu par surcroît — bref, tout ce qui périclitait certainement vers l'époque où mourut Socrate.

1. Platon ne parle pas de contradicteurs libéraux. Quant à Aristote, les théoriciens qu'il critique au l. II de la *Politique* (Phaléas, c. 4 ; Hippodamos, c. 5, etc.) sont tous plus autoritaires que lui. *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane, et les plaisanteries des comiques en général, attestent la prédominance des idées communistes parmi les théoriciens politiques.

2. Cf. l. II, c. 8. Et ses disciples ont été consultés pour constituer des États (cf. Euphraios d'Oréos : Athénée XI, 506, 508. Platon, lettre [suspecte] 5).

3. Aristote a même donné une constitution à Stagire soumise par les Macédoniens (p. 447-8). Démétrius de Phalère était péripatéticien. L'éphébie procède certainement de l'influence platonico-aristotélicienne (avec quelques restrictions : cf. Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.*, IV, 2826).

CHAPITRE X

Les Celtes.

Les régions du Nord. — Indoeuropéens et Scythes. — Les Celtes.
I. Les Celtes en Occident. — Le reflux vers l'Est. — En Italie, Étrusques. — Rome, l'Allia, prise de Rome (v. 387). — Les Celtes et Denys. — La résistance romaine. — Les Celtes du Pô.
II. Les Celtes sur le Danube. — Peuples celtes. — Le contre-coup, Triballes et Illyriens. — La résistance macédonienne. — Les Celtes du Danube.
III. Marseille et les Celtes. — Pythéas sur l'Elbe. — Belges, Germains et Scythes. — L'ébranlement scythe, les Grecs du Pont, Zopyrion.
IV. La Barbarie hyperboréenne et les Grecs. — La peur des Gaulois. — Leur aptitude à la civilisation. — Les protecteurs.

Nous avons toujours envisagé l'histoire de notre civilisation du point de vue oriental, méridional, méditerranéen, et c'était notre devoir, puisque c'est dans les ports de la Mer Intérieure que s'est accumulé peu à peu le capital matériel, intellectuel, moral, sur lequel nous vivons encore. Mais les forces de la nature, la population, la race, tout ce qui fournit et, de temps à autre, reconstitue les énergies élémentaires mérite aussi de ne pas être oublié : ceci, c'est la part des régions brumeuses, humides, ingrates, du Nord et de l'Occident.

La linguistique nous a rendu familier ce phénomène d'un groupe humain unique partant d'un point encore indéterminé, mais situé quelque part dans les steppes qui s'étendent de l'Altaï à la Baltique [1], et imposant peu à peu sa langue, sinon son sang, à l'Inde comme à

Jullian, *Hist. de la Gaule*, I.

Les dépôts de l'Europe centrale et de la Crimée. — Monnaies marseillaises (Forrer, *Keltische Numism.*, Strasb. 1910, av. carte). — Inscriptions grecques de Crimée (Latyschef, *Inscr. anticae or. septent. P. Euxini*, Pétersb., 1885, *Suppl.*, 1901). — Apollonius, les *Argonautiques*. — Géographes grecs (Didot). — Aristote, *Politique*. — Diodore. — Strabon. — Justin, XXIV et XLIII. — T. Live, V, VI. — Pline l'Ancien. — Plutarque, *Camille*. — Appien, *Celtica*. — Frontin et Polyen.

---

1. Sur l'état de la question, Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, p. 233, n. 3. A. Meillet, *Introd. à l'étude comparée des langues indo-européennes*, 3e éd. 1912, p. 43 sqq.

l'Europe, à tous les pays compris entre le Gange et l'Océan d'Irlande. La branche du courant qui intéresse l'Europe a été orientée nettement vers le Sud-Ouest, avec une tendance constante à s'infléchir vers les pays ensoleillés de la Méditerranée. De ce mouvement étaient sorties jadis les tribus qui apparaissent dans les documents écrits vers le XIVe siècle avant notre ère, et qui devaient former la nationalité grecque. D'autres étaient déjà installées en Italie quand les navigateurs d'Orient commencèrent à parler de ce pays (vers 700). Parmi celles qui étaient restées en arrière, les plus voisines des Italiens (c'est encore la linguistique qui nous l'apprend [1]) étaient celles qui devaient illustrer le nom des Celtes, encore inconnu des poètes grecs aux temps épiques, mais qui retentit à leurs oreilles dès que les navigateurs carthaginois explorèrent les côtes européennes de l'Atlantique (vers 500) [2].

A l'arrière-plan de tous ces mouvements, pour donner les secousses et les impulsions initiales, puis pour tenir en haleine, apparaissent vaguement les nomades des steppes russo-sibériennes, Scythie des Grecs, Touran des Iraniens, qui, depuis qu'ils avaient jeté les hordes cimmériennes sur l'Orient civilisé du VIIIe et du VIIe siècle, étaient rentrés dans un repos relatif.

Pour nous, qui saisissons toujours ces populations mouvantes au moment où elles s'opposent nettement aux peuples industrieux et communicatifs du Midi, le moment est venu (IVe siècle) de reprendre l'histoire des Celtes.

I

Sur les origines de la migration des Celtes, nous savons juste ce qu'il faut pour pouvoir dire qu'elle s'est effectuée, comme tant d'autres, d'Est en Ouest. Le berceau vers lequel nous reportent les légendes nationales est le pays de la Baltique ou de la mer du Nord, les bouches de l'Elbe, la Westphalie [3]. Vers 480, nous entendons nommer les Celtes dans le nord de la France. Au temps d'Hérodote (vers 450), ils étaient pour les Grecs le grand peuple de l'Occident [4]. A ce mo-

1. La ressemblance des langues italienne et celtique était la théorie jadis dominante. A présent, on incline à rapprocher le celtique du germain (Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, p. 124, 231, 243). Cf. pourtant Meillet, *op. cit.*, p. 48.

2. Je songe au périple mis en vers latins par Aviénus, et qu'on admet généralement avoir pour première source le périple d'Himilcon (vers 480). Cf. Jullian, *Hist. de la Gaule*, I, p. 385, 414.

3. C'est la thèse de M. Jullian, d'après Ammien Marcellin, XV, 9, 4, qui lui-même suivait Timagène, qui lui-même avait suivi les récits druidiques. Au reste, nul ne conteste que les Celtes soient venus d'Orient.

4. Pour la première donnée, Aviénus, *Or Marit.*, v. 129-142. Pour la seconde, Hérod., II, 33; IV, 49.

ment, ils avaient certainement pris le dessus, en France, sur l'antique population ligure. Mais avaient-ils déjà conquis l'Angleterre, ou cette conquête était-elle réservée à un second ban d'envahisseurs, les Belges ? Avaient-ils déjà passé les Pyrénées, et s'étaient-ils unis au grand peuple de l'Èbre pour former la nation des Celtibères ? La date de ces migrations reste incertaine [1]. Ce qui est sûr, c'est que, quand les forêts et les marécages qui couvraient encore une si grande partie de nos campagnes gênèrent les générations croissantes des Celtes, ils refluèrent vers les pays dont les marchands grecs de Marseille, étrusques et vénètes d'Italie, sigynnes d'Illyrie, leur apportaient les produits et leur vantaient imprudemment les merveilles. La légende a, là comme ailleurs, rassemblé les faits en un raccourci saisissant. Elle parle d'un roi très vieux, très riche et très puissant, Ambigat, qui régnait sur les Bituriges (Bourges) et sur tous les peuples de la Gaule : quand il ne put plus contenir une jeunesse impatiente, il chargea ses neveux, Bellovèse et Sigovèse, de lui partager le pays du Levant. Inutile de chicaner sur la réalité des personnages : deux grands courants celtiques se dessinent en effet, vers 400, l'un dans la plaine du Pô, l'autre dans la vallée du Danube [2].

Ceux qui avaient franchi les Alpes semblaient, au premier abord, avoir pris la meilleure part. Les Étrusques dominaient encore jusqu'au pied des montagnes, mais ils n'étaient plus en état de défendre le capital de civilisation qu'ils avaient réuni dans ces pays. Ils s'enfermèrent dans leurs forteresses cyclopéennes, y furent bloqués et y succombèrent. Melpum devint Mediolanum (Milan), la capitale des Insubres, Felsina se mua en Bononia (Bologne), la capitale des Boïens [3]. Les Celtes étaient sur l'Apennin, mais ils savaient que, de l'autre côté de la chaîne, vivait le même peuple riche et faible : Fésules sur l'Arno, Arrétium et Pérouse près du Tibre, Clusium sur le plateau toscan, n'étaient pas moins tentantes que les villes étrusques du Pô. A Clusium, les Celtes apprirent qu'il y avait en Italie autre chose que des Étrusques.

Le grand fait de l'histoire italienne, depuis l'écroulement de l'empire étrusque (Aricie 507, Cymé 474), avait été le progrès des populations sabelliennes de l'Apennin aux dépens des plaines de la périphérie italienne. Mais, parmi les villes de la plaine, l'une avait

1. M. Jullian répond aux deux questions par l'affirmative (*Hist. de la Gaule*, I, ch. 8). Il me semble attribuer a l'unité ligure bien des choses qui ne remontent qu'à l'unité celtique, par exemple des mots (cf. ce qu'il dit lui-même de la langue, p. 123).

2. On sait qu'il y a deux traditions antiques, l'une plaçant la grande migration vers 600, l'autre vers 400 (cf. Jullian, p. 232 n.). Aujourd'hui, on préfère la seconde. Au reste, il va sans dire que tout ne s'est pas passé en une fois. Cf. Husband, *Classic. Philol.*, 1911, p. 385.

3. Melpum serait tombée le même jour que Véies (Pline l'Anc., III, 125). Cf. plus bas.

résisté au choc : Rome avait tenu tête aux Sabins, aux Èques, aux Volsques, et, si elle n'avait pu leur interdire toutes les conquêtes, elle avait du moins maintenu libre, sous son égide, le noyau de la plaine latine [1]. L'aristocratie qui la dirigeait, en effet, n'avait pas réduit la population des tribus rustiques à l'état d'hilotisme dans lequel les *lucumons* étrusques tenaient les paysans de Toscane : elle lui avait fait des concessions prudemment dosées et proportionnées au service qu'elle en tirait dans ses armées. Elle laissait de temps en temps remplacer les consuls et les dictateurs patriciens par des tribuns militaires, pour se concilier l'élément aisé de cette population. Elle introduisait la solde, pour pouvoir appeler au service des masses plus étendues. Puis, quand le commerce encore restreint ne suffit plus à protéger contre la disette la population croissante, quand il fallut trouver des terres sans admettre la loi agraire ni violer les traités antiques et sacrés qui unissaient Rome aux villes latines, on chercha ces terres au nord du Tibre [2]. Là se dressait Véïes, vieille rivale de Rome, jadis redoutable, maintenant isolée par l'émiettement de la confédération étrusque : elle fut bloquée dix ans, et finalement succomba (vers 395) [3]. Faléries et Tarquinies, qui l'avaient soutenue, eurent à s'en repentir, et le sud de l'Étrurie, jusqu'à la forêt ciminienne, fut partagé entre des citoyens romains. Et Rome, avec sa phalange maintenant armée du bouclier d'airain, et qui avait en plus le nombre, la discipline et la valeur, devint pour les Étrusques la grande puissance militaire : c'est à elle que Clusium, ayant appris l'humilité depuis le temps du lars Porsenna, recourut contre les Celtes [4].

Malheureusement, les ambassadeurs romains se mêlèrent aux combattants, et une violation du droit des gens exaspéra les Celtes. 70.000 d'entre eux descendirent le Tibre, à la recherche de la capitale latine. Le Sénat voulait apaiser les Barbares, mais le peuple, plus belliqueux, élut tribuns militaires ceux-là même qui avait provoqué l'ennemi, et la jeunesse latine (40.000 hommes) fut rassemblée à 11 km. de la ville, sur les bords du ruisseau qui débouche dans le Tibre près de Monterotondo, l'Allia [5]. C'est là que les Celtes la trouvèrent, et là se produisit le phénomène que l'apparition de Barbares inconnus, dans les guerres ou dans les révolutions, provoque régulièrement sur des hommes habitués à des combats plus métho-

1. Cf. p. 144.
2. Nous reviendrons sur l'histoire intérieure de Rome, l. III, c. 7.
3. La date approximative donnée par la tradition romaine (Tite-Live). On la fixera exactement avant ou après 394 selon qu'on fera de Timasithée (cf. plus haut, p. 295) le chef des Lipariens libres ou le gouverneur de Denys : De Sanctis, *Stor. d. Rom.*, II, p. 148, n. 3.
4. Sur la transformation de l'armement romain au cours des guerres étrusques, Diod., l. XXIII, fgt 2.
5. Sur le récit de Diodore (XIV, 113-4), cf. Kornemann, *Klio*, 1911, p. 339.

diques. La haute stature, la brutale impétuosité, les gesticulations et les cris des Celtes stupéfièrent les soldats italiens. Beaucoup se sauvèrent à Véies, d'autres allèrent porter à la ville la nouvelle de l'événement qui devait rendre ce jour à jamais mémorable dans les fastes romains (17 juillet 387) [1]. Dans le désarroi de la jeunesse, on ne pouvait songer à défendre l'enceinte, déjà étendue, de Rome : les magistrats, les prêtres, les soldats ralliés, tout ce qui représentait la direction et la force de la cité, s'enferma dans le Capitole. Les Celtes arrivèrent trois jours après la bataille, ils entrèrent dans la ville qui fut pillée et brûlée ; puis ils campèrent sept mois au pied de la citadelle [2]. Mais leurs attaques furent repoussées, et autour d'eux les paysans se soulevaient et coupaient les vivres. Ils finirent par accepter la rançon offerte, et retournèrent dans les pays qu'ils venaient d'occuper et que leur disputaient encore les Vénètes [3].

Mais cette première expérience était trop tentante pour ne pas appeler des retours offensifs. Les Celtes revinrent dans les pays étrusques et latins, où ils trouvèrent d'ailleurs, parmi les ennemis de Rome, des appuis : Tibur les soutint plus d'une fois [4]. Ils pénétrèrent jusqu'en Campanie, jusqu'en Apulie [5]. C'était le moment où Denys édifiait son empire occidental, et commençait à s'inquiéter de ses alliés sabelliens : nous avons vu qu'il s'intéressa à l'apparition de cette force qui pouvait les prendre à revers, et chercha à en capter une partie [6].

Cependant, la catastrophe de l'Allia n'avait pas ébranlé la foi des Romains dans l'avenir de leur État. La ville se releva sur le même emplacement, et l'aristocratie dirigeante, malgré les révoltes de la plèbe déracinée et souffrante, malgré la défection d'une partie des alliés latins, malgré les attaques des Étrusques de Tarquinies, ne perdit pas de vue les « tumultes » celtiques [7]. On vit bien que toute la force des Barbares résidait dans le premier choc ; pour le parer, on disloqua la lourde phalange en manipules ; pour retarder l'assaut des épées celtes, on perfectionna le bouclier et la lance romaine [8]. Chaque fois que les Celtes reparurent sur les montagnes sabines ou albaines, ils trouvèrent des Romains devant eux : finalement, une grande victoire, remportée par L. Furius Camille,

1. La date du jour est bien connue par la tradition romaine : la date de l'année n'est qu'approximative.
2. Plut., *Cam.*, 38.
3. Pol., II, 18, 3.
4. Tibur *sicut arcem belli Gallici* (Tite-Live, VII, 11).
5. Diod., XIV, 117.
6. Justin, XX, 5. Le synchronisme ne doit pas être pris à la lettre.
7. Partage de consulat 366 ; guerres contre les Latins de Tusculum ; guerre contre les Tarquiniens en 353. Nous reviendrons sur tout cela.
8. Plut., *Cam.*, 53-5 ; Diodore (XXIII, fgt 2) ne nomme pas les Gaulois. Le pilum plus tard : cf. A. J. Reinach, *Rev. arch.*, 1907, p. 242, 426 ; Schulten, *Rhein. Mus.*, 1911, p. 573 sqq.

leur inculqua d'une manière durable le respect de Rome (349) [1].

Au reste, de plus en plus, les hordes qui parcouraient de temps en temps les régions de l'Italie n'étaient plus que les enfants perdus des tribus celtiques [2] : la masse s'asseyait dans la plaine du Pô. Des confédérations étendues et stables se formaient : il y eut des Cénomans autour de Brixia (Brescia) comme il y en avait près du Mans, et des Sénonais sur les bords de l'Adriatique comme autour de Sens [3]. Le paysan celte reprit et continua l'endiguement du Pô et de ses affluents, la mise en valeur des plaines lombardes, tout le travail agricole interrompu par l'invasion : le commerce lui resta longtemps encore étranger.

Les Celtes ne devaient plus reparaître dans la péninsule même que comme mercenaires, au temps des grandes luttes entre peuples italiens.

II

L'odyssée des Celtes qui s'étaient engagés dans la vallée du Danube nous est moins connue, parce qu'ils n'eurent pas l'honneur de se heurter là aux futurs maîtres du monde. Cependant, ils rencontrèrent des peuples relativement civilisés dans les Alpes autrichiennes, par exemple ces Sigynnes qu'Hérodote connaissait bien et que les trouvailles de Hallstadt ont mis en honneur parmi les archéologues modernes [4]. Mais les combats qui opérèrent la substitution des Celtes à ces peuplades n'ont pas trouvé d'historien.

Les Helvètes étaient restés accrochés aux avant-plateaux des Alpes. D'autres tribus allèrent plus loin. Il y eut des Volkes en Bavière comme dans le Languedoc, et le nom des Boiens s'attacha aux massifs de Bohême comme aux murs de Bologne. Enfin, les Taurisques remplacèrent les Sigynnes, et le nom bien gaulois de Singédunum prouve que ce sont des Celtes qui ont découvert le site de Belgrade [5]. Mais ces peuples s'arrêtèrent avant de pénétrer dans la péninsule balkanique, et leurs premiers progrès ne nous sont révélés que par les contre-coups qu'ils eurent sur les habitants de cette région.

1. Tite-Live, VII, 23-26. C'est cette victoire dont aura entendu parler Aristote (Plut., *Cam.*, 27). Elle aurait été suivie d'un traité (Pol., II, 18, 9)?

2. Si nous possédions les annales d'autres cités itatiennes, il y paraîtrait d'autres victoires analogues aux victoires romaines (par ex,, pour Cœré, victoire de la plaine Trausienne : Diod., XIV, 117). Néanmoins, pour les Grecs, qui jugeaient du dehors, Rome semble avoir été au premier plan.

3. Skylax ne connaît pas encore les Sénonais (*Geogr. gr. Min.*, Didot I, Skylax, p. 25). Mais, pour ces régions barbares, il n'est pas toujours au courant (cf. p. 359, n. 2).

4. Hérod., V, 9 ; cf. la bibliographie : Jullian, I, p. 370, n. 2.

5. Jullian, I, p. 296 sqq., p. 369 sqq.

Les Grecs du ve siècle y connaissaient les Thraces à l'Est, les Illyriens à l'ouest, les Triballes en Serbie, puis, au nord du Danube, les Gètes, après lesquels commençait le monde scythique. De ces peuples, l'un au moins paraît avoir été fortement secoué : les Triballes [1]. En 376, 30.000 d'entre eux, franchissant le pays des Péoniens et des Odryses, vinrent attaquer Abdère. Ils furent grièvement battus, mais un second assaut aurait peut-être eu raison de la patrie de Protagoras et de Démocrite, si un stratège athénien ne s'était trouvé sur les lieux [2]. Les Triballes cherchèrent fortune au Nord, où Alexandre les trouvera sur le bas Danube, et jusqu'aux bouches du fleuve, dans l'île qui passait pour cacher aux mortels les restes d'Achille [3].

Enfin, on est tenté d'expliquer par la pression celtique le prurit d'émigration qui se manifeste alors parmi les Illyriens. Au temps de Brasidas (424), on rencontre bien des bandes d'Illyriens dans les armées macédoniennes. Mais, au ive siècle, on nous parle d'armées de 10, 12, 20.000 hommes, et la mise en mouvement de pareilles masses atteste un ébranlement profond des tribus qui peuplaient les montagnes de l'Albanie, du Monténégro et de la Bosnie actuels [4]. Vers 384 l'Épire fut ravagée, les milices épirotes décimées [5]. Après la mort d'Amyntas (369), on dut leur livrer des princes macédoniens en otages. En 359, le roi Bardylis était sur l'Axios, et il fallut l'énergie du régent Philippe pour relever les Macédoniens démoralisés. La guerre se termina par une bataille où tombèrent 7.000 Illyriens [6]. Mais Philippe devra renouveler la leçon en 356, en 345 ; les Barbares avaient trouvé, là aussi, un rempart solide de l'hellénisme.

Les Grecs n'avaient pas vu distinctement les Celtes derrière les mouvements dont ils ne sentaient que les derniers effets [7]. Ce sera Alexandre qui, en 335, entrera le premier en contact avec ces Barbares. En parcourant les Balkans, le Danube, les montagnes de Kossowo et d'Illyrie, le conquérant débutant recevra les ambassadeurs des Taurisques, et recueillera d'eux un mot historique [8]. Puis, deux générations s'écouleront avant que les Celtes du Danube reprennent leur marche en avant.

Parmi eux, il y avait de francs pillards, comme les Scordisques,

1. Diod., XV, 36, attribue leur émigration à la faim.
2. Diod., XV, 36, appelle le stratège Chabrias, mais, comme il le fait assassiner, il y a certainement confusion. Le nom des Triballes revient dans Isocrate (VIII, 50; XII, 227).
3. Arr., *Anab.*, I, 1 ssq. Je ne vois pas moyen d'expliquer autrement que par la pression celtique la présence des Triballes si à l'Est.
4. Thuc., IV, 74 sqq. Diod., XVI, 2, 4.
5. Diod., XV, 13. Klotzsch, *Épir. Gesch.*, p. 42 : cf. p. 295.
6. Cf. p. 331.
7. Voir pourtant Théopompe, fragm. 41 (Didot); Polyen, VII, 42.
8. Ils lui déclarèrent, comme on sait, qu'ils ne craignaient que la chute du ciel (Arr., *Anab.*, I, 4 ; cf. VII, 15). Il ne peut guère s'agir que des Taurisques.

qui se substituaient aux Triballes en Serbie [1]. Mais les peuples plus lointains avaient déjà adopté une vie plus régulière. Les Taurisques continuaient la tradition des hommes de Hallstadt, ils pratiquaient avec art la métallurgie du fer, ils savaient accueillir les marchandises et les monnaies de Patavium ou de Massalie. Et Aristote ne dédaignait pas de chercher des exemples chez ces Barbares [2].

III

La ville que les Grecs, au temps de leur plus grande expansion, avaient jetée à l'entrée de la grande voie d'accès du Rhône, avait, nous l'avons dit, tiré bon parti de la situation. Longtemps elle n'avait connu, du côté du Nord, que ce fonds de tribus ligures qui semble avoir été le substratum préaryen de la population européenne. Vers 400, elle fit connaissance directement avec les Celtes [3]. Elle écarta facilement ceux d'entre eux (Salyens) qui s'en prirent à elle. Mais plus graves étaient les mouvements qui s'étaient produits au cœur de la Gaule, puisqu'ils troublaient les voies de commerce fréquentées par les négociants marseillais. Il est possible que ces perturbations aient contribué à éveiller chez ceux-ci l'idée de chercher, au IVe siècle, des compensations maritimes. On sait que, grâce à la nonchalance ou à la bienveillance momentanée de Carthage, les colonnes d'Hercule furent franchies, que Pythéas s'aventura vers l'Ourse, et Euthymène vers l'Équateur [4]. Le premier a rencontré partout le long des côtes d'Espagne, de Gaule, de Bretagne, des peuples celtiques, et il a fort bien reconnu cette unité ethnique qui se prolongeait au-delà du Pas-de-Calais, puisqu'il a fixé les limites de « la Celtique » aux bouches d'un fleuve qu'on identifiera avec l'Elbe ou l'Oder, selon qu'on placera l'île de l'ambre à Helgoland ou sur la côte poméranienne [5]. Au-delà, Pythéas faisait commencer la Scythie.

Il a pourtant entendu le nom des Belges aux environs du Danemarck [6], et ceci prouve deux choses. D'abord, que le berceau de cette nationalité était placé là, comme celui des Celtes, comme celui des Cimbres. Ensuite, qu'au milieu du IVe siècle, leur marche vers

1. Peut être plus tard (cf. Perdrizet, *Bull. Corr. hell.* 1896, p. 485 sqq).

2. Cf. Viollier, *Revue archéol.*, 1911, sur les épées retrouvées de la Normandie à la Croatie. Arist., *Pol.*, II, VI, 6; IV, II, 5; IV, XV, 2.

3. Justin, XLIII, 3. Skylax ne connaît encore sur le littoral français de la Méditerranée que des Ibères et des Ligures.

4. Cf. plus haut, p. 360. Bienveillance de Carthage possible à ce moment : *Corp. Insc. Semit.*, I, 1, 165 (Jullian, p. 389).

5. Textes : Jullian, p. 422. Je ne serai pas si affirmatif que M. Jullian sur l'identification du fleuve. Certains auteurs firent aller la Celtique jusqu'à Azow (Plut., *Marius*, 11).

6. Méla, III, 36 et 57 (d'après Pythéas? Jullian, p. 314).

l'Ouest n'avait pas commencé. Car il n'est pas douteux que la tribu nommée par Pythéas ne soit la matrice des peuples divers qui allaient renforcer les Celtes sur le Rhin et fournir d'auxiliaires ces parents déjà nantis : la dénomination de Galates ou Gaulois englobera les deux races [1].

Ainsi, les tribus qui devaient rendre célèbre le nom de Germains n'apparaissent pas encore distinctement. Elles sont confondues parmi les Celtes ou parmi les Scythes, comme, beaucoup plus tard, les Slaves auront de la peine à dégager leur individualité entre les Germains et les Scythes. A l'Est de l'Elbe et au Nord du Danube, tout restait englobé dans la vague appellation qu'avait rendue classique Hérodote.

Mais ce monde scythe lui-même n'est plus à l'état de calme qu'a connu le Père de l'Histoire. Là aussi, des changements ethniques se produisent, dont, là aussi, nous ne voyons distinctement que les ultimes effets. Le royaume grec de Crimée atteint son apogée précisément sous Leucon (390-350) et ses successeurs : ils s'intitulent roi des Sindes, des Torètes, des Maïtes, des Thates, et comptent évidemment plus sur leurs auxiliaires barbares que sur leurs sujets grecs [2]. C'est tout au plus si, dans les villes qui échappent à l'hégémonie des Spartokides, par exemple à Olbia, on relève déjà des traces de l'audace croissante des Barbares [3].

Cependant, là aussi, quelque chose a changé, et on s'en apercevra au temps d'Alexandre. Quand le conquérant atteindra les régions araliennes, en poursuivant le grand Roi et ses vassaux, il aura facilement raison des Barbares de la steppe. Mais un de ses lieutenants d'Europe, Zopyrion, ayant voulu renouveler ses exploits au delà du Danube, sera vaincu et tué (329) [4]. Ce qui nous intéresse, ici, c'est l'illusion, dont témoignent ces entreprises combinées, sur l'étendue des steppes qui s'étendent derrière le Caucase et la Caspienne. Le nom de Tanaïs est appliqué indistinctement au Don, à la Volga, à l'Amou-Daria [5]. Visiblement, la grande route commerciale qu'a si bien décrite Hérodote n'est plus fréquentée. Et il est difficile de ne pas chercher la cause de ce fait dans les bouleversements ethniques dont les steppes ont été le théâtre mystérieux. Là aussi, la Barbarie s'agite.

1. Les Belges sur le Rhin au IIIe siècle : Prop., V, 10, 40-4 (cf. Jullian, p. 450).
2. Michel, 94, 96, 523, 1453. Dittenberger, 100, 102-4. Cf. Polyen, VI, 94.
3. Cependant les documents décisifs sont postérieurs.
4. Justin, XII, 1, 2 (avec 30.000 soldats). Cf t. III.
5. Cf. Arr., *Anab.*, III, 10 ; cf. Strabon, VII, 4 ; XI, 1, 2, 5, 7.

IV

Cet ébranlement de la Barbarie hyperboréenne allait exciter puissamment les imaginations grecques. Les Celtes n'étaient pas très nombreux, et sans obéir à la tendance de certains modernes à rabaisser avec excès les chiffres transmis, on peut affirmer que ce sont des bandes de quelques dizaines de mille guerriers qui se sont superposées et souvent amalgamées aux populations préexistantes [1]. Mais les Celtes donnaient, par leur mobilité, l'illusion du nombre : on en rencontrait maintenant en Espagne, sur le Rhône, sur l'Adriatique et sur le Danube. Et l'on en conclut, non sans raison du reste, si l'on considère la suite des générations, que le Nord était un réservoir d'hommes inépuisable. — Les Celtes n'étaient pas les meilleurs soldats du monde. Leurs accès inouïs de hardiesse, qui les rendait si terribles au premier abord, s'usaient vite, et bientôt circuleront sur eux des mots avant-coureurs de la phrase fameuse : « Plus que des hommes dans l'attaque, moins que des femmes dans la retraite. » Mais ils étaient grands, ils avaient les cheveux blonds et les yeux bleus dont s'étaient déshabitués les Méditerranéens, ils avaient des armes particulières, et enfin leur ignorance de tous les usages généralement respectés, en particulier des usages religieux, donnait l'impression inexacte d'un parti pris de sacrilège. Les légendes antiques des Titans et des Amazones reprirent une terrible actualité [2].

Étaient-ils spécialement réfractaires à la civilisation telle que la concevaient les Grecs ? On pouvait déjà en douter. Aussitôt qu'ils n'étaient plus talonnés par la faim, par une nature inclémente ou par un ennemi prêt à prendre leur place, les Celtes montraient une propension marquée pour la vie sédentaire et agricole. Ils ne se fermaient point au commerce. Le premier désordre de l'invasion passé, les marchands de Marseille retrouvèrent leurs flottages et leurs portages accoutumés, et profitèrent même de ce que les deux côtés des Alpes appartenaient maintenant à des hommes de même race [3]. Les marchands circulèrent librement chez les Taurisques, à en juger par les notions précises qu'ils rapportèrent sur les lacs suisses et sur les routes continentales de l'ambre [4]. Et certaines industries, comme la métallurgie du fer, n'ont pris leur essor dans l'Europe centrale que par les Celtes [5]. Ce ne sont là que des adap-

1. Jullian, I, 240, 285 (M. Jullian a une tendance à grossir les chiffres).
2. Ceci se rencontre surtout chez les poètes du IIIe siècle.
3. Jullian, *loc. cit.*, p. 408-414.
4. Cf. Skymnos de Chios, qui, comme on sait, a suivi Éphore (*Geogr. gr. Minor.*, Didot, I) : avec de fortes erreurs, mais moins grandes pourtant qu'au Ve siècle.
5. Jullian, *ibid.*, p. 370 sqq. L'épée celte réputée dès 336 (Diod., XVI, 94). Cf.

tations purement matérielles, et il ne paraît pas que l'infiltration intellectuelle les eût encore suivies : les Scythes, au point de vue du goût artistique, étaient en avance sur les Celtes, à en juger par les bijoux fabriqués pour eux et trouvés dans les tombes de la Russie méridionale [1]. Mais, étant données la curiosité, la bonne volonté déjà remarquées dans cette race, on peut croire que l'assimilation se serait faite à la longue.

Mais le sentiment dominant fut la terreur et la répulsion. Certains traits qui distinguaient les pillards celtes au milieu de tant d'autres pillards, par exemple la brutalité à l'endroit du sexe, épouvantèrent particulièrement : toute une littérature, dont le thème courant fut le suicide de vierges outragées, allait naître de l'invasion gauloise [2]. Et, par comparaison avec ces sauvages monstrueux, le dédain d'intellectuels avec lequel on parlait d'autres Barbares, connus depuis plus longtemps, et depuis plus longtemps à l'école de la Grèce, s'atténua singulièrement. On sut bon gré aux Macédoniens de monter la garde à la porte d'Uskub. On reprocha à Carthage, comme une trahison, la désinvolture particulière avec laquelle elle employait les mercenaires celtes. On traita de « ville grecque » la ville italienne qui avait eu le mérite de briser la fougue celtique [3]. Par delà le sentiment étroit et précis de l'unité grecque, naquit un certain sentiment de l'unité méditerranéenne. En face de ces hordes qui n'étaient pas incapables de discipline, qui savaient se réunir en nombre sous une bannière commune et des chefs communs, les minuscules cités grecques, maintenant disséminées et divisées sans remède, se tournèrent vers les puissances mieux organisées pour défendre le patrimoine commun. Et finalement la peur des tumultes gaulois a aidé plus qu'on ne pense les transformations politiques qui se préparaient, en Orient et en Occident.

Viollier, *Rev. Arch.* 1911, p. 311 sqq. (M. Viollier ne fait pas remonter au-delà de 300 les épées répandues depuis la Normandie jusqu'en Croatie).

1. Cf. Furtwängler, *Der Goldfund v. Vettersfelde*, Berlin 1883, p. 15.
2. Cf. les *Galatika* du IIIe siècle, gauloiseries sinistres (Jullian, *ibid.*, p. 335-6).
3. Héraclide de Pont, à la fin du IVe siècle (Plut., *Cam.*, 27).



LIVRE III

LES PUISSANCES NOUVELLES

CHAPITRE I

Okhos et Philippe (346).

La situation du monde oriental en 351-0.

I. La Perse, Okhos. — Athènes sous Eubule. — Sparte sous Archidamos. — Thèbes. — Argos et Corinthe. — La Macédoine sous Philippe, sa situation au Nord, à l'Ouest et à l'Est, au Sud.

II. Le réveil de la Perse, prise de Sidon, préparatifs contre l'Égypte. — La guerre sacrée. — Philippe en Thrace, prise d'Olynthe 348. — Les négociations avec Athènes 347-6. — Chute de Kersebleptès. — Capitulation de Phalaikos 346. — La situation amphictyonique de Philippe.

III. Okhos et les Grecs. — La reconquête de l'Égypte, 343. — Hermias et Memnon. — Okhos et Philippe. — La situation des États grecs.

Rappelons d'abord quel était, vers 351-0, l'état des puissances qu'on était habitué à regarder comme dirigeantes dans la partie orientale du bassin méditerranéen.

I

La Perse était gouvernée par un souverain (Artaxerxès III Okhos) qui n'avait pas encore donné sa mesure, mais qui était en voie de

---

Kahrstedt, *Die Politik des Demosthenes* (dans les *Forschungen*, Berlin, 1910).

La Macédoine, le Pangée. — Monnaies de Philippe, de Sidon (Babelon, *Mél. Numism.*, I, p. 305). — Inscr. achémén. (Weissbach, *Keilinschr. der Achämen.*, p. 129). — Inscr. attiques de la marine (*Inscr. Gr.*, II, 2, 789 sqq), etc. — Inscr. de Delphes. — Isocrate, *Philippe, Lettre à Phil.* — Eschine et Démosthène, discours prononcés dans le procès de l'*Ambassade*. — Aristote, *Polit.* — Diodore, XIV. — Justin, VIII, IX, X, et C. Népos, *Phocion.* — Plutarque, *Démosthène* et *Phocion.* — Pausanias, X, *Phocide.* — Didyme (Foucart, *Étude sur Didymos*).

rassembler sous sa main les ressources subsistantes de l'empire. Elles étaient considérables. Non seulement la fidélité des Perses était intacte, mais, en somme, toute la partie orientale de la monarchie, jusqu'à l'Euphrate, malgré des détachements et des rébellions partiels, obéissait au Roi [1]. A l'occident même du fleuve, depuis la fuite d'Artabaze et de Pamménès, les satrapes au moins étaient rentrés dans l'ordre : l'Arménie avait été donnée à un prince du sang, Codoman [2], la Syrie restait à un Bélésys, la Cilicie appartenait à Mazaios, la Lydie et l'Ionie à Rosakès [3]; dans la Phrygie intérieure, le vieil Ariobarzane était une manière de souverain, et, sur l'Hellespont, Orontès n'était pas sûr [4], mais, en Carie, Idriée, successeur de Mausole en 353-2, servait le Roi [5]. Deux foyers de révolte subsistaient, allumés par l'échec d'Égypte en 351 (cf. p. 322) : la Phénicie, où Tennès de Sidon s'était proclamé indépendant, et Cypre, ou Pnytagoras, ayant usurpé le trône de Salamine sur la famille d'Évagoras, avait entraîné neuf roitelets dans la révolte [6]. Pour reprendre le terrain perdu, et compléter l'œuvre en abattant Nectanébo, qui disposait de 20.000 mercenaires hellènes, le point important était de disposer d'un nombre suffisant de forces grecques [7]. Les villes de la côte d'Asie-Mineure fournissaient des vaisseaux qui pouvaient mettre à la raison les cent trières ou pentères de la Phénicie, mais les 6.000 hommes de pied qu'elles envoyaient ne valaient pas leurs matelots [8], et c'étaient des Grecs d'Europe qu'il fallait au Roi. Il s'appliquait donc à la tâche difficile de s'assurer à la fois Athènes et Thèbes, Sparte et Argos.

Athènes était depuis 354 gouvernée à peu près par Eubule, qui

1. La révolte des Cadusiens, dont parle Justin (X, 3), appartient au règne d'Okhos, puisque Codoman (qui était encore jeune en 334) la combattit.

2. Justin (X, 3) : ce fait peut-être postérieur à 351. L'origine royale de Codoman (Diod. XVII, 5) ne me paraît pas douteuse : cf. Prasek, *Gesch. d. Meder u. Perser*, II, p. 231.

3. Bélésys et Mazaios : Diod. XVI, 42 (le premier était de la famille qui gouvernait déjà la Syrie vers 401, le second remplaçait Syennésis). Rosakès (Diod. XVI, 47) descendait d'un des Sept. La distribution des satrapies en Asie-Mineure n'est pas sûre.

4. Ariobarzane mourut en 337 (Diod. XVI, 90) et eut pour successeur dans le Pont son fils Mithridate. Nous retrouverons Orontès.

5. Diod. (XVI, 36, 42, 45) fait régner Artémise de 353 à 351, entre Mausole et Idriée : c'est le point de vue grec. Il semble bien qu'Idriée ait été considéré par le Roi comme le vrai successeur de Mausole (Michel, 804).

6. Diod., XVI, 41, 42, 46. La question de la succession à Salamine n'est pas très claire.

7. Diod., XVI, 48. Il semble que Nectanébo, après 351, n'eut plus pour ses levées l'assentiment des grandes cités grecques : au lieu de l'Athénien et du Spartiate qui commandaient ses troupes en 351, c'est un aventurier de Cos qui les dirigea en 343.

8. Diod., XVI, 40, 44. La flotte royale, surtout fournie par les Ioniens, ne comprenait que 300 trières, tandis que les Phéniciens, parmi leurs 100 voiles, avaient des pentères. Quant aux 6.000 hoplites d'Ionie, ils semblent n'être arrivés qu'après la chute de la Phénicie.

devait son ascendant à la dextérité avec laquelle il avait remis en bon état les finances de la cité [1] : il finit par restreindre son activité au domaine de l'assistance publique, département des fêtes, et gouverna le *théorikon* et la république pendant une seconde période panathénaïque 350-346 [2]. Bien qu'il eût fait voter une loi défendant d'appliquer le théorikon à des dépenses de guerres [3], il fallait bien prendre parti de temps à autre les armes à la main. Athènes avait renoncé aux villes de la côte d'Asie, Rhodes, Cos, Chios, Lesbos, Byzance, mais parfois des mouvements démocratiques la sollicitaient d'y revenir (à Rhodes en 351, à Mytilène en 347) [4]. La route du Pont gardait son importance capitale : les Athéniens continuaient d'accabler d'honneurs les successeurs de Leucon [5], ils se maintenaient à Byzance, en Chersonèse, ils avaient une flotte de surveillance sur la mer Égée [6]. Au Sud, la plupart des Cyclades, au Nord, quelques villes de la côte thrace, 45 cités en tout sur 75, restaient à Athènes [7], qui revendiquait toujours Amphipolis contre Philippe. En Grèce, elle était toujours l'alliée assez honteuse des Phocidiens. Quant aux relations avec l'Occident, elles restaient au second plan tant que le peuple d'Athènes avait les blés de Crimée. Dans cette situation, Athènes se souciait peu de se mettre en mauvais termes avec la Perse, et autorisa même Phocion, qui avait servi vingt ans à l'école de Chabrias, à combattre les Cypriotes dans l'intervalle de deux stratégies [8].

Sparte était gouvernée par deux rois dont l'un, Archidamos, le fils d'Agésilas, était entreprenant, actif, à l'affût de débouchés pour

1. Didyme (Foucart, *Ét. s. Did.*, p. 13) nous apprend que les revenus d'Athènes, tombés à 130 talents, remontèrent à 400 : cf p. 332. Sur Eubule, cf. Kirchner, *Prosop. att.*, 5369, et Kahrstedt, *Forsch. z. Gesch. d. V. u. IV. J.*, p. 99.

2. Il semble bien qu'Eubule ait eu une compétence plus étendue de 354 à 350 que de 350 à 346 (cf. Eschine, *Ambass.*, 148 sqq). Il fut remplacé dans les fonctions autres que celles du théorikon par Aphobétos.

3. Je partage sur la date de cette loi (avant 350) l'opinion de M. Kahrstedt, *op. laud.*, p. 124.

4. Sur Rhodes, cf. le discours de Démosthène *pour les Rhodiens*, en 351-0 (Denys d'Halic., *ad Amm.*, I, 4; éd. Roberts, 1901, p. 58). Sur Mytilène, *Inscr. Gr.*, II, 109 (cf. 8e lettre d'Isocrate).

5. Michel, 98. La chronologie de Diodore pour les rois de Bosphore se rectifie d'elle-même : Spartokos a régné 7 ans, donc jusqu'en 431, Satyros 44 ans jusqu'en 387, Leucon jusqu'en 347, Satyros II jusqu'en 342 et Parisadès jusqu'en 309.

6. Sur la façon dont cette flotte était commandée par Charès, cf. Eschine, *Ambass.*, 72 sqq.

7. Le nombre des membres de la confédération vers 374 paraît n'avoir guère dépassé 60 (Michel, 86), il aurait atteint 75 ensuite d'après Eschine (*Ambass.*, 70); quant aux 45 cités qui restaient après la guerre sociale, les orateurs en parlent souvent (Foucart, *Ét. s. Didymos*, p. 100). Cf. Marshall, *The second Ath. confed.* (carte).

8. Diod., XVI, 42, 46 (en 350). Cf. Prasek, *Gesch. d. Med. u. Perser*, II, p. 223. Sur Phocion, voir les biographies de C. Népos et de Plutarque : né vers 400, débutant vers 376, il fut quarante-cinq fois stratège de 368 à 318 environ.

la cité réduite si fortement par la perte de la Messénie. Il eut l'idée de chercher ces débouchés à Cyrène, en Crète [1]. En effet, les événements de Mégalopolis venaient de prouver que Sparte, malgré des succès obtenus sur Argos, ne pouvait plus se replacer à la tête du Péloponnèse : Argos, Mégalopolis et Messène la coupaient de l'Élide, de l'Achaïe, de Corinthe. Plus tard, elle cherchera à s'ouvrir l'Occident. Pour le moment, l'or de Delphes la maintient dans l'alliance des Phocidiens. Dans cette situation, elle ne peut songer à être en mauvais termes avec Okhos.

Thèbes reste plus forte. Mais elle est obligée de se passer de son meilleur général, Pamménès [2]. Et elle est paralysée par la guerre de Phocide, d'autant que son allié du Nord, Philippe, lui est très suspect depuis l'affaire des Thermopyles. Elle ne peut plus songer à soutenir les tyrans d'Eubée et de Mégare contre Athènes [3], non plus que ses alliés péloponnésiens contre Sparte. Elle est toute prête à appuyer la politique du Grand Roi dès que la guerre sacrée la laissera libre.

Parmi les villes secondaires, Argos, nous l'avons vu, se maintient contre Sparte grâce à l'alliance thébaine. Foyer de la démocratie péloponnésienne, elle vit d'ailleurs dans un état d'anarchie constant [4]. Le Roi y trouvera ses meilleurs mercenaires. Corinthe au contraire se tient à l'écart des conflits entre cités et conserve son oligarchie modérée [5] : elle concentre son attention sur l'Occident, où elle a su maintenir son ascendant de métropole, sauf à Corcyre. Ambracie lui ouvre les pays du Pinde [6], et elle suit avec intérêt les événements de Syracuse : pour les aflaires d'Orient elle ne compte pas.

La faiblesse et la pénurie de toutes ces cités est telle que, moyennant un peu d'or, Okhos arrivera facilement, en somme, à les avoir toutes à sa disposition, malgré les divisions traditionnelles auxquelles la guerre sacrée vient de donner une nouvelle acuité. Seulement, dans ce jeu, il va rencontrer un concurrent qu'il n'a pu prévoir jusqu'ici : Philippe de Macédoine.

Les puissances grecques étaient habituées depuis longtemps à

1. Le passage d'Isocrate (*Phil.*, 2 sqq.) où il est question de Cyrène doit faire allusion, non pas aux vieilles légendes théréennes, mais à quelque fait récent que nous ne connaissons pas. Sur la Crète, cf. Diod., XVI, 62.

2. Pamménès se rencontre avec Artabaze auprès de Philippe, en Thrace, en 351 (352 selon M. Kahrstedt, *Forsch.* p. 50, 105, 107). Après, on le perd de vue.

3. On n'entend pas parler de Thèbes à propos de l'expédition athénienne d'Eubée en 349 (cf. p. 397-8), non plus que dans la querelle qui mit Mégare aux prises avec Athènes à propos de l'Orgas vers 350 (cf. Foucart, *Ét. s. Didymos*, p. 150 sqq).

4. Sur l'état d'Argos, Isocrate, *Phil.* 29 sqq., 51 sqq.

5. Sur l'état de Corinthe, Plut., *Dion*, 59.

6. Sur la situation d'Ambracie vis-à-vis de Corinthe, cf. Kahrstedt, *Forsch.*, p. 76, 146.

faire entrer la Macédoine dans les calculs de leur politique, mais elles n'avaient pas compris, jusque-là, que le jeune homme de vingt-quatre ans qui avait pris le pouvoir en 360-59 [1], ne pouvait être comparé à Archélaos et à Amyntas. Philippe avait été considéré d'abord comme régent pour le petit Amyntas, mais tout de suite ses services en avaient fait le véritable roi de la Macédoine, et le fils qui lui était né en 356 avait été reconnu comme héritier du trône [2]. Il n'avait pas effacé les divisions traditionnelles du pays, mais avait réuni toutes ces provinces dans une armée à laquelle une série de succès donnait déjà un puissant esprit de corps [3]. Enfin, un hasard économique l'avait servi. Les mines d'or du Pangée, si florissantes vers 480, languissaient depuis, lorsque de nouveaux filons y furent découverts [4] : les Thasiens fondèrent aussitôt sur les lieux la colonie de Crénides (359), mais Philippe se hâta de la prendre et lui donna son nom [5]. Le district minier lui fournit 1.000 t. par an [6], qu'il monnaya sous forme de statères ayant le poids des didrachmes d'argent attiques : ce qui facilita aux « philippes » l'accès des cités grecques [7]. Au Nord, les Illyriens avaient reçu une telle leçon qu'il n'y avait, de longtemps, rien à en craindre. A l'Ouest, Philippe avait épousé une princesse épirote, Olympias, renouant ainsi des

1. Philippe était né en 383, puisqu'il avait 47 ans à sa mort (Justin, IX, 8).

2. Amyntas s'est résigné provisoirement : tantôt on lui donnait le titre de roi par courtoisie (*Inscr. Gr.*, VII, 1, 3055), tantôt on ne le lui accordait pas (Michel, 201). Il garda toujours des partisans.

3. Les 6 *taxeis* de l'armée macédonienne avaient une base régionale, mais elles étaient organisées de même : nous reviendrons sur tout ceci dans le chapitre sur *La Macédoine*.

4. M. Perdrizet (*Klio*, 1910, p. 1-27) a étudié la question des mines du Pangée, et cherché à démontrer qu'elles n'avaient été productives qu'à deux moments. Dans son mélange, où il y a d'ailleurs plusieurs renseignements intéressants à recueillir, il n'a cité nulle part (sauf erreur) les textes importants qui établissent la transition entre ces deux moments :

1° l'un est de 438 (époque où les grandes statues chryséléphantines ont été érigées très probablement avec l'or du Pangée), Eurip., *Alc.*, 498 :

῎Αρεος, ζαχρύσου Θρῃκίας πέλτης ἄναξ;

2° l'autre est de 360-355, mais se réfère aux événements de 383 : Xén., *Hell.*, V, II, 17 — et Xénophon n'aurait pas commis un grossier anachronisme à un moment où, précisément, la découverte de Crénides avait appelé l'attention sur le Pangée.

La vérité est que ces mines ont été exploitées toujours, plus ou moins activement, du VIe au IVe siècle. Il ne faut pas oublier que, les anciens ne disposant, pour le tamisage de l'or, d'aucun autre moyen que le courant d'air, l'exploitation ne pouvait être bien rapide (Pauly-Wissowa, *Real-Encycl.* 1912, art. *Gold*. — P. Louis, *Le travail dans le monde rom.*, p. 232, 353).

5. Diod., XVI, 3, 8.

6. Le chiffre dans Diod. (XVI, 8) : tant qu'il n'y aura pas d'étude technique sur les mines d'or du Pangée, il sera oiseux de chercher à le contrôler.

7. Le système monétaire de Philippe semble calculé de manière que son statère d'or équivalût approximativement à la fois à 20 dr. att. et à 24 dr. asiatiques ; la baisse de la valeur de l'or au IVe siècle a forcé Alexandre à le modifier (Droysen, *Gesch. des Hellen.*, I [1], p. 154 sqq). Barclay V. Head, *Hist. Numor.*, 2e éd., p. 222 sqq.

relations traditionnelles avec le peuple vigoureux des Molosses, qui depuis un demi-siècle commençait à faire quelque figure [1]. A l'Est, il avait hâté la dissolution du royaume des Odryses, si puissant au ve siècle, mais que la mort de Cotys (360) avait partagé : malgré le condottiere athénien Charidème, malgré les secours d'Athènes, Philippe était en train d'enlever à sa dépendance Maronée et les villes grecques de la côte [2]. Au Sud, nous l'avons vu gagner la Thessalie, tâter les Thermopyles, prendre position dans la guerre sacrée. Ses corsaires commençaient à inquiéter Athènes.

Les Macédoniens devinèrent Philippe dès la victoire sur les Illyriens, les Athéniens après la prise d'Amphipolis, tous les Grecs après le coup manqué des Thermopyles. Les publicistes qui persistaient à chercher le sauveur et le vengeur de la Grèce commençaient, non sans hésiter encore, à tourner les regards vers lui [3]. Mais, bien qu'Artabaze et Pamménès eussent déjà trouvé refuge à sa cour, Okhos ne pouvait guère encore se préoccuper de ce lointain adversaire [4].

II

Les années qui suivirent amenèrent un réveil de l'empire perse qui a surpris les contemporains et leur a fait comparer Okhos avec les grands conquérants du VIe siècle, Cyrus, Cambyse, Darius.

La première province reconquise fut Cypre. Idriée y débarqua avec 8.000 Grecs commandés par Phocion. Les opérations des Perses furent ralenties un instant par la brouille qui survint avec Évagoras : mais cette brouille même facilita la soumission de Pnytagoras, qui conserva le trône de Salamine (350 ou 349) [5]. Les autres soumissions suivirent.

1. Sur les Épirotes depuis la fin du ve siècle, cf. Plut., *Pyrrh.*, 1. Tharyps (?), en tous cas Alkétas (cf. p. 295) régnait déjà sur la plus grande partie de l'Épire. Arybbas, fils d'Alkétas, resta seul roi après la mort de Néoptolème son frère : c'est lui qui maria Olympias à Philippe en 357. Cf. Klotzsch, *Épir. Gesch.*, p. 56-65.

2. Sur le royaume des Odryses au ve siècle et sous Cotys, voir p. 167, 330. La date exacte de la mort de Cotys me paraît encore incertaine (Kahrstedt, *Forsch.*, p. 70, dit en 360). Philippe était sous les murs de Maronée au moment du discours contre Aristokratès, soit 352-1 (Kahrstedt, p. 50 sqq. : juste); cf. p. 397. Foucart : *Les Ath. dans la Chersonèse* (*Mém. Acad. I. et B.-L.*, 1910), p. 31.

3. Il est évident par exemple qu'Isocrate, qui travaillait si longuement ses discours, a commencé bien avant 346 à écrire son *Discours à Philippe* (cf. plus bas) : il n'a pu le publier qu'après la paix signée.

4. Le tort de M. Kahrstedt, à mon sens, dans l'étude (remplie de choses utiles) que j'ai souvent citée, est d'antidater les préoccupations de la Perse au sujet de Philippe : nous ne saisissons vraiment aucun fait qui les atteste, avant 346.

5. Diod., XVI, 42, 46 (351-49). La date doit être exacte, puisque Phocion commanda en Eubée en 349-8.

Cependant, le Grand Roi en personne dirigeait, de Babylone, la concentration de ses forces dans la Syrie du Nord. Alors Tennès de Sidon prit peur et racheta sa défection par une trahison envers ses sujets : il livra les cinq cents principaux Sidoniens au Roi, et déserta avec les 4.000 mercenaires grecs, commandés par Mentor, qu'il avait rassemblés. 40.000 Sidoniens, abandonnés ainsi, s'ensevelirent sous les décombres de la cité : la roi vendit le sol de ce bûcher pour plusieurs talents (348 au plus tard) [1]. Le reste de la Syrie se soumit : la Judée semble avoir quelque peu souffert [2].

Restait l'Égypte, mais le Grand Roi ne se sentit pas encore suffisamment armé pour frapper le coup décisif. D'ailleurs, une nouvelle révolte d'Orontès, dont les Athéniens profitèrent pour reparaître à Mytilène, l'occupa en 347 [3]. Et surtout, les forces grecques dont il avait besoin ne furent disponibles qu'après 346.

Pendant qu'il se mettait en devoir de recouvrer son empire, en effet, la guerre sacrée se traînait en Grèce, épuisant les forces de la Béotie [4]. Mais peu à peu tous les regards se tournaient vers le Nord, suivant les progrès de Philippe.

Nous avions vu celui-ci, au lendemain de sa tentative avortée sur les Thermopyles, retourner en Thrace pour y poursuivre l'œuvre commencée au début de son règne : il prit Maronée, Stagire [5]. Peu à peu il enserrait ainsi de toutes parts la principale ville grecque de ces régions, Olynthe, évitant jusqu'au dernier moment de rompre avec elle. Quand il la jugea suffisamment isolée, il fit valoir ses griefs : Olynthe avait donné refuge à tous ses ennemis macédoniens [6]. Il attaqua la ville avec tous les moyens nouveaux que la poliorcétique, perfectionnée par Denys de Syracuse, puis par lui-même, mettait à sa disposition (349). C'était le moment pour Athènes, encore maîtresse de la mer, de jeter toutes ses forces en Thrace. Mais alors les intrigues nouées par Philippe en Eubée portèrent leur

1. Diod., XVI, 45. La date de Diodore (350-49) ne peut être très éloignée de la vraie, d'après le témoignage des monnaies de Sidon (Babelon, *Bull. Corr. hell.*, 1891, p. 293 sqq). Il subsista des résistances partielles en Syrie (Isocr., *Phil.*, 102).

2. Josèphe, *Ant. jud.*, XI, 7, 1. Cf. Nöldeke, *Aufs. z. pers. Gesch.*, p. 78.

3. *Insc. Gr.*, II, 108 (de 349-8). Mais Orontès semble s'être maintenu encore quelque temps (?).

4. Diodore ne parle plus de la guerre sacrée entre 351 (XVI, 40) et 347 (XVI, 51). Mais on a l'impression qu'il a sauté des événements, puisque des villes dont il n'a pas mentionné la prise, comme Korsiai, apparaissent au pouvoir des Phocidiens en 346 (XVI, 58). Cf. Pomtow, *Klio*, 1906, p. 400 sqq. Aristote fait allusion à des combats qui ne peuvent se placer que là.

5. Nous avons laissé Philippe à Maronée en 352 ou 351. Nous le retrouvons à Stagire en 350-49 (Diod. XVI, 32 : il parle de *Geira*, mais la correction a été faite par M. Beloch). Entre les deux campagnes se place la maladie rendue célèbre par la 1re *Philippique* de Démosthène.

6. Diod., XVI, 53 ; cf. les *Olynthiennes* de Démosthène (av. scolies). Sur la date, Denys d'Halic., *ad Amm.*, 734.

fruit : Kleitarchos d'Érétrie attaqua les colons athéniens d'Oréos [1]. Il fallut envoyer Phocion, qui ressaisit l'île à la bataille de Tamynes, — mais pendant ce temps l'occasion était manquée à Olynthe. La ville succomba en août 348, à temps pour permettre à Philippe de célébrer un triomphe « olympique ». Olynthe fut traitée durement : la ville même fut rasée, les habitants allèrent travailler les domaines royaux en Macédoine, sauf ceux que les Athéniens parvinrent à racheter [2]. Le reste de la Chalcidique partagea son sort, et Philippe put se mettre en devoir d'en finir avec le roi des Odryses Kersebleptès.

Quant à Athènes, ayant pénétré depuis longtemps déjà son épuisement et son incapacité d'action, Philippe n'avait d'autre idée que de se rapprocher d'elle : il pouvait compter sur des dispositions favorables de la part d'hommes comme Eubule et ses amis, qui connaissaient encore mieux que lui les faiblesses du régime démocratique [3]. Les premières ouvertures furent faites en 347, et une ambassade athénienne alla trouver le roi en Thrace : les Athéniens étaient prêts à reconnaître le *statu quo*, à renoncer à Amphipolis. Quand l'ambassade revint à Athènes au début de 346, une dernière tentative fut faite par Eschine pour grouper autour d'Athènes les Arcadiens et tous les Grecs avec lesquels la cité était en bons termes, afin de présenter à Philippe un front plus imposant. Mais les Athéniens étaient pressés, et, sans attendre les autres, ils envoyèrent une seconde ambassade échanger les serments (avril 346) [4]. Ils avaient traité pour eux « et leurs alliés ». Officiellement, la formule, depuis longtemps, désignait les cités inscrites dans la confédération de 377, ou du moins ce qui en était resté à Athènes. Mais dans l'usage courant, elle désignait naturellement tous les États liés avec Athènes par des traités d'alliance. Fallait-il l'entendre ici dans le sens étroit ou dans le sens large ? Pour aller plus vite, on admit que Philippe pouvait le prendre dans le sens étroit [5]. Tacitement, et

1. Cf. la *Midienne* de Démosthène, et en dernier lieu Kahrstedt, *Forsch.*, p. 50 sqq.

2. Sur la date, cf. Michel, *Suppl.*, 1460 (av. la bibliographie), et Diod., XVI, 55 (son expression « olympique » provient d'une confusion). Travaux forcés : Eschine, *Ambass.*, 156.

3. On a renoncé, dans les derniers ouvrages, à voir dans Eubule un partisan de la « paix à tout prix ». C'était un démagogue bien né, bien élevé et bien pensant, qui exerçait un gouvernement d'opinion et se jugeait tenu de subir la poussée de cette opinion. Philokratès et Eschine, qui allaient négocier la paix, étaient certainement de ses amis, mais Démosthène n'était pas son ennemi (cf. Kahrstedt, *op. laud.*, p. 102, 124, etc.).

4. Les sources sont naturellement les discours d'Eschine et de Démosthène dans l'affaire de l'*Ambassade*. La date : Esch., *Amb.*, 82, 90 (Élaphébolion 19, donc 25 avril 346 si ma reconstitution du calendrier est exacte).

5. Je suis M. Kahrstedt, *Forsch.*, p. 132 sqq., qui me paraît avoir très bien vu sur ce point (rectification de M. Lehmann-Haupt, *Einl. in die Altertumsw.*, III, p. 120). Les Athéniens abandonnèrent aussi Halos, le dernier point en Thessalie qui résistât encore à Philippe.

sans se l'avouer, on livrait ainsi Kersebleptès et les Phocidiens.

Kersebleptès d'ailleurs avait succombé déjà. Pendant tous ces palabres, Philippe l'avait forcé à capituler dans Hiéron Oros (mai 346) [1]. Il lui enleva toutes les villes de la côte, le plus clair de ses revenus (qui pouvaient être de 400 t.), ne lui laissant que la vallée de la Maritza [2]. Le roi de Macédoine cernait maintenant de toutes parts la colonie athénienne de Chersonèse : il occupait Cardie [3]. Il revint à Pella recevoir les serments des députés athéniens, et préparer enfin le dernier coup contre Phalaikos.

Celui-ci avait maintenu depuis cinq ans sa position à Delphes et sur le Céphise : il tenait toujours Nikéa, la clef des Thermopyles. Cependant, les trésors sacrés fondaient, et il sentait depuis quelque temps déjà venir la catastrophe. Mais il savait aussi qu'en retirant du jeu son armée éprouvée de 8.000 mercenaires, il avait le moyen d'obtenir des conditions favorables [4]. Il fallait, à la vérité, sacrifier les Phocidiens : mais, inquiété par eux sur l'emploi des fonds de Delphes, il ne répugnait plus à cette idée [5]. Il s'agissait seulement de savoir avec qui, parmi tous ceux qui guettaient la défaillance finale, il préfèrerait conclure. Les Spartiates avaient loyalement rempli les obligations que leur imposait l'or reçu, et Archidamos était encore aux Thermopyles avec un corps de 1.000 hoplites [6] : mais le temps était passé où une position dans la Grèce du Nord pouvait être utile à Lacédémone. Les Athéniens avaient été généralement de mauvais alliés, et, tout récemment, ils venaient d'abandonner les Phocidiens en concluant avec Philippe : lorsque, se repentant, ils envoyèrent un corps aux Thermopyles, on conçoit que Phalaikos les ait congédiés non sans aigreur [7]. Ce qu'il voulait éviter par-dessus tout, c'était de livrer ses positions aux Béotiens détestés. Il ne lui restait donc qu'à capituler avec Philippe : ce qu'il fit en juillet 346 [8]. Il livra Nikéa aux Macédoniens, qui remirent la place aux Thessaliens [9] : lui-même se retira avec ses troupes dans le Péloponnèse, où les mercenaires allaient bien vite trouver un emploi.

A l'automne de 346, Philippe vint aux Thermopyles et à Delphes

1. Esch., *Ambas.*, 30. Date de la prise d'Hiéron Oros : 26 Élaphébolion, 1er mai 346.

2. Revenu du roi des Odryses sous Seuthès : Thuc., II, 37 (mais Kersebleptès n'avait déjà plus toutes les possessions de Sitalkès).

3. Foucart, *Les Ath. dans la Chersonèse de Thrace*, p. 31.

4. Le chiffre : Diod., XVI, 59.

5. Procès de Philon : Diod., XVI, 56. Les trésors de Delphes ont dû donner lieu à de réels abus : *ibid.*, 64.

6. Diod., XVI, 59. On ne voit pas exactement ce qu'est devenu ce corps.

7. Esch., *Amb.*, 132, semble placer l'incident plus tôt. Cf. Kahrstedt, *Forsch.*, p. 137.

8. Dém., *Amb.*, 53-62. Date 23 Skirophorion = 17 juillet 346.

9. Cf. Foucart, *Ét. s. Didymos*, p. 184, et Glotz, *Bull. corr. hell.*, 1909, p. 526 sqq.

recueillir le fruit de sa piété. L'assemblée amphictyonique statua ensuite sur le sort des Phocidiens [1]. Il fut décidé qu'ils seraient complètement désarmés, contraints d'habiter dans des villages ne pouvant contenir plus de cinquante maisons et qui devaient être séparés par des intervales de deux cents mètres au moins [2]. Pour dédommager le dieu, ils durent payer une amende de 30 t. par semestre : le pays était si ruiné qu'on dut attendre deux ou trois ans pour exiger le premier versement [3]. Ils furent exclus du nombre des peuples amphictyoniques, ainsi que leurs alliés de Sparte : les deux voix qu'ils avaient eues dans le conseil furent dévolues à Philippe, celle des Lacédémoniens aux Argiens [4]. Athènes avait eu une dernière velléité de révolte, mais finalement elle s'était fait représenter aux jeux Pythiques (octobre 346) [5].

Philippe acquit ainsi parmi les Grecs une situation respectable. L'amphictyonie était toujours une institution religieuse panhellénique, elle en imposait aux dévots, qui étaient plus nombreux qu'on ne serait porté à le croire. Et surtout, l' « ombre delphique » permettait à tous ceux qui, par conviction ou par intérêt, allaient depuis quelque temps au devant de Philippe, d'avouer leurs sympathies. Parmi les premiers, nous trouvons Isocrate d'Athènes, qui publia immédiatement la *Lettre à Philippe* qu'il avait sur le cœur depuis quelque temps; nous trouvons Théopompe de Chios [6]. Parmi les seconds étaient les démagogues faméliques des petites républiques, vis à-vis desquels l'or du Pangée allait remplacer avantageusement l'activité diplomatique.

III

On serait curieux de savoir avec précision comment le roi Artaxerxès III Okhos accueillit la nouvelle des événements de 346 : il est probable qu'il les salua d'abord avec satisfaction. Plein de mépris pour les petits États grecs, leurs querelles, leurs guerres civiles, il vit simplement que les déracinés et les déclassés dont fourmillait la Grèce étaient maintenant à la disposition de ses recruteurs. Ses ambassadeurs parurent en 344-3 à Athènes, à Sparte, à Thèbes, à Argos, pour obtenir que ces républiques lui facilitassent les le-

1. Sur la date, cf. Bourguet, *Adm. financ. du sanct. Delph.*, p. 142.
2. Diod., XVI, 60.
3. Sur le versement, Bourguet, *Adm. financ. Delph.*, en particulier p. 38. État du pays : Dém., XIX, 64-5. On peut évaluer que l'amende représentait 3/4 de drachme par ha, 10 dr. par tête d'habitant (*drachmes éginétiques*).
4. Cf. Foucart, *Ét. sur Didymos*, p. 93.
5. Dém., *Sur la Paix*.
6. Le *Philippe* d'Isocrate fut publié aussitôt après la paix (45 sqq). Le discours de Théopompe n'est pas daté pour nous.

vées[1]. Athènes et Sparte, liées par leur passé, ne promirent qu'une neutralité bienveillante; mais Thèbes autorisa la levée de 3.000 hommes aux ordres de Lakratès et de Philophron, et Argos en laissa partir 3.000, que conduisit un Hercule forain qui se montrait partout accoutré d'une peau de lion, Nikostratos[2]. Quant à Philippe de Macédoine, sans rancune pour l'asile accordé à Artabaze, le Roi conclut avec lui une entente qui lui permit de lever des mercenaires dans les villes de l'Hellespont et de la Thrace[3].

On se demande pourquoi tous ces préparatifs se prolongèrent si longtemps : peut-être le Grand Roi prit-il le temps d'en finir avec le dernier soulèvement d'Orontès? En tous cas, en 343, il était prêt à attaquer l'Égypte[4]. Si bien préparée qu'eût été l'expédition, elle subit encore des pertes en traversant le désert arabe[5] : du moins évita-t-on la faute qui avait causé l'échec de 374, et l'armée perse fut sur le Nil avant la saison de l'inondation. Nectanébo II avait un noyau de 20.000 mercenaires grecs, commandés par Clinias de Cos, il avait 60.000 Égyptiens et 20.000 Libyens[6]. Mais les divisions entre Grecs et Égyptiens compromirent la défense, livrèrent Péluse et Bubaste. Une faute du roi d'Égypte, qui se replia trop tôt sur Memphis, acheva de désarmer le Delta : la situation n'était plus tenable. Nectanébo rassembla les trésors qu'il devait à une oppression fiscale prolongée, et s'enfuit en Éthiopie, où il maintint quelques années encore son attitude de prétendant[7]. L'Égypte expia rudement sa résistance prolongée : Okhos ne respecta même pas sa religion, enleva les livres sacrés pour forcer les prêtres à les racheter, et sema ainsi chez ce peuple dévot des rancunes qui devaient se retrouver douze ans plus tard. Puis, il laissa le pays reconquis à Phérendatès[8], et reprit le chemin de Suse et d'Ecbatane avec son minis-

1. Sur cette ambassade, la source est Didyme (Foucart, *Ét. s. Did.*, p. 132-3). Cf. Gercke et Norden, *Einl. in die Altertumsw.*, III, p. 61, 119 (Lehmann-Haupt).

2. Diod., XVI, 44, 46, spécifie bien que ces contingents arrivèrent après la prise de Sidon.

3. Arrien, II, 14 : sans date, mais il me paraît difficile que ce premier contact saisissable entre la Perse et la Macédoine ait eu lieu avant 346. Si l'anecdote sur Alexandre et les ambassadeurs perses est vraie (Plut., *Alex.*, 11), elle doit se placer vers 345; d'un enfant de cinq ans elle serait invraisemblable; d'un prince de quinze ans, elle n'aurait rien de singulier.

4. Diod., XVI, 41 sqq., a placé la campagne d'Égypte immédiatement après la prise de Sidon, peut-être parce que Théopompe l'avait racontée aux l. XII-XIII des *Philippiques*. Mais elle ne peut être que postérieure au *Philippe* d'Isocrate (102), et même sensiblement postérieure. M. Kahrstedt (*op. laud.*, p. 1 sqq) la place en 342.

5. Diod., XVI, 46. Je ne vois pas de raison décisive de reporter ce fait à la première expédition, comme fait M. Kahrstedt.

6. Diod., XVI, 47.

7. Diod., XVI, 47-51. L'attitude de Nectanébo est ce qui a amené les Égyptiens à postdater la conquête, comme l'a vu M. Kahrstedt (*Forsch.*, p. 1 sqq).

8. Cf. Maspero, *Hist. Anc.*, éd. 1906, p. 751-6.

tre Bagoas, auquel était dû en partie le succès de l'expédition [1].

Il ne restait plus qu'à nettoyer l'Asie-Mineure des derniers rebelles, en particulier d'Hermias, tyran d'Atarnée et ami d'Aristote : le roi confia ce soin à Mentor de Rhodes, mis à la tête de tous les mercenaires grecs. Hermias fut attiré à une entrevue et expédié à Suse, où il disparut [2] : ses villes, Atarnée, Érythres, rentrèrent dans l'obéissance (341) [3]. Mentor était parent de Memnon, qui avait fui chez Philippe avec son patron Artabaze, devenu son gendre : Mentor les fit revenir l'un et l'autre. Artabaze ne recouvra pas sa satrapie, mais Mentor et Memnon restèrent à la tête des forces de l'empire en Asie-Mineure [4].

L'empire perse, grâce à Okhos, avait ainsi rassemblé, pour la première fois depuis soixante ans, toutes ses forces, au moment même où l'attention de ses chefs commençait à se porter sur les progrès du roi de Macédoine. Quand Philippe reprit l'action contre Kersebleptès, le Roi et ses agents ouvrirent l'œil sur ce qui se passait aux portes de l'Asie; quand il assaillit Byzance, il les trouva devant lui [5]. La Perse avait deviné un peu tard le nouvel et dangereux ennemi.

Il n'est pas douteux qu'aussitôt après la paix de 346 des voix nombreuses ne se soient élevées, en Grèce, à Athènes même, pour appeler hautement et chercher à hâter le conflit entre la Perse et la Macédoine : les hommes d'action étaient forcés de ménager les sentiments de la foule, mais le vieil Isocrate a harcelé Philippe d'exhortations qu'il a prolongées, sous le voile d'allusions transparentes, jusqu'après la rupture de 339 [6]. Il n'est pas douteux non plus que Philippe lui-même, comme Jason trente ans plus tôt, n'ait, à partir de 346, envisagé l'expédition d'Asie comme le but dernier de ses entreprises : seulement, mieux que le vieux rhéteur, il connaissait les difficultés de la tâche. Il était évident que la cour de Perse, aussitôt mise en garde, tournerait contre lui toutes les relations qu'elle avait nouées dans les cités grecques. Mais, sans même qu'il fût besoin de cette intervention, il était certain que le particu-

1. Diod., XVI, 52, XVII, 6; cf. *Fragm. Histor. Gr.* (Didot), t. II, p. 95.

2. Sur Hermias, cf. Foucart, *Ét. sur Didymos*, p. 33 etc., et Kahrstedt, *Forsch.*, p. 14 sqq. ; l'un et l'autre plaçent la chute, d'après Didyme, en 342-1. Sur la 6e lettre de Platon, cf. Brinkmann, *Rhein. Mus.*, 1911, p. 227.

3. Sur Érythres et Hermias, Michel, 12.

4. Diod., XVI, 52. On ne connaît pas le nom des satrapes qui fonctionnèrent sous eux.

5. Je ne vois pas pourquoi M. Maspero (*Hist. Anc.*, éd. 1906, p. 759, n. 2) fait soutenir Kersebleptès par Okhos. L'attaque sur les villes de l'Hellespont fut probablement considérée comme la première rupture de la συμμαχία.

6. Diod., XVI, 60. Cf. les lettres d'Isocrate : la première envoyée avec le discours (346), la seconde de 344 (avec la lettre à Alexandre), la quatrième de 339 (comme le *Panathénaïque*), la troisième de 338. Cf. Wendland, *Nachr. der Gesellsch. Wissensch. Göttingen*, 1910, p. 123, 289.

larisme grec se jetterait une dernière fois à la traverse. Il eût été d'ailleurs de mauvais augure pour la vitalité de la race que ce vieux et fort sentiment cédât sans combat. Athènes, Sparte, Thèbes, ne pouvaient donner leur démission comme Argos ou Mégalopolis, sans invoquer une dernière fois le souvenir de ceux « qui avaient vaincu à Marathon, combattu à Salamine et sauvé la Grèce à Platées ». En tête des hommes qui mettaient en jeu leurs forces et leur vie pour que cette lutte s'engageât dans des conditions honorables, était un jeune politique qui occupait depuis quelques années déjà la tribune d'Athènes : Démosthène.



CHAPITRE II

Chéronée (338).

Philippe en 346.

I. Philippe et la Macédoine. — Illyriens, Épire, Odryses, Grecs, Thessalie, Béotie, Eubée et Péloponnèse, Athènes. — Les vues sur la Perse.

II. La guerre de Thrace. — Athènes et la Perse devant Byzance 340-39. — Retour de Philippe. — La question d'Amphissa et les Béotiens à Nikéa. — Philippe et les Phocidiens, Élatée 339. — L'alliance béotico-attique 338.

III. La campagne militaire : Chéronée (1er sept. 338). — Thèbes et Athènes, Sparte 337. — La confédération de Corinthe. — La guerre en Asie 336.

IV. Mort de Philippe 336, Alexandre. — Campagne sur le Danube 335, soulèvement et sac de Thèbes (10 oct. 335). — La Grèce soumise. — Alexandre en Asie 334.

La Grèce reste agitée.

Au milieu du désordre et de l'impuissance générale qui désespèraient, au milieu du IVe siècle, quiconque restait préoccupé de l'avenir de l'hellénisme, un homme avait surgi peu à peu, qui avait fixé sur lui les regards, attirant les uns, inquiétant les autres, s'imposant à tous. A dater de la paix de Philokratès, la première question, pour les hommes d'État grecs et même barbares de l'Orient, fut de savoir ce que voulait et pouvait Philippe de Macédoine.

I

Il avait alors trente-sept ans, et l'on pouvait remarquer que l'entrain inouï qui, pendant les premières années, l'avait sauvé du milieu de tant d'écueils, pour le conduire ensuite de succès en succès, se tempérait de plus en plus de réflexion. Au reste, nous avons sur lui,

---

Kahrstedt, *Die Politik des Demosthenes*, 1910.

Chéronée et Thèbes. — Monnaies amphictyoniques. — Inscr. att. et delph. (comme pour chap. I). — Eschine et Démosthène, Hypéride, Lycurgue (av. scolies). — Jacoby, *Marmor Parium*. — Diod., XVI, XVII. — Justin, VIII, IX. — Plutarque, *Démosthène*, *Phocion*, *Alexandre*. — Arrien, *Anab.*, I. — Didyme (Foucart, *Ét. sur Didymos*).

par l'un des ambassadeurs athéniens de 346, Eschine, des renseignements assez directs et assez précis pour pouvoir comprendre ce qui intéressait et frappait d'abord dans sa personne [1]. C'était la verdeur et l'intensité des passions primitives, unies à une possession de soi-même presque unique. Au milieu de ses Macédoniens, avec des Illyriens, des Épirotes, des Thraces, il se montrait tel qu'il était au naturel, amoureux du vin, des femmes, des combats ; nul n'avait moins à redouter la vieille coutume qui voulait qu'un Macédonien n'assistât couché au banquet, vite transformé en orgie, que lorsqu'il avait tué de sa main un ennemi. En présence des Grecs, il ne restait plus que le souverain au regard aigü, l'orateur disert devant lequel tombait l'aplomb d'un Démosthène, le diplomate incomparable qui laissait toujours tout entendre sans se laisser lier jamais par une parole formelle qu'il eût fallu rompre, le corrupteur élégant qui prenait chacun par son faible sans mettre brutalement le marché à la main. Les plus intelligents des contemporains ont très vite reconnu en lui le plus complet homme d'État qu'eût encore produit l'Europe.

Ils ont moins bien discerné la force nationale qui était derrière lui. Les orateurs d'Athènes perçoivent mal ce qui distinguait le dévouement de ses Macédoniens de la reconnaissance des Thessaliens, par exemple, ou de l'attachement des mercenaires pour un chef toujours habile et heureux [2]. Et pourtant, si fort par lui-même, Philippe était deux fois plus fort comme représentant de la dynastie qui avait fait la Macédoine et la portait maintenant au premier rang des nations. Mais cette Macédoine mérite un chapitre à part que nous lui consacrerons. Au reste, il était vrai que, dès à présent, elle n'était plus que le noyau des états de Philippe, qui comprenaient en outre la Thessalie, la Chalcidique, la plus grande partie des côtes de Thrace. Si cette domination étendue augmentait à tous points de vue ses ressources, d'autre part elle multipliait pour lui les difficultés. Ces difficultés, qu'il avait jusqu'alors dû combattre en courant toujours au plus pressé, le repos relatif dont il jouit après 346 lui laissa pour la première fois le loisir de les aborder méthodiquement ; suivons-le dans les diverses directions où il se trouvait engagé.

Au Nord-Ouest, de l'autre côté des passes d'Uskub et de Monastir, vivait la foule des peuplades parmi lesquelles les Illyriens tenaient toujours le premier rang. Philippe les avait, nous l'avons vu (p. 385), rudement repoussés au début de son règne, et l'hésitation avec laquelle ils avaient esquissé une tentative nouvelle en 356 prouve qu'ils étaient restés intimidés. Cependant, en 345 ou 344, le roi jugea prudent d'aller chercher chez lui le successeur de Bar-

1. Esch., *Ambass.*, 22 sqq., et *passim*.
2. Dém., *Olynth.*, II, 17.

dylis, le roi Pleuratos. Cette campagne fut rude ; sur les 800 hétaires qui formaient la garde à cheval du roi, 150 y restèrent [1]. Mais les Illyriens furent pillés consciencieusement, et il semble que leur puissance ne se soit plus relevée. Alexandre rencontrera, dans ces parages, d'autres ennemis.

Au Sud-Ouest se trouvait un peuple qui, par son caractère mi-barbare, mi-grec, se rapprochait davantage des Macédoniens : l'Épire. Là, nous avons vu Philippe chercher dès le début des alliances en épousant Olympias, nièce du roi des Molosses, Arybbas. Dès 350, il avait fallu combattre Arybbas, le forcer à partager le pouvoir avec son neveu, le jeune Alexandre [2]. Ce n'est pourtant qu'en 343-2, quand Arybbas mourut laissant un fils en bas âge, qu'Alexandre fut sûr de son trône. Philippe ne songeait d'ailleurs qu'à fortifier cet allié, en lui donnant la Cassopie, puis en cherchant à lui annexer Ambracie qui était pour l'Épire ce que les villes de Chalcidique étaient pour la Macédoine, le débouché vers la mer [3]. Il se l'attacha enfin plus fortement en lui donnant en mariage sa fille Cléopâtre ; nous aurons à reparler de ces noces dramatiques.

A l'Est, au delà des Péoniens déjà réduits à un état de vassalité, le principal pouvoir en Thrace était toujours celui des Odryses. Mais la monarchie fondée par Térès dans la première moitié du ve siècle n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait été au temps de Sitalkès, de Seuthès et de Cotys ; nous avons vu quels rudes coups Philippe avait frappés sur les successeurs de celui-ci, en particulier sur Kersebleptès ; il fallut pourtant redoubler contre celui-ci en 343 ou 342 ; cette fois Kersebleptès perdit son trône et le condottiere Charidème qui avait défendu si longtemps la dynastie dut retourner à Athènes [4]. Les Thraces de la vallée de l'Hébros furent astreints à un impôt foncier de 10 %, et une ville fondée parmi eux a conservé depuis le nom du conquérant, Philippopolis [5]. Quant aux villes grecques qui avaient si longtemps tremblé devant les Barbares des Balkans, elles se sentirent d'abord soulagées ; elles allaient bientôt constater qu'elles avaient seulement changé une domination pour une autre.

Mais Philippe n'avait pas travaillé pour substituer à l'empire des Odryses une autre domination barbare. Par sa famille, sinon par sa patrie, il était reconnu grec, et son admission à l'amphictyonie en 346 avait fait de lui, pour certains, le premier des Grecs. C'est par la Grèce et pour la Grèce qu'il voulait réaliser ses plus hautes ambitions.

1. Didyme (Foucart, *Ét. sur Didymos*, p. 167).
2. Cf. p. 396. Diodore, XVI, 72, semble avoir confondu l'expulsion d'Arybbas et sa mort.
3. Scol. Esch., *c. Ctés.*, 83. — Dém., *Philipp.*, III, 72.
4. Diod., XVI, 71. [Dém.], *Lettre de Philippe*, 8-10.
5. Dexippe (*Fragm. Hist. Gr.*, Didot, III, p. 678).

Un fait caractéristique à cet égard est l'importance attachée par Philippe à l'éducation intellectuelle de son fils. Né de Philippe et d'Olympias en 356, Alexandre commençait à attirer l'attention autrement que comme héritier de la couronne de Macédoine. Les regards de son père se portèrent sur un Stagirite, que nous avons rencontré déjà à l'école de Platon et à la cour d'Hermias, et dont les recherches érudites sur l'histoire de Delphes avaient été signalées sans nul doute au roi [1]. Philippe, en le plaçant auprès d'Alexandre en 342, eut la main heureuse : les leçons de politique d'Aristote glissèrent sur l'esprit du prince, mais non le solide enseignement littéraire et scientifique. Quand les nécessités de l'action politique et militaire eurent accaparé l'élève, et qu'ensuite il fut engagé au fond de l'Asie, le maître, rentré à Athènes, reçut plus d'une fois la preuve qu'Alexandre continuait à s'intéresser aux recherches scientifiques.

La Thessalie était un autre témoignage palpable de l'esprit philhellénique de Philippe. On sait comment il avait assis sa situation dans ce pays et quel parti il en avait déjà tiré. Il fallait maintenant donner à la Thessalie une organisation stable : ce qui fut fait en 344. Le cadre des tétrarchies fut conservé, mais étendu aux peuplades des montagnes voisines [2]. Le pouvoir revint à des hommes du pays, mais dévoués à Philippe, comme Daochos et Thrasydée. Les Thessaliens ne connurent pas l'impôt foncier comme les Thraces, mais le plus clair revenu de la contrée, les droits de douane de Pagases, appartinrent à la couronne de Macédoine [3]. Il restait quelques opposants auxquels Athènes ne craignit pas de distribuer ses décrets de proxénie; mais les plus acharnés avaient émigré, tel cet Aristomédès de Phères qu'Alexandre retrouvera dans les rangs des Perses [4]. En somme, tant que vécurent Philippe et son fils, les Thessaliens furent fidèles.

Philippe n'avait pas craint de leur remettre Nikéa, la clef des Thermopyles, en y établissant, il est vrai, une garnison à lui. C'est qu'au midi commençait la région où sa situation amphictyonique lui donnait bien un ascendant important, mais où il sentait déjà des hostilités redoutables.

Elles ne venaient pas des Phocidiens si rudement frappés en 346. Philippe avait été le sauveur de ce peuple, que la masse des dévots aurait volontiers effacé à tout jamais du rang des peuples grecs. C'est probablement grâce à lui que les Phocidiens n'eurent à payer

1. Homolle, *Bull. Corr. hell.*, 1896, p. 260.
2. Diod., XVI, 69. Cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, III, p. 533,, et Ed. Meyer, *Theopomps Hellenika*.
3. Just., XI, 3. Dém., *Philipp.*, II, 22.
4. Esch., c. *Clés.*, 83. Sur Aristomédès, Didyme (Foucart, *Ét. sur Didymos*, p. 111).

qu'à partir de 343 leur écrasante amende. Sa bienveillance à leur endroit était contenue par une prudence forcée, mais elle devait s'affirmer avec éclat quand commença la guerre de Locride.

C'est qu'il avait déjà discerné le vrai ennemi : la Béotie. Thèbes était sortie épuisée et ulcérée de la guerre sacrée. La cité de Pélopidas, d'Épaminondas et de Pamménès avait vu avec amertume la lutte qu'elle avait soutenue presque seule, à grand renfort de sang et d'argent, et non sans subir d'humiliants revers, terminée par la Macédoine comme en se jouant. Chose plus grave, elle s'était vue frustrée de Nikéa. Elle, si longtemps habituée à intervenir librement et en maîtresse dans les pays du Nord, voyait la situation retournée à son détriment. Un seul sentiment contrariait encore l'explosion de son dépit contre Philippe : sa méfiance contre Athènes, en laquelle elle sentait la rancune persistante laissée par l'enlèvement d'Oropos [1].

Pour comble, Philippe se substituait de jour en jour aux Thébains dans le patronage des petits États naguère rassemblés autour de la Béotie par la crainte d'Athènes ou de Sparte. Dans ceux où les gouvernants se sentaient menacés par l'agitation démocratique, ils avaient très vite tourné leurs regards vers le prince qui leur promettait enfin un appui efficace. Dans les démocraties, l'or du Pangée se révélait comme un lien bien plus fort que les sympathies de parti. Dans l'Eubée, où les petits tyrans avaient été menacés par Athènes en 349-8, ils ne comptaient plus que sur les généraux de Philippe; appui qui devait d'ailleurs se révéler insuffisant contre Phocion en 341 [2]. Dans le Péloponnèse, Argos, et surtout Mégalopolis et Messène, étaient d'ores et déjà acquis au roi [3]. En Élide, une révolution récente avait donné le pouvoir à une démocratie que les Arcadiens soutinrent contre un retour offensif des aristocrates émigrés, en 345-4; mais, après avoir eu recours en vain aux mercenaires phocidiens, ces émigrés appelèrent Philippe, qui leur assura le retour dans leur patrie en 342 [4]. Il avait gagné les Étoliens en leur promettant Naupacte, et par eux les Acarnaniens [5]; il est vrai que ses tentatives de ce côté inquiétaient Corinthe, dont la prospérité reposait sur ses relations avec l'Occident. Quant à Sparte, qui se dispersait de plus en plus dans les aventures extrapéloponnésiennes [6], Philippe pouvait négliger provisoirement son hostilité.

Il en était autrement d'Athènes. D'abord, l'importance intellectuelle de la ville ne laissait pas d'être en même temps politique, et

1. Esch., *c. Clés.*, 141.
2. Cf. Didyme (Foucart, *Ét. sur Didymos*, p. 168 sqq).
3. Dém., *Ambass.*, 261.
4. Diod., XVI, 63. Dém., *Phil.*, III, 27.
5. Philoch., fgm. 135 (*Fragm. Hist. Gr.*, Didot, I).
6. Diod., XVI, 63.

l'opinion grecque trouvait dans ses boutiques de libraires, sur son agora, à sa tribune, un écho qui pouvait la renvoyer dangereusement amplifiée. Puis, Athènes restait la première puissance maritime, dominant les îles (sauf l'Eubée qu'elle laissait volontairement échapper en 341), liée avec les villes des détroits [1]. Philippe s'y connaissait des amis moins platoniques qu'Isocrate, comme l'orateur Eschine qu'il avait conquis en 346 : il crut ainsi pouvoir ignorer longtemps les invectives de Démosthène, d'Hypéride, d'Hégésippe, et leurs intrigues sur tous les points où il eut à agir.

Ce dédain était excessif, au moins en ce qui concernait Démosthène. Né en 383, celui-ci avait eu dans la vie un début difficile : la fortune considérable que lui avait laissée son père avait été dilapidée par ses tuteurs, et il n'était parvenu qu'imparfaitement à leur faire rendre gorge (364). Cette première lutte l'avait trempé pour les secousses de la tribune, et il jouissait d'une réputation méritée d'avocat, lorsqu'il commença, sous Eubule, à donner des conseils aux assemblées athéniennes : il avait défendu avec énergie la cause d'Olynthe. Mais c'est seulement à partir du moment où il eut été mêlé, comme ambassadeur, aux négociations de 347-6, qu'il s'installa dans le rôle de chef du parti antimacédonien à Athènes. Il avait acquis la conviction que Philippe avait trouvé dans certains hommes, Philokratès, Eschine, des agents soldés. Lui-même avait-il les mains pures d'or perse ? Son attitude au moment où le Grand Roi sollicita Athènes (344-3) en a fait douter. Que ses convictions aient été ou non entièrement désintéressées il ne paraît pas douteux qu'elles fussent assez sincères ; son inconscience était réelle quand il disait en 330 (*Couronne*, 366) :

« Ah ! s'il y avait eu dans chaque ville grecque un homme pour jouer le rôle que j'ai joué parmi vous, Athéniens, et même, si seulement la Thessalie et l'Arcadie avaient eu chacune un homme comme moi, aucun des Grecs, ni au delà ni en deçà des Thermopyles, ne souffrirait des maux que nous voyons : mais tous, *libres et autonomes, en toute franchise et sécurité*, *heureux*, habiteraient leurs patries, et se reconnaîtraient redevables de tant et de si grands biens à vous, juges, et aux autres Athéniens, grâce à moi ! »

En tous cas il restera toujours que Démosthène a mis au service de telles illusions toute son activité, toute son intelligence, et finalement sa vie. Il allait obtenir du patriotisme athénien des efforts qui ne pouvaient plus être demandés sans un réel courage, et éveiller à travers la Grèce des sympathies philathéniennes que, seul, son talent était capable d'assurer

1. Sur l'Eubée, Didyme (Foucart, *Ét. sur Didymos*, p. 168). Le passage d'Eschine (*c. Ctés.*, 81-106) éclaire la situation d'Athènes vis-à-vis des quarante-cinq alliés restants.

Philippe a mis quelque temps à mesurer l'efficacité de ce talent. L'idée d'un rapprochement avec Athènes est peut-être la seule idée chimérique à laquelle se soit attaché pendant six ans cet esprit réaliste. Son but était certainement de s'assurer la coopération de la flotte athénienne pour le passage en Asie.

Il n'est pas douteux, en effet, que, dès 346, les projets qui hantaient depuis si longtemps l'esprit des intellectuels et des hommes politiques grecs n'aient commencé à apparaître à Philippe comme le terme de ses efforts. Il va de soi qu'il sentait encore ce terme très lointain. En 345, il accepta l'amitié que lui offrait Okhos ; en 343 il laissa le Grand Roi reconquérir l'Égypte sans songer à le déranger. Déja pourtant, il était en relations avec des dynastes comme Hermias d'Atarnée, se pourvoyait de renseignements utiles pour une campagne d'Asie [1]. Il ne fut certainement pas très surpris de trouver les Perses devant lui sous les murs de Périnthe.

II

Comme il arrive souvent, en effet, les conflits qui se dessinaient depuis la paix de Philokratès se concentrèrent peu à peu et finirent par éclater sur un point particulier que nul ne prévoyait d'abord : la Thrace.

Philippe avait rencontré devant lui, dans sa dernière campagne contre Kersebleptès, la république de Byzance. Cette cité, déjà puissante par son admirable position sur une des plus importantes voies de commerce, avait grandi encore depuis sa séparation définitive d'Athènes en 355. Elle avait rattaché à elle ses voisines Périnthe, Sélymbrie [2]. Depuis longtemps amie des Odryses, elle avait essayé d'entraver les derniers progrès du dangereux voisin qu'elle voyait croître à leur place [3]. Après sa victoire, Philippe ne retira pas les forces qu'il avait accumulées dans la Thrace, plus de 30.000 hommes ; il fit même venir la flotte qu'il avait commencé à organiser dans les ports du littoral thrace de l'Archipel [4]. Il prit Sélymbrie. Enfin, au printemps de 349, il attaqua Périnthe [5]. Nous avons vu qu'il avait adopté et perfectionné encore les machines nouvelles inaugurées par Denys ; il avait trouvé dans l'ingénieur thessalien Polyeidos l'homme capable d'en tirer le maximum d'effet [6]. Mais les

1. Didyme (Foucart, *Ét. sur Did.*, p. 113, 192).
2. C'est une de ces confédérations partielles qui se multipliaient alors: Dém., *Rhod.*, 26.
3. Dém., *Chers.*, 14.
4. Diod., XVI, 74. Aucune indication sur la force de la flotte.
5. Sur Sélymbrie, Scol. Dém., XI (*Orat. Att.* Didot, II, p. 571, 573); Kahrstedt, *Forsch.*, p. 79, 152. Sur Périnthe, Diod. XVI, 74 sqq.
6. Wescher, *Poliorcét. des Grecs*, 1867, p. 10.

Périnthiens ne furent pas abandonnés : Byzance vint au secours de la ville fédérée, et la Perse fit de même. Okhos avait été renseigné par les documents saisis au moment de la chute d'Hermias sur les intentions du vainqueur des Odryses : ces derniers avaient inquiété plus d'une fois l'Asie [1], et les Perses ne se souciaient pas de laisser leur successeur les imiter. Arsitès de Phrygie et les autres commandants et satrapes d'Asie-Mineure reçurent l'ordre de soutenir Périnthe et Byzance [2]. Enfin, Athènes entra en ligne.

Depuis la paix de 346, l'influence de Démosthène avait grandi sans cesse. Il avait fait condamner Philokratès, l'homme dont le nom figurait sur le traité de paix [3]. Après avoir fait attaquer Eschine par un pédéraste, il l'avais mis lui-même en cause en 343, et avait failli obtenir sa tête [4] ; il était parvenu à terroriser les hommes qui s'opposaient encore à la politique antimacédonienne [5] ; et Philippe avait rencontré Athènes devant lui sur les points les plus inattendus : non seulement en Eubée où ses tyrans furent renversés, non seulement à Mégare d'où son agent Ptoïodoros dut partir [6], non seulement dans le Péloponnèse, mais même en Thessalie et à Halonnèse [7]. En 342, le stratège athénien qui commandait dans la Chersonèse de Thrace, Diopeithès, avait harcelé des détachements royaux ; Cardie était investie [8]. A plus forte raison, les Athéniens n'étaient-ils pas disposés à laisser le roi s'établir sur le Bosphore, sur la grande route du blé : Charès alla se poster en face de Byzance, et eut des entretiens avec les généraux perses [9]. Nous avons vu pourquoi Philippe avait laissé passer tant de provocations, se contentant de laisser la bride sur le cou à ses corsaires ; il avait saisi déjà une flottille athénienne devant Sélymbrie, mais il l'avait relâchée [10]. La présence de Charès à portée de Périnthe le décida à frapper un coup plus rude : au moment où les vaisseaux apportant les blés de Crimée furent réunis, il se jeta sur eux (août ou septembre 340). Sur 230, 175 environ qui appartenaient à Athènes ou à ses alliés, Cyclades, Rhodes, Cos, Chios, furent déclarés de bonne prise [11]. La déclaration de guerre d'Athènes suivit de près (oct. 340).

1. Cf. Xén., *Hell.*, III, II.
2. Paus., I, 29. Arrien II, 14. Cf. [Dém.], *Lettre de Phil.*, 5.
3. Hypéride, *p. Euxén.*, 35 sqq.
4. Hypoth. d'Eschine, *Ambass.*
5. Eschine, *c. Clés.*, 223 sqq. (incident de l'envoyé d'Olympias).
6. Plut., *Dion*, 17; *Phocion*, 15.
7. [Dém.], *Lettre de Philippe*, 12 sqq. Le discours [Dém.], *sur Halonnèse*, est, comme on sait, d'Hégésippe.
8. Discours [Dém.] *sur la Chersonèse ;* Foucart, *les Athéniens en Chersonèse*, p. 32 sqq.
9. Foucart, *Ét. sur Didymos*, p. 176.
10. Kahrstedt, *Forsch.*, p. 79, 152 (incident de Laomédon).
11. Cf. Foucart, *Ét. sur Didymos*, 176. Justin a dit 170, Didyme 180 (le vrai chiffre entre les deux).

Philippe avait compris qu'il ne pourrait prendre Périnthe sans immobiliser Byzance ; il l'attaqua et chercha à la faire tomber avant que le printemps rouvrît la mer à la flotte athénienne. Il ne le put pas, et, quand Phocion parut en avril 339, il n'eut plus qu'à se retirer [1]. Son armée revint lentement, en rétablissant sur sa route le prestige des armes macédoniennes parmi les Barbares des Balkans ; le dynaste scythe Athéas fut battu, et Philippe revint à Pella avec une blessure de plus, mais rassuré sur ses derrières [2]. En revanche, sa flotte n'avait repassé l'Hellespont qu'avec peine : c'était un avertissement sérieux [3]. La flotte athénienne était inférieure comme matériel naval, puisqu'elle ne comptait que des trières et que, sur les 400 dont elle était censée se composer, beaucoup étaient hors d'état de tenir la mer [4]. Elle était également inférieure comme organisation puisqu'on avait maintenu la triérarchie, si fâcheuse depuis que la démocratie avait tué l'esprit public chez les riches. En 340, Démosthène fit réformer cette institution, de manière à en répartir plus équitablement le poids, mais on ne songea pas à mettre l'entretien des vaisseaux à la charge directe de l'État, dont il aurait fallu alors transformer le système financier [5]. Cependant Démosthène obtint en 339 la suppression de l'abus qui rongeait depuis si longtemps les finances d'Athènes, le *théorikon*. Il n'avait encore osé l'attaquer qu'à mots couverts en 342, et c'est seulement après la déclaration de guerre qu'il se sentit assez fort pour en demander la suppression à la démocratie [6]. Les flottes athéniennes n'en restèrent pas moins lourdes à manier, même pour Phocion ; malgré tout, elles tenaient encore la mer, et à moins de se créer à grands frais une flotte supérieure, Philippe ne pouvait songer à passer malgré elles en Asie.

Seulement, Démosthène ne parvint pas à faire conclure l'alliance perse. Il est probable que depuis longtemps il était en rapport avec les agents du Grand Roi, et dès 341 il avait lancé l'idée à Athènes [7]. Le Perse eût dû venir au devant de lui, au moins après les événements de Périnthe et de Byzance, car le Grand Roi avait rompu le premier le pacte tacite qui définissait la sphère d'action des deux monarchies, et d'autre part Philippe avait violé le territoire asiatique pour capturer les vaisseaux marchands [8]. Mais Okhos se sou-

1. Sur la date, Foucart, *ibid.*, p. 177-8.
2. Justin, IX, 2-3. Cf. Foucart, *ibid.*, p. 120-1.
3. Frontin, I, 4, 13.
4. Il n'est question de pentères à Athènes que vers 325 (Arist., Ἀθ. πολ., 46). Cf. les inscriptions navales, *Insc. Gr.*, II, — 2, 804 sqq.
5. Esch., *c. Ctés.* (III), 22 : Dém., *Couronne*, 106. Cf. *S. R.*, p. 22.
6. Cf. Dém., *Phil.*, *passim* (Foucart, *Ét. sur Did.*, 48). Philoch., fgm. 135 (*Fragm. Hist. Gr.* Didot, I). Le théorikon ne tarda pas à reparaître, mais sous une autre forme.
7. Cf. *Philipp.*, X, 32.
8. Cf. p. 412 : Didyme (Foucart, *loc. cit.*, p. 176).

vint que les Athéniens avaient fait à son ambassade de 343 une réponse aussi froide que polie, et il ne voulut pas les soutenir dans leur offensive en 339 [1]. Au reste une tragédie de palais allait enlever à la Perse ce guide énergique; il fut empoisonné par Bagoas et remplacé par Arsès, que le tout-puissant eunuque fit disparaître à son tour en 336. Le trône passa alors à Codoman qui se défit immédiatement de Bagoas [2], mais pendant ce temps Mentor, puis Memnon de Rhodes, qui commandèrent successivement en Asie-Mineure, restèrent sans instructions, et cependant Athènes était mise hors de combat.

Aussitôt qu'il avait senti inévitable la rupture avec Athènes, Philippe avait songé à parer l'éventualité dangereuse d'une autre rupture avec la Béotie. Ses agents qui, pendant qu'il était au fond de la Thrace, représentaient ses intérêts à l'amphictyonie, tentèrent donc un coup habile à la réunion amphictyonique (pylée) d'automne (340) : les Athéniens ayant renouvelé un vieux trophée des guerres médiques pendant que Delphes était souillé par les Phocidiens, ils proposèrent de les condamner pour ce trophée sacrilège qui, par une coïncidence significative, était injurieux aux Béotiens [3]. Eschine, représentant des Athéniens à la pylée, détourna l'attention sur les Locriens d'Amphissa qui avaient labouré le terrain sacré : les Amphictyons, en effet, ne s'occupèrent plus que de cette affaire à la pylée de printemps 339; mais alors ils ordonnèrent l'exécution fédérale contre Amphissa et la déférèrent à Philippe [4]. La perspective d'une nouvelle apparition de celui-ci dans la Grèce centrale acheva d'exaspérer les Thébains ; leur armée chassa la garnison macédonienne de Nikéa (339) [5]. La conclusion de l'alliance attico-béotienne n'était plus maintenant qu'une question de temps.

Philippe avait depuis longtemps redouté cet événement qui le mettait en conflit avec la première puissance militaire de la Grèce : c'est pour cela qu'il s'était rapproché des Phocidiens ; à présent, il n'hésita plus à faire le dernier pas en leur faisant remettre par l'amphictyonie la plus forte partie de leur amende [6]. Quant aux amphictyons mêmes, il comptait les apaiser en leur facilitant de toutes manières l'achèvement des travaux qui restaient à exécuter à Delphes

1. Dém., *Phil.*, III, 71; IV, 32; [Dém.], *Lettre de Phil.*, 6; Esch., c. *Ctes.*, 233. C'est sur ce point que je me sépare de M. Kahrstedt.

2. Diod., XVII, 5; Justin X, 3. Sur la chronologie, Ed. Meyer, *Forsch.*, II, p. 502. Cf. Prasek, *Gesch. der Meder u. Perser*, II, p. 18, 232.

3. Eschine, dans son fameux récit (c. *Ctés.*, 115 sqq.), semble vraiment n'avoir pas vu l'intention de la manœuvre.

4. Eschine (c. *Ctés.*, 128-9) parle de deux expéditions contre Amphissa, une première après la session (extraordinaire) de 340-39, une seconde pour laquelle on appela Philippe.

5. Le fait de la prise de Nikéa est attesté par Didyme (Foucart, *Ét. sur Did.*, p. 184). J'ai cherché à reconstituer l'enchaînement.

6. Cf. Glotz, *Rev. des Ét. gr.*, 1909, p. 526 sqq.

et aux Pyles. C'est l'époque où fut créée la commission des trésoriers, ainsi que la monnaie internationale amphictyonique, l'époque enfin où un royal cadeau vint remplir les caisses sacrées [1]. Il est certain que Philippe a trouvé dans cette tâche des auxiliaires précieux parmi les agents de l'amphictyonie, mais c'est pourtant merveille de le voir, au milieu des préoccupations mondiales qui l'assiégeaient, entrer à ce point dans le détail de l'administration et des affaires : c'était vraiment un homme formidable. Pour le moment, les Phocidiens lui étaient acquis, et, en octobre 339, Philippe, tournant tranquillement la garnison thébaine de Nikéa, vint s'installer dans la première de leurs villes, Élatée, d'où il pouvait déboucher à volonté sur Amphissa ou sur Thèbes [2].

La panique fut grande à Thèbes comme à Athènes, et, quand les ambassadeurs macédoniens vinrent demander aux Thébains de rendre Nikéa, promettant de la remettre aux Locriens, peu s'en fallut que Python de Byzance qui les conduisait n'obtînt gain de cause. Mais Démosthène, qui était depuis longtemps proxène thébain à Athènes, accourut et parvint à maintenir les Béotiens dans leur attitude [3] : il les décida enfin à jeter les vétérans d'Épaminondas entre Athènes et le roi. Le remuant avocat était arrivé à ses fins : la couronne que ses compatriotes lui décernèrent aux Dionysies suivantes (printemps 338) fut la récompense de l'activité qu'il déployait depuis huit ans pour faire d'Athènes le centre de la coalition antimacédonienne, comme du talent par lequel il était arrivé à vaincre l'antique et tenace antipathie qui séparait les deux républiques [4].

III

Les opérations militaires avaient déjà commencé, sans que l'hiver amortît cette fois l'ardeur des combattants. Les coalisés jetèrent d'abord un corps de mercenaires pour couvrir la Locride où s'était formé l'orage, mais ils n'empêchèrent pas Philippe de prendre et de ruiner Amphissa [5] ; ensuite il fit enregistrer par la pylée de printemps (338) les décisions favorables aux Phocidiens, dont les villes

1. Cf. Bourguet, *Adm. financ. Delph.*, p. 39 (cf. 10). L'explication a été vue par M. Glotz : j'ai joint à l'ensemble des faits qu'il cite le fait des 120 t. de 336-5 (*Bull. Corr. hell.*, 1900, p. 134, 143).

2. Philoch., fgm. 135 (*Fragm. Hist. Gr.*, Didot, I). Cf. Foucart, *Étude sur Didymos*, p. 182, sqq. Glotz, *loc. cit.*, p. 546.

3. Dém., *Cour.*, 211-3 ; Plut., *Dém.*, 18. On est étonné malgré tout qu'un discours *en attique* ait produit tant d'effet sur l'assemblée béotienne.

4. On admet généralement maintenant que la couronne fut décernée en 338 (Dém., *Cour.*, 223), et non en 336 (Kahrstedt, *Forsch.*, p. 154). C'est celle qui a donné lieu au tournoi oratoire de 330.

5. Esch., *c. Ctés.*, 146 sqq. ; Dém., *Cour.*, 152.

se relevèrent [1]. C'était l'accalmie qui précède, entre les forts, les parties décisives : elle donna aux milices des cités alliées le temps de se rassembler dans la haute vallée du Céphise, Béotiens, Athéniens, Eubéens et Mégariens, Corinthiens et Achéens, sous les stratèges athéniens Charès, Lysiclès, Stratoclès, et le béotarque Théagénès. Quand Philippe, déboucha d'Amphissa par Dadi avec ses 30-40.000 hommes, il trouva des forces presque équivalentes aux siennes, barrant la route entre le Céphise et la petite ville de Chéronée (1er septembre 338) [2]. En face de l'aile droite, que tenaient les Thébains et où devait par conséquent se décider l'action, il plaça le prince royal Alexandre avec la cavalerie macédonienne et thessalienne, lui adjoignant ses plus vieux officiers pour tempérer sa fougue; lui-même se chargea d'occuper les Athéniens de la gauche. La charge d'Alexandre fut décisive : le bataillon sacré ne voulut pas survivre à sa réputation leuctrienne et resta tout entier sur le terrain. Alors les Athéniens, que Philippe avait entraînés par un mouvement simulé de retraite, se trouvèrent pris de tous côtés : 1.000 restèrent sur la place, 2.000 entre les mains des Macédoniens, le reste jeta ses boucliers; parmi ces boucliers l'un a été rendu historique par Eschine, celui de Démosthène [3]. Philippe attendit quelques jours avant de permettre aux Thébains de relever leurs hommes : sur leur tombe allait s'élever le lion très béotien qui, retrouvé aujourd'hui, signale aux touristes la place où sombra l'indépendance des cités grecques [4].

Dans la paix qui suivit aussitôt, le vainqueur marqua bien la différence entre les deux ennemis qu'il avait maintenant à ses pieds. Thèbes fut effacée du rang des puissances grecques : une garnison macédonienne installée dans la Cadmée la mata à demeure; de plus, elle rendit Oropos aux Athéniens [5]. Ceux-ci avaient encore de quoi se racheter, mais lourde fut la rançon. Ils recouvrèrent Oropos et gardèrent Scyros, Imbros, Lemnos, plus Délos et Samos, mais ils durent renoncer à tout ce qui leur restait d'empire, en particulier à la Chersonèse, ce qui mit leurs approvisionnements à la merci de la Macédoine [6]. Leur flotte leur restait, et elle dut fournir un contingent à l'armée fédérale grecque.

1. Paus., X, 5, 33. Cf. Glotz, *loc. cit.* Les bourgs de la Phocide ont été fortifiés à nouveau par l'un et l'autre parti.

2. Diod., XVI, 85 ; Justin, IX, 3 : les coalisés plus faibles que Philippe suivant le premier, plus forts suivant le second. Sur la marche de Philippe, Pausan., IV, II, 14. La date (7 métagitnion) : Plut., *Cam.*, 19.

3. Plut., *Alex.*, 9. Les pertes des Athéniens : Lycurgue, fgm. 75 (Didot, *Orat. Att.*, II), et c. *Léocr.*, 142 (éd. Scheibe, 1853).

4. Le lion a été relevé et inauguré en 1905 (Fougères, *Guide de Grèce*, p. 230). On a retrouvé dans l'ossuaire 254 squelettes.

5. Paus., I, XXXIV, 1.

6. Samos : Diod., XVIII, 56, et la biographie d'Épicure. Sur la Chersonèse, Foucart, *les Ath. dans la Cherson.*, p. 40.

Le moment était venu pour Philippe de recueillir le fruit des efforts que ses partisans multipliaient depuis quelques années dans les États grecs. Les Étoliens reçurent Naupacte et entraînèrent les Acarnaniens dans l'alliance macédonienne [1]. Mégare, Corinthe, tous les Péloponnésiens, étaient prêts à se réconcilier avec lui. Les villes naguère alliées d'Athènes suivirent son sort, de même que Byzance [2]. Une seule cité importante se tint à l'écart de la soumission comme elle s'était tenue à l'écart de la lutte décisive : Sparte. Le roi ne pouvait tolérer cette attitude provocatrice : dans l'été de 337, il parut dans le Péloponnèse et occupa sans coup férir les annexes de la Laconie. Les cantons du haut Eurotas furent dévolus aux Arcadiens, la Denthéliatide aux Messéniens, la Cynurie aux Argiens [3]. Sparte se trouva réduite à la partie comprise entre le Parnon et le Taygète, mais cette nouvelle amputation fut moins grave que celle de 369 pour l'économie de l'État spartiate, parce qu'il ne s'agissait que de terres périèques, et le domaine spartiate aurait pu toujours nourrir 30.000 soldats [4]. Mais Sparte préféra rester un grand marché de mercenaires : avec ces forces, elle se réserva de livrer seule le dernier combat.

Philippe n'avait pas voulu traquer les Spartiates au gîte, parce qu'il était pressé de faire oublier enfin des dissensions qui ne devaient plus apparaître que comme des guerres civiles. Il réunit l'assemblée générale des députés des villes grecques à Corinthe (automne 337) et se fit nommer généralissime des contingents fédéraux [5]. Il ne fut question que de fédération militaire, et par conséquent « l'unité grecque » resta singulièrement incomplète. On laissait à toutes ces petites républiques plus ou moins démocratiques l'autonomie entière, y compris le droit de prononcer ces condamnations qui avaient peuplé la Grèce de proscrits et d'émigrés [6]. Philippe n'osa pas encore leur faire sentir, au moins par une amnistie imposée, que ce droit serait désormais soumis au contrôle royal : Alexandre ne l'osera qu'après la conquête de l'Asie, et la mesure sera rendue caduque par l'ouverture de sa succession. La Grèce ne devait connaître l'ordre que sous la domination romaine.

Philippe jugeait avec raison qu'il fallait d'abord cimenter l'union par le sang mêlé dans les combats contre l'ennemi national : le

1. Théop., fgm. 46 (*Fragm. Histor. Gr.*, Didot, I) ; Strab., IX, 427. Cf. Diod., XVII, 3.
2. Arr., *Anab.*, I, III, 3. Suidas, s. v. Λέων (éd. Bernhardy, II [1], p. 530).
3. Pol., IX, 28; XVIII, 14; Paus., II, 20; Strab., VIII, 361; Paus., VIII, 35; Théop., fgm. 266 (*Fragm. Hist. Gr.*, I).
4. Arist., *Pol.*, II, II, 11 (écrit après 336, mais se référant à une date antérieure).
5. Diod., XVI, 89. La date (337-6) : *Oxyrhynchos Papyri*, I, p. 25 sqq., col. III, l. 3 sqq.
6. Ils étaient 20.000 en 324 : Diod., XVIII, 8, 5.

Perse. Il était si pressé que, dès qu'il eut rassemblé 5.000 Macédoniens ou Grecs et 5.000 mercenaires, il les envoya en Asie sous Attale et Parménion (printemps 336) [1]. Les détroits étaient libres à présent, et les Perses ne firent rien pour s'opposer au débarquement. Nous avons vu qu'une crise au centre de la monarchie explique cette apathie des satrapes d'Asie-Mineure et de Memnon, qui commandait les forces mercenaires grecques. Dès que Codoman (Darius III) eut pris le gouvernement (336), des ordres plus énergiques furent envoyés [2]. Et des émissaires perses se trouvaient prêts à reparaître en Grèce au moment où une catastrophe imprévue leur en rouvrit l'accès.

IV

La cour de Philippe n'avait jamais été un modèle de tenue. Dans les dernières années, des scandales de famille en avaient encore aggravé la situation. Olympias avait été renvoyée en Épire, Alexandre (quelques mois après Chéronée) relégué à la campagne. L'instigateur de ce trouble était cet Attale qui venait de passer en Asie : il avait fait épouser au roi sa fille Cléopâtre et ne désespérait pas de voir ses petits-enfants sur le trône [3]. En attendant, Philippe célébrait les noces d'une autre Cléopâtre, sa fille, avec Alexandre d'Épire, et convoquait à Aigai, la vieille capitale macédonienne, les députés de toutes les villes de la Grèce à peine sorties des fêtes olympiques (automne 336) [4]. Pour leur marquer sa confiance, il fit, en sortant du théâtre, retirer sa garde; à ce moment un homme s'élança de derrière un portique et le frappa entre deux côtes. Le roi fit encore un pas et tomba mort, ayant bien rempli ses quarante-sept ans de vie. Le meurtrier avait des complices, puisque des chevaux l'attendaient au bout d'un couloir, mais au moment de les atteindre il fut rejoint par les gardes, et, comme il se défendit, mis en pièces sur place. Il n'y eut donc pas d'enquête, et la version officielle fut que l'homme, un nommé Pausanias, avait satisfait une rancune privée [5]. Mais la rumeur publique eut vite fait d'accuser tous ceux — et ils étaient nombreux — qui avaient intérêt à la mort de Philippe.

L'événement pouvait, en effet, ouvrir une crise comme celles qui

1. Diod., XVI, 91; Justin, IX, 5.
2. Diodore, XVII, 7, fait monter Codoman sur le trône avant la mort de Philippe. Cf. p. 414.
3. Plut., *Alex.*, 9; Justin IX, 5, 7.
4. La date 336-5 est sûre; mais elle laisse le choix entre juillet, août, septembre, octobre. Il est probable que les fêtes tombèrent entre les jeux olympiques (août) et l'assemblée de Corinthe (oct. ou nov. : cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, II, p. 609 n.).
5. Diod., XVI, 91 sqq.; Justin, IX, 6; Arist., *Polit.*, VIII (V), VIII, 10; Plut., *Alex.*, 10. Le nom du meurtrier dans Eschine, *Couronne*, 159.

avaient suivi la mort d'Archélaos ou celle d'Amyntas. Certains Macédoniens attachaient, ou feignaient d'attacher, de l'importance aux droits d'Amyntas, évincé par Philippe. La dynastie d'une des provinces macédoniennes, la Lyncestide, jugeait le moment venu de reconstituer le régime des apanages. Enfin, le clan d'Attale songeait à prendre le pouvoir. Heureusement, Alexandre avait eu déjà le temps d'asseoir sa situation dans l'armée, et tous les vétérans de Philippe se serrèrent autour de lui. Amyntas fut sacrifié; Parménion reçut l'ordre de faire disparaître son collègue Attale, et la sauvage Olympias commença, par le meurtre de sa rivale Cléopâtre, la série des forfaits qui devaient la rendre funeste à la dynastie des Argéades [1]. Alexandre le Lynceste dut son pardon à ce que son hommage était arrivé un des premiers au nouveau roi.

Ce n'était plus seulement la monarchie macédonienne que la crise de succession ébranlait, mais le grand empire fondé par Philippe. Les peuples du Nord avaient cru le moment venu de reprendre leur indépendance. En Grèce, l'assemblée de Corinthe, réunie au début de 335, se montra incertaine [2]. Enfin les émissaires perses parurent à Athènes et à Thèbes, en même temps que la campagne offensive commençait en Asie-Mineure. — Alexandre courut au plus pressé, au Nord, où l'ennemi menaçait le cœur même de la monarchie. La Thrace rentra dans le devoir à la vue des phalanges, et reçut pour gouverneur Memnon [3]. Alexandre poussa jusqu'au Danube qu'il franchit pour montrer aux Scythes que le grand fleuve ne les protégerait pas toujours, et revint par le pays des Triballes (Serbie) et l'Illyrie : c'est là qu'il prit contact avec les Celtes [4]. Mais la campagne avait été rude, et, du fond de ces régions, le faux bruit de la mort d'Alexandre s'était répandu en Grèce, ouvrant les oreilles aux propos de tous ceux qui intriguaient contre lui.

La première cité qui s'engagea fut Thèbes. Elle avait été rudement traitée trois ans plus tôt, et les émigrés philomacédoniens qui y étaient rentrés avaient naturellement satisfait leurs rancunes. L'or perse brochant sur le tout, la révolution éclata dans la ville [5]. Seulement, le commandant macédonien de la Cadmée, Philotas, se montra plus ferme que les officiers spartiates de 379, et soutint le siège dans la citadelle [6]. Les Thébains avaient espéré entraîner tout le

1. Justin, XI, 2, 5; Diod., XVII, 2; Arr., I, XXV, 2; Q. Curce, VI, 9; VII, 1; Plut., *Alex.*, 10.

2. Diod., XVII, 3-4; Esch., *Ctés.*, 161; Dinarque, *c. Dém.*, 22. Le synédrion de Corinthe se tenait évidemment à l'entrée de l'hiver et au début du printemps, comme tant d'autres assemblées grecques.

3. Arr. I, 4 (Alexandre était sur le Danube au temps de la moisson, juin ou juillet).

4. Strab., VIII, III, 8.

5. Arr., I, 7. Anémoitas chef du parti macédonien : Dém., *Couronne*, 295.

6. Diod., XVII, 8. On lui attribua pourtant des velléités de défaillance (Esch., *c. Ctés.*, 240).

monde, mais les Athéniens se bornèrent à envoyer des armes, les Péloponnésiens qui bougeaient s'arrêtèrent prudemment à l'isthme [1]. Tous au fond se méfiaient : ils avaient raison.

A la première nouvelle des soulèvements, Alexandre était revenu d'Illyrie en Macédoine, de Macédoine aux Thermopyles : couvrant cinq cents kilomètres en dix-sept jours, il parut brusquement sous les murs de Thèbes [2]. Il offrait l'amnistie complète. Mais les démocrates militants qui avaient pris le pouvoir sentaient que leur tête serait le prix de la réconciliation : ils décidèrent la population à répondre avec insolence, et la menèrent au-devant de la catastrophe.

L'antique cité de Cadmus avait peu à peu couvert le terrain qui s'étend au Nord de la colline appelée Cadmée (la ville actuelle); au Sud, le mur de la citadelle était aussi celui de la ville entre les portes Ogygie et Électre, mais de part et d'autre de ces portes l'enceinte de la ville s'écartait, formant un demi-cercle écrasé. Les Thébains avaient eu le temps de construire un second retranchement au Sud pour isoler complètement la Cadmée du plat pays, et ils y avaient mis l'élite de leur armée (fortement réduite depuis Chéronée [3]), tandis que le reste de la population couvrait les murs. Alexandre porta ses meilleures troupes, les *taxeis* de l'Orestide et de la Lyncestide, contre le retranchement, tandis qu'un second corps occupait les défenseurs de l'enceinte, et que lui-même restait en réserve avec un troisième. Le combat au retranchement fut acharné : Perdiccas, Eurybotas, nombre de chefs macédoniens, tombèrent blessés; enfin leurs hommes pénétrèrent par la porte Électre [4]. Alors le commandant de la Cadmée conduisit sa garnison dans le dos des défenseurs qui furent dispersés après une intrépide résistance. En un instant, la ville fut livrée aux soldats qui venaient de faire deux rudes campagnes et aux survivants irrités de Platées, de Thespies et d'Orchomène. 6.000 personnes avaient péri; 15 à 20.000 partirent pour l'esclavage [5]. Un conseil de guerre fit aussitôt raser la ville d'Épaminondas, sauf la citadelle où une garnison devait rester pour surveiller la Béotie, privée en un jour de sa capitale. C'était la première colère; plus tard, Alexandre la regretta : dans les guerres d'Asie, alors qu'il refusait les droits des belligérants aux Grecs pris au service du Bar-

1. Diod., XVII, 8 sqq.

2. Arr., I, 7; Plut., *Alex.*, 11 (quatorze jours de Pélion à Thèbes); Diod., XVII, 11 (trois jours devant Thèbes).

3. Aucune indication sur les pertes subies à Chéronée, sauf le bataillon sacré. Les Thébains devaient bien avoir 10.000 hommes en état de porter les armes.

4. Diod., XVII, 11-12; Arr., I, 8; Plut., *Alex.*, 11 (Perdiccas blessé). Cf. le plan : Fougères, *Guide de Grèce*, p. 223.

5. Diodore, XVII, 14, dit 6.000 morts (contre 500 Macédoniens tués) et 30.000 prisonniers. Mais, la vente des prisonniers n'ayant rapporté que 440 t., il faut en rabattre.

bare, il fit une exception pour les Thébains, ne voulant pas traiter en traîtres des hommes à qui il avait pris leur patrie [1].

Les Athéniens célébraient les fêtes d'Éleusis quand la nouvelle leur parvint (octobre 335); ils se retirèrent en silence, et, pour la première fois, les déesses restèrent sans sacrifices [2]. Partout, l'impression de stupeur fut la même : on se soumit sans mot dire. Alexandre voulait d'abord obtenir d'Athènes l'extradition de dix orateurs, « les chiens de garde de la démocratie », mais un personnage équivoque auquel on avait déjà eu recours après Chéronée, Démade, s'entremit encore pour aller remontrer au roi que ces chiens aboyaient plus qu'ils ne mordaient. Les orateurs échappèrent donc au tribunal fédéral de Corinthe, et Athènes dut seulement expulser Charidème [3]. Alexandre se contenta de vagues protestations de fidélité de la part des autres Grecs : il était pressé de retourner en Macédoine et d'ouvrir la campagne d'Asie.

Là, en effet, la guerre commencée avait pris une mauvaise tournure. Parménion avait été repoussé de Cyzique (335). Il avait, il est vrai, remporté quelques succès en Troade, mais évidemment le petit corps macédonien ne pourrait tenir s'il n'était rapidement soutenu [4]. Heureusement pour Alexandre, la flotte perse se réunit en Ionie avec sa lenteur accoutumée, et lui laissa le passage libre au printemps de 334.

En partant de Pella, il savait qu'il laissait une partie de la Grèce frémissante. A Athènes, le pouvoir était, il est vrai, aux mains des hommes de paix : Phocion, le financier Lycurgue [5]; mais on transformait en murs de pierre les murs de briques cuites [6]; on régularisait le service dû par les jeunes gens de dix-huit à vingt ans (*péripolarques*) au moyen de l'institution de l'*éphébie* [7]; on poussait la construction de l'arsenal de Philon [8], et tout le monde savait que la flotte athénienne aurait été facilement mise au service du Grand Roi, si, dégoûté de l'inconstance et de la versatilité de ce peuple, de sa félonie envers Thèbes, il n'eût économisé ses subsides [9]. Sparte continuait à armer sous le jeune roi Agis, successeur d'Archida-

1. Plut., *Alex.*, 17.
2. Arr., I, 10; Plut., *Alex.*, 13.
3. Suidas, s. v. Ἀντίπατρος; Arr., I, 10; Diod., XVIII, 15; Plut., *Dém.*, 23; *Phoc.*, 17. Charès aussi partit : il se retira à Sigée qu'il avait acquis au temps de la guerre sociale, et conservée on ne sait comment.
4. Diod., XVII, 7, 18.
5. Cf. Plut., *Phocion*; Dürrbach, *L'orateur Lycurgue* (1889).
6. Foucart, *Journ. Sav.*, avril-mai 1902; Frickenhaus, *Ath. Mauern*, p. 29 sqq; Michel, *Suppl.*, 1465.
7. Arist., Ἀθ. πολ., 42; cf. Beloch, *Klio*, 1905, p. 350 sqq.; sur l'éphébie, cf. p. 233.
8. Michel, 579.
9. Esch., *c. Ctes.*, 238. Je ne vois pas où l'on peut placer l'incident autrement que dans l'hiver 335-4 : Kahrstedt, p. 150.

mos qui venait d'être tué en Italie; et là, au contraire, les Perses ne refusaient pas un argent qu'ils savaient pouvoir être bien employé [1]. Enfin les Étoliens n'étaient rien moins que sûrs [2]. Mais Alexandre savait aussi que le dernier espoir de tous ces mécontents résidait dans la grande monarchie orientale : c'est sur les champs de bataille d'Asie que tout maintenant devait se décider.

1. Cf. p. 425.
2. Diod., XVII, 3-4. Cf. p. 426.

CHAPITRE III

Gaugamèles (331)

La guerre contre la Perse.

I. La Macédoine ; les peuples du Nord ; la ligue de Corinthe, continent et mer, finances ; Sparte et Athènes. — Le Grand Roi ; ressources militaires et navales, leur valeur ; finances. — Les chances des deux adversaires.

II. Alexandre en Asie, 334, la défense. — Le Granique, 334. — Milet et Halicarnasse, la flotte perse. — Alexandre et Darius ; Issus, 333. — La conquête de la Phénicie, 332, la maîtrise de la mer. — Alexandre en Égypte, 332-1.

III. Alexandre contre Darius ; Gaugamèles, 331 ; occupation des capitales. — Antipater contre Agis ; Mégalopolis, 331 ; soumission de Sparte. — Eschine dans le procès de la Couronne, 330. — Fin de Darius, 330.

Alexandre « le Grand ».

La tâche que Philippe avait projeté d'accomplir et qu'il avait léguée à son fils, malgré tous les discours qui l'avaient rendue familière à l'esprit des Grecs, paraissait aux contemporains singulièrement osée [1]. L'était-elle réellement ? Il faut, pour répondre à cette question, passer en revue les ressources matérielles et morales dont disposaient le nouveau chef de la Grèce et le Grand Roi.

Kaerst, *Gesch. des Hellen. Zeitalters*, t. I (1901).

Issus. — Morts de Chéronée (Musée d'Athènes). — Monnaies d'Alexandre. — Inscriptions attiques du temps de Lycurgue (*Insc. Gr.*, II, III, IV). — Wilhelm, *Urkunden des korinth. Bundes* (*Sitzb. Akad. Wissensch. Wien*, 1911, 6te Abh.) (fondamental). — Inscript. de Delphes (*Bull. Corr. hell.*, 1898-99) et de Chios (Michel, 33). — Eschine et Démosthène, discours prononcés dans le procès de la *Couronne*. — Le discours [Dém.] *S. les traités avec Alexandre*. — Callisthène (Polybe, XII, 17). — Jacoby, *Marmor Parium*. — Diodore, XVII. — Strabon. — Justin, XI. — Q. Curce. — Plutarque, *Alexandre*. — Arrien, *Anabase*. — Scoliastes d'orateurs.

---

1. Isocrate (*Phil.*, 120 sqq.) n'ose guère proposer que de coloniser l'Asie-Mineure. Et les ouvertures de Darius après Issus (accordant l'Asie jusqu'à l'Euphrate) seront plus sérieusement discutées que ne l'ont dit ensuite les historiens d'Alexandre.

I

Le pays qui avait été le berceau de la puissance de Philippe et d'Alexandre, et qui en restait la base solide, était la Macédoine proprement dite. Il comptait, en gros, un demi-million d'habitants [1], soit 100-150.000 hommes en âge de porter les armes. Le nombre des hommes de vingt-cinq à trente-cinq ans peut donc être évalué à 40-50.000 hommes. C'est sur cette catégorie de population que le recrutement de l'armée d'Alexandre allait porter principalement, mais non exclusivement. D'une part, il ne pouvait emmener au loin des soldats trop jeunes, et, parmi ceux qu'il emmena, les nouveaux mariés durent recevoir de longues permissions [2]. D'autre part, il fallait un nombre suffisant de vétérans de quarante ou de cinquante ans pour former les cadres inférieurs, pour fournir ces serre-file qui jouaient un rôle si important dans l'ordonnance de la phalange [3]. Enfin, le ban même mis à contribution le plus fortement ne le fut que dans une proportion restreinte, puisque Alexandre n'emmena guère, en tout, que 15.000 Macédoniens. Le gros de la population enracinée resta ainsi à la disposition du régent Antipater, auquel elle fournit facilement une armée de 15.000 hommes [4].

Aux peuples du Nord, Alexandre ne demanda guère que quelques contingents spéciaux, 1500 archers péoniens et agrianes, 900 cavaliers thraces, etc. Il eut même recours aux Illyriens [5].

Il en fut de même des Grecs, nettement séparés des Macédoniens comme des Épirotes, — plus exactement, de ceux des Grecs chez lesquels la ligue de Corinthe, organisée par Philippe après Chéronée (aut. 337), et réorganisée par Alexandre après la chute de Thèbes (aut. 335), avait été reconnue par des serments solennellement enregistrés [6]. Ces Grecs étaient d'abord, outre les Thessaliens, les peuples du Pinde, les Acarnaniens et Étoliens, les Phocidiens et Locriens, les Béotiens, et tous les Péloponnésiens sauf Sparte — en tout vingt-cinq ou trente États, car Alexandre avait

1. M. Beloch (*Gr. Gesch.*, II, p. 484) me paraît coter trop haut la surface de la Macédoine *propre* et un peu trop bas la population. Je dirais 25.000 k. c. et 20 hab. au k. c.

2. Arr., I, 24.

3. Asclépiodote (édit. Koechly, *Griech. Kriegsschriftst.*, II).

4. Diod., XVII, 17. Pour le chiffre des cavaliers laissés en Macédoine, on a corrigé depuis longtemps 11.500 en 1500.

5. 5000 Odryses, Triballes et Illyriens à pied, 1000 archers agrianes et 900 Thraces et Péoniens à cheval (Diod., XVII, 17).

6. Cf. Wilhelm, *Urk.*, *passim.* Je ne puis pourtant me décider à admettre que les Elimiotes de Macédoine fussent compris parmi les alliés (*ibid.*, p. 24) : depuis 342, la Paravée, la Tymphée, l'Athamanie étaient, d'épirotes, devenues macédoniennes (Klotzsch, *Épir. Gesch.*, p. 80).

reconnu toutes les confédérations existantes et s'attachait même à entraver le processus de dissolution [1]. D'autre part, la ligue comprenait, avec Athènes et ses clérouchies (Scyros, Lemnos, Imbros, Samos), la Grèce maritime, c'est-à-dire l'Eubée, les îles de l'Archipel au nord de la Crète, plus, à l'Ouest, les îles Ioniennes, au Nord, les villes européennes de la côte de l'Hellespont et celles de la côte de Thrace qui n'avaient pas été détruites ou incorporées à la monarchie macédonienne (par ex. Stagire) [2], — bref, si l'on se rappelle le nombre des alliés d'Athènes, environ soixante-dix cités.

Après avoir obtenu l'adhésion de ces cent États, Philippe avait cherché tout de suite à évaluer leurs ressources militaires. L'élément d'appréciation essentiel était l'infanterie de ligne, dans laquelle on ne distinguait plus rigoureusement l'hoplite et le peltaste, puisque les troupes levées devaient être incorporées dans la phalange macédonienne [3] : dans celle-ci, la file était de 16 hommes pareillement armés, hoplites par l'armure défensive, sauf le bouclier (*pelte*) qui laissait les deux mains libres, peltastes par ce bouclier et par la longue lance devenue la *sarisse* (5-6 mètres de long) [4]. C'est d'après ces contingents que fut réglée le nombre des députés que chaque État envoya à Corinthe [5].

En laissant Sparte (remplacée désavantageusement par Messène [6]), nous avons vu que les États qui formaient quarante ans plus tôt la ligue lacédémonienne (Arcadie et Achaïe, Élide et Argolide sauf Argos, Phocide et Locride, Acarnanie ; la Chalcidique exclue) pouvaient fournir 50.000 hoplites, et devaient 2 hommes légèrement armés par hoplite, — mais sans pouvoir fournir sur leur population nationale ces 100.000 hommes [7]. En effet, si ces 150.000 hommes

1. *Ibid.*, p. 31. Il n'est pas douteux, par exemple, que la ligue eubéenne, qui s'était fondée dans les derniers temps de l'hégémonie athénienne, n'ait été reconnue.

2. *Ibid.*, p. 27-8 (Je ne suis pas M. Wilhelm pour l'identification d'Aréthouse en 377). Stagire, comme on sait, a reçu une constitution d'Aristote avec autorisation d'Alexandre : cf. Brinkmann, *Rhein. Mus.*, 1911, p. 230.

3. Sur l'organisation de la phalange, cf. Droysen, *Gesch. des Hell.*, I 1, p. 168-9. L'hypothèse la plus vraisemblable me paraît être :

File de 16 h.
32 files font un loche de 512 h.
4 loches font 1 taxis de 2048 h.
6 taxeis font la phalange de 12.288 hommes.

Voilà les 12000 Macédoniens. On double chaque *taxis* par l'adjonction des alliés et mercenaires. Cf. Wilhelm, *loc. cit.*, p. 45.

4. Sur la perfection d'entraînement qu'exigeait le maniement de cette arme dangereuse, cf. Foucart, *Ét. sur Didymos*, p. 121 (Philippe blessé), et Plut., *Alex.*, 56.

5. Cf. Wilhelm, *loc. laud.*

6. La Messénie avait, au début du IVe siècle, une population de plus de 100.000 âmes ; il semble donc qu'elle pût fournir 20.000 combattants. Mais que valaient ces hilotes affranchis? Cf. *P. P.*, p. 275 sqq.

7. Cf. p. 248.

avaient été encore inscrits en 334, en ajoutant Argos (7.000 hoplites), la Béotie (5.000 hoplites sans Thèbes [1]), l'Étolie (12.000 fantassins) et la Thessalie (13.000 fantassins au moins)[2], on obtiendrait déjà les 200.000 fantassins indiqués pour le contingent total de la ligue[3] : or, il faut encore tenir compte des contingents de la Grèce maritime.

Ici, il est vrai, l'infanterie devait être inscrite sur une base moins large (peut-être en ne tenant compte que de ce qui avait fourni jusque-là le corps des hoplites). Athènes par exemple ne comptait que 17.000 fantassins avec ses clérouchies [4], et, en dehors de l'Eubée, on sera au-dessus de la vérité en attribuant à chacune des petites cités un contingent de 1.000 hommes [5] : cela suffit à donner une force de plus de 50.000 fantassins.

C'est qu'ici il fallait laisser libre dans une large mesure les éléments inférieurs de la population, pour le service de la marine [6]. Alexandre eut besoin de 32.000 matelots pour la flotte de 160 trières qui le conduisit en Asie [7]. Ceci devait représenter une grosse part du matériel naval disponible, car Athènes, qui seule avait une flotte importante (350 trières), n'en fournit que 20 [8], ses anciennes alliées entraient à peine en ligne de compte, et les ports de la Macédoine et de la Chalcidique en étaient au même point. Si l'on tient compte de ce que, sur 200.000 fantassins, Alexandre n'en réquisitionna que 7.000 [9], on jugera que l'effort naval fut relativement très considérable, et l'on se s'étonnera pas qu'il n'ait pu être soutenu très longtemps.

Les finances du roi de Macédoine ne le permettaient pas. La couronne de Macédoine disposait de vastes domaines, mais Alexandre avait multiplié les largesses pour s'assurer, avant de partir, la noblesse macédonienne [10]. Il avait renoncé à demander des contributions en argent aux États grecs. Il devait donc se trouver embarrassé, tout d'abord, pour entretenir une armée qui (avec les

1. Sur les Béotiens qui accompagnaient Alexandre, *Insc. Gr.*, VII, 3206 ; *Anthol.*, VI, 344.

2. Argos vers 400 : Lysias, XXXIV, 7. Béotie vers 370 : cf. p. 311. Étolie au IVe siècle : Diod., XVIII, 38. Thessalie au IVe siècle : *ibid.* (trop faible); Ed. Meyer, *Theop. Hell.*, 1909, p. 222 sqq. Faire attention que vers 400 il est toujours question d'*hoplites* et vers 300 de *fantassins* en général.

3. Justin, IX, 5.

4. Cf. *S. R.*, 1911, p. 24 (les remarques sur l'éphébie doivent être généralisées pour la Grèce ionienne).

5. Chiffre de Zacynthe (Wilhelm, *loc. cit.*, p. 25). Quelques villes (comme Byzance) avaient sensiblement plus, mais la majorité devait avoir moins.

6. Cf. Wilhelm, *loc. cit.*, p. 35.

7. Arr., I, 18 (corriger Diod., XVII, 17). Ce chiffre atteste que les Perses n'auraient pas si facilement empêché le passage.

8. Contingent athénien maintenu tout le temps : Br. Keil, *An. Arg.*, p. 203.

9. Diod., XVII, 17.

10. Plut., *Alex.*, 19 (la somme de 70 t. provient naturellement d'un malentendu, l'emprunt de 200 t. plus vraisemblable). Alexandre a toujours monnayé l'or du Pangée.

5.000 mercenaires enrôlés) représentait une dépense annuelle de 3.000 t. [1]. C'est par économie qu'il renvoya très vite sa flotte, et, quand il réquisitionna ensuite les vaisseaux des villes d'Ionie soumises, leur imposa la charge de l'entretien [2].

On se rend compte déjà, par ces explications, de ce qu'Alexandre perdait par l'hostilité ouverte de Sparte, par l'hostilité latente d'Athènes. Sparte ne disposait que de 5.000 hommes de milice, mais c'est sur son territoire que se trouvait le grand marché des mercenaires grecs [3]. Athènes ne pouvait plus équiper qu'une faible partie de ses 350 trières, mais la gestion financière de Lycurgue lui permettait d'envisager sans trouble l'entretien d'une force navale encore imposante [4]. Et les deux États comptaient toujours, avec raison, sur l'or des Perses.

A première vue, il semblait que l'attaque qui se préparait dût être peu redoutable pour le massif empire achéménide. Okhos avait rétabli l'unité, et la crise dûe aux intrigues de Bagoas venait de prendre fin par l'avènement de Darius III Codoman (336). Celui-ci rassemblait donc toutes les ressources militaires, navales, financières, de la monarchie.

Les ressources militaires pouvaient avoir diminué depuis le grand Darius, si l'on s'en rapporte aux évaluations (d'ailleurs bien suspectes) des historiens d'Alexandre [5]. Les satrapes de la Phrygie maritime, de la Lydie-Ionie, de la Lycie et de la Cappadoce, pouvaient lever 100.000 hommes. L'Arménie et la Cilicie, la Syrie et l'Égypte pouvaient en fournir 400.000, avec la garde perse ; les provinces de l'Est, Assyrie et Chaldée, Susiane, Médie et Perse, provinces de la Caspienne et de l'Érythrée, Bactriane et Sogdiane, Indiens, avec les Saces et les Indiens alliés, un million ou un million et demi de combattants, — ceci semble indiquer une diminution de la population de l'empire. Inutile d'ajouter que jamais de pareilles masses ne seront concentrées : à Issus, Darius ne pourra mettre en ligne que 120.000 hommes [6].

1. Diod., XVII, 17 (l'énumération ne comprend pas le corps d'Asie). Je compte 1 statère par homme et par mois. Mais il ne faut pas oublier les suppléments pour les cavaliers (1500 Macéd., 1500 Thess., 900 autres Grecs) et les gradés (Arr., VII, 6).

2. Inscr. de Chios, après 333 (Michel, 33, l. 8-10).

3. Sur Sparte, cf. p. 417. Agis réunira 22.000 h. avec les alliés (Diod., XVII, 62).

4. Sur Lycurgue, cf. Dürrbach, *L'orateur Lycurgue*. Les résultats de cette gestion financière ne furent complètement atteints que vers 326.

5. Je prends les chiffres de ces historiens, non comme chiffres réels mis en ligne, mais comme évaluations de contemporains sur ce que pouvait lever le Grand Roi (cf. pour Hérodote et l'*Anabase*) : Arr., I, 13-15 ; Diod., XVII, 19-21 Callisth., fgm. 33 (*Arrien*, Didot) ; Arr., II, 7-13 ; Arr., III, 8 ; Plut., *Alex.*, 31 ; Diod., XVII, 33.

6. C'est le chiffre qui résulte des données d'Arrien (II, 4 sqq.). D'après l'inspection du terrain, il semble que ce soit un maximum.

Quant aux ressources navales, on peut évaluer à 100 vaisseaux le contingent de l'Ionie, à 150 celui de Cypre et de la Cilicie, à 150 celui de la Phénicie, soit 400 bâtiments qui sont encore presque exclusivement des trières [1]. Les 80.000 hommes nécessaires pour les armer ne seront pas non plus rassemblés.

Mais la valeur de ces troupes est loin de répondre à leur nombre. Non que la noblesse perse ne forme encore une cavalerie brillante, toute prête à prodiguer son sang pour la défense de la monarchie envahie [2]. Non que le peuple perse ne soit fidèle et résistant, prêt à suivre son roi jusqu'au bout, et, même quand le Roi aura lâché la partie, à défendre l'entrée de son territoire : en forçant cette entrée, Alexandre accomplira la plus élégante opération de sa carrière militaire [3]. Même dans les autres peuples, il y a de bons éléments, et l'on range les troupes par nations pour ne pas noyer ces éléments dans la masse : cette ordonnance, où les considérations tactiques n'entrent pour rien, indique déjà que ce sont des cohues qu'on va jeter sur la petite armée macédonienne avec une lourde brutalité [4]. Au reste, les chiffres de pertes, là comme partout, parlent plus éloquemment que tout le reste : Alexandre perdra 120 hommes au Granique, 500 à Issus, 1.500 à Arbèles. En somme, la flotte phénicienne seule infligera aux Macédoniens des pertes sérieuses [5].

Aussi bien, depuis longtemps, les rois de Perse ont renoncé à concourir avec les Grecs pour l'armement [6], la discipline, l'intelligence du commandement, et les mercenaires grecs qu'ils attirent depuis un siècle ont appris à leurs successeurs la route de l'Orient. Un Rhodien, Memnon, dirige la résistance en Asie-Mineure, et il a avec lui 20.000 Grecs [7]. Des milliers d'autres (30.000? [8]) servent dans la Haute-Asie [9], et le recrutement continue, quoique Alexandre ait fait refuser la qualité de belligérants à tous ceux qui se sont engagés dans les armées du Roi depuis que la guerre nationale a été déclarée [10].

1. Sur Cypre, Arr., II, 20. Je comprends le chiffre de 400 (Arr., I, 18) comme les chiffres relatifs à l'armée de terre.

2. Arr., I, 15; II, 13; III, 8, donne le nom de tous les Perses de distinction qui tombèrent.

3. Arr., III, 17-18.

4. Arr., III, 11 (source Aristobule, d'après l'ordre écrit de Darius).

5. Arr., I, 16; II, 11; III, 15. Le siège de Tyr n'aurait coûté que 500 hommes (Arrien, II, 24 : doit confondre avec l'assaut).

6. Combien l'armement perse aurait pu être redoutable aux Macédoniens, s'ils n'avaient pas été mieux défendus que leurs chevaux, les chiffres d'Arbèles le montrent (100 cavaliers, *plus de 1000 chevaux :* Arr., III, 15).

7. Les historiens grecs ont probablement exagéré le rôle de Memnon. Je comprends les 20.000 mercenaires du Granique (Arr., I, 13 sqq.) comme j'ai fait pour les autres forces : 2000 furent pris.

8. Paus., VIII, 52, 5, où le chiffre total de 50.000 est indiqué.

9. On connaît les 8000 mercenaires d'Issus. Darius en aura encore 1500 à la fin (Arr., III, 19 sqq.).

10. Le principe est nettement indiqué dans Arr., I, 4; III, 8. Il n'empêcha

C'est surtout sur les ressources financières de l'empire que compte Darius, et elles sont énormes. Les trésors entassés depuis cent-quatre-vingt-dix ans dorment encore en grande partie dans les trésors des capitales : 8.000 t. à Babylone, 40.000 à Suse, 120.000 à Persépolis, 8.000 à Ecbatane, attendront Alexandre [1]. Les revenus du Roi seront compromis dès le début, puisque les provinces occidentales en fournissent la moitié, mais les provinces de l'Est rendent à elles seules 5.000 t. par an (non monnayés il est vrai), de quoi entretenir 100-150.000 hommes. On s'explique donc que même les préparatifs faits contre Alexandre aient à peine entamé les réserves du Roi.

Il ne faut pas oublier, à la vérité, que toutes ces ressources se concentrent difficilement. Le réseau routier de Darius I a souffert du délabrement de l'empire au IVe siècle. Et ce fait retardera moins Alexandre qu'il n'entravera les opérations de son ennemi.

La partie, malgré les appuis nombreux que le Grand Roi trouve encore dans le monde grec même, n'est donc pas aussi inégale qu'elle le paraît d'abord. Elle exige pourtant, pour être gagnée, un mélange d'audace et de prudence assez rare. Le jeune homme qui l'engageait avait déjà fait ses preuves, mais on conçoit que la réussite de son entreprise ait néanmoins paru douteuse à beaucoup des contemporains. D'autant que son adversaire n'avait pas encore donné sa mesure.

II

Alexandre était parti de Pella en mars 334 et avait atteint Sestos vingt jours plus tard [2]. Il rallia le petit corps qui, sous Parménion, puis sous Calas [3], s'était maintenu tant bien que mal en Asie-Mineure, et se dirigea vers le Nord-Est. En effet, les satrapes de Phrygie hellespontique, de Lydie, de Phrygie et de Cappadoce avaient réuni leurs forces vers Cyzique, pour couvrir l'intérieur, tandis que 300 vaisseaux (?) [4] opéraient sur les côtes d'Ionie : malheureusement, de part et d'autre, la présence de hauts dignitaires perses gênait l'initiative de Memnon. Alexandre arriva à la fin de mai 334 sur les bords du Granique, dont le cours rapide et les ber-

pas des actes de générosité d'Alexandre. Cf. sa conduite vis-à-vis de Sinope. Arr., III, 24.

1. Arr., III, 3; Justin, XI, 4; Q. Curce, V, 2; Plut., *Alex.*, 36; Strabon, XV, III.

2. Arr., I, 11. Le passage de 35.000 h. sur 160 trières a dû occuper un certain temps.

3. Diod., XVII, 7; Polyen, V, 44. C'est en ajoutant ce corps, probablement, que Callisthène compte 40.000 hommes.

4. Diod., XVII, 29, 31 (sûrement exagéré). On ne comprendrait pas l'attitude de cette flotte avec une pareille supériorité.

ges glissantes couvraient l'armée perse. Il la surprit par une attaque tardive, dans laquelle la sarisse des cavaliers macédoniens et thessaliens triompha du cimeterre perse [1].

L'effet moral fut plus considérable que pour les succès d'Agésilas, parce que les Perses avaient été battus dans leur force principale, leur cavalerie. Sardes se rendit sans coup férir, de même Éphèse. Milet résista, confiant dans la flotte perse qui s'était embossée en face de la ville : mais elle fut prise d'assaut (juillet 334). Le mouvement de défection était déclanché en Ionie [2] : les contingents ioniens quittaient la flotte perse, et Alexandre s'empressa de licencier ses 160 trières. Il s'en repentit devant la forte place d'Halicarnasse, qu'il n'était pas facile de prendre quand elle avait la mer libre : la ville basse fut abandonnée par Memnon et Orontobate, mais la citadelle leur resta (aut. 334) [3]. Alexandre hiverna à Phasélis.

Au printemps de 333, il s'enfonça dans l'intérieur de la péninsule, passa à Gordion et à Ancyre, puis redescendit vers la Cilicie. L'Asie-Mineure était loin d'être entièrement soumise, et Antigone, qu'Alexandre y laissa, eut à repousser quelques mois plus tard un retour offensif des Perses [4]. Mais Alexandre jugeait, avec raison, qu'il fallait d'abord aller au-devant de Darius.

La flotte perse avait repris les opérations au printemps de 333 : Memnon venait de mourir, mais Autophradate et Pharnabaze, qui le remplacèrent, exécutèrent son plan. Ils rentrèrent à Chios, à Lesbos, parcoururent les Cyclades, et se mirent en contact avec les Grecs antimacédoniens [5]. Le roi de Sparte Agis, qui s'occupait à conquérir la Crète, pour tirer parti des ressources militaires qu'offrait cette terre de klephtes et de pirates, eut une entrevue avec eux. Athènes fut tentée de joindre sa flotte aux 100 vaisseaux perses qui restaient [6], mais les pacifiques parvinrent à la contenir jusqu'à ce que fût au moins accomplie la prédiction de Démosthène, qui annonçait l'écrasement d'Alexandre par la cavalerie persane [7].

Darius avait commencé à s'inquiéter en apprenant la bataille du Granique : il convoqua les contingents de l'empire à Babylone, et, sans attendre ceux des provinces supérieures, se rendit à Damas (333) [8]. On lui conseillait d'attendre l'adversaire dans la plaine

1. Date : Plut., *Alex.*, 16. C'est la sarisse que tient Alexandre sur la célèbre mosaïque de Pompéi.
2. Strab., XIV, I.
3. Arr., I, 20-23. La Carie ne fut complètement soumise que l'an d'après (Q. Curce, III, 7).
4. Q. Curce, IV, I, 34. On sait que les Mithridate continuèrent à régner dans le Pont.
5. Arr., II, I, 2. Sur Charès, Kirchner, *Prosop. att.*, 15.292.
6. Arr., II, 13.
7. Esch., *c. Ctés.*, 164.
8. Il faut le supposer pour expliquer qu'il y ait laissé ses bagages (cf. plus bas).

d'Alep, où il pourrait déployer ses masses : mais une maladie qui retint Alexandre à Tarse lui donna l'impression qu'on avait peur de lui, et il déboucha vers Issus. Or, déjà Alexandre était arrivé à Myriandros, comptant joindre l'adversaire en Syrie : il se trouvait donc tourné. Il fit volte-face, et rencontra le Grand Roi sur les bords du Pinaros (Payas [1]) : la courte journée de novembre (333) était déjà sur son déclin, lorsqu'il conduisit son aile droite à l'assaut du corps royal. Son attaque fut encore décisive, et les mercenaires de l'aile droite perse, qui avaient repoussé Parménion, se trouvèrent ainsi enveloppés. Les Macédoniens, dans la poursuite, trouvèrent des ravins remplis de cadavres [2] : ils prirent le harem royal, et quelques jours plus tard, le bagage laissé à Damas ; Darius lui-même échappa.

La nouvelle d'Issus suffit à disperser ce qui restait de la flotte perse. Les contingents cypriotes et phéniciens revinrent vers leurs pays maintenant menacés : la flotte macédonienne n'eut qu'à reparaître pour réduire les villes ioniennes qui étaient retournées aux Perses [3]. Quant à Alexandre, il avait, au printemps de 332, recueilli déjà la soumission des roitelets cypriotes et phéniciens, à l'exception de Tyr. Cette ville prolongea sept mois une résistance que la collaboration des escadres voisines avec les Macédoniens rendait bien hasardeuse. Il fallut pourtant construire une digue de deux km. de long et rattacher la ville au continent pour en venir à bout (19 août 332) [4]. Alexandre traita cette antique reine des mers comme il avait fait Thèbes : 8.000 habitants furent tués, 30.000 vendus comme esclaves. Il avait cette fois saisi la thalassocratie [5]. Il ne jugea pas inutile néanmoins de tenir encore une escadre dans l'Archipel pour intimider Athènes et lui indiquer que sa dernière chance, la supériorité de son matériel naval, avait disparu.

Lui-même tint pourtant à achever la conquête des provinces maritimes de l'empire avant de se retourner contre Darius, qui cependant perdait son temps en vaines négociations [6]. Gaza seule, en Syrie, le retint encore deux mois, et il passa l'hiver 332-1 en Égypte [7]. Les haines laissées par la répression récente d'Okhos lui assurèrent dans ce pays un accueil sympathique, et les prêtres d'Ammon le

1. La topographie exacte de la bataille a été rectifiée par le commandant Bourgeois, *Mém. Acad. I. et B.-L.*, 1912 (cf. pourtant Janke, *Klio*, 1910, carte de la p. 162-163). Sa dissertation suppose exacte la date d'Arrien (II, 11, 10).

2. Ptolémée, témoin oculaire, dans Arrien (II, 11).

3. Arr., II, 2, 13, 20 ; III, 2. Tout était fini aux jeux isthmiques de 332 (Diod., XVII, 48). C'est à ce moment que les Rhodiens se seront soumis (Plut., *Alex.*, 46).

4. Arr., II, 16-24 ; Plut., *Alex.*, 32-4.

5. Cependant il ne paraît pas que la *stylis* soit apparue seulement alors sur les monnaies (Babelon, *Rev. Numism.*, 1907, p. 30 sqq.).

6. Arr., II, 14. L'histoire de ces négociations a été falsifiée plus tard.

7. Arr., II, 25 ; Diod., XVII, 48 ; Q.-Curce, IV, 6 ; Plut., *Alex.*, 25. Hégésias, fgm. 3 (*Arrien*, Didot). Cf. Josèphe, *Ant. jud.*, XI, 8 sqq.

saluèrent, en sa qualité de roi d'Égypte, du nom de fils du dieu. Il jeta dans le pays les bases d'une ville nouvelle, la seconde qu'il fondait, et qui devait porter son nom : il s'agissait de remplacer par un centre important le comptoir de Naucratis, qui avait jusque-là suffi pour les communications de l'Égypte avec la Grèce [1]. Et la province, si importante au point de vue financier, fut confiée à Cléomène [2]. Au printemps de 331, Alexandre était revenu en Asie.

Il avait complètement coupé les communications entre les deux adversaires qui restaient à abattre : Agis et Darius. Il comptait en finir avec l'un par le nombre, avec l'autre par la valeur.

III

Alexandre franchit l'Euphrate en juillet ou août 331, et le Tigre le 20 ou 21 septembre [3] : sur aucun des deux fleuves il ne rencontra de résistance. Le roi Darius avait rassemblé lentement son armée après l'échec des négociations de 332 : aux fuyards d'Issus qu'il avait pu rassembler, il avait joint cette fois tous les contingents de la haute-Asie, et choisi, pour concentrer ces masses, les plaines de l'Assyrie, qu'il avait fait aplanir encore pour sa cavalerie; son quartier général était à Gaugamèles, à cent vingt km. de la ville d'Arbèles, et à la même distance du Tigre. Alexandre arriva en vue de l'armée perse le soir du 1er octobre 331 : quand la nuit s'éclaira des feux qui, sur un espace de 6 ou 7 km., signalaient l'inspection suprême du roi Darius sur cette mer d'hommes, de chevaux, de chameaux, d'éléphants et de chars à faux, l'armée macédonienne s'assombrit, et le roi sacrifia à la Peur [4]. On lui conseillait de tenter une attaque nocturne, mais il jugea avec raison qu'il ne fallait pas « voler » la victoire qui; bien gagnée, devait décider du sort de l'Asie; et, le matin du 2 octobre, on dut le tirer d'un profond sommeil pour lui montrer ses phalanges déjà ordonnées par Parménion. Il mena son aile droite, comme à Issus, à l'assaut du corps royal, qu'il dispersa en personne ; comme à Issus, Parménion vieilli avait été mis dans une situation critique, et il fallut que le roi le dégageât [5]. La caisse et le bagage, laissés à Arbèles, furent la proie du vainqueur, Darius lui-même s'enfuit en Médie.

1. Arr., III, 1-5. Naucratis existait toujours, puisque Cléomène en était.
2. Sur Cléomène, [Arist.], *Écon.*, II, 33.
3. La date est donnée exactement par l'éclipse de lune de la nuit du 20-21 septembre 331 (exactement le 20 sept. à 18 h. 17) : Ginzel, *Spez. Kanon*, p. 139.
4. Plut., *Alex.*, 43-4. Cf. Saglio-Pottier, art. *Phobos*. Arrien, III, 15, 7, n'a guère pu se tromper sur la date par faute de réduction (il donne bien la date du passage de l'Euphrate, III, 7) : faut-il croire que le 2 octobre était le 1er Pyanepsion ? (réforme de Callippe en 330).
5. Arr., III, 3-16.

Alexandre le tenait pour définitivement battu cette fois, et se détourna pour occuper ses capitales. Babylone accueillit sans peine le Macédonien, qui effaça le souvenir des sacrilèges commis par Xerxès contre Bel : Suse se rendit sans peine [1]. Mais il fut plus difficile de réduire les Uxiens, et le satrape Ariobarzane défendit avec 5.000 hommes l'entrée de la Perse ; Alexandre, bien guidé, parvint à tourner le défilé dangereux et à mettre entre deux feux les Perses, qui se dispersèrent [2]. Et le roi arriva à Persépolis, qui fut brûlée. Cet acte de barbarie à froid a été reproché à Alexandre plus encore que le sac de Thèbes et de Tyr ; on ne peut dire pourtant qu'elle fût inutile : de même que la destruction de Thèbes signifiait la fin de la puissance militaire grecque, et celle de Tyr la conquête de la mer, de même celle de Persépolis indiqua à tous la fin de la domination iranienne [3].

Après quatre mois passés en Perse (printemps 330), Alexandre alla rejoindre à Ecbatane Parménion [4]. Rien n'indiquait que Darius songeât à reconstituer une armée : mais la capture du roi achéménide pouvait seule terminer la guerre. Alexandre se lança à sa poursuite dans la direction de la Bactriane.

Cependant la dernière lutte s'achevait en Grèce. Le roi Agis, abandonné par la flotte perse, dont les chefs lui laissèrent en partant 300 t., avait rassemblé 20.000 hommes, avec lesquels il ouvrit la guerre nationale contre la Macédoine au printemps de 331 [5]. Il cerna Mégalopolis, entraîna les Éléens et les Achéens, et sollicita les Athéniens, qui avaient été mécontentés par le blocus de la route du Pont, et que les Macédoniens jugèrent prudent d'apaiser sur ce chapitre [6]. Antipater était en querelle avec Memnon, le gouverneur de Thrace : il se hâta de se réconcilier avec lui, et, ralliant les Thessaliens et les alliés péloponnésiens, parut en Arcadie avec 40.000 hommes [7]. Les Spartiates, qui se trouvaient un contre deux, levèrent le siège et compensèrent le désavantage du nombre par la force de la position, en se portant sur les hauteurs de Collinae (sept. 331) [8].

1. Arr., III, 16.
2. Arr., III, 18 ; Q. Curce, II, 3. L'un dit 4500 hommes, l'autre 25000 !
3. Arr., III, 18 ; Plut., *Alex.*, 52.
4. Plut., *Alex.*, 51 ; Arr., III, 19-20.
5. Arr., II, 13, dit 30 t., mais la somme est vraiment infime : avec 30 t., on ne pouvait entretenir que 600 hommes pendant l'année ! Sur la date, Arr., III, 16, 10.
6. Cf. le discours *Sur les traités avec Alexandre*, 20 (le fait est de l'automne 332).
7. Sur Memnon, Diod., XVII, 62 ; Q. Curce, IX, 3 ; *Insc. Gr.*, II, 175 b. Le chiffre : Diod., XVII, 63.
8. Sur le lieu, Plut., *Agis.*, 3 ; *Lac. Apophth.*, 219. La date, qui est certainement à peu près exacte, expliquerait peut-être le chiffre 9 donné par Diodore, XVI, 88 et XVII, 63, pour le règne d'Agis (?). L'année spartiate commença le 25 août en 338 et le 5 sept. en 331 (cf. *Rev. Ét. Gr.*, 1911, p. 490). Agis a suc-

La « bataille de rats » fut autrement sérieuse que les prestigieux triomphes remportés par Alexandre dans les pays exotiques, puisque 3500 Macédoniens ou alliés y restèrent [1]. Mais les Spartiates en perdirent 5300 hommes, dont Agis : blessé mortellement il s'était relevé sur les deux genoux pour regarder encore l'ennemi, et tout le monde jugea cette attitude symbolique du dernier effort de la Grèce [2]. Antipater ménagea Sparte, n'exigea que cinquante otages (ce qui était beaucoup pour un corps de mille citoyens); l'assemblée fédérale condamna les alliés de Sparte à verser 120 t. aux Mégalopolitains, et renvoya le sort des Spartiates mêmes à la décision du roi (printemps 330) [3]. Tout indiquait que celle-ci serait des plus clémentes, le sort ayant définitivement prononcé en sa faveur.

Quelques mois plus tard s'ouvrait à Athènes un de ces tournois oratoires où tout ce qui occupait la Grèce trouvait un écho, et qui remplaçaient, pour la démocratie athénienne, la diplomatie, l'action véritable, la justice. Eschine et ses amis avaient jugé le moment venu de satisfaire leurs rancunes contre Démosthène : le verdict des jurés leur prouva d'ailleurs que le public athénien gardait au fond du cœur sa sympathie pour la « revanche » (été 330) [4]. Mais, au cours des débats, Eschine trouva des termes éloquents, qui sont toujours cités et méritent de l'être, pour caractériser la grandeur du moment présent :

« Mais qu'y a-t-il d'extraordinaire et d'inattendu qui ne se soit accompli de nos jours ? Non, nous n'avons pas vécu de la vie des hommes, nous sommes nés pour l'étonnement de la postérité. N'est-il pas vrai que le roi des Perses, celui qui perçait l'Athos et enchaînait l'Hellespont, qui demandait aux Hellènes la terre et l'eau, qui dans ses lettres osait se dire le maître de tous les peuples du couchant à l'aurore, n'est-il pas vrai qu'il combat aujourd'hui non plus pour régner, mais pour défendre ses jours ? et ne voyons-nous pas en possession de cette gloire, ainsi que du commandement dans la guerre contre les Perses, ceux-là même qui ont délivré le sanctuaire de Delphes ? Et Thèbes, Thèbes notre voisine, n'a-t-elle pas été en un jour balayée du sol de la Grèce, sort qu'elle méritait sans doute pour avoir trahi les intérêts communs des Hellènes, mais sur-

cédé à Archidamos en août 338 (Diod., XVI, 88) et est mort en sept. 331. Diodore lui a donc compté les années 339-330, mais à tort.

1. Le mot « bataille de rats » est d'Alexandre (Plut., *Agis*, 18). Pertes : Diod., XVII, 63 (Q. Curce, VI, 1, dit 1000 morts et tout le monde blessé).

2. Pertes : Diod., XVII, 63. Fin d'Agis : Q. Curce, VI, 1.

3. Cf. [Plut.], *Apophth. lacon.*, 51 ; Q. Curce, VI, 1 ; Diod., XVII, 76 ; Eschine, *c. Ctés.*, 133. La décision ne peut être que du printemps, puisque les Spartiates ne rejoignirent le roi que dans l'hiver 330-29 (Q. Curce, VII, IV, 32, mais avec une remarque fausse).

4. Le procès de la Couronne (le prétexte était la couronne décernée à Darius sur la proposition de Ctésiphon en 338) est de 330-329 (Den. Halic., *Ad Amm.*, I, 12 ; Plut., *Dém.*, 24 ; Théophr., *Caract.*, 7).

tout par un égarement fatal, par le délire dont elle avait été frappée, et qu'il faut moins attribuer à des causes humaines qu'à la vengeance céleste? Pour avoir trempé dans ces sacrilèges, au début seulement, lors de la prise du temple, les infortunés Lacédémoniens, qui prétendaient jadis à l'empire de la Grèce, forcés aujourd'hui de se livrer en otages et d'étaler leurs misères, vont se rendre auprès d'Alexandre, subir pour eux-mêmes et pour leur patrie tout ce qu'il lui plaira, et attendre leur arrêt de la clémence d'un vainqueur offensé. Notre ville enfin, ce commun refuge des Hellènes, où les ambassades affluaient de toute la Grèce, où tous les peuples venaient chercher leur salut, notre ville ne combat plus pour l'hégémonie de l'Hellade, mais pour le sol de la patrie [1]. »

Le souverain dont la puissance si longtemps respectée avait fait naître toutes ces illusions, maintenant dissipées, fuyait cependant au pied du Demavend, avec une escorte peu nombreuse, mais qui l'était suffisamment pour contenir des traîtres. Alexandre le poursuivit en semant toute sa cavalerie derrière lui, faisant soixante kilomètres par jour pendant onze jours de suite [2]. Alors Bessus, satrape de Bactriane, et Nabarzane, satrape de Sogdiane, jugèrent le moment venu de se débarrasser du débris royal qui retardait la retraite : ils percèrent Darius de coups, et se dérobèrent, sur leurs rapides montures, à la lourde cavalerie macédonienne. Alexandre ne prit donc pas vivant le malheureux en qui venait de s'éteindre, après deux cents ans de puissance, la lignée de Cyrus : il le fit enterrer honorablement à Pasargades [3]. Darius avait été sympathique autrement que par ses malheurs, mais, convaincu très vite de la supériorité de la puissance macédonienne, il avait maladroitement et mollement défendu l'empire qui s'écroulait.

Maintenant, Bessus pouvait prendre le titre d'Artaxerxès IV ; ce qui restait à vaincre n'était plus qu'une série de résistances locales, qui furent acharnées assurément, mais ne pouvaient rien changer à la décision de la Tyché.

Dans la tâche qui venait d'être achevée, il s'est trouvé au moment même, et il se trouve toujours, des hommes pour estimer que la part la plus grande revient à Philippe. On peut le dire d'autant plus justement qu'on n'enlèvera jamais à Alexandre ses multiples prestiges : le prestige de la jeunesse d'abord, de cette carrière ouverte à dix-sept ans, close à trente-trois, et remplie par une révolu-

1. Esch., *c. Clés.*, 132 sqq. Il ajoute : « Voilà ce que nous a valu l'arrivée de Démosthène aux affaires ». Curieuses paroles, qui montrent avec quelle naïveté les avocats attiques faisaient de leur parloir le centre du monde.

2. Plut., *Alex.*, 58.

3. Arr., III, 21-2. Darius avait cinquante ans (*ibid.*, III, VII, 5). Son frère Oxathrès : Plut., *Alex.*, 59.

tion sans précédent; prestige des pays lointains parcourus comme en se jouant, et dont la découverte a renouvelé pour plusieurs siècles l'imagination et la curiosité grecques; prestige de tant d'actes chevaleresques que son âme généreuse et calculée recherchait avec un plaisir sincère et accomplissait avec art. Ce n'est pas là d'ailleurs une manière d'insinuer que, dans sa grandeur reconnue, tout soit en surface. La tâche qu'on lui avait laissée à accomplir n'allait pas, nous l'avons dit, sans difficultés : la plus grave était la neutralisation de la marine perse, dont la supériorité incontestée eût pu devenir insurmontable si des actes inconsidérés avaient secoué trop tôt l'aboulie d'Athènes; c'est avec raison qu'on a toujours admiré la manière dont Alexandre avait su, suivant sa propre expression, « vaincre la mer par la terre » [1]. Ce point gagné, il avait la partie belle : mais il a su au moins manier avec sûreté et précision l'instrument incomparable qu'on lui avait forgé. Enfin, quand la tâche du soldat fut accomplie, quand celle de l'homme d'État commença, Alexandre prouva qu'il avait une conception personnelle et originale de la révolution qui venait de s'accomplir, et il est probable qu'il aurait eu la force de volonté nécessaire pour la faire prévaloir, si le temps lui avait été donné.

Seulement, le développement des conséquences du changement qui venait de s'achever ne dépendait pas seulement de Philippe et d'Alexandre, mais aussi de la nation dont ils avaient fait la première d'Orient, et qu'il est temps d'envisager autrement que comme réservoir de soldats.

1. Arr., I, 18. Cependant la flotte perse n'aurait pu changer la face des choses *une fois le passage effectué*. Et les Athéniens ne pouvaient équiper leurs vaisseaux en l'absence d'alliés ioniens. Enfin, la flotte macédonienne n'était pas nulle.

CHAPITRE IV

La Macédoine.

La Macédoine derrière Philippe et Alexandre.

I. Retour sur les antécédents. — Le pays. — La race. — La dynastie argéade. — Les villes grecques de la côte. — La double conquête jusqu'à Archélaos. — La crise. — Élan national suscité par Philippe.

II. Structure de la nation. — La royauté, succession, apanages. — Justice, armée, finances. — La noblesse. — Le paysan libre. — Les villes annexées, les administrateurs. — Les autres pays non annexés à la monarchie, Épire.

III. Le sentiment national macédonien. — Vis-à-vis des Grecs. — Vis-à-vis des Asiatiques. — Vis-à-vis des Barbares d'Europe.

Le royaume de Macédoine était connu des Grecs depuis longtemps, depuis longtemps il entrait dans les combinaisons de leurs hommes politiques et intéressait leurs écrivains, mais nul n'avait prévu le rôle qu'allaient lui faire jouer Philippe et Alexandre. Les éminentes qualités d'homme d'État du premier, les prestigieux exploits du second, ont ensuite masqué le corps politique qu'ils représentaient et dirigeaient [1]. Il n'y en avait pas moins derrière eux une nation dont la vigueur explique leur succès, dont le tempérament particulier en a délimité la portée et les conséquences. Il vaut la peine de replonger dans le passé pour saisir les antécédents de cette nation et comprendre son action au moment décisif.

Kaerst, *Gesch. des Hellen. Zeitalters.* — O. Hoffmann, *Die Makedonen*, 1906.

La Macédoine (Heuzey, *Miss. de Macéd.*). — Monnaies. — Inscr. de Macédoine (*Corpus* X non encore paru). — Eschine et Démosthène; Aristote, *Politique.* — Théophraste, *Hist. Plant.* — Diodore, XVII, XVIII. — Strabon, VII (malheureusement incomplet). — Justin, VII. — Plutarque, *Alexandre.* — Arrien, *Anabase* — Élien, Athénée, etc. — Eusèbe, *Chronic.* (éd. Schoene). — Didyme (Foucart, *Ét. s. Didymos*).

---

1. Dém., *Olynth.*, II, 17, ne distingue pas, dans l'armée de Philippe, les Macédoniens des mercenaires. Quant au peuple, comme il ne vote pas, il ne s'en occupe pas : Eschine et Isocrate sont plus clairvoyants (cf. p. 442, 449).

I

La grande Mer Intérieure dont les bords devaient être le berceau de notre civilisation apparaît d'abord séparée des régions du Nord par une barrière de hautes montagnes, Pyrénées, Massif central français, Alpes propres, Alpes dinariques, Balkans. Si continue que soit cette barrière, elle présente quelques interruptions : une des plus importantes est celle où passe aujourd'hui le chemin de fer de Salonique à Vienne. En quittant Salonique, ce chemin de fer remonte pendant 200 ou 250 kilomètres la vallée du Vardar (Axios), pour atteindre un plateau assez élevé (3-400 m.) et redescendre ensuite la vallée de la Morava serbe jusqu'à Belgrade et au Danube. Au début, il traverse une plaine cotière assez développée, la Macédoine propre, jusqu'aux défilés par où il s'engage dans la région de passage vers le Nord [1]. Au Nord-Est, un affluent de gauche du Vardar permet de remonter aisément de cette plaine vers les plateaux qui s'étendent entre l'Axios et le Strymon [2]. Au Nord-Ouest se dressent des montagnes plus hautes, mais qu'on tourne aisément par le Nord ou par le Sud, par les affluents de l'Axios ou par l'Haliacmon, pour s'engager dans le fouillis des montagnes albanaises [3]. Enfin, le passage du Sud, le long de la côte, au pied de l'Olympe, n'est pas facile à barrer.

Toute cette région offrait de nombreuses ressources aux établissements des premiers hommes. Les montagnes étaient couvertes de forêts qui fournissaient encore au IVe siècle d'excellents bois pour la marine, de la résine pour l'éclairage [4], et où vivaient le lion, l'ours, le loup, le sanglier, tout le gibier contre lequel les bergers macédoniens s'exercèrent à leur futur métier de soldats [5]. Une fois la forêt éclaircie et les marécages du bas Axios desséchés, le pays pouvait offrir des pâturages aux chèvres, aux bœufs, enfin aux chevaux qu'à l'époque classique, chose curieuse, on nourrissait avec « l'herbe de Médie », la luzerne [6]. Il pouvait offrir des terres à blé dans les plaines, et, malgré la rigueur du climat, des vignes sur les hauteurs. Il n'était donc pas mal partagé, même en dehors des richesses minières du sous-sol et des avantages de la position. Mais il manquait d'unité. La plaine centrale, accessible de partout en dépit d'une barrière montagneuse apparente, était un centre d'appel

1. C'est le passage du lac Lychnitis : Strab., VII, VII, 8.
2. C'est la route de Dobéros, celle que prit Sitalkès en 429 (Thuc., II, 98-9).
3. Cf. le passage des Romains en 199 (T.-Live, XXXI, 33 sqq).
4. Les bois de Macédoine et la résine dans le traité avec Olynthe (Michel, 5).
5. Le lion encore au temps des guerres médiques (Hér., VII, 125).
6. Théoph., *Hist. Plant.*, VIII, VIII, 7; *Caus. Plant.*, II, 15, 6. — Pline l'Anc., XVIII, 144.

et un point de rencontre pour les races ; l'histoire moderne du pays le prouve surabondamment. La grandeur temporaire du pays est, comme celle du Latium, le résultat bien net d'un fait de discipline sociale, mais au lieu d'être obtenu par une aristocratie, il l'a été par une dynastie royale.

Aussi loin que remontent nos renseignements, la Macédoine apparaît déjà occupée par les masses indo-européennes qui, venant du Nord, descendaient aux rives de Bosphore, de l'Archipel et de l'Adriatique, pour franchir ensuite ces mers. Quand la période des grandes migrations fut passée, et que les groupes ethniques prirent quelque consistance, on put distinguer au Nord-Est les Thraces, au Nord-Ouest les Illyriens, au Sud les populations qui, en deux bans, allaient peupler le monde égéen et constituer la nationalité grecque. La Macédoine était au croisement. Sur le haut Axios et le haut Strymon, les Péoniens étaient encore des Thraces [1]. Dans les montagnes de l'Ouest subsistaient nombre d'éléments illyriens. La côte de Méthone était revendiquée par les Grecs [2]. Au reste, la nationalité grecque devait l'emporter au point de vue linguistique. Le macédonien resta mélangé de gloses thraces et illyriennes, il fut toujours difficile à comprendre pour les Grecs d'Athènes, mais c'était un dialecte grec [3], et la divinité fut adorée sous les mêmes noms de part et d'autre de l'Olympe. Le plus probable est qu'un retour offensif des tribus de Thessalie a superposé une aristocratie grecque à une population au moins très mélangée [4].

A l'époque homérique l'unité politique était absente de ce pays comme de tout le domaine égéen. Parmi les petites dynasties royales qui y vivaient au milieu de leurs *hétaires* (compagnons), l'une avait son siège au point où le Lusias débouche en plaine par de majestueuses cascades, à Aigai [5]. Là est le berceau de la monarchie macédonienne, et la légende populaire attribuera le prompt effondrement de l'empire d'Alexandre à ce que, le premier de sa race, il dédaignera les tombes où dormaient tous ses ancêtres.

Cette dynastie s'appelait la dynastie *Argéade*, nom qui permit de la rattacher à Argos et aux Téménides, descendants d'Héraclès. Mais une tradition plus nationale la rattachait à un certain Karanos dont on fit aussi un Héraclide; Héraclès permit plus tard aux gé-

1. Eschyle (*Suppl.*, 257) se sépare sur ce point d'Homère. Mais les noms péoniens, Audoléon, etc., n'ont rien de grec.
2. Cf. Homère, *Il.*, II, 221 (Méthone).
3. Cf. Droysen, *Gesch. d. Hellen.*, I, p. 69 n.; Beloch, *Gr. Gesch.* III, ch. I. Il est remarquable pourtant que deux mots qui désignent des choses éminemment nationales, la *kausia* et la *sarisse*, soient empruntés.
4. Hoffmann, *Die Makedonen*, p. 115-120.
5. Justin, VII, 1-2. Le fait que la dynastie était originaire d'Argos Oresticon (App., *Syr.*, 63), explique le particularisme tenace des Orestes sous les Antigonides (T.-Live, XXXIII, 34).

néalogistes de fusionner tant bien que mal les deux origines [1]. Quoi qu'il en soit, le premier personnage historique de la dynastie est un certain Perdiccas, qui vivait vers 700 av. J. C., puisque quatre générations seulement le séparent d'Amyntas, roi vers 510 [2]. Lui et ses premiers successeurs ont effectué en Macédoine le travail d'unification qui, du VIIIe au VIe siècle, reconstitua dans le monde grec un certain nombre d'États comparables aux États mycéniens. Le détail des conquêtes n'a été imaginé par les historiens du Ve siècle qu'au moyen des similitudes de nom qui attestaient la cohérence des tribus disloquées par les rois macédoniens, Pières, Bottiéens, etc [3]. Le résultat, qui apparaît à la fin du VIe siècle, est la réunion sous un même sceptre de la plaine du bas Axios.

C'était aussi l'époque de la colonisation grecque : la Chalcidique se couvrait de colonies eubéennes; Méthone, Pydna, Therma, s'élevaient sur la côte même de Macédoine [4], et Thasos s'établissait en face du Strymon. De sorte que, quand les rois de Macédoine eurent unifié l'intérieur, ils trouvèrent la côte bloquée par des cités industrieuses, commerçantes, entêtées de leur liberté [5]. Une lutte s'engagea entre eux et ces cités, comparable à celle que les rois de Lydie menaient contre les villes ioniennes : lutte difficile, car il s'agissait de mater l'adversaire sans le ruiner, ni même atteindre trop gravement les sources de sa prospérité.

A partir de la fin du VIe siècle, nous suivons de plus près la double tendance qui caractérise la politique de la dynastie macédonienne : consolidation de la conquête intérieure par la mainmise sur les montagnes, ouverture de débouchés vers la mer par la mainmise sur les villes grecques.

La première tâche fut facilitée par la conquête perse. Après l'expédition de Scythie (vers 510), les généraux de Darius parvinrent aux rives du Strymon. Amyntas, puis son fils Alexandre (498-454) se soumirent [6], et en récompense furent reconnus satrapes de toute la contrée qui allait du Strymon au lac Lychnitis, soit dès le début, soit à l'occasion du passage de Xerxès marchant contre la Grèce (480) [7]. Le cœur d'Alexandre n'était pas avec son suzerain, et, après Platées, il oublia vite son loyalisme envers le Grand Roi, mais il

1. La légende de l'origine argienne : Hérod., VIII, 137. La légende de Karanos partout. Cf. les tables dans Eusèbe.

2. Perdiccas, Argée, Philippe, Aéropos, Alkétas, Amyntas (Hérod., VIII, 139.

3. Le passage classique est Thuc., II, 99.

4. Méthone est une vieille ville éolienne (Hom., *Il.*, II, 221). Pydna ou Pytna? Therma est une création de la colonisation corinthienne (Barclay V. Head, *Hist. Numor.*, 2e éd., p. 211).

5. Ils avaient déjà fait des tentatives sur le golfe Thermaïque au temps des Pisistratides (Arist., 'Αθ. πολ., 15; Hérod., I, 112).

6. Hérod., V, 18 sqq.

7. Justin, VII, 3-4, est la seule source. Mais le fait a déjà été admis par Abel (*Maked.*, p. 152) et je ne vois aucune raison de le rejeter.

conserva les fruits de l'éphémère domination perse : la Crestonie, la Bisaltie, avec les mines d'argent du lac Prasias, lui restèrent[1]. Quant aux régions de l'Ouest, Orestide, Lyncestide, elles étaient encore indépendantes sous Perdiccas (464-413), au début de la guerre du Péloponnèse (429)[2], mais la soumission en fut effectuée par ce roi ou par son fils Archélaos (413-399), puisque nous voyons celui-ci intervenir librement dans la Thessalie du Nord[3].

La victoire des Grecs avait eu d'autre part des conséquences dangereuses pour la Macédoine, puisque derrière les petites cités de la côte apparaissaient désormais les grandes puissances helléniques. Athènes fit entrer les villes de la Chalcidique et de la Thrace dans sa confédération, et, si d'abord elle fut en bons termes avec Alexandre, puis avec Perdiccas, en 432 la rupture inévitable s'était produite[4]. Athènes occupa un instant Therma, protégea Méthone contre le roi[5]. Celui-ci s'en vengea en appelant Brasidas et en soutenant les Chalcidiens révoltés. Mais, dès que la puissance d'Athènes faiblit, les rois de Macédoine se rapprochèrent d'elle; en 414, Perdiccas aidait les Athéniens à attaquer Amphipolis[6]; en 411-10, Archélaos reprenait avec leur aide Pydna révoltée[7]. Tout en acceptant avec plaisir les décrets de proxénie athéniens, il essayait de tirer parti du déclin de la cité en attirant à sa cour les hommes qui faisaient la gloire d'Athènes; c'est ainsi qu'Euripide vint mourir à Pella[8].

Malheureusement pour la Macédoine, le roi Archélaos, qui avait plus fait pour sa grandeur que les huit Argéades précédents, périt de mort violente en 399[9], et une période de troubles suivit sa disparition. Amyntas qui resta maître du trône en 391, s'y sentit longtemps encore mal affermi[10]. Sparte était reine alors et surveillait d'un œil jaloux toutes les puissances secondaires[11]. Enfin Olynthe,

1. Les monnaies autonomes de ces régions ont été remplacées par des monnaies à son nom (*Coins of the Ancients in the British Mus.*, pl. V, 14 sqq., XII, 11). Cf. Barclay V. Head, *Hist. Numor.*, 2e éd., p. 218 sqq.

2. Thuc., II, 80, 99. Il parle au présent, mais peut-être est-ce simplement qu'il n'est pas au courant des changements survenus.

3. Cf. Ed. Meyer, *Theop. Hellen.*, p. 257, 261, 272. Il me paraît impossible que la réunion des cantons montagneux se soit effectuée dans la période de faiblesse qui suivit Archélaos.

4. Les orateurs du IVe siècle rappelaient que la Macédoine avait « payé tribut » à Athènes. Est-ce vrai? Didyme est perdu (Foucart, *Ét. s. Didymos*, p. 63).

5. Thuc., I, 57, 199; II, 29; Michel, 74.

6. Thuc., VII, 9.

7. Diod., XIII, 49. Cf. l'inscription *Inscr. Gr.*, I, 82 + 35c (Wilhelm, *Beiträge z. gr. Inschr.* 1909, p. 250).

8. Aristoph., *Gren.*, 85; Athénée, XI, 508, etc. Cf. Arr. *Anab.*, I, 3.

9. Thuc., II, 100. Sur sa mort, Diod., XIV, 37, et Arist., *Pol.*, V, 8, 11, sont en contradiction.

10. Je suis, dans l'ensemble, la liste de Synkellos (cf. Beloch, *Gr. Gesch*, II, p. 223, n). Cf. Klotzsch, *Epir. Gesch.*, p. 41.

11. Plut., *Agés.*, 19. Cf. p. 279.

qui avait reconstitué après la chute d'Athènes la confédération chalcidienne, s'enhardissait jusqu'à attaquer la Macédoine même et à lui imposer un traité de commerce onéreux [1]. Aussi Amyntas soutint-il vigoureusement Sparte contre les Olynthiens (380), mais sans pouvoir tirer une vengeance complète des offenses qui devaient laisser de si amers souvenirs aux cœurs des Macédoniens. La chute de Sparte en 371 aurait pu lui rendre sa liberté d'action [2], mais il mourut dès 369, et les dissensions recommencèrent aussitôt.

L'ambassadeur athénien Eschine rappelait plus tard à Philippe puissant et glorieux, avec tact et non sans fierté, ces heures sombres de la monarchie macédonienne :

« Amyntas venait de mourir, laissant trois fils : Alexandre, l'aîné des frères, Perdiccas et toi, Philippe, encore enfants. Eurydice, leur mère, se trouvait abandonnée de ceux qu'elle croyait ses amis, et Pausanias revenait de l'exil pour s'emparer du royaume. Celui-ci avait été banni, mais, aidé par les conjonctures et soutenu d'un parti puissant, il s'était emparé, avec une armée grecque, d'Anthémonte, de Therma, de Strepsa, et d'autres places. Les Macédoniens, divisés d'opinions, étaient cependant, en général, partisans de Pausanias. Dans ces circonstances, les Aténiens élurent Iphicrate stratège pour marcher sur Amphipolis; les Amphipolitains s'étaient rendus maîtres et de la ville et de son territoire, dont ils s'attribuaient les revenus. Iphicrate se rendit sur les lieux, d'abord avec quelques navires, pour observer les événements plutôt que pour assiéger la ville. Alors Eurydice, ta mère, le pria de venir. Au rapport de tous ceux qui étaient présents, elle remit entre ses bras ton frère Perdiccas ; toi, qui étais bien petit, Philippe, elle t'assit sur ses genoux; et elle lui dit : « Amyntas, le père de ces enfants, lorsqu'il vivait encore, t'adopta pour fils et fut étroitement attaché à la république d'Athènes : tu tiens donc à nous par des liens publics et privés, ami de ce peuple et frère de ces enfants. » Puis elle le supplia avec force de défendre ses fils, elle-même et le trône, d'être, en un mot, leur sauveur. Iphicrate, touché de cette prière, chassa Pausanias de la Macédoine, et vous conserva l'empire. — Ensuite, raconte Eschine, je parlai de Ptolémée, régent du royaume, pour dire son igrate et infâme conduite [Ptolémée d'Aloros, amant d'Eurydice, tua Alexandre et fut tué lui-même par Perdiccas]. Je rappelai comment d'abord il se tourna contre Athènes au sujet d'Amphipolis, puis s'allia aux Thébains dans leurs démêlés avec nous. Je montrai ensuite Perdiccas, lorsqu'il fut monté sur le trône, vous faisant la guerre, Athéniens, pour cette même ville,

1. Michel, 5. Le traité est certainement de cette époque, et il est tout à l'avantage des Chalcidiens.

2. Voir l'attitude d'Amyntas au congrès de 371 (Eschine, *Ambass.*, 81 sqq). D'autre part, il craignait Jason (cf. p. 279).

et vous-mêmes, malgré vos légitimes sujets de plaintes, si généreux à son égard que, vainqueurs de Perdiccas sous le commandement de Callisthène, vous voulûtes bien encore conclure une trêve avec lui, dans l'espoir que vous finiriez par obtenir satisfaction... [1] »

Pour comble d'infortune, c'était le moment où les Illyriens, talonnés par l'invasion celtique, débordaient leurs frontières : en 360, Perdiccas fut vaincu et tué, et les Illyriens occupèrent toutes les places de l'Ouest du royaume [2]. En réalité, depuis la mort d'Archélaos, le royaume de Macédoine traversa une crise qui remit en question l'existence de l'édifice élevé par les Argéades, une de ces crises dont les États sortent dissous à jamais ou trempés pour toujours. Heureusement l'homme nécessaire surgit au moment décisif dans la personne du troisième fils d'Amyntas, Philippe.

Quelque immense qu'ait été le service rendu par celui-ci, l'élan national qui le porta prouve qu'il y avait autre chose en Macédoine qu'un assemblage de clans gréco-barbares. Arrêtons-nous un instant sur la structure de la nation créée par les Argéades.

II

Leur première création était la dynastie même autour de laquelle se ralliaient spontanément, aux heures graves, tant de populations hétérogènes. Non que le droit de succession fût parfaitement établi. Les premiers rois connus s'étaient peut-être succédé de père en fils, mais Perdiccas, fils d'Alexandre le Philhellène, avait très probablement dû éliminer des frères plus qualifiés que lui [3]. Archélaos, qui lui succéda, n'était que son bâtard : il périt de mort violente, peut-être assassiné [4], et nous avons vu quelles querelles de succession s'étaient élevées après sa mort, comme plus tard après celle d'Amyntas. Philippe lui-même n'avait pris le pouvoir que comme régent, et avait évincé ensuite son neveu Amyntas, fils de Perdiccas III [5]. Et malgré les exploits qui l'avaient mis hors de pages, son fils Alexandre n'arriva à la royauté que grâce à de mystérieuses et cruelles exécutions.

Un autre mal, corrélatif du premier, était la coutume des apanages. La monarchie macédonienne s'était constituée par l'accession à la plaine centrale de cantons montagneux dont plusieurs, Lynces-

1. Eschine, *Ambass.*, 26 sqq. Sur l'intervention de Thèbes, cf. p. 311.
2. Cf. plus haut, p. 385.
3. *Insc. Gr.*, I, 42. Cf. Droysen, *Gesch. des Hellen.*, I, p. 71, n.
4. Platon, *Gorgias*, 471 a.
5. Cf. p. 395; Michel, 201.

tide, Orestide, Tymphée, avaient une vie locale bien marquée, dont un au moins, la Lyncestide, conserva jusqu'à Philippe sa dynastie nationale [1]. Pour apaiser des frères, des neveux, des cousins qui eussent pu devenir de dangereux compétiteurs, les rois de Macédoine avaient souvent constitué, à leur profit, tel et tel de ces cantons en principautés vassales. Il y avait à cela des compensations : Philippe, revenu en Macédoine vers 362, avait obtenu une de ces principautés, et il avait su en faire le noyau solide autour duquel se reconstitua la force nationale dans le péril illyrien [2]. Mais, dans la règle, les apanages avaient été des foyers de rébellion et de guerre civile, et Philippe brisa net avec cette tradition : après lui, il n'y eut plus d'autre souverain en Macédoine que le Roi.

Ce n'est pas à dire que toute autonomie locale ait disparu. Les régions particulières conservèrent une vie dont la rébellion de l'Orestide, au moment de l'invasion romaine, portera encore témoignage [3]. Dans les petites communautés, les juridictions patriarcales subsistèrent, et le justiciable n'eut d'autre ressource que d'en appeler d'elles à Philippe, et au besoin, comme fit la bonne femme de Pella, « de Philippe ivre à Philippe à jeun » [4]. Mais rien n'entrava l'action du roi dans la levée des conscrits et des impôts.

L'armée macédonienne est la création propre de Philippe. Le pays avait fourni de tous temps une brillante cavalerie, mais, encore en 424, dans une expédition importante contre les Lyncestes, Perdiccas ne réunissait que 1.000 hoplites [5]. Archélaos avait créé une infanterie, mais elle avait périclité depuis : dans la guerre d'Olynthe (380) il n'est toujours question que de la cavalerie macédonienne [6]. Philippe dota enfin le royaume d'une phalange proportionnée à ses ressources (16-17.000 hommes) [7]. Au lieu de la calquer simplement sur les vieilles phalanges helléniques, il la transforma par l'adaptation des réformes d'Iphicrate. Le phalangite macédonien eut les armes défensives de l'hoplite grec, sauf que le grand bouclier fut remplacé par la *pelte* : celle-ci laissait les deux mains libres pour tenir la *sarisse*, longue lance de cinq mètres qui devint l'arme nationale. Quand la phalange était rangée en bataille, les lances des cinq premiers rangs dépassaient le front : pour donner à cette première ligne un soutien et un élan proportionnés à sa lourdeur, la hauteur de la file

1. Sur la triste fin de cette dynastie, Arrien, I, 6.
2. Athénée, XI, p. 507. Cf. Droysen, I, p. 12 sqq.
3. T.-Live, XXXIII, 34.
4. Les mots cités par Hésychios, σχοῖδος, ταγόναγα, sont pourtant des mots mal entendus (Hoffmann, *op. laud.*, p. 22, 77).
5. Thuc., IV, 83, 124.
6. Xén., *Hellén.*, V, II, III.
7. La phalange macédonienne a servi de type à tous les auteurs de traités de tactique, Asclépiodote (au temps de Mithridate), puis Arrien, etc. Cf. Koechly. *Griech. Kriegsschriftst.*, II.

fut fixée à 16 hommes. La phalange macédonienne était un instrument encore plus pesant que la phalange grecque; on la compléta donc par un corps de peltastes, d'effectif égal à la moitié du sien (8.000 hommes), et spécialement entraîné aux évolutions rapides, les *hypaspistes* [1]. Si l'on ajoute que l'armée de Philippe était munie de toutes les ressources qu'avaient créées les progrès de la poliorcétique et qu'elle employait au besoin en campagne, on jugera que c'était un instrument de guerre incomparable pour l'époque.

Mais c'était un instrument de guerre avec lequel le Roi devait compter. L'armée devenait, avec le souverain, le seul corps représentant (par la réunion des six τάξεις provinciales) l'ensemble de la nation macédonienne; comme telle, certains droits lui étaient reconnus. Dans les cas graves, s'il s'agissait par exemple de prononcer sur la vie ou la mort d'un Macédonien, le roi lui remettait la décision [2]. En elle, et en elle seulement, le Macédonien prit conscience de sa valeur nationale : « Mon père, fait-on dire à Alexandre, ayant trouvé vos hordes errantes, sans asile fixe, dénuées de tout, couvertes de peaux grossières, faisant paître dans les montagnes de misérables troupeaux que vous disputiez avec peu de succès aux peuples voisins, mon père vous revêtit de la tunique militaire, vous fit descendre de la montagne dans la plaine et vous rendit les émules, puis les supérieurs des Barbares qui vous avaient fatigués de leurs éternels ravages... [3] »

Pour entretenir une pareille armée, qui maintenant manœuvrait hiver comme été, il fallait un revenu de 2.000 talents au moins [4]. Le roi de Macédoine avait des domaines étendus et surtout fructueux [5]. Au premier rang figuraient les mines. Jadis, les mines d'argent du lac Prasias avaient fourni à Alexandre Ier un talent par jour [6]. Elles étaient maintenant languissantes, mais Philippe y avait ajouté les gisements nouvellement découverts du Pangée. On nous dit qu'il en tira jusqu'à 1.000 talents en un an, ce qui lui permit de monnayer largement l'or [7] ; Alexandre est revenu ensuite au monométallisme attique, en tenant compte de la baisse de valeur de l'or [8]. Puis, la Macédoine était soumise à un impôt foncier, qui, dans un pays de 30.000 k. c. où les prix des céréales au moins étaient ceux de

1. Sur l'hypaspiste, cf. Wilhelm, *Sitzungsber. Wien*, 30 juin 1910, p. 45. Il touchait 1 dr., comme le phalangite.
2. Cf. le procès de Philotas, sous Alexandre (Arr., III, 9), etc.
3. Arr., VII, IX, 6.
4. A 1 dr. par homme et 30.000 hommes : mais qu'on songe aux autres dépenses, solde des gradés (Arrien, VII, 6), flotte, etc.!
5. Et des intérêts sur les principales places grecques : cf. l'histoire d'Anaxinos d'Oréos, homme d'affaires d'Olympias à Athènes (Esch., *c. Clés.*, 233 sqq), et espion, à en croire Démosthène (*Couronne*, 137).
6. Hérod., V, 17.
7. Cf. p. 395.
8. Cf. Barclay V. Head, *Hist. numor.*, 2e éd., p. 225-6.

tout le domaine égéen (4 dr. le médimne), devait, si modéré qu'il fût, rapporter plusieurs centaines de talents [1]. Enfin les droits de douane rapportaient déjà 40 talents avant l'annexion des ports de Chalcidique et de Thessalie, qui en multiplia la valeur [2]. Néanmoins, Philippe a eu de la peine à faire face à ses dépenses, et il a laissé une dette onéreuse de 500 t., que les préparatifs d'Alexandre accrurent de 800 t.; il était temps que la conquête de l'Asie-Mineure vînt remplir sa caisse militaire [3]. Et il a fallu la conquête de l'Asie pour rendre réellement riches les rois macédoniens.

La noblesse macédonienne n'avait pas une origine uniquement monarchique. Il faut évidemment se défier des généalogies ronflantes que se firent plus tard confectionner les généraux d'Alexandre, mais Polyperchon au moins semble être authentiquement issu d'une famille illustre de la Tymphéa [4]. Toutefois, la plupart des grands qui entouraient Philippe descendaient d'hétaires des rois, ou étaient hétaires eux-mêmes, et leur grandeur était la récompense de services surtout militaires. Le corps des pages devint sous Philippe une véritable pépinière d'officiers, auxquels un avancement régulier, avec soldes correspondantes, était offert dans l'armée royale [5]. En dehors même du service, la noblesse avait pris depuis Archélaos l'habitude de vivre à la cour, et, si le train de cette cour était encore volontiers « lestrygonesque », elle n'avait pas laissé d'agir comme école de civilisation et d'atticisme. Sous Amyntas, le séjour du platonicien Euphraios avait mis un instant la géométrie à la mode dans Pella [6]; les généraux de Philippe, Antipater, Parménion, apparaissent comme des hommes parfaitement cultivés, et, dans l'entourage de son successeur, Ptolémée, Aristobule, Marsyas se sont essayés avec succès à retracer en dialecte attique les grands événements auxquels ils avaient été mêlés [7]. Le train de cette noblesse était rendu possible par de grands domaines fonciers : on nous dit que les 800 hétaires de Philippe avaient autant de terres que 10.000 Grecs [8],

1. La surface d'après Beloch. Les prix des maisons semblent les mêmes qu'à Athènes (cf. Wilhelm, *Sitzuugsber. Wien*, 30 juin 1911, p. 43.) Un impôt de 5 0/0 me paraît déjà fort.

2. [Arist.], *Écon.*, II, 22. Aucun de ces ports ne pouvait avoir le même mouvement que le Pirée, où le cinquantième rapportait 36t. Mais ensemble ils devaient rapporter bien davantage.

3. Arr., VII, 9, 6 (complété par Plutarque, *Alex.*, 15). Alexandre n'aurait eu que 60 t. en caisse en passant en Asie.

4. Tzetzès, *S. Lycophron*, v. 802 (*Lycophron*, éd. Scheer, II, p. 252).

5. Déjà le *décastatère* (serre-file) touchait double solde (Arr., VII, 23); cf. Wilhelm, *Sitzungsber. Wien*, 30 juin 1911, p. 47. Je ne parle pas des largesses exceptionnelles d'Alexandre.

6. Athén., XI, 508 c. Cf. lettre de Platon à Perdiccas (suspecte).

7. N'oublions pas Alexandre lui-même. Le dialecte attique lui était si naturel que le fait de parler macédonien était chez lui, comme les retours offensifs du corse chez Napoléon, le signe d'une violente irritation (Plut., *Alex.*, 70).

8. Théop., fgm. 249 (*Fragm. Hist. Gr.*, Didot, I).

et, s'il ne faut pas serrer cette assertion de trop près, elle nous fait entrevoir certainement des propriétés de plusieurs centaines d'hectares. Le roi et sa noblesse ne pouvaient guère posséder moins que le tiers du royaume : nous allons voir pourquoi il ne faut pas aller beaucoup plus loin dans cette évaluation.

Arrien nous raconte que les familles des soldats tués au Granique reçurent « l'exemption de tous les impôts, sauf les prestations personnelles et les droits de mutation [1] ». Si bref que soit le renseignement, il nous fait entrevoir une classe de paysans libres, propriétaires, et transmettant leurs terres à leurs fils, ou les aliénant librement. La monarchie avait donc empêché les latifundia d'absorber tout le pays et de réduire la population à un état de servitude générale, comme il était arrivé en Thessalie : elle trouva en récompense, sous Archélaos puis sous Philippe, de quoi constituer une infanterie nationale.

Pour fournir une armée de 30.000 hommes [2], il faut bien supposer 200.000 personnes réparties entre des familles dont chacune possédait plusieurs hectares. C'est un minimum, mais il ne faut pas s'en laisser éloigner démesurément, car il est certain que les levées de Philippe et d'Alexandre ont épuisé la race ; on ne s'expliquerait pas autrement la passivité de la Macédoine dans les guerres civiles qui suivirent, et surtout pendant l'invasion gauloise. L'esclavage rural était développé sur les domaines des grands : les malheureux Olynthiens, en 348, en firent l'expérience [3].

Ce qui avait longtemps manqué à cette monarchie, c'étaient les villes. Jusqu'à Archéalos, sauf les capitales Aigai et Pella, la Macédoine n'en renfermait pas, et les places fortes bâties par Archéalos lui-même n'avaient guère de valeur qu'au point de vue stratégique [4]. C'est pourquoi les Argéades avaient attaché une importance si considérable à la conquête des villes grecques de la côte; on a vu qu'à ce point de vue Philippe atteignit le but. Olynthe ne fut pas seule sacrifiée au cours de ses conquêtes [5], mais, dans l'ensemble, il s'efforça d'attacher les villes à la monarchie par la douceur. Méthone, les ports de la Chalcidique, Amphipolis, Maronée, Cardie, firent désormais partie intégrante du royaume [6]. Elles ne perdirent nullement leur administration municipale, et Aristote put donner une constitution à sa patrie Stagire avec l'autorisation du père de son

1. Arr., I, 16, 5 : γονεῦσι δὲ αὐτῶν καὶ παισὶ τῶν τε κατὰ τὴν χώραν ἀτέλειαν ἔδωκε καὶ ὅσαι ἄλλαι ἢ τῷ σώματι λειτουργίαι ἢ κατὰ τὰς κτήσεις ἑκάστων εἰσφοραί.

2. Cf. p. 414-5.

3. Esch., *Amb.*, 156 ; Köhler, *Sitzungsber. Berlin*, 1891, p. 473 sqq.

4. Thuc., I, 100. Antissa (Thuc., IV, 128) n'est qu'une bourgade fortifiée.

5. Cf. p. 398. Les familles proscrites ont été amnistiées en 324 par Alexandre.

6. Ces villes ont perdu le droit de monnayage, ce qui est le critérium : même Byzance ne monnaye plus : Barclay V. Head., *Hist. Numor.*, 2e éd., p. 268.

élève [1]. Mais, en ce qui concerne le droit privé, par exemple pour l'acquisition de propriété foncière que rendait si difficile le droit de cité grec, leurs habitants furent les égaux des sujets héréditaires du Roi : dans les contrats de vente conservés, les noms macédoniens et grecs sont confondus [2]. La riche bourgeoisie de ces villes, exercée depuis longtemps à la gestion des affaires, échangea volontiers les charges municipales, dans l'exercice desquelles elle avait de plus en plus à compter avec la plèbe urbaine, pour le service royal. C'avait été une lacune grave dans la monarchie que l'absence complète de fonctionnaires capables d'assurer les services civils [3]. On en jugera par un exemple : avant Philippe, l'émigré athénien Kallistratos, chargé de présider à la ferme des douanes, en avait immédiatement doublé le rendement, rien qu'en revisant les contrats et en tenant la main à leur exécution [4]. Sous Philippe, les agents capables se présentèrent d'eux-mêmes, venant des cités sujettes et même de certaines villes alliées. Python de Byzance fut constamment employé dans les négociations diplomatiques, et son éloquence balança un moment, dans l'assemblée de Thèbes, les foudres de Démosthène [5]. Eumène de Cardie est un exemple plus illustre encore. Vers 340, Philippe, passant à Cardie, s'arrêta chez un ami, riche citoyen qui dirigeait, avec un nombreux personnel d'esclaves, une grosse entreprise de transports. Frappé par l'intelligence du fils de la famille, qui avait alors vingt ans, il se l'attacha comme secrétaire : Eumène allait suivre toutes les marches d'Alexandre, la plume et l'écritoire à la main, et c'est à la bonne tenue de ses papiers que nous devons tant de détails précis et précieux sur cette expédition [6].

Quant à l'éclat intellectuel jeté sur la monarchie macédonienne par les annexions de villes grecques, il suffira pour le prouver de rappeler que l'une d'elles, Stagire, avait fourni le précepteur d'Alexandre.

Ce sont d'ailleurs les seules annexions qui aient accru le corps même du royaume. Lès places fondées en dehors de ces limites ont eu d'abord le caractère de colonies militaires, comme Philippopolis sur la Maritza, ou de colonies pénitentiaires, comme Calybé en Thrace [7]. La Thrace a été gouvernée par un stratège macédo-

1. Cf. p. 375. De même Anaximène à Lampsaque.

2. Michel, 1386. Wilhelm, *Sitzungsber. Wien*, 30 juillet 1910, p. 42 sqq. Oronte et Nikanor sont certainement Macédoniens, mais Δημόνικος est non moins certainement grec.

3. Services existant au moins depuis Archélaos, avec les routes, etc. (Thuc., II, 100).

4. [Arist.], *Économ.*, II, 22.

5. Démosth., *Couronne*, 211-3; Esch., *c. Ctés.*, 137-40; Plut., *Dem.*, 18.

6. Plut., *Eumène*, début; C. Nepos, *Eumène*, fin.

7. Dexippe, fgm 20 (*Fragm. Hist. Gr.* Didot, III); Strab. VII, 320. J'évite intentionnellement de parler des fondations de villes d'Alexandre : Alexandre ne gouvernait déjà plus la monarchie macédonienne, mais la monarchie universelle.

nien [1], mais les autres pays du Nord, Péonie, Agrianes, Illyrie, ont conservé leurs rois nationaux devenus vassaux. Les cités grecques ont été considérées comme simples alliées. En Asie enfin, Alexandre a régné comme successeur du Grand Roi. Quant à l'Épire, le caractère de la population et son évolution la faisaient très semblable à la Macédoine, au moment où le mariage de Philippe avec Olympias créa entre les deux pays un lien dynastique. Quand le roi de Macédoine eut placé sur le trône d'Épire son neveu et lui eut encore donné sa fille en mariage, il se tint pour satisfait, et l'Épire ne figura même pas sur la liste des confédérés de la Macédoine [2]. La politique de Philippe et d'Alexandre semble avoir été de porter ce pays apparenté à faire en Occident ce qu'eux-mêmes faisaient en Orient; mais les Épirotes trouveront de ce côté des adversaires autrement redoutables que les Perses.

III

Le sentiment national des hommes nés dans la monarchie ainsi définie a été, sinon absolument créé, au moins décuplé par les succès de Philippe et d'Alexandre. Tous deux s'en sont aperçus quand il s'est agi de définir la position des Macédoniens dans l'empire qui naissait. Et il fallait être un avocat athénien pour ne pas comprendre que les libres propos de vieux compagnons d'armes exerçaient une pression au moins aussi efficace qu'un vote de l'assemblée d'Athènes. La question de savoir si les Macédoniens étaient des Grecs avait été tranchée, en ce qui concernait la dynastie, dès 476, par l'accès donné aux jeux olympiques [3], — mais pour la nation? Le problème a été débattu sans interruption depuis Démosthène jusqu'à nos jours.

Ce problème n'existe pas, évidemment, pour ceux qui ramènent tout à la linguistique, puisqu'il est certain que les Macédoniens parlaient un dialecte grec. Mais nous le considérons comme plus complexe, et nous estimons qu'il n'est pas superflu d'analyser les sentiments des deux parties intéressées. Or les Grecs considéraient les Macédoniens comme plus étrangers que les Thessaliens par exemple [4]. Laissons de côté des incongruités comme celle de Démosthène disant « qu'ils n'étaient pas capables de fournir des esclaves convenables », et prenons l'avis du sage Isocrate. Il dit à Philippe, ayant

1. Droysen, *Gesch. des Hell.*, II, p. 392 sqq. Comme le dit M. Beloch, les événements de Thrace en 330 ne sont que le prélude des combats des Diadoques.
2. Cf. p. 424.
3. Hérod., V, 22.
4. Cf. [Skylax], *Périple*, 33 (*Geogr. Gr. Min.* Didot, I).

l'intention manifeste de lui être agréable : « Je dis que tu dois t'attacher les Hellènes par des bienfaits, régner sur les Macédoniens, et soumettre à ton joug le plus qu'il se peut de Barbares »[1]. Dans ce passage et dans d'autres semblables, Isocrate touche du doigt le point où les Grecs sentaient la Macédoine différente : elle n'avait pas eu la même évolution politique qu'eux, elle n'était ni πόλις, ni fédération de πόλεις, mais ἔθνος. D'autre part, les Macédoniens, après Chéronée, ont attaché naturellement beaucoup moins de prix qu'au temps d'Alexandre Philhellène au titre de Grecs. Ils ont même mis une sorte de coquetterie à montrer qu'ils pouvaient s'en passer, et, quand certains d'entre eux ont écrit en dialecte attique des histoires universelles, il les ont intitulées Ἑλληνικὰ καὶ Μακεδονικά [2].

Mais, si Macédoniens et Grecs étaient séparés par des différences qu'accentuaient les querelles d'amour-propre, ils se sentaient réunis par un commun mépris des Barbares d'Asie. Vis-à-vis de ceux-ci, les Macédoniens se considéraient comme une élite politique et militaire, aussi nettement que les Grecs s'estimaient une élite intellectuelle. Alexandre, qui voulut triompher de ces répugnances, se heurta à une opposition aussi formelle chez ses officiers que chez ses philosophes, chez Clitus que chez Aristote. La scène fameuse qui eut pour théâtre, deux ans après la mort de Darius, le quartier général d'Alexandre à Maracanda (Samarcande) illustre trop bien la situation relative des trois éléments ethniques, pour qu'on résiste à la tentation de la rappeler une fois de plus [3] :

« Clitus s'était rendu à la table du roi. On but ferme, et on récita les vers d'un certain Pranichos (ou, selon quelques-uns, de Piérion), vers où les officiers macédoniens qui venaient d'être battus par les Barbares étaient bafoués et ridiculisés. Les plus âgés des convives s'indignant contre le poète et contre le chanteur, Alexandre au contraire et ceux qui l'entouraient s'amusent et demandent la suite. Clitus, déjà pris de vin, d'ailleurs irascible et entêté, s'emporte alors au-delà de toute mesure : « Il est honteux, dit-il, de laisser insulter, au milieu de Barbares et d'ennemis, des Macédoniens qui valent mieux que ceux qui les raillent, encore qu'ils aient été malheureux. » Alexandre lui dit qu'il plaide sa propre cause en appelant malheur ce qui n'est que lâcheté. Alors Clitus se levant : « C'est pourtant cette lâcheté, fils des dieux, qui t'a tiré d'affaire quand tu tendais le dos au sabre de Spithridate. C'est par le sang et par les blessures des Macédoniens que tu t'es élevé au point de te donner pour père Ammon, et de renier Philippe. » Alexandre s'exaspérait : « Crois-tu,

1. Isocrate, *Phil.*, 153-5 (et tout le discours).
2. On ne connaît pas le titre de l'ouvrage de Marsyas (Foucart, *Ét. s. Didymos*, p. 115 sqq.). Mais Duris et nombre d'autres ont fait la distinction (Susemihl, *Gesch. der Alexandr. Litteratur*, p. 533, 588).
3. Plut., *Alex.*, 68 sqq.

mauvaise tête, que tu auras toujours lieu de te féliciter d'aller répétant de tels propos et excitant les Macédoniens contre moi? — Nous ne nous félicitons pas du tout, Alexandre, reprend Clitus, du salaire que nous rapportent nos peines. Non. Nous envions ceux qui sont morts avant de voir les Macédoniens bâtonnés par des Mèdes et forcés de solliciter des Perses pour avoir accès auprès de leur roi. » Clitus s'excitait de plus en plus, les voisins d'Alexandre se levaient contre lui l'injure à la bouche, les vieillards essayaient d'apaiser le tumulte. Alors Alexandre, se tournant vers Xénodochos de Cardie et Artémios de Colophon : « N'avez-vous pas l'impression que les Grecs, au milieu des Macédoniens, sont comme des demi-dieux circulant au milieu des brutes? » Sur ce, Clitus lui crie de ne pas parler bas, de dire tout haut ce qu'il a à dire, ou de ne pas appeler à sa table des hommes libres et ayant leur franc-parler : « Vis avec des Barbares et des esclaves, qui adoreront ta ceinture persique et ta robe blanche. » Alexandre ne se contient plus, il lui lance une pomme à la tête et cherche son épée. Un de ses gardes, Aristophane, l'avait cachée par précaution; les autres entourent le roi, le calment. Mais, sautant de son lit, il appelle ses hypaspistes en macédonien (ce qui était le signe d'une violente agitation), ordonne au trompette de sonner l'alarme, et, sur son refus, frappe du poing cet homme, qui fut plus tard félicité pour n'avoir pas répandu dans le camp une panique dangereuse. Clitus s'obstinant, ses amis l'avaient, non sans peine, fait sortir de la salle. Mais lui rentre par une autre porte, de plus en plus insolent, et chantonnant les ïambes de l'*Andromaque* d'Euripide :

Hélas! Hélas! en Grèce que d'abus!

Cette fois, Alexandre arrache la pique d'un des gardes, et, au moment où Clitus, face à lui, soulevait la tenture de la porte, il lance l'arme contre lui : l'autre tombe avec un râle et un soubresaut d'agonie. Cette vue dégrise aussitôt le Roi, etc. »

Alexandre eût-il triomphé de tant de répugnances réciproques, s'il eût vécu? Ce qui est sûr, c'est que la tendance à regarder comme vaine toute tentative d'helléniser les Barbares prévalut après lui. Les Macédoniens et les Grecs, pêle-mêle, ont accaparé les armées et les bureaux des monarchies nouvelles, comme ils ont peuplé les villes fondées en Asie. On a assuré ainsi à l'hellénisme de durables et importantes conquêtes : et d'autre part, si l'on n'avait pas attaqué le point sensible de l'Oriental, le sentiment religieux, on aurait évité les réactions de la Judée et de l'Iran.

Au fond, les populations avec lesquelles, la langue mise à part, les Macédoniens avaient le plus d'affinités, étaient les populations balkaniques, Thraces, Péoniens, Illyriens, Épirotes. Une fois les

longues luttes qui les avaient armés contre elles terminées par leur victoire, on aurait parfaitement conçu ces peuples réunis dans une vaste unité politique, pesant fortement sur la Grèce et sur l'Asie [1]. C'est la continuation de la poussée celtique qui a empêché toute construction de ce genre, qui a replacé la Macédoine dans son rôle de boulevard de l'hellénisme au Nord; ce rôle, elle l'a rempli jusqu'au bout. Quand elle s'est effondrée, on a vu passer librement les Scordisques et les Daces, jusqu'au jour où Rome a porté au Danube la limite du monde civilisé.

1. Les conquêtes en Thrace n'étaient que la continuation normale de la politique argéade, et Philippe, par ses fondations de villes, songeait certainement à préparer la fusion. Le royaume de Lysimaque a été le vrai royaume macédonien vers 300. Je vois que M. Klotzsch aboutit à des conclusions analogues pour l'Épire (*Epir. Gesch.*, p. 218).

CHAPITRE V

Carthage

Après la tentative faite par quelques-uns de ses meilleurs élèves pour substituer à l'empire des Denys la République idéale, Platon, à qui la théorie ne fermait pas toujours les yeux sur les réalités politiques, écrivait tristement : « Il n'en est pas moins vrai que, si cela continue, la langue grecque disparaîtra de Sicile, et que les Phéniciens et les Osques y établiront une manière de domination »[1]. Cette prophétie atteste une clairvoyance qui d'ailleurs, dès le milieu du IVe siècle, était facile. Des deux héritiers de la race grecque qu'elle désignait, nous étudierons d'abord le premier, Carthage.

I

Carthage était déjà vieille de cinq cents ans. Ce n'était d'abord qu'une des stations jetées par les Phéniciens sur les côtes de la Mé-

---

O. Meltzer, *Geschichte der Karthager*, 2 vol., 1879-96.
Carthage (P. de Trévières, *Revue de Paris*, 15 août 1911). — La statue Dolattre (Collignon, *Stat. fun.*, p. 367 sqq). — Monnaies. — Inscriptions puniques (*Corpus Insc. Semitic.*) — Aristote, *Politique*, II, VIII. — Jacoby, *Marmor Parium*. — Diodore, XVI. — Justin, XVIII-XXIII. — Plutarque, *Timoléon*.

---

1. Plat., lettre 8, p. 353e (l'authenticité ne paraît pas douteuse : la phrase même est bien platonicienne, par le mépris qu'elle révèle pour la façon d'État dont sont susceptibles les Barbares).

diterranée occidentale, mais une station particulièrement bien située. Aussi, quand les Phéniciens furent pris à revers par Assur et durent reculer devant la colonisation grecque, leurs colonies d'Occident cherchèrent là, instinctivement, le point d'appui de leur résistance. Au temps de la splendeur hellénique (ve siècle), Carthage dut se tenir sur la défensive : elle en profita pour s'assurer l'hégémonie des pays barbares qui s'étendaient derrière elle et à son couchant [1]. Puis, aussitôt qu'Athènes eut disparu de l'horizon politique, nous l'avons vue reprendre, contre les Grecs de Sicile, un mouvement offensif que Denys eut grand peine à arrêter à l'Halykos. Au IVe siècle, elle n'était plus, pour les Grecs, perdue dans les brumes comme au temps d'Hérodote et de Thucydide : elle était une puissance de premier ordre, toute proche, toujours menaçante, et sur laquelle l'attention restait fixée [2].

La ville même de Carthage avait été jetée à la pointe du promontoire qui s'avance de l'Ouest dans la magnifique baie de Tunis, et d'où on surveille si facilement le passage de la Méditerranée orientale dans la Méditerranée occidentale. Le noyau primitif était la butte de Byrsa et les deux ports qui se creusaient sous elle. Le triangle qui constitua toujours la ville proprement dite ne couvrait que trois cents hectares, mais, avec les maisons phéniciennes qui pouvaient s'élever jusqu'à une hauteur de sept étages (40 mètres), il était capable de 100.000 habitants [3]. Puis peu à peu, les habitations avaient envahi le promontoire jusqu'à l'isthme qui sépare le Sebkha-er-Rouan actuel de la baie de la Goulette (1.500 hectares), y créant le faubourg de Mégara qui contiendra jusqu'à 6-700.000 âmes [4]. Nous ne pouvons dire à quel stade cette évolution était parvenue au IVe siècle, mais Carthage était dès lors, probablement, une aussi grande ville qu'Athènes (avec le Pirée) et que Syracuse.

La ville était le siège d'un gouvernement dont les renseignements d'Aristote, si obscurs soient-ils, nous permettent de nous faire alors quelque idée. Carthage, comme toutes les villes phéniciennes, avait eu d'abord des rois, mais la royauté y avait dégénéré en un généralat électif [5]. Bien que ce généralat ne fût guère dévolu qu'aux membres de deux familles puissantes, il inspirait à l'aristocratie une défiance d'autant plus grande qu'il s'exerçait presque uniquement sur des masses mercenaires. Les marques de suspicion contre le pouvoir militaire se rencontrent souvent dans l'histoire de Car-

1. Sur ces faits, cf. p. 35. Le périple d'Hannon remonte au ve siècle (C. Müller, *Geogr. Gr. Minor.*, Didot, I, p. XXII).
2. Cf. Arist., *Pol.*, II, VIII.
3. Cf. Diod., XIV, 51; Arr., *Anab.*, II, 21, sur la hauteur des monuments phéniciens.
4. Le chiffre est du IIe siècle (Strab., VII, III, 15).
5. Cf. Beloch, *Klio*, 1907, p. 19-28.

thage; à l'époque où nous sommes, la tentative d'Hannon venait de prouver encore une fois qu'elles étaient justifiées [1].

Nous ne savons pas quelles inquiétudes ou quelles rancunes ont déterminé ce représentant d'une des deux dynasties royales à tenter de renverser le gouvernement (vers 350). Toujours est-il qu'on lui prêtait des complices nombreux, non seulement parmi les Libyens (Tunisie), mais encore dans les principautés numides et maures (Algérie et Maroc) : on prétendait qu'il pouvait réunir 20.000 hommes. Il fut arrêté à temps, et périt avec les siens dans les supplices.

Quant à l'aristocratie gouvernante, le centre de son pouvoir était dans le Sénat, directeur de la politique extérieure, et qui détenait une grande part de la haute juridiction [2]. Cette aristocratie avait un caractère ploutocratique bien marqué : elle se composait essentiellement de familles de commerçants enrichis qui achetaient presque ouvertement le pouvoir politique [3].

Enfin l'élément démocratique dans la constitution carthaginoise était représenté par les Cent-Quatre, qu'Aristote compare aux éphores de Sparte. Ce pouvoir de contrôle émanait du corps des citoyens, c'est-à-dire surtout d'un prolétariat urbain nombreux et remuant [4]. Le loyalisme de cette masse était assuré par une large participation aux bénéfices de la cité, au mouvement intense du port carthaginois, aux comptoirs et colonies fondés en pays lointains [5]. Les dangers qu'a courus la constitution à diverses reprises ne semblent jamais être venus du prolétariat, si hétérogène qu'en fût la composition.

Ce qui manquait à Carthage, c'était l'élément de pondération que les villes grecques, et certaines villes italiennes, ont si longtemps possédé dans une classe de propriétaires moyens ou petits. Non que cette classe, bien entendu, fît complètement défaut; nous verrons que Carthage pouvait en tirer, au besoin, une nombreuse infanterie de ligne [6]. Mais elle jouait en général un rôle effacé, à la ville, entre les grandes maisons de négociants et le prolétariat; au dehors, elle ne participait presque pas à la propriété foncière.

Carthage apparaît donc surtout comme la capitale d'un empire dont, au IVe siècle, le territoire représentant la Tunisie actuelle n'était plus qu'une infime partie, puisque cet empire s'étendait, sur la côte d'Afrique, du plateau cyrénéen au golfe de Guinée, et comprenait encore une partie des côtes d'Espagne, la Sardaigne et une

1. Justin, XXI, 4.
2. Arist., *Pol.*, II, VIII. Les juges peu nombreux : *ibid.*, III, I, 7.
3. Arist., *Pol.*, II, VIII. Aucun renseignement sur le droit de succession à Carthage. Caractère commerçant de l'aristocratie : Arist., *Pol.*, VIII (V), X, 4.
4. Arist., *Pol.*, II, VIII. Il considère, par moments, Carthage comme une démocratie.
5. Arist., *Pol.*, VII, III, 5.
6. C'est de là que sortait la phalange de 10.000 hommes que rencontra Timoléon (Plut., *Timol.*, 30, 33) : cf. p. 461.

partie de la Sicile [1]. Dans ce domaine, seules, les villes d'origine phénicienne ou carthaginoise avaient, de par leur origine, une situation privilégiée; officiellement, elles étaient, vis-à-vis de Carthage, mises sur le même pied que la métropole Tyr, avec laquelle les relations s'étaient toujours maintenues. Le fait ne nous est attesté formellement que pour Utique (près de Bizerte), mais il est vrai, dans une mesure plus ou moins large, de Néapolis (sur la côte des Syrtes), d'Hippou Akra (sur la côte algérienne), de Gadès (Cadix), de Lilybée et de Panorme en Sicile, etc. [2]. Le reste de l'empire se composait de populations ou serves comme en Afrique, ou soumises au moins à de lourdes redevances, comme en Sardaigne et en Sicile — partout considérées comme matière d'exploitation commerciale ou militaire.

Le pays équivalant à la Tunisie actuelle a été conquis peu à peu, en partant de Carthage et des autres villes phéniciennes de la côte, sur le désert et sur les nomades. Il est divisé à l'époque où nous sommes en grandes propriétés appartenant aux riches familles de Carthage. Le progrès y a été énorme du ve au ive siècle. A la fin du ve siècle, on y importait encore le blé, l'huile, le vin de Sicile [3]; à la fin du ive siècle le pays se suffit à lui-même et fournit en abandance tous ces produits [4]. Ce progrès de l'exploitation est dû d'abord à une culture intelligente, car les Carthaginois avaient élevé l'agriculture à la hauteur d'une science, et certains traités de leurs agronomes (par exemple celui de Magon [5]) ont servi de modèles, comme les périples de leurs navigateurs, aux Grecs et aux Romains. Il est dû encore à une exploitation intensive de la population indigène; les mouvements de révolte sont fréquents parmi ces serfs : les 20.000 « esclaves » sur lesquels comptait Hannon pour s'emparer de la royauté provenaient de là [6].

A l'Est et à l'Ouest, la côte d'Afrique était couverte de comptoirs. A l'Est, ils s'avançaient jusqu'au pied du plateau cyrénéen, à l'endroit où le dévouement des Philènes, racontait la légende, avait fixé les bornes des dominations carthaginoise et cyrénéenne [7]. Derrière ces comptoirs, le pays n'est pas si deshérité qu'il nous semble aujourd'hui, et recèle plus d'une oasis qu'on cache jalousement aux étran-

1. Skylax, 109-112 (*Geogr. Gr. Min.*, Didot, I), cf. 1.
2. Cf. le deuxième traité avec Rome : Pol. III, 24 (p. 456). Mais cf. Beloch, *Klio*, 1901, p. 283 sqq. : difficile à admettre, Τυρίων étant après Καρχηδονίων. Si l'on n'adopte pas la correction proposée par M. Beloch, la mention des Tyriens achève de prouver que le traité est antérieur à 332 (destruction de Tyr) et ne peut-être de 306.
3. Diod., XIII, 81.
4. Diod., XX, 8.
5. Columelle (éd. Pankoucke), I, 38, etc.
6. Justin, XXI, 4. A chaque instant, d'ailleurs, il est question de soulèvements de Libyens (Diod. XIV, 77).
7. Salluste, *Jug.*, 79. Il ne donne pas de date, mais la fixation de la frontière est antérieure au temps de Skylax. Cf. Thuc., VII, 50.

gers. La difficulté, pour les comptoirs comme Néapolis, ne provient pas de la pauvreté du pays, mais du caractère perfide et dangereux de la mer des Syrtes [1]. A l'Ouest, le spectacle était analogue. Les comptoirs s'étendaient, depuis Utique, sur les côtes qui baignent aujourd'hui l'Algérie et le Maroc, jusqu'au Soloeis (Sénégal), peut-être jusqu'au Niger [2]. La domination punique, il est vrai, ne va pas loin dans l'intérieur, mais les produits de ces pays sont troqués par les indigènes dans les ports, et portés de là à Carthage qui les répand dans la Méditerranée.

De l'autre côté des colonnes d'Hercule, Gadès et les autres comptoirs phéniciens couvraient aussi la côte, à l'Est jusqu'à Mastia (cap de la Nao), à l'Ouest jusqu'à Tarséion (embouchure du Tage) [3]. Là aussi, les Phéniciens n'étendent pas directement leurs mains jusqu'aux mines d'argent et aux autres produits qui ont fait la réputation de Tarsis; mais, là aussi, ils les reçoivent par échange et les portent aux pays civilisés. Carthage en effet a su s'assurer le monopole du commerce dans les eaux de Calypso et dans l'Océan : on parle de vaisseaux carthaginois qui se sont coulés plutôt que de montrer à des concurrents ces routes de la richesse. Il est vrai que les Grecs continuent à guetter les défaillances des Sémites; au IVe siècle, nous avons vu les Marseillais, se glissant dans les eaux défendues, pousser avec Pythéas jusqu'aux îles de l'étain (Sorlingues) et plus loin encore, avec Euthymène jusqu'au Sénégal [4], mais sans pouvoir établir de ce côté un courant d'affaires suivi.

Il ne faut pas oublier, parmi les avantages que Carthage tire de ces relations, la matière humaine; les Berbères de l'Afrique, les Ibères de l'Espagne lui fournissent inépuisablement les soldats qu'elle jette de temps à autre sur les cités grecques [5].

La base de la richesse et de la puissance de Carthage est donc sa situation d'intermédiaire entre tant de pays neufs et la Méditerranée. Dans cette mer, elle possède la Sardaigne qui est son grenier [6]. Nous avons vu quelle est sa position en Sicile. Mais ses vaisseaux vont bien plus loin, soutenus par une flotte de guerre qui est la première de la Méditerranée, sinon pour le nombre, au moins pour la qualité des bâtiments. En Grèce, même la continentale Thèbes honore de ses décrets de proxénie des négociants carthaginois [7] De ce côté, il est vrai, l'antipathie ethnique est une barrière que les

1. Cf. le premier traité avec Rome : Pol. III, 22 (plus bas).
2. Skylax, 109-112. Cf. Hérod., IV, 197.
3. Deuxième traité avec Rome : cf. Ed. Meyer, *Gesch. d. Alt.*, III-V, § 377.
4. Cf. liv. II, chap. 8. Sur Euthymène, cf. Berger, *Gesch. der wissensch Erdk.*, p. 134; I, p. 108; II, p. 79.
5. Cf. Plut., *Timol.*, 30. Grecs mercenaires : *ibid*, 22, 35 (contradiction).
6. Cf. plus haut, p. 291.
7. Michel, 217. A Athènes (*ibid.*, 116), cf. p. 331.

circonstances politiques ne permettent de franchir qu'accidentellement. Mais, en Italie, les relations avec les ports tyrrhéniens sont maintenues et renouvelées. Et le contact avec les villes phéniciennes est toujours resté étroit [1].

Sur le développement de la puissance carthaginoise, du VIe au IVe siècle, nous possédons des documents que la lutte avec Rome a plus tard sauvés de l'oubli où ont sombré tant de choses phéniciennes : les traités conclus avec l'emporium du Latium [2].

Dans le premier, Carthage apparaissait maîtresse de la Tunisie actuelle, de la Sardaigne, protectrice des villes phéniciennes de Sicile. Rome revendiquait pleinement la situation que la domination étrusque lui avait laissée sur toute la côte du Latium, jusqu'à Terracine exclusivement. Cent cinquante ans plus tard, quand le traité est renouvelé et rectifié, la face des choses a changé sur plus d'un point. Carthage a étendu sa domination en Afrique, elle stipule pour l'Espagne jusqu'à Mastia et Tarséion ; elle est forcée, il est vrai, de prendre certaines précautions pour la Sardaigne ; en Sicile, nous savons qu'elle a étendu ses possessions au tiers de l'île. Quant à Rome, les assauts des montagnards au Ve siècle, puis la crise gauloise ont ébranlé sa situation dans le Latium ; Antium au moins lui a échappé. Elle revendique naturellement toutes ses anciennes possessions, mais provisoirement y voit surtout des ennemis ; elle stipule cette fois que si les Carthaginois font une conquête sur la côte latine, le butin mobilier leur reviendra, mais que le territoire devra être remis aux Romains. — Quarante ans plus tard, quand il faudra renouveler le traité, les progrès de Rome lui permettront de rétablir ses prétentions sur la côte latine dans leur intégrité [3].

Quant à la liberté réciproque du commerce qui est stipulée dans tous ces accords, il va sans dire que, jusqu'au IIIe siècle, c'est Carthage presque seule qui en profite. Les deux traités attestent que les relations nouées entre Phéniciens et Italiens au VIe siècle, relâchées par le fait de la thalassocratie hellénique au Ve siècle, se renouent au IVe, illustrant le recul de la race grecque.

1. Sur les rapports avec l'Italie, Arist., *Pol.*, III, v, 11. Sur les rapports avec Tyr en 332, Diod., XVII, 41.

2. Pol., III, 22 sqq. On connaît les interminables discussions sur la date. Les raisons de maintenir la date de Polybe pour le premier traité (en dehors du passage relatif à la langue) me paraissent fortes ; cf. p. 35. Le deuxième traité convient bien à la date de 344 ; plus tard (en 305, Tite-Live, IX, 43), les stipulations romaines seraient invraisemblables. Il ne faut donc pas prendre à la rigueur Diod., XVI, 69 (Voir encore de Sanctis, *St. dei Rom.*, II, p. 253 n).

3. C'est, je crois, l'explication de la confusion que commet Polybe (III, 24) ; le texte du deuxième traité aura été simplement corrigé dans les archives romaines. De même pour les traités avec les autres villes étrusques dont parle Aristote, *Pol.*, III, v, 11 ; voir les documents archéologiques : *Journ. des Sav.*, 1899, p. 69 sqq. Cf. Assmann, *Klio*, 1906, p. 478 sqq. : M. Assmann met en rapport le traité carthaginois-romain (le deuxième selon moi) avec l'apparition des pirates grecs sur les côtes latines et l'introduction de la monnaie à Rome.

Et déjà Carthage étendait la main vers le but suprême de son ambition : la possession de la seconde porte donnant de la Méditerranée orientale dans la mer d'Occident, je veux dire du détroit de Messine. Nous avons vu que l'écroulement de l'empire de Denys avait disjoint les deux rives helléniques du détroit ; en 347, Denys le Jeune n'était rentré à Syracuse qu'en perdant Locres [1]. Les Carthaginois profitèrent de l'anarchie sicilienne pour reprendre Agrigente, Géla, Camarine [2] ; ils s'unirent à Hicétas, tyran de Léontini, contre Denys ; leurs flottes parvinrent à Messine (où régnait Hippon) et à Rhégion, leurs ambassadeurs ou leurs espions jusqu'à Métaponte [3]. Il était grand temps que les cités de Grèce vinssent au secours de leurs filles d'Occident en péril.

II

La situation du dernier boulevard de l'hellénisme, Syracuse, était alors angoissante. La ville était littéralement divisée en trois parties. Hicétas, un lieutenant de Dion qui s'était érigé en tyran à Léontini, occupait la ville continentale ; Denys se maintenait dans l'Ile ; enfin 150 vaisseaux carthaginois, portant de l'infanterie, étaient dans la rade [4]. Dans ces conjonctures, un groupe de Syracusains, d'accord avec Hicétas, en appelèrent à la métropole de Syracuse, Corinthe, connue pour ne s'être jamais désintéressée des villes issues d'elle. Corinthe, depuis la dissolution de la ligue péloponnésienne en 370, s'était tenue assez généralement à l'écart des guerres de la Grèce. L'aristocratie modérée qui la gouvernait avait été menacée en 365-4 par la tentative d'un certain Timophane, appuyé sur un corps de 400 mercenaires, mais le tyran naissant avait été assassiné avec la connivence de son propre frère, Timoléon, et, depuis, la constitution s'était maintenue [5]. La cité ne balança donc pas d'accueillir l'appel des Syracusains. Elle joignit à ses trirèmes celles de Leucade et de Corcyre (Ambracie était alors brouillée avec sa métropole [6]). C'était le moment où la fin de la guerre sacrée rendait disponibles les mercenaires de Phalaikos : Corinthe en prit tout de suite 700 à sa solde [7]. On confia la petite expédition à ce même Ti-

1. Sur les dates, Plut., *Timol.*, 1 (cf. p. 357).
2. Je suis sur ce point l'opinion de M. Beloch, *Gr. Gesch.*, II, p. 580 n.
3. Diod., XVI, 66.
4. Diod., XVI, 69-8, 69 ; Plut., *Timol.*, 1, 2, 8, 10. Quoique la volte-face d'Hicétas reste étrange, le récit de Plutarque paraît meilleur.
5. Arist., *Pol.*, VIII, v, 9.
6. Plut., *Timol.*, 9. Sur Ambracie, qui ne fut pas secourue par Corinthe contre Philippe, cf. p. 394, n. 6, p. 407.
7. Phalaikos avait, en 346, 10.000 mercenaires (Diod., XVI, 59, 61, 63). Une partie périt en Crète et en Élide, une autre s'embarqua avec Archidamos. Il

moléon qui, depuis le meurtre de son frère, vivait seul et à l'écart, et dont les sentiments républicains semblaient suffisamment éprouvés (345) [1].

Timoléon prit la route ordinaire pour se rendre à Métaponte. Il trouva en Italie des ambassadeurs de Carthage qui lui apprirent qu'Hicétas s'était entendu avec eux, et que toute intervention contre Denys était dès lors inutile. Timoléon dut employer un subterfuge pour échapper à la croisière carthaginoise de Rhégion [2], et débarqua à Tauroménion où il fut bien reçu par Andromachos qui avait fondé la ville. Il recueillit d'autres adhésions et battit Hicétas, mais il ne pouvait toujours pas, avec sa petite troupe, attaquer Syracuse même, et fut fort heureux de voir arriver les envoyés de Denys [3]. Celui-ci, se sentant perdu, avait compris que l'entente avec Timoléon était encore le moyen le plus sûr de sortir de l'impasse ; il lui remit la citadelle, et obtint de se retirer avec ses trésors. Quand la mer fut dégagée des Carthaginois (344), il se retira à Corinthe où son père et lui-même avaient toujours entretenu de nombreuses relations [4]. Son caractère apathique, non moins que les leçons de Platon, lui permit de supporter sa déchéance avec bonne humeur, et son esprit réjouit le roi Philippe et le philosophe Diogène [5].

Cependant Timoléon avait profité d'une tentative d'Hicétas et du général carthaginois Magon sur Catane pour entrer dans l'Achradine. Quand une seconde expédition corinthienne de 2.000 hommes, qui avait été retardée quelque temps près de Thurii par une attaque des Bruttiens, l'eut réjoint, les Carthaginois renoncèrent à la lutte [6]. Magon repartit : Syracuse était libre ; mais Hicétas et nombre de petits tyrans siciliens attendaient toujours un retour offensif de Carthage [7].

n'est donc pas étonnant que les Corinthiens n'en aient même pas trouvé 3.000 (Plut., *Timol.*, 35, 36). On sait que tous les incidents militaires relatifs à ces hommes ont été soigneusement recueillis par les historiens dévots, soucieux d'y trouver marqué le doigt de la divinité.

1. La date donnée par Diodore (XVI, 65-6) semble, pour une fois, exacte. L'envoi est postérieur à la capitulation de Phalaikos (346) et semble antérieure aux jeux isthmiques de 344 (cf. plus bas).

2. Diod., XVI, 67, 68 ; Plut., *Timoléon*, 10-12.

3. Plut., *Timol.*, 14, 17, avec une inexactitude : la capitulation de Denys eut lieu cinquante jours après l'arrivée de Timoléon, mais son envoi à Corinthe ne se place que plus tard.

4. Diod., XVI, 71, dit que Théopompe avait intercalé dans ses *Philippiques* trois livres sur la Sicile, comprenant cinquante ans, de Denys l'Ancien à la chute de Denys II ; est-ce l'espace compris entre 394 (date de la fin des *Helléniques* de Théopompe) et 344? Corinthe avait été en bons termes avec les Denys, alliés de Sparte, jusqu'à l'expédition de Dion inclusivement (cf. p. 354).

5. Plut., *Timol.*, 16, etc. Denys mourut après 337, puisqu'il vit Philippe à Corinthe.

6. Diod., XVI, 69 ; Plut., *Timol.*, 17-24. Le récit de Plutarque me paraît beaucoup meilleur.

7. Plut., *Timol.*, 28, 35. La seconde volte-face d'Hicétas reste obscure.

Celle-ci, en effet, avait été trop près du but pour se désister si facilement; de plus, au cours des guerres contre les tyrans, des troupes de Timoléon avaient pillé le domaine phénicien en Sicile. On destitua Magon qui fut remplacé par Himilcon et Asdrubal. On tira de la population carthaginoise un corps de 10.000 hommes qui se distingua, par ses brillantes armures, de la foule des mercenaires. Ceux-ci portèrent l'effectif de l'armée à 70.000 soldats, parmi lesquels se trouvaient pour la première fois, dit-on, des Grecs; 70 vaisseaux portèrent ces forces à Lilybée (printemps 342) [1]. Cependant Timoléon avait été au-devant du coup; une partie de ses mercenaires l'abandonna, mais les milices des villes siciliennes lui fournirent 12.000 hoplites. Il était déjà parvenu sur le fleuve Crimisos, près d'Égeste, en juin 342, lorsqu'il rencontra l'armée punique [2]. Il laissa la phalange carthaginoise passer le fleuve avant de l'attaquer, et bien lui en prit, car un orage, survenant, aveugla ses ennemis, et, transformant le petit fleuve en torrent, isola les Carthaginois de leurs auxiliaires. La victoire des Grecs fut facile et complète (vers le 15 juin 342). Les Carthaginois se maintinrent à Lilybée, à Égeste, à Panorme et à Héraclée Minoa, mais ils durent laisser le plat pays à Timoléon [3].

Celui-ci put régler ses comptes avec ceux qui l'avaient abandonné ou combattu. Les mercenaires défectionnaires furent envoyés en Italie, où ils périrent dans une embuscade des Bruttiens. Quant aux tyrans, Hicétas de Léontini, les tyrans d'Apollonie et d'Agyrion, ils furent pris et mis à mort, non sans que se renouvelassent ces scènes qui attestaient que les Grecs d'Occident étaient tombés plus bas encore que leurs pères de la métropole : de même que la femme et les filles de Denys avaient été massacrées par la populace de Locres, de même que celles de Dion avaient été tuées par Hicétas, de même la famille d'Hicétas fut égorgée [4]. Mamerkos de Catane parvint encore à massacrer un corps de mercenaires avant de tomber.

Quant aux Carthaginois, à la nouvelle du désastre du Crimisos qui leur enlevait 2500 hommes de troupes nationales, ils comprirent que le coup était manqué. En 340, un traité leur reconnut la limite de l'Halykos, sans indemnité de guerre [5]. Le péril punique était écarté encore pour un quart de siècle.

1. Diod., XVI, 73, 77, 78-79; Plut., *Timol.*, 27, 28.

2. Plut., *Timol.*, 30. Si son renseignement est exact, la date est 342, parce qu'en 342 le mois Thargélion a fini le 21 juin. De plus, l'incident de l'ache semble indiquer une coïncidence avec les jeux isthmiques.

3. Les Carthaginois sont revenus en Sicile, et ont même remporté un succès à Hiètes (Plut., *Timol.*, 35).

4. Plut., *Timol.*, 35-38.

5. Diod., XVI, 81-2, semble placer la paix très vite après la bataille au Crimisos. Mais Plutarque (*Timol.*, 38) la place très peu avant la chute d'Hippon (cf. plus bas).

Les campagnes de Timoléon contre les tyrans se prolongèrent après le traité avec Carthage ; la dernière, contre Hippon de Messine, est de 338 [1]. Un seul de ces tyrans fut respecté, Andromachos de Tauroménion, dont le fils Timée devait conserver toujours le souvenir de ce bienfait : l'enthousiasme avec lequel il a parlé de Timoléon dans son histoire en est garant [2]. Comme les Italiens avaient pris de mauvaises habitudes au cours de ces troubles, Timoléon fit un exemple sévère sur le chef de corsaires Posthumius d'Antium [3].

Concurremment avec sa besogne militaire, il avait mené à bien une besogne de réparation. On devinerait, même sans les éloquentes descriptions des historiens, dans quel état était la Sicile après douze ans d'anarchie. Syracuse s'était en partie dépeuplée; dans certaines villes, les animaux sauvages pénétraient librement dans l'enceinte. De larges surfaces restaient en friche [4]. Timoléon, dès 344, avait fait appel à la mère-patrie, et on ne s'étonne pas que, dans l'état où était la Grèce même, 50.000 colons se soient vite rassemblés [5]. L'état de la propriété foncière fixé à nouveau, Timoléon s'occupa des institutions. Il fit faire une révision de la législation syracusaine; le droit privé (contrats, testaments) ne fut pas changé, mais les institutions politiques, comme il était naturel au sortir de la tyrannie, furent refondues par le Corinthien Képhalos [6]. La base fut démocratique, mais, par des artifices qui nous sont mal connus, le pouvoir appartint, en fait, à un conseil de Six-Cents citoyens aisés ou riches [7]. Timoléon, qui avait l'esprit religieux, confia un pouvoir modérateur au prêtre de Zeus Olympien, l'*amphipole*, qui allait rester, durant trois cents ans, le magistrat éponyme de Syracuse [8]. Les constitutions des autres villes siciliennes furent revisées sur le même type. Toutes ensemble formèrent une fédération très lâche qui, en cas de péril, devait demander un général à Corinthe [9].

Ce travail était à peine achevé quand Timoléon, qui avait perdu la vue au cours de la dernière campagne, se démit de la dictature (337) [10]. Il ne retourna pas à Corinthe où tout lui rappelait l'horri-

1. Plut., *Timol.*, 42.
2. Plut., *Timol.*, 11. — L'histoire de Timoléon a été écrite d'abord par Athanis de Syracuse, à la suite de celle de Dion (Diod., XV, 94); Timée a dû se servir de cette histoire. Plutarque a contaminé ces sources avec Théopompe et Éphore-Diyllos (*Timol.*, 5, 12, 26); Diodore semble suivre plutôt les sources siciliennes (XVI, 71).
3. Diod., XVI, 82, l'appelle naturellement « Tyrrhénien ». Mais il semble bien qu'il fût d'Antium — ou peut-être d'Ostie (Païs, *Ricerche stor. e geogr.*, p. 370).
4. Plut., *Timol.*, 25.
5. Plut., *Timol.*, 26; Diod., XVI, 82. Le prix des maisons vendues (dans la citadelle?) aurait atteint 1.000 talents.
6. Diod., XVI, 70, 82; Plut., *Timol.*, 39 sqq. Cf. Diod.. XVI, 35.
7. Diod., XIX, 4, 5.
8. Diod., XVI, 70; Cic., *Verr.*, II 51, 126.
9. Plut., *Timol.*, 43.
10. La constitution est antérieure à 338, puisque Diodore (XVI, 70) compte

ble drame de sa jeunesse, et qui d'ailleurs, devenue le siège d'une assemblée présidée par le roi macédonien, n'était plus un séjour agréable pour ce fanatique républicain. Il vécut donc ses dernières années à Syracuse, consulté souvent, respecté de tous : le fratricide parut expié largement par la malédiction maternelle, la longue et dure retraite, les tardifs exploits, et par la nuit prématurée du tombeau. Quand il mourut, on décida: que les obsèques de Timoléon, fils de Timodème, de Corinthe, seraient célébrées aux frais du public, avec dépense de 200 mines, que des jeux gymniques et musicaux en commémoreraient l'anniversaire, parce qu'il avait « exterminé les tyrans, dompté les Barbares, repeuplé les villes, et donné des lois aux Siciliens [1] ». Les résultats étonnants qu'il avait obtenus avec des ressources faibles et équivoques parurent attester la faveur céleste, et sa mémoire resta environnée d'une auréole religieuse.

C'était, en effet, une tâche paradoxale et scabreuse que d'employer les pillards du sanctuaire delphique à fonder une république idéale. Et pourtant Timoléon y avait réussi. Sa constitution fonctionna à Syracuse pendant vingt ans, temps très long pour une cité grecque, et surtout occidentale, du IVe siècle. Et la ligue sicilienne, rassurée du côté de Carthage, s'enhardit finalement jusqu'à porter secours aux frères d'Italie — ce qui, à la vérité, provoqua immédiatement le retour de la dictature militaire [2]. Mais, dans l'intervalle, Syracuse semble avoir fait respecter le commerce maritime, et les vaisseaux d'Athènes, comme ceux de Marseille, se sont rencontrés dans ses ports [3].

Le détroit de Messine avait, encore une fois, échappé à Carthage.

III

L'attention des Carthaginois avait d'ailleurs été détournée vers les grands événements dont l'Orient était le théâtre. En 332, Tyr, métropole de Carthage, succombait, et Alexandre eut soin de respecter les ambassadeurs carthaginois dans le sac de la ville [4]. Les rapports restèrent courtois, mais Carthage se défiait, et ses ambas-

trois cents ans jusqu'à l'octroi du droit de cité romaine aux Siciliens, qui est de 38. Le travail a pu se prolonger après la retraite de Timoléon. Celui-ci commanda moins de huit ans (Plut., *Timol.*, 42), ce qui fixe sa retraite en 337, comme l'indique Diodore; il n'a pas dû survivre longtemps (Plut., *Tim.*, 44 : environ 400-330).

1. Diod., XVI, 90. Plut., *Timol.*, 44 (plus exact).
2. Cf. t. III.
3. Cf. le plaidoyer [Démosthène] *pour Xénothémis :* p. 360.
4. Arr., *Anab.*, II, 24.

sadeurs auprès du conquérant étaient des espions à peine déguisés [1]. Au reste, la politique carthaginoise devait être bientôt délivrée de ces préoccupations.

Ces relations politiques, belliqueuses ou pacifiques, laissent supposer que le contact était étroit entre Carthage et le monde grec. Nous l'avons trouvé vaguement établi dès l'an 500; il est devenu plus suivi au IVe siècle. L'influence des modèles grecs est certaine dans la constitution carthaginoise, encore qu'Aristote ait pu s'exagérer les analogies avec Sparte ou la Crète [2]. Dans la haute société carthaginoise, on savait très généralement le grec, et le sénat aurait même été amené à prendre des mesures pour restreindre des connaissances de polyglottes trop favorables à l'espionnage en partie double [3]. Dans le domaine de l'art enfin, dans les tombeaux, dans les statues [4], l'influence hellénique est aussi sensible à Carthage que dans la Phénicie ; et il suffit de regarder les monnaies que commençait à frapper la ville pour voir qu'elles ont été gravées par des mains grecques [5].

Malgré toutes ces infiltrations, les Grecs ont toujours senti Carthage étrangère, plus étrangère — cela va sans dire — que les Macédoniens, plus que les Barbares d'Italie, si candidement admirateurs et imitateurs. Ils avaient raison : c'était bien le monde sémitique qu'ils avaient devant eux. Carthage est sémite par le réalisme dur avec lequel s'affirme en elle le privilège de la richesse. Elle est sémite par sa férocité envers les vaincus du dehors et du dedans, férocité qui a déteint sur ses adversaires siceliotes, mais qui rappelle l'Assyrie, et dont la nuance tranche sur la brutalité sans méchanceté des guerres grecques et romaines. Elle est sémite encore par le caractère tout pratique de ses rares productions originales (périples et traités d'agronomie, invention du mortier). La faculté d'assimilation qui semble être la qualité essentielle du Sémite lui a permis d'emprunter à l'hellénisme ce qu'elle avait un intérêt direct à lui emprunter. Mais le démon manquait irrémédiablement à ce peuple tenace et retors, — grand tout de même, puisqu'il a su interdire à la Grèce, et osé disputer à Rome, l'empire du monde.

1. Justin, XXI, 6.
2. Arist., *Pol.*, II, VIII. On serait curieux de connaître mieux le droit carthaginois.
3. Justin, XX, 5. Il est vrai qu'on ne sait jamais, avec Justin, s'il a copié, mal compris, ou inventé.
4. Cf. les statues découvertes récemment par le Père Delattre : Collignon, *Les stat. fun.*, p. 367.
5. Cf. *Coins in the Br. Mus.*, 1895, pl. 26, 37-42. Le poids est celui du tétradrachme attique, qui servait en Sicile comme dans la mer Égée : Barclay V. Head, *Hist. Numor.*, 2e éd., p. 877.

CHAPITRE VI

Les peuples d'Italie.

Les « Opiques ».
I. Œnotriens et Iapyges. — Bruttiens, Lucaniens, Campaniens. — Samnites. — Marses, etc. — Ombriens. — Étrusques. — Celtes.
II. La résistance grecque. — Tarente. — Archidamos. — Alexandre d'Épire. — Tarente et les Grecs après Alexandre.
III. L'influence grecque, la monnaie. — Ombriens et Iapyges. — Sabelliens. — Ombriens et Étrusques. — Patavium. — Rome encore obscure.

Quand Platon, avec les Phéniciens, prévoyait les « Osques » comme héritiers possibles de la race grecque, il entendait par là l'ensemble des races diverses qui peuplaient la péninsule des Alpes.

I

Des deux groupes ethniques que les Grecs avaient trouvés dans l'Italie méridionale au VIIIe siècle et qu'ils avaient absorbés ou combattus jusqu'au Ve siècle, les Œnotriens ou Ausoniens et les Iapyges, le premier était dissous, le second se maintenait encore.

Des Œnotriens, il ne subsistait plus que des débris : les Sicules d'abord, qui eux-mêmes, au IVe siècle, achevaient de s'helléniser ; puis, aux bouches du Liris, le petit peuple des Aurunces [1]; enfin les Latins, que nous retrouverons.

De Sanctis, *Storia dei Romani*, 2 vol., 1911. — Païs, *Ancient Italy* (Chicago, 1911). Italie, fouilles : Grenier, *Bologne villanov. et étr.*, 1912 (je dois la connaissance des bonnes feuilles de ce livre à l'obligeance de l'auteur). — Monnaies de cuivre (Haeberlin, *Aes grave*, 1910). — G. Körte, *Abh. Göttingen*, N. F. XII [1], p. 24 sqq. ; Weege, *Jahrbuch*, 1909, p. 129, 141. — Inscriptions d'Iguvium ; M. Bréal, *Les tables Eugubines* 1875, etc. — Arist., *Polit.* — Diodore. — Justin. — Tite-Live. — Appien, *Samnitica*. — Athénée.

---

1. Skylax (*Geogr. gr. Min.*, Didot, I, 15) ne connaît pas les Aurunces. Nous ne les trouvons que dans les annalistes romains (Suessa *Aurunca* = Sinope ? T.-Live, X, 20).

Quant aux Iapyges, ils s'étaient défendus en assimilant, de la civilisation grecque, ce qui pouvait servir à les protéger : au IVe siècle ils repoussaient encore l'hégémonie politique de Tarente. Dans le grand pays qui allait du promontoire Iapygien jusqu'au nord du mont Gargan (20.000 km. c.) vivait une aristocratie riche et brillante, fournissant, en cas de guerre, une excellente cavalerie, que la population asservie du plat pays ne soutenait que faiblement [1]. Au Sud, dans la péninsule Iapygienne, les villes menaient une existence indépendante. Mais au Nord, sur les bords de l'Aufidus, les Apuliens formaient une confédération dont Arpi et Lucérie étaient les boulevards du côté de l'Apennin.

C'étaient en effet les populations montagnardes, les Sabelliens, qui avaient profité du recul de ces deux races.

D'abord, à l'extrémité de la péninsule calabraise, on connaissait depuis 356 les Bruttiens, si redoutables aux villes grecques des deux côtes dès le temps de Timoléon. Ces esclaves échappés des Lucaniens formaient, dans cette région (15.000 km. c.), une aristocratie militaire superposée au fond de la population œnotrienne comme aux villes grecques soumises [2] : le monnayage de celles-ci, jadis si riche, a cessé peu à peu au IVe siècle [3].

Au Nord du Crathis, les Lucaniens, depuis la journée de Laos, étaient le peuple dominant [4]. Eux aussi ne formaient qu'une aristocratie militaire : c'est pourquoi ce grand pays (15.000 kc.) ne semble avoir pu mettre en ligne que 30.000 fantassins et 4.000 cavaliers [5]. L'organisation fédérale était républicaine, et semble avoir été plus d'une fois troublée par les guerres civiles.

La situation des Bruttiens et des Lucaniens est éclairée pour nous par celle, mieux connue, des Campaniens. En Campanie aussi, le fond de la population était ausonien, mais il avait été déjà entamé par les Grecs de Cymé et par les Étrusques de Capoue lorsque des Sabelliens s'étaient superposés aux deux races (438, 421). L'aristocratie sabellienne était, comme celle de l'Iapygie, riche et brillante, fournissant une cavalerie de 1600 hommes [6]. A sa tête était un Sénat, et, en cas de besoin, un *meddix tuticus*.

Derrière tous ces peuples vivaient les tribus d'où étaient sortis

1. Sous les Romains, les Iapyges et Messapiens fournirent 16.000 chevaux pour 50.000 fantassins (Pol., II, 24).

2. Agathocle battra les Bruttiens avec 30.000 hommes et 3.000 chevaux (Diod., XXI).

3. Cf. Barclay V. Head, *Hist. Num.*, 2e éd., p. 90 sqq.

4. La bataille de Laos (Strab., VI, 254) est certainement celle de 390. Au milieu du IVe siècle, la suprématie des Lucaniens est incontestée.

5. C'est la force des Lucaniens en 390 (Diod., XIV, 101-2) comme en 225 (Pol., II, 24).

6. 1.600 vers 330 (T.-Live, VIII, 10) et 2.000 en 225 (Pol., II, 24). C'est beaucoup pour un territoire de 2-3000 k. c. Cf. Weege, *Jahrbuch des arch. Instit.*, 1909, p. 127 sqq., avec les planches.

successivement tant de conquérants. Au bord de la mer Tyrrhénienne, les Laterniens de Pompéi; dans l'Apennin, les Hirpins et les Pentres; sur le bord de l'Adriatique, les Frentans [1]. Là, le fond de la population était bien sabellique, et de ces montagnes pouvaient sortir près de 100.000 fantassins [2]. Ces tribus avaient fini par se donner une organisation fédérale et républicaine sous le nom de Samnites, avec Bovianum pour centre. Mais l'organisation restait lâche, malgré les dangers qui menaçaient les Samnites. Les gens des plaines, Apuliens et Campaniens, maintenant nantis, redoutaient ces montagnards besogneux. Puis les Samnites n'avaient pu réunir autour d'eux les tribus suspendues aux flancs du grand Sasso ou installés dans les Abruzzes : Èques et Volsques à l'Ouest, Marses et Vestins au centre, Picentins à l'Est [3]. Des querelles de bergers les séparaient des habitants de cette région (au moins aussi étendue que le Samnium, 20.000 k. c.), qui avaient besoin pour leurs troupeaux des chemins conduisant aux plaines. Quant aux Sabins, le plus vieux de tous ces peuples, ils semblent avoir été épuisés par tant d'émigrations [4].

Les Tarentins du IVe siècle estimaient à 370.000 hommes les forces que pouvait fournir l'Italie méridionale (villes grecques comprises) [5]. Remarquons que, s'il s'applique à toute la population virile, ce chiffre ne représente encore qu'une population totale de 2 millions d'âmes à peine, soit 30 hab. au k. c. De fait, malgré le déclin des cités grecques, malgré les grandes descentes sabelliennes du Ve siècle, l'Italie méridionale était encore, au IVe siècle, la partie la plus prospère, la plus active, la plus vivante, de la péninsule : cet état de choses ne se modifiera qu'au IIIe siècle, au profit de l'Italie centrale.

Dans la vallée du Nar, dans ses campagnes fertiles, vivait un peuple dont la linguistique seule a révélé l'étroite parenté avec les Sabelliens : les Ombriens. Ils étaient divisés en un grand nombre de cités populeuses et actives; Nequinum au Sud, Camérinum à l'Est dans l'Apennin [6], Iguvium et Tuder, qui disputaient toujours aux

1. Skylax (*Geogr. gr. Min.*, Didot, I, 24, av. les notes). Les Picentins ont-ils vraiment fait partie de la confédération à ce moment?

2. Les chiffres des annalistes romains pour les guerres samnites sont naturellement sans valeur (sauf peut-être les 20 cohortes de 400 hommes: T.-Live, X, 38, déjà signalé par Niebuhr). Mais il est bien possible que le renseignement de Strabon (V, IV, 12), sur les 88.000 hommes que pouvait fournir le Samnium, provienne de Tarente et du IVe siècle.

3. Sur les motifs qui ont porté ces peuples du côté de Rome dans la guerre samnite, cf. Nissen, *Ital. Landeskunde*, II, p. 434. Au IIIe siècle ils fournissaient 20-30.000 hommes (Pol. II, 24), mais il y avait chez eux des colonies romaines.

4. Nissen, *Ital. Landesk.*, II, p. 434.

5. Cf. Plut., *Pyrrh.*, 13. Il va de soi que je ne me porte pas garant de l'authenticité du renseignement. Le chiffre de 20.000 cavaliers, rapproché de celui de 350.000 fantassins, est suspect.

6. Sur les Camertes. T.-Live, IX, 35-7.

Étrusques les rives du Tibre [1], enfin les Sarsinates aux environs d'Ancône [2]. La nationalité ombrienne, malgré ce triomphe du particularisme républicain, était restée bien accusée.

Au-delà du Tibre, le plateau toscan (20.000 k. c.) était resté aux Étrusques, mais pour ce peuple, on peut parler, au IVe siècle, de pleine décadence. L'aristocratie étrusque continuait à mener une vie luxueuse, rendue possible par l'exploitation des masses rurales [3]. Mais ses villes, Urbinum, Pérouse, Arrétium près du Tibre, Fésules sur l'Arno, Volaterrae et Rusellae près de la mer, vivaient à part sous leurs patriciats locaux, et les ennemis avaient déjà mordu sur ce territoire mal défendu. Au Sud, Véies était morte, et Caeré et Faléries, et tout ce que séparait la forêt Ciminienne, était déjà latinisé, malgré les efforts de la puissante ville de Tarquinies. Au Nord les Ligures semblent être rentrés à Pise; et, au-delà de l'Apennin, la domination étrusque n'atteignait plus la mer, aux environs de Ravenne, que par une étroite bande [4], qui permettait à ses pirates d'écumer l'Adriatique comme ils écumaient la mer « Tyrhénienne ».

La race qui avait profité du recul des Ombriens et des Étrusques était la race celtique, qui maintenant s'asseyait dans les terres conquises. La dernière nantie de ses tribus était celle des Sénonais, qui s'installait sur la mer, entre le Pô et Ancône [5]. Derrière elle, les Boïens avaient déjà fait d'une vieille ville étrusque, Felsina, la ville gauloise de Bononia (Bologne). Les Cénomans, les Insubres, étaient restés au Nord du Pô. Cette grande plaine (50.000 k. c.), devait être bien mise en valeur par le paysan celte, renforcé de temps en temps de nouvelles bandes de Transalpins. Néanmoins, les Ligures s'étaient maintenus dans les montagnes voisines de Gênes, les Vénètes autour de Patavium (Padoue) où ils étaient assez forts pour faire péricliter les établissements grecs de l'Adriatique [6], et nombre de tribus alpines séparaient les Celtes du Pô de ceux du Danube.

Tel était l'état de la péninsule vers le temps ou écrivait Skylax (356-326) [7]. Dans ce morcellement, une politique conséquente pouvait

1. Sur les tables d'Iguvium, cf. Nissen, *Ital. Landesk.*, II, p. 389.

2. Skylax connaît encore des Ombriens sur les bords de l'Adriatique (*Geogr. gr. Min.*, Didot, I, 24-25).

3. Sur l'organisation sociale étrusque, cf. l'histoire des guerres romaines, en particulier l'histoire des Cilnius (T.-Live, X, 2 sqq). Au IIIe siècle, les Étrusques ne fournissent que 50.000 fantassins (Pol., II, 24). Cf. G. Körte, *Akad Wissensch. Göttingen.*, N. F. 1912, 1, p. 24 sqq.

4. Skylax connaît encore des Étrusques aux bouches du Pô (*Geogr. gr. min.*, Didot, I, 25). Cf. le décret attique *Inscr. gr.*, II, 809 *a*, 176, 225, etc.

5. Skylax ne mentionne pas encore les Sénonais (Didot, 25). Ils étaient cependant déjà arrivés.

6. Skylax (Didot, 26). Cf. le renseignement d'Éphore (Pseudoskymnos, v. 387-8) sur leurs cinquante villes, et de Strabon (V, 218) sur leurs 120.000 hommes.

7. L'ouvrage de Skylax (Didot, *Geogr. gr. min.*, I) semble bien être, pour la Grèce, un peu postérieur à 338 (p. 359). En Italie, il ne connaît pas les Brut-

trouver de belles occasions d'agrandissement : la monarchie de Denys les avait cherchées, mais sans résultats durables; Tarente reprenait mollement la tentative, mais elle allait être devancée par une rivale indigène.

II

Après 357, la résistance grecque ne trouva plus le fort point d'appui que lui avait offert la tyrannie de Syracuse. Rhégion, Élée, Locres, Crotone, Thurii, se défendirent tant bien que mal contre les assauts des Bruttiens et des Lucaniens, qui semblent s'être partagés méthodiquement les villes grecques de la côte [1]. Naples d'une part, les colonies de l'Adriatique de l'autre, se trouvèrent livrées à elles-mêmes. La seule cité qui pouvait reprendre le rôle de Syracuse était Tarente.

Le gouvernement d'Archytas avait été pour Tarente à peu près ce que fut celui de Périclès pour Athènes : les abus de la démocratie qu'il avait inaugurée éclatèrent dès que son influence modératrice disparut avec lui. Non que la constitution de la ville ne renfermât certains éléments ploutocratiques : mais cette classe riche ne se maintenait que par d'énormes largesses au prolétariat urbain et à la population des pêcheurs. Toute cette plèbe vivait dans un état de perpétuelle et inélégante ripaille : le nombre des fêtes, disait-on, était plus nombreux que celui des jours de l'année [2]. Mais Tarente avait rassemblé les débris de la confédération italiote autour de sa colonie Héraclée. Elle avait les prairies du Bradanus et du Galèse, d'où venait la laine, les eaux du golfe, d'où venait la pourpre. Sa flotte de commerce était la première depuis le détroit de Messine jusqu'au fond de l'Adriatique [3], et ses marchands s'avançaient plus loin encore. On y était fort au courant de ce qui se passait en Italie, et on essayait d'obtenir par la diplomatie ce qu'on ne pouvait obtenir par la force. Car Tarente ne connaissait qu'une arme : cette cavalerie légère à laquelle elle avait donné son nom [4]. Pour le reste

tiens, ni les Sénonais, ce qui prouve seulement qu'il n'est pas tout à fait au courant pour ces pays lointains : cf. nos cartes récentes de l'Afrique centrale.

1. Thurii par exemple a été attaquée tantôt par les Bruttiens (Plut., *Timol.*, 16, 19), tantôt par les Lucaniens (au temps des guerres romaines).

2. Nous ne sommes renseignés sur tout cela que par Aristote., *Pol.*, VIII, III, 5. Le ton des fêtes tarentines est donné par les *phlyaces* (cf. nos chansons de café-concert). Cf. *Jahrb.*, 1886, p. 200, et Wilamowitz, *Litteraturgesch.*, p. 67.

3. Il ne semble pas y avoir eu de forte marine militaire derrière cette flotte de commerce. La lutte contre la piraterie fut abandonnée à Athènes (cf. le décret *Insc. gr.*, II, 809), puis à Rhodes (Diod., XX, 44).

4. On connaît le rôle des « Tarentins » dans les armées macédoniennes. En 303, Tarente peut armer 20.000 fantassins et 2.000 cavaliers (Diod., XX, 104).

elle était forcée de recourir, comme Syracuse maintenant, aux condottieri de la mère-patrie.

Elle s'adressa d'abord à Lacédémone, sa métropole, quoique les liens fussent relâchés depuis longtemps. Le roi Archidamos y était alors rebuté par ses efforts infructueux pour ressaisir l'hégémonie du Péloponnèse ou pour conquérir la Crète [1] : il se jeta dans le champ nouveau ouvert à sa remuante activité. La fin de la guerre sacrée mettait à sa disposition des soldats éprouvés, dont il s'assura une partie. Et il débarqua à Tarente après 345 [2]. On ne sait pas exactement ce qu'il fit en Italie : il semble qu'il assura à Tarente l'hégémonie d'une partie de la péninsule iapygienne, qu'il jeta une colonie dorienne au pied des montagnes samnites, colonie à laquelle il donna, en souvenir d'un bourg de Sparte, le nom de Pitane [3]. Ce qui est sûr, c'est qu'il tomba dans un combat livré à Manduria contre les Messapiens (août 338), laissant le trône à son fils Agis [4]. Sparte semble s'être désintéressée de ces entreprises de ses princes en Occident.

L'expédition d'Archidamos avait eu pour premier résultat de détourner l'attention des peuples sabelliens, engagés alors dans des entreprises diverses, et de la concentrer sur Tarente [5]. Pour faire face à cette lutte, la république chercha cette fois un défenseur en Épire.

L'Épire était, au ve siècle, un assemblage de peuples barbares [6]. Mais chez un d'eux, les Molosses, régnait une dynastie qui faisait remonter son origine au plus illustre des héros d'Homère : à la fin du ve siècle le roi Tharyps entreprit de donner à son peuple au moins un vernis hellénique [7]. L'unité de l'Épire (20.000 k. c.) semble avoir fait des progrès sous Tharyps et Alkétas : pourtant le pays ne put se dérober à l'hégémonie des voisins de l'Est, Jason, puis Philippe [8] ; le dernier avait épousé Olympias, petite fille d'Alkétas, puis chassé Arybbas au profit de son neveu Alexandre, enfin donné sa fille Cléopâtre en mariage audit Alexandre (336). Le roi molosse était jeune, ambitieux, et les lauriers de son cousin et homonyme de Macédoine l'empêchaient de dormir ; sa femme était une autre

1. Diod., XVI, 62-3.
2. Diod. indique la date de 345 en donnant, à tort d'ailleurs, 15 ans de règne à Agis (*ibid*). Mais c'est qu'il rattache ce récit à celui de la guerre sacrée.
3. Lenormant, *Grande Grèce*, I, 36. La date que je donne pour cette fondation est vraisemblable, mais ne peut être prouvée.
4. Diod. XVI, 88. Le synchronisme avec Chéronée ne doit pas, bien entendu, être pris à la rigueur. Cf. [Plut.], *Apophth. lacon.*, *Arch.* 1.
5. Mercenaires d'Archidamos égorgés par les Lucaniens (Diod., XVI, 63) : mais la bataille du Laos ne date pas d'alors. Les Samnites avaient alors affaire à Capoue (p. 484).
6. Thuc., II, 80.
7. Plut., *Pyrrh.*, 1.
8. Cf. p. 395-6.

Olympias, très capable de gouverner le pays en son absence[1]. Enfin, les montagnards de l'Épire lui fournissaient facilement 10.000 soldats, qui le dispensaient de recourir aux mercenaires grecs[2]. Il parut à Tarente en 333[3].

Il rassembla autour de ses Épirotes les forces des Italiotes et d'une partie des Iapygiens, força les Lucaniens à lui livrer 300 otages, s'avança jusqu'à Paestum[4]. Là, il se heurta à une armée coalisée de Bruttiens, de Lucaniens, de Samnites, qu'il dispersa. Il tendit la main à Rome, que l'acquisition de Capoue venait de mettre en vedette[5]. Mais cette naissance d'une monarchie helléno-barbare alarmait déjà Tarente et les plus puissantes cités grecques. Alexandre les irrita en transférant à Thurii le siège de la fédération, que Tarente avait centralisée à Héraclée[6]. Cependant les Lucaniens profitaient de ces dissenssions entre Grecs : Alexandre mit le siège devant Pandosia (automne 331). C'est là qu'il fut trahi par les exilés lucaniens qu'il avait dans son camp, et tué au passage de l'Achéron[7]. Les outrages prodigués à son cadavre attestèrent la crainte qu'il avait inspirée à tous ces Barbares : une vieille femme dont le fils était captif en Épire finit par le réclamer pour racheter son enfant. Le corps du Molosse fut rendu aux Thuriens, et par eux à la reine Cléopâtre : parmi les ambassades envoyées pour consoler la sœur d'Alexandre le Grand figura celle des Athéniens. Elle était conduite par l'ami de Démosthène, Ctésiphon, qui, à en croire Eschine, se montra plus éloquent dans cette occurence que dans le procès qu'il eut à soutenir quelques mois plus tard (330) : « Tu ne diras pas que le talent de la parole te fait défaut. Il serait étrange de ta part qu'ayant accepté naguère des suffrages du peuple une ambassade auprès de Cléopâtre, fille de Philippe, pour la consoler de la mort d'Alexandre, roi des Molosses, tu te prétendes aujourd'hui incapable de parler. Quoi ! tu sais consoler dans sa douleur une reine étrangère, et, lorsqu'on t'accuse de t'être fait payer pour proposer ce décret [relatif à la couronne à offrir à Démosthène], tu ne saurais pas te défendre ? »[8]

On ne saurait dire que les entreprises d'Archidamos et d'Alexandre aient été sans aucun effet : Tarente en profita. Elle anéantit l'œuvre grecque du roi, ramena l'assemblée fédérale à Héraclée, con-

1. Cf. Plut., *Alex.*, 68 : il va jusqu'à parler de partage entre Olympias et Cléopâtre !
2. Klotzsch, *Epir. Gesch.*, p. 81 sqq, p. 159.
3. Cf. Arr., III, 6, 7.
4. T.-Live, VIII, 17, 24 ; Justin, XII, 2. Par mer ? Païs, *Ancient Italy*, p. 106 sqq.
5. *Ibid.* Cf. p. 485.
6. Strab., VI, 280. Cf. Barclay V. Head, *Hist. numor.*, 2e éd. p. 71.
7. T.-Live, VIII, 24. Cf. Lenormant, *Grande Grèce*, I, p. 443 sqq.
8. La cuirasse d'Alexandre peut-être retrouvée (cf. Lenormant, *ibid*). Eschine, *c. Ctés.*, 242.

serva la haute main sur Métaponte, sans pouvoir, il est vrai, grouper autour d'elle toutes les villes grecques : Crotone préféra s'adresser à Syracuse [1]. Sur mer, elle semble ne s'être intéressée qu'à la mer Ionienne : Naples pourtant invoquait au besoin ses secours [2], tandis que les colonies de l'Adriatique, ayant besoin d'aide contre la piraterie, s'adressaient en Grèce plutôt qu'à Tarente [3]. Mais celle-ci maintint ses positions aux portes de l'Apulie et du Samnium, et, de là, elle suivra d'un œil inquiet, puis bientôt irrité, les progrès de Rome [4].

III

L'histoire politique montre déjà combien étaient actifs les rapports entre les villes grecques et les peuples de l'Italie. Un fait économique montre quel avait été le progrès des relations depuis le VIIIe siècle jusqu'au IVe. Le métal de l'Italie, celui qu'on recueillait en abondance dans les mines de la côte étrusque par exemple, était le cuivre, qui servait déjà de moyen d'échange avant l'arrivée des Grecs : l'unité de cuivre, l'*as*, était différente suivant les endroits, mais elle représentait en général un poids compris entre 250 et 400 gr. Les Grecs apportèrent tout de suite leur monnaie d'argent, dont l'unité varia aussi suivant les cités : tandis que la Sicile passait au système euboïco-attique, les villes d'Italie gardèrent en général un didrachme (*nomos*) de 7 gr. 4. Or, l'argent valait, jusqu'au Ve siècle, 200 ou 300 fois son poids de cuivre (300 fois environ au centre de production du cuivre, dans l'Étrurie septentrionale [5]). Au IVe siècle, il ne valait plus que 120 fois ce poids [6]. Quant à l'or, il avait été également apporté par les Grecs, et sa valeur, par rapport à l'argent, ne semble pas avoir été très différente en Grèce et en Italie : elle baissa donc dans la même proportion par rapport au cuivre [7]. Ce progrès des relations économiques n'allait pas, naturellement, sans multiplier les infiltrations de l'hellénisme. Nous les avons déjà constatées antérieurement : nous les rencontrons, au IVe siècle, sur tous les points de la péninsule.

1. Diod., XIX, 3-4.
2. Cf. Tite-Live, VIII, 26.
3. Cf. le décret. *Insc. gr.*, II, 809. Et plus tard intervention de Rhodes contre les Étrusques (Diod., XX, 44).
4. L'incident de 320 (T.-Live, IX, 12-15) faux ? (Païs, *St. d. Rom.*, II, 315-6).
5. Cf. *Coins of the Ancients*, p. 13. M. Th. Reinach, *L'Hist. par les monnaies*, p. 77, évalue même le rapport à 1/314.
6. Cf. *ibid.*, p. 48, et *A. C.*
7. Cf. la rançon du Capitole, les bijoux des tombeaux, etc. L'or était *au moins* aussi répandu en Italie qu'en Grèce, où il valait alors 10-15 fois l'argent : Th. Reinach, *op. cit.*, p. 81, 85.

Les Œnotriens avaient été reconnus, dès l'origine, pour un peuple si accessible à la culture grecque, qu'on leur attribuait l'origine de certaines coutumes subsistant dans des villes grecques, comme les repas publics [1]. Quant aux Iapyges, ils avaient de bonne heure accueilli avec faveur les produits de l'industrie et de l'art grecs, la poterie par exemple; maintenant certaines de leurs villes étaient des centres céramographiques de tous points comparables à Tarente [2].

Les populations sabelliennes se laissèrent pénétrer aussi vite. Le luxe barbare que déployaient leurs soldats était un emprunt aux villes de la plaine [3]. Le développement spécial des croyances mystiques dans les villes de la Grande-Grèce (développement qui tenait peut-être déjà à un vieux fond de croyances œnotriennes) se remarque parmi eux, et les lames d'or trouvées sur les morts de Thurii ont leur pendant à Pétélia, à une époque où la ville était déjà devenue bruttienne [4]. Même les doctrines philosophiques, qui étaient sorties de ces tendances dans les vieux centres pythagoriciens, trouvaient accès dans les montagnes. Les Grecs (Archytas) prétendaient connaître un philosophe lucanien, Okellos [5]. Et il y a peut-être un fond de vérité dans la tradition romaine qui donnait comme disciple d'Archytas Hérennius, le vieux père du vainqueur des Fourches Caudines [6].

Il n'est pas jusqu'aux Abruzzes qui ne fussent influencées soit directement par Tarente, soit par la dorienne Ancône. Les Picentins taillèrent leurs monnaies sur le pied du *nomos* tarentin [7]. Et, dès 300, les Grecs d'Orient avaient entendu parler du lac sacré des Marses [8].

Chez les Ombriens et chez les Étrusques, les traces d'influence grecque remontent bien plus haut encore, mais c'est au IVe siècle qu'elles deviennent éclatantes. Par l'intermédiaire de la Campanie, le goût grec décore les tombeaux des grands étrusques comme ceux des Carthaginois [9]. Et les cités étrusques avaient des annales qui, tout comme celles des Grecs jusqu'au Ve siècle, étaient consacrées surtout à enregistrer les vieilles légendes religieuses [10].

1. Aristote, *Pol.*, IV, IX, 2-3.
2. Cf. les vases de Ruvo (Lenormant, *Grande Grèce*, I, p. 85 sqq). Patroni, *La ceramica nell' Ital. merid.*, p. 73.
3. Cf. la description de la *légion du lin* dans les annalistes romains, et les guerriers samnites sur les vases.
4. Cf. Lenormant, *Gde Grèce*, p. I, 321, 285. La formule de Pétélia (Michel, 1332) est d'une naïveté barbare. Cf. l'inscription étudiée par M. Diels (*Festschrift für Gomperz*, 1902 : M. D. parle du copiste *apulien*, je dirais plutôt *lucanien*).
5. Cf. Stobée, *Floril*, 338, 424. On sait qu'un traité pythagoricien *De la nature* fut attribué à Okellos (cf. Diels, *Fragm. der Vorsokrat.*, I, p. 264).
6. Cic., *De Senect.*, 39-41.
7. Lenormant, *Gde Grèce*, I, p. 36.
8. Lycophron, *Alexandra*, v. 1275.
9. Cf. Körte, *Abh. Göttingen*, 1907, p. 24 sqq.
10. Il est fait souvent allusion par les Romains à ces livres étrusques, et les

Dans le fond de l'Adriatique, les Grecs connaissaient depuis longtemps le débouché des routes de l'ambre. A Patavium, on savait représenter les victoires nationales sur des fresques [1]. Mais, de ce côté, les invasions celtiques semblent avoir marqué une interruption et un arrêt : les Gaulois ne connaîtront la monnaie, par exemple, que plus tard [2].

Ainsi les Barbares d'Italie apparaissent comme particulièrement accessibles à l'hellénisme. Même on ne dédaignait pas, dans les villes grecques, de leur emprunter certains usages. C'est ainsi que l'habitude de se raser le visage a passé, au IVe siècle, d'Italie en Grèce, où l'historien Théopompe se plaignait amèrement de « ces visages glabres, venus de chez les Messapiens et les Samnites [3] ». Et en même temps, par la verdeur barbare dont ils avaient donné tant de preuves, les Italiens apparaissaient comme particulièrement dangereux : « Heureux Alexandre ! » s'écriait l'Épirote en comparant les ennemis que son cousin rencontrait en Orient à ceux que lui-même combattait en Italie.

Les deux traits que nous relèverons dans l'État romano-capouan ne sont donc pas isolés. Ni l'infiltration hellénique, ni la vigueur militaire, n'étaient même spécialement accentués chez le peuple que ne daignaient pas encore distinguer Aristote [4] et Alexandre le Grand [5], et qui pourtant allait bientôt, en vertu de sa seule supériorité d'organisation, tirer de tant de ressources éparses une grande force nationale.

peintures de vases nous montrent les légendes qui y étaient rapportées. Les Samnites, d'ailleurs, se rappelaient encore en 293 les rites qui avaient procuré la prise de Capoue en 438 (T.-Live, X, 38-46).

1. T.-Live, X, 1-2.
2. La monnaie était encore rare en Cisalpine au IIe siècle.
3. Athénée, XII, 518.
4. Aristote avait mentionné pourtant une victoire des Romains sur les Gaulois (Plut., *Cam.*, 27). Mais il ne parle jamais d'eux dans la *Politique*.
5. Arr., VII, v, 1. On ne sait presque rien d'Ariste (v. 200 : Susemihl, *Gesch. der Alex. Litter.*, I, p. 634) et rien d'Asclépiade, les seuls historiens qui eussent parlé d'une députation des Romains à Alexandre (323).

CHAPITRE VII

Rome et Capoue.

Rome entre en scène par l'annexion de Capoue.

I. Retour sur l'histoire romaine. — L'histoire intérieure, origine royale, patriciat et tribuns. — L'État romain vers 343. — Consulat et magistratures. — Sénat. — Assemblées, 1° curiates, 2° centuriates, 3° tributes. — Le corps des citoyens romains. — Population du territoire romain, et histoire extérieure. — Éducation du patriciat. — Le peuple romain.

II. Capoue menacée par les Samnites recourt aux Romains, qui l'occupent. — Attitude des Samnites. — La crise latine. — Véséris. — La prise des villes. — Le Sénat règle le sort des vaincus : 1° citoyens romains, 2° citoyens sans suffrage, 3° Latins. — La mer.

III. Réaction nationaliste dans la cité romaine. — L'hellénisme, les Samnites et les Romains.

Ainsi, au temps de Philippe, d'Alexandre et d'Aristote, le monde civilisé ne distinguait presque pas encore, au milieu des populations italiennes, la ville des bords du Tibre. Naturellement, les géographes mentionnaient dans leurs précis cette place importante. Les savants les mieux informés, Héraclide du Pont, Aristote, connaissaient par les historiens grecs d'Occident ses luttes contre les Celtes. Mais, parmi les ambassades que reçut Alexandre, s'il se trouva des Lucaniens, en revanche les Romains n'ont été introduits par la postérité qu'au mépris de tous les témoignages contemporains [1]. Et cependant, si les triomphes du conquérant macédonien avaient laissé aux Grecs le temps de s'occuper des événements d'I-

---

Mommsen, *Hist. Romaine* (toujours) et *Staatsrecht* (moins). — Païs, *Storia di Roma*, 2 vol. (avec précaution). — G. de Sanctis, *Storia dei Romani*, 2 vol., 1911. — Nissen, *Italische Landeskunde*. — Neumann, *Grundherrschaft u. Bauernbefreiung*, Strasb., 1900. — Botsford, *Roman Assemblies*, 1909. — Willers, *Gesch. der röm. Kupferprägung*, 1909. — Costa, *Fasti Consol.*, 2 vol., 1910.

Le Forum romain, dernières fouilles. — Objets d'art italiens. — Haeberlin, *Aes grave*. — Inscriptions contemporaines : loi des douze tables (Girard, *Textes de droit rom.*, éd. 1903, p. 9 sqq). — Fastes consulaires et triomphaux : *Corp. Inscr. Latin.*, I. — Diodore, XI-XVII. — Cicéron, *République*. — Denys d'Halicarn., *Antiq. rom.* — T.-Live, IV-VIII. — Plutarque, *Camille*. — Appien, *Samnitica*. — Aulu-Gelle et Festus. — Eusèbe, *Chronique* (éd. Schoene). — *A. C.*

---

1. Cf. p. 474.

talie, ils auraient remarqué le fait qui, à ce moment même, changeait la situation de l'État romain : la réunion de Capoue.

I

Il ne sera pas inutile de revenir rapidement sur le peu que nous savons du passé de Rome, si l'on veut comprendre ce fait capital.

Nous avons vu Rome tenir tête à l'invasion sabellienne, triompher de Véies, enfin se relever de la catastrophe gauloise. Mais cette catastrophe avait affaibli pour des années l'État romain, et disloqué à moitié la confédération latine. En revanche, la façon dont Rome surmonta finalement la crise attira sur elle les regards les plus éloignés, et c'est cette impression qui allait se traduire par la demande de secours des Capouans [1].

Cette vigueur de résistance, manifestée à tant de reprises au cours d'une histoire de quatre cents ans, attestait la solidité particulière de l'État romain. Comme tant d'autres États indoeuropéens, il avait été fondé et régi d'abord par des rois, et la monarchie y avait même jeté un éclat particulier au temps des souverains étrusques. Quand la royauté eut été emportée en même temps que la domination étrangère (vers 507), Rome se trouva gouvernée par un patriciat que la royauté avait renouvelé jusque là, mais qui désormais devenait une caste à peu près fermée [2] : un nombre restreint de familles nombreuses et puissantes, disposant de véritables armées de clients, se réserva la direction de l'État [3]. Mais la nécessité de la défense, incessante comme nous l'avons vu, a forcé ce patriciat, pour avoir une infanterie à opposer aux montagnards de l'Apennin, à se montrer libéral envers la plèbe. Dès 466, il accorda la création de magistrats spéciaux appelés *tribuns*, protégés par une loi qui déclarait leur personne sacrée, et armés d'un droit de *veto* qui leur permettait de paralyser, dans certaines circonstances, la vie de l'État [4]. Le tri-

1. Il est parfaitement normal que les guerres gauloises aient amené un affaiblissement temporaire de l'État romain, en augmentant finalement son prestige : je ne vois pas la nécessité de supposer un développement rectiligne pour l'histoire extérieure plus que pour l'histoire intérieure.

2. La noblesse romaine est d'origine monarchique et apparaît toujours en corrélation avec le Sénat : il est donc naturel que son livre d'or ait été fermé sous le gouvernement républicain, ou du moins qu'elle ne se soit plus recrutée que par cooptation. Cependant, l'admission de la *gens* sabine des Claudius semble historique : T.-Live, II, 16. (Albertini, *Mélanges* de Rome, 1905-6).

3. Des familles patriciennes qui apparaissent dans les premiers fastes consulaires (Géganius, etc.) ont disparu par la suite : au IIIe siècle, il n'en restait plus que 25 (Mommsen, *Röm. Forsch.*, I, p. 107 sqq). Type de la *gens* patricienne : les Fabius, 306 membres mâles adultes, 4.000 clients capables de servir (T.-Live, II, 48).

4. Diod., XI, 68. Le développement du tribunat reste obscur : la loi Duilia

bunat fut, pour les éléments les plus riches ou les plus remuants de la plèbe, le moyen de forcer l'entrée de la caste gouvernante, — pour la masse, l'instrument de réformes économiques qui furent particulièrement urgentes au milieu des misères qui suivirent l'invasion celte. Toute l'histoire des discordes intérieures, jusqu'au moment où un plébéien put devenir premier magistrat de la République, en même temps que la grande propriété foncière était limitée et la rigueur des règlements sur les dettes tempérée (366) [1], — tout cela se réduit au fond à quelques notices semées dans la chronique sacerdotale de la Ville, et les annalistes postérieurs n'ont ranimé tout ce passé qu'en lui prêtant les couleurs des conflits politiques du IV[e] et du III[e] siècle. Ce que nous discernons avec quelque netteté, c'est la structure de l'État qui, vers 343, sortait de ces luttes pour entrer dans d'autres [2].

Bien que Rome fut depuis cent cinquante ans une république, il n'était pas difficile d'y trouver le souvenir de l'antique monarchie. Le Roi avait été remplacé par deux magistrats annuels qu'on avait pris l'habitude d'appeler *consuls*. Ces consuls étaient élus, sous la direction de leurs prédécesseurs et avec l'assentiment du Sénat, par l'acclamation de l'armée qu'ils devaient commander [3]. Théoriquement, leur autorité était la même que celle du Roi. Le Sénat et le Peuple n'agissaient que sous leur impulsion. Mais, en dehors même du dualisme et du caractère annuel de leur magistrature, on devine que leur position était tout autre que celle du Roi vis-à-vis du puissant corps qui représentait politiquement le patriciat romain. Ils y voyaient siéger ceux qui les avaient précédés dans la carrière politique, qui avaient autorisé leur élection, et parmi lesquels ils devaient s'absorber souvent pour le reste de leur vie : ils étaient vis-à-vis des sénateurs comme des conscrits vis-à-vis de vétérans, et ne faisaient rien sans les assembler et les consulter. Leur pouvoir ne devenait souverain qu'au delà d'un cercle de 4 km. autour de l'enceinte sacrée : une fois les haches sur les faisceaux, les lois mêmes qui proté-

me paraît mythique, comme tout ce qui, dans l'histoire des décemvirs (vers 445), dépasse le simple fait de la législation des Douze Tables (cf., sur celle-ci, Païs, *Anc. Italy*, p. 326 sqq).

1. Diod., XV, 71, 75, 82. Les lois liciniennes-sextiennes paraissent historiques dans l'ensemble.

2. On a cherché plus tard le terme des dissensions intestines, soit en 450 (Polybe, VI, 11), soit en 366 (A. Gell., V, IV, 3), soit en 287, ou en 220 (Salluste, dans Aug., *De civit. Dei*, III, 28). La vérité est qu'il n'y a eu ni lutte continue, ni par conséquent cessation brusque de la lutte : la situation du patriciat a toujours été en contradiction avec le principe de l'élection populaire, ce qui n'empêche pas que le gouvernement de la noblesse, progressivement élargie, a toujours été un fait à Rome.

3. Il est possible que l'élection par l'armée n'ait été au début qu'une formalité, mais elle a toujours existé (Botsford, *Rom. Ass.*, p. 202 sqq.). Il me paraît même difficile que l'assemblée centuriate n'ait pas compris dès le début tous les citoyens qualifiés pour le service.

geaient la vie du citoyen romain contre un jugement sans appel tombaient devant la nécessité de la discipline militaire [1].

Seulement, le consul pouvait être remplacé. Il l'avait été pendant une période de cinquante ans, à diverses reprises, par de simples tribuns militaires, et pouvait être forcé par le Sénat de faire place pour six mois à un dictateur, quand la situation militaire le requérait [2]. Enfin, à mesure que la vie de la cité s'était compliquée, ses fonctions s'étaient démembrées. On avait créé des censeurs pour dénombrer et classer les citoyens, des préteurs pour fixer la jurisprudence et présider les jurys civils, et tous ces magistrats étaient, comme les consuls, souverains dans le cercle de leurs attributions. Seuls, les questeurs qui maniaient les deniers publics étaient restés subordonnés à la magistrature suprême [3].

Le bénéfice immédiat de la chute de la royauté avait été, nous l'avons dit, pour le Sénat. Les rois avaient fixé à 300 le nombre de ses membres, et, à mesure que la mort creusait des vides dans cet effectif, ils les comblaient à leur gré : sous la République, le Sénat se compléta au moyen des magistrats sortis de charge, d'abord, sans doute, par cooptation [4]. Au milieu du ɪvᵉ siècle seulement, le plébiscite Ovinien régla minutieusement l'ordre dans lequel se ferait ce recrutement [5]. Le Sénat n'était en théorie que le conseil des magistrats, comme il avait été celui des rois. Mais nous venons d'expliquer pourquoi sa situation était tout autre vis-à-vis des premiers. En réalité, toutes les mesures de politique extérieure, de finances, etc., étaient prises par lui, et aucune loi votée par le peuple ne fut valable sans son consentement jusqu'en 338 [6].

Depuis que des plébéiens étaient élus aux magistratures, le Sénat en comprenait un certain nombre. Mais l'esprit de l'antique patriciat a survécu, sans solution de continuité, dans l'Assemblée qui gouvernait la République et dans les familles qui y avaient été représentées (*ordre sénatorial*) [7].

Théoriquement, l'autorité des consuls, comme celle du Sénat, émanait donc de l'Assemblée du peuple romain. Mais, si tout citoyen

1. Les différentes lois *de provocatione*, si tant est qu'elles soient historiques, n'ont jamais eu d'effet au camp. Cf. les récits sur le consul qui fait abattre la tête de son fils (Diod., XII, 64, etc).

2. La présence de tribuns militaires à la tête de l'Etat, de 440 à 366 environ, est historique. Sur la dictature, qui devint particulièrement fréquente à la fin du ɪvᵉ siècle, cf. Mommsen, *Staatsrecht*, II¹, p. 129-130.

3. Censeurs 437, Préteurs 366, Questeurs toujours. L'édilité plébéienne (cf. Neumann, dans Gercke et Norden, *Einl. in die Altertumsw.*, III, p. 424) alterna ensuite avec l'édilité curule.

4. Ou plutôt par les consuls (Botsford, p. 164).

5. *Ibid.*, p. 307 (transfert de la nomination aux censeurs).

6. Botsford, p. 300 sqq.

7. La noblesse s'est ainsi recrutée par l'élection populaire, mais jamais par la richesse. En réalité, l'importance de celle-ci a toujours été assurée par la gratuité des fonctions publiques.

avait accès à ces réunions, tous les suffrages n'avaient pas même valeur, car (et c'est là ce qui distingue l'assemblée romaine des assemblées grecques) le vote avait lieu par groupes, non par têtes [1]. Rappelons quels étaient les divers modes de groupements.

Le premier avait pour base les vieux cadres du temps des premiers rois, les trente curies. Par sa naissance, tout citoyen romain était affecté à un de ces groupes, était *Quirite* [2]. Mais l'assemblée curiate avait été peu à peu négligée, et, au IVe siècle, on ne la convoquait plus que pour ratifier après coup l'élection des magistrats [3] Elle était devenue une survivance.

Le second mode de groupement avait une origine militaire, comme l'attestait le lieu de réunion (Champ de Mars) et le nom des groupes (*centuries*, compagnies). Originairement, les 6 centuries de chevaliers ayant un cheval public, et les 85 centuries de *juniores* (hommes de 17 à 46 ans) qui formaient la *classe* (phalange lourdement armée) étaient convoquées pour acclamer les chefs de l'État ou décider de la paix ou de la guerre [4]. Peu à peu, on avait compris dans cette organisation tous les citoyens, d'abord les hommes de plus de 46 ans, puis les hommes qui n'avaient pas le cens nécessaire pour servir dans la phalange. On avait divisé les premiers en un nombre de centuries égal à celui des centuries de *juniores*, ce qui, étant donné leur nombre moins grand, assurait un privilège à l'âge. Au contraire, on avait divisé les classes nouvelles formées au-dessous de la première en un nombre de centuries beaucoup plus restreint, pour maintenir le privilège de la richesse : les prolétaires, qui, depuis l'établissement de la solde, restaient seuls exclus du service militaire, ne formaient qu'une centurie à eux tous [5]. Au IVe siècle, quand les 6 centuries de chevaliers (qui allaient être portées à 18) et les 80 centuries de la première classe, étaient unanimes [6], elles avaient la majorité sur le reste de la population (20 centuries

1. Le principe n'a pas été ignoré de la théorie politique (Arist., *Pol.*, VI, 3; Gomperz, *Pens. de la Gr.*, III, p. 416), mais n'a pas prévalu en fait, dans les cités grecques.

2. Le nom de *Quirite* paraît se rattacher à celui de *curie* (cf. Ed. Meyer, *Gesch. des Alt.*, II ; De Sanctis, *St. d. Rom.*, I, p. 212). Mais comment les éléments introduits plus tard dans la cité se sont-ils rattachés aux tribus et curies primitifs? Par la clientèle? par un acte de l'autorité publique?

3. Lex *de imperio* (Botsford, p. 188). Ajouter la ratification d'un testament.

4. Cf. pour tout cela Botsford, p. 202 sqq., qui me paraît avoir bien suivi l'évolution.

5. La transformation de l'assemblée militaire en assemblée normale s'est faite peu à peu (c'est pour cela que les comices curiates ont si longtemps été seuls réguliers). La dernière forme n'a été atteinte qu'après l'extension du service et l'introduction du tribut : les chiffres du cens ne remontent qu'à la deuxième moitié du IVe siècle.

6. Au reste, je considère comme acquise la théorie de Belot (*De la révol. écon. et monét.*, Lyon, 1885), sur l'identité du cens équestre et du cens de première classe au IIe siècle (400.000 H S), et même au IIIe (1.000.000 as de 1/2 once), et même au IVe (100.000 as lourds environ).

de seconde classe, 20 de troisième, 20 de quatrième, 30 de cinquième, 1 centurie de prolétaires, 4 centuries d'ouvriers militaires). — En s'étendant, l'assemblée par centuries avait acquis des attributions nouvelles : elle décidait seule de la vie et de la mort des citoyens, reconnaissait la nécessité de l'impôt direct, etc. Elle était en somme la grande assemblée [1].

Il y avait pourtant un troisième mode de groupement, basé sur la division géographique des citoyens en 4 tribus urbaines et 17 tribus rustiques (le nombre des dernières s'augmentait au fur et à mesure des conquêtes romaines [2]). Dans ces comices tributes, tout citoyen, pourvu qu'il eût de la propriété foncière ou seulement un domicile, entrait à titre égal. Ce n'étaient au début que de simples réunions publiques convoquées par les tribuns. Leurs décisions, les *plébiscites*, n'étaient valables qu'avec l'assentiment du Sénat. En 338, cet assentiment devint inutile, et l'assemblée par tribus resta la grande assemblée en matière de législation sociale [3]. La tentative d'un consul, pour convoquer les tribus hors de Rome et faire de l'assemblée démocratique une seconde édition de l'assemblée centuriate, fut blâmée violemment, le renouvellement en fut interdit : l'incident montre que l'assemblée par tribus était regardée comme le palladium de la liberté des petits [4].

Mais, pour bien pénétrer l'esprit de ces diverses représentations du peuple romain, il faut encore dire quelques mots de la composition du corps des citoyens.

Ce sont les censeurs qui, depuis 437, sont chargés de dénombrer les citoyens romains, et ils doivent le faire tous les cinq ans : dans la période où nous sommes, le cens s'est fait plus irrégulièrement [5]. Les censeurs font un appel général, auxquels les hommes ayant atteint l'âge militaire (17 ans) répondent seuls individuellement. Ces hommes déclarent :

1° Leur nom, avec le prénom, et le nom de leur père, ce qui détermine leur famille, et par suite la curie et celle des tribus primitives à laquelle ils appartiennent — bref, tout ce qui les rattache à l'organisation traditionnelle de la cité;

2° Leur domicile, ou plus exactement celle des tribus actuelles à

1. Botsford, p. 127, 239, etc. Tenir compte de ce principe très juste posé par M. Botsford, que les assemblées n'ont jamais plus perdu un droit acquis.

2. Les 21 tribus existent dès le début du ve siècle. Quatre nouvelles créées après la chute de Véies, deux autres en 357, deux encore après la guerre latine, etc. Cf. Botsford, p. 48 sqq.

3. Botsford, p. 239, 283. Les comices par tribus n'ont été souverains qu'en 287. Encore leur compétence judiciaire a-t-elle été toujours limitée aux cas d'amende.

4. T.-Live, VII, 16.

5. T.-Live, VII, 22. Le lustre de 292 fut le dix-neuvième au lieu d'être le trentième (T.-Live, X, 47). Au reste, les fonctions censoriales n'ont pris toute leur importance et leur régularité qu'avec Appius (310).

laquelle ils appartiennent; pour les anciennes tribus, il n'y a plus d'accord parfait entre le domicile et la tribu, puisque l'attribution à une tribu donnée reste attachée à la famille [1];

3° Leur fortune foncière ou mobilière qu'on évalue en as (as = 327 gr. de cuivre), car l'argent prend de la valeur, et Rome, en ce moment même, commence à battre monnaie [2]; la fortune fixe celle des six classes à laquelle le citoyen appartient; on le range ensuite dans une centurie, jadis corps militaire réel, maintenant unité toute factice : le censeur cherche probablement à faire la répartition entre les centuries de manière que chacune représente la même valeur en capital [3].

Le citoyen donne enfin l'indication de ceux qui sont « dans sa main », de sorte que les garçons de moins de 17 ans sont inscrits comme fils, les femmes comme filles ou femmes de citoyens : une rubrique spéciale est destinée aux veuves et orphelins. Or Rome, en armant tous ses enfants de 17 à 60 ans, pouvait alors fournir 10 légions, 42.000 hommes : on déduirait de là une population totale de 160.000 âmes environ [4].

Cette population est encore à peu près concentrée à Rome et sur le territoire romain, qui comprend : 1° le vieux territoire romain sur la rive gauche du Tibre; 2° le territoire conquis sur Véies, sur la rive droite; en tout 3.000 km. c. Sur ce territoire vivent en outre les esclaves et les étrangers, principalement les marchands fixés sur l'Aventin [5]. Les esclaves affranchis, dont le nombre est déjà assez grand pour que le droit sur les affranchissements soit une ressource importante du trésor [6], entrent d'emblée dans la cité, au lieu de devenir métèques comme en Grèce. Il est vrai que les étrangers n'ont pas de situation définie comme les métèques grecs : ils ne restent à Rome que par une tolérance toujours révocable à la volonté de la police. Néanmoins, le libéralisme avec lequel on dénombre le corps des citoyens est caractéristique de Rome comme de tous les États aristocratiques, dans lesquels la qualité de simple citoyen n'a-

1. Sur la tribu personnelle, cf. Gerck-Norden, *Einleitung* etc., III, p. 399. La conséquence devint de plus en plus sensible à mesure que la propriété foncière se mobilisa plus facilement.

2. T.-Live, VII, 27 (construction du temple de Juno Monéta). L'as était naturellement employé comme unité de compte auparavant, mais ne prit qu'alors une valeur précise.

3. Ceci se déduit de la comparaison que fait Denys d'Halicarnasse avec les symmories attiques (IV, 18; mais ce sont les *classes* qu'il compare aux symmories). L'importance de la centurie était au moins aussi grande au point de vue du *tributum* qu'au point de vue du vote (cf. Guiraud., *Ét. écon.*, p. 189).

4. T.-Live, VII, 25 (en cas de tumulte gaulois, on enrôle même les prolétaires : T.-Live, VIII, 20). Cf. Denys, IX, 25. Sur les 150.000 citoyens de l'époque d'Alexandre, cf. Beloch, *Bevölk.*, p. 341; De Sanctis, *St. d. Rom.*, II, p. 193.

5. Cf. Martin, *L'Aventin* (exagère l'importance de cet élément dans l'histoire).

6. Sur le nombre, cf. Nissen, *Ital. Landesk.*, II, p. 124.

vait pas la même valeur que dans les démocraties helléniques [1]. Avec ces éléments, on peut évaluer à près de 200.000 âmes la population du territoire romain, mais cela ne donne pas une densité de 60-70 au k. c., parce qu'il faut tenir compte de l'agglomération urbaine. Or, Rome est déjà grande ; si l'enceinte dite de Servius ne représente pas le pourtour de la ville au v[e] siècle, elle représente certainement celui de la ville reconstruite après la catastrophe gauloise (426 ha); et les maisons y sont déjà si serrées qu'on accorde comme un privilège le droit de circuler en voiture [2].

Les Romains ont déjà envoyé quelques-uns des leurs au dehors, dans les villes prises ou reprises au cours des luttes contre les Latins défectionnaires, les Étrusques, les Èques ou les Volsques; mais ces colonies ne sont que de petits groupes de citoyens noyés dans la population indigène, et leur attitude au cours des crises que traverse la confédération latine atteste que le patriotisme romain a souvent cédé chez eux au patriotisme local [3]. Car la confédération latine existe toujours en théorie, c'est-à-dire que les Latins, sans participer au gouvernement de la cité dirigeante, sont sur un pied d'égalité avec les Romains en tout ce qui concerne le droit privé (mariage, propriété, commerce) [4].

Cette cité romaine, beaucoup plus populeuse déjà que n'importe quelle cité grecque, n'est pas des plus homogènes. Le patriciat, s'il a perdu son privilège politique, garde une grande partie de son prestige, et les familles plébéiennes qui prennent part au gouvernement et vont faire partie de la noblesse nouvelle l'imitent volontiers. Or, ce patriciat est en grande partie latin, avec un mélange prononcé d'éléments sabins, et peut-être quelques éléments étrusques ; mais son éducation est tout étrusque. Il se targue de posséder seul la véritable connaissance de la religion nationale, pénétrée de superstitions étrusques, et si importante dans une société où un coup de tonnerre bien interprété peut faire dissoudre une assemblée importune, où les formules de la procédure relèvent toujours de la seule religion [5]. Les jeunes nobles romains apprennent tous l'étrusque [6]. Par la Campanie d'ailleurs, ou autrement, bien des infiltra-

1. Cf. la lettre de Philippe (Michel, 41) et les commentaires auxquels elle a donné lieu.

2. Graffunder, *Klio*, 1911, p. 112. Elmer Truesdell Merrill, *Class. Phil.* 1909, p. 420.

3. Vélitres ; T.-Live, VII, 15. Au reste, les annalistes n'ont pas toujours bien distingué, pour cette période, les colonies romaines propres et les colonies mixtes de Romains et Latins.

4. Vitruvius Vaccius de Fundi a une maison à Rome : T.-Live, VIII, 20. Cf. Gercke et Norden, *Einl. in die Altertumsw.*, III, p. 406 (Caeré était à part).

5. Les dignités sacerdotales ne seront ouvertes aux plébéiens que vers 300 (T.-Live, X, 5). Fustel de Coulanges a pourtant trop accentué le privilège religieux du patriciat.

6. T.-Live, IX, 35-7.

tions grecques se sont produites [1]. Or, le gros de la population, même riche, est profondément étrangère à cette culture d'importation, et a conservé bien plus intact le caractère opique.

Ce qui va se produire au lendemain de l'occupation de Capoue est bien instructif à cet égard. Les soldats romains n'eurent d'autre idée que de faire subir aux Campaniens le sort que les ancêtres de ceux-ci avaient fait subir cent ans auparavant aux Étrusques : et Capoue faillit être traitée par ses protecteurs comme elle l'eût été par les Samnites. Mais la discipline romaine empêcha le complot d'aboutir. Le consul pouvait renvoyer les soldats quand il lui plaisait, et il se débarrassa des plus dangereux par des permissions. Puis, il nommait encore, dans l'ensemble, les tribuns, les centurions, distribuant les rangs sans aucun souci des titres acquis; dans cette masse de gradés ou d'anciens gradés, l'esprit militaire fut si fort qu'il ne se trouva pas un meneur, et qu'il se trouva au contraire nombre de simples soldats qui ramenèrent les mutins au sentiment du devoir [2]. Le détail des événements peut être incertain: *nil praeter seditionem factam eamque compositam constat*, dit Tite-Live. Mais cela suffit. Les Capouans purent voir en cette occurence que Rome réunissait en elle les éléments de force des deux grandes nationalités d'Italie : c'était une aristocratie de type étrusque, tenant en main sans l'annihiler une forte population italienne.

II

Il y avait près d'un siècle que la ville étrusque de Vulturne était devenue la ville osque de Capoue, et il est d'usage de dire qu'en trois générations le beau ciel de la région vésuvienne avait fait son effet sur la cité nouvelle. Ce n'est pas prouvé. Les lucumons étrusques avaient été détruits ou absorbés par une nouvelle noblesse sabellienne, nombreuse et fastueuse, qui fournissait une brillante cavalerie de 1.600 hommes [3]. La masse de la population, très dense 100.000 âmes au moins sur 1.000 k. c.) et très mêlée, envoyait chaque année des mercenaires aux tyrans de la Sicile [4]. Enfin le sport

1. Capoue, étrusque jusqu'en 438, a été l'intermédiaire entre Cumes et Rome. Cf. l'histoire de la codification du droit romain, que je considère comme historique dans l'ensemble (sur Hermodore, De Sanctis, *St. d. Rom.*, II, p. 44). Le contact est moins étroit avec Naples au IVe siècle : les Sabelliens se sont interposés.

2. T.-Live, VII, 38-42 (obscurités). Des tribuns de légion, 6 étaient nommés par le peuple depuis 360 (VII, 5) et les 24 autres le furent vers 300 (IX, 30). Alors commença la séparation entre les tribuns militaires, candidats aux fonctions publiques, et les centurions, soldats gradés.

3. T.-Live, VIII, 13, 14.

4. Sur la population de la Campanie, Nissen, *Ital. Landesk.*, II, p. 104. On a vu les Campaniens chez Denys : on les reverra chez Agathocle.

national de Capoue, les combats de gladiateurs que devait imiter Rome, atteste que la rudesse barbare avait subsisté au milieu des délices de Capoue. Seulement Capoue était mal placée pour résister aux frères restés dans la montagne, et sur lesquels elle continuait à exercer l'attraction que les cités opulentes exercent toujours sur les « pauvres brigands [1] ». Sa voisine du Sud, la ville grecque de Naples, avait la mer derrière elle. Ses voisins du Nord, les Sidicins de Téanum, habitaient des montagnes peu tentantes [2]. Elle, au contraire, était perdue dès que commençaient à rôder autour d'elle les bandes samnites, derrière lesquelles il y avait maintenant une confédération disposant de près de 100.000 guerriers [3]. Elle eut donc l'idée de recourir à Rome (vers 343). On ne sait pas comment était gouvernée Capoue, ce qu'étaient son *meddix tuticus*, son sénat [4] : mais l'idée d'associer les deux principales villes de la plaine pour faire front aux montagnards leur fait grand honneur. C'était une de ces idées qui engagent l'avenir du monde.

Rome venait de repousser triomphalement le dernier tumulte gaulois qui ait touché le Tibre. Elle avait maintenu ses acquisitions d'Étrurie contre Caeré, Tarquinies, Faléries, qui avaient signé, la première une paix de cent ans, les deux autres une paix de quarante ans [5]. Quoique les Latins se dérobassent de plus en plus à leurs obligations fédérales (quand ils n'attaquaient pas ouvertement comme les Tiburtins ou les Prénestins), les Romains avaient mis hors de combat les Herniques et les Volsques [6], jetant la colonie de Satricum sur le Liris pour bloquer ces peuples dans les montagnes qui s'élevaient des deux côtés de la vallée. Enfin et surtout, elle venait de faire entrer dans son alliance les Aurunces, aux bouches du même fleuve [7]. Elle touchait donc aux terres des Sidicins et des Campaniens, et s'intéressait à leurs dangers. Le Sénat envoya le secours demandé ; le peuple avait applaudi, sans doute dans l'espoir de dérober aux Samnites la proie qu'ils convoitaient, et pour tenter le coup de main que les autorités surent faire échouer (p. 483).

Il est difficile de croire que l'occupation de Capoue se soit faite sans collisions avec des bandes samnites, collisions qui donneront lieu, de la part des annalistes romains, aux rodomontades ordinai-

1. Les Samnites se rappelaient parfaitement avoir pris Capoue (T.-Live, X, 38 sqq).

2. T.-Live, VIII, 1-2.

3. Cf. plus haut, p. 467. Les Samnites, en pleine guerre romaine, enverront des mercenaires à Agathocle.

4. Toutes les institutions capouanes ne sont connues qu'au temps d'Hannibal : mais elles remontaient certainement plus loin.

5. T.-Live, VII, 20, 22. Les guerres étrusques ne reprendront qu'en 310.

6. Tiburtins contre Rome : T.-Live, VII, 11. Sur Satricum, Nissen, *Ital. Landesk.*, II, p. 638, 674.

7. T.-Live, VII, 27. Les Aurunces sont les Ausones des Grecs ; ils furent mis sur le même pied que les Latins (Vitruvius Vaccius était de Fundi).

res [1]. La confédération samnite même n'a pu voir que d'un mauvais œil l'intervention romaine, mais elle ne paraît pas en avoir mesuré la portée. Elle n'avait pas à sa tête de Sénat romain [2]. Peut-être aussi était-elle prise alors à revers par Archidamos, comme elle allait l'être, dans quelques années, par Alexandre d'Épire [3]. Bref, les Samnites assistèrent, l'arme au pied, au dénouement de la crise latine, s'ils n'aidèrent pas à la précipiter : il devait leur en coûter cher.

En effet, la réunion de Capoue à Rome avait provoqué immédiatement l'explosion depuis longtemps attendue dans le Latium. La confédération latine existait toujours de nom, mais les Latins laissaient régulièrement, maintenant, Rome agir seule, quand ils n'entravaient pas sa marche [4]. En revanche, dans les villes du pays volsque, il s'était opéré entre Latins et Volsques un rapprochement menaçant pour Rome [5]. Quand toutes ces petites cités se virent mises entre deux feux, elles sentirent que le moment allait passer où elles pourraient secouer la suprématie de la ville du Tibre. Elle se réunirent pour demander qu'un des consuls et une moitié du Sénat de la cité dirigeante fussent pris parmi les Latins, et leurs députés portèrent ces blasphèmes jusqu'au pied du temple de Jupiter Capitolin [6]. Sur le refus indigné de Rome, leurs milices se rassemblèrent pour bloquer Capoue, tandis que son aristocratie maintenait celle-ci dans l'alliance romaine; la population sidicine et campanienne se joignit au contraire aux insurgés.

La guerre était la plus dangereuse que Rome pût soutenir. Sa supériorité militaire de plus en plus affirmée reposait sur l'organisation perfectionnée qu'elle avait, au cours des guerres gauloises, su donner à son infanterie [7]. On avait renoncé à la ligne unique de la phalange grecque, pour la remplacer par trois lignes de manipules disposées en échiquier. Au premier rang, les *hastati* arrêtaient le premier choc de l'ennemi. Puis, les *princes* s'avançaient

1. T.-Live, VII, 29-37. Les Samnites auraient vu les yeux des légionnaires lancer des flammes.
2. T.-Live, VIII, 1 sqq. Il est impossible d'admettre l'attitude humble des Samnites : mais que s'est-il passé en réalité?
3. Cf. plus haut, p. 470. T.-Live antidate l'alliance d'Alexandre d'Épire avec Rome.
4. Cf. T.-Live VII, 25 etc., VIII, 14.
5. Les cités latines et volsques ne se distinguent plus dans la crise qui suit. La différence de dialecte même semble s'être atténuée (cf. Festus, 293. — Weege, *Inscr. oscae*, thèse de Bonn 1907).
6. T.-Live, VIII, 3-6. La demande est historique, si la scène ne l'est pas.
7. Cf. plus haut, p. 383-4 : T.-Live, VIII, 10. M. de Sanctis (*Storia dei Rom.*, p. 207, 314) fait dater l'organisation manipulaire des guerres samnites. Il me semble pourtant difficile de ne pas y rattacher le nom des *hastati*, qui sont certainement antérieurs à l'introduction du *pilum*. Il est vrai que M. Schulten fait venir celui-ci d'Espagne (*Rh. Mus.*, 1911, p. 583); mais cela est bien osé en présence du passage *Ined. Vatic.* (*Hermes*, 1892, p. 121).

par les intervalles pour engager le combat à l'épée. Derrière tout cela, il y avait encore les *triaires*. Or, les Latins avaient appris cette tactique à l'école de Rome, et ils avaient en outre le nombre. Les deux consuls Manlius et Décius, qui s'étaient hâtés au secours de Capoue, eurent donc deux rudes batailles à livrer, à Véséris, au pied du Vésuve, puis à Trifanum, à l'embouchure du Liris (337) [1]. La discipline romaine l'emporta.

Il ne restait plus aux Latins qu'à s'enfermer dans les forteresses dont les murs d'Alatri nous permettent encore de mesurer la solidité, et à prolonger la guerre de sièges. Mais les Romains étaient maintenant maîtres du plat pays, et pouvaient bloquer isolément les places. Pédum, Antium succombèrent successivement. L'action militaire s'acheva par la chute de Priverne (329) [2].

C'était la première fois que le Sénat romain avait à résoudre une importante question de politique extérieure, et il le fit avec un éclat qui présageait l'avenir. La vieille confédération latine était à jamais dissoute. Des décisions spéciales furent prises pour chacune des cités qui avaient été mêlées à la lutte.

Rome disposait déjà d'un territoire compact sur les deux rives du Tibre; il s'agrandit alors au Sud aux dépens de Tusculum et de Pédum, et deux tribus nouvelles, la vingt-huitième et la vingt-neuvième, se constituèrent dans la région du mont Albain (Scaptia et Maenia) [3]. Des colonies de citoyens remplacèrent la population dépossédée à Antium comme à Terracine, et les proues des navires antiates vinrent orner la tribune du Forum, qui en garda le nom de *Rostres* [4]. D'une manière générale, le droit de cité fut accordé libéralement à toute la région allant du Tibre à Circéii : Tusculum l'obtint malgré son ingratitude [5], Priverne la dut à son héroïque résistance. En dehors de cette zone, il n'y eut plus que des colonies de citoyens isolées, comme Calès [6].

Le Sénat s'était montré dur pour les aristocraties défectionnaires, qu'il considérait comme particulièrement coupables. Vitruvius Vaccius, qui avait été l'âme de la résistance privernate, et qui, originaire de Fundi, avait de grosses propriétés à Rome même, fut passé par les verges et la hache. Les sénateurs de Priverne et de Vélitres furent déportés au-delà du Tibre [7]. En revanche, la chevalerie ca-

1. Diodore parle de Suessa (XVI, 90) : mais je ne vois pas de raison de rejeter le témoignage de Tite-Live. Au reste, on ne peut pas, naturellement, se rendre compte exactement des opérations militaires.

2. T.-Live, VIII, 11-22.

3. T.-Live, VIII, 17. Sur les tribus, Beloch, *Der italische Bund*, p. 48.

4. T.-Live, VIII, 13, 14. La colonie de Terracine (Anxur) est de 300 citoyens (VIII, 20).

5. Le récit de T.-Live sur Tusculum (VIII, 14) montre comment on avait parfois conservé des souvenirs précis sur ces événements.

6. T.-Live, VIII, 16 (2500 citoyens).

7. T.-Live, VIII, 16, 20.

pouane, qui avait peut-être plus contribué à la victoire que ne le disent les annalistes romains, avait droit à un dédommagement pour les avanies subies : chaque chevalier reçut de la population campanienne un tribut annuel de 450 dr. [1]. Mais à cette population campanienne le Sénat accorda le droit de cité sans suffrage, c'est-à-dire qu'elle fut écartée de la participation aux assemblées romaines (où d'ailleurs le régime du gouvernement direct, même avec le vote par groupes, l'eût empêchée de paraître efficacement); en revanche, acceptant le droit des Douze Tables, elle conserva son autonomie locale, et fut mise sur le même pied que les Romains pour le droit privé (mariages, propriété foncière, commerce) [2]. La même condition fut accordée aux Sidicins de Téanum, aux Aurunces de Fundi et Formies, aux Volsques d'Arpinum [3]. Les autres cités, Tibur, Préneste, etc., ne furent liées à Rome que par des traités d'alliance militaire, et soigneusement isolées entre elles par l'interdiction des intermariages et des acquisitions de terres d'une cité à l'autre [4]. Au reste, ce n'étaient là que des mesures provisoires, que le Sénat leva le plus tôt possible, pour effacer le souvenir des luttes livrées entre hommes de même race et de même langue : *parcere subjectis et debellare superbos.*

L'État romain était devenu l'État romano-campanien. Il disposait à présent de 250.000 citoyens. Il pouvait disposer encore, quoique avec prudence, des 200.000 citoyens sans suffrage du Liris et du Vulturne. Au regard de ces éléments, les 100.000 Latins restés en dehors de cet État cessaient d'être dangereux sans cesser d'être utiles [5]. Sur ce territoire de 9.000 k. c., uni géographiquement par la grande voie naturelle qui conduisait d'une capitale à l'autre et que suit encore le chemin de fer de Rome à Naples, le Sénat pouvait puiser les éléments des colonies qu'il jettera bientôt aux points stratégiques importants, dans sa lutte contre les adversaires italiens [6]. Cette population, en ce moment excessive pour le territoire qu'elle occupe, repeuplera l'Italie centrale épuisée par l'émigration sabellienne.

Et la situation maritime n'était pas moins changée. Rome, qui n'avait eu jusque-là d'autre débouché direct que le port ensablé d'Ostie, avait maintenant placé ses citoyens à Antium et à Terracine.

1. T.-Live, VIII, 14.
2. T.-Live, VIII, 14 (avec Capoue : Téanum, Cumes, Suessula). Les Campaniens servirent dans des légions séparées.
3. Le sort des Herniques ne fut réglé que plus tard, parce qu'ils n'avaient pas pris part à la lutte (De Sanctis, *St. d. Rom.*, II, p. 277, 333, 337).
4. Tibur et Préneste (Tivoli et Palestrine) ne sont qu'à 10 km. l'une de l'autre.
5. Sur les chiffres, cf. Gercke et Norden, *Einl. in die Altertumsw.*, III, p. 162 (M. Beloch, qui a tendance à coter bas).
6. Il n'y aura plus guère désormais que des colonies latines.

Depuis longtemps amie de Marseille, elle tint à honneur de montrer au monde civilisé que l'ère des pirateries volsques et des représailles grecques était close[1]. Bientôt elle signera avec Tarente un traité fixant au promontoire lacinien la limite des zones où pourront paraître des vaisseaux de guerre, soit romains, soit tarentins[2]. Bientôt des villes grecques imploreront son aide. Carthage qui venait de renouveler les antiques traités de commerce, la félicita de ses succès[3]. Mais ce furent surtout les Grecs que Rome rechercha au dehors : à cette époque le Forum s'orna d'un portique d'attente pour les ambassadeurs lointains, et il s'appela la *Græcostasis*[4]. Sur le territoire romain s'est ouvert, à Capoue, un grand atelier monétaire pour la frappe de l'argent, les villes du Latium devant se contenter longtemps encore de la monnaie de bronze : les pièces qui sortent des mains des ouvriers campaniens sont dignes de tous points de celles des cités grecques[5].

III

Mais cette recrudescence des relations avec l'hellénisme a été croisée par le mouvement démocratique qui s'était dessiné dans la société romaine, et qui fut aussi un courant de nationalisme. Sans doute, les éléments les plus cultivés de la plèbe étaient satisfaits d'avoir forcé l'accès des charges publiques et ne demandaient qu'à se mettre à l'école du vieux patriciat que l'Étrurie et Cumes avaient formé. Sans doute, la masse était satisfaite par les fondations de colonies, les larges distributions de solde et de butin, etc., et disposée par là à se laisser régir par la nouvelle noblesse qui la conduisait si bien. Néanmoins, la pression d'en bas fut assez forte pour imprimer à la société romaine un caractère italien plus marqué. A la fin du IVe siècle, l'édile plébéien Flavius, le même qui divulgua les formules sacrées de la procédure, publia un calendrier réformé. Sous la domination du patriciat, Rome avait adopté l'octaétéride grecque. Or, depuis longtemps déjà, vers 300, Athènes et les cités grecques avaient corrigé scientifiquement cette octaétéride en ennéakaidékaétéride. Le calendrier flavien, ignorant ce progrès, institua une année de 355-377 jours qui, au bout de soixante ans, créait déjà un retard de deux mois[6]. Ce petit fait indique nettement que,

1. Pirateries volsques : Diod., XVI, 82 (cf. Païs, *Anc. Italy*, p. 345 sqq). Représailles grecques : T.-Live, VIII, 27.
2. App., *Samn.*, 7. La date n'est pas donnée.
3. Cf. plus haut, p. 458. T.-Live, VII, 37.
4. Cf. Hülsen, *Forum Romanum*, p. 6 (la date imprécise).
5. Barclay V. Head, *Hist. Numor.*, 2e éd., p. 32 sqq.
6. Macr., *Sat.*, I, xv, 9. Cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, III2, p. 208 sqq., et Varese ,

pendant longtemps encore, les acquisitions du génie grec resteront étrangères à la capitale latine.

Bien que ce peuple sédentaire, bien gouverné, et qui leur apparaissait encore comme « tyrrhénien, » ait été tout de suite jugé par les Grecs préférable aux « printemps sacrés » des montagnards de l'Apennin, il n'y avait peut-être pas grand'chose à gagner pour l'hellénisme, ni d'un côté ni de l'autre, dans la lutte qui allait s'engager entre Romains et Samnites, — lutte dont l'enjeu, encore insoupçonné de tous, devait être l'empire de l'Italie et du monde.

Cronol. rom., 1908, p. 98 sqq. Je ne pourrai entrer dans les discussions soulevées à ce propos qu'en parlant de la chronologie de la première guerre punique.



CHAPITRE VIII

La civilisation grecque au siècle d'Aristote.

Nous avons essayé d'indiquer dans quelle mesure se rattachaient à l'hellénisme les puissances nouvelles qui allaient être chargées de sa défense. Mais, au IVe siècle, la civilisation était encore à peu près enfermée dans l'enceinte des cités grecques : c'est là qu'il faut revenir si l'on veut observer la genèse de ses créations multiples. La centralisation qui s'était dessinée dans la seconde moitié du Ve siècle n'avait jamais éteint les foyers nombreux de la vie intellectuelle : la réaction antiattique du début du IVe siècle les ranima. Mais si, dans cette variété, on cherche à saisir les traits généraux, il est bon malgré tout de tenir les yeux fixés sur Athènes.

Rohde, *Psyche*. — Collignon, *Les statues funéraires*, 1911. — E. Bertrand, *Études sur la peinture et la critique d'art*, 1893. — Wilamowitz, *Timotheos, die Perser*. — Zeuthen, *Histoire des Mathématiques* (trad. Mascart). — P. Tannery, *Recherches sur l'Astronomie grecque*, 1887. — Berger, *Geschichte der wissenschaftl. Erdkunde*. — Soury, *Le système nerveux central*. — Gomperz, *Griech. Denker*, III (trad. Raymond ; Théophraste mériterait une monographie spéciale). — Birt, *Das antike Buchwesen*, 1882 (aurait besoin d'être retouché par suite des découvertes papyrologiques) ; *Die Buchrolle in der Kunst*, Leipzig, 1907.

Les sources sont trop nombreuses pour être citées, au moins les sources archéologiques. — Édition d'Aristote et de ses commentateurs (par l'Académie de Berlin, commentateurs en cours). — Pline (cf. Jex-Blake et Sellers, *The elder Pliny's chapters on the history of art*). — Plutarque, *de Musicā* (édit. Weil-Reinach). — Athénée, etc.

I

Si on considère en effet, la masse de la population des cités, il faut tout d'abord rappeler un premier fait que nous avons signalé dans l'ordre politique et économique : l'effacement des particularités locales, le cosmopolitisme croissant. Il est dû en premier lieu à l'afflux d'esclaves barbares. Afflux particulièrement sensible dans les villes industrielles et plus ou moins démocratisées comme Athènes, Corinthe ou Égine, mais qui atteignit, au IVe siècle, même les campagnes, même les montagnes [1]. Or, les esclaves étaient assez souvent affranchis, et, si la règle, en Grèce, imposait alors à eux et à leur descendance un stage dans la classe des métèques, il n'en résultait pas moins, à la longue, un renouvellement sensible de la population indigène elle-même. En outre, la piraterie, le mercenariat, la vie d'aventures sous toutes ses formes, ont multiplié dans les villes grecques le nombre des immigrants. Et je ne parle pas des colonies de commerçants proprement étrangers, aux yeux desquels l'insécurité du trafic maritime, au IVe siècle, ne balançait pas l'avantage de fréquenter des centres d'information tels que Rhodes, le Pirée, Tarente ou Syracuse.

Les conséquences ont été sensibles surtout au point de vue religieux. La religion nationale est restée le fondement des croyances ; elle a même gardé sa vitalité, puisque le Panthéon supérieur s'est enrichi de divinités nouvelles comme Asklépios. Nous voyons ce dieu-médecin prendre racine à Athènes à la suite de la peste de 431 : un héros local, Amynos, lui a donné asile, et le poète Sophocle, pour avoir patronné le nouveau venu, est devenu demi-dieu sous le nom de Dexion [2]. Au début du IVe siècle, le vieux sanctuaire d'Épidaure s'encombra donc de pèlerins venus de tous les coins du monde, et les monuments y sortirent de terre l'un après l'autre. Mais c'était surtout aux divinités étrangères que s'adressaient nombre de pauvres gens, cherchant dans les confréries religieuses un abri que la cité disloquée leur refusait de plus en plus : divinités asianiques, ou italiennes (en Occident), ou thraces comme cette Bendis dont Platon nous montre (vers 375) les fêtes nocturnes en train de s'acclimater à Athènes [3] :

« J'étais descendu hier au Pirée avec Glaucon, fils d'Ariston, pour faire notre prière à la déesse et voir aussi comment se passerait la fête, car c'était la première fois qu'on la célébrait. La procession,

1. Cf. p. 248, 348.
2. A. Körte, *Ath. Mitt.*, 1896, p. 311 sqq.
3. C'est le début de la *République* (la scène est supposée se passer vers 420).

formée par nos compatriotes, me parut belle, et celle des Thraces ne l'était pas moins...

— Ne savez-vous pas, dit Adimante, que ce soir la course des flambeaux, en l'honneur de la déesse, se fera à cheval?

— A cheval! m'écriai-je, cela est nouveau...

— Oui, dit Polémarque, de plus il y aura une veillée qui vaudra la peine d'être vue. Nous sortirons après souper pour l'aller voir... »

Au reste, la philosophie même a fait effort pour s'ajuster au niveau de la canaille. Un disciple de Socrate, Antisthène, avait ouvert la voie; vers 390 débarqua à Athènes un banquier malheureux de Sinope, Diogène, dont la misère orgueilleuse et la verve cynique amusèrent pendant un demi-siècle Athéniens et Corinthiens [1].

Mais la philosophie, même sous ce travestissement, ne pouvait suffire à tant de gens qui demandaient avant tout à être réchauffés par l'oubli momentané des peines présentes ou par l'espérance du bonheur futur. D'ailleurs, les tendances mystiques, surtout par l'intermédiaire des femmes, se faisaient jour même dans les classes supérieures de la société : une série de documents, dont l'archétype remonte sans doute jusqu'au VIe siècle, mais dont les exemplaires retrouvés ne nous reportent guère au-delà de l'an 300, montre comment, au IVe siècle, ces tendances se sont répandues, des petits cénacles pythagoriciens ou orphiques, dans des milieux plus larges, en Crète comme dans l'Italie méridionale [2]. En voici un échantillon donné comme viatique à un mort :

« Tu trouveras à la gauche de la demeure d'Hadès un lac auprès duquel s'élève un cyprès blanc : évite de t'approcher de cette source. Mais tu en trouveras plus loin une seconde, qui sort du lac de Mnémosyne et verse une onde fraîche. Des gardiens sont auprès. Dis-leur : « C'est un enfant de la Terre et du Ciel étoilé qui entre.
» Je viens en suppliant, vous le savez, ô race céleste, avec une soif
» dont je meurs. Donnez-moi donc au plus tôt de l'eau fraîche qui
» coule du lac de Mnémosyne, afin que j'en boive et que j'apaise l'ar-
» deur de la soif divine. » Et ceux-ci ensuite [te feront] régner parmi les héros. »

On trouve, ici et ailleurs, l'expression d'espérances précises, fortifiées par une description minutieuse de l'au-delà, et dont on prépare la réalisation par des rits particuliers (adoption simulée [3], bain de lait, etc). Ces gens conçoivent la vie comme un passage de l'âme à travers un monde inférieur : on croit d'ailleurs que plusieurs de

1. *Vie* dans Diogène Laërce.
2. Cf. p. 473, n. Ce sont les fameuses tablettes sur lames d'or, revues soigneusement par M. G. Murray (Jane Harrison, *Prolegomena to the Study of Greek Religion*, 1903, p. 573 sqq) et par M. Comparetti (*Laminette orfiche*, 1910).
3. Sur cette cérémonie, Glotz, *Ét. soc. et jurid.*, p. 25 sqq. Cf. P. Foucart, *Rech. s. l'orig. et la nat. des myst. d'Éleusis.*

ces passages sont inévitables, qu'il faut parcourir tout un cycle avant de s'absorber dans le monde divin. On sait comment ces croyances, sous une forme plus raffinée, se sont fait jour jusqu'à l'esprit de Platon, au moins dans la seconde phase de son existence.

Cependant, dans l'ensemble, le IVe siècle est, en ce qui concerne du moins les hautes classes de la société grecque, moins mystique encore que le Ve : la démocratie athénienne a pris, par exemple, une peine inutile pour propager au dehors le culte d'Éleusis, que l'impérialisme athénien avait soutenu au Ve siècle, et qui est devenu, à partir du IIIe, un des éléments les plus vivants du paganisme grec [1]. Il suffit de lire Platon et Aristote pour voir combien la croyance à l'immortalité *personnelle* de l'âme est alors étrangère aux esprits les plus portés vers le spiritualisme ou le finalisme.

L'esprit de la bourgeoisie qui vivait dans les villes, au-dessus de la foule, quoique sans démarcation bien nette, se particularisait au fur et à mesure que les distinctions de classes prenaient le pas sur les différences nationales. Elle ne restait plus attachée à la vieille religion que par parti pris conservateur et traditionaliste. Seulement, pour elle, ce n'étaient pas des cultes plus ou moins mêlés d'éléments étrangers, mais la philosophie, qui en prenait la place. Nous avons vu que, de partout, on s'était intéressé aux luttes dialectiques des sophistes et de Socrate. Après Socrate, il y eut une véritable floraison de petites sectes plus ou moins inspirées de ses leçons, Aristippe à Cyrène, Euclide à Mégare, platoniciens partout ; il n'est pas jusqu'à la Béotie qui n'ait eu ses Socratiques, Cébès et Simmias [2]. Si diverses que fussent les doctrines, un trait commun les caractérise toutes ; la tendance à chercher des règles de vie en dehors de l'État, à trouver une morale individuelle. Visiblement, le particularisme d'une part, la démocratie d'autre part, détachent l'élite de la cité de la vie publique. En attendant l'épicurisme et le stoïcisme, le sentiment dominant est une sorte de fatalisme auquel le poète préféré de cette bourgeoisie à la fin du IVe siècle, Ménandre, a donné une formule frappée pour les siècles, par la bouche d'un de ses personnages [3] :

« Cessez de réfléchir longuement, car la réflexion humaine n'est rien en dehors de la Fortune, que celle-ci soit une émanation du divin, ou une Intelligence indépendante. C'est elle qui gouverne tout, renverse tout, sauve tout. La réflexion humaine ? fumée, nuée. Obéissez sans critiquer. Tout ce que nous combinons, disons, faisons, c'est la Fortune qui le fait : on met notre nom dessus. La Fortune gouverne tout, c'est elle seule qu'il faut appeler cerveau et

1. Michel, *Supplément*, 1459.
2. Gomperz, *Penseurs de la Gr.*, t. II, 1er livre.
3. Ménandre, Ἀγροῖκ., 3 (Didot, 49).

providence des dieux, à moins de se complaire en creuses paroles. »

Ce qu'il y a d'idéalisme dans cette classe citadine s'est réfugié dans le domaine intellectuel, dans l'art, dans la science. Jadis, le riche s'enorgueillissait seulement de contribuer à la parure de sa ville : maintenant, ce sont les maisons, les tombeaux des particuliers pour lesquels les capitaux se réservent [1]. Et la vieille éducation qui préparait le citoyen se double, nous l'avons vu, d'une assez forte instruction scientifique.

Mais ces classes, dans l'insécurité effroyable où elles vivent, ne suffisent plus à beaucoup près à rémunérer les artistes et les savants, et ceux-ci vont chercher, même en dehors des limites du monde grec proprement dit, les commandes princières. C'est ainsi que les roitelets de Cypre, le satrape de Carie, les tyrans de Syracuse, ont été les principaux Mécènes du temps : nous avons vu la cour d'un eunuque, mué en tyran d'Atarnée, devenir un centre de culture intellectuelle, et les marchands de l'Étrurie et de Carthage se pourvoir d'artistes hellènes. Cette tendance centrifuge prépare l'éclat des grandes monarchies macédoniennes.

Voyons ce qu'ont créé, dans le milieu que nous venons de définir, artistes et savants.

II

La situation des artistes a subi, au IVe siècle, un changement qui est surtout saisissable pour les sculpteurs, mais qui a dû être général. Sans doute, la vieille organisation semi-corporative a laissé des traces : à Athènes, à Sicyone et ailleurs, on trouve des écoles et des dynasties d'artistes [2]. Cependant, l'individu a été plus affranchi des règles et des précédents traditionnels dans cette période, en même temps qu'il n'était pas encore écrasé par les prédécesseurs, hanté par l'idée de « faire nouveau ». L'élément individuel acquiert une importance décisive, l'histoire de l'art devient surtout l'histoire des artistes, et Vasari reprend ici ses droits contre Winckelmann.

Un premier fait frappant est le marasme relatif de l'architecture. L'acropole d'Athènes est restée inachevée par suite du malheur des temps, de même les temples de Ségeste et bien d'autres monuments. Le principal chantier, au début du IVe siècle, a été Épidaure : là s'est élevée la Tholos circulaire, œuvre originale d'un petit-fils de Polyclète, le théâtre, l'hôtel, etc. D'autres tâches ont été fournies

1. Sur le goût des portraits, des bustes, chez les particuliers, cf. [Plut.], *Vie des Dix Or.*, *Isocr.*, 27.
2. Cf. Jex-Blake et Sellers, *The elder Pliny's chapters on history of art.*

aux architectes par des catastrophes, et n'ont été menées à terme que bien lentement. Le temple de Delphes, détruit par un tremblement de terre en 373, n'était pas encore reconstruit en 337 [1]. Celui d'Éphèse, brûlé par un fou en 356, n'était pas refait lors du passage d'Alexandre en 334. Il est vrai que d'autres monuments disputaient maintenant aux temples le travail des architectes. Le théâtre d'Épidaure est du début du siècle, celui que nous connaissons à Athènes date de l'époque de Lycurgue (337 et années suivantes). A cette époque aussi, Athènes vit s'élever, par les soins de Philon, un de ces Portiques ou promenoirs couverts que les Grecs préféraient à leurs maisons [2]. Dans tous ces monuments, la sculpture ornementale ne tenait pas la même place que dans les grands temples du ve siècle : les sculpteurs ont donc pu se consacrer davantage à la statuaire proprement dite.

C'étaient pourtant des monuments que ces tombeaux lyciens et cariens qu'ils ont ornés si magnifiquement (monument des Néréides, Mausolée d'Halicarnasse), mais des monuments qui étaient surtout conçus comme supports de statues. Le Mausolée a été commencé pour servir de tombeau à Mausole (353), et la veuve du dynaste, Artémise, a appelé, pour élever les statues qui le couronnaient ou en ornaient les faces, quatre artistes du premier rang, Scopas, Timothée, Bryaxis et Léocharès [3].

Le premier de ces artistes est un des deux grands noms de la statuaire de la première moitié du siècle, l'autre étant Praxitèle. Tous deux ont varié, assoupli, « agité » le style sévère des maîtres de l'âge précédent, l'un dans l'expression, l'autre dans la forme. Une réplique nous a conservé une œuvre caractéristique de Scopas, la Ménade. Le torse cambré en arrière, la tête renversée, les jambes fléchies par un mouvement de marche rapide, tout cela ne se conçoit guère au siècle précédent, même de la main de Myron ; les extrémités sont perdues, ce qui permet, si l'on veut évoquer ici le souvenir d'Euripide, de replacer dans la main gauche la tête de Penthée [4]. Daus les œuvres scopasiennes, comme dans l'Hermès de Praxitèle, sont observées encore les proportions robustes du ve siècle ; mais un maître contemporain, Euphranor, avait acheminé, paraît-il, la représentation du corps humain vers les formes plus grêles — trop grêles parfois — qu'affectionna Lysippe, le sculpteur d'Alexandre le Grand [5].

Ce n'est pas chez ces rois, mais chez les modestes fabricants de stèles et de statues funéraires, qu'on appréciera le mieux la valeur

1. Cf. Bourguet, *Admin. financ. du sanct. delph.*
2. Michel, *Suppl.*, 1516.
3. Cf. Collignon, *Scopas et Praxitèle*, p. 53 sqq.
4. Collignon, *op. cit.*, p. 32. En réalité, la main devait tenir un chevreau.
5. *Ibid.*, p. 121 sqq.

moyenne de la sculpture du temps. En comparant une statue de femme debout du ve siècle (la prétendue Aspasie) et une autre du ive (la statue de Trentham), on verra quel progrès de fortes traditions d'ateliers avaient suffi à faire réaliser aux décorateurs des cimetières attiques [1].

Nous pouvons encore admirer l'habileté du sculpteur à varier les effets d'ombre sur le marbre même, mais non plus la finesse discrète avec laquelle le peintre savait accentuer ces jeux. On connaît le mot de Praxitèle, interrogé sur celle de ses statues qu'il préférait : « Celles qui ont été peintes par Nicias, » aurait-il répondu [2]. C'était l'époque où Apollodore venait d'introduire dans la peinture murale « la peinture d'ombres, » et il paraît y avoir là un exemple de l'influence réciproque et heureuse des deux arts l'un sur l'autre.

Au reste, nous soupçonnons un progrès général dans la peinture vers cette époque. Mais nous ne pouvons que le soupçonner. Du dessin, toujours parfait, les lécythes blancs d'Athènes nous donnent une idée. Mais du reste? La palette du peintre avait été enrichie par des découvertes techniques comme celle de la céruse, faite dans les décombres du Pirée en 404 [3]. La perspective avait été débarrassée des vieilles naïvetés : un raccourci de bœuf de Pausias était célèbre, et nous-mêmes pouvons encore admirer un raccourci de cheval sur la mosaïque de Pompéï (bataille d'Alexandre). Enfin, dans une scène de massacre du peintre Aristide de Thèbes, l'expression de physionomie d'un enfant cherchant le sein de sa mère morte a été célébrée dans l'anthologie par des vers que rien n'autorise à considérer comme hyperboliques [4]. Bref, il semble bien que nous ayons perdu une grande école de peinture, qui culmina avec Apelle, le peintre d'Alexandre, et dont les fresques du Palatin et de Pompéï ne nous offrent qu'une image extrêmement lointaine.

Il faudrait passer en revue presque toutes les productions de l'industrie, pour nous faire une idée juste du goût artistique de l'époque. Les monnaies grecques (y compris celles d'Asie et de Carthage) n'ont jamais été avant ni après ce qu'elles ont été alors. Même des bibelots vulgaires, comme les statuettes de Tanagra, sont des chefs-d'œuvre au ive siècle. Tout cela est l'œuvre d'artistes dont les noms sont perdus. Par les écrivains, on ne connaît qu'un graveur de médailles, parce qu'il a reproduit les traits d'Alexandre : Pyrgotèle ; on ne connaît pour ainsi dire pas de coroplastes [5].

Nous avions laissé la musique aux mains de Timothée. Les vers

1. Collignon, *Les statues funéraires*, p. 116, 164 sqq.
2. Collignon, *Scopas et Praxitèle*, p. 100.
3. Pline l'Anc., XXXV, 20.
4. *Anthol. Palat.*, VII, 623.
5. Cf. Ed. Pottier, *Diphilos et les modeleurs de terres-cuites*, p. 6, 124.

qui terminent un livret de ce dernier (celui du nome des *Perses*, joué vers 398) respirent la satisfaction du triomphe[1] :

« Apollon secourable, s'écrie-t-il, toi qui as inspiré la musique nouvelle, viens en aide à mes chants, car le peuple de Sparte, chef suprême des Grecs, brillant d'une jeunesse toujours florissante, m'entrave dans mes essais, parce que ma musique a éclipsé la vieille. Mais je ne détourne de cette musique ni mes cadets, ni mes aînés, ni mes compagnons d'âge, je n'en veux qu'à ceux qui la pratiquent mal, qui la fatiguent comme les hérauts, criant sur un ton trop aigü. Le premier, en Piérie, Orphée fils de Calliope a trouvé la cithare à plusieurs cordes ; après quoi Terpandre a donné dix cordes à la musique, Terpandre que l'éolienne Lesbos a engendré pour la gloire d'Antissa. Et moi, Timothée, j'ai étendu la cithare jusqu'à onze portées de mètres et de rythmes, ouvrant un trésor de chants que cachaient encore les Muses : c'est Milet qui m'a vu naître, Milet, la première des douze villes des Achéens. Or donc, Apollon sagittaire, sois le bienvenu dans cette ville heureuse, et envoie pour toujours à ce peuple une paix florissante, fruit des lois sages ! »

Les nomes et les dithyrambes de Timothée allaient, en effet, devenir classiques, et des Grecs du temps de Philippe emportaient ses partitions jusqu'en Égypte. Les effets obtenus avec la lyre enrichie par lui ne paraissaient pas maigres à des organisations nerveuses moins blasées à cet égard que les nôtres : certains chants guerriers faisaient bondir Alexandre. Dans les concours d'Athènes, les exécutants, au ɪvᵉ siècle, étaient nommés avant les compositeurs, et sans doute mieux rémunérés ; et, aux jeux que Philippe donna après la prise de Méthone, on n'entendit que des morceaux de compositeurs morts[2]. Les Grecs de ce temps appréciaient donc avec précision la virtuosité des musiciens, comme ils appréciaient la virtuosité des danseuses : on peut estimer que celle des Ioniennes de Straton le Sidonien, des Thessaliennes de Philippe, a contribué, non moins que leur beauté, à leurs succès auprès des rois.

La poésie dramatique, officiellement, reste reine, mais elle languit. Dès le début du ɪvᵉ siècle, on reprend, à Athènes, les tragédies des vieux maîtres : signe que le jeu des acteurs est devenu au moins aussi important pour le public que la valeur des pièces[3]. Quant à la comédie, il suffit de lire la Poétique d'Aristote pour voir qu'elle est considérée comme un genre inférieur : il faudra Ménandre et Philémon pour changer le point de vue.

La poésie a souffert, d'une part des progrès de la musique, d'autre part, du progrès de la prose. Le rhéteur est, dès l'an 400, aussi

1. On trouvera une traduction complète de M. Mazon : *Rev. de Philol.* 1903, p. 211 sqq.
2. Cf. Foucart, *Ét. sur Didymos*, p. 117.
3. Cf. Wilhelm, *Urk. dram. Aufführ.*, p. 54, 170 n.

apprécié du public d'Olympie que jadis le rhapsode [1]. Isocrate achève l'évolution, et nous pouvons encore saisir un des éléments de sa supériorité : la composition. L'autre, le rythme, la fluidité parfaite (absence du hiatus) échappe à la plupart d'entre nous. Dans son discours sur l'Antidose (353), le rhéteur cite un long passage d'un de ses discours antérieurs, en disant : « quoique ce passage soit d'un style plus orné (κομψοτέρως) que le présent discours... » Or, bien peu de nos contemporains, je crois, perçoivent la nuance de style qui, paraît-il, sautait aux yeux du lecteur athénien [2]. Au reste, le consciencieux et heureux professeur de rhétorique a eu le malheur d'être battu dans son propre camp par un rival qui était en même temps un penseur. Platon a été probablement le plus grand écrivain de la Grèce, et son habileté à adapter les nuances du langage aux finesses et aux profondeurs de la pensée est plus aisément appréciable pour des non-Grecs que les prestiges purement acoustiques d'Isocrate. Voici un exemple de cette espèce d'harmonie imitative abstraite, qui vise comme suit à dépeindre le tohu-bohu démocratique [3] :

« Représente-toi donc qu'il est arrivé à plusieurs navires, ou à un seul, quelque chose comme ceci : un capitaine supérieur à tous ceux qui sont dans le navire par la taille et par la force, mais un peu sourd, un peu myope et dont les connaissances nautiques ressemblent à ses yeux et à ses oreilles ; les matelots se disputant au sujet de la direction du navire, chacun se croyant appelé à diriger sans avoir rien appris ni pouvoir indiquer qui a été son maître et quand il a fait ses études, en outre soutenant que cela ne s'apprend pas et prêt à tuer celui qui leur dirait le contraire, et tous assiégeant sans cesse le capitaine et faisant tout pour qu'il leur laisse le gouvernail, et de temps en temps, s'il ne les écoute pas et en écoute d'autres, assommant ceux-là ou les jetant par-dessus bord, et enfin abrutissant le capitaine-né avec de la mandragore ou du vin ou n'importe quoi, et mettant la main sur le navire et tout ce qui s'y trouve, puis, saoûls, repus, naviguant comme de droit en pareil état, en faisant l'éloge des connaissances nautiques et de la science de quiconque a su leur faire avoir le commandement par persuasion ou par brutalité, et en bafouant celui qui s'y est refusé comme un inutile, — sans savoir même, sur le vrai pilote, qu'il lui faut s'occuper de l'année, des saisons, du ciel, des astres, des vents et de tout ce qui concerne son art s'il veut réellement diriger un bateau, mais convaincus que commander avec ou sans opposition est un art et une science qu'on ne saurait acquérir en même temps que la capacité nautique : sur un navire ainsi mené, ne penses-tu pas que le vrai

1. Élien, XII, 32 ; cf. *Fragm. hist. gr.*, Didot, III, p. 395.
2. Isocrate, *Antidose* (trad. Cartelier), p. 194 (allusion au *C. Soph.*, 14-18).
3. Platon, *Répub.*, VI, p. 405, Didot.

pilote sera traité « d'homme dans la lune », et d'inutile, par nos navigateurs ? »

La perfection de la prose attique explique pourquoi, tandis que tant d'œuvres antérieures à l'an 400 n'ont pu être sauvées par la valeur du contenu, tant de plaidoyers sans intérêt du IVe siècle ont survécu.

La tendance à juger, d'un point de vue purement esthétique, des œuvres destinées avant tout à exprimer des choses vraies ou utiles était d'ailleurs un abus : il a provoqué, dans la période suivante, des réactions dont le style pseudo-scientifique de Polybe atteste l'excès. Mais il s'explique par l'absence, à cette époque, de la littérature d'agrément, en particulier du roman [1]. Naturellement, les goûts qui ont fait plus tard le succès de ce genre se satisfaisaient ailleurs : le goût des aventures extraordinaires trop souvent dans l'histoire ou la géographie, le goût de l'analyse psychologique dans de petits traités comme les *Caractères* de Théophraste. Un élément essentiel manquait : l'amour, et cela tient sans doute au caractère réaliste qu'avaient revêtu les rapports des sexes à l'époque où nous sommes. Quoiqu'il en soit, le roman ne devait naître qu'à l'époque suivante, et par suite de l'absence de cet exutoire, la nécessité d'amuser et de plaire a pesé trop lourdement sur les philosophes, les orateurs et les historiens grecs.

Dans le domaine de l'art, la supériorité des Grecs a été sentie partout dès le IVe siècle. Il suffira de rappeler l'orfèvrerie de la Crimée, les sarcophages phéniciens, les statues funéraires et les monnaies de Carthage, les œuvres de toreutique et de céramique de l'Italie méridionale, les imitations étrusques. Dans beaucoup de cas, dans le dernier par exemple, on ne sait pas exactement à partir de quand, au lieu de nous trouver en présence d'œuvres grecques, nous nous trouvons en présence d'œuvres imitées : il semble bien que les peuples italiens n'aient pas eu d'art national avant le IIIe siècle [2]. Au surplus, peu importe ici : ce qui est sûr, c'est qu'on ne trouve nulle part d'évolution indigène ayant porté l'art au point de perfection qu'il atteignit sous l'action du génie hellénique.

III

Le Ve siècle avait été encore, comme le VIe, un siècle de synthèses hardies sur la Matière. Le dernier aboutissement avait été la théo-

1. Fait caractéristique, c'est en Orient que les Grecs vont encore chercher ce genre littéraire (traduction d'*Achiqar* : Ed. Meyer, *Der Papyrus f. v. Elephantine*, 1912, p. 102-128).

2. Cf. Patroni, *La ceramica nell' Italia merid.*, et A. Körte, *Abh. Göttingen*, N. F. 1912, 1, p. 24 sqq.

rie atomistique. Elle marque aussi l'apogée de ce long effort : l'hypothèse de Leucippe et de Démocrite a été assez souple et assez féconde pour servir de cadre provisoire aux recherches sur la nature, jusqu'à la fin de l'antiquité [1].

Dès le vᵉ siècle, des hommes avaient fait valoir les droits de la recherche spéciale : Hippocrate de Chios pour les mathématiques, Hippocrate de Cos pour la médecine. Au ivᵉ siècle, les travaux de détail commencent à dominer.

En arithmétique, le progrès des connaissances semble avoir été enrayé par le goût des pythagoriciens, et des platoniciens à leur suite, pour les spéculations mystiques sur les nombres. En outre nombre de questions que nous aborderions par l'arithmétique ou par l'algèbre étaient abordées par la géométrie [2]. Celle-ci a toujours été pour les Grecs la science par excellence.

Les recherches géométriques avaient été surtout dirigées par la préoccupation de certains problèmes suggérés par la pratique. On connaît la légende expressive de Délos : un autel cubique ayant été détruit, Apollon en aurait réclamé un autre semblable, mais double — d'où le problème de la duplication du cube. Dans la solution de pareils problèmes, les Grecs n'hésitaient pas à se servir de constructions qui elles-mêmes auraient dû être justifiées. En voici un exemple :

On voit les mathématiciens grecs se servir couramment de l'intercalation d'un segment de droite. Rien de plus simple en pratique : on marquait sur une règle les deux extrémités du segment, puis on s'arrangeait, par exemple, pour faire passer la règle par un point fixe en faisant décrire à un des repères marqués une ligne quelconque, jusqu'à ce que l'autre repère rencontrât une deuxième ligne. Mais la construction n'a rien de rigoureux.

Un tel exemple fait saisir en quoi il était nécessaire, pour faire de la géométrie une science exacte, de rassembler méthodiquement, dans des *Éléments*, les vérités prouvées. Hippocrate de Chios l'avait déjà essayé; au ivᵉ siècle, la tâche fut reprise par Léon [3]. Les controverses des platoniciens et des élèves d'Eudoxe sur les théorèmes et les problèmes achevèrent de préparer le grand travail d'Euclide (vers 300).

Les Pythagoriciens et Platon avaient parfaitement vu qu'une discipline quelconque n'avait un caractère vraiment scientifique qu'en tant qu'elle était soumise aux lois du nombre. Or, l'analyse mathématique n'avait encore été appliquée, de leur temps, qu'à l'astrono-

1. Aristote, quoique moins hostile que Platon à Démocrite, avait écrit contre lui (Diog. Laërce, *Arist.*, 26, 27). Mais on sait qu'Epicure a adopté sa Physique.
2. Cf. Zeuthen, *op. laud.*, p. 46.
3. *Ibid.*, p. 86.

mie et à l'acoustique. A ces deux sciences, Aristote joint l'optique [1], ce qui indique que des travaux, inconnus de nous, avaient été accomplis dans cette branche.

L'astronomie était toujours dominée par la conception géocentrique, que la Terre fût d'ailleurs supposée immobile sur elle-même ou non. Certains mouvements des planètes devenaient ainsi extrêmement difficiles à expliquer: Eudoxe de Cnide (mort assez jeune vers 355) à dépensé des trésors d'ingéniosité et de pénétration à lutter contre cette difficulté, tout en rencontrant, chemin faisant, nombre de bonnes observations de détail [2]. La théorie héliocentrique ne devait être effleurée, dans l'antiquité, que par Aristarque de Samos.

Dans ces conditions, on ne pouvait guère améliorer le calendrier que par empirisme. C'est ainsi que Callippe a corrigé, vers 330, l'ennéakaidékaétéride de Méton, et approché de plus près la longueur vraie de l'année [3]. Mais il est significatif que les Grecs, après la conquête de l'Orient, aient emprunté aux Chaldéens leurs tables de calcul.

Les connaissances sur la physique étaient trop insuffisantes pour qu'on progressât beaucoup en matière de géographie physique générale. On se servait toujours des cartes ioniennes [4], encore que nombre d'observations de détail eussent prouvé qu'elles donnaient une image très déformée de la réalité : les conquêtes d'Alexandre et les voyages de Pythéas achèveront la démonstration.

De même, en l'absence de toute notion de chimie, il était difficile qu'on poussât très loin les recherches biologiques. L'intérêt était pourtant éveillé depuis longtemps de ce côté, puisqu'Aristote atteste qu'on se servait, de son temps, d'atlas anatomiques [5]. Lui-même a essayé d'écrire une *Histoire des Plantes* qui a été tuée par celle de son disciple Théophraste, la conquête de l'Orient ayant considérablement grossi le bagage des connaissances : mais, si l'ouvrage de Théophraste a survécu comme collection précieuse de renseignements, il est caractéristique que personne n'ait jamais été tenté de traduire ce fatras en français. Aristote a d'autre part consacré une grande partie de ses recherches aux animaux, en éclairant leur structure par l'analogie avec le corps humain et inversement : idée dont l'originalité, la hardiesse même, étaient remarquables, quelles qu'aient été les erreurs de détail. Dans la connaissance du corps humain, par contre, les travaux de ce philosophe, qui n'ignorait

1. Aristote, *Anal. postér.*, I, XIII, 15 ; XIV, 2.
2. Tannery, *Rech. s. l'hist. de l'astron. grecque.*
3. Cf. Sundwall, *Ofversigt af Finska Vetenskaps-Societeten Forhándlingen*, LII B. 3.
4. Berger, *Gesch. der wissenschaftl. Erdk.*, p. 163-4.
5. Soury, *Le syst. nerv. central*, p. 214.

pas pourtant les écrits de la collection hippocratique, marquent une régression : c'est ainsi qu'il fait du cœur, plutôt que du cerveau, le siège principal des phénomènes psychiques, et cette vue, comme il devait arriver avec un esprit aussi systématique, a faussé les conclusions tirées de nombre d'observations justes (c'est ainsi qu'Aristote attribue les phénomènes de syncope produits par la compression du cou à la compression des veines jugulaires, non à celle des artères carotides [1]). L'Asclépiade, le descendant des médecins, se retrouve chez Aristote au soin avec lequel il a traité les rapports du physique et du moral, dans la partie psychologique de son œuvre.

Pour l'étude de l'homme considéré comme animal social (ζῷον πολιτικόν), le substratum historique s'est accru sensiblement. Nous avons dit que presque toutes les villes grecques avaient une école d'histoire locale : le IVe siècle a marqué l'apogée de ces recherches, d'où allait sortir la grande collection d'Aristote. Il est vrai que la géographie humaine n'a pas marché du même pas : Aristote est assez mal informé sur les races extra-grecques [2]. Là encore, il fallait attendre Alexandre et Pythéas. Ce qui s'accuse alors, en revanche, c'est l'intérêt croissant pour des parties de l'histoire humaine jusque-là peu étudiées, le droit, par exemple, ou l'économie [3] : le *Traité des Revenus*, attribué à Xénophon (vers 354), et les *Économiques*, attribuées à Aristote (fin du IVe siècle), peuvent être considérés comme de premiers essais en ce genre — essais encore embryonnaires. Et l'histoire des lettres, des arts et des sciences, inaugurée avec les recherches sur les Olympioniques et les Pythioniques, sur les *didascalies* (annales du théâtre athénien), a tenu une place notable dans l'œuvre des péripatitéciens (Théophraste, Eudème). A partir des historiens disciples d'Isocrate, Éphore et Théopompe (vers 340), il sera de règle de faire une place, dans les histoires universelles, à ce que nous appelons aujourd'hui l'histoire de la civilisation [4].

Malgré la curiosité et l'activité intellectuelle dont témoignent tant de faits symptomatiques, le travail du IVe siècle, si brillant au point de vue de l'art, ferait, en somme, assez piètre figure entre les synthèses géniales de l'âge précédent et les fécondes recherches de détail de l'époque hellénistique, — s'il n'avait produit l'énorme effort encyclopédique d'Aristote. L'esprit philosophique des Grecs, après Démocrite, se porte décidément ailleurs. Les sophistes, Socrate et les Socratiques avaient commencé à faire de la morale « la Circé des philosophes ». Avec Épicure et Zénon, le « bien vivre » va de-

1. *Ibid.*, p. 136.
2. Voir son erreur sur la situation des femmes étrusques (Athénée, I, 23 ᵈ), attestée par tous les documents archéologiques, ses erreurs sur Carthage, etc.
3. Théopompe, parlant de la constitution censitaire de la Béotie, juge encore inutile de donner le chiffre du cens (*Th.*, p. 145).
4. Il suffit de rappeler *la Chronique de Paros* (264).

venir l'unique objet des spéculations de la philosophie. Empruntant hâtivement les vues des vieux penseurs ioniens sur la Matière, elle abandonne les sciences et l'histoire à elle-mêmes, pour envahir le domaine de la Religion.

IV

Dans cette rapide enquête, nous avons relevé à chaque instant le nom d'Aristote.

Nous connaissons déjà l'homme, l'ayant rencontré à Stagire, à l'école de Platon, à la cour d'Hermias, auprès d'Alexandre. De Miéza, où il avait surveillé l'éducation du futur conquérant, il revint, après Chéronée, à Athènes. L'Académie fondée par Platon était tombée aux mains de Xénocrate, avant de passer au rustre Speusippe : Aristote n'eut donc pas de peine à fonder au Lycée, de l'autre côté de la ville, une école dont les élèves se multiplièrent rapidement [1]. Il y enseigna treize ans, jusqu'au moment où le mouvement antimacédonien qui suivit la mort d'Alexandre (323) le força d'émigrer à Chalcis « pour épargner aux Athéniens un nouveau crime contre la philosophie » : il mourut là l'année suivante.

Bien qu'Aristote enseignât en se promenant (péripatétisme), il a été avant tout professeur. Ses cours et conférences, longuement médités, repris, revus, corrigés, sont le fond de son œuvre. Comme Platon, il ne concevait la philosophie qu'en tant qu'aboutissement final d'une vaste enquête : mais, au lieu que l'enquête de Platon avait porté surtout sur les idées mêmes de ses prédécesseurs, et avait fait de lui le plus critique des « doxographes » grecs, l'enquête d'Aristote porte sur les faits acquis par les recherches antérieures. Dans certains cas, il se borna à les enregistrer, par exemple en mathématiques [2]. Presque partout ailleurs, en astronomie, en physique, en zoologie, en anatomie, il les a complétées : en botanique, nous avons vu qu'il a été complété lui-même par son élève Théophraste. En histoire, son labeur a été énorme : il a examiné les institutions de cent-cinquante-huit cités ou peuples, et a fait de cet examen la base de sa *Politique*. C'est alors seulement qu'il a cru pouvoir conclure sur l'intelligence et sur la volonté de l'homme et de la divinité.

L'école fondée par lui a été, comme celle de Platon, une institution durable, dotée par sa générosité ou celle de ses amis, pourvue d'un local, d'une bibliothèque, etc. Après sa mort, elle a été dirigée par Théophraste (374-287), et protégée par la victoire de la Macé-

1. Diog. Laërce (V, I, 10).
2. Bien qu'il ne conçût la science que comme mathématique : cf. Görland, *Arist. und die Mathem.*, Marbourg 1899, p. 184.

doine contre certains retours offensifs de la démocratie [1]. C'est même Théophraste qui le premier a pris des mesures pour que la société intellectuelle ainsi formée devînt un véritable corps. Tandis que les testaments de Platon et d'Aristote avaient été muets sur leurs écoles, Théophraste stipule [2] :

« Quant à mon jardin, à la promenade, et aux maisons contiguës au jardin, je les donne à perpétuité à ceux de mes amis mentionnés plus bas qui voudront s'y livrer en commun à l'étude et à la philosophie — car tout le monde ne peut pas toujours voyager. Toutefois, ils ne pourront pas aliéner cette propriété — elle n'appartiendra à aucun d'eux en particulier, mais ils la possèderont en commun, comme un bien sacré, et en jouiront paisiblement comme il est juste et convenable. J'admets à cette jouissance en commun Hipparque, Nélée, Straton, Kallinos, Démotimos, Démokratès, Callisthène, Mélanthe, Pancréon et Nikippos... J'ordonne que Pompylos [son affranchi], qui habite le jardin, en conserve la garde comme auparavant, et qu'il ait également la surveillance de tout le reste : ceux à qui j'en laisse la jouissance auront soin de s'occuper de lui et de pourvoir à ses besoins ».

L'école péripatéticienne a conservé les enseignements du maître avec une fidélité par laquelle elle s'est crue dispensée de veiller sur ses œuvres authentiques. On sait la curieuse histoire des livres d'Aristote [3]. Transmis par Théophraste à sa famille, oubliés pendant un siècle dans des caves, ils n'ont vu le jour qu'à la fin du IIe siècle, et n'ont été nettoyés qu'au Ier. A partir de là, ils en ont imposé aux générations successives par leur masse, et ont apparu pendant des siècles comme le résumé de la science humaine.

Ce qui nous frappe surtout, nous qui sommes affranchis depuis longtemps du poids de cette autorité, c'est l'étendue d'information qui se révèle ici. Il y a, derrière cette œuvre, une bibliothèque et une bibliographie que le monde n'avait pas encore connues [4]. Et ce mérite d'Aristote n'a pas été mince. On nous dit que, pour avoir les œuvres du platonicien Speusippe (43.372 lignes), il dut payer 3 talents, jusqu'à 15 oboles la ligne : à ce prix, l'Histoire de Thucydide, par exemple, aurait coûté plusieurs dizaines de milliers de drachmes [5]. Sans doute, il n'y a aucune moyenne à tirer de pareils chiffres. L'achat des livres devait être soumis alors à peu près aux lois qui régissent aujourd'hui l'achat des toiles de maîtres, avec cette différence qu'un autre élément de valeur intervenait : la rareté plus

1. Cf. le décret de Sophoclès (Diog. Laërce, V, II, 38).
2. Diog. Laërce, *Théophraste*, 52 sqq.
3. Cf. Gomperz, *Penseurs de la Gr.*, III, p. 36-37.
4. Strabon, XIII, 608.
5. Diog. Laërce, *Speus.*, 5 (Birt, *op. laud.*, p. 434, n. 4, me paraît trop sceptique).

ou moins grande des copies existantes. Les « occasions » favorables ne devaient pas manquer, alors que dans d'autres cas il était nécessaire de se procurer un autographe. Le travail de bibliophile critique n'en a pas moins été le grand mérite historique d'un philosophe dont l'originalité, quoique considérable encore, était moindre que celle de Platon. Par l'intermédiaire d'un péripatéticien, Démétrius de Phalère, ce travail allait se continuer à Alexandrie. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que l'intermédiaire ait été unique : il est certain, par exemple, qu'un traité de médecine qu'Aristote savait être de Polybe, gendre d'Hippocrate, a été vendu à Alexandrie comme hippocratique ou comme anonyme [1]. Mais l'influence du choix péripatéticien se reconnaît pourtant à plus d'un signe : si par exemple les découvertes de Pythéas ont été à peu près perdues, c'est probablement qu'elles avaient échappé aux péripatéticiens. Dans l'ensemble, Aristote, par lui-même ou par ses élèves, a été l'initiateur de cette besogne de rassemblement, de conservation et de transmission qui devait être la gloire de l'époque suivante.

Or, s'il a pu mener à bien cette besogne sans courir le monde en dépensant tout son patrimoine, comme Démocrite, c'est au séjour d'Athènes qu'il l'a dû. L'hégémonie du ve siècle avait fait du Pirée le centre commercial du monde méditerranéen, et cette situation économique avait survécu à la chute de l'empire : « Au centre de la nation, disait Isocrate vers 380, Athènes a établi un port commun : le Pirée est devenu pour les Grecs un entrepôt universel, où les fruits des pays divers, même les plus rares partout ailleurs, se trouvent réunis avec abondance. » Dans ce mouvement commercial, qui traversa une dernière période d'intensité sous l'administration de Lycurgue (338-326), les livres constituaient un élément important : c'est le marché d'Athènes qui en fournissait par exemple les Grecs lointains du Pont [2]. On comprend donc que le Stagirite, dans l'intérêt de l'œuvre à laquelle il avait consacré sa vie, ait surmonté les répugnances que lui inspirait la démocratie athénienne. Cette œuvre, il ne pouvait la mener à bien que comme hôte de la ville en laquelle s'étaient incarnées si pleinement l'infériorité politique et la curiosité universelle de la race grecque.

1. Les discussions actuelles sur la collection hippocratique ne me paraissent pas avoir abouti à des résultats assez sûrs pour forcer à abandonner la thèse générale de Littré (*Introd. aux Œuv. d'Hippocrate*) : cf. p. 211, n. 1.

2. Xén., *Anabase*, VII, VI, 14. Bibliothèque de Cléarque (cf. p. 326) : Memnon (Photius, *Patr. gr.*, t. 103, cod. 224).

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Le monde ancien vers 480.

LIVRE I

L'EMPIRE ATHÉNIEN

CHAPITRE I

La ligue de Délos (480-464).

CHAPITRE II

Athènes contre Sparte (464-454).

CHAPITRE III

La Paix (455-443).

CHAPITRE IV

L'Empire athénien (443-432).

CHAPITRE V

Athènes et l'art grec.

CHAPITRE VI

Pylos et Mantinée (435-415).

CHAPITRE VII

Syracuse (466-413).

CHAPITRE VIII

La fin d'Athènes (413-403).

CHAPITRE IX

La démocratie athénienne.

CHAPITRE X

Athènes et la science grecque.

CHAPITRE XI

L'éducation attique.

LIVRE II

LA FIN DE LA CITÉ GRECQUE

CHAPITRE I

La Grèce après la guerre du Péloponnèse : les mercenaires (401).

CHAPITRE II

Sparte et Syracuse (404-386).

CHAPITRE III

Sparte au temps d'Agésilas (386-378).

CHAPITRE IV

Syracuse au temps de Denys (405-367).

CHAPITRE V

Leuctres (371).

CHAPITRE VI

L'anarchie en Orient (371-356).

CHAPITRE VII

L'anarchie en Grèce (371-350).

CHAPITRE VIII

L'anarchie en Occident (367-350).

CHAPITRE IX

La fin de la Cité grecque : Platon et Aristote.

CHAPITRE X

Les Celtes.

LIVRE III

LES PUISSANCES NOUVELLES

CHAPITRE I

Okhos et Philippe (346).

CHAPITRE II

Chéronée (338).

CHAPITRE III

Gaugamèles (331).

CHAPITRE IV

La Macédoine.

CHAPITRE V

Carthage.

CHAPITRE VI

Les peuples d'Italie.

CHAPITRE VII

Rome et Capoue.

CHAPITRE VIII

La civilisation grecque au siècle d'Aristote.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

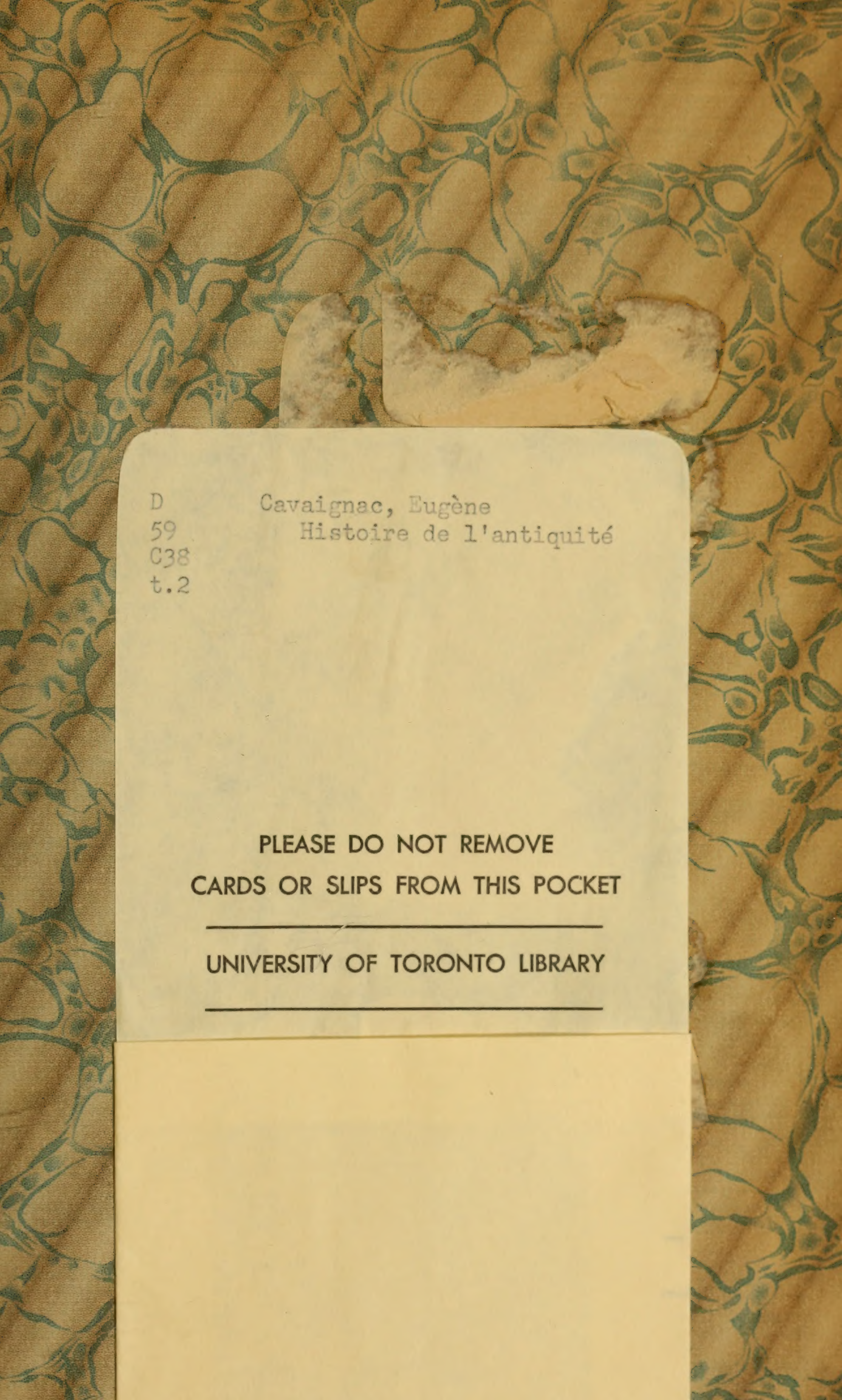


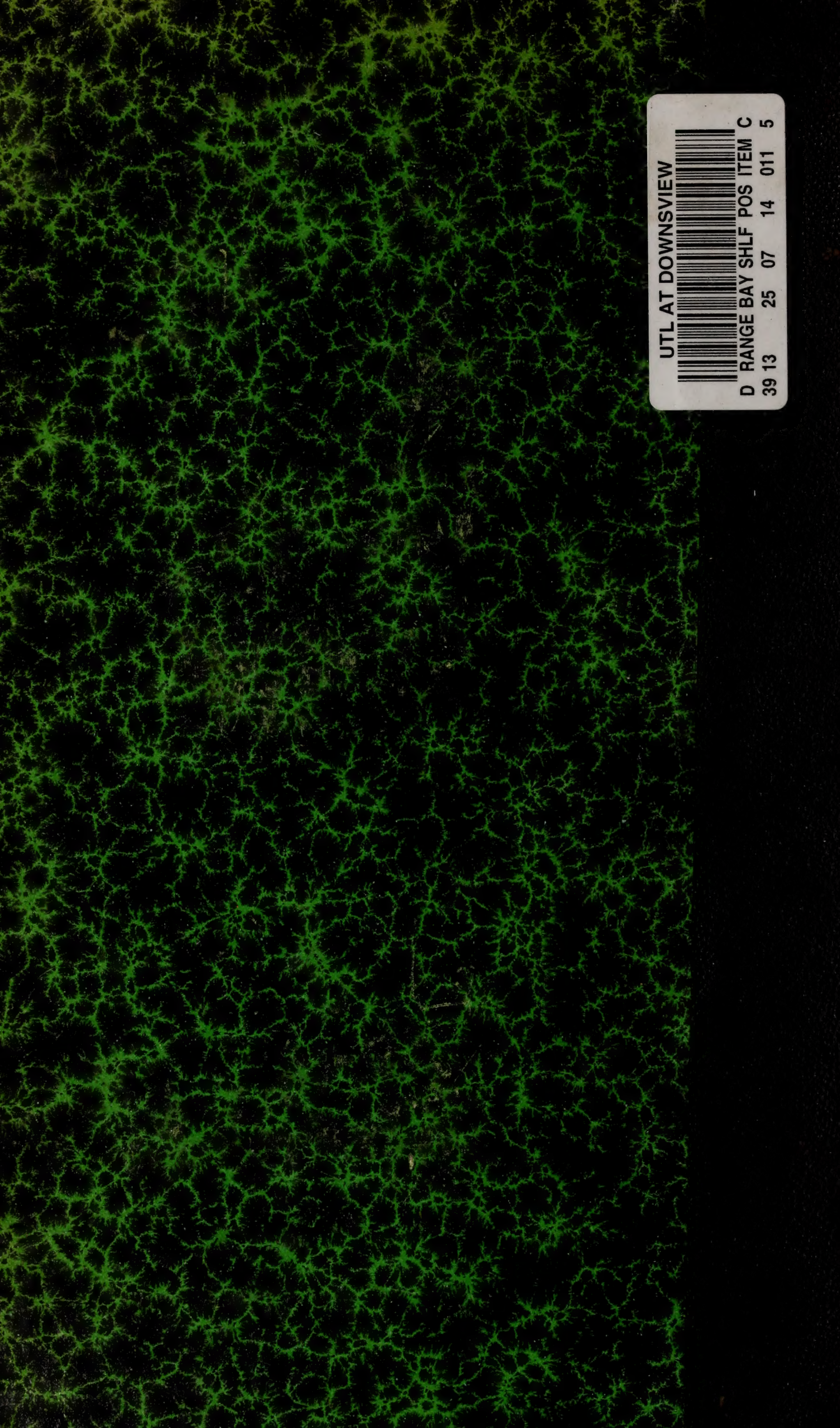
LE MONDE GREC VERS 480










UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 25 07 14 011 5